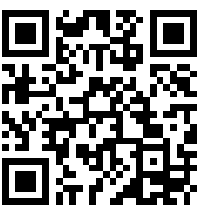
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Per. 175 hq

Revue

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

(15e ANNÉE)

8e LIVRAISON — 15 SEPTEMBRE 1883

SOMMAIRE

GOBLET D'ALVIELLA. Les cultes sans Dieu en Angleterre. Agnosticisme, comtisme, sécularisme.
ÉMILE GENS. Pêche et pisciculture.
EUGÈNE HUBERT. Scènes de la vie universitaire au XVIIIe siècle.
Mme MARIE MERCIER Histoire d'une fille de ferme.
Capitaine ÉM. VERSTRAETE. Du trafic maritime de la Belgique.
Mme EUGÉNIE PRADEZ. Une rupture.
CHARLES RAHLENBECK. La statue de Marnix.
CH. POTVIN. Du roman vrai.

BRUXELLES
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT
MERZBACH ET FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1883

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Lire la Feuille d'annonces.

531 Cx

Digitized by Google

COMITÉ DE LA *REVUE DE BELGIQUE.*

MM. Alb. Callier, recteur de l'Université de Gand.

Émile de Laveleye, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie, à Liége, rue Courtois.

le comte Goblet d'Alviella, membre de la Chambre des représentants, à Bruxelles, rue Defacqz, 28.

Charles Potvin, membre de l'Académie, à Bruxelles, rue Lens, 28.

J. Stecher, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie.

On est prié d'envoyer à M. le comte Goblet d'Alviella tout ce qui concerne la rédaction, à l'exception des livres, qui devront être adressés à M. Ch. Potvin, rue Lens, 28, à Bruxelles.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Belgique . . . . . fr. 12 par an.
— l'Étranger (Union postale) . » 15 —

Tout ce qui concerne l'Administration devra être adressé à la librairie C. Muquardt, rue de la Régence, 45, à Bruxelles.

Pour les annonces de la feuille ci-jointe, s'adresser aux bureaux de la *Revue*, rue de la Régence, 45, à Bruxelles.

P. Weissenbruch, imp. du Roi, à Bruxelles.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— QUINZIÈME ANNÉE —

TOME XLV

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
RUE DE LA RÉGENCE, 45
MÊME MAISON A LEIPZIG

1883

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

LES CULTES SANS DIEU EN ANGLETERRE.

AGNOSTICISME, COMTISME, SÉCULARISME [1].

I

La simple croyance en Dieu est encore un dogme, pour peu qu'on définisse les attributs de l'Être divin et qu'on fasse de cette définition le *credo* d'une Église quelconque. Or, si l'on admet que le culte est une pure affaire de sentiment, non de raison ni de foi, il faudra le dégager de toute formule positive, si simple et si large qu'elle puisse être. Partant de ce principe, un Américain avantageusement connu dans la littérature anglaise, M. Moncure D. Conway, dirige, depuis une vingtaine d'années, dans South-Place, à Londres, une Église ouverte à tous ceux qui veulent satisfaire leurs aspirations religieuses sans distinction de croyances théologiques ou métaphysiques, — sous cette seule condition qu'ils n'érigent pas en dogme la non-existence de Dieu. Une pareille conception embrasse non seulement les théistes de toutes les écoles, mais encore les panthéistes, les positivistes à la façon de John Stuart Mill, et tous les sceptiques qui refusent de se prononcer sur la réalité d'un Être supérieur. Je n'oserais affirmer que même des matérialistes ne puissent y trouver place, puisqu'il n'y a d'exclus que les athées proprement dits.

M. Conway, qui ne prend le titre ni de révérend, ni même

[1] Chapitre extrait d'un ouvrage qui va paraître à la librairie Muquardt, sous le titre de : *L'évolution religieuse contemporaine chez les Anglais, les Américains et les Hindous*, par le comte Goblet d'Alviella. 1 volume in-8° de 420 pages.

Digitized by Google

de docteur, est un *gentleman* d'une cinquantaine d'années, grand, maigre, d'aspect robuste, à la barbe grisonnante, à l'œil vif et mobile, décelant son origine américaine par l'ensemble de sa physionomie. Né en Virginie d'une famille de planteurs qui a joué un rôle dans l'histoire des États-Unis, il fut élevé dans la communion de ces méthodistes qui, chaque printemps, se réunissent pour former les camps religieux si bien décrits par Bret Harte dans ses récits de mœurs américaines. Lui-même, d'ailleurs, nous retrace, dans un de ses sermons, *Revivalism*, un tableau émouvant des scènes religieuses qui environnèrent son enfance et des efforts inutiles qu'il tenta pour partager la surexcitation mentale de son premier entourage. Resté fidèle à l'Union, lors de la guerre civile, il se retira avec sa jeune femme dans l'État de l'Ohio, où il organisa en communauté libre les esclaves de son père qui avaient fui la Virginie ; puis il passa en Angleterre, pour y défendre, près du public anglais, par la parole et par la plume, la cause fédérale, qui semblait rencontrer chaque jour plus d'hostilité chez le gouvernement britannique. Au cours de cette campagne, il eut l'occasion de se faire entendre plusieurs fois à la chapelle de South-Place, où William Fox avait longtemps exercé les fonctions de ministre. — William Fox était un ministre unitaire qui prit une part brillante, pendant le second tiers de ce siècle, aux luttes parlementaires des Bright et des Cobden. Fox n'était pas moins avancé dans ses opinions religieuses que politiques ; il fut, en effet, un des premiers ministres unitaires qui rompirent ouvertement avec le surnaturel, et, tout en gardant le titre de chrétien, il resta désormais à l'écart de l'unitarisme. Malheureusement, quand l'âge l'eut forcé à prendre sa retraite, sa congrégation de South-Place ne put trouver de prédicateur dans la même nuance d'opinions et elle allait peut-être se dissoudre, lorsqu'au commencement de 1864, elle mit la main sur M. Moncure Conway.

Sous la direction du jeune Américain, elle ne tarda pas à reprendre sa cohésion et son éclat, mais non sans poursuivre l'évolution qui, avec Fox, l'avait fait sortir de l'unitarisme

Digitized by Google

et qui, avec M. Conway, devait la faire passer d'abord du théisme chrétien au théisme tout court, puis enfin à une religion encore plus simplifiée : M. Moncure Conway professe, en effet, que le sentiment religieux peut et doit être absolument séparé de tout ce qui est dogme, croyance ou hypothèse.

La chapelle de South-Place est située à quelques minutes de Moorgate station, que je gagnai un dimanche par le chemin de fer souterrain. Comme un grand nombre de temples dissidents, elle s'annonce par un fronton de style grec. L'intérieur, qui a un certain air de confort, consistait en une salle capable de contenir 400 ou 500 personnes. L'orgue est au-dessus de l'entrée. Aux deux côtés, la galerie, soutenue par des piliers fluets ; dans le fond, une large estrade avec une sorte de tribune ornée de deux candélabres à gaz. Partout des bancs garnis de livres et ornés de coussins rouges. Quand j'entrai, un peu après onze heures, la chapelle était presque vide ; mais à peine la vieille femme qui faisait l'office de sacristain m'eut-elle assigné un siège dans un des bas-côtés, que je vis les bancs se remplir avec rapidité : beaucoup de femmes, quelques-unes assez élégantes, diversifiaient agréablement cet auditoire d'aspect intelligent et sérieux. J'appris, dans la suite, que cette congrégation, de même que l'Église théiste du Rév. Ch. Voysey, se recrutait surtout dans le monde des savants et des professeurs, dans les carrières libérales, enfin parmi quelques riches familles de la Cité. Je ferai cependant observer que, par ses tendances, le public de South-Place Chapel représente l'extrême gauche des *dissenters* en politique aussi bien qu'en religion, tandis que la congrégation de Saint-George's Hall est, sous le rapport politique, d'une orthodoxie tout à fait fashionable. Ainsi, la liturgie de M. Voyse y a conservé les prières de l'Église anglicane pour la Reine, le prince de Galles, les deux Chambres du parlement, etc.

Peu après l'entrée de la congrégation, M. Moncure Conway, en costume de ville, monta sur son estrade, tourna bourgeoisement le robinet de ses candélabres pour activer le

Digitized by Google

gaz, bien qu'il fît grand jour, et, ayant ouvert un gros livre, désigna l'hymne qui allait commencer le service. Ce service ne consiste, du reste, outre le sermon ou *discourse*, qu'en une alternance d'hymnes, chantés sans intervention de l'assistance par un chœur fort bien composé, et suivis de lectures choisies par l'officiant dans un de ses ouvrages, *Sacred Anthology*, où il a réuni avec beaucoup de discernement plus de sept cents passages tirés d'auteurs anciens et modernes, sacrés et profanes. La Bible y figure à côté du Coran et des Védas ; Confucius y donne la main à saint Paul et à M. Renan. Cette anthologie, m'a dit M. Conway, est admise dans une dizaine de congrégations — probablement chez des unitaires arrivés aux confins du théisme. Quant aux hymnes, ils sont pris dans un petit livre fort élégamment imprimé, *Hymns and Anthems*, qui en renferme plus de cinq cents. Les cent cinquante premiers ont été compilés par W. J. Fox ; les autres par M. Conway lui-même. Celui-ci m'a déclaré choisir de préférence les compositions qui évitent de mettre en scène un Dieu personnel et conscient. M. Conway repousse la prière, d'abord parce qu'elle dégénère trop facilement en une invitation illogique à changer le cours des choses, en second lieu parce qu'en invoquant la Divinité, on semble lui attribuer des sentiments, sinon des organes, analogues aux nôtres. Il l'a donc remplacée, dans son culte, par des « méditations », sorte de monologues moraux et religieux qui tendent à élever l'âme sans faire directement appel à Dieu.

M. Moncure Conway pose en fait qu'un instinct nous contraint de rendre hommage au principe supérieur généralement compris dans la notion de Dieu ; mais il pense, en même temps, qu'on ne doit pas serrer cette notion de trop près, par crainte de l'enfermer dans quelque formule demain peut-être en désaccord avec les nouvelles constatations de la science. Pour lui, Dieu se confond avec l'idéal humain. Cet idéal, les hommes ne sont que trop portés à le projeter au dehors, à lui donner une existence concrète, à le revêtir d'attributs qui se transforment en dogmes. Or, si précieuse qu'une doctrine

Digitized by Google

puisse être à l'état de conviction individuelle, elle n'est pas plutôt enfermée dans un dogme qu'elle cesse d'être vraie et féconde, fût-ce même la croyance à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme : « Si l'idée de Dieu a de la valeur, — dit-il dans un de ses sermons imprimés, le *Puits de Jacob*, — c'est comme suprême expression de la pensée individuelle. Si l'immortalité de l'âme est une noble idée, c'est comme couronnement de la vie de l'esprit. Prescrivez-les, dictez-les, imposez-les par menace ou par séduction : si épurées que puissent être ces idées, elles deviennent de vaines phrases, des traditions sans vie, legs d'antiques systèmes qui obstruent non seulement les sources de la vie spirituelle, mais encore les avenues du développement intellectuel lui-même [1]. »

C'est dans un sermon prononcé par M. Conway, en mai 1880, sur la *Religion de l'Humanité*, que j'ai trouvé l'exposé peut-être le plus complet de son système religieux, où l'on reconnaît sans peine la tradition hégélienne. Il y fait observer que toute l'histoire peut se résumer dans la lutte de l'humanité contre la nature extérieure et que nos sentiments ont toujours été du côté de notre adversaire. Après avoir transformé en dieux les forces de la nature, nous leur avons assigné pour royaume tout ce qui échappait à notre propre contrôle, si bien que le vrai domaine de l'humanité s'est toujours trouvé en opposition et en conflit avec celui de la théologie. Plus tard, les divinités qui personnifiaient les forces inorganiques ont fait place à des dogmes abstraits, mais ces dogmes eux-mêmes n'ont fait que traduire en langage théologique les réactions brutales des forces naturelles abandonnées à elles-mêmes. N'est-ce pas un grand malheur de voir ainsi les hommes offrir leur culte à ce que la vraie religion leur ordonne de combattre et d'asservir ? « Nous pouvons difficilement nous imaginer quel secours ce serait pour l'humanité, si toute la dévotion et toutes les ressources gaspillées sur ces divinités et sur ces dogmes étaient consacrées à aider et à inspirer l'homme dans son immense

[1] *Jacob's Well*, 1882, p. 36.

Digitized by Google

tâche d'*humaniser* le monde [2]. » Il est donc grand temps de reporter notre vénération et notre culte sur ces forces morales et intellectuelles qui nous aident à combattre les forces aveugles et qui constituent dans leur ensemble l'essence de l'humanité.

S'ensuit-il qu'il n'existe ni Dieu de la nature, ni Dieu dans la nature, qu'il n'y ait, au-dessus ou en dehors de nous, aucun Pouvoir qui tende à réaliser le Bien? La religion de l'humanité répond : « Oui, il y a un Dieu de la nature, un Dieu qui gouverne la nature; mais ce divin régulateur ne peut se découvrir que dans l'esprit de l'humanité. L'univers reste sourd à l'appel des hommes; c'est seulement chez leurs semblables qu'ils trouvent aide et sympathie. Il n'en est pas moins vrai que nous sommes nous-mêmes sortis de la nature; c'est à elle que nous devons les hommes dont les qualités, les vertus, les affections nous guident, nous soutiennent et nous consolent. Issus de la nature, ces hommes nous la montrent tendant à réaliser elle-même l'idéal humain, et l'humanité devient ainsi l'organisation que la nature a créée pour sa propre délivrance du désordre et du mal. »

Il n'est malheureusement pas possible de traduire les discours de M. Moncure Conway sans leur faire perdre l'originalité d'expression et l'intensité de coloris qui les rendent si remarquables dans leur genre. Cette surabondance d'images et cette chaleur d'imagination qui, aux yeux du lecteur français, sembleraient parfois friser l'emphase ne font que mieux ressortir, dans la langue de l'auteur, la simplicité et la clarté d'une conception qui emprunte une nouvelle force à la richesse du style. J'ajouterai que, comme orateur, M. Conway, sans viser à l'éloquence, possède une voix fort claire et surtout fort onctueuse. Aussi exerce-t-il un ascendant qui s'étend au delà de son entourage religieux. Il a contribué, sans aucun doute, à la formation, dans l'Église unitaire, du groupe que j'ai déjà signalé comme identifiant la notion de Dieu avec l'idéal de l'humanité. On y remarque, en effet, la même tendance à répudier toute formule dogma-

[1] *What is the Religion of Humanity?* 1880, page 19.

Digitized by Google

tique pour faire exclusivement appel aux manifestations du sentiment et de l'imagination, la même prétention de donner au culte une portée pratique et la même confiance enthousiaste dans les destinées de l'humanité.

Il n'est pas jusqu'à la personne et au rôle du Christ que M. Conway ne traite en quelque sorte par les méthodes de l'unitarisme. Parmi les noms illustres inscrits en lettres d'or sur les murs de sa chapelle, celui de Jésus occupe la place d'honneur au-dessus de la tribune, ayant à ses côtés les noms de Shakespeare et de Socrate, de Voltaire et de Moïse. Dans plusieurs de ses sermons, il appelle le fondateur du christianisme un homme-type, *a representative man,* et il ne néglige rien pour le faire apparaître sous les traits du réformateur religieux par excellence. Selon M. Conway, tout ce que le Nouveau-Testament renferme d'élevé, de large, de fortifiant pour la pensée et la conscience, en un mot de conforme aux idées de South-Place Chapel, représente bien l'œuvre authentique de Jésus. D'autre part, tout ce qu'on y trouve d'étroit, d'irrationnel, de contraire aux tendances les plus avancées de notre époque, a dû être interpolé par les évangélistes, qui n'ont pas su ou voulu comprendre le Maître [1]. Sous ce rapport, M. Conway se montre même plus chrétien que certains unitaires.

[1] Ainsi, dans son *Jacob's Well*, reproduisant l'entretien de Jésus avec la Samaritaine, M. Conway fait ressortir, en termes excellents, la sublime beauté de ces paroles que Jean met dans la bouche du Christ : « L'heure vient « que vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem... « Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs ado- « reront Dieu en esprit et en vérité. » Or, ces deux sentences sont séparées par le verset affirmant que « le salut vient des Juifs ». M. Conway n'hésite pas à dire que ce verset a dû être intercalé par le narrateur, et il ajoute que « cette intrusion de bigoterie et de superstition » prouve combien même l'évangéliste le plus large dans ses tendances était peu capable, après trois ou quatre générations, de s'élever au niveau de Jésus. Bien plus, si les trois premiers évangélistes ont omis tout l'épisode, quoiqu'ils fussent plus rapprochés du temps de Jésus, c'est probablement parce qu'ils étaient encore trop juifs pour apprécier cette renonciation au monopole religieux de Jérusalem. — Avec un pareil système, il est facile à M. Moncure Conway de justifier sa conclusion, que la lutte est désormais entre le Christ et le christianisme (*that the real issue is between Christ and christianism*).

Digitized by Google

D'autre part, les unitaires, lors même qu'ils semblent le plus près de professer « la religion de l'humanité », ne se font pas scrupule de conserver le nom de Dieu à cet idéal que M. Conway traite en pouvoir impersonnel et anonyme, sinon complètement subjectif. De là, chez quelques jeunes ministres de l'unitarisme avancé, — par exemple, M. Franck Walters, à Glasgow, — une combinaison d'éléments religieux qui permet à leur prédication d'unir toutes les ressources de l'esprit moderne aux forces spirituelles accumulées dans la notion d'un Être suprême.

II

Le lecteur suppose peut-être qu'avec la congrégation de M. Moncure Conway nous avons atteint les extrêmes limites de la religion organisée et que, au delà, il n'y a plus possibilité de culte, puisqu'il n'y a plus possibilité de Dieu. Cependant si, par religion, il faut entendre une théorie de la vie basée sur le sentiment de notre dépendance envers un Être supérieur, ce mot peut certainement s'appliquer au culte de l'Humanité, tel qu'il a été établi en Angleterre par le *comtisme* ou, pour parler plus exactement, par cette fraction du positivisme qui est restée fidèle aux enseignements religieux comme aux doctrines philosophiques d'Auguste Comte.

Comte pensait que la religion — « le mieux composé peut-être des termes humains » — était seule capable de faire prévaloir, chez les individus, l'altruisme sur l'égoïsme, c'est-à-dire la sociabilité sur l'intérêt personnel. Toutefois, pour remplir cette mission, il fallait que la religion devînt indépendante, non seulement de toute croyance surnaturelle, mais encore de toute idée théologique, qu'elle fût simplement considérée comme l'état d'unité spirituelle résultant de la convergence de toutes nos pensées et de toutes nos actions vers le service de l'Humanité [1].

[1] Le système religieux de Comte est exposé dans son *Système de politique positive* ou *Traité de sociologie instituant la religion de l'Humanité* (Paris, 1851-1854, 4 vol. in-8°), ainsi que dans son *Catéchisme positiviste* ou *Sommaire exposition de la religion universelle* (Paris, 1852, 1 vol.).

Digitized by Google

Toute religion, faisait-il observer, renferme trois parties essentielles : le dogme, qui s'adresse à la raison, le culte qui fait appel au sentiment, et le régime, qui règle l'activité de l'individu. Le dogme, dans la religion de l'Humanité, ce sera la philosophie positive, c'est-à-dire la science considérée comme l'étude des lois, à l'exclusion des causes premières et finales. Quant au culte ou *sociolâtrie*, il se composera d'hommages rendus au Grand-Être Humanité, c'est-à-dire à « l'ensemble des êtres humains présents, passés et futurs » — abstraction faite des êtres parasites « qui n'ont pas coopéré utilement à l'œuvre commune », et, d'autre part, en y ajoutant les animaux utiles, les « dignes auxiliaires animaux ». Enfin, le régime devra comprendre un ensemble de prescriptions hygiéniques, morales, sociales et politiques, où le fondateur du positivisme semble avoir entassé pêle-mêle des idées empruntées à tous les systèmes socialistes de l'époque, avec une tendance extrême à la réglementation — le tout cimenté, d'un côté, par le sentiment du devoir envers l'humanité, de l'autre, par l'autorité absolue du sacerdoce positiviste.

Le culte aura trois formes : intime, domestique, public. Le culte intime se rend aux personnes qui nous tiennent par les liens du sang et de l'affection. Il consiste en trois prières quotidiennes, « au lever, au milieu des occupations théoriques ou pratiques, enfin à l'approche du sommeil ». Les deux premières se font « à l'autel domestique, institué d'après nos meilleurs souvenirs et dans l'attitude de la vénération »; la dernière doit s'accomplir au lit et se prolonger, autant que possible, jusqu'à l'invasion du sommeil, « afin de mieux assurer le calme cérébral, quand nous sommes le moins garantis contre les tendances vicieuses ». A la prière peut s'ajouter l'usage de différents accessoires « empruntés aux trésors esthétiques de l'humanité », tels que des chants, des dessins, etc.

Le culte domestique consiste en neuf « sacrements sociaux »: 1° *La présentation*, où l'on donne à l'enfant le nom d'un patron « théorique » et le nom d'un patron « pratique »;

Digitized by Google

il choisira lui-même plus tard son patron « artistique ». 2° *L'initiation*, à quatorze ans. 3° *L'admission*, à vingt et un ans. 4° *La destination*, ou choix définitif d'une profession, à vingt-huit ans. 5° *Le mariage*, à partir de vingt-neuf ans pour les hommes et de vingt et un pour les femmes. Les veufs ni les veuves ne peuvent se remarier. 6° *La maturité*, à quarante-deux ans, « âge du complet développement cérébral ». 7° *La retraite*, à soixante-trois ans. 8° *La transformation*, sorte d'extrême-onction où « le sacerdoce, mêlant les regrets de la société aux larmes de la famille, apprécie dignement l'ensemble de l'existence qui s'achève.» 9° *L'incorporation*, lorsque, sept années après la mort, on a procédé au jugement du défunt, d'après l'usage de l'antique Égypte. Selon la sentence, on jettera ses restes au coin des réprouvés, avec les cadavres des suppliciés, des suicidés et des duellistes, ou bien on les transportera « dans un bois sacré », où l'on mettra sur le tombeau une simple inscription, avec un buste ou une statue, « suivant le degré de la glorification ».

Le culte public s'organisera dans des temples placés au milieu des tombes d'élite et tournés vers la métropole générale, « que l'ensemble du passé fixe pour longtemps à Paris ». Le Grand-Être, ou l'Humanité, y sera représenté sous la figure d'une femme de trente ans, tenant son fils entre les bras. Le même symbole sera produit sur une bannière blanche et verte qui figurera dans les processions et qui portera au revers la formule sacrée du positivisme : *Vivre pour autrui, l'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but.* On voit si M. le professeur Huxley était justifié à dire, dans un moment d'humour, que le culte positiviste était du catholicisme — moins le christianisme (*Catholicism minus Christianity*). A quoi un partisan du comtisme a répliqué que c'était du catholicisme — plus la science.

Outre ses prédications, le positivisme a ses fêtes commémoratives, qui sont en rapport direct avec sa réforme du calendrier. Le calendrier comtiste, beaucoup plus logique que le nôtre, comprend treize mois, de vingt-quatre jours, plus un jour complémentaire par an et un second jour addi-

Digitized by Google

tionnel, dans les années bissextiles. Chaque mois est divisé en quatre semaines de sept jours. Les treize mois de l'année sont consacrés respectivement à Moïse, Homère, Aristote, Archimède, César, Saint-Paul, Charlemagne, Dante, Gutenberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric II et Bichat. Les jours de la semaine (*Maridi*, *Patridi*, *Filidi*, *Fratridi*, *Domini*, *Matridi*, *Humanidi*) ont également emprunté des noms de « saints » à la liste de tous les personnages qui ont rendu des services à l'humanité. Comte a modestement omis de s'y inscrire lui-même [1]. Il est vrai que, s'il y a placé Hercule, Haroun-al-Raschid, sainte Thérèse, Innocent III et Joseph de Maistre, il y a omis Jésus-Christ.

Le jour complémentaire est destiné à la *fête universelle des Morts*, et le jour additionnel des années bissextiles à la *fête des Réprouvés*, spécialement constituée pour la réprobation des trois principaux « rétrogrades » : Julien (l'Apostat), Philippe II et Bonaparte. L'ère positiviste part de la prise de la Bastille en 1789. Ce calendrier doit servir à organiser le culte *concret* de l'humanité, c'est-à-dire le culte du Grand-Être, adoré dans la personne de quelques individus qui méritent d'être présentés comme types. Mais il y aura, en outre, un culte *abstrait*, où l'on adorera, non plus telle ou telle individualité historique, mais tel ou tel grand fait de la sociabilité humaine, sous ses divers aspects : le mariage, la paternité, le fétichisme, le polythéisme, le monothéisme, la femme, le sacerdoce, etc.

La partie la plus originale et peut-être aussi la plus critiquée de ce système religieux, c'est sa conception de sacerdoce, qui en fait une véritable théocratie sans *theos*. « Aucune société, affirme Comte, ne peut se conserver et se développer sans un sacerdoce quelconque. » En conséquence, il réclame l'institution d'un clergé subdivisé en trois ordres, à raison d'un « fonctionnaire spirituel » pour six mille habitants. Ce sacerdoce, souverainement dirigé par un

[1] Ses disciples ont réparé cette omission en instituant, dans son ancien appartement de la rue Monsieur le Prince, à Paris, les fêtes commémoratives de sa naissance et de sa mort.

Digitized by Google

Grand Prêtre de l'Humanité résidant à Paris, aurait la charge exclusive d'enseigner la jeunesse, d'élaborer « la haute science théorique », de cultiver la poésie et d'exercer la médecine, enfin d'inspirer le gouvernement de la République occidentale, concentré aux mains de quelques banquiers!

Quiconque ne connaîtrait de Comte que cet exposé de son système social et religieux serait tenté d'y voir soit une utopie préméditée par quelque bel esprit, soit une combinaison échappée de Charenton. Et pourtant, vingt-cinq ans après la mort de son auteur, ce système se trouve intégralement accepté par des groupes d'hommes intelligents et convaincus, en France, en Angleterre, en Irlande, en Suède, aux États-Unis, au Brésil, etc. En Angleterre, notamment, il compte des noms qui figurent au premier rang dans l'aristocratie intellectuelle du pays. Comte lui-même n'était rien moins qu'un visionnaire ou un imposteur, et personne ne peut étudier sa vie modeste et laborieuse sans ressentir une véritable estime pour ce penseur de premier ordre, qui, malgré ses bizarreries et ses travers, sut exercer une véritable fascination sur son entourage. Du reste, étant donnés les principes philosophiques du positivisme, sa doctrine religieuse paraît beaucoup moins étrange et moins arbitraire qu'on ne le croirait au premier abord.

L'Angleterre s'était ouverte de bonne heure aux doctrines, tant religieuses que philosophiques, du positivisme. Stuart Mill, il est vrai, ne s'était accommodé que des dernières, et encore les avait-il légèrement modifiées selon le goût anglais. Mais d'autres avaient accepté dans toutes ses parties le système du réformateur français, entre autres M. Richard Congreve, professeur à Oxford, et M. le Dr Bridges, inspecteur général des manufactures. A la mort de Comte, en 1857, quand ses exécuteurs testamentaires eurent accepté M. P. Lafitte comme directeur intérimaire, M. Congreve, placé à la tête de la « branche anglaise de l'Église positiviste », groupa ses adhérents de Londres dans un local de Chapel street, où il organisa graduellement le culte de

Digitized by Google

l'Humanité. Cette « église », que j'ai visitée en 1875, se compose d'une salle garnie de bancs avec une tribune au fond, et on pourrait s'y croire dans quelque temple de dissidents, n'était la présence, sur les murs, des bustes en plâtre des treize grands hommes qui ont donné leur nom aux mois du calendrier. Actuellement, l'office, qui s'y célèbre tous les dimanches, comprend des chants, de la musique, des lectures et un sermon ou conférence. M. Congreve y a introduit des prières au Grand-Être, ainsi que des actions de grâces adressées aux types les plus méritoires de l'humanité.

Voici un résumé de la liturgie assez curieuse que M. Congreve a composée pour la célébration de la *fête de l'Humanité*, fixée au 1er janvier par le calendrier comtiste. La cérémonie commence par une Invocation, c'est-à-dire par la lecture de la formule sacrée que j'ai reproduite plus haut. Vient alors une lecture tirée de l'*Imitation*, puis une « collecte », où l'officiant s'adresse directement à l'Humanité, l'interpellant en ces termes : « O suprême Pouvoir qui jusqu'ici as guidé tes enfants sous d'autres noms, mais qui, dans cette génération, nous es apparu dans ta propre personne, révélée à tous les âges futurs par ton serviteur, Auguste Comte, nous te vénérons, etc. »

Après cette collecte, le dialogue suivant, toujours à l'adresse de l'Humanité, s'engage entre le ministre et les assistants :

Le prêtre : Nous nous inclinons devant toi dans notre gratitude,
Le peuple : Comme des enfants de ton p[illegible]é.
Le prêtre : Nous t'adorons en espérance,
Le peuple : Comme tes ministres et tes agents pour l'avenir.
Le prêtre : Nous voudrions humblement communier en prière avec toi,
Le peuple : Comme tes serviteurs dans le présent.
Ensemble : Puissent notre culte, comme notre vie, se développer de plus en plus dignes de ton grand nom.

Après le sermon et une nouvelle prière, l'office se termine par la bénédiction suivante : « Que la foi de l'humanité, l'espoir de l'humanité et l'amour de l'humanité vous appor-

Digitized by Google

tent le repos, qu'ils vous enseignent la sympathie et qu'ils vous donnent la paix en vous-mêmes comme la paix avec autrui, aujourd'hui et à jamais. *Amen.* » — On voit que cette liturgie fait de larges emprunts au ton et même au texte de l'*Imitation* [1].

Voici également, d'après le même manuel, le texte d'une « collecte pour saint François d'Assise », dont le calendrier comtiste fixe la fête au 20 Charlemagne (style vulgaire : 7 juillet) :

Dans un autre temps et une autre croyance, nous qui, en ce jour, honorons avec vénération la mémoire de ce noble saint de l'ancien culte, saint François d'Assise, nous prions, afin que son exemple ne soit pas perdu pour nous, mais que son séraphique amour pour l'objet de sa dévotion nous enseigne un amour pareil pour l'Humanité souffrante et blessée, laquelle nous prêchons et servons. Que la force de cet amour nous communique une part de l'humilité de ce grand saint, de la richesse de son esprit de renonciation, de son affection simple et illimitée pour tous les hommes, pour tous les êtres vivants, pour tous les objets extérieurs, enfin de sa patiente et sympathique résignation. Qu'ainsi, par notre vie, nous glorifiions notre service comme il a glorifié le sien; qu'ainsi nous répandions, comme il a répandu, sa foi, la foi, plus noble et plus durable, en laquelle s'est transfigurée de nos jours la foi de l'Europe du moyen âge.

Je terminerai ces extraits par la traduction de la prière

[1] Thomas à Kempis est fort en faveur parmi les disciples orthodoxes de Comte, qui a vivement recommandé la lecture de l'*Imitation* comme manuel de sainteté et de dévotion universellement reçu, — à condition, bien entendu, d'y substituer l'Humanité à Dieu, le type social au type personnel de Jésus, notre perfectionnement intérieur à la rémunération future, nos instincts sociables à la grâce, et nos instincts égoïstes à la nature. « Ainsi employées, — dit M. Congreve, dans son petit manuel *The Religion of Humanity*, — ces leçons de dévotion et d'humilité, de communion intime avec le type que nous adorons, de culture morale sans limites et d'abnégation au service des autres, n'offrent pas moins d'avantages pour être formulées dans les termes d'une foi plus ancienne et sanctionnées par l'expérience de générations nombreuses d'esprits fidèles et dévots. »

Digitized by Google

suivante, rédigée par M. Congreve pour le sacrement de la présentation des enfants :

Grand Pouvoir, toi que nous adorons comme la source de tout bien pour les hommes, ô Humanité, nous, tes serviteurs, nous nous rassemblons pour consacrer une nouvelle vie à ton service. Nous prions humblement et sincèrement pour que l'enfant ici présenté et consacré soit élevé dans l'amour, la fidélité et la sagesse; pour que, sous de saines influences d'affection, de soumission et de vénération, il puisse, en grandissant, devenir une source d'influences analogues et prendre sa part dans ton œuvre progressive. Nous prions, en outre, pour nous-mêmes, afin que, quelle que soit notre part dans cette cérémonie, nous puissions en profiter pour retremper notre dévotion et pour renouveler l'abandon que nous t'avons fait de nos personnes. Qu'elle nous laisse à la fois plus humbles et meilleurs — plus humbles, par le sentiment de notre multiple insuffisance, — meilleurs, par la résolution de mieux tirer parti des occasions qui nous sont offertes de nous perfectionner, de nous dévouer à autrui, de soutenir ta cause avec zèle et activité, te glorifiant ainsi pour ton passé et nous préparant pour ton avenir plus glorieux encore. *Amen*.

Les débuts de l'Église positiviste ont été assez laborieux. Il y a une dizaine d'années, un spirituel écrivain, M. Mark Pattison, interrogé sur ce qu'il avait vu un jour à la chapelle des comtistes, répondit qu'il y avait trouvé trois personnes et pas de Dieu. Le positivisme, il est vrai, s'est toujours défendu de toute propagande hâtive, ce qui explique, à la fois, le petit nombre et le caractère distingué de ses adhérents. Rien qu'à Londres, on peut actuellement citer, parmi ses principaux adeptes, un des *essayistes* les plus brillants d'Angleterre, M. Frédéric Harrison, dont le nom est familier aux lecteurs des grandes revues anglaises, — le professeur Beesly, principal du collège *University Hall*, — un collaborateur de la *Fortnightly Review*, M. James Cotter Morison, — un avocat de talent, défenseur énergique des intérêts ouvriers, M. Henry Crompton, — sans compter d'autres encore, dont on peut trouver le nom dans la liste des conférences hebdomadairement organisées par le positivisme dans ses locaux. En outre, des centres analogues se sont fondés,

Digitized by Google

dans ces dernières années, à Dublin, à Newcastle, à Birmingham et à Liverpool.

A la vérité, il s'est produit en 1878, dans l'Église de l'Humanité, une scission qui a menacé un moment l'unité du comtisme, mais qui a fini par se réduire, tout au moins en Angleterre, à une simple dissidence de personnes. M. Congreve ayant, à cette époque, de concert avec plusieurs de ses coreligionnaires français, rejeté l'autorité de M. Lafitte, qu'il accusait de faire une part trop grande à l'enseignement et trop faible à la prédication [1], les comtistes anglais les plus éminents ont refusé de suivre leur compatriote dans cette évolution; ils ont donc constitué à Newton Hall, dans une ancienne chapelle écossaise de Fetter Lane, une nouvelle branche de l'Église de l'Humanité, que M. Lafitte est venu solennellement consacrer en 1881. On y tient des réunions hebdomadaires, on y célèbre les fêtes de l'Humanité et on y administre les sacrements, tout comme à Chapel street; sauf que la liturgie y est plus simple. Mais il est probable que le rituel s'y développera avec le temps. « Nous aurons peut-être à attendre encore — disait M. Harrison, le 1er janvier 1880, lors de la fête de l'Humanité, — une célébration convenable de ce jour, une complète incorporation de toutes les pensées, de tous les sentiments, de toutes les résolutions qui nous viennent au début de chaque année nouvelle. Nos maigres expressions sont celles qui caractérisent les difficultés d'un premier commencement. Nous croyons, autant que les adeptes de n'importe quelle religion, qu'un vrai sentiment du devoir religieux, réunissant ici des hommes et des femmes dans une conviction et un but communs, ne peut manquer de recourir bientôt à toutes les ressources de l'art et de la poésie pour faire appel au plus noble des sentiments humains [2]. »

[1] Comte lui-même a distingué entre les fonctions d'apôtre et de prêtre; celui-ci qui s'adresserait exclusivement aux esprits déjà pénétrés de l'enseignement positiviste, celui-là qui ferait directement appel aux sentiments des masses, aux femmes, aux ouvriers.

[2] Frédéric Harrison, *The Present and the Future : A Positivist Address*, p. 6. London, 1880.

Digitized by Google

Les positivistes de Newton Hall ont organisé tout un enseignement intégral, gratuitement mis à la disposition du peuple et entièrement conçu sur le plan d'éducation arrêté par Comte. Dans le même local se réunit, sous la présidence de M. F. Harrison, la « Société positiviste de Londres », association politique qui a pour but d'influencer l'opinion publique dans le sens des doctrines morales et sociales affirmées par le positivisme. C'est de là que sont parties, pendant les dernières années, les protestations les plus véhémentes contre la guerre de l'Afghanistan, contre l'annexion du Transvaal, contre la politique de coercition en Irlande, contre l'expédition d'Égypte, etc.

Dans un siècle où la plupart des hommes doutent de tout, et souvent d'eux-mêmes, les positivistes orthodoxes possèdent une foi dont l'étendue et l'ardeur sont une grande source de paix morale et de jouissances intellectuelles. Pour eux, Auguste Comte a véritablement révélé au monde le dernier mot de la méthode, sinon de la vérité, et il n'y a peut-être pas un comtiste qui se soit jamais permis de critiquer la moindre assertion du maître, autrement que pour l'interpréter ou la compléter. Il y a là, sans doute, une réaction contre l'anarchie intellectuelle où se débat notre société, mais ce rare exemple de discipline mentale n'en est pas moins étrange, quand on songe à la haute valeur des esprits qui l'ont librement acceptée.

On doit ajouter que les comtistes professent la confiance la plus inaltérable dans le triomphe intégral et définitif de leur foi; toute la question, à leurs yeux, est de savoir si ce triomphe arrivera à temps pour sauver la civilisation européenne du désastre que la religion de l'Humanité peut seule écarter. « Il y a une terrible incertitude qui pèse sur les destinées immédiates de l'Occident, — disait M. Beesly à la fête de l'Humanité, le 1er janvier 1881. — Elle peut se résumer ainsi : La diffusion des idées positivistes parmi un nombre assez considérable de gens de bonne volonté s'accomplira-t-elle à temps pour arrêter les forces qui précipitent l'Europe vers l'anarchie, ou bien la désorganisation tombera-t-elle

Digitized by Google

sur nous avant que la seule doctrine réorganisatrice ait pu suffisamment se répandre et fermenter dans les masses, en dehors de quelques groupes isolés? » — Ainsi devaient parler les premiers chrétiens, quand, par delà les visions de l'Apocalypse, ils entrevoyaient le prochain écroulement du monde romain.

Les positivistes à la façon de Stuart Mill sont désormais rares en Angleterre. L'école de Littré y est peut-être moins représentée encore. Tous ceux qui n'ont pas accepté le système de Comte dans son ensemble paraissent avoir été entraînés dans l'orbite de l'évolutionnisme. Aussi les positivistes orthodoxes ne ménagent-ils pas les critiques à Herbert Spencer, qu'ils accusent, non seulement de méconnaître la valeur de la classification scientifique établie par Comte, mais encore de transgresser les limites de l'observation en affirmant la réalité de l'Inconnaissable, et de conduire à l'anarchie morale en méconnaissant la nécessité de s'adresser au sentiment pour faire prédominer chez l'individu la sociabilité sur l'égoïsme. On sait, en effet, que Spencer, dans son éthique, fait dériver le bonheur général du bonheur individuel et qu'il voit dans ce dernier le mobile direct ou indirect de tous les actes; d'où cette conclusion indirecte que le devoir est une illusion et l'esprit de sacrifice, une duperie. Les positivistes, au contraire, placent en première ligne la nécessité de poursuivre le bonheur général, dont le bonheur individuel n'est, à leurs yeux, qu'une conséquence et un corollaire. Sous ce rapport, nul peut-être, mieux que M. Harrison, n'a saisi, dans la morale évolutionniste, le défaut de la cuirasse : « Un Pouvoir, dit-il, qui a pour mission de nous réconforter, de nous contrôler, de nous unir — et tout Pouvoir qui doit exercer sur nous une influence religieuse doit nous réconforter, nous contrôler et nous unir — ne peut être qu'un Pouvoir conçu comme apparenté à nos âmes humaines, un Pouvoir moral et non physique, un Pouvoir sympathisant, agissant, vivant, non un groupe de phénomènes ou une loi de la matière... Il est aussi difficile de faire sortir la vertu d'une théorie sur la persistance

Digitized by Google

de la force que de nourrir un enfant avec la loi des binômes [1]. »

III

Je dois, toutefois, signaler une tentative pour unifier, dans la même conception religieuse, l'Inconnaissable d'Herbert Spencer et le Grand-Être d'Auguste Comte. Bien qu'elle soit l'œuvre d'un positiviste américain, M. William Frey, je crois préférable de la résumer ici, parce qu'il serait impossible de mieux conclure cet exposé du positivisme en général et du comtisme en particulier.

Dans une étude publiée par l'*Index* du 8 août 1882, M. Frey établit, avec une grande puissance de raisonnement et une véritable hauteur de vues, que la source principale de nos sentiments religieux se trouve dans notre dépendance de l'univers. Mais ce Pouvoir mystérieux dont il se sent dépendre, l'homme a toujours éprouvé le besoin de se le représenter sous des formes concrètes, tangibles, *humaines*. Bien que l'idée de l'infini, comme le démontre Spencer, se soit graduellement dégagée de tous ses attributs anthropomorphiques, pour aboutir à la notion indéterminée de l'Inconnaissable, on doit reconnaître que l'importance de l'élément humain dans l'objet du culte, non seulement n'a pas diminué, mais a même augmenté, à mesure que la conception de la divinité devenait plus vague; seulement les hommes ont reporté sur des médiateurs les attributs enlevés à l'Inconnaissable, ainsi que l'attestent la formation et le développement des grandes religions les plus récentes.

Herbert Spencer accepte la nécessité de représenter l'Infini sous une forme concrète; tout ce qu'il demande, c'est que cette forme soit tenue pour un symbole « sans ressemblance aucune avec ce dont il tient la place ». Mais, se demande M. Frey, quel est le symbole de ce genre susceptible d'éveiller en nous les sympathies qui jouent un rôle si prépondérant dans le

[1] *Pantheism and Cosmic Emotion*, dans la revue, la *Nineteenth Century*, d'août 1881.

Digitized by Google

caractère complexe du sentiment religieux? « Le Pouvoir inconnaissable des évolutionnistes, inscrutable, sévère, inflexible dans ses voies mystérieuses, réclamant une soumission complète à ses volontés, punissant toute transgression de ses lois, peut être comparé à un autocrate qui ne témoigne de partialité envers personne, qui met tout le monde sur le même pied et a les mêmes châtiments pour les meilleurs et pour les pires de ses sujets. Un pareil pouvoir peut inspirer l'humilité, la crainte, l'effroi religieux — les mêmes sentiments qui prédominaient dans la religion de l'homme primitif — mais jamais un sentiment sympathique. Les enfants n'aiment leur père que lorsqu'ils ont conscience d'être aimés en retour et protégés dans leur faiblesse ou aux heures de trouble. Le Pouvoir inscrutable des agnostiques ne peut donc, avec son cœur de pierre, inspirer à l'homme l'amour, l'abnégation, la dévotion. » — Il ne suffit pas, ajoute M. Frey, de connaître les lois de la science, il faut encore un stimulant qui nous donne la volonté de nous y conformer et qui nous serve de guide, là où la science cesse de remplir ce rôle. L'homme le plus égoïste peut accepter sans hésitation toutes les déductions d'Herbert Spencer sans en devenir meilleur. Bien plus, il pourra trouver dans les derniers axiomes de la science, relatifs au combat pour la vie et à la survivance des plus aptes, une apologie des actes les plus contraires à la justice et à l'humanité.

Heureusement, ce qu'il y a d'incomplet et même de pernicieux dans cette conception peut être corrigé par la grande découverte d'Auguste Comte, que, entre l'homme et l'univers, il y a l'humanité : « Nous voyons dans l'humanité la source de toutes nos félicités ; c'est à elle que nous devons nos connaissances et nos aspirations ; c'est seulement par elle et avec elle que nous pouvons vivre et nous perfectionner. De même que nos corps, qui se nourrissent des produits de la terre, ne périssent pas, mais retournent à la terre et vivent à jamais avec elle, ainsi nos perfectionnements, nos activités, nos influences ne périssent pas, mais retournent à l'humanité et y vivent à jamais, en contribuant à son déve-

Digitized by Google

loppement futur. Vue sous ce jour, l'humanité cesse d'être uniquement un maître ; elle devient un protecteur et aussi un soutien. De là un sentiment de gratitude qui, combiné avec un sentiment de devoir, nous contraint de vouer notre vie à l'amélioration et au perfectionnement de la société. »

La conception de l'humanité comme organisme vivant — continue M. Frey — donne la clef des problèmes moraux les plus ardus. Elle explique pourquoi l'homme ne peut atteindre le vrai bonheur s'il ne vit pas pour autrui. Elle place les fondements de la morale, non dans le libre arbitre ou dans la fatalité, mais dans l'instinct de conservation qui appartient à l'humanité, ainsi qu'à tous les organismes. Au point de vue religieux, elle ne peut manquer de provoquer au plus haut degré tous les effets que réalise la présence d'un élément humain dans les anciennes religions : « Si plus d'un tiers de la race humaine se prosterne devant Bouddha, si des millions de chrétiens adorent un homme de bien, supplicié comme un criminel, si un nombre aussi considérable de musulmans tirent leurs inspirations de Mahomet, nous pouvons bien nous incliner, avec admiration et amour, devant l'Humanité prise comme la pléiade de tous les hommes illustres, ainsi que de toutes les nobles pensées et actions qui aient jamais exalté l'âme de l'homme. »

S'ensuit-il que, à l'instar de certains positivistes, éblouis par la grandeur de cette découverte, il faille tenter de mettre l'humanité à la place de Dieu ? Ici, Herbert Spencer dit avec raison : « Rien de pareil à l'humanité ne peut écarter, sauf temporairement, l'idée d'un pouvoir dont l'humanité est simplement le faible et fugitif produit, d'un pouvoir qui, dans le cours de ses manifestations toujours changeantes, a existé longtemps avant l'humanité et qui continuera à se manifester sous d'autres formes quand l'humanité aura cessé d'être. » (*Study of Sociology*, p. 312.) — M. Frey se soumet donc à la nécessité d'admettre l'existence de l'Inconnaissable, et notre dépendance vis-à-vis de ce pouvoir mystérieux, en même temps que notre impuissance à en pénétrer le mystère : « Nous ne différons des agnostiques purs, à la

Digitized by Google

façon d'Herbert Spencer[1], dit-il, que lorsque nous en venons à la solution de cette question toujours brûlante dans les religions : Qui sera notre révélateur et notre sauveur? » — La science, répondent les agnostiques, qui relèguent ainsi la religion dans son élément mystérieux. — Non, réplique M. Frey ; ce sera l'Être concret, vivant, supérieur, qui représente de la façon la plus pure et la plus haute l'élément humain de la religion : « Le vide laissé dans nos âmes par l'omission d'un Dieu personnel est désormais rempli par l'image de l'humanité sous les traits d'un protecteur et d'un guide paternel. Nous adorons l'humanité comme le médiateur entre l'homme et l'Infini pour tous les âges à venir, et, en servant l'humanité, nous avons tout ce qui est nécessaire pour unir, dans une même fraternité religieuse, les personnes les plus différentes de goût, de tempérament, de dispositions. »

En résumé, conclut M. Frey, « la religion de l'humanité est la seule forme d'agnosticisme qui puisse résister à tous les assauts des sceptiques et poursuivre la tâche des anciens cultes. On peut s'y rallier sans aucune crainte. Elle représentera toujours une incarnation du progrès, puisque, basée sur la science, elle n'a pas de dogmes stationnaires qui puissent recevoir un démenti de l'avenir. Elle est le seul port assuré pour ceux qu'ont également lassés les divagations métaphysiques de l'idéalisme et les arguments sophistiqués de l'égoïsme. Sous sa bannière se rallieront tous ceux qui sont à la recherche de la vraie religion, qui, en notre âge de dollars, aspirent à une nourriture spirituelle et qui savent par expérience combien sont futiles les réformes les mieux combinées, quand elles ne sont pas illuminées et sanctifiées par le sentiment religieux. »

Il est vraisemblable que si la religion de l'humanité est destinée à s'étendre, ce sera sous la forme indiquée par

[1] Agnostiques (de γνῶσις, savoir, et α négatif), celui qui ignore volontairement. — L'agnostique occupe vis-à-vis des problèmes transrationnels la même attitude que les positivistes ; seulement il admet généralement, comme Herbert Spencer, l'existence positive de l'Inconnaissable.

Digitized by Google

M. W. Frey. Déjà — sauf le formalisme comtiste — c'est la religion à la fois pratique et élevée qu'on professe chez M. Moncure Conway, ainsi que parmi un certain nombre de congrégations unitaires. Dans les termes où elle est présentée par le positiviste américain, elle répond à une double tendance de l'esprit moderne : d'une part, l'aspiration à une certitude qui, dans l'ordre spirituel, ferme l'ère des controverses métaphysiques; d'autre part, le désir de diriger l'activité religieuse vers l'amélioration individuelle et sociale du genre humain.

IV

On vient de voir — après un culte qui rend facultative la croyance en Dieu — un autre culte qui la supprime de la façon la plus formelle. En voici un troisième — si culte il y a — qui, cette fois, proscrit jusqu'au sentiment religieux. Je veux parler du *sécularisme*, qui, il est vrai, s'est donné une liturgie pour toutes les circonstances solennelles de l'existence, mais qui s'abstient de chercher son point d'appui dans le sentiment, c'est-à-dire dans ces facultés émotionnelles et affectives où les positivistes eux-mêmes vont puiser l'élément essentiel de la religion.

Le *sécularisme* tend à concentrer l'activité de l'homme sur les choses qui peuvent être contrôlées par l'expérience. Il part de ce principe que nous ne pouvons rien savoir sur l'existence de Dieu et sur la réalité d'une vie future; en conséquence, il refuse de s'en occuper, soit pour les affirmer, soit pour les combattre. Le but qu'il assigne à la vie, c'est le bonheur individuel, que, du reste, il ne sépare pas du bonheur général. Mais ce double objet ne peut s'atteindre que par l'effort humain basé sur la science et sur l'expérience; il exige, en premier lieu, la liberté de penser la plus absolue, en second lieu, l'application de cette liberté à la recherche de la vérité dans la sphère de l'observation sensible. Toute spéculation qui s'écarte de ce terrain est déclarée oiseuse et, par conséquent, nuisible.

Cette doctrine essentiellement utilitaire se retrouve, sur-

Digitized by Google

tout à l'état de tendance, chez la plupart des nations contemporaines. Mais nulle part, que je sache, sauf en Angleterre, on n'a prétendu en faire une religion. Ce furent les deux frères Holyoake qui donnèrent corps au sécularisme vers 1846, en fondant la *National Secular Society*, destinée à devenir un centre de groupement et de propagande. Mais cette association, qui a pour organe le *National Reformer* de M. Bradlaugh, finit par se laisser compromettre dans les campagnes philosophiques, politiques et socialistes du fameux agitateur, si bien qu'après la mort d'Austin Holyoake, en 1874, les chefs les plus renommés du sécularisme s'en allèrent fonder une société rivale, la *British Secular Union*, sur les principes suivants :

I. — *Principes.*

1. La vie présente, étant la seule dont nous ayons une connaissance certaine, réclame notre principale attention.

2. La poursuite de notre bonheur personnel, ainsi que du bonheur général dans ce monde, représente le plus haut degré de sagesse et le suprême devoir.

3. Le seul moyen d'atteindre cet objet est l'effort humain basé sur la science et l'expérience.

4. Nous ne jugeons la conduite que par ses fruits en ce monde. Ce qui mène au bonheur général est le bien ; ce qui a la tendance inverse est le mal.

5. Sur toutes les questions étrangères à ces principes positifs du sécularisme, les membres sont libres de professer toute opinion et de la promulguer sous leur responsabilité individuelle.

II. — *Objets.*

1. Disséminer, favoriser et populariser les principes ci-dessus par tous les moyens légitimes.

2. Augmenter les locaux et les instituts sécularistes dans toutes les localités de la Grande-Bretagne.

3. Soutenir les principes du sécularisme au moyen de conférenciers et organiser des séries de conférences dans les districts populeux.

4. Répandre des publications à bon marché, où se trouvent exposés et défendus les principes de la société.

Digitized by Google

5. Poursuivre la suppression de toutes les déchéances civiles fondées sur la croyance, ainsi que de tous les subsides accordés à des œuvres confessionnelles.

6. Amener la sécularisation complète de l'enseignement public.

7. Favoriser toute réforme politique, sociale ou religieuse, tendant d'une façon quelconque à accroître le bien-être séculier de la nation.

La *British Secular Union* se donne aujourd'hui, et non sans raison, comme la plus nombreuse, la plus influente et la plus « respectable » parmi toutes les associations de libres-penseurs en Angleterre [1]. Son président actuel est le marquis de Queensberry. MM. Pasteur et Renan comptent parmi ses vice-présidents, et Victor Hugo y figure comme membre honoraire. Les théories morales de ses principaux interprètes sont absolument irréprochables et ils ne perdent jamais l'occasion de nettement distinguer le sécularisme de l'athéisme ou de la pure démolition religieuse. M. G. J. Holyoake a même plus d'une fois *prêché* dans des congrégations unitaires, en Angleterre comme en Amérique, fait qui prouve autant pour la tolérance des unitaires que pour la sienne. L'*Inquirer* ayant un jour manifesté quelque surprise à cet égard, M. Holyoake lui répondit en rappelant que des ministres unitaires avaient été maintes fois invités à prendre la parole dans des assemblées sécularistes et qu'il y avait entre l'unitarisme et le sécularisme un terrain commun : la morale pratique.

Le désir de substituer le sécularisme aux anciens cultes dans toutes les circonstances de la vie a conduit les sécularistes à se donner un rituel intitulé: *The Secularist's Manual of Songs and Ceremonies* [2], où MM. Austin Holyoake et Ch. Watts ont rédigé une véritable liturgie laïque pour la nomination des enfants, le mariage, les funérailles, etc. La préface, écrite par M. Bradlaugh, explique que ce rituel répond à un besoin pressant, et souvent formulé, des libres-

[1] Voir la *Secular Review* du 19 août 1882.

[2] Londres, Austin and C°.

Digitized by Google

penseurs anglais : « Quant au service du mariage, ajoute-t-il, les socialistes naguère et les comtistes plus récemment nous ont donné l'exemple. La cérémonie légale doit avoir lieu devant le recenseur (*Registrar*); mais nous pouvons célébrer le mariage dans notre lieu de réunion habituel. La nomination des enfants est un événement fréquent dans nos assemblées, et une formule arrêtée nous épargnera la tentation d'y introduire des expressions ridicules ou critiquables. Pour le service funèbre, le dernier enterrement auquel j'ai assisté et où l'émotion m'a empêché de compléter mon discours sur la tombe, m'a convaincu de la nécessité d'avoir un formulaire toujours prêt pour l'occasion. »

Il serait trop long de reproduire entièrement ce rituel; je citerai seulement les premières et les dernières lignes du discours composé pour la nomination des enfants (*Naming of Children*) :

En nommant publiquement l'enfant ici présent, nous constatons le désir des parents d'identifier leur progéniture avec le parti sécullariste qui proclame la nécessité de penser sans entraves pendant la formation du caractère. La diversité des organisations prévient l'uniformité des croyances ; nous ne garantissons donc pas que, dans l'avenir, un enfant professera une certaine catégorie de croyances. Mais, en tenant son esprit libre de toute théologie, nous le mettons en état d'acquérir une éducation plus libérale que ne le permettrait la foi conventionnelle de l'Église...

Nous espérons sincèrement que dans la vie (*ici nommer l'enfant*) il (*si c'est une fille, employer le genre féminin*) aura des motifs de se réjouir de son association avec nous. Puissent les principes de la Libre-Pensée le mettre en état d'affronter avec succès la bataille de la vie. Et pendant qu'il franchira le cours des années, puisse l'expérience développer ses facultés directrices, afin que, arrivé à la maturité, il ait acquis assez de connaissances pour être capable de régler convenablement sa future carrière. Et, quand sera arrivé le soir de son existence, puisse-t-il se consoler par la réflexion que sa conduite aura gagné l'approbation des sages et des bons, et que, dans la mesure de ses moyens, il aura été fidèle à la mission de sa vie.

On voit par cet échantillon combien les sécularistes ont

Digitized by Google

réussi à exclure de leurs cérémonies solennelles tout élément sentimental et imaginatif. Leur Manuel renferme bien un certain nombre d'hymnes, mais, à part quelques pièces lyriques, que relève un souffle assez coloré de panthéisme, cette poésie utilitaire est en général d'une banalité qui frise parfois la parodie, pour ne pas dire plus.

V

Si étrangères au sentiment religieux que puissent paraître ces productions, elles n'en prouvent pas moins combien, sous le scepticisme moderne, subsiste de religiosité au fond du caractère anglais. Sous ce rapport, la prétention des sécularistes à faire de la religion, et leurs tentatives pour en imiter les formes ou pour en paraphraser le langage, sont, en quelque sorte, la contre-épreuve des dispositions que révèlent, dans d'autres milieux, la vogue des *Armées du Salut* et la formation persistante des sectes les plus bizarres. Nous sommes loin aujourd'hui du temps où Montesquieu pouvait écrire, à son retour de Londres : « La religion est morte en Angleterre. Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. »

Sans doute, la réaction religieuse qui a effacé, dans la première moitié de ce siècle, l'indifférentisme de l'époque précédente, semble avoir dépassé son point culminant, et il est possible que devant la difficulté d'ajuster les croyances anciennes aux idées modernes, un nouveau flux de scepticisme se répande sur la société anglaise. Mais quelle conclusion y a-t-il à tirer de ces revirements, sinon une leçon de prudence à l'adresse de ceux qui, suivant la mode du jour, se complaisent à proclamer, tantôt le triomphe final d'une foi déterminée, tantôt le dernier Crépuscule des dieux? Tout au plus peut-on nettement en dégager la loi qui, à travers toutes les oscillations de l'esprit anglais, nous révèle la marche constante de la pensée religieuse vers des solutions plus rationnelles, plus libérales et plus fécondes.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

PÊCHE ET PISCICULTURE.

Jusqu'à présent le poisson a été considéré en Belgique, au moins dans les cours d'eau non navigables, comme étant la chose du premier occupant, *res nullius*, gibier sauvage bon à prendre par tous moyens, en toute saison. La pêche n'était pas mieux gardée dans nos Ardennes que la chasse ne l'est dans les forêts reculées du Canada. Cette situation, indigne d'un pays civilisé, s'est prolongée jusqu'à produire ses plus extrêmes mais inévitables conséquences : le dépeuplement des eaux, l'extermination pour ainsi dire complète du poisson. N'est-ce point vraiment dommage. Nulle part on ne peut trouver pour les salmonides de plus belles rivières que l'Ourthe, l'Amblève, la Semois, la Lesse, si pures et si limpides, roulant leurs ondes cristallines et fraîches sur des fonds de roche dure, pleines de cascatelles, semées de blocs et de dalles creuses, offrant aux poissons les gîtes variés, les courants qu'il affectionne. Mon père raconte qu'il y a trente ans une seule pêche aux flambeaux faite dans l'Ourthe, au milieu de la ville de La Roche rapportait en quelques heures plusieurs charretées de poisson. Parler aux paysans d'un danger de dépeuplement, de modération dans leurs captures, c'était provoquer des rires incrédules : aux premières grosses eaux la rivière se regarnira, disaient-ils. Mais un beau jour le poisson n'est pas revenu ; l'acharnement des pêcheurs avait eu raison de la puissance reproductrice du poisson.

Digitized by Google

Chacun avait si bien travaillé dans son canton qu'on avait touché le fond de la mine, la source de revenu était tarie.

Aux pêches d'extermination, à la destruction des femelles pleines d'œufs, au braconnage de jour et de nuit vinrent s'ajouter d'autres causes encore. La canalisation de la Meuse et de l'Ourthe nécessitait la construction de barrages qui mirent obstacle aux migrations des poissons, et notamment du saumon. D'autre part, les progrès de l'industrie amenèrent la viciation complète de certaines rivières, telles que la Vesdre, la Lys, le Geer. Les résidus industriels des fabriques de Roubaix et de Tourcoing, lâchés périodiquement dans l'Escaut, firent périr le poisson jusqu'à Termonde. Et nos vieux règlements inobservés, impuissants, ignorants des véritables mœurs des poissons, n'empêchaient rien, ne portaient remède à rien.

Est-il donc si fort à dédaigner, le revenu que peut produire l'exploitation des cours d'eau? Les canaux, les rivières navigables sont affermés par l'État, qui pourrait en retirer plus qu'un prix dérisoire. L'appoint presque sans valeur que le coup de filet du dimanche ou du jeudi apportait à la table du paysan, peut aujourd'hui, grâce aux communications rapides, devenir pour lui un rapport sérieux ajouté à celui du sol qu'il cultive. A ne considérer que nos Ardennes, il est hors de doute que bien des villages admirablement situés attireraient et retiendraient en été, par l'appât de la pêche, outre les bourgeois de nos grandes villes, les touristes de toute nationalité qui, chaque année en plus grand nombre, affluent dans tous les pays un peu pittoresques.

En 1869 déjà, quelques membres de la Chambre des représentants s'émurent, et un projet de loi fut présenté; mais il devait dormir quatorze ans dans les cartons. Chaque fois qu'il s'agissait de le soumettre à la discussion, une douce gaîté s'emparait de nos honorables, et les plaisanteries de rigueur sur la pêche et les petits poissons circulaient de banc en banc. Ce qu'il fallut de peines, je dirai presque de courage à MM. De Rossius, Thonissen, Willequet, de Selys,

Digitized by Google

pour faire cesser cette gestation interminable, c'est à ne pas croire. Enfin, l'enfant fut mis au monde. Il naquit et fut enregistré le 19 janvier 1883. Nous possédons donc aujourd'hui une loi rationnelle, d'autant plus rationnelle qu'elle s'occupe moins des détails d'exécution, qui sont affaire d'arrêtés ministériels. Une loi de détails sur de semblables matières serait une borne. Les circonstances varient, l'expérience enseigne, la science progresse, les arrêtés ministériels se font et se défont; on ne touche pas facilement aux lois.

Voici les règlements élaborés. Supposons-les sans défauts, supposons-les, de plus, appliqués avec rigueur, ce qui serait chose assez nouvelle en Belgique; pourront-ils jamais remédier à eux seuls à ce dépeuplement progressif dont chacun se plaint, auquel tout le monde travaille? Je ne puis le croire, et voici sur quoi repose cette conviction.

Chaque jour les communications deviennent plus faciles, des voies ferrées pénètrent dans tous les recoins du pays. De la Semois, de l'Ourthe, de l'Amblève, de la Lesse, le poisson peut être transporté dans nos grandes villes en quelques heures. Sa valeur marchande augmente rapidement en raison de sa rareté, de la rapidité chaque jour plus grande des transports. Les hôteliers de Spa, de Liége, de Verviers achètent le poisson à tout prix pendant la belle saison; ils s'entendent avec les braconniers et leur offrent un débit assuré. D'ailleurs, le braconnage est dans nos mœurs. Les propriétaires riverains le tolèrent, et sont forcés de le tolérer. En vain la loi leur accorde le droit de pêche; ils sont élevés dans l'idée que la pêche est chose banale. Le profit qu'ils pourraient obtenir en faisant respecter leurs droits ne compenserait pas, dans l'état actuel des eaux, les désagréments, les rancunes, les vengeances particulières auxquelles ils s'exposent. L'extrême division des propriétés rend l'union des propriétaires, en vue de conserver leurs pêches, chose difficile. On ne peut faire en Belgique comme en Prusse, où l'État se constitue d'office gardien des droits des propriétaires riverains, où les gendarmes exigent de chaque pêcheur une permission régulière, légalisée par le bourgmestre de la

Digitized by Google

commune. Des mesures aussi énergiquement paternelles ne sont pas dans les mœurs belges. Il faudrait donc chez nous payer des gardes particuliers, c'est-à-dire dépenser de l'argent pour garder des eaux sans poissons. Et pourtant c'est à une entente des propriétaires qu'il faut aboutir un jour; c'est le seul remède efficace au mal dont nous nous plaignons. Or, comment arriver à provoquer ces associations, à démontrer aux riverains qu'ils ont de l'intérêt à se liguer contre les braconniers? Un seul moyen se présente, c'est faire de la pisciculture, repeupler artificiellement. Les dépenses minimes que l'État devra faire dans ce but sont d'utilité publique. Non seulement elles seront couvertes en partie par l'augmentation du prix de fermage des pêches, mais elles seront une source sérieuse de bien-être pour les populations des campagnes, et de plus, on peut espérer que, dans un avenir prochain, elles amèneront de tous côtés l'union des propriétaires, qui continueront pour leur propre compte l'entreprise que le gouvernement aura commencée.

Les eaux peuvent produire; elles peuvent même produire beaucoup. Les exploiter à la mode des sauvages n'est pas plus rationnel que de laisser le sol en friche pour en constituer un terrain de chasse banal ou de vaine pâture.

Faire de la pisciculture, c'est ensemencer les eaux comme on ensemence la terre, et dans de meilleures conditions encore, car la terre produit seulement en proportion des matières nutritives qu'elle contient, tandis que certains poissons qui paraissent périodiquement dans nos rivières se sont développés aux dépens des éléments nutritifs cachés dans les profondeurs de l'Océan et n'empruntent aux eaux dans lesquelles on les capture que les aliments nécessaires aux premiers âges du fretin qu'ils produisent.

Continuellement les eaux pluviales lavent et entraînent les portions solubles du sol. La plus grande masse de ces substances sert de nourriture aux végétaux aquatiques, aux infusoires; ceux-ci, à leur tour, sont dévorés par une légion d'insectes et de larves que les poissons transforment enfin en chair alimentaire. Il y a là un travail lent, mais incessant,

Digitized by Google

de métamorphose chimique dont nous pouvons profiter. La feuille qui tombe à l'eau se décompose : de vertes algues étendent leur dentelle aux dépens de la feuille tombée; d'innombrables petits animaux broutent ces algues et servent ensuite de pâture à la carpe, à la tanche, au gardon. Si parfois le brochet dévore carpe ou gardon, en dernière analyse, la chair du brochet, c'est encore la feuille morte transformée. En cultivant le poisson, on utilise une grande quantité de matière alimentaire qui s'en irait en pure perte vers l'Océan.

Les procédés opératoires sont assez parfaitement connus aujourd'hui pour écarter presque toutes les chances d'insuccès. L'Angleterre, les États-Unis, la Suède et la Norvège, l'Allemagne, la France, la Hollande et la Suisse font de la pisciculture ; les établissements ne se comptent plus. Le grand-duché de Luxembourg, qui voyait ses rivières s'appauvrir comme les nôtres, a porté remède au mal en créant à Ettelbrück un petit atelier de repeuplement grâce auquel, en peu d'années, ses eaux sont devenues assez poissonneuses pour attirer chaque année, à Diekirch, une légion de touristes amateurs de la pêche à la mouche, ce sport élégant mis à la mode par les Anglais. Partout les procédés enseignés jadis par le pêcheur Jacobi sont mis en pratique, et la fécondation artificielle permet d'utiliser les œufs autrefois perdus des poissons reproducteurs qui tombent dans les filets. La Belgique restera-t-elle plus longtemps en arrière?

La vraie pisciculture, celle qui se sert de la fécondation artificielle, s'occupe presque uniquement de la reproduction du saumon, de la truite et des quelques poissons de la même famille qui habitent les rivières et les lacs. Ce n'est pas que la fécondation artificielle ne réussisse pour les cyprins, mais en général il suffit pour ces derniers de les introduire dans des étangs, où bientôt ils pullulent et d'où on peut transporter le fretin dans les eaux que l'on veut repeupler.

Pour les salmonides, au contraire, il faut recourir à la fécondation artificielle, puis à l'élevage dans des couvoirs et des bassins où les œufs d'abord, puis les jeunes poissons

Digitized by Google

restent jusqu'au moment où leur développement leur permet d'échapper par eux-mêmes aux nombreuses causes de destruction qui les menacent.

Afin de montrer la grande utilité de la pisciculture, je suis forcé de rappeler brièvement les particularités, trop peu connues d'ailleurs, qui accompagnent la reproduction de la truite et du saumon.

Tandis qu'une carpe femelle pond annuellement de 300,000 à 700,000 œufs, une truite d'une livre n'en produit pas plus d'un millier. C'est en automne, du 15 octobre à la fin de décembre, que les truites quittent, pour frayer, les gîtes qu'elles s'étaient choisis dans les rivières et les étangs et remontent les plus faibles ruisseaux jusque près de leur source. Elles déposent leur frai dans de petites fosses qu'elles savent creuser dans le gravier. Les mâles émettent aussitôt leur laitance et en se jouant recouvrent en partie les œufs de sable et de petites pierres. La fécondation doit se faire aussitôt après la ponte. Elle ne réussit plus quand les œufs ont eu le temps de s'imbiber d'eau. Or, le courant entraîne la plus grande part de la laitance : il en résulte que, dans les conditions ordinaires, un grand nombre d'œufs restent stériles. Dans de nombreuses expériences faites à ce sujet par le pisciculteur américain L. Stone, sur cent œufs de salmonides recueillis dans le lit des rivières, huit seulement en moyenne se sont montrés féconds. Aussitôt que les œufs sont pondus, une foule d'animaux les recherchent comme pâture : ce sont les insectes d'eau, les écrevisses, les grenouilles, une foule d'oiseaux, surtout les échassiers grands et petits : héron, bécasse, poule d'eau, auxquels se joignent le campagnol amphibie, la musaraigne aquatique, tandis que l'anguille, le chabot et même les cyprins, chevannes et ablettes prennent leur part de ce repas facile. Les pluies torrentielles qui enflent brusquement les ruisseaux emportent une partie du frai, qui périt échouée sur les rives, enterrée dans le limon ou prise dans la glace. Mais c'est surtout immédiatement après son éclosion que la truite se montre faible, exposée à mille dangers. Au sortir de l'œuf, le jeune poisson, long d'un centi-

Digitized by Google

mètre environ, reste lié à une vésicule ombilicale beaucoup plus grosse que lui-même, qui paralyse ses mouvements. Il ressemble alors à une petite boule jaunâtre que l'eau roule à saguise ou qui, blottie dans les interstices du lit caillouteux, n'a de mouvement que ce qui sert, non pas à fuir mais à attirer l'attention de tous les animaux voraces qui s'en repaissent, des truites elles-mêmes, qui les gobent sans scrupule. Tandis que, chez les cyprins, cet état larvaire ne dure que quelques jours, chez les salmonides, il se prolonge pendant plus d'un mois. Il ne faut pas s'étonner si, dans de semblables conditions, trois pour cent à peine des œufs pondus donnent de jeunes poissons délivrés de leur vésicule ombilicale [1].

Dans les procédés actuels de pisciculture, la fécondation se fait complètement et avec sûreté; les œufs éclosent tous ou presque tous. Les jeunes poissons sont protégés jusqu'au jour où ils peuvent poursuivre leur proie et échapper à leurs ennemis, et les pertes normales ne dépassent pas dix pour cent. Il est merveilleux de voir quelle aide puissante l'industrie de l'homme prête ici à la nature.

Ce que je viens de dire pour la truite est vrai pour le saumon, avec cette différence que le saumon est un poisson de mer qui n'arrive dans nos rivières qu'en automne, pour y frayer, et dont les jeunes ne passent qu'une année dans l'eau douce. Autrefois très commun dans la Meuse et ses affluents, le saumon est devenu une rareté en Belgique, non pas tant à cause de la pêche acharnée qu'on lui a faite qu'à cause des barrages construits dans la Meuse et qui s'opposent à son passage. Des études sont faites en ce moment par les ingénieurs du gouvernement, et il est probable que, dans un avenir peu reculé tous les grands barrages seront munis d'échelles à saumons qui ouvriront un passage facile à tous nos poissons migrateurs. Mais ici encore la pisciculture est appelée à produire de grands résultats pratiques. Comme l'hirondelle voyageuse, le saumon revient d'ordinaire aux lieux mêmes

[1] Dr Berthold Benecke. *Fische, Fischerei und Fischzucht in Ost und Westpreussen.* Königsberg, 1881.

Digitized by Google

où il est né. C'est un fait démontré par l'expérience. On a marqué des milliers de jeunes saumons et beaucoup d'entre eux ont été repris après plusieurs années dans les cours d'eau où on les avait lâchés. De plus, la rapidité avec laquelle le saumon grandit dans l'Océan est merveilleuse; ce serait à n'y pas croire, si la chose n'était affirmée par les expérimentateurs les plus sérieux. Plusieurs milliers de saumonneaux de 10 à 15 centimètres de long, marqués d'un fil d'argent, furent lâchés en avril dans le Laxford ; ils revinrent vers le 25 juin, après un séjour de deux mois à la mer ; ils pesaient alors trois livres, et pendant la saison ils arrivèrent au poids de six livres et demie. « Ils reviennent avec la plus grande ponctualité aux lieux où ils sont nés, dit M. Andrew Young; la nature les a doués d'un si merveilleux instinct, que pas un seul d'entre eux ne dépasse sa propre demeure ou ne s'arrête à une station voisine [1]. » Les saumons reviennent-ils dans nos rivières dès le premier automne qui suit leur départ, ou restent-ils un an avant de revenir frayer pour la première fois? C'est un fait qui doit encore être élucidé, car nos cours d'eau sont dans d'autres conditions que ceux d'Écosse ou d'Irlande. Un saumon de la Tay pris après la ponte fut marqué d'une étiquette par le duc d'Atholl, au mois de mars 1845; le poisson pesait 10 livres anglaises; il fut repêché cinq semaines et trois jours plus tard, par conséquent après un bien court séjour à la mer. Il pesait vingt et une livres et un quart [2].

On voit donc ce que pourra la pisciculture lorsque le parcours de nos rivières sera possible aux poissons migrateurs. Il est facile de faire éclore à peu de frais deux ou trois cent mille œufs de saumon. Les saumonets placés dans nos eaux y seront protégés par la nouvelle loi qui défend la capture et la vente du saumon au-dessous d'une longueur de 25 centimètres. Ils retourneront à l'Océan, et si l'on estime le

[1] Andrew Young. *The Natural History and habits of the Salmon.* Wick, 1848.

[2] Émile Blanchard. *Les poissons des eaux douces de la France.* Paris, 1880.

Digitized by Google

déchet à 90 p. c., ce qui est certes exagéré, on obtiendra dès la troisième année une montée d'environ 30,000 poissons adultes qui seront une richesse pour les riverains de nos cours d'eau. Le nombre des saumons qui peuvent ainsi revenir dans une rivière est presque illimité, car ce poisson ne mange pas durant ses migrations hivernales, n'emprunte donc rien aux eaux qu'il traverse, ne fait aucune concurrence aux autres poissons et nous apporte de la chair alimentaire délicieuse formée dans les profondeurs de la mer.

Je ne dirai rien des espèces nouvelles que la pisciculture pourrait introduire en Belgique; je n'ai voulu qu'une chose, montrer ce qu'il y aurait à faire pour les espèces les plus communes, pour celles que nos eaux ont nourries de tout temps. Si d'ailleurs je n'ai cité que le saumon et la truite, je n'ai pas voulu indiquer pas là qu'il n'y avait rien à tenter en fait de pisciculture pour les eaux des pays de plaines, où ne vivent pas les salmonides. Au contraire, là comme ailleurs, il faut repeupler, mais par d'autres procédés. Les carpes, les tanches et les espèces voisines peuvent être multipliées dans des étangs spéciaux et versées en masse dans nos canaux, dans l'Escaut, la Nèthe, la Dyle et le Démer. N'est-ce pas déjà faire de la pisciculture, ou mieux de l'aquiculture, que de placer des frayères artificielles ou même de protéger simplement les frayères naturelles dans les canaux où les œufs déposés au printemps parmi les herbes aquatiques sont enlevés par un curage inintelligent fait à la plus mauvaise époque. Deux espèces d'aloses fréquentent le bas-Escaut et la Meuse; l'une d'elles, l'alose vraie, est un poisson délicat, beaucoup trop rare malheureusement; la pisciculture pourrait en multiplier la race. L'esturgeon, le géant des poissons de rivière, a des mœurs semblables à celles du saumon. Il nous revient de la mer chaque année avec une taille variant de un à trois mètres. Il mériterait sans contredit d'être l'objet d'une attention spéciale. La fécondation artificielle se fait avec facilité : chaque femelle pond plusieurs millions d'œufs. Il suffirait de placer ces œufs dans des paniers flottants dans quelque anse tranquille de l'Escaut. Les jeunes poissons éclosent déjà

Digitized by Google

au bout de cinq jours; après quatorze jours environ, débarrassés de leur vésicule ombilicale, ils s'échapperaient par les fentes du panier. L'essai a parfaitement réussi dans le Schleswig-Holstein [1].

Les jeunes anguilles qui remontent, au printemps, par milliards les bouches de l'Escaut peuvent être récoltées et transportées facilement, presque sans frais, dans toutes les parties du pays, et notamment dans nos rivières de la région montagneuse, où elles deviennent énormes et où leur chair acquiert une saveur particulièrement délicate.

Voilà donc, en quelques lignes, ce qu'il faudrait faire pour l'utilisation de nos eaux douces. Voilà ce que l'initiative privée aurait réalisé depuis longtemps dans d'autres pays. Chez nous, plusieurs motifs s'y opposent; ce sont d'abord l'ignorance générale qui règne sur ces matières et le peu d'attention que l'on a donné jusqu'ici à l'aquiculture; ensuite, l'esprit de braconnage inné dans nos populations rurales; enfin et surtout la grande division des propriétés. Il en résulte que peu de propriétaires ont une étendue de rive suffisante pour que le profit ou l'agrément de la pêche puisse jamais compenser les dépenses que sa conservation nécessiterait. L'entente entre les riverains, l'entretien de gardes-pêche à frais communs coûterait plus que la location ne pourrait rapporter et exposerait les propriétaires aux représailles des braconniers. Or, ces messieurs forment une vraie puissance dans nos Ardennes.

Ce que l'on ne peut attendre de l'initiative privée, le gouvernement le ferait sans dépenses considérables. Un atelier de pisciculture pouvant produire par an cent à cent cinquante mille jeunes truites ou saumons, ne coûterait pas plus de cinq à six mille francs de frais de premier établissement, plus quinze cents francs par an d'entretien [2]. Il faudrait au moins trois de ces établissements dans notre région montagneuse. En y ajoutant le coût d'un système d'étangs

[1] *Deutsche Fischerei Zeitung*, 1880, p. 387, 398.

[2] Voir mon rapport sur l'exposition de pêche de Berlin, *Moniteur* du 19 septembre 1880, n° 263.

Digitized by Google

pour la multiplication des cyprins, on arriverait à une première mise de fonds de vingt-cinq mille francs environ, avec un entretien annuel ne dépassant pas six mille francs. On montrerait par ce moyen, au bout de quelques années, combien la culture des eaux est chose facile et rémunératrice. Alors les propriétaires s'uniront pour protéger leurs pêches et probablement feront eux-mêmes de la pisciculture, comme cela se pratique en Allemagne et en Angleterre. Certes, il est à souhaiter que le gouvernement n'intervienne pas dans ce qui peut être réalisé par l'initiative privée, mais ici il faut montrer le chemin, faute de quoi les particuliers resteront longtemps encore indifférents, et de sérieuses sources de richesse naturelle demeureront à peu près inexploitées.

Emile Gens.

Digitized by Google

SCÈNES DE LA VIE UNIVERSITAIRE AU XVIII^e SIÈCLE.

Les auteurs qui ont retracé l'histoire de nos provinces au XVIII^e siècle ont fait connaître le triste état de l'enseignement, et surtout de l'enseignement supérieur, à cette époque. Vers la fin du règne de Joseph II se révéla, à Louvain, une situation vraiment déplorable au point de vue de la science et de la discipline. Les excès qui se produisirent en 1786 et 1787 ont été mis en lumière par les brochures du temps et plus tard par les mémoires de Rapedius de Berg, que M. Gérard publia en 1843. Cependant cet état de choses ne s'accusa pas tout d'un coup; depuis longtemps le désordre existait à l'université d'une manière permanente, et bien des années avant la révolution brabançonne, les autorités universitaires se plaignaient amèrement de la jeunesse confiée à leurs soins. Rien de plus curieux à lire que les lamentations des recteurs et des doyens qui se trouvent déposées aux archives du Conseil privé, à Bruxelles. Il est juste de dire que les élèves se plaignaient tout aussi vivement de la grossièreté et de la brutalité de leurs maîtres; les verges et les coups de pied étaient les châtiments qu'on infligeait d'habitude à des jeunes gens de dix-huit à vingt ans. En 1760, l'abus des coups était devenu tel que le comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire de Marie-Thérèse à Bruxelles, fut obligé d'adresser au recteur de l'université de Louvain une lettre sévère, d'où nous extrayons ces lignes significatives :

Et, comme il est contre les principes de la bonne éducation que ceux qui sont chargés de gouverner la jeunesse se portent à de

Digitized by Google

pareilles violences, inconnues chez les nations policées, et qui ne peuvent qu'imprimer aux mœurs un caractère de férocité, nous interdisons sérieusement à tous professeurs et régens de donner désormais des coups de main ou de pied aux étudiants, ou de leur faire essuyer d'autres sévices [1].

Les maîtres, du reste, ne se respectaient guère entre eux : en plein Sénat académique, un professeur du collège du Parc s'oublia jusqu'à traiter les régents, ses collègues, de « sales marmitons de cuisine [2] » ; dans plusieurs collèges il y eut de véritables bagarres dont la lettre suivante, adressée par le professeur Van den Gheyn au comte de Neny, commissaire royal près de l'université, donne une description vraiment pittoresque. Nous craindrions d'en affaiblir l'effet si nous y apportions le moindre changement :

Monseigneur,

Dans la triste situation où je me trouve, il ne me reste d'autre ressource que de me réfugier vers V. E. Je m'appelle Van den Gheyn et suis professeur de philosophie au collège du Château. Depuis que les disputes entre les régents et professeurs ont été suscitées, je ne sais par quel démon, nous avons remarqué une façon d'agir outrée dans le régent du Château. Il faisoit paroître que les badinages innocentes (*sic*) dont nous nous amusâmes après nos travaux à table lui étaient à contre cœur; il avait l'aigreur d'un tyran, qui, emporté par une ambition démesurée, tâche même d'enfermer les bouches de ses sujets braves mais timides. Je ne laissai pas entrevoir que j'apperçusse sa mine morne; quand tout d'un coup, au milieu d'un discours que j'avois, il m'agace en présence des autres messieurs. Tais-toi, Monsieur, répondis-je, je pense qu'il m'est permis de discourir; je ne touche personne. Alors, en s'emportant : « Tu es un gorogne [3], chaque jour tu te souilles; tu donnes scandale aux philosophes ; tu ne mérites pas d'enseigner au Château ; et si tu n'y fûtes (*sic*) pas, tu n'y entreriez (*sic*) jamais. » Mon sang commence à s'enflammer dans mes veines, je lui dis : Tu es le fils du diable, car le diable est le père des menteurs et calomniateurs ! Je voulois poursuivre, mais mes confrères m'arrêtèrent. Ceci est arrivé deux fois, j'en ai vomi du sang.

Votre Excellence n'est que trop bien informée de la fièvre

[1] Arch. du Cons. privé, carton 1078.
[2] Cons. privé, carton 1066.
[3] *Goret*; en vieux français *goron*, *goriau*.

Digitized by Google

funeste qui a assailli nos Pays-Bas pendant la neige, et des symptômes qui l'ont accompagné. Elle m'a attaqué le premier; la fièvre putride a attaqué les philosophes du Château. Je m'ai (*sic*) guéri moi-même; j'ai guéri mes philosophes, mais maintenant j'emploie le célèbre Verheyden de Bruxelles, pour déraciuer totalement le mal. Quand j'eus les premiers accès de fièvre, je me sentis en rage contre ceux qui m'avaient offensé ou qui me contredisaient. C'est pourquoi je me suis retiré à ma chambre pour ne pas m'emporter à la vue du régent. Puis, comme je n'avais pas mes remèdes et services assez à la main, je me suis retiré chez mes parents, et pour être encore plus tranquillement, principalement pour la boisson laxative, je me suis retiré au couvent des PP. Beggards à Hoegaerden. Grâce à Dieu; je suis presque rétabli, et je pense de reprendre dans peu mes fonctions. L'unique grâce que j'ose vous demander, Monseigneur, est qu'il ne soit plus permis, pour mon bien être et pour le bien de mes étudiants, au régent du Château d'attaquer ainsi en front un homme qui veut se sacrifier pour le public partout où il pourra.

Permettez, Monseigneur, en même temps, que j'aie l'honneur de vous remercier pour le bienfait que vous avez daigné faire à toute notre famille et principalement à mon frère en lui procurant la survivance du carillon de Louvain. C'est dommage que le chapitre de Saint-Pierre, n'est pas si brave que le magistrat de Louvain. J'ai l'honneur de me marquer, avec la reconnaissance la plus parfaite et le respect le plus profond [1],

Monseigneur,
de Votre Excellence,
le très humble serviteur,
E.-B. Van den Gheyn.

Malgré cette élégante épître, qui donne une si haute idée du corps professoral louvaniste et ouvre sur ses capacités littéraires des perspectives inattendues, la circulaire de Cobenzl demeura lettre morte. Les scènes de pugilat devinrent tellement fréquentes entre les professeurs et élèves qu'une révolte générale éclata et qu'à deux reprises, il y eut un véritable exode des étudiants.

Le 23 mai 1762, à la suite d'une correction administrée à l'un de leurs condisciples par un régent, tous les philo-

[1] Cons. privé, carton 1066.

Digitized by Google

sophes[1] sortirent de la ville et voulurent bivouaquer à Cortenberg; la pluie eut bientôt raison de leur héroïsme et ils revinrent piteusement à Louvain. Vingt-quatre d'entre eux furent exclus de l'université[2]. Cette rigueur fut vaine; l'année suivante, un professeur du collège du Château ayant battu un étudiant, tous les élèves de l'université prirent fait et cause pour leur camarade maltraité, abandonnèrent la ville et allèrent camper dans les prairies de Vilvorde[3]. Cette fois, la chose était plus grave. Le comte de Neny fut obligé d'envoyer aux mutins le chevalier de Bors, son secrétaire. Celui-ci, nouveau Menenius Agrippa, fit entendre raison à cette bouillante jeunesse et promit, au nom du commissaire royal, que les châtiments corporels seraient sévèrement défendus dans l'avenir, et qu'une amnistie générale serait accordée à tous les fugitifs. Les étudiants rentrèrent à Louvain en triomphe, et l'on devine aisément que leur victoire ne vint pas renforcer la discipline. Les excès de 1786 et 1787, dont nous allons dire un mot, ne furent donc que la suite bien naturelle d'une tradition de désordre établie depuis de longues années.

On sait que Joseph II avait adopté un vaste système d'éducation religieuse; il voulait que dans tous ses États, les prêtres fussent élevés d'une manière uniforme et imbus des mêmes principes. Pour arriver à ce résultat, il avait supprimé les séminaires épiscopaux en 1786 et créé le séminaire général de Louvain. Cette réforme, que nous ne comptons pas discuter ici, donna lieu à des réclamations violentes, et, lorsqu'elle eut été mise à exécution, les jeunes séminaristes se soulevèrent fréquemment contre le nouvel ordre de choses.

Ici encore, pour dépeindre les émeutes des théologiens, nous aurons recours au témoignage peu suspect d'un contemporain. Une lettre, écrite au chanoine de Neuf, de Lierr par un de ses collègues de Louvain et conservée à la biblio-

[1] C'est-à-dire, dans le langage du temps, les étudian en philosophie.
[2] Cons. privé, carton 1078.
[3] Voir ibid.

Digitized by Google

thèque de Bourgogne[1], donne du drame burlesque de 1786 un tableau plein de naïveté et de bonne foi :

Monsieur et cher ami,

Les excès auxquels se sont portés quelques jeunes théologiens du séminaire général sont à leur comble. Il y a quatre ou cinq jours qu'une bande roulait les *ambulacres,* en tapageant jusqu'à bien tard dans la nuit, sans moyen de les pouvoir tranquilliser. La dernière ordonnance les a rendus indomptables. Ils ont couru au cabaret encore plus qu'auparavant. Les soirs ils se faisaient porter de la bière par les fenêtres. Le mot qu'ils emploient pour demander de la bière de la cantine est « astronomie... » Vers huit heures, ils ont commencé à tapager, à vouloir avoir de la bière, et de forcer les portes de la cave. On leur a donné à boire. D'autres avaient de la *peeterman* à leur chambre, et, Vounck voulant s'emparer de leur cruche, ils l'ont menacé de lui jeter une buche ardente. Sur cela on a été appeler M. de Mazière, qui étant arrivé, croyait de les apaiser. Mais alors ils redoublèrent leurs cris, et ils lui ont répété tous les péchés capitaux, disant qu'il était un idolâtre de la cour, un traître de la religion, qu'il fréquentait continuellement avec Le Plat, qui est un hérétique manifeste... Alors ils ont crié qu'ils voulaient avoir quatre points : 1° qu'on n'enseignerait plus des hérésies; 2° qu'ils voulaient avoir le *potus;* 3° qu'ils ne voulaient pas être conduits par des Allemands et qu'on devait faire sortir les Allemands du séminaire; 4° que le portier devait partir. Celui-ci avait fait une liste de ceux qui étaient entrés à la cantine après la défense faite. Après cela ils ont encore crié et hurlé jusqu'à dix ou onze heures et on les entendait jusque bien loin, ce qui attira beaucoup de bourgeois autour du grand collège.

Ce n'est pas encore le tout. Hier le soir, MM. Leclerc[2] et Reuss[3] sont venus pour leur demander ce qu'ils voulaient. Ils sont entrés avec le recteur magnifique, le promoteur et ses sergents. A cet aspect, ils ont été comme des furieux, ont redoublé leurs hurlements, et n'ont voulu entendre parler ni Leclerc ni le recteur. De sorte que ceux-ci ont dû sortir sans rien effectuer.

(On fit alors occuper militairement le collège pour avoir raison des perturbateurs.)

Un théologien m'a dit que la bière qu'on donne aux sémina-

[1] N° 8712. Citée par Gérard, *Mém. de Rapedius de Berg,* II, 6.
[2] Conseiller d'État.
[3] Procureur général du conseil de Brabant.

Digitized by Google

ristes est abominable; on en a fait goûter à M. Leclerc, et il a fait la mine. Les dragons en ont goûté ce matin, et ils ont dit qu'elle ne valait rien du tout...

Beaucoup d'historiens attribuent l'insurrection du séminaire général à l'hétérodoxie des doctrines enseignées; nous ne prétendons pas contester absolument cette manière de voir; mais il est curieux de constater que le *bonus potus* joua dans l'émeute de 1786 un rôle au moins aussi apparent que la *sana doctrina;* il est extrêmement piquant de voir les dragons constitués juges du conflit et d'entendre sérieusement invoquer leur autorité sur la qualité du *peeterman*. Du reste, is, dans la requête adressée par les séminaristes le 9 décembre suivant aux gouverneurs généraux, se trouvent exprimés des vœux concernant les doctrines à enseigner, ils contiennent toute une série de griefs qui accusent suffisamment les tendances de ceux qui les avaient articulés. Les théologiens voulaient qu'il leur fût donné une chambre particulière, tant pour y coucher que pour y étudier; ils se plaignaient de l'heure matinale du déjeuner, qui les obligeait à se lever très tôt; ils désiraient qu'il leur fût permis d'étancher leur soif dans l'après-midi et de se procurer ce qui était nécessaire à la réception des amis; ils demandaient enfin l'autorisation de sortir, et comme la soutane les gênait pour se rendre au cabaret, ils exprimaient le vœu d'être dispensés de la porter. Toujours le *potus!*

Nous avions donc le droit de dire qu'une tradition d'indiscipline semble enracinée dans la jeunesse universitaire de Louvain au XVIII^e^ siècle; elle devait contribuer pour une forte part à la ruine de cette université, jadis si florissante et si célèbre.

EUG. HUBERT.

Digitized by Google

HISTOIRE D'UNE FILLE DE FERME.

Elle était une chose du village, comme l'église, les peupliers de la grand'route et le moulin ruiné près du pont. On la montrait aux gens de Bruxelles que le dimanche amenait par là et on disait avec une pointe d'orgueil :

— C'est Mie-Agniet, la servante aux Naeys ; il n'y en a pas une si vieille d'ici à Vilvorde. Et brave donc ! et alerte ! On n'en dresse plus guère comme celle-là !

Les plus anciens de l'endroit se rappelaient l'avoir vue aux kermesses, jeune alors, un peu folle même et point nigaude que c'était plaisir à la faire danser. Elle ne boudait pas les amoureux, riait clair aux joyeux propos et ne refusait jamais le bras qu'on lui offrait pour revenir le soir le long des haies.

Les autres, hommes et femmes de quarante ans, qui, dès leur bas âge, l'avaient connue ridée et jaune comme une *figotte*, ne pouvaient s'imaginer le temps où cette Marie-Agnès avait été gaie et pimpante.

Car c'était fini de rire, maintenant.

Peu conteuse, sans répit travaillant, elle avait des réponses brusques pour ceux qui lui demandaient son âge : un haussement d'épaules, et ceci, que le bourgmestre en savait plus long qu'elle là-dessus et que, pour sûr, c'était écrit dans les livres à la maison communale. Pluie ou soleil, elle trottait vêtue du même jupon brun, la taille serrée dans un pauvre petit tartan vert qui s'effiloquait, la tête couverte d'un bonnet plat en tulle raide. Elle allait toujours marmottant à la façon des sorcières, et, bien qu'elle ne fût ni méchante, ni har-

Digitized by Google

gneuse, les enfants avaient peur d'elle ; les plus grands, quand ils étaient loin, lui jetaient des pierres.

Cependant, c'était elle qu'on appelait dans les demeures pour soigner les malades et veiller les morts ; car elle n'aimait point l'eau-de-vie, possédait des recettes pour faire les diverses tisanes, et ses chaussons traînaient sans bruit sur le carrelage des chambres. Ses maîtres la louaient ainsi, au jour, à la nuit, et, le malade guéri ou le mort enterré, percevaient seuls les quelques francs prix des peines de la vieille servante.

Marie-Agnès, elle, trouvait que c'était bien; et puisqu'elle n'avait ni faim ni soif, qu'aurait servi l'argent entre ses mains?... Elle n'avait aucune envie et s'estimait heureuse qu'on la laissât le soir, pendant une heure, immobile sur sa chaise, remuer dans sa mémoire les choses de son humble passé.

Pour autant qu'elle se souvînt, elle avait toujours vécu à la ferme. Le nom de sa mère, elle l'avait su autrefois, et gardait encore dans son cerveau la vision vague d'une femme qui ouvrait au matin les portes des étables et qui lui criait, à elle, curieuse de voir les bêtes : — Prends garde, Agnietje !

Un jour, elle ne vit plus la femme.

Tout enfant, Marie-Agnès avait gardé les vaches dans les prairies, en tricotant des bas pour les maîtres et les domestiques et rythmant d'une chanson le cliquetis de ses aiguilles.

Quand elle rentrait le soir, la fermière d'alors, Mevrouw Gertrudis, qui avait l'âme douce, lui mettait beaucoup de fromage sur son pain, et la soupe était bonne et la bière aussi.

Plus tard, on l'envoya sarcler, reins courbés depuis avant l'aube, nuque au vent jusqu'à la tombée de l'ombre ; et c'était le soleil de ce temps-là qui lui avait fait la peau si brune.

A ce labeur, elle gagnait huit francs. Avec la nourriture, c'était beaucoup ; et deux fois par an, à Pâques et à Noël, Mevrouw Gertrudis lui donnait trois chemises neuves avec

Digitized by Google

une robe et une paire de sabots. Pour se récréer, elle avait la messe du dimanche et le salut. Le brasseur chantait au lutrin et le maître d'école tirait de l'harmonium des sons de trompette. Elle écarquillait les yeux aux lumières des six cierges de l'autel et se pâmait d'aise au chant suraigu de Jan, l'enfant de chœur, qui, hors de l'église, était un petit polisson.

Tout doucement, Marie-Agnès grandissait, se faisait gentille et agréable à regarder, et les garçons commençaient à se retourner quand elle passait. Ce fut alors un bon temps de jeunesse. Avec la permission de Mevrouw Gertrudis, elle ne manquait pas une kermesse. On connaissait dans les environs la fleur rouge de son bonnet de fêtes, et c'était elle qui riait le plus fort et qui dansait le plus longtemps avec les valets de ferme, qui la trouvaient si drôle.

Lorsque, par une belle nuit de décembre, Mevrouw Gertrudis accoucha d'une fille, il advint que Marie-Agnès fut à point pour servir de nourrice à la petite Norine. Elle avait vingt-six ans, une dure expérience en plus et un gros bon sens qui lui disait que les bals et les amourettes étaient maintenant l'affaire d'autres plus jeunes, et qu'il fallait à chacune son tour de plaire et de faire tourner les têtes. Elle s'enfonça de nouveau avec ardeur dans le travail rude de la ferme, allant de la cuisine au potager, de la basse-cour aux écuries; on la vit debout sur les chariots, aidant les domestiques à rentrer le blé dans les granges. C'était elle qui, le soir, quand tous étaient couchés, faisait une dernière ronde du côté des meules ; c'était elle encore qui sonnait le réveil. Et nul fardeau ne lui était trop lourd, nulle tâche trop pénible. C'était loin, les kermesses ! il fallait que la besogne marchât, marchât toujours, et dans le train ininterrompu de sa vie égale de bête de somme, Marie-Agnès s'était arrangé une sorte de bonheur, n'imaginant pas que l'existence pût être meilleure ou seulement autre, parfaitement contente, avec l'unique désir, persistant pendant un quart de siècle et jamais satisfait, d'avoir un parapluie rouge comme celui de Belleke Lauwers des Trois-Fontaines, avec douze baleines et un manche en corne.

Digitized by Google

Elle eut son premier chagrin quand décéda Mevrouw Gertrudis; elle pleura trois jours entiers, hurlant comme un chien à la mort et moins vite que Norine fut consolée. Sa douleur bruyante calmée, elle en garda une mélancolie dévote, et chaque samedi alluma une chandelle devant l'autel de la Vierge pour le repos de l'âme de la bien-aimée défunte. Elle pria Norine de lui abandonner une robe de la vieille fermière et, pendant de longues années, la porta en souvenir de la morte.

Norine cependant s'ennuyait de diriger seule la ferme, et, tourmentée de l'envie de se marier, elle fit choix d'un sien cousin, pauvre, mais qui avait une jolie moustache noire et des cheveux frisés dans la nuque. Le cousin, par bonheur, était brave et s'entendait aux cultures. Sa présence n'apporta point de changement au sort paisible de Marie-Agnès, et comme elle ne fainéantait pas, Pierre Naeys lui fut un bon maître. Pierre Naeys, du reste, l'estimait à sa valeur, avait foi en son expérience et la consultait parfois pour des semis à faire. Même un jour que les lins avaient manqué et que les arrérages n'étaient pas payés, il accepta les six cents francs que Marie-Agnès lui offrait timidement et lui montra ainsi toute la confiance qu'il avait en elle. Il lui donna bien un reçu, mais, outre qu'elle n'y comprenait pas grand'chose, Marie-Agnès s'embarrassa de ce chiffon de papier et le perdit en menant les vaches à l'abreuvoir.

Elle eut sa large part des joies et des chagrins de la famille; on lui mit sa chaise à la grande table, et déjà toute grise et courbée, elle éleva les enfants, assista Pierre et Norine dans leur agonie, les ensevelit et suivit leurs corps jusqu'au cimetière, d'où elle revint, seule encore une fois, avec un garçonnet de quinze ans, dur et sauvage, qui la battit dès le lendemain.

Alors commença pour Marie-Agnès la période descendante de son pauvre bonheur. Les étrangers envahirent la chère ferme; un parent éloigné s'y introduisit sous prétexte de tutelle et géra les affaires à son plus grand profit, pendant que son pupille courait les filles et les cabarets. Marie-

Digitized by Google

Agnès endura ce supplice de voir la métairie, autrefois si prospère, dégringoler, sans aller à rien, et il lui semblait que son être aussi s'amoindrissait, se ratatinait sous la même influence mauvaise. Comme elle se rongeait le cœur à se taire et qu'elle s'usait les yeux à pleurer, Bertha Snoek entra dans la maison, Bertha Snoek la belle blonde que le jeune Naeys prit pour femme à vingt ans.

Avec son joli visage et ses yeux de ciel, elle ferait changer tout cela, n'est-ce pas? Le bon temps de Gertrudis et de Norine allait revenir et les greniers seraient pleins de blé et les bêtes auraient de la litière fraîche chaque jour quand elle tiendrait toutes les clefs dans sa main mignonne!...

Marie-Agnès en était rajeunie, Bertha Snoek lui apparaissait comme l'ange sauveur... Aussi, avec quel respect elle s'inclina lorsqu'elle rencontra la nouvelle fermière dans la grande salle!

Droite dans sa robe de soie noire trop large, ses bijoux d'or de bourgeoise riche étalés sur sa personne, Bertha Snoek s'avançait d'une allure majestueuse.

— Quelle est cette vieille? demanda-t-elle presque sévèrement à son mari qui la suivait.

Et Marie-Agnès entendit que la voix était dure, vit que le joli visage était méchant et que les yeux bleus étaient verts.

Paul Naeys expliqua en peu de mots; Bertha passa.

— Elle est trop âgée, observa-t-elle en s'éloignant; il faudrait la remplacer, car elle ne peut guère être utile à grand'chose.

Oh! si Marie-Agnès avait osé parler! Si elle avait pu dire tous les services qu'elle rendait encore depuis le petit jour jusqu'à la nuit, et que ce n'était rien que son dos fût voûté et que ses mains tremblassent...

Mais c'était fini, et désormais rien de ce qu'elle fit ne trouva grâce auprès des maîtres.

Un peu sourde, elle devint revêche aux ordres que Bertha donnait de son ton hostile, le linge fut moins blanc, le café trop chaud, le lait se caillait dans les telles, les œufs se cassaient dans le poulailler, l'eau du puits se corrompait et les porcs mouraient de maladie.

Digitized by Google

A qui la faute?

A cette vilaine sorcière qu'on devrait mettre dehors.

Et tout d'une haleine Mevrouw Bertha éclaboussait de ses injures la servante affolée, l'accusant de dérober du beurre et de ruiner la ferme.

Depuis que Marie-Agnès avait abandonné aux mains de Pierre Naeys la petite somme d'argent qu'elle possédait, ses gages ne lui étaient plus payés. Conseillée par Kobe le vieux berger, elle réclama, craintive, comme pour une prière. On s'emporta; on lui dit que si elle voulait partir, les portes étaient au large ouvertes, puis Paul Naeys l'assomma à demi.

Et toute brisée, plus triste et plus misérable toujours, comme elle se sentait arracher quelque chose d'elle à quitter la maison, elle resta.

Un dimanche cependant, en une phrase précise et glacée, Bertha lui donna congé, irrévocablement. Une jeunesse, Kato Dries, la fille du charron, était engagée déjà.

— Et faites en sorte, ajouta la fermière, qu'on ne vous rencontre plus ici la semaine prochaine.

Marie-Agnès n'avait pas bougé. Un étonnement stupide la clouait debout contre le mur. Ses yeux agrandis regardaient fixement la broche d'argent de Mevrouw Bertha. Elle ne comprenait pas bien. Elle rêvait, bien sûr. On la jetait sur la route maintenant comme un objet usé, plus bon à rien! Mais on ne traitait pas ainsi les bêtes. Est-ce qu'on ne pouvait pas la garder jusqu'à la fin, la laisser mourir où elle était née? Elle ne tenait pas si grande place, n'est-ce pas? Et que penserait Mevrouw Gertrudis si elle pouvait voir cela du fond de la fosse où elle était couchée? Que penserait Norine? Et qu'en disait-il, lui, Kobe le berger, de ce qu'on chassât ainsi comme un mauvais chien la toute vieille pauvre Marie-Agnès?

Kobe hocha la tête lentement :

— Il n'est pire roc qu'âme dure! Ne pleurez pas, Mie-Agniet, on tâchera à vous venir en aide et on vous trouvera encore une bonne place chez de braves gens qui vous aimeront bien.

Digitized by Google

Mais Marie-Agnès continuait de pleurer.

Qu'est-ce que cela lui faisait, les bonnes places chez les autres? C'était ici qu'elle voulait être. Est-ce qu'elle pourrait vivre ailleurs?... Non, non, elle se noierait dans le puits plutôt!

Et Kobe la gourmandait doucement :

Est ce qu'on se laissait aller ainsi à son chagrin!... Siska Vanlier, que ses enfants n'avaient plus voulu nourrir parce qu'elle était paralysée, en avait souffert bien d'autres! Dirait-on d'elle ce qu'on disait de Jan de Zot, qui s'était pendu dans son grenier?...

Et partout Kobe allait s'informant des services vacants, point trop rudes.

Enfin, à Vilvorde se trouvèrent deux vieux, le frère et la sœur, qui demandaient une fille âgée. Ils étaient bien un peu tatillons, un peu grognons et un peu avares, mais si Marie-Agnès avait faim, Kobe lui porterait tous les huit jours du pain et des œufs.

Marie-Agnès accepta indifférente, abrutie dans sa douleur sans trêve. Un matin elle se leva, fit un paquet de ses hardes et cousit dans sa ceinture quinze francs, son unique fortune.

C'était un frais matin d'avril, bleu et rose, avec des cris d'oiseaux tout jeunes et des éclosions de fleurs toutes neuves. Un mugissement doux sortait des étables. Marie-Agnès descendit dans la cour. Là, au moment de s'éloigner pour toujours, elle sentit un attendrissement qui l'amollissait.

Ici, sur ce banc, Mevrouw Gertrudis s'asseyait pour éplucher les légumes, qu'elle lavait ensuite sous la pompe, à gauche. Plus loin, sur cette pierre, un jour Norine était tombée, elle s'était fait une écorchure au menton et sanglotait à fendre le cœur, la mignonne! Elle avait cinq ans alors. Ce seuil, la foudre l'avait brisé ; c'était au temps de la moisson il y avait bien cinquante ans...

Et les souvenirs lui revenaient en foule, distincts, lumineux, dans l'enchantement de sa vie passée.

— Allons, gronda Kobe en entraînant la servante par le bras, ne pensez plus à tout cela, Mie-Agniet. Vous serez

Digitized by Google

heureuse, là-bas; oui, j'espère que vous serez heureuse...

Et retirant la chaîne qui fermait de nuit la grand'porte, Kobe chassa ses moutons dans la campagne. Le troupeau trottait, ondulait comme un énorme nuage poussé par le vent, et sur les côtés, les deux chiens, l'un noir et l'autre roux, allaient et venaient, les oreilles dressées. Kobe et Marie-Agnès cheminaient derrière, et plus un mot ne leur montait aux lèvres.

Au détour de la route, Kobe dit doucement :

— Adieu, Mie-Agniet, et bon courage!

Marie-Agnès repondit : — Adieu, Kobe.

Et dans la poussière blonde soulevée au soleil, parmi les cerisiers et les pommiers secouant l'excès de leurs fleurs, la vieille femme, qui ne savait plus rien désormais de l'allégresse des choses, s'en allait, de son pas alourdi, tendre son pauvre cou au nouveau collier de misère.

MARIE MERCIER.

Digitized by Google

DU TRAFIC MARITIME DE LA BELGIQUE.

L'attention du public belge a été vivement attirée, dans ces derniers temps, sur plusieurs grands problèmes se rattachant à nos ports maritimes et à leur trafic. Comme cela doit nécessairement se présenter toutes les fois qu'il s'agit d'intérêts nationaux d'une telle importance, les hommes politiques s'en sont émus, et les Chambres, comme la presse, les salles de conférences et les assemblées électorales, en ont retenti tour à tour. D'une part, des membres du gouvernement ont, à propos des services à vapeur subsidiés, émis à la tribune nationale des idées inattendues, tendant heureusement à nous rapprocher de plus en plus du régime de la libre concurrence complète en cette matière, et, partant, très dignes d'un examen approfondi; d'autre part, des associations se sont formées pour arriver à la transformation, sur une vaste échelle, des ports les moins fréquentés de notre pays, comme Nieuport, Bruges, Bruxelles, Malines, Louvain. Le gouvernement s'est prêté avec bienveillance à étudier toutes ces questions; mais il a reconnu, par cela même, qu'elles ne l'étaient pas suffisamment, à l'heure actuelle, pour permettre une opinion bien consciente touchant les faits multiples que tout problème de l'espèce suppose nécessairement.

Dans cet ordre d'idées, rien n'est plus urgent, plus indispensable que de se rendre un compte *exact* des conditions réelles de notre trafic maritime général et local. C'est à en

Digitized by Google

faire l'exposé, d'après les documents officiels publiés par le gouvernement chaque année, que je consacrerai ici quelques pages, avec l'espoir que le lecteur voudra bien consentir à prendre connaissance de ce travail sincère et vrai.

Situation générale.

La corde des intérêts matériels est extrêmement sensible en Belgique; toutes les fois que le trafic d'une année accuse une certaine diminution sur l'année précédente, on entend déjà crier à la ruine. Tant mieux! car cela prouve l'importance que nous attachons tous aux progrès économiques du pays.

En réalité, l'ensemble de notre trafic maritime présente les chiffres suivants :

	Tonn. de chargem.	Augm. (tonn.).
1860 . .	975,923	»
1865 . .	1,286,586	310,663
1870 . .	2,279,127	992,541
1875 . .	4,062,455	1,783,328
1880 . .	5,400,165	1,337,710
1881 . .	5,175,061	»
1882 . .	5,802,287	402,122 (sur 1880).

On le voit, pendant les vingt-deux années qui séparent 1860 de 1883, notre commerce réel de mer s'est *sextuplé*, ce qui est certes un très beau résultat. De plus, les chiffres des dernières années sont tout aussi favorables, malgré le déficit relatif de 1881, qui n'aura pas eu d'influence sérieuse sur la situation générale. En effet, 1881 n'a pas plus enrayé le développement de ce commerce que les autres années, comme 1872 et 1879, qui ont aussi offert un certain déficit relativement aux années immédiatement précédentes. L'augmentation de 1882 sur 1880 correspond à un accroissement de 1,005,305 tonneaux pour la période quinquennale 1881-85, et celle de 1882 sur 1881, à un accroissement quinquennal de 3,136,130 tonneaux. L'accroissement quinquennal réel à prévoir pour 1885 est d'au moins 1,500,000 tonneaux, si 1885

Digitized by Google

est une année à peu près normale par rapport à 1884 et à 1886. La masse des marchandises embarquées ou débarquées dans nos ports, chaque année, augmente donc sensiblement, en moyenne, ce qui prouve à cet égard une situation générale *prospère* et rend d'autant plus importants tous les problèmes relatifs à une modification quelconque de nos ports et des conditions du trafic de mer belge.

On se rend compte encore bien mieux du véritable état de choses en considérant et en comparant entre eux les facteurs d'accroissement quinquennaux successifs de ce trafic.

L'accroissement, sur le chiffre initial de chaque période quinquennale, a été :

De 1860 à 1865, 32 p. c.
De 1865 à 1870, 77 —
De 1870 à 1875, 78 —
De 1875 à 1880, 33 —

Il résulte à l'évidence de ces chiffres et de tous les faits connus, que les deux accroissements afférents à 1870 et 1875 ont été exceptionnels, et que le maintien de l'accroissement normal de 1880, par rapport à 1875, dénote une très grande solidité dans nos affaires maritimes. Il ne peut certes pas être question de parler ici de crise commerciale, comme on en prend un peu trop l'habitude depuis quelque temps.

Et à quoi cette situation heureuse est-elle due? Disons-le sans hésiter : à ce que l'initiative personnelle des industriels et des commerçants, encouragée par plusieurs faits éloquents et par les conseils patriotiques du Roi et de nos publicistes, s'est notablement relevée, chez nous, depuis quelques années. Aujourd'hui, le commerce maritime se fait avec plus d'intelligence, les efforts se combinent mieux, les vues sont plus larges, et tout tend à prouver que de notables améliorations sont encore à la veille de se produire dans ce sens.

Déjà, l'on n'a plus l'air d'un « théoricien » en parlant du relèvement de notre marine nationale, de la création d'un grand port sur nos côtes, de l'établissement de comptoirs et même de petites colonies proprement dites dans les pays loin-

Digitized by Google

tains. On n'entend plus cette étrange déclaration que le Belge conviendrait moins que tel autre peuple pour de telles entreprises, et que l'État seul aurait les moyens nécessaires pour s'en charger.

Importations et exportations.

Ce qui est vrai pour l'ensemble de nos relations maritimes ne l'est pas moins pour chacune de ses deux branches.

Pour 1882, nos importations se sont accrues, par cette voie, depuis 1860, comme 580 est à 100, et nos exportations, par *nos* ports seulement, comme 618 est à 100.

Il ressort de là, déjà, que nos efforts, pour arriver un jour à équilibrer, sinon à dépasser, au moyen de nos produits vendus à l'étranger, les marchandises que nous lui prenons, ont bien aussi leurs succès. Nation extrêmement industrielle et populeuse, nous avons un tel intérêt à la solution de ce grand problème, que nous ne saurions nous faire une idée trop exacte des faits qui s'y rattachent.

En 1860, nos importations par voie de mer dépassaient nos exportations par la même voie de 68 p. c., tandis qu'en 1882, nonobstant le vaste développement que nous avions su donner à notre commerce comme intermédiaire entre l'Amérique et le continent, nos importations ne dépassaient plus nos exportations, *par nos ports*, que de 58 p. c. Et si l'on tient compte des produits nationaux que notre industrie a embarqués dans les ports de l'Allemagne et de la France, l'écart actuel est, sous ce rapport, encore notablement moindre. Peut-il y avoir de meilleures preuves des excellentes conditions où nous nous trouvons aujourd'hui pour nous charger *nous-mêmes*, avec *nos* capitaux, de la majeure partie au moins de ce magnifique marché de transports? Pourquoi nos capitalistes laissent-ils l'étranger profiter, en quelque sorte seul et dans des conditions certes moins favorables que nous ne le pourrions faire, de cette vaste source de bénéfices directs et indirects? Pourquoi surtout, sur les lignes à grand trafic, comme celles des États-Unis, de l'Amérique du Sud, etc., allons-nous jusqu'à fournir de véritables

Digitized by Google

primes commerciales à ces mêmes étrangers, pour qu'ils veuillent bien consentir à se charger du monopole de ce fardeau qui semble nous tant peser ? Est-ce la crainte de devoir prendre, nous aussi, des compléments de chargements, au départ, dans les ports anglais, français ou autres? Mais n'est-il pas de toute évidence que cela offre mille fois moins d'inconvénients, au point de vue de nos intérêts, si nous le faisons nous-mêmes que si nous le laissons faire par nos concurrents et adversaires naturels? Nous avons d'ailleurs, sans sortir de chez nous, des produits nationaux en abondance, comme les charbons, les cokes, les pierres à bâtir, les marbres, etc., qui ont une grande valeur partout, et qui ne doivent certes pas nous faire craindre la nécessité de partir sur lest. Il suffit pour cela d'une organisation facile, de combinaisons bien connues de tous les peuples commerçants, et appliquées avec soin, chez eux, précisément par les armateurs et affréteurs étrangers qui nous exploitent.

Voici d'ailleurs, par période quinquennale, comment s'est comporté l'écart entre les importations et les exportations de nos ports :

1860, 68 p. c. de plus,	en faveur	des importations.
1865, 74	—	—
1870, 88	—	—
1 75, 36	—	—
1880, 68	—	—

En 1881, l'écart a été de 56 p. c. et en 1882, de 58 p. c.

La situation actuelle, tout bien considéré, est donc favorable, si l'on se rappelle que nous sommes dans un pays où les importations se font sur une très grande échelle pour le transit vers des marchés de consommation qui reçoivent aussi nos produits par voie de terre, dans un pays où les exportations de l'industrie locale se pratiquent en partie par l'intermédiaire des ports étrangers.

Des services réellement nationaux, sur les meilleures lignes surtout, réussiraient donc indubitablement à équilibrer à peu près les deux espèces de frets, et c'est là un résul-

Digitized by Google

tat énorme, puisque c'est le plus parfait possible sous ce rapport. Quelle qu'ait pu être l'utilité de l'espèce de tutelle où nous nous sommes trouvés vis-à-vis de l'étranger pour nos transports maritimes, il est temps que nous nous apercevions que l'heure de la majorité a sonné pour nous, et les ministres comme les députés qui ont fait entendre cette note dans des discussions récentes, ont bien mérité du commerce et de la liberté belges.

Trafic par espèce de navigation.

Appelons *cabotage* le trafic avec les pays d'Europe qui n'ont point de ports sur la mer Noire; *navigation mixte ou moyenne*, celle qui se pratique entre la Belgique et les pays du nord de l'Afrique ou des bords de la mer Noire; *long cours*, enfin, tout autre trafic de mer.

Voici comment, pour chaque terme de période quinquennale, se sont comportées ces trois catégories de notre commerce de mer, quant à l'ensemble des transports :

	Cabotage.	Navigation mixte.	Long cours.
1860. .	68 p. c.	12 p. c.	20 p. c.
1865. .	71 —	13 —	16 —
1870. .	70 —	10 —	20 —
1875. .	71 —	10 —	19 —
1880. .	61 —	10 —	29 —
1881. .	56 —	10 —	34 —

Il ressort clairement de là :

1° Que la navigation mixte conserve sensiblement son degré proportionnel d'importance chez nous, tandis que :

2° Le rapport du long cours à l'ensemble est très rapidement croissant, et le rapport du cabotage *rapidement décroissant*.

Voici, du reste, les pour cent annuels réalisés par ces deux dernières catégories pendant les sept années qui ont suivi 1874 :

Cabotage. . .	71	68	69	66	59	61	56
Long cours . .	19	19	21	22	28	29	34

Digitized by Google

Quant aux coefficients d'accroissement propre des trois catégories, les voici par période de cinq années :

	Cabotage.	Navigation mixte.	Long cours.
1865 sur 1860. .	36 p. c.	37 p. c.	12 p. c.
1870 sur 1865. .	75 —	44 —	110 —
1875 sur 1870. .	80 —	65 —	79 —
1880 sur 1875. .	14 —	39 —	99 —

L'accroissement de notre trafic de cabotage est donc notablement tombé pendant les dernières années; celui de la navigation mixte suit un cours normal, et celui du long cours est extrêmement remarquable.

Nous aurons soin de déduire de ces faits, clairement établis, les conséquences utiles qui s'y trouvent impliquées.

Part afférente aux importations et aux exportations dans les résultats précédents.

Si, maintenant, nous étudions en particulier et comparativement la part afférente aux importations et aux exportations dans les résultats qui précèdent, nous constaterons des faits non moins remarquables.

La part, pour chaque terme quinquennal et pour 1881, des deux espèces de trafic, a été :

	Cabotage.	Navigation mixte.	Long cours.
1860 : à l'entrée. .	63 p. c.	16 p. c.	21 p. c.
— à la sortie .	78 —	5 —	17 —
1865 : à l'entrée. .	63 —	18 —	19 —
— à la sortie .	83 —	5 —	12 —
1870 : à l'entrée. .	67 —	11 —	22 —
— à la sortie .	76 —	9 —	15 —
1875 : à l'entrée. .	66 —	13 —	21 —
— à la sortie .	77 —	5 —	18 —
1880 : à l'entrée. .	57 —	13 —	30 —
— à la sortie .	67 —	4 —	29 —
1881 : à l'entrée. .	53 —	14 —	33 —
— à la sortie .	62 —	3 —	35 —

Digitized by Google

Un simple coup d'œil accordé à ce tableau de faits nous montre que nos placements, sur les marchés d'Europe avec lesquels nous pratiquons le commerce de cabotage, se sont accrus, par nos voies maritimes, dans une proportion encore bien moindre que nos importations par les mêmes voies. C'est donc dans la concurrence de nos voisins, incontestablement, que nous devons chercher le déficit que présente l'accroissement de notre trafic de cabotage. En d'autres mots, Ostende, malgré les progrès considérables que ce port a réalisés pour ce genre de trafic, a été empêché, à cause surtout de sa situation technique actuelle, de se charger du trafic de cabotage qui tend à abandonner Anvers pour les ports de la côte, et, comme il est facile de le comprendre, les ports côtiers voisins, Flessingue, Dunkerque, etc., héritent de la différence, par notre propre faute, ainsi que je l'ai prédit depuis vingt ans au moins et que l'honorable Ministre des travaux publics vient d'en fournir encore la preuve à la Chambre des représentants (séance du 13 juin 1883). Quant à la navigation mixte, il en est de même, pour des raisons identiques et aussi parce que les relations avec la Russie appartiennent en partie au cabotage, par ses ports de la Baltique. Mais Anvers défie triomphalement ses adversaires sur le terrain du commerce de long cours, où j'ai toujours dit que ce port n'avait rien à craindre et tout à gagner.

Ces faits montrent combien l'honorable M. Olin avait raison de dire (*ubi supra*) qu'il espérait voir bientôt le pays comprendre la nécessité de la création de vastes améliorations au port d'Ostende. Dieu fasse qu'il ne soit trop tard, car, à l'heure actuelle, le Ministre l'a déclaré aussi, Flessingue enlève à Ostende et même à Calais (ainsi que je l'ai prédit) le transport des marchandises et des voyageurs pour et de l'Angleterre.

Or, il nous faudra une dizaine d'années pour achever la transformation du seul port de notre côte qui puisse l'emporter dans cette lutte. Il est donc grand temps de mettre la main à l'œuvre, d'autant plus qu'il est infiniment moins difficile de recueillir un trafic disponible que d'enlever ce

Digitized by Google

même trafic à des adversaires qui se le sont approprié tout en forgeant des armes pour le défendre. Toute l'histoire économique est là pour prouver combien le premier occupant a, sous ce rapport, d'avantages sur ses concurrents ultérieurs.

Voilà comment et pourquoi le premier devoir de tous les vrais patriotes qui connaissent cette situation, est de songer avant tout à un vaste et efficace approfondissement, à une transformation considérable et très prochaine de la rade et du port d'Ostende. Nul chez nous, d'ailleurs, ne saurait le contester.

Le complétement des travaux et installations d'Anvers est non moins nécessaire; car, en fait, ce port est représenté, en 1882, par :

89 p. c. du chargement total des navires qui ont fait le service commercial de notre pays ;

88 p. c. du chargement à l'entrée;

91 p. c. du chargement à la sortie [1].

On peut dire que tous les progrès de notre navigation au long cours sont exclusivement dus au commerce anversois : il est donc juste et profitable pour tous que ce port soit armé pour développer de plus en plus sa puissance dans cet ordre d'idées, de façon à lui permettre de se passer au besoin d'une partie de son trafic de cabotage et de voyageurs, essentiellement côtier par la nature des choses, comme tous les faits qui se passent sous nos yeux le prouvent d'ailleurs à l'évidence.

Le commerce anversois a su sagement prendre ainsi son parti d'un fait économique inévitable : menacé dans son trafic de cabotage et de transport des voyageurs, il a, à temps, tourné ses efforts vers une ample extension de son trafic de long cours. Il a réussi et réussira de plus en plus,

[1] Dans ces chiffres, qui sont strictement officiels, se trouve inclus le trafic de mer des ports de Bruxelles, Louvain et Malines; mais l'activité de ces trois places représente une proportion si faible, qu'il est inutile de les distinguer ici pour notre argument. Le trafic réel de Bruxelles, par exemple, est actuellement de 0.77 p. c. seulement de celui d'Anvers et de 0.69 p. c. du trafic de nos ports réunis. Celui d'Ostende égale 4 p. c. du trafic total et, celui de Gand, 7 p. c. Nieuport est un des ports belges les plus insignifiants.

Digitized by Google

grâce à ses immenses avantages naturels et à sa forte organisation. Le pays recueillera le plus grand bien de cette intelligente politique.

De l'influence de la capacité des navires sur le trafic des ports.

Les idées sont extrêmement divergentes en Belgique touchant la profondeur d'eau la plus convenable à donner à nos ports artificiels, suivant leur trafic, leur position, leur rôle possible. C'est ainsi que j'ai soutenu que le port de Bruxelles, profond de 3m10 d'eau, n'avait rien à gagner, d'ici à très longtemps, à une augmentation sensible quelconque de ce mouillage, tandis que d'autres personnes réclamaient pour lui, les unes une profondeur de 4m50, puis de 6 mètres, les autres 6m75, d'autres encore 7 mètres, etc.

Il est donc intéressant d'examiner ici comment se pratique et comment peut se pratiquer le plus avantageusement le trafic de mer des diverses catégories.

En 1881, dernière année pour laquelle nous possédions des relevés officiels, le tonnage moyen des navires faisant le commerce entre la Belgique et les différents pays principaux du monde a été, à l'entrée :

Navigation de cabotage :

	Nombre de navires.	Tonnage de jauge par navire.	Tonnage de chargement par navire.	Pour cent de tonn. perdu par navire.
Suède-Norvège .	534	281	270	4
Angleterre . . .	3,065	389	340	13
France	246	460	381	17
Prusse	219	440	439	»
Espagne. . . .	211	573	506	12
Pays-Bas . . .	37	565	266	53
Villes hanséatiques	128	913	891	2
Navigation mixte :				
Russie	444	818	818	»
Turquie	11	869	868	»
Roumanie . . .	47	1,261	1,261	»

Digitized by Google

Long cours :				
États-Unis . . .	496	1,246	1,244	»
Rio de la Plata. .	114	1,444	1,437	»
Pays non spécifiés ci-dessus. . .	396	876	845	4

Pour peu qu'on veuille y réfléchir, il est incontestable que le navire de capacité moyenne, réellement et actuellement engagé dans le trafic d'une ligne commerciale, est un excellent instrument de transport, toutes choses égales quant au mode et à la forme de propulsion, aux aménagements accessoires, au coût brut de la construction et du service.

C'est, en effet, un navire qui réunit au maximum la chance de trouver des chargements complets réguliers à l'avantage de pouvoir accorder des frets économiques et de pouvoir se charger des diverses catégories spéciales de transports de la ligne qu'il dessert.

Les chiffres indiqués ici pour le tonnage de chargement sont donc, actuellement et pour notre pays, des types excellents pour chacune de nos voies commerciales.

On dira que nous ne distinguons pas entre les navires à vapeur et les bâtiments à voile. Cela reviendrait à se rappeler que, pour une même profondeur d'eau, les voiliers, même les clippers, jaugent généralement moins que les vapeurs, dont la coupe est très différente.

Or, comme notre proposition est tirée ici des faits, des chiffres réels moyens, ces distinctions ne sauraient l'atteindre en rien, si la profondeur des ports est établie sur ces chiffres-types pour une coupe de navires moyenne, c'est-à-dire pour les demi-clippers à trois mâts, les frégates et bricks fins voiliers. En effet, de telles profondeurs permettront toujours l'accès de steamers d'une capacité plus forte d'un quart environ, de sorte que tous les services commerciaux de la ligne seront parfaitement garantis.

Si, du reste, en vue d'éventualités à venir, on désirait en fait adopter des profondeurs un peu plus fortes, c'est là question d'appréciation que rien ne peut préjuger. Dans tous

Digitized by Google

les cas, y aurait-il, comme on le voit, une colossale exagération à demander, en Belgique, la création d'un port intérieur pour navires de 3,000 tonneaux, comme cela s'est vu. Il y a quelques mois, le conseil échevinal de Bruxelles s'était arrêté à l'idée d'approfondir son port local de façon à lui permettre de recevoir des navires de 600 tonneaux. Sans empêcher un certain trafic mixte et de long cours, ce port eût donc spécialement convenu pour le grand et le petit cabotage. Cela eût été certes un magnifique résultat, si d'une part la capitale disposait réellement de moyens d'alimenter un tel trafic, et si d'autre part le cabotage n'avait sa place naturelle et historique dans les ports côtiers. Quoi qu'il en soit, nous savons maintenant à n'en point douter que si nous nous décidions enfin à créer une flotte marchande respectable, nos caboteurs devraient être établis, suivant les lignes qu'ils auraient à desservir, sur les types approximatifs de 300, 400 et 500 tonneaux ; nos navires pour la navigation mixte et de long cours, sur les types approximatifs de 800, 900, 1,200 et 1,500 tonneaux. Les navires à vapeur auraient ces mêmes grandeurs renforcées d'un quart. Pour une couple de lignes d'une exceptionnelle régularité et importance de trafic, comme Anvers-New-York (grains, etc.), nous aurions quelques voiliers de 2,000, voire de 3,000 tonneaux, dont le port d'attache ne saurait être d'ailleurs qu'Anvers. Cela saute aux yeux.

Ce qu'il y aurait à faire, selon moi, pour avantager le commerce et l'industrie de notre pays, ce serait de créer, avec des capitaux belges, une société puissante et exclusivement nationale, pour l'exploitation simultanée du marché des transports de long cours et mixtes à Anvers, et pour l'exploitation des transports de cabotage à Anvers et à Ostende. Cette compagnie, qui s'associerait tous les trafiquants, armateurs, affréteurs et industriels belges qui ne préfèreraient lui faire concurrence, aurait sa flotte exclusivement nationale, pour le personnel comme pour le pavillon.

Sans repousser les transports de voyageurs, elle conserverait avant tout le caractère commercial proprement dit, c'est-

Digitized by Google

à-dire qu'elle ne chercherait plus les très grandes vitesses et le luxe inutile, au détriment du fret. Elle aurait seulement des bâtiments mixtes bien aménagés sur les lignes où il y a un grand mouvement de voyageurs et de transports rapides, comme sur celles de Londres et de New-York-Philadelphie. Elle éviterait surtout de se laisser envahir par les spéculations hasardeuses, à résultats différés, qui pourraient la détourner de son objet principal : l'exploitation économique, la plus régulière possible, des bonnes lignes commerciales, par des moyens belges. Le reste, et en attendant, elle l'abandonnerait même à la concurrence des entrepreneurs étrangers, qui ne nous manqueront jamais. Pour réaliser l'important *desideratum* de la *régularité*, elle compterait plus sur la multiplicité, sur la fréquence des traversées que sur les primes et autres moyens artificiels, finalement onéreux à tout le monde : elle aurait donc grand soin de ne point exagérer la grandeur de jauge de ses navires et de les approprier, suivant les types que nous avons indiqués, aux conditions réelles du trafic de chaque ligne. Ces précautions, si naturelles dans notre situation, et la modicité des tarifs, lui assureront une situation financière solide, prospère et rapidement croissante, au grand avantage du commerce et du pays tout entier.

Navires à voile et steamers.

Combien de fois n'avons-nous pas lu, même dans des travaux statistiques, que la navigation à voile est destinée à disparaître bientôt, comme la diligence devant la locomotive! Quoi qu'il en soit d'un avenir qu'il serait téméraire de vouloir trop préciser, on peut constater en fait que « les premiers navigateurs du monde » ont encore de nombreuses flottes de voiliers et qu'ils s'en servent avec empressement, dans nos ports comme partout ailleurs. Il suffira de citer l'Angleterre, les États-Unis, l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas, qui tous semblent fort peu disposés à renoncer à la navigation à voile. Un principe plus vrai, plus conforme aux faits, est celui qui reconnaît franchement que la vapeur l'emporte

Digitized by Google

pour les transports nécessairement rapides : voyageurs, dépêches, marchandises précieuses ou peu encombrantes, tandis que les grosses marchandises ont leur place logique à bord des navires à voile. Il y a donc entre les deux espèces de navigation la même différence qu'entre les chemins de fer et les canaux ordinaires. De même qu'on a prédit cent fois et cherché même partout, mais en vain, à réaliser la perte des canaux d'intérieur par le moyen des railways, de même aussi on conteste aujourd'hui que le voilier puisse soutenir la lutte contre le steamer, sous aucun rapport. Ce sont là des théories absolues, et si, comme le disait il y a peu de temps, à la Chambre, un député d'une de nos villes maritimes, « le commerce ne se fait pas avec des théories », il est plus vrai encore qu'il ne se fait pas avec des théories absolues.

Voici les chiffres proportionnels du nombre, du tonnage, du trafic et de la capacité non employée des deux catégories de navires qui sont entrés dans nos ports en 1881 :

Espèce de navigation.	Nombre de navires.	Tonnage moyen de jauge.	Tonnage moyen de chargement.	Pour cent moyen de vide.
A vapeur . . .	4,072	671	627	7
A voile	1,876	335	319	5

On voit déjà par là que les affréteurs et commerçants étrangers, loin de reculer devant l'emploi des navires à voile, du moins pour le tiers des cas à peu près, fournissent à cette navigation des chargements plus complets et par conséquent plus avantageux sous tous les rapports économiques. Cela est d'autant plus digne de remarque, que notre commerce, et surtout notre industrie, ont évidemment un faible excessif pour les expéditions sous vapeur.

Voici, en effet, ce qui se passe à la sortie :

Espèce de navigation.	Nombre de navires.	Tonnage moyen de jauge.	Tonnage moyen de chargement.	Pour cent moyen de vide.
A vapeur . . .	4,062	667	426	36
A voile	1,708	363	171	53

Digitized by Google

Ainsi, dans un pays où rien n'est plus facile que de trouver des matières commerciales ayant cours partout sur le marché, pour parfaire les chargements au départ, on laisse les bâtiments à voile, rarement obligés de lever l'ancre à heure fixe, partir sur demi-lest, alors que les steamers, obligés en général à un service absolument fixe, partent avec un tiers de lest.

Eh bien, ce fait, qui n'est évidemment dû qu'à nous, à nos faux calculs, a pour conséquence de réduire dans une proportion énorme le nombre des arrivages par voiliers. En effet, lorsqu'il s'agit d'expédier en Belgique des cargaisons, le commerce étranger trouvera évidemment plus d'avantage relatif à se servir de l'espèce de navires qui aura le plus de chance de pouvoir prendre des chargements de retour complets. Donc, si 32 p. c. à peine des navires qui nous arrivent sont des voiliers, cela tient à l'erreur que nous pratiquons, de donner une préférence outrée aux navires à vapeur, et nous payons, tant sur nos frets d'importation que sur nos frets d'exportation, un lourd tribut pour nous donner cette fantaisie très maladroite.

Nous avons vu que les peuples maritimes avec lesquels nous sommes en relations font, considérés dans leur ensemble, précisément le contraire.

Il faut croire que l'avantage d'assurer à ses envois une plus grande régularité est la seule cause qui décide notre industrie à faire ces sacrifices si onéreux. C'est une raison de plus pour que notre organisation des transports maritimes se fasse dans l'esprit des principes que nous avons étudiés plus haut. C'est là surtout le secret, en apparence étrange, de la nullité de nos exportations de combustible et d'autres produits, qui fournissent de fort beaux bénéfices à la navigation anglaise, par exemple. Tout cela se trouverait compensé et réparé par la multiplicité des expéditions au moyen de navires de coût modéré, de grandeur et de vitesse moyennes, appartenant à des Belges et battant pavillon national, c'est-à-dire de véritables navires de commerce, les uns à voile, les autres à vapeur.

Digitized by Google

Le tableau suivant permet de se faire une idée bien exacte de la façon dont il serait convenable de répartir les deux espèces de navires sur les différentes lignes commerciales. Les faits se rapportent à 1881 et au tonnage réel de chargement à l'entrée :

LIGNES COMMERCIALES.	Nombre de navires		Chargement moyen en tonneaux		Pour cent de tonnage perdu par navire	
	à vapeur.	à voile.	sous vapeur.	sous voile.	à vapeur.	à voile.
Angleterre. . . .	2,692	373	370	120	11	22
Suède et Norvège.	137	397	501	190	7	2
France	151	95	548	116	15	31
Pays-Bas	14	23	590	69	42	76
Espagne	138	73	711	117	11	18
Prusse	90	129	776	204	»	»
Villes hanséatiques	107	21	1,040	131	1	35
Russie	281	163	1,152	241	»	»
Turquie.	4	7	1,772	352	»	»
Roumanie. . . .	45	2	1,297	451	»	»
Plata.	90	24	1,716	391	1	»
États-Unis. . . .	127	369	2,412	842	»	»

Rien ne démontre mieux que l'examen attentif de ce document la parfaite réalité de tout ce que nous avons successivement déduit des faits dans les pages qui précèdent. Si l'on se rappelle, d'une part, l'influence des grandes lignes régulières et des malles de l'État sur les entrées et les sorties, d'autre part, la somme des frets nationaux d'expédition qui échappent à nos ports, parce que notre industrie s'adresse à des ports étrangers, les conclusions conformes aux nôtres sont des plus faciles. L'avenir de notre commerce et de notre industrie, dans leurs rapports avec la marine, est là, il n'y a pas à en douter, et s'il est excellent de se livrer à la recherche de nouveaux débouchés, cela ne nous dispense certainement pas de perfectionner et d'étendre nos relations avec les anciens, dont nous dépendons complètement pour le moment, et dont nous dépendrons toujours à un très haut degré, par la nature même de nos aptitudes et de notre position.

Capitaine Em. Verstraete.

Digitized by Google

UNE RUPTURE.

I

Décidément, il faut que cette sotte aventure prenne fin. Je ne puis me marier en dépit de moi-même. J'ai vingt-cinq ans à peine, une fortune qui me permet de vivre à ma guise et, pour comble de bonheur, aucun parent trop rapproché dont les conseils ou les reproches viennent assombrir le réveil de chaque matinée. Ce serait une maîtresse folie de se mettre ainsi de gaîté de cœur la corde au cou. A trente-cinq ans, à la bonne heure! On a eu le temps de se retourner dans la vie, on se connaît et on la connaît, on en est même un peu las, et le mariage apparaît alors comme une ère de repos dans laquelle on entre à voiles déployées.

Mais à vingt-cinq ans, allons donc!

Cependant, je ne dois pas me dissimuler qu'une rupture offre des difficultés. Le pis est que je ne puis accuser la destinée ni personne de m'avoir jeté dans ce guêpier. Cette maigre consolation me fait défaut. C'est moi qui, dans un moment d'exaltation regrettable, poussé par je ne sais quel démon intérieur, ai fait la folie de dire à Cécile que je l'aimais. Elle est charmante, je n'en disconviens pas; mais elle a le tort de m'apparaître comme le tombeau de ma liberté, ce qui obscurcit singulièrement ses charmes.

Suis-je d'ailleurs bien assuré qu'elle m'aime? Elle m'a si promptement accueilli! Je n'ai rien de bien séduisant. Je ne suis ni plus beau, ni plus spirituel qu'un autre...

Digitized by Google

Quel motif a-t-elle de m'aimer plutôt que mon voisin ? L'amour des femmes est le plus souvent affaire d'imagination. Avant d'avoir rencontré leur fameux idéal, elles aiment dans le vide, et ce sentiment errant s'accroche en désespéré à la première moustache qui se présente.

Cécile croit m'aimer, parce que, sans doute, le premier je lui ai parlé d'amour, et l'amour a ceci de fâcheux qu'il projette une sorte de reflet auquel on peut se tromper. Le foyer principal s'éteint-il, le reflet disparaît. Souvent, nous nous croyons adorés, lorsque, sans nous en douter, nous alimentons deux feux de notre propre combustible. Dans le domaine du sentiment, comme dans le système planétaire, on rencontre des astres éclairants et d'autres reflétants; mais, la science du cœur n'ayant pas encore porté ses lumières de ce côté, on reste bien embarrassé lorsqu'il s'agit de faire la distinction.

Si je pouvais croire que Cécile n'eût que le reflet, j'écrirais deux mots de regrets, je lui parlerais de décisions trop promptes que peuvent suivre de longs repentirs, d'incompatibilité d'humeur, d'indignité de ma part — que sais-je ? Je tirerais tous les fils possibles, dans l'espoir de ne pas laisser échapper celui auquel appartiendrait de défaire le nœud.

Mais elle est si sérieuse sous ses dehors légers ! elle a un regard si pénétrant, si profond, une si parfaite confiance en moi ! Si j'allais lui faire un mal irréparable !

Elle doit m'attendre avec impatience. Peut-être a-t-elle fait sur ma longue disparition des conjectures qui l'aideront à arriver à la vérité, et n'aurai-je qu'à me présenter pour me voir éconduit.

Cependant, elle ne me fait jamais de reproches lorsque je suis en retard. Elle est toujours souriante et heureuse, et je vois bien que le plaisir de me voir lui fait oublier l'ennui de l'attente, si tant est qu'elle l'ait ressenti. Mais je ne m'en sens pas moins coupable, et je balbutie des excuses pour expliquer un tort qu'elle n'a pas l'air de comprendre.

« Que de paroles inutiles ! me dit-elle alors, en riant de son joli rire ; j'ignorais l'heure, rassurez-vous. »

Digitized by Google

Et ce n'est pas, chez Cécile, un raffinement de coquetterie que cette simple franchise. C'est la vérité comme elle la pense, et elle la dit sans détour.

Je devrais donc me sentir à l'aise avec elle et libre d'agir à ma guise. Il n'en est rien, et je me crois tenu de jouer ce rôle ridicule d'amoureux malgré lui. Décidément, il est temps que la toile tombe sur cette pitoyable comédie. Je me suis juré ce matin que la journée ne finirait pas sans que mes liens fussent rompus, et, parbleu ! je me tiendrai parole. C'est l'heure de ma réception ordinaire ; marchons bravement à l'attaque. Que diable, bien d'autres ont fait des sauts en arrière, après un faux pas en avant. Je ne suis pas le premier, je serai encore moins le dernier.

Quel temps magnifique et doux ! Cela fait du bien de se chauffer au soleil de mai. C'est le temps où le cœur s'épanouit à l'espérance, un bien-être étrange nous envahit, on respire plus librement, et les projets les plus difficiles s'aplanissent comme par enchantement sous nos pas.

Me voici devant la maison qu'elle habite. Du courage ! entrons... Bah, il fait si bon dehors, promenons-nous encore un peu sous ces tilleuls.

Comme ces arbres sont jolis dans leur toilette printanière ! qu'il fait bon vivre et qu'ils sont fous ceux qui dédaignent l'existence ! Ils ne sentent donc pas la douceur d'un printemps qui revient ? l'étendue de la mer, la profondeur d'un lac, la majestueuse hauteur des montagnes ne disent rien à leur âme ? Ah ! les pauvres gens ! ils ont leurs cinq sens en bon état, et n'en sont pas moins aveugles et sourds sans qu'ils s'en doutent.

Me voici de nouveau à sa porte. Si je faisais un dernier tour ?... Non, ce serait agir comme un lâche, de reculer, puisque je suis bien décidé... Sonnons.

« Mad.... madame Dussy est... est-elle à la maison ? »

— Qu'est-ce que j'ai donc à bégayer ainsi ?

— Non, monsieur, mais mademoiselle est là dans le salon, toute seule. »

Cette fille semble appuyer sur les mots « toute seule »,

Digitized by Google

comme pour me faire plaisir. Je la regarde avec mépris et j'entre résolument.

Au fond, j'aime mieux trouver Cécile seule; ma besogne sera plus facile. Elle comprend si vite ! Avec sa mère, il aurait fallu mettre les points sur les *i* et mesurer mes raisons à l'aune de son bon sens maternel, ce qui aurait pris un temps infini.

Je frappe timidement à la porte; on dirait que ma main tremble.

« Entrez », dit une voix fraîche et gaie. Cécile est assise près de la fenêtre, une broderie à la main.

« Ah ! s'écrie-t-elle d'un ton joyeux, en me voyant entrer — enfin ! »

Mais cette exclamation ne contient aucun reproche. Ce n'est pas un de ces mots âpres, chauffés à rouge par une longue impatience et qui vous éclatent à la figure. Non, c'est l'expression d'une joie réelle, d'une satisfaction sans arrière-pensée, d'une bienvenue cordiale.

« Oui..... c'est moi..... Cécile.

— Eh bien, asseyez-vous donc. Vous avez l'air d'un coupable pris sur le fait de quelque gros délit. Tenez, c'est me faire injure que de me croire toujours en colère, et je m'en veux de ne pas savoir vous inspirer plus de confiance et d'abandon.

— Oh ! Cécile, ne vous blâmez pas; c'est moi seul qui suis coupable. Si vous saviez.....

— Si je savais — quoi?

— Oh ! rien, c'est une préoccupation qui me tourmente depuis quelque temps.

— Une préoccupation?

— Oui, une pensée pénible qui me trouble.

— Et cette pensée doit-elle me rester inconnue?

— Oui... C'est-à-dire .... pas précisément..... C'est même quelque chose d'assez désagréable que j'ai à vous dire, Cécile.

— Quelque chose de désagréable? »

Pendant que je parle, elle ne me quitte pas des yeux. Son regard me fouille en tous sens et, à une légère pâleur qui

Digitized by Google

s'étend sur ses traits, je vois qu'elle commence à deviner. Allons, encore un effort, et ce sera fait.

« Je suis jeune, Cécile, vous le savez.

— Oui, je le sais, dit-elle avec un imperceptible sourire.

— La jeunesse ne s'accommode pas de vivre en cage. Elle aime l'air et la liberté et ne fait que végéter tristement si ces deux éléments de vie lui sont enlevés. Me comprenez-vous, Cécile? »

Elle fait un signe de tête affirmatif et me prie d'une voix parfaitement tranquille de continuer.

Continuer, c'est facile à dire! Mais qu'ajouter, si elle ne comprend pas à demi-mot? Je ne puis pourtant pas lui dire en face : « Cécile, je viens vous dire que je vous abandonne. »

« Eh bien, dit-elle, sans cesser de me regarder, et puis?

— Et puis... et puis... c'est tout, dis-je, sans trouver dans ma tête ahurie un seul mot à ajouter.

— Ah! dit Cécile, en souriant pour tout de bon cette fois, voilà une confession très mal emmanchée, et je vois bien qu'il faut que je m'en mêle pour la mener à bon port. Vous permettez que je parle en votre nom, n'est-ce pas? »

J'articule un « oui » à peine intelligible.

« Mademoiselle Cécile Dussy, je viens ici vous réclamer un bien que je reconnais vous avoir livré trop tôt. Lorsque j'ai demandé votre main, j'ai oublié de faire la balance entre ce que je perdais et ce que je gagnais, et ce n'est qu'après coup que j'ai découvert mon irréparable bévue. J'ai hésité longtemps, trouvant digne d'un honnête homme de payer une imprudence par un sacrifice...

— Oh! Cécile!...

— Mais le sacrifice, vu de près, me semble trop grand et je viens soumettre le cas à votre magnanimité. — Cécile vous rend votre liberté, monsieur; la cage est ouverte, l'oiseau peut s'enfuir.

— Cécile, vous m'avez mal compris, je vous assure. »

Elle secoue la tête en signe de dénégation.

« Je ne voulais pas aller jusque-là. Vous allez me haïr... Cécile.

Digitized by Google

— Vous haïr... — Oh ! le gros mot !

— Je ne pourrais pas vivre sans garder un peu de votre amitié, et je sens que vous allez me mépriser du fond du cœur.

— Non, dit-elle, je ne vous hais ni ne vous méprise. Peut-être même que je vous comprends. Jouissez donc de la vie et de votre liberté retrouvée, et goûtez sans remords à tous ces plaisirs qui vous tentent. »

Cette manière tranquille de prendre la chose m'est désagréable, je ne sais pourquoi. On dirait que Cécile, au lieu de mettre opposition à mes projets, comme je m'y attendais, veut les favoriser. Elle ôte les cailloux du chemin pour me rendre la fuite plus facile. Est-ce donc là l'amour des femmes? Bien fol est qui s'y fie. Il est vrai que je suis peut-être le premier coupable, mais il n'aurait tenu qu'à elle de me retenir. Si je l'avais vue un peu plus désolée, je serais revenu à mes anciens sentiments, j'en suis sûr; tandis qu'en face de cette parfaite insensibilité, je n'ai pas même un regret de la quitter. Ah! Cécile, je vous croyais un cœur plus chaud et des sentiments plus profonds.

Il faut battre en retraite après cette belle campagne.

« Puisque vous le prenez ainsi, c'est donc un congé que vous me donnez?

— Que je reçois, dit-elle; ne changeons pas les faits. »

Je suis piqué sans trop savoir pourquoi, et je reprends d'une voix un peu amère :

« C'est donc un adieu, Cécile?

— A ce qu'il paraît », dit-elle tranquillement.

Je donnerais tout pour la voir en colère. Ce calme me met sur les dents et, tout en ayant facilement remporté la victoire sur le point important, je me sens penaud comme un chien battu.

Il ne me reste plus qu'à prendre congé. Si je m'étais assis, je pourrais me lever. Cela donnerait le signal du départ, tandis que je suis là, debout, au milieu de la chambre, à tourner mon chapeau sans savoir comment sortir de cette situation ridicule.

Digitized by Google

« Je m'en vais, Cécile.

— Eh bien, adieu », me dit-elle, en me tendant sa petite main.

Je la tiens un moment dans la mienne, en regardant Cécile dans les yeux; mais elle détourne la tête et retire sa main.

« Ne nous reverrons-nous plus, Cécile?

— Lorsqu'on habite la même ville, il est difficile de s'éviter toujours. »

S'éviter! — Elle veut donc m'éviter... déjà. Ah! Cécile!

Tout cela me révolte. Ce manque de cœur m'indigne et je m'écrie enfin d'une voix aussi résolue et aussi indifférente que possible:

« Eh bien, partons. »

Là-dessus, sans me retourner, je sors de la chambre, puis de la maison et, la tête haute, je passe sous la fenêtre de Cécile sans lui jeter un regard.

Me voilà libre! Heureux, par conséquent. J'étais vraiment bien bon de me préoccuper du chagrin de cette Cécile. Comme si les femmes savaient ce que c'est qu'aimer! Le premier venu fait leur affaire et, celui-là parti, le second trouvera même accueil et mêmes sourires. Oui vraiment, j'étais bien bon, et cette petite fille, avec ses airs profonds et sérieux, a le cœur aussi vide et le cerveau aussi creux que la plupart de ses semblables.

Retournons sous cette allée de tilleuls qui me paraissait si belle tout à l'heure. Je pourrai l'admirer plus à mon aise, à présent que ce mauvais quart d'heure est de l'histoire ancienne. C'est singulier, ce soleil de mai a un reflet terne qui attriste l'humeur. Ces bourgeons verts ont l'air à demi gelés et donnent froid à regarder. Quelle idée peu ingénieuse on a eue, de planter ces tilleuls sur une ligne parfaitement droite! Y a-t-il rien de monotone comme ces longues avenues qui finissent en entonnoir et ne gardent aucune surprise à l'imagination?

Allons, je me suis assez promené aujourd'hui. Je m'en vais rentrer chez moi et détruire les souvenirs que Cécile m'a

Digitized by Google

donnés. Je croirai ainsi briser, anneau par anneau, la chaîne qui m'a tenu captif si longtemps.

II

Il y aura demain six semaines que j'ai rompu avec Cécile. Je ne l'ai revue qu'une fois, c'était à un concert. Nous étions assis à peu de distance l'un de l'autre. Je ne sais si elle m'a vu ; en tout cas, elle n'a pas fait semblant de me reconnaître.

Elle était assise entre sa mère et un jeune homme que je ne connais pas et qui ne cessait de lui parler. Il avait un air impertinent qui me déplut au plus haut degré, et je l'aurais souffleté de grand cœur.

Cécile, au contraire, avait l'air enchanté. Elle souriait et approuvait de la tête chacune de ses paroles, qui, j'en suis sûr, étaient d'une platitude écœurante.

Je voulus d'abord me retirer; mais, lorsque je vis ses airs dégagés, je trouvai ridicule de montrer moins de hardiesse que cette petite fille et, élevant la voix, j'adressai la parole à une jeune personne que je connais un peu et qui se trouvait assise à mes côtés.

« Aimez-vous la musique, mademoiselle? dis-je bien distinctement.

— Oh! certainement, beaucoup, monsieur. »

Cécile dut reconnaître le son de ma voix; cependant, aucun frémissement visible ne parcourut sa personne, et son visage offrait le tableau d'une paix parfaite.

« Et vous aussi, vous l'aimez, monsieur?

— Qui donc? répondis-je vivement, en détournant les yeux de Cécile, avec la honte d'un écolier pris en flagrant délit.

— Mais la musique, reprit mon interlocutrice.

— Oh! la musique; oui, passionnément. »

Là-dessus, mon héroïne entama une dissertation artistique que j'aurais subie avec bonne grâce si j'avais pu suivre le cours de mes pensées au bruit de cette cascade de paroles;

Digitized by Google

mais elle ne l'entendait point ainsi et, au bout de chaque phrase, revenait invariablement un : « N'est-ce pas, Monsieur? » ou un « Qu'en pensez-vous? » qui me rappelait à l'ordre et m'obligeait de prêter attention à ce bavardage insipide, sous peine de dire oui quand il fallait dire non et blanc quand il fallait dire noir.

Ce supplice dura trois longues heures, car, après chaque morceau, la bavarde reprenait son discours avec une verve nouvelle.

Il me sembla voir un imperceptible sourire se dessiner sur le fin profil de Cécile. Sans doute, elle entendait mes réponses à bâtons rompus et, avec sa perspicacité ordinaire, elle devinait ma situation d'esprit.

Enfin, cet interminable concert s'acheva. J'avais un désir insensé d'être aperçu de Cécile. J'allai me poster à la porte de sortie qui est étroite et ne permet pas à plus de deux personnes de passer de front. Je l'attendis là de pied ferme. Elle parut enfin, mais les yeux baissés. Les plis de sa robe me frôlèrent en passant, elle ne leva pas la tête.

Je crois même que, dans un accès de folie subite, je murmurai : « Cécile » ; mais elle ne parut pas m'entendre et disparut dans la foule sur les traces de sa mère et suivie par le dandy.

Je partis furieux contre elle. Que veut dire cette comédie de beaux sentiments débités lors de ma dernière visite, quand elle m'affirmait n'avoir pour moi ni haine ni mépris? N'est-ce donc pas me mépriser que de ne pas même me trouver digne d'un salut?

Mais à quoi bon ruminer éternellement cette même affaire? Pourquoi cette pensée unique m'obsède-t-elle en dépit de mes efforts?

Si je passais aujourd'hui devant sa demeure? Je n'ai pas osé le faire jusqu'à présent, retenu par je ne sais quelle délicatesse exagérée.

Voilà sa porte. Elle est bien toujours la même, et cependant j'éprouve à la regarder un singulier serrement de cœur. C'est une tristesse étrange qui me saisit et m'enveloppe de

Digitized by Google

toute part. Cécile est là devant moi, à deux pas, et cependant, quel abîme m'en sépare ! Une mince cloison de bois qu'on enfoncerait d'un coup de pied, qui pour moi se change en une barrière infranchissable. En vain mes regrets et mes désirs viendraient s'y heurter, ils s'y briseraient pêle-mêle et elle resterait inébranlable.

Le rideau derrière lequel Cécile travaille d'ordinaire est baissé.

Je n'aperçois pas son ombre gracieuse se mouvant à l'intérieur. Où est-elle ? Que fait-elle ?

J'aperçois de loin notre banc favori. Que de fois nous nous sommes assis là, devisant de mille sujets, la main dans la main, rêvant tous deux le même bonheur ! Parfois silencieux aussi, de ce silence qui dit tant de choses, car elle n'est ni sourde ni aveugle, elle, et elle a même une finesse d'observation qui m'a souvent étonné.

Mais... Je ne sais si je me trompe. Il me semble voir d'ici une personne assise sur ce banc. Oui... En approchant, je la distingue mieux. C'est une femme, une femme jeune. Elle est svelte et gracieuse. Elle a un grand chapeau de paille à bords tombants, ce qui m'empêche de distinguer ses traits.

Mais cette élégance de maintien, cette taille fine, cet air de distinction, ce petit pied cambré qui dépasse la jupe ! Ah ! Cécile, est-ce donc vous? Vous, enfin !

J'approche avec précaution. Si elle lève la tête, elle va m'apercevoir et, qui sait ? s'enfuir, peut-être. Non, elle est plongée dans une profonde rêverie, elle ne m'entend même pas.

Je voudrais être vu à présent ; je fais craquer la semelle de mes souliers et je bats le gravier du bout de ma canne. Peine perdue, elle ne bouge pas.

C'est bien elle pourtant, je n'en puis plus douter.

Cette allée de tilleuls me semble interminable ; je ralentis le pas au retour, afin de savourer à mon aise la crainte d'être vu et le regret de ne l'être pas.

Elle n'a pas levé la tête et elle me semble absorbée dans

Digitized by Google

une méditation sérieuse. Elle tient un bouton de rose à la main, qu'elle agite avec une distraction évidente. A quoi peut-elle donc penser ainsi?

Je me retourne pour la voir encore.

O ciel! j'aperçois, à une certaine distance, sous l'avenue ombragée, un de mes amis qui se dirige de mon côté à grands pas. La peste soit des importuns! Les amis viennent toujours mal à propos. A-t-on besoin d'eux, les uns sont sortis, les autres occupés, tous... désolés. En vain on les persécute. Cherche-t-on, par hasard, à les éviter, ils se donnent le mot pour vous assaillir et, à chaque coin de rue, on en trouve un qui vous guette au passage. Au diable soit l'amitié avec tout son cortège de mécomptes et d'ennuis!

Que faire pour éviter ce malencontreux échantillon de l'espèce?

J'aime à croire qu'il ne m'a pas encore aperçu. Arrêtons-nous ici et ayons l'air de contempler le paysage. Un dos ressemble à tous les dos et je ne sache pas que le mien ait de trait caractéristique qui le distingue des autres.

Je l'entends qui s'approche... il me voit, j'en suis sûr.

Je retiens ma respiration et je prends un air absorbé, espérant que mon dos en dira quelque chose.

Il s'approche de plus en plus... crac... une main s'abat sur mon épaule. L'imbécile, va!

« Que diable fais-tu donc là?

— Moi... tu vois... je regarde.

— Tu regardes?... Quoi donc? Ce grand mur blanc? Joli tableau, en vérité. »

En effet, absorbé dans mes réflexions, je ne me suis pas aperçu que j'allais me poster à une vingtaine de pas d'une haute muraille blanchie, et cette attitude extraordinaire, au lieu de me soustraire aux regards de mon ami, a sans doute servi à attirer davantage son attention.

Je cherche dans mon esprit quelque joli mot pour me tirer d'affaire, mon imagination aux abois se refuse à rien produire et, sentant bien qu'il faut dire quelque chose, je laisse échapper cette platitude :

Digitized by Google

« Je me disais qu'un voleur aurait peine à escalader cela.

— Oh, charmant! s'écrie-t-il en riant. Est-ce que, par hasard, tu as envie d'essayer du métier?

— Quelle folie!

— C'est que tu as l'air d'un conspirateur pris sur le fait. »

Je ne réponds pas, espérant le dégoûter de ma société, à force de mutisme. Mais point.

Il se suspend à mon bras et m'entraîne à sa suite.

« Allons, tu vas venir avec moi au cercle. Je te dois une revanche. Cela vaudra mieux que de compter solitairement les pierres d'un vieux mur.

— Non, grand merci; pas aujourd'hui, j'ai un mal de tête affreux, j'ai besoin d'air et de solitude, et, tiens, je te serais reconnaissant de me laisser seul.

— Ah! fort bien, fort bien, reprend-il d'un ton narquois, il fallait parler plus tôt, mon cher; je comprends. Allons, bonne chance, bonne chance! » Et il s'éloigne en sifflotant.

Il est évident qu'il a vu Cécile et qu'il s'amuse à édifier sur cette rencontre fortuite tout un nouveau roman. J'enrage et le sourire d'adieu que je lui envoie doit tenir de la grimace.

Est-ce assez irritant de se sentir le jouet de toutes les méchantes langues, de passer de bouche en bouche en se se sentant toujours un peu plus humilié et d'être, sans y pouvoir rien changer, le héros de mille mensonges variés!

Enfin, il est parti, c'est une consolation.

Et Cécile? Est-elle encore là? Oui... la voilà... mais, ô douleur, elle est flanquée de chaque côté d'une matrone respectable... ses amies sans doute, car elle leur parle et elle leur sourit.

C'est jouer de malheur, en vérité, et je commence à croire que la destinée se plaît à rire à mes dépens. Je voudrais bien le lui rendre; si ridicule que cela vous paraisse, je me sens plus près des larmes que du rire et j'ai dans le gosier quelque chose qui me serre et m'étrangle.

Ah! Cécile!

Les voilà qui se lèvent toutes trois. — Ces dames l'emmè-

Digitized by Google

nent, c'est trop certain, et je ne la verrai plus d'ici à je ne sais combien de temps. Si au moins elle tournait les yeux de mon côté, si elle me faisait un signe. Un regard de colère même me plairait mieux que cette complète insouciance. J'aurais une espèce de prise sur elle par là, tandis qu'en m'ensevelissant dans un pareil oubli, elle me paralyse et me désespère.

Ah !... elles s'arrêtent au bout de l'avenue, elles échangent des poignées de main, elles se séparent ! O joie, ô bonheur, ô transport ! Cécile revient, Cécile se rassied, Cécile est seule !

Ne laissons plus échapper l'occasion. Il faut s'approcher d'elle, se faire remarquer à tout prix, obtenir, sinon un mot, du moins un regard, un signe, quelque chose qui puisse servir d'aliment à mon imagination malade.

Comment attirer son attention de mon côté ? Elle paraît si décidée à ne pas me voir. — Je passe et repasse, et elle a toujours la même pose penchée.

Serait-elle volontairement inattentive ou réellement inconsciente ?

Le bouton de rose qu'elle tenait à la main tout à l'heure, elle l'a laissé tomber en se levant, sans doute, et il est là, à ses pieds, à quelque distance d'elle.

Si je le ramassais ? Si je le lui rendais ? Cela n'a pas le sens commun, mais ai-je le choix des moyens et le temps de m'arrêter à dresser un plan ? Je lui dirais :

« Cécile, voici votre rose, que vous avez laissée tomber. »

Non, pas cela ; c'est par trop insignifiant.

« Cécile, me permettez-vous d'emporter ce bouton de rose, que vous avez jeté ? »

Ai-je bien le droit de faire une pareille demande ? Ce serait une impertinence de la part d'un étranger, et suis-je plus qu'un étranger pour elle à présent ?

Bah ! fions-nous à l'inspiration. Une fois en face de la difficulté, il faudra bien en sortir d'une manière ou d'une autre.

Je le tiens, ce bouton ! Mais l'émotion m'ôte la parole.

Digitized by Google

« Céc'... Mademoiselle Cécile, voilà... voilà... votre rose que vous avez laissée tomber. »

Elle ne lève pas la tête, mais il me semble qu'elle a tressailli et je crois entendre un léger tremblement dans sa voix :

« Oh ! merci, dit-elle, je ne l'ai pas laissée tomber... je l'ai jetée.

— Jetée? Et qu'avait-elle donc fait, cette pauvre fleur?

— Ne voyez-vous pas qu'elle est fanée et qu'elle a perdu son parfum? Ce qui me plaisait en elle a disparu. A quoi bon la garder? »

Je ne sais si je me trompe, il me semble comprendre qu'elle met dans ces paroles une intention cachée.

« Ah ! voilà bien les femmes ! dis-je avec une véhémence que rien ne motive ; elles sont toutes les mêmes. Elles jettent et foulent aux pieds sans scrupule ce qu'elles ont aimé une heure auparavant. Les meilleures sont aussi volages que les autres.

— Oh, volages ! dit-elle avec une pointe d'ironie si marquée que je me sens rougir jusqu'aux cheveux.

Elle ne me regarde pas, heureusement, et cette indiscrète révélation de mon embarras troublé se dissipe sans qu'elle l'ait aperçue.

« Puis-je m'asseoir un moment, Cécile?

— Oh ! certainement ! Et elle s'écarte légèrement pour me faire place.

Je ne sais que dire, à présent que je suis assis. — Un flot de paroles me monte aux lèvres et, quand j'essaye de les formuler, cela n'a ni sens ni clarté.

« Quel temps magnifique, Cécile !

— Oh ! oui, bien beau.

— C'est un temps qui porte l'esprit à l'espérance et aussi — j'hésite — aux... aux... souvenirs.

Elle ne répond pas.

« Vous ne venez plus vous promener ici, Cécile?

— Non, c'est la première fois que j'y viens depuis...

Elle s'arrête et a l'air contrarié. Elle voulait dire : « notre

Digitized by Google

rupture », sans doute, mais avec le système de silence qu'elle a adopté, cela ne cadrerait pas bien.

Cette petite infraction me donne un courage inouï.

Elle y pense donc au fond, tout en jouant cette fière indifférence.

« Cécile, j'ai désiré vous parler depuis longtemps ; on dirait que vous prenez plaisir à m'éviter. »

Point de réponse.

« Me permettez-vous de parler, à présent? »

Petit signe de tête qui dit « oui, » mais a l'air d'ajouter : « Cela m'est parfaitement égal. » Je suis indigné et j'éclate enfin, sans plus savoir ce que je dis.

« Tenez, Cécile, votre manière d'agir à mon égard n'est ni noble ni même justifiable. Je ne vous croyais ni coquette, ni fantasque. Cependant, vous n'êtes que calcul et caprices. Vous vous jouez de moi parce que vous ne savez pas ce que c'est que souffrir et aimer. Pourquoi ne vous fâchez-vous pas ouvertement? Pourquoi ne pas me dire en face : — « Monsieur, vous m'avez mortellement offensée et votre vue ne m'inspire que colère et dégoût. » — Ce serait de la droiture au moins, et je la préférerais à cette cruauté froide qui me torture avec un secret plaisir. Ce serait là un langage digne de la Cécile que j'ai connue, de ma Cécile d'autrefois; tandis que je ne trouve dans votre conduite actuelle que vanité et petitesse d'esprit. »

Elle fait un mouvement comme pour se lever.

« Ah! Cécile! Cécile! pardonnez-moi. Sais-je ce que je dis? Je suis fou, la douleur égare ma raison. N'attachez aucun prix à ces paroles insensées. C'est moi seul qui suis à blâmer, je le sais, c'est moi seul qui suis l'auteur de mon propre malheur. Vous n'avez rien fait ni dit qui ne se dût faire ou dire en pareille circonstance. Mais, Cécile, si ceci doit être notre dernier entretien, laissez-moi la consolation d'entendre mon arrêt de votre propre bouche. Regardez-moi en face une fois encore et que j'emporte, pour éclairer ma solitude, un regard de vos yeux, un regard de pardon et d'oubli. Vous savez bien que je vous aime, que je n'ai jamais

Digitized by Google

cessé de vous aimer. Oui, j'ai été fou, Cécile, j'ai cru que la liberté manquait à mon bonheur, j'ai cru que vous aimer était un esclavage; mais le châtiment, croyez-le, sera plus cruel que la faute n'était grave. La vie n'est rien pour moi, sans vous, et je me consumerai dans l'amertume d'un regret sans remède. Je ne resterai pas ici, je partirai, j'irai de ville en ville, chercher dans les distractions et la nouveauté quelque soulagement. Je n'en trouverai nulle part, et je sais bien que je finirai par en...

— Assez, dit Cécile, en levant enfin vers moi sa charmante figure, tout inondée de larmes — assez de ce jeu cruel pour tous deux, et à mon tour pardonnez-moi de vous avoir fait souffrir. C'était un calcul, vous l'avez dit. Je voulais vous reconquérir à tout prix, ou plutôt, je savais bien que je ne vous avais pas entièrement perdu. Seulement, pour vous faire sentir le prix de cette affection qui nous est si chère à tous deux, il fallait vous en priver, vous en priver tout à fait. Je vous ai vu venir ici tous les jours, je vous ai vu au concert, et je vous ai compris partout. — Mais, poursuit-elle vivement, que votre orgueil n'aille pas se blesser d'avoir été ainsi deviné. Ce n'est qu'aux natures inférieures qu'il appartient de pouvoir se dissimuler derrière un masque d'emprunt; vous êtes trop bon, trop noble, trop loyal, pour que de pareils moyens puissent vous servir.

— Ah! Cécile!

— Non, pas encore, — dit-elle en repoussant doucement la main que j'avançais vers la sienne — je n'ai pas tout dit. Il se peut faire que, lorsque vous vous retrouverez en possession de cet amour que vous aviez perdu, vous le trouviez moins précieux, moins indispensable que vous ne l'aviez cru. Il se peut faire que vous ayez exagéré sa valeur, parce qu'il vous semblait hors d'atteinte. Alors, la séparation sera finale et irrémédiable. Ceci ne doit plus recommencer; une fois, oui; deux fois, non.

— Oh! Cécile, celui qui vous a connue, perdue une fois et puis retrouvée n'a pas besoin de semblables recommandations. »

Digitized by Google

Elle me sourit au travers de ses larmes. Puis tout à coup, s'échappant comme un oiseau effrayé, elle s'enfuit vers sa maison, en me lançant ce mot si court, si insignifiant pour tous, si plein de bonheur pour moi :

« A demain ! »

Je ne sais si je rêve ou si je dors. Je cours comme un insensé. Je m'arrête en face du mur blanc et je ris tout haut de la sotte figure que je faisais là tout à l'heure. Je voudrais rencontrer mon ami, pour en rire avec lui.

Cette grande avenue toute droite me semble charmante. Qu'a-t-on besoin de surprise, quand l'imagination est bien disposée ?

L'air du printemps me pénètre d'aise et je respire à pleins poumons, comme si j'avais deux vies à alimenter. Qu'il fait bon vivre, qu'il fait bon vivre ! et que tout semble beau dans la nature et dans l'existence à ceux que l'espérance berce de ses chansons !

Eugénie Pradez.

Digitized by Google

LA STATUE DE MARNIX.

« Quand les morts reviennent, a dit Edgard Quinet, c'est qu'ils ont quelque chose à apprendre aux vivants. » Cette parole si vraie a fait impression sur les fils de Bazile. Des deux côtés du Moerdijk, ils se sont donné le mot pour empêcher certains morts de revenir et contrister, dans la mesure du possible, leurs admirateurs. D'abord, ils se sont rués sur le Taciturne ; maintenant, les voilà qu'ils se jettent, avec la même ardeur, sur son fidèle compagnon d'armes et ami, Philippe de Marnix, seigneur de Mont-Sainte-Aldegonde. Ce second assaut, quoique conduit par un docte académicien, ne promet pas d'être plus heureux que le premier. C'est que, de nos jours, il ne suffit plus d'affirmer pour être cru sur parole ; la foi aveugle est morte ; il faut prouver ce qu'on avance, et le prouver plutôt deux fois qu'une avant d'avoir le dernier mot. Or, choisir avec discernement ses auteurs, contrôler leurs dires et ne citer jamais que des documents d'une parfaite authenticité, ne sont pas choses aussi faciles à faire qu'on le croit communément.

Il faut, comme historien sérieux, être libre de tout parti pris, de toute impatience, et se dire que le temps qu'on sacrifie et la peine qu'on se donne relèveront l'œuvre à laquelle on travaille et tourneront au profit de la vérité.

Il y a vingt-sept ans, en 1856 par conséquent, nous étions en Belgique tout au plus une trentaine d'admirateurs

Digitized by Google

de Marnix, et cela par la bonne raison que ses livres, brochures et pamphlets, mis à l'index dès le XVI^e^ siècle, avaient été si bien pourchassés, lacérés et brûlés, qu'on ne les rencontrait pour ainsi dire plus.

Nos amis les recherchèrent avec zèle; ils en rassemblèrent le plus grand nombre et firent de leur publication l'objet d'une souscription nationale. Le succès les récompensa de leurs peines. Peu de temps après, l'ombre du grand Gueux de plume et d'épée faisait son miracle. Elle peuplait les loges maçonniques à les faire crouler et renforçait du même coup merveilleusement le parti libéral. Ce miracle dure toujours. La meilleure preuve en est cette statue de Marnix, dont veut la ville de Bruxelles et dont ne veut absolument pas M. Kervyn de Lettenhove.

Nous demandons pardon au docte académicien gantois de le nommer ici tout au long, alors que, loin de nous imiter, nous et nos amis de 1856 qui nous affichions sur les murs avec noms, prénoms, titres et qualités, pour appuyer de notre mieux la souscription aux œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde, il a jugé à propos de ne donner qu'une seule initiale pour signature aux deux articles si violents contre notre illustre concitoyen et compatriote, publiés en juin et juillet derniers par la *Revue générale* et réimprimés depuis à Anvers, chez De Decker, en une brochure de 68 pages. Quand on accuse, quand on jette l'outrage à pleines mains, il faut avoir le courage de se montrer. Un Bruxellois, de la trempe de ceux qui tenaient tête au duc d'Albe, ne s'est pas contenté d'arracher le masque à l'accusateur; il l'a malmené de si bonne façon dans les colonnes de *l'Écho du Parlement*, que, sans l'insistance de quelques autres Bruxellois, qui tiennent à leur statue, nous n'aurions pas eu recours à l'hospitalité de la *Revue de Belgique* pour en dire davantage.

La statue de Marnix ne court fort heureusement aucun risque. M. Kervyn lui-même le constate en disant que bientôt elle s'élèvera sur une de nos places publiques.

Ce qu'il veut, c'est diminuer de telle sorte l'homme qu'on prétend glorifier, que l'inauguration de son monument ne

Digitized by Google

soit plus « une insulte au sentiment religieux de ceux qui pensent autrement qu'il n'a pensé ».

Voilà l'excuse; elle est pauvre, hors de toute proportion avec l'effort tenté. Quant à la vérité, la voici : Le seul siècle de la révolution religieuse est si grand dans notre histoire qu'à lui seul il soutient la comparaison avec tous les siècles catholiques qui l'ont précédé ou suivi. Il a éclairé le peuple, il a voulu l'affranchir, le sauver, et voilà pourquoi un hommage public rendu à l'homme qui a été la personnification la plus complète de ses tendances, est considéré comme un outrage et un danger. C'est misérable, mais c'est ainsi. A-t-on protesté, dans le temps, contre l'érection à Bruxelles du monument d'André Vésale, à Saint-Josse-ten-Noode contre Houwaert, à Malines contre Dodonée, à Anvers contre Jordaens, à Bruges contre Simon Stévin, qui étaient, à coup sûr, d'aussi grands hérétiques que notre illustre pamphlétaire bruxellois?

On s'en est bien gardé. M. Barthélemy Dumortier, qualifié de zouave du Pape à cause de son attitude militante à la Chambre des représentants, s'était seul aventuré à protester contre tout hommage public rendu à la mémoire de Simon Stévin, qui avait été peut-être un savant de premier ordre, mais qui, à ses yeux, avait eu le tort impardonnable de renier la foi de ses pères et d'aider, par engins nouveaux et stratagèmes diaboliques, les gueux du Taciturne et de Maurice de Nassau à battre à plate couture les Belges espagnolisés à Nieuport et ailleurs.

Mais l'excès de son zèle avait fait commettre à M. Dumortier force âneries; dans une cause aussi mauvaise, c'était inévitable. Notre ambassadeur à la cour d'Angleterre, M. Sylvain Van de Weyer, le réfuta en mars 1845, sous le pseudonyme de J. Du Fan, dans une « Lettre à MM. de l'Académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles », qui est restée célèbre, et qui le mérite, puisqu'elle est un pur chef-d'œuvre sous le rapport du fond et de la forme. On battit des mains; on répéta plus que jamais les beaux vers de Ledeganck en l'honneur de Simon Stévin, et, le jour

Digitized by Google

venu de l'inauguration de sa statue à Bruges, l'attitude de tout un peuple proclama que le temps était passé où l'on pouvait impunément calomnier nos gloires nationales les plus grandes et les plus pures.

Un ridicule éternel restera attaché au nom de l'insulteur.

Il est fâcheux pour M. Kervyn qu'il ne s'en soit point souvenu. Les bons catholiques, contemporains de M. Barthélemy Dumortier, avaient été mieux inspirés ; ils se le tinrent pour dit et ne bougèrent plus. C'est ainsi que quelques années plus tard, dernier et plaisant châtiment d'une folle tentative, on dressa à Tournai même, et tout juste devant les fenêtres de M. Dumortier, l'image de bronze de Marie de Montmorency, de l'hérétique princesse d'Epinoy qui eut la gloire de tenir tête, pendant deux mois, à toute l'armée du prince de Parme, et qui aujourd'hui encore force les processions à modifier leur itinéraire.

Si notre Marnix n'a plus aujourd'hui pour se défendre un pamphlétaire de la force de notre ancien ambassadeur à Londres, sa réputation n'en souffre en aucune façon. Elle a pour soutiens chez nous tous ceux qui s'honorent d'appartenir au parti libéral, c'est-à-dire une armée, et en Hollande tous ceux qui se sont mis en société pour rééditer ses livres, qui les lisent et les commentent, qui y cherchent et qui y trouvent des encouragements et des conseils pour l'heure présente.

« C'est ici, a dit à ce propos Edgar Quinet dans sa bril-
« lante introduction aux œuvres du plus illustre de nos
« gueux, le triomphe de la vérité et de la sérénité humaine
« sur les masques et les épouvantements de l'Église de Rome.
« Que personne n'y soit trompé. Marnix n'a pas voulu seule-
« ment, à l'exemple d'autres écrivains, discuter cette Église
« comme un point littéraire. La lutte est sérieuse et à
« outrance. Il s'agit ici non seulement de réfuter le papisme,
« mais de l'extirper, non seulement de le déshonorer, mais
« comme le voulait l'ancienne loi germaine contre l'adultère,
« de l'étouffer dans la boue. »

On n'a jamais rien dit de plus fort, on n'a jamais rendu

Digitized by Google

non plus à notre illustre Bruxellois une justice plus complète. C'est bien là ce qu'il voulait, ce qu'il a toujours voulu, ce qui a fait sa grandeur et sa force, ce qui le met si fort au-dessus de notre temps que sa statue devrait être colossale pour répondre convenablement à l'idée que nous nous faisons de lui. Et maintenant, quand bien même trente-six Kervyn et autant de Dumortier devraient se mettre à crier sur les toits : Philippe de Marnix a été un fourbe, Philippe de Marnix a été un traître! nous hausserions les épaules et les laisserions dire. N'a point un Marnix qui veut, et la Belgique n'a que trop tardé, tant à Bruxelles qu'à Anvers, de rendre à sa mémoire l'hommage public qui fait gémir M. Kervyn et ses amis, qui les poussent à d'imprudentes protestations. Ah ! Marnix est pour vous un fourbe et un traître. Eh bien, nous allons voir si demain vous oserez encore le répéter.

Nous avons cherché du nouveau, de l'imprévu dans les soixante-huit pages de votre pamphlet, et nous déclarons n'y avoir rien rencontré de semblable. Chacune de vos accusations a déjà servi, et aucune d'elles n'a porté bonheur à ceux qui, avant vous, les ont produites en public.

Pontus Heuterus, il est vrai, a accusé, dès le XVI^e^ siècle, Marnix d'avoir rué le peuple sur les églises et les monastères; mais cet auteur, qui est à vos yeux un grave historien, a été pris si souvent en flagrant délit de mensonge que son témoignage est absolument sans valeur. Un certain Van Lom, auteur d'une histoire de la ville de Lierre, crut pouvoir puiser impunément à cette source empoisonnée et dire qu'en 1580 Marnix avait présidé au pillage de l'église de Saint-Gommaire. Les journaux catholiques de 1857 répétèrent l'anecdote, s'imaginant que, du coup, ils avaient enrayé la souscription nationale aux œuvres de notre illustre Bruxellois; mais ils avaient compté sans le regretté Tony Bergmann qui, dans une brochure intitulée : *Philips van Marnix van Sinte-Aldegonde. Plundering der hoofdkerk van Lier*, prouva clair comme le jour qu'en dépit de Heuterus et de Van Lom on avait affaire là à une grosse calomnie. Le pillard de l'église de Lierre était un certain Jean Junius ou De Jonghe,

Digitized by Google

qui avait agi de son propre mouvement et sans que Marnix y fût pour quelque chose.

Reste l'accusation d'avoir « réclamé pour la plèbe le droit de tout briser, de tout détruire, fût-ce un chef-d'œuvre de l'art ou un trophée de nos gloires ». Où cela, s'il vous plaît, quand et comment? M. Kervyn ne le dit pas plus que son fameux Pontus Heuterus. Qu'il prenne cependant, à notre exemple, la peine de relire la *Vraye narration et apologie des choses passées au Pays-Bas touchant le fait de la religion en l'an* MDLXVI, et il verra que pour Marnix le pillage si général des églises de la Flandre n'a été qu'une entrée en matière de la révolution dont on peut blâmer la brutalité, mais non la logique. Le gouvernement espagnol s'était obstiné à tenir la chandelle sous le boisseau au lieu de la planter sur le chandelier, de là l'incendie. Qu'y a-t-il à répondre à cela? Rien, si l'on est de bonne foi, et franchement l'on ne saurait en vouloir à Marnix d'avoir généreusement plaidé en faveur des iconoclastes, qui ne se doutaient pas qu'ils ruinaient la cause des signataires du Compromis des nobles, qui ne comprenaient pas davantage qu'il y eût un sacrilège quelconque à brûler des confessionnaux et des troncs de bois sculptés en forme de saints pour se venger des prêtres qui les brûlaient sans pitié, eux pauvres diables, quand ils avouaient qu'ils préféraient la religion du Christ ne respirant que la mansuétude et le pardon, à celle du Pape voulant former l'obéissance par la peur du bûcher, du glaive ou de la potence. Décidément, M. Kervyn n'est pas à son aise dans le XVI^e^ siècle. Il patauge quand il y touche, ce qui ne l'empêche pas de préparer un vaste travail sur les événements de 1560 à 1585 qui eurent la Belgique pour théâtre. Ce sera curieux, si l'esprit qui l'anime et l'inspire contre Marnix le soutient jusqu'au bout, si les Espagnols continuent à n'être point des étrangers pour lui, si le triste Frédéric Perrenot, sire de Champagney, dont il a découvert au Musée britannique à Londres des mémoires inédits, demeure son prophète, si, enfin, les travaux des Lothrop Motley, des Théodore Juste, des Altmeyer et des Van Vloten sont pour

Digitized by Google

lui comme non avenus. Ces écrivains bien connus ont complètement réfuté à l'avance les accusations de trahison si légèrement jetées par M. Kervyn à la tête de Marnix. L'un d'eux, Altmeyer, consulté par un jeune savant hollandais sur la question de savoir comment et par qui fut amenée en 1585 la capitulation d'Anvers, lui répondit en ces termes : « Les vrais coupables furent les Hollandais, qui ne firent rien, absolument rien pour les sublimes défenseurs d'Anvers. Après avoir mis leurs chèvres à sec, ils ne se soucièrent plus de leurs frères de la terre féline, c'est-à-dire des Belges. Ils se chauffaient tranquillement les pieds outre Moerdijk, laissant leurs frères se débattre comme ils pouvaient. Les États, ces égoïstes États, ne firent rien pour nous. Rien, rien, rien. »

C'est exact. Cependant, cette citation, bien qu'elle émane d'un professeur universitaire qui a passé les trente dernières années de sa vie à étudier le XVI^e^ siècle, ne saurait suffire ici. Il faut que nous disions un mot de plus de la capitulation d'Anvers de 1585, dont M. Kervyn a fait, faute de mieux, le pivot, la pièce de résistance de son acte d'accusation. Ce mot, nous l'empruntons de préférence à M. Théodore Juste qui, pour écrire, en 1858, une *Vie de Marnix de Sainte-Aldegonde*, a eu à sa disposition les documents dont s'est servi M. Kervyn, mais qui en a fait un meilleur et plus loyal usage, les employant tous sans distinction, et nous disant chaque fois, quand ils sont inédits, où ils se trouvent et ce qu'ils valent. Il a pu constater de cette façon (voir page 173 de son livre) que Liévin Caluwaert, le greffier des états généraux, envoyé à Anvers vers la fin du siège, approuva les négociations entamées avec le prince de Parme et déclara qu'elles devaient être continuées, si l'on voulait prévenir la ruine complète de la ville. Que deviennent, en présence de cette approbation en quelque sorte notarielle, la noire trahison, les honteuses pratiques de Philippe de Marnix? Tout cela s'efface et s'évanouit comme un mauvais songe. M. Kervyn s'en sera aperçu, et, fidèle à son système, à sa rancune féroce contre les gueux, il a laissé cette approbation et bien autre chose encore de côté.

Digitized by Google

C'est ainsi que nous avons cherché en vain, dans sa brochure, les documents sur lesquels s'est appuyé M. Juste pour raconter comme quoi, les bourgeois et les soldats d'Anvers étant mourants de faim, à bout de force et de courage, le Sénat avait chargé Marnix, qui ne voulait point en entendre parler de négocier la reddition de la ville, et que, la capitulation signée, il se serait écrié : « J'ai été obligé de suivre la pluralité des voix et non ma tête seule. »

C'est ainsi encore que, voyant M. Kervyn qualifier de traîtres à la patrie les Van Tympel, De Bloyere, les Famars, les Van Damme, tous ceux qui chez nous se mettent en avan et jouent un rôle nécessaire à l'heure de la lassitude et de la défaillance générale, nous nous sommes demandé si les accusations portées contre eux par les agents de la reine Élisabeth d'Angleterre, qui n'aimait les Belges que chez elle et non chez eux, pouvaient être prises au sérieux, et s'il ne convient point de leur opposer la politique du Taciturne à laquelle, après la mort du prince, Marnix, l'un de ses conseillers les plus écoutés, et ses amis demeurent fidèles. Voici pourquoi. Cette politique peu connue a un singulier mérite aux yeux des initiés. Elle leur sert de pierre de touche; elle leur permet de classer sans hésitation les sources historiques qui la concernent, de savoir quels sont les documents nouveaux qu'ils peuvent admettre et ceux dont ils doivent se défier.

L'exposer ici à grands traits suffit pour démontrer son utilité. Elle est allemande jusqu'au moment où, en 1567, Valenciennes, ville impériale, succombe sans être secourue par qui de droit; après cela elle devient et demeure française, non à cause des Valois, mais à cause de leur voisinage et souvent malgré eux, parce que, entre les Huguenots et les Gueux, l'amitié est cimentée par la foi, et que cette amitié suffit pour garantir aux Pays-Bas l'intégrité de son territoire, c'est-à-dire la conservation de ses provinces wallonnes. Et cet avantage n'est pas le seul. L'alliance française excite naturellement la jalousie de l'Angleterre et la pousse à faire, en faveur de notre cause, des sacrifices que sans cela on

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN Digitized by Google

n'eût jamais obtenus d'elle. De quoi s'avise encore la politique orangiste pour garder, malgré l'Espagne, comme bons amis ses voisins? Elle reconnaît à la France son droit de suzeraineté sur la Flandre et l'Artois, enlevé par Charles-Quint à François Ier; à l'Allemagne le sien sur nos autres provinces, à l'exception de la Zélande, dont le protectorat est confié à l'Angleterre. Cette dernière puissance est évidemment la moins favorisée; elle sait qu'elle n'a point en Marnix un ami, et voilà pourquoi, n'en déplaise à M. Kervyn, ses agents en Belgique le maltraitent dans leurs dépêches, et ses agents en Zélande lui font retirer la pension que lui payait cette province. Est-ce assez clair, ou bien nous faut-il, allant jusqu'au bout, prouver par des faits que le Taciturne et Marnix, éclairés par la lumière supérieure de leur génie, sont à cent coudées au-dessus de leurs contemporains et des nôtres qui ne les ont point compris ou devinés?

Nous faut-il dire et démontrer une fois de plus que ces deux pauvres grands hommes ne nous ont jamais trahis, qu'un projet d'annexion de la Belgique à la France, mis à leur charge par M. Kervyn — nous allions oublier d'en parler — est formellement contredit par les actes et documents publiés par MM. Groen van Prinsterer et Gachard, et par les deux mariages véritablement révolutionnaires du Taciturne avec Charlotte de Bourbon, la cousine de Henri IV, et Louise de Coligny, la fille de la plus grande et la plus noble victime de la Saint-Barthélemy? Non, ce serait faire injure au bon sens de nos lecteurs. Ils savent que, si les temps changent, l'homme reste le même, que l'ingratitude a toujours été la récompense de ceux qui sont véritablement grands et forts. Mais c'est déjà trop que les contemporains, livrés aux passions du moment, se trompent et s'égarent; il faut que la postérité intervienne et remette toute chose à sa place.

Elle n'a pas failli à ce devoir en ce qui concerne le XVIe siècle. Plus on l'a creusé et plus il a grandi à nos yeux, et, dût M. Kervyn en crever de malerage, nulle part il n'a

Digitized by Google

été plus glorieux et plus étonnant que dans notre petite Belgique. L'évoquer et le suivre sera toujours le meilleur moyen de ne point retomber dans cette honte et cet esclavage dont les bons catholiques nous menacent, et qui ne seraient pas pour nous une simple convention d'Anvers, mais une véritable capitulation d'Anvers, c'est-à-dire un suicide.

CHARLES RAHLENBECK.

Digitized by Google

DU ROMAN VRAI.

« Roman vrai! roman vrai! Il faudrait s'expliquer! »

Le soir d'été s'embaumait sous les grands arbres. Le docteur s'expliqua.

C'était un de ces jeunes psychologues qui appliquent à l'étude de la vie morale les procédés scientifiques si utiles à l'étude de la vie organique. Ses amis connaissaient son culte pour cette science nouvelle; ils s'étonnaient qu'il demandât au roman autre chose.

« Roman expérimental! Un mot superbe! leur avait-il dit. Si superbe, qu'il pourrait éblouir et égarer! Cela veut-il dire que l'écrivain doit connaître la psychologie, y compris la nôtre : « Prenez mon ours » ? j'en suis. Mais ce serait trop simple, l'idée, et peut-être un peu long, les études. Où sont-ils ceux qui les ont faites? Le mot aurait-il une autre portée? C'est là que je vous attends. Mais *per Bacco* ou par Balzac, ce n'est pas moi qui marchanderai les applaudissements à un Spencer du roman! Pour un Claude-Bernard ou un Mr Pasteur, il serait bon de n'y point trop penser, et j'en connais qui ont divagué en se risquant à en parler sans y avoir réfléchi. Je vous dirai pourquoi quand vous voudrez, et nous rirons! »

Pour aujourd'hui, il avait lancé un mot qui mettait à ses amis la tête en l'air; ils parlaient tous à la fois :

« Roman vrai!

— Tous les romanciers n'ont pas voulu autre chose.

— Depuis cinquante ans, on comprend de mieux en mieux cette nécessité.

— L'antique et solennel vraisemblable ne suffit plus.

— Chaque fois, un mot nouveau marque un progrès du vrai, une révolution de sa méthode.

Digitized by Google

— Le roman de mœurs grisonne, le roman de caractères n'a plus de cheveux. On a le roman psychologique, le roman réaliste, le roman impressionniste, le roman naturaliste...

— Le roman expérimental, enfin!

— Et c'est assez!

— Écoutons : Le docteur en a un autre!

— Servez chaud!

— D'abord, mes amis, le docteur n'a point de panacée, dit-il. Nous allons du connu à l'inconnu, nous. C'est un simple essai, renouvelé des Grecs peut-être, dont je veux parler. Quelque chose comme la vivisection avant l'emploi du curare, ou le pigeonnier de Darwin avant le laboratoire de Dubois-Raymond. Ceux qui en sont à élever des microbes, à vacciner les poules ou à chercher le vaccin contre la rage et la phtisie, peuvent passer outre : ils ont certes mieux à faire. En êtes-vous là? Bravo! Mais si vous ne blaguez pas avec ces grands mots sans la chose, faites voir.

— Voir! voir!

— N'interrompons pas le docteur.

— Fais voir toi-même ton roman vrai.

— Aussitôt! — Eh bien! le roman vrai... Comment dire? M'y voilà... Le roman vrai serait à la vérité psychologique ce que le roman historique est à l'histoire.

— Oh! le vieux jeu!

— Oh! le roman historique!

— Hélas! oui, vieux comme l'*Iliade* d'Homère et la *Comédie humaine* de Balzac, vieux comme les *Niebelungen* et *Ivanhoë*, vieux comme la *Chanson de Roland* de Thérould et la *Chronique de Charles IX* de Mérimée, vieux comme le *Ramayana* de Valmiki et la *Fille du roi d'Égypte* d'Ebbers; sans parler d'Hésiode et de Bret-Hart, de Zoroastre et de Fenimore Cooper. Il y a vingt et une manières d'écrire un roman vrai. Celle qu'on croit la plus simple, l'autobiographie de soi ou d'autrui, est souvent la plus hypocrite des mises en scène ou la plus incomplète des indiscrétions. Je pense à un art plus sérieux. Je parle de ce procédé qu'Horace trouvait

Digitized by Google

favorable et que voici : Prendre un fait vrai, déjà vu ou déjà traité, historique ou privé, soit la jeunesse de Néron ou le ménage d'Emma Bovary ; puis, chercher à expliquer ce qu'on connaît des personnages, à suivre la déduction naturelle des caractères et des événements, à rendre logique le dénouement réel, en montrant, par exemple, comment le jeune empereur qui commença « par où finit Auguste », en arriva au meurtre de Britannicus et la pensionnaire qu'épouse *Charbovary* au suicide. En deux mots : l'éclosion d'un monstre ou l'évolution de l'adultère.

« Les faits principaux étant immuables, tout le travail doit se borner, peut s'élever à l'étude des caractères et des passions, et l'art en se dégageant grandit.

« Quant à Racine, tout a été dit. Pour *Madame Bovary*, on sait que les faits sont vrais. Mais s'est-on jamais demandé si tous les détails l'étaient aussi? Prenons un trait : Est-ce un incident fourni à l'auteur par une indiscrétion quelconque qu'Emma ait pu se sauver de la ruine en acceptant une souillure? Flaubert me semble avoir dû méditer ce point décisif. Supprimer l'épisode, rien n'était plus facile. Elle se tuait pour dettes. Une liquidation par l'arsenic, ça se voit. Mais c'eût été assez sommaire, car une femme qui a tant de ressources dans le tempérament a bien au sac de quoi se tirer de là sans « manger à même » à une poudre blanche du *capharnaüm* de M. Homais. Inventer ou admettre la visite chez le notaire, les propositions de maître Guillaumin, le refus d'Emma, c'était prêter à l'héroïne de l'impudeur un reste de fierté pudique. Elle se tue plutôt que de se vendre : « Quel misérable ! quel goujat ! quelle infamie ! » C'est de l'idéalisme cela, s'il vous plaît ! et cela m'est assez égal, car c'est humain. Cela était bien égal aussi à Flaubert, je parie.

« On lui a reproché de n'avoir pas mené la situation jusqu'au bout. Ce n'est pas à la mort, disait-on, que conduit cette pente. S'il avait changé cette scène, supprimé l'indignation d'Emma, retardé sa ruine et sa mort en précipitant sa honte, le reproche de M. Marius Topin serait plus fondé, ou plutôt le sujet eût été autre. Vendue une fois, elle en eût

Digitized by Google

eu pour la vie ; l'auteur n'aurait sans doute pas manqué de lui faire descendre l'échelle jusqu'au trottoir et elle serait morte d'un autre poison. Flaubert a conservé le dénouement vrai, réel, bien connu ; pour le rendre vraiment vrai : vraisemblable, il a écrit cet épisode qui explique le suicide, devançant l'égout, par un mouvement de caractère bien humain. « Je suis à plaindre, mais pas à vendre ! » A partir de ce cri, le dénouement peut ne pas être ignoble et il a le droit de devenir terrible.

« Il faut en faire son deuil : le célèbre réaliste a rempli les lacunes ou établi la logique d'une histoire vraie par un trait d'idéaliste. »

Idéalisme ! idéaliste ! On se récriait sur ce mot deux fois exprès répété.

Le docteur continua :

« Eh bien ! voilà le genre de théorèmes que je voudrais que le romancier se proposât. Il est trop aisé vraiment d'imaginer ou de recueillir de toutes mains une série d'incidents plus ou moins logiques. Ce qui gêne, on le plie ; ce qui encombre, on le taille ; ce qu'on ignore, on l'esquive ; ce qui ne tient pas ensemble, on le soude : un géant brisé et mal ressoudé, comme Quasimodo. Ce qui semblerait inexpliqué, on le supprime ; invraisemblable, on le dénature ; les lacunes se comblent d'un trait de plume, les illogismes disparaissent sous un mot spirituel. On a vu ainsi, au théâtre — le roman montre moins ce travail, plus visible dans les répétitions — des personnages principaux disparaître, se transformer, tourner du tragique au comique, changer d'âge, de position, de sexe, au gré de l'effet à produire avec des mœurs de fantaisie qu'on fait briller sur toutes les facettes rien qu'en remuant le tas : art facile du mélodrame et du feuilleton ! A peine de l'art ! Du kaléidoscope !

« Rester dans une donnée exacte, ne pas s'écarter des caractères ni de la situation, c'est une autre affaire. Quand on invente, on est tenté de sortir des difficultés, et l'imagination, cette bonne à tout faire, est là, toujours prête à vous éviter les longues préparations, les dures études, un grand

Digitized by Google

effort, un travail sérieux. Mais un problème étant posé : le meurtre de Britannicus ou le suicide d'Emma, le résoudre sans briser la déduction logique, en n'inventant rien qui ne reste dans la chaîne des passions, dans le choc des caractères, rien qui ne rétablisse ou ne continue la vérité du cœur humain, voilà évidemment ce qu'il y a de plus difficile dans l'art du romancier ou du dramaturge. Eschyle, Shakespeare, Racine n'ont guère inventé autre chose et c'est par là qu'ils sont grands.

« Même dans l'étude d'un caractère sur le vif, quand on a eu la bonne fortune de suivre une histoire dans ses diverses péripéties, on n'a pas tout vu. L'homme se cache tant de choses à lui-même qu'il n'a garde de montrer aux autres, et il se connaît trop peu pour ne pas souvent se tromper en parlant de lui. Le sceptique qui ne voit que mobiles mauvais ou cas pathologiques derrière les observations ou les confidences, est le pire des observateurs. Le véritable écrivain doit être un moraliste sincère, un psychologue, né avec la faculté de pénétrer les sentiments et exercé par l'étude philosophique à les analyser. Alors encore, rien n'est possible sans les qualités littéraires qui soufflent la vie à ces matériaux : le mythe de Pygmalion sera toujours juste. Il faut connaître à fond la nature humaine pour constituer un seul caractère.

« Puisque j'y suis et que la nuit est belle, écoutez encore.

« Ces sujets sont partout. Ceux qu'on a traités autrefois ne l'ont pas été avec assez de talent ni peut-être dans un temps où le roman fût assez porté à la psychologie. Les maîtres les dédaignaient ou n'y songeaient pas.

« Je préférerais des sujets purement intimes à ceux qui appartiennent par un côté à l'histoire. Un de ce dernier genre, et bien connu, est la vie de Swift, qu'on accuse d'avoir mené deux amours de front et sacrifié l'un et l'autre. Comment résoudre cette énigme? Devait-on attribuer l'ambiguïté de sa conduite à une infirmité physique, comme on l'a fait, ou à la vengeance d'humiliations cruelles? Fallait-il y voir seulement le résultat d'un caractère irrésolu dans ses vio-

Digitized by Google

lences ou de devoirs inconciliables en des circonstances délicates? M. Léon de Wailly a voulu « défendre la mémoire de ce beau génie, de ce grand cœur » contre les cancans des Trois Royaumes. Rien que ce but était fait pour le fourvoyer. Il justifie Swift et ne l'étudie point. Où il faudrait approfondir et mettre en scène l'entier caractère de cet homme redoutable, il n'en fait qu'un modèle de dévouements invraisemblables. C'est à peine si les coups de boutoir du pamphlétaire y percent; ce qui domine, ce sont des raffinements d'idéalisme de Swift et de son ami. Si le « héros » n'était pas appelé, dans ce roman, l'auteur de *Gulliver*, on ne se douterait pas qu'il s'agit de cet homme de génie, amer et terrible, qui fit trembler l'Angleterre et flagella l'humanité.

« Un écrivain anglais, M. Forster, a passé de longues années à étudier la vie de Swift; il en est arrivé, dans un livre posthume et inachevé, à rétorquer les accusations. Mais il ne cache rien de ce qui appartient à l'histoire. Ce roman n'en est sans doute pas devenu impossible, car il y a toujours à créer pour la psychologie dans un portrait que l'histoire rétablit; mais il devrait être repris sur nouveaux frais, sur informations meilleures, avec beaucoup d'art et de philosophie.

« Le plus grand sujet pareil d'histoire littéraire de notre temps serait peut-être les amours d'Alfred de Musset et de M^me^ Sand. Tout ce qui en a été publié : le roman de George Sand, les vers du poète, le roman de son frère, autorise cette étude. Les discussions, les mémoires, les lettres y ajouteraient des documents suffisants. Traîner l'un ou l'autre des amants sur la claie pour porter un poète ou une romancière aux nues, ce serait mesquin et plat. Faire la part de tout, établir, dans la vérité du milieu, la vérité des caractères, en gardant le respect de la justice autant que des personnages, quelle connaissance du cœur humain, quelle hardiesse à fouiller ses plus profonds replis, quelle délicatesse dans les appréciations, quel art d'analyse dans la mise en scène y seraient nécessaires! M'est avis que ce serait plus difficile, mais plus grand, plus digne du *roman*

Digitized by Google

expérimental et de l'art moderne que tous les livres de prétendues observations naturalistes et d'allusions politiques, où ce qui manque le plus généralement, c'est le sens politique et le naturel. Ce qu'il y faudrait créer serait peu de chose sans doute, mais ces peu de chose font la grandeur des œuvres.

« Changer la place du soleil ou les phases de la lune au gré de l'effet qu'on veut atteindre, ces bévues à la Josué ne sont rien auprès de ces hybridités de personnages, faits de pièces et morceaux, n'appartenant pas au même homme, comme des portraits à cinquante francs dont une photographie a servi pour la figure, et dont le reste, le torse, la pose, les mains, est d'un modèle ou même d'un vieux portrait de cent ans. Les mœurs ont des phases plus nécessaires à respecter que les cornes de la lune et les portraits de roman, comme les autres, doivent ressembler de la tête au pied.

« Il y aurait un livre à faire sur ce sujet. On y recueillerait ce que les maîtres du théâtre et du roman ont emprunté à leurs observations personnelles ou à celles de leurs devanciers; puis, en découvrant ce qu'ils ont ajouté, retranché, transformé, on chercherait en quoi ils y ont réussi ou se sont égarés. Ce qu'on sait des répétitions théâtrales, le romancier moderne — après Goethe d'ailleurs — commence, pour le roman à y initier le lecteur. Lorsque l'auteur ne le fait pas, il a toujours un ami complaisant, bien placé pour écouter à sa porte. Il ne ferait pas toujours bon d'en croire l'un ou l'autre sur parole, et il serait même prudent de ne pas accepter sans bénéfice d'inventaire les aveux qui se tournent contre l'écrivain. Mais rien n'est mieux fait pour éclairer le problème.

« Que M. Zola, par exemple, après le livre de M. Alexis, ait encore raisonnablement le droit de mettre en tête de nouveaux romans un titre général — assez prétentieux du reste, et où la tendance envahit l'art — mais qui ferait supposer qu'il a réuni tout un ensemble d'observations dans les dernières années du règne de Napoléon III, les premières de sa vie littéraire, qu'il ne sort pas de là et que le tout lui

Digitized by Google

suffit, sans plus, cela importe assez peu à un titre. Cependant, puisqu'on prend la peine de nous apprendre qu'en telle ou telle année, digne de mémoire, l'auteur de *Pot-bouille* et de *Au Bonheur des dames*, ayant eu l'idée d'un roman nouveau, s'est mis en quête et à l'étude de ses types, il faut une certaine dose de confiance dans le public pour lui donner encore des observations faites dix ans après Sedan comme des pages d'une *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second empire.*

« M. Daudet publie l'*Histoire de mes livres.* Dans la page qu'il consacre à *Jack* on trouve cette phrase :

« En comparant l'histoire de Raoul et le roman de Jack, « il est aisé de démêler le vrai de ce qui est d'invention, ou « du moins — car j'invente peu — ce qui m'est venu « d'ailleurs. »

« Qu'un romancier invente peu, rien de mieux, je le crois. Mais ce qui lui vient d'ailleurs, voilà qui devient inquiétant. Ne serait-ce pas la main du premier venu ajoutée au portrait de quelqu'un? Encore bien si ce n'est pas le nez ou le cœur!

« L'auteur raconte où et comment il a trouvé un épisode « imaginaire », « photographié » une noce qui lui manquait, « deviné » la mère de Jack, qu'il « n'a pas connue », mêlé à la « noble existence si droite et ouverte » d'un médecin qu'il connaît « un drame sinistre tiré d'*ailleurs* », etc., etc. Voilà, dans ce qu'il appelle « les dessous établis », bien des éléments d'incohérences, des chances d'erreur, des dangers de confusion! Ce que la critique pourrait trouver de suspect, d'inharmonique dans ce roman s'expliquerait, s'éclairerait par ces confidences. Tiens : un pied de fille à la jambe d'un garçonnet! Bon : un mot d'atelier! une jambe de mannequin! un sein d'après le plâtre! un détail pris aux mœurs d'un autre siècle! ou, comme dit Horace, une queue de poisson!

« Une petite expérience m'est personnelle sur ce point, ajouta le docteur. Un romancier, que je ne nommerai pas, me semblait avoir créé un type impossible Je le lui dis. — Je l'ai vu ! telle fut sa réponse. Une réponse péremptoire!

Digitized by Google

— Voyons ! Voyons ! Ce personnage, dont vous faites dans le roman un célibataire, quand vous l'avez vu dans la vie n'était-il pas marié ? — Oui, qu'importe ? — Il importait si bien que ce mariage, mal assorti, fait pour aigrir un caractère et changer un homme, expliquait tout. Supprimer ce seul trait, c'était à n'y rien comprendre. Mais analyser le travail de démoralisation que le malheur qu'on subit, les tracasseries sous lesquelles on courbe la tête, opèrent dans certaines natures, qui, de loyales deviennent hypocrites, de croyantes sceptiques, d'honnêtes vicieuses et vindicatives, cela rendait l'homme vraisemblable en rentrant dans le vrai.

« Je dois me tromper fort, ou on verrait dans un livre pareil que de talent et quel genre de talent il faut pour « inventer peu », sans quoi on pourra être la Bruyère ou Massillon, Saint-Simon ou Rostoptchine ; on ne sera jamais Shakespeare, Racine, Molière, ou un maître du roman vrai. Pour y arriver, un peu de direction n'est pas de trop.

« Mettons que ces faits exacts, ces caractères à respecter, ce problème dont on ne peut sortir, ce dénouement fixe, fournis par la vie réelle, soient des lisières, comme est pour le physiologue la nécessité de pouvoir reproduire une expérimentation à volonté. Mais c'est ainsi qu'on apprend à marcher, mes enfants ! Essayez ! »

Le docteur stimulait ainsi le zèle de ses amis. Qui d'entre eux a essayé ? Qui essayera ? Nous le saurons peut-être un jour. Mais l'idée a semblé assez utile à l'un des auditeurs pour ne pas la réserver à un petit cénacle, peu ambitieux d'ailleurs, et en tout cas, pas du tout désireux de mettre sous le boisseau le moindre lumignon. Plus on s'y essayera, plus il y aura de chances qu'on y réussisse. Le concours est ouvert. L'éternel mot d'ordre des littératures n'est-il pas la parole d'un empereur romain mourant : « Travaillons ! »

Ch. Potvin.

Digitized by Google

SAINT-SIMON ET LE NATURALISME.

La publication des *Papiers inédits*, et particulièrement de ceux relatifs à l'ambassade d'Espagne de 1721, renferme, si on les rapproche des Mémoires, des enseignements littéraires précieux, et complète les observations de la critique. Les lettres et dépêches en question n'offrent qu'un intérêt fort mince au point de vue historique, mais elles permettent d'étudier de plus près l'auteur des Mémoires et de chercher, avec plus de précision qu'autrefois, l'action du duc de Saint-Simon sur le développement de la littérature française.

Saint-Simon analyse tout ce qu'il voit; rien n'échappe à son observation, et cette faculté est la dominante de son génie. Nul écrivain ne fut observateur à ce point : « Je le suivis exactement partout de mes regards. — Je le regardai à le pénétrer. » Il a de ces expressions rudes qui coulent sur le papier, dans une rédaction abandonnée, comme des gouttes de plomb. Ce regard, vous ne l'oublierez plus. Il luira de la même flamme aiguë dans la foule des courtisans qui grouillent autour du roi, dans la cohue des armées, dans les intrigues de la diplomatie européenne; il fera la lumière dans les perfidies les plus noires; pas un coin ne restera dans l'ombre, pas un geste ne passera inaperçu. Les mots qui partent, les physionomies qui se contractent, le théâtre tout entier où la comédie humaine se déroule, rien n'échappe à son attention, et les Mémoires s'animent de ces détails qui

Digitized by Google

se pressent, de ces anecdotes, de ces réflexions, de ces portraits qui se font cortège. De là un fourmillement, une vie dont aucune œuvre, si ce n'est celle de Shakespeare, ne nous fournit d'exemple et que nous ne retrouverons plus que dans l'épopée moderne de Balzac.

Je ne connais point d'hommes qui enfantèrent « une humanité plus large et plus vivante ». Mais ce qui frappe dans l'œuvre de Saint-Simon, c'est que, de tous ces détails entassés, de ces bavardages d'antichambre, de ces intrigues de cour et de politique, de ces indiscrétions de salon, de ces considérations d'État, de ces nouvelles à la main, se dégage la physionomie énorme d'une époque, comme si tous ces souvenirs avaient bien moins servi à dessiner le portrait de quelques individus que celui de tout un siècle.

Saint-Simon ne s'est jamais élevé à un type général : son esprit n'était point doué des facultés de généralisation. Et cependant, comme le dit Sainte-Beuve, il est le premier qui ait donné, avec l'infinité des détails, une impression vaste des ensembles. L'illustre critique, en parlant de l'impression vaste des ensembles, a touché du doigt l'élément nouveau que le duc de Saint-Simon introduisit dans la littérature française.

Nisard, un fervent du XVII^e^ siècle, écrivait un jour : « Il fallait à l'esprit français et à notre langue ce qui devait faire de l'un l'esprit humain et rendre l'autre universelle, à savoir les *idées générales* et ces vérités de l'ordre moral, dont l'expression, dans un langage définitif, est proprement la littérature ou l'art. » Idées générales, caractères généraux, passions générales, tout le classicisme est là dedans. Le XVII^e^ siècle, au lieu de pousser des réalités sur la scène, donnait un corps à des conceptions; les personnages étaient de véritables entités : l'amour maternel en soi dans Andromaque, la soumission filiale en soi dans Iphigénie, l'avarice en soi dans Harpagon, la misanthropie en soi dans Alceste. Ce fut une grande époque. Les tragiques anciens furent égalés, les comiques latins et grecs furent dépassés de haut. Les poètes créaient eux-mêmes, par abstraction, des carac-

Digitized by Google

tères généraux et des passions générales. Ces fortes œuvres inoccupaient le public, qui se contentait de reconnaître, le soir, après la représentation des comédiens du roi, les types secondaires dont les particularités essentielles avaient servi d'éléments à l'auteur. Cent ans plus tard, Diderot regrettait que les types généraux fussent épuisés, qu'il n'y eût plus de grands caractères et des passions souveraines. Le XVII^e^ siècle avait tout fait, et l'auteur du *Fils naturel* et du *Père prodigue* se demandait si, en serrant de plus près la réalité, on ne trouverait point une littérature nouvelle, plus vraie et plus féconde. Il pensait que l'émotion s'évanouit dans des généralisations trop vastes et que les passions générales et les caractères généraux étaient trop loin de l'humanité pour qu'ils pussent encore nous intéresser et nous émouvoir.

Ne trouvons-nous pas la même préoccupation dans les Mémoires? Saint-Simon ne s'attache-t-il pas à exprimer la réalité dans ses moindres détails, n'en négligeant aucun sous prétexte de décence, perçant, attentif à tout, brutal parfois, peu soucieux de politesse et, aussitôt après, selon le personnage, délicat et tendre, hautain et sévère? Je ne connais pas dans Molière de types aussi vivants que ceux de Harlay père et fils dans le duc de Saint-Simon, et qui donnent une illusion de réalité plus vive. C'est que celui-ci est plus près de la nature que celui-là.

Saint-Simon marque le premier stade de l'évolution littéraire qui se développe, à travers le XIX^e^ siècle, dans le roman naturaliste de Stendahl, de Balzac, de Flaubert, des frères de Goncourt, de Zola et de Daudet. Le romantisme essaya de vivre des conceptions de l'esprit; il ne songea pas à créer des types supérieurs avec les éléments fournis par les types secondaires, opération dont le fonds est encore la nature; il créa des types secondaires de toute pièce, loin de la nature, avec des sentiments d'invention, des passions imaginées, dans des milieux invraisemblables, que l'observation n'avait saisis sur aucun point du monde ni à aucune époque de l'histoire. Le naturalisme contemporain a compris que, l'idée étant postérieure à l'impression, il fallait chercher, avant tout,

Digitized by Google

à communiquer celle-ci pour faire naître celle-là dans le cerveau du lecteur. Déjà ce besoin de communiquer l'impression avait tourmenté la fin du XVIII^e^ siècle. Saint-Simon, lui, se joue des difficultés qui troublaient Diderot, et son génie lui fournit la langue impressionniste la plus puissante qui fut jamais. La langue du XVII^e^ siècle était bien celle qui convenait à un art de convention, fait d'abstractions et de concepts ; elle fut insuffisante, dans son vocable et dans sa forme, le jour où les belles-lettres se trouvèrent face à face avec la nature et que l'impression devint le plus important moyen littéraire. Il fallut alors étudier les ressources de cet élément nouveau, la langue qui lui convient, les mots qui devaient être l'expression du monde où l'on entrait ; il fallut encore inventer une architecture littéraire nouvelle, construire ses œuvres selon les besoins nouveaux qui se manifestaient, pénétrer plus avant dans la réalité, l'observer dans ses formes, dans ses couleurs et jusque dans ses odeurs, dans ses propriétés les plus diverses enfin, pour mieux saisir les hommes en excitant en eux toutes les sensations de la nature.

Si la sensation est sentie, comme diraient les physiologistes, l'idée surgit aussitôt et, de tous les détails qui nous frappent, du milieu où les personnages s'agitent, de leurs physionomies, de leurs caractères, de leurs passions, de toutes ces activités qui s'exercent, se dégage une impression large, les traits puissants d'une physionomie dominante, l'idée d'un type général. Mais, dans ces conditions, le public est le vrai créateur et c'est lui qui s'élève à la conception au milieu des réalités éparses.

L'école spiritualiste élaguait, émondait et, comme les quatre amis des *Amours de Psyché* (Boileau, Molière, Racine et La Fontaine lui-même, l'auteur du conte), elle préférait les allées droites de Versailles, les pelouses tirées au cordeau, les bassins où nageaient des Neptunes en bronze et des Naïades en marbre blanc, aux étangs bordés de saules. L'école positiviste n'élague rien ; elle dédaigne la nature artificielle, créée par les architectes de jardins et les romantiques,

Digitized by Google

mais, saisissant la réalité corps à corps, elle la jette tout entière dans ses œuvres, avec ses difformités et ses grâces, sans se soucier des préjugés de convenance littéraire, des évanouissements de la routine ni des hauts-le-cœur des estomacs académiques. Elle sait que donner une impression complète de la nature est déjà une tâche assez lourde, sans se prêter encore à émonder celle-ci comme les sapins de nos parcs, à choisir dans cette large moisson répandue autour de nous ce qui ne froisse aucune susceptibilité niaise et risquer de ne reproduire ainsi qu'une réalité étriquée, boiteuse, d'une fadeur désespérante, sans rien des virilités, des robustesses de la réalité même, avec ses beautés et ses laideurs.

« Ce serait une curieuse étude que de dire, écrivait Zola, comment travaillent nos grands romanciers contemporains. Ils établissent presque tous leurs œuvres sur des notes prises longuement. Quand ils ont étudié avec un soin scrupuleux le terrain où ils doivent marcher, quand ils se sont renseignés à toutes les sources et qu'ils tiennent en main les documents multiples dont ils ont besoin, alors seulement ils se décident à écrire. » Puis il nous les montre se mettant en campagne, faisant causer les hommes, collectionnant les mots, les histoires, les portraits, allant aux documents écrits, lisant tout ce qui peut être utile. Le duc de Saint-Simon ne procédait pas autrement. Écoutez Sainte-Beuve : « Saint-Simon s'adonne à l'histoire, au sortir de l'enfance, comme à un travail, comme à une mission. Ce n'est pas au courant de la plume qu'il s'amuse à se ressouvenir de loin et en vieillissant, comme fait Retz; méthode toujours scabreuse, source inévitable de confusions et de méprises. Il amasse jour par jour, il écrit chaque soir; il commence dès dix-neuf ans sous la tente, et il continue sans relâche à Versailles et partout. Il s'informe sans cesse comme un Hérodote. Sur les généalogies, il en remontrerait au père Anselme. Il raisonne du passé comme un Boulainvilliers. Dans le présent il est à tout, il a vent de toutes les pistes et en tient registre incontinent. »

Digitized by Google

Ce ne fut qu'après avoir amassé tous ces matériaux que le duc se mit à composer ses immortels Mémoires. Les notes tracées rapidement, sans ordre, au hasard des événements, serviront d'aide-mémoire à Saint-Simon. Elles sont courtes, sans développement; aucune réflexion ne les encombre, elles sont telles enfin qu'il ne sera point tenté de les suivre rigoureusement et d'enlever ainsi à sa rédaction cette spontanéité du souvenir qui donne à l'œuvre sa couleur et sa force. Et cependant la mémoire, guidée ainsi par des notes incomplètes, sera d'une précision étonnante et se peuplera de tout ce que les notes ont négligé.

La publication des *Papiers inédits*, relatifs à l'ambassade d'Espagne, nous permet de comparer les notes et la rédaction définitive. Ces notes, il importe de le constater, n'ont rien de sec, rien qui rappelle les almanachs historiques de Dangeau et, plus tard, de Barbier et de tant d'autres; cela tient ensemble comme une page de M^me^ d'Aulnoy. Mais rien aussi ne révèle cette passion créatrice qui s'allumera loin des événements; il faut, pour que la vie circule dans les récits et les portraits de Saint-Simon, que les hommes et les choses soient situés dans une perspective profonde et passent à travers la mémoire brûlante de l'écrivain. L'impression ne trouve sa forme qu'à distance, et lorsqu'elle est au point elle mord, elle pénètre. C'est que Saint-Simon a le sens du réel, qui préoccupe si fort la critique naturaliste; mais ce sens n'acquiert chez lui toute sa vigueur, ne trouve l'expression juste que si le duc laisse un règne et une régence derrière lui, et qu'après s'être retourné, il les regarde, déployant dans le passé les événements auxquels il se mêla et les hommes qu'il connut. Le sens du réel, a-t-on dit, c'est de sentir la nature et de la rendre telle qu'elle est. S'il suffisait de voir, Dangeau serait supérieur à Saint-Simon. Or, aucun écrivain ne posséda le sens du réel comme Saint-Simon, aucun ne sentit le XVII^e^ siècle et les premières années du XVIII^e^ comme il les sentit; aussi n'en est-il point, même parmi de plus exacts, de plus précis, de plus scrupuleux, qui nous fasse connaître plus réellement le règne de Louis XIV et le gouvernement de Philippe d'Orléans.

Digitized by Google

Saint-Simon avait le tact de l'écrivain qui sait choisir au milieu des notes entassées et *situe* avec art les éléments que ses papiers lui fournissent. La publication des lettres de Saint-Simon au roi Louis XV, au régent, au cardinal Dubois, à M. de Belle-Isle nous permet de nous rendre compte des procédés, lorsque nous les comparons aux Mémoires. On sait que cette correspondance fut, en grande partie, écrite de Madrid pendant l'ambassade de Saint-Simon, chargé de représenter Philippe d'Orléans au mariage du prince des Asturies, fils du roi d'Espagne, avec M^lle^ de Montpensier, fille du régent. Si, dans la copie des lettres, le duc trouve une note qui encombre le récit et nuit à l'impression, il la passe sous silence ; juge-t-il qu'elle serait mieux en place quelques pages plus loin, il la tient en réserve et l'introduit à point, la mettant ainsi en valeur ou s'en servant pour pousser une anecdote, une description ou un portrait en relief. Un exemple précisera cette observation. Il avait le cœur soulevé de dégoût en présence du roi d'Espagne, Philippe V, ne quittant jamais la reine, jusqu'à faire placer la chaise percée de celle-ci à côté de la sienne, ne découchant pas d'avec sa femme, dans un lit de quatre pieds de large, ni pendant ses fièvres ni même pendant ses couches. Lisez ce passage dans les *Papiers inédits*, c'est la narration banale, morte, surchargée de verbes ; lisez-la dans les Mémoires, la narration est leste, rapide, saisissante, et l'impression vous pénètre : « Fièvres, maladie telle qu'elle pût être de part ou d'autre, couches enfin, jamais une seule nuit de séparation ; et la feue-reine, pourrie d'écrouelles, le roi ne découcha d'avec elle que peu de jours avant sa mort. » Le dégoût est complet, le cœur monte aux lèvres quand la « pourrie d'écrouelles » éclate. C'est le détail que les notes négligent et dont Saint-Simon se souvient lorsqu'il s'agit de communiquer l'impression. Dans ses notes, à propos des lectures pieuses du roi et de la reine, il dit : « Une fois pour toutes, la lecture se doit toujours entendre pour eux de livres de dévotion et jamais d'aucune autre, qu'ils se sont interdite pour toujours. » Il négligera ce trait dans la partie

Digitized by Google

correspondante de l'œuvre définitive ; mais il s'en souviendra juste à point pour donner ailleurs le ton, la note, la couleur. Saint-Simon comprend qu'il faut grouper avec art les documents qu'il a sous les yeux et les *situer* selon les besoins de l'impression.

Quand il le peut, il anime sa narration en faisant parler les personnages qu'il met en scène, rarement sous forme de dialogue, mais plutôt selon le procédé que l'abbé Prévost empruntait à Mme de La Fayette et qui consiste à ne donner qu'un résumé des conversations. Il semblait qu'à cette époque on s'appliquât à maintenir entre les genres les distinctions bien tranchées des castes, et à n'appliquer au roman aucun des moyens de la littérature du théâtre. Et cependant les dialogues sont transcrits par Saint-Simon avec un entrain, une verve, une passion, une telle illusion d'histoire ressuscitée, que toute cette nature morte se réveille dans le bruit des paroles échangées. Il faut lire, pour se rendre compte de la justesse de cette observation, le passage où il énumère les privilégiés de la reine, ceux qui sont autorisés à assister à la toilette royale ; parlant de l'un et de l'autre, il donnera un corps aux noms qu'il cite en rappelant une chose particulière à celui-ci ou à celui-là, et telle qu'elle marque les physionomies des gens empressés autour de la souveraine ; puis « par-ci par-là, quelque petit avis de réprimande de la reine à ses dames sur l'assiduité de leur service. »

Il est clair que, dans cet entraînement, la vérité historique est parfois fort maltraitée ; mais ce sont là des détails sans importance aucune, au point de vue de la perception claire de l'ensemble, que nous devons à l'abondance de documents rédigés à la diable, comme disait Chateaubriand. Voltaire, paraît-il, eut l'intention de réfuter toutes les erreurs de Saint-Simon, tout ce qu'il avait sacrifié de vérité à la haine et à la colère. Voltaire essaya d'éteindre la gloire de Pascal, et la gloire de Pascal n'a pas perdu un rayon dans cette bataille engagée contre Port-Royal. Il en eût été de même de la gloire de Saint-Simon. Nous comprenons l'indifférence

Digitized by Google

littéraire du XVIII^e siècle devant les feuilles manuscrites des Mémoires, et nous ne saurions nous étonner du jugement de la marquise de Créquy : « Cela est mal écrit, mais le goût que nous avons pour le siècle de Louis XIV nous en rend les détails précieux. » Vingt ans avant cette lettre de la marquise à Seinac de Meilhan, la vieille M^me^ du Deffand écrivait à Walpole, à propos de la lecture des Mémoires : « Elle vous amuserait, quoique le style en soit abominable, les portraits mal faits; l'auteur n'est point un homme d'esprit; mais comme il était au fait de tout, les choses qu'il raconte sont curieuses et intéressantes. »

Le XVIII^e siècle ne pouvait comprendre Saint-Simon, j'en excepte Diderot, qui chercha la formule d'un art nouveau, serrant la réalité de plus près et dont Saint-Simon, sans qu'il s'en doutât, avait posé les larges assises. Et cependant, les contemporains de Voltaire glissaient sur la pente du naturalisme; Jean-Jacques ouvrait la nature entière, avec ses spectacles grandioses, à la littérature épuisée par les généralisations philosophiques du XVII^e siècle et les émotions fausses du XVIII^e. Mais l'organisation nerveuse des hommes de ce temps n'était pas encore susceptible d'être excitée par la réalité des choses; tout se passait dans le cerveau des écrivains et des artistes, sans que le corps fût secoué par les sensations fortes de la nature dont on voulait exprimer les beautés. La convention littéraire, les vieilles traditions pesaient encore sur les épaules de ce siècle, incapable de comprendre les réalités brutales, les mots à l'emporte-pièce, les incorrections fougueuses de Saint-Simon. On lisait les Mémoires pour y découvrir les scandales du grand règne, les souillures des plus hautes familles, les intrigues et les bassesses de tout ce peuple empanaché de Versailles. Les lecteurs et les lectrices du temps ne trouvaient dans cette œuvre immortelle que « des détails précieux », comme M^me^ de Créquy, ou comme M^me^ du Deffand, « la distraction de ses longues heures d'aveugle ». Mais personne ne se demandait pourquoi les Souvenirs de M^me^ de Caylus, de La Fare, de Choisy, de M^me^ de La Fayette n'atta-

Digitized by Google

chaient pas aussi vivement que les feuilles volantes des Mémoires, personne, pas même Diderot. Saint-Simon communiquait à ses neveux de la fin du siècle l'impression du XVII^e^; il les enlevait au Versailles de Louis XV et les laissait retomber dans le Versailles de Louis XIV, et la passion dont il les secouait avait une telle intensité que M^me^ du Deffand put écrire ce mot si vrai, dont elle ne comprit pas toute l'importance : « Les Mémoires de Saint-Simon vous mettent hors de vous; ils vous transportent au cœur d'un autre siècle. »

On a dit avec raison qu'il est prudent de contrôler l'exactitude des renseignements que fournissent les Mémoires. Saint-Simon est l'homme du parti-pris; on le surprend parfois à mentir, inconsciemment, oubliant ses notes, dans les fureurs de sa rédaction, fermant les yeux sur les vérités étalées dans ses lettres manuscrites, et, comme s'il écrivait dans ce temps qu'il raconte, s'agitant, entraîné par ses préventions ou ses haines, il sent renaître en lui toutes ses admirations et ses colères. Il revit une fois encore dans les temps dont il retrace les épisodes, mais avec l'expérience de ses déceptions et un redoublement de rancunes qui l'aveugle. Rien de tout cela dans les *Papiers inédits*, où il sacrifie à sa fortune, à son ambition. « Je n'ai jamais été faux, dit-il; cependant, il me semblait de la fausseté de vivre avec le duc du Maine comme avec un autre homme indifférent. Néanmoins, je m'y pliai comme je pus par la nécessité de la bienséance. » Cette nécessité de bienséance ne devait plus le retenir dans la rédaction de ses Mémoires, loin des démêlés qui agitaient sa vie politique; aussi tant de colères comprimées sous le poids des devoirs de cour éclatèrent-elles, lorsque la poussée se relâcha, dans une tempête de traits acérés, d'appréciations sanglantes et de portraits grimaçants. Au fond de sa chambre d'études, il se vante de ses résistances aux grands, de ses ripostes, de ses entêtements; c'est là le petit côté. Mais l'orgueil l'égare; il sent qu'il est le juge suprême du grand siècle; que rois, princes, gens de cour, tout ce qui eut un nom, tout ce qui brilla, tout ce qui joua un rôle dans l'histoire de ce temps passe devant son tribunal

Digitized by Google

et qu'il absout ou qu'il condamne. Il s'en faut qu'il eût toujours les audaces qu'il raconte, les hauteurs dont il se pare devant la postérité. Je me souviens de ce mot qu'il écrivait un jour sur le maréchal de Villeroy « qui se piquoit de ne rien craindre et qui, pour s'en mieux parer, tenoit souvent des propos fort hardis au Régent, *qu'il paraphrasoit au double en public*, où le cardinal Dubois n'étoit pas ménagé ». Ces lignes ne s'appliquent-elles pas à Saint-Simon lui-même et n'avons-nous pas au double, dans ses Mémoires, ses brutales franchises et ses échappées véhémentes?

Tout cela est d'une personnalité extraordinaire, exagérée; mais la littérature ne saurait s'en plaindre, car les Mémoires doivent à ces hauteurs emportées et à cet orgueil et le ton souverain et l'irrésistible domination.

Saint-Simon fut l'écrivain le moins conscient de son génie; il est de ces prosateurs qui sont excellents sans chercher à l'être et auxquels on peut appliquer ce mot de Renan : « Il eut la première qualité de l'écrivain, qui est de ne pas songer à écrire. » Le style de Saint-Simon révèle les qualités et les petitesses de son esprit; tantôt le grand seigneur trahit les regrets des siècles féodaux dans des expressions empruntées à ce vieux langage du temps où le baron était le maître du vilain. Parlant du maréchal de Villars, il s'exprime ainsi : « Du reste, inapte à tout, payant de grandes manières et de sottise, il n'eut de dupe que le régent du royaume; et si ce n'étoit pas manque d'esprit et de connaissance », locution empruntée au style d'autrefois. La Fontaine aura de ces souvenirs de grammaire morte; comme Saint-Simon, il ne les utilisera pas sans nécessité, mais pour orner son vers de cette fleur de naïveté cueillie dans Marie de France et dans le Roman du Renard. Dans la phrase du duc, ces archaïsmes ont quelque chose de fin et de dédaigneux pour cette langue courbée sous le joug de l'Académie comme la noblesse aux pieds du roi. Saint-Simon, en dépit des règles, en dépit de la docte compagnie, en dépit de son temps, brisera les chaînes que la tyrannie littéraire fait peser sur la prose française, et ce seigneur, frondeur et plein de vues, comme disait M^me^ de

Digitized by Google

Maintenon, sera frondeur dans sa prose et plein de vues dans sa littérature.

Parfois, il sera troublé par la préciosité de Voiture et de l'Hôtel de Rambouillet : « J'admirai, dira-t-il, les cavillations de ses réponses et la pertinacité de son attachement. » Mais ce sont là des riens, noyés dans cette œuvre qui roule, avec un bruit d'océan, sa prose robuste, illuminée d'éclairs. Mme de Créquy, Mme du Deffand, tout le XVIIIe siècle, étaient d'accord sur ce point : les Mémoires sont mal écrits. On peut mal écrire, être incorrect dans le feu de la rédaction, outrager même la grammaire, tout en ayant une originalité véritable dans l'expression et en étant un grand écrivain. C'est le cas de Saint-Simon : il a l'expression personnelle et « il n'est pas nécessaire qu'elle soit une formule parfaite ». Je connais tel écrivain dont la prose ne résisterait pas à l'analyse grammaticale des pédants et qui éclate, au-dessus des œuvres proprement stylées, farcies de vieilles images et de lieux communs usés, fripés, en loques. Quel lettré sérieux préférera Mlle de La Fayette à Saint-Simon, Daucourt à Molière, Florian à La Fontaine, et, dans le roman moderne, Octave Feuillet à Zola? Mais, pour avoir l'expression personnelle, il faut l'impression intense, profonde, vibrant sous les évocations de choses vues et senties ; il faut cette passion du souvenir, ce foyer qu'un rien enflamme : « Le plus grand exemple de l'expression personnelle dans notre littérature, dit Émile Zola, est celui de Saint-Simon. Voilà un écrivain qui écrit avec son sang et sa bile, et qui a laissé des pages inoubliables d'intensité et de vie. J'ai tort de l'appeler un écrivain ; il était mieux que cela, car il ne semble pas s'être soucié d'écrire, et il est arrivé du coup au plus haut style, à la création d'une langue, à l'expression vivante. Chez nos plus illustres auteurs, on sent la rhétorique, l'apprêt de la phrase; une odeur d'encre se dégage des pages. Chez lui, rien de ces choses; la phrase n'est qu'une palpitation de la vie, la passion a séché l'encre, l'œuvre est un cri humain, le long monologue d'un homme qui vit tout haut. »

Digitized by Google

Le mot dira l'impression ; il frappe, il se grave. Rarement l'image se développe dans un membre de phrase, elle éclate dans un verbe nouveau, téméraire, qui vibre des sensations évoquées. S'agit-il du médecin Fagon, honteux de son ignorance médicale, à bout de son art et de ses espérances, les Mémoires nous le montreront qui « se limaçonne, en grommelant, sur son bâton, sans oser répliquer, de peur d'essuyer pis ». Tantôt il se souviendra de Rabelais et parlera « d'une conduite confite en félonie ». Puis il montrera Monsieur « muguetant » la riche succession de M^lle^ de Montpensier, la grande Mademoiselle. A propos des chansons que l'on composa sur les galanteries publiques de l'héritière de Ventadour, il raconte qu'elles allaient et venaient comme des mouches « que toutes ces chansons qui avoient mouché s'étoient chantées en Flandres, dans l'armée ». Lorsqu'il se rappelle le Palatinat ravagé, il nous dit que « ce qu'il y avoit d'habitants, en très petit nombre, étoit hutté sous ces ruines ». Ces hardiesses, les unes heureuses, les autres moins, révèlent le peu de ressources qu'offrait la langue française aux écrivains du XVII^e^ siècle. Le mot sensible leur manquait. Déjà le cardinal de Retz, un passionné comme Saint-Simon, et le seul parmi les prosateurs du temps dont les Mémoires se rapprochent de ceux du duc, avait déchiré le vêtement étroit dans lequel la pensée française était emprisonnée ; mais il l'avait fait en élargissant l'application des mots anciens. Le marquis d'Argenson poussait à l'argot; il parlait, après Saint-Simon, de « barguignes » et de « nazardes » ; avec cela des locutions romanes, comme « ains, icelle, iceluy », que nous cueillons également, par-ci par-là, dans les Mémoires. La duchesse de Gontaut « s'est hypocrisée », dit d'Argenson ; et, à côté, des expressions heureuses, larges, comme on n'en saurait trouver de plus saisissantes.

Il est évident qu'un travail lent s'opère ; la langue se mutine contre le despotisme du dictionnaire. Diderot se souviendra du cardinal de Retz, et, s'il hésite encore à employer des mots nouveaux, il trouvera des applications nouvelles, traductions fidèles de ses impressions et de ses pensées. Les

Digitized by Google

comédies de Diderot, où de pareilles hardiesses se dressaient, éveillèrent les rancunes des médiocres et les haines des impuissants. Palissot écrivit ses « Petites lettres sur de grands philosophes », qui avaient des prétentions à l'esprit, avec des odeurs de littérature moisie. Diderot avait dit : « J'écris des lignes faibles, tristes et froides. » Des lignes froides ! Jamais Palissot n'avait vu ces deux mots accolés. Diderot avait dit encore : « Il est sous le charme. » Et Palissot de rire et de se fâcher tour à tour, parce qu'un méchant, capable d'écrire ces énormités, fait du bruit dans le monde et menace de découronner les adorateurs du cliché et du poncif, malgré des incorrections impardonnables et les plus graves inconvenances de style. La plupart des tours nouveaux et des expressions nouvelles de Diderot ont été naturalisés ; nous les employons tous les jours sans nous douter des clameurs qui s'élevèrent à leur apparition.

C'est Chateaubriand qui dit de Saint-Simon : « Il écrit à la diable pour la postérité. » Chateaubriand connaissait l'œuvre du duc, et cette recherche du mot sensible, ce besoin d'élargir l'habit étroit dont l'Académie revêtait la pensée, cette impatience de créer le mot juste, où le mot manque à l'impression, et de l'introduire tout chaud encore de la forge, comme dit Montesquieu, dans des phrases rapides, frappèrent l'auteur des Mémoires d'outre-tombe. Lisez ce beau livre, et la préoccupation du néologisme se révèle à chaque page : « Cette famille, qui avoit semé l'or, selon sa devise, voyoit de sa gentilhommière les riches abbayes qu'elle avoit fondées et qui entomboient ses aïeux. — Cependant une autre obscurité m'enténèbre à Londres. — L'eau étoit rare, mais partout où sourdoit une fontaine croissoit un figuier. — Aucun monument, à Philadelphie, à New-York, à Boston, ne pyramide au-dessus des murs de ses toits. — Tout à coup, je viens m'énaser contre un hangar. — Magnifions l'importance de ces catastrophes. » Puis des images comme celle-ci : « Tout me lasse : je remorque avec peine mon ennui avec mes jours, et je vais partout bâillant ma vie. » Cette fois encore, nous sommes en plein Saint-Simon, et ce tour donné à la langue,

Digitized by Google

malgré Palissot, acquiert droit de cité dans la littérature française. La langue subit depuis deux siècles d'éclatantes métamorphoses ; aujourd'hui, elle se pénètre des procédés que fournissent les langues étrangères, comme celles-ci subissent l'influence de l'ordre et de la netteté de notre prose. Sans doute, bien des exagérations se glissent dans le roman naturaliste ; les expressions à outrance détonnent, l'altération des fonctions, attribuées rigoureusement, jusqu'à présent, aux différentes parties du discours, enlève parfois à la phrase cette clarté qui est la vertu essentielle de notre langue. Mais que de richesses semées, que de beautés épanouies dans cette révolution de la forme, que d'émotions ressenties, que d'impressions communiquées ! Tout cela eût été impossible sans Saint-Simon.

Ce qui frappe dans le style de Saint-Simon, c'est l'emploi fréquent des conjonctions et des relatifs. Souvent, la phrase est longue, sans rien emprunter à la période oratoire avec ses ascensions et ses chutes sonores ou imagées. Comme dans les lourdes phrases du temps, les conjonctions et les relatifs abondent ; toutefois, ils ne servent point à donner du nombre, mais à compléter l'idée de détails précis, qui mettent comme une note de vigueur sur le fond. Il semble, quoique liés les uns aux autres, que tous ces membres de phrase soient isolés ; la ponctuation paraît faire la phrase courte comme dans Voltaire. Les incidentes coupent le discours à tout instant sans l'obscurcir, l'éclairent au contraire, mettant le récit en couleur, lui donnant une vie, un mouvement, une illusion d'actualité, et cela sans rien d'oratoire, de préparé, naturellement, comme Saint-Simon devait parler. Avec des moyens que le sieur de Balzac, dans ses Lettres à Conrart et à Chapelain, chérissait, qui allongent la phrase et lui donnent du nombre, Saint-Simon obtient des résultats diamétralement opposés : la phrase concise quoique longue, rapide quoique surchargée d'incidentes, sans que rien ne choque dans ce style impétueux, pas même les négligences grammaticales et syntaxiques qui échappent à l'auteur dans la hâte de la rédaction. Certes, Saint-Simon n'avait pas conscience du

Digitized by Google

procédé; ne le voyons-nous pas ailleurs abandonner cette manière d'écrire? La passion des souvenirs emporte sa plume, et tandis que, dans les Lettres inédites, les temps mal combinés des verbes traînent la phrase et l'endorment, dans les Mémoires la combinaison si naturelle des temps l'anime et lui donne de l'élasticité et de la vigueur. A côté de longs développements, où la ponctuation finale est éloignée, des phrases courtes, comme Saint-Simon les sait faire quand l'action le préoccupe; quelque chose de la rapidité de Candide, avec je ne sais quel vêtement à grands plis, toujours drapé. Ce que nous ne trouvons point dans les Papiers inédits, cette matière première des Mémoires, ce sont les mots qui font feu sur le lecteur, ce quelque chose de plus net, de plus personnel, dont nous nous rendons compte bien difficilement, comme si les années, ayant effacé les préoccupations de bienséance, rendaient à Saint-Simon toute sa verdeur, toutes ses violences, tout son génie d'écrivain. Point de procédé soutenu, un style qui s'échappe bouillant du cerveau de cet homme agité des passions les plus fortes et trouvant dans l'élaboration de ses Mémoires l'activité qui lui manque au fond de l'isolement où ses imprudences et ses hauteurs l'ont jeté. C'est dans le besoin d'agir, qui est le secret de son style, qu'il faut chercher cette langue nouvelle, rapide, colorée, pressant les images, les détails de toute sorte, les particularités de toute nature, les incidents les plus divers, tout cela dans une seule phrase bien souvent, sans confusion, avec des éclairs, des échappées qui saisissent et vous jettent malgré vous dans le monde où Saint-Simon vécut.

Avant Saint-Simon, le théâtre et le roman, comme le dit une récente critique, « faisaient mouvoir des créations purement intellectuelles sur un fond neutre, indéterminé, conventionnel; les personnages sont de simples mécaniques à sentiment qui fonctionnent hors du temps et de l'espace ». Molière n'échappe pas à cette observation, Saint-Simon seul y échappe. C'est que Saint-Simon avait le sens dramatique de Shakespeare, à qui on l'a comparé très souvent. Il ne cherche point de généralisations abstraites comme la tragédie

Digitized by Google

et la comédie classiques; il s'attache à *situer* ses personnages dans le milieu où ils ont vécu. Ces personnages ne sont point des conceptions, mais des réalités; il les prend tels que la nature les lui donne et les pousse dans l'histoire, avec leurs grâces et leurs difformités.

Le roman moderne ne procède pas autrement. C'est surtout dans les portraits que cette domination du vrai se révèle; il y en a à chaque page, debout, vivants, marqués d'un ineffaçable signe, qui fait qu'après les avoir vus, nous ne saurions les oublier. Saint-Simon n'a point de ces dégoûts affectés, de ces délicatesses que la moindre laideur évanouit et qui appauvrissent les plus grandes œuvres; sa littérature n'a rien de maniéré, ne sacrifie rien à la convention ni au goût étriqué de son temps. Il a, n'en déplaise aux précieux et aux précieuses, les brutalités d'Euripide faisant parler Hercule ivre, et de Shakespeare ameutant la valetaille des Capulets et des Montaigus sur la place publique. Le souci de la réalité, fût-elle couverte de plaies et d'ulcères, tourmente Saint-Simon, comme il tourmentera Balzac et toute l'école naturaliste. Les Mémoires ne reculent devant aucun détail, aucun spectacle, quelque répugnant qu'il soit. Lisez ces admirables portraits du roi et de la reine d'Espagne ; les hideurs s'étalent comme dans un Callot; le portrait de Philippe V est étonnant, portrait torturé, haché de fortes lignes; la vie, dans l'Escurial silencieux comme un cloître, circule sous un masque étrange, sombre, et une grande mélancolie vous envahit. La reine gouverne son royaume épuisé et l'histoire se sent prise d'une terreur vague devant cette femme, dont le « visage marqué, couturé, défiguré à l'excès par la petite vérole » grimace à côté du roi. Voyez encore le portrait de la princesse d'Harcourt : nulle part le souci d'être vrai, malgré les hauts-le-cœur des délicats, ne se révèle d'une façon plus saisissante.

Saint-Simon rencontre en chemin un personnage écœurant : il n'a garde de le pousser dans l'ombre ou d'en altérer la physionomie sous prétexte de bon goût et de politesse littéraire. Il pense que le bon goût consiste à exprimer la

Digitized by Google

vérité tout entière, et il eût dit, avec la critique naturaliste, qu'une œuvre est d'autant plus belle, plus forte, qu'elle se rapproche davantage de la nature et en donne une impression plus vive et plus exacte. Il ne pense pas qu'il faille s'inspirer des maîtres de maintien et de danse et reculer devant les commodités de la princesse d'Harcourt de peur d'effaroucher les femmes et de faire évanouir les jeunes filles. Mais la narration se déroule bientôt avec ses considérations politiques, ses anecdotes coloriées et parfois si fines, ses portraits graves et souriants, ses tableaux peuplés de toutes les distinctions et de toutes les rudesses du temps. La vieille princesse ne salira qu'un coin des Mémoires, mais elle le salira parce qu'elle est un personnage « qu'il est bon de faire connaître pour faire connaître plus particulièrement une cour qui ne laissait pas d'en recevoir de pareils ».

C'est ainsi que le duc de Saint-Simon s'exprime : la critique naturaliste ne s'exprime pas autrement. Le roman naturaliste peint non pas une cour, mais une société, où les classes se mêlent, où les dévouements, les vertus, les vices et les crimes se bousculent. Nobles, bourgeois, ouvriers, financiers, politiciens, gens d'église et artistes, tout est objet d'analyse et s'impose aux études des romanciers. Nous trouvons *Une page d'amour* à côté de *Nana*, la *Curée* à côté de l'*Assommoir*, la *Faute de l'abbé Mouret* à côté du *Ventre de Paris*, comme nous trouvons la princesse d'Harcourt, répugnante, donnant la nausée, à côté de la sémillante duchesse de Bourgogne, dont Saint-Simon fait un si délicieux portrait, doux et tendre comme un pastel. C'est que la nature offre de ces oppositions, jette dans la même foule les grâces et les laideurs, les dévouements et les ignominies, et que, sous le ciel, le drame humain saigne à tous les étages, secouant les existences les plus misérables comme les plus brillantes. Ce sont toujours les mêmes passions, mais la forme change avec le milieu, l'expression se modifie d'une classe à l'autre.

Dès lors, celui que la réalité préoccupe s'attachera à trouver le mot vrai, typique, pénétrant, sans crainte de

Digitized by Google

blesser l'oreille des timides et des faibles, le mot en situation qu'on ne pourrait déplacer de l'entresol à la mansarde sans tomber dans le conventionnel et le faux. Saint-Simon adapte à merveille l'expression au caractère des gens dont il dessine la physionomie, et cette audace nouvelle, cette hardiesse intelligente accentue l'impression en la complétant et donne ainsi à tous les portraits cette intensité de vie qui étonne.

Je me souviens avoir vu un jour avec Camille Lemonnier chez le chevalier de Knyff un dessin brutal de Rousseau. La terre robuste, soulevée en larges bosses ocreuses, s'éloignait vers l'horizon, et, grosse de toutes les vies qui allaient s'épanouir, elle semblait prête à éclater sous la poussée énorme des germes. Tel est Saint-Simon, et l'on peut dire que Balzac, Flaubert, Zola, toute cette forte littérature contemporaine, soucieuse de réalité, est en lui, avec ses tours nouveaux, ses néologismes poignants, ses procédés analytiques, et, par-dessus tout, l'impression, point initial de toute création vivante.

Ne demandons pas au roman naturaliste l'intérêt qui s'attache aux aventures émouvantes, aux intrigues savamment ourdies, aux sentiments quintessenciés, aux passions invraisemblables du roman idéaliste des deux Dumas, de Georges Sand, de Feuillet et de tant d'autres. Émile Zola, pour ne parler que du plus moderne des novateurs, nous présente les chroniques, les mémoires d'un lettré ayant observé le monde qui entoure le Saccard de la Curée, le Coupeau de l'Assommoir, ou Nana, comme Saint-Simon observa la foule qui se pressait autour de Louis XIV, point central de ce prodigieux roman naturaliste dont nous venons d'étudier rapidement les ressources et les tendances. L'histoire consultera un jour Balzac, Zola, Flaubert, de Goncourt, Daudet, comme elle consulte aujourd'hui le cardinal de Retz et le duc de Saint-Simon. La littérature s'en inspirera, tout en écartant les exagérations de la forme, les images outrées, tout ce qui est voulu et tend à se façonner en formule, l'ordonnance conventionnelle et les chutes dans l'idéalité; elle surgira tout entière du naturalisme, mais avec des

Digitized by Google

moyens plus simples, une facture moins touffue, quelque chose de la mesure de Saint-Simon, et dans son développement, parallèle au développement des sciences, elle s'inspirera de la logique positive et s'adressera tout d'abord à nos impressions pour mieux atteindre notre pensée.

Ernest Van Elewyck.

Digitized by Google

LES ORIGINES ET LA GÉNÉRATION

DE L'IDÉE CHRÉTIENNE

I

Actium avait changé la face de la domination romaine. Aux agitations de la république succédait tout à coup un état de calme surprenant. L'empire, fondé après sept siècles de guerres, déchiré mille fois par d'interminables divisions intérieures, semblait enfin avoir trouvé dans le principat d'Auguste le repos auquel il aspirait. La concentration des pouvoirs publics entre les mains d'un seul, la centralisation de l'administration dans la capitale d'une immense monarchie étaient désormais nécessaires à la tranquillité de tous; Rome, lassée et meurtrie par tant de secousses, cherchait la calme jouissance d'elle-même.

L'empire goûtait le repos, mais c'était le repos de la tombe. Dans Rome même, l'esprit public était mort, la tribune muette; l'éloquence s'était réfugiée dans les chaires des rhéteurs, qui s'obstinaient à la célébrer comme si elle existait encore. Le sénat s'était fait l'esclave des volontés de César, et ce despote, qui n'en souffrit jamais le nom, semblait vouloir n'être rien, alors qu'il était tout : l'âme de Rome s'était incarnée dans un seul homme. Les provinces trouvaient enfin

Digitized by Google

une félicité qu'elles n'avaient plus connue depuis longtemps. La justice de l'empereur remplaçait l'arbitraire des préteurs et des proconsuls ; et, si quelques tyrans, placés sur le trône par les Romains, agissaient parfois avec cruauté, bientôt les réclamations des peuples, arrivant jusqu'au trône impérial, faisaient déposer ceux qui avaient si mal compris la politique du maître du monde.

Mais cet immense édifice, malgré la savante administration qui le régissait, était loin d'être homogène. Le lent travail de développement qui caractérise l'humanité, et qui s'accomplit irrésistiblement à travers les âges, se faisait sentir de toutes parts : comme le bloc de glace qui se désagrège avant de fondre, ainsi les fragments divers qui constituaient l'empire tendaient à se séparer politiquement à mesure que l'unification de l'idée humaine progressait. L'établissement de la plus grande splendeur de Rome fut le premier effort, encore sourd et caché, il est vrai, qui devait se traduire cinq siècles plus tard par la fondation des monarchies barbares et l'écroulement définitif du colosse romain.

C'est que, malgré les soins apportés par les administrateurs à agglomérer politiquement tant de peuples divers, par des règlements uniformes et des lois universelles, il y avait dans l'essence même de l'empire un germe de désunion qui annihilait toutes leurs tentatives. Tant que les Romains furent un peuple fort et simple, et même après les grandes conquêtes qui leur soumirent toutes les nations méditerranéennes, il y eut espoir de maintenir cohérent l'édifice élevé avec tant de peines. L'invasion de l'hellénisme à Rome porta le premier coup à l'intégrité du corps politique. Plus tard, les guerres civiles décimèrent les citoyens ; l'armée regorgea d'auxiliaires gaulois, germains, grecs, espagnols, qui introduisirent dans les légions un germe de désunion. C'était ce que produisait à Rome même le contact perpétuel d'esclaves de toutes les nations, appelés par leurs maîtres à servir d'initiateurs aux mœurs et aux civilisations étrangères. Puis, quand l'empire eut succédé à la république et que le temple de Janus, fermé pour la deuxième fois depuis Numa, eut fait

Digitized by Google

régner sur le monde la *paix romaine*, tous les aventuriers, tous les charlatans de religion et de science, prêtres, devins, grammairiens, rhéteurs, fourmillèrent dans la grande cité, heureux de profiter des avantages qu'elle offrait à leurs diverses industries. Une foule de gens tarés, dont les guerres civiles avaient, pour ainsi dire, fait oublier les souillures, se drapaient dans la toge romaine, n'ayant de Romain que le nom, populace oisive et crapuleuse, nourrie de superstitions et de débauches, et qu'entretenait à grands frais le trésor impérial; *Romanos rerum dominos, gentemque togatam* N'était-ce pas, pour ces aventuriers sans dignité, sans courage, sans patriotisme, une félicité réelle que d'être inscrits sur les tables des frumentaires et de recevoir au jour le jour leur pitance, sans avoir à se soucier du lendemain? Quel plus beau sort que de passer sa vie aux bains, dans le forum, aux distributions de blé et d'argent, aux cirques, aux théâtres; d'aller chercher un abri dans les jardins publics ou sous les vastes portiques de marbre et de songer que tous ces avantages étaient gratuits et, pour ainsi dire, obligés? « Des nuées de Grecs, de Syriens, d'Asiatiques, d'Égyptiens s'étaient abattus sur la ville, les uns pour professer les lettres ou la philosophie, les autres pour y importer tous les raffinements du luxe, de la débauche et de l'intempérance; d'autres encore, instruments de superstition, pour y protéger le culte des idoles étrangères[1]. » Bientôt Juvénal put dire avec raison que l'Oronte syrien avait déversé ses eaux dans le Tibre[2]. Malgré les lois sévères portées par Auguste et soutenues par Mécène contre les introducteurs de religions étrangères, les cultes asiatiques prirent une extension de plus en plus grande : l'Égypte, la Grèce, l'Assyrie, la Phénicie virent leurs divinités installées à Rome malgré les édits impériaux. Le vieux culte romain ne pouvait suffire à ce ramassis de misérables arrivés de tous les points du globe; l'austère religion de Numa n'était plus de celles que pussent observer ces âmes

[1] Döllinger, *Paganisme et Judaïsme*.
[2] Juvénal, t. III, p. 63.

Digitized by Google

serviles et débauchées. Les religions orientales avec leurs pompes inouïes, leurs cérémonies sensuelles et leurs abominables mystères les tentaient autrement; les temples n'étaient plus les sanctuaires de la foi, mais des asiles de prostitution. Hommes, femmes, vieillards, jeunes gens des deux sexes, tous se précipitaient avec avidité vers ces nouveautés qu'on ose à peine nommer du nom de religions[1]. Ce fut la cause du discrédit dans lequel tombèrent les unions légitimes. Toutes les passions se trouvaient favorisées par ces cultes nouveaux; le besoin du plaisir, si aisément satisfait par eux, devait faire oublier les antiques et saintes institutions. Sinon, à quoi attribuer cette horreur du mariage que professaient les Romains d'alors, en dépit des prescriptions du prince, des peines comminées contre les célibataires, des immunités accordées par les lois à ceux qui justifieraient de la paternité de trois enfants seulement?

Ainsi, de toutes parts se faisaient sentir les désastreux effets d'une invasion à laquelle les vieux Romains n'auraient jamais songé. Les peuples étaient vaincus, mais leur revanche était plus terrible que leur défaite. Ils pouvaient dire avec un certain orgueil qu'eux, à leur tour, commandaient à la terre conquise par d'autres; populace sans patrie, par conséquent sans patriotisme, ils avaient apporté avec eux tous leurs vices, sans hériter d'aucune vertu; hommes aujourd'hui libres, qui, hier, étaient esclaves et qui, naguère courbés sous le fouet du maître, jouissaient de s'exercer à leur tour à la tyrannie.

C'est surtout au courant hellénique que Rome devait de connaître si bien les rebuts de l'Orient, bien que ce fleuve bourbeux eût entraîné avec lui de nombreuses paillettes d'or. La Grèce, en effet, malgré son passé qui l'enorgueillissait, malgré l'intime mépris qu'elle affectait pour ce qui n'était pas national, n'avait, pas plus que tout autre pays, échappé à la magnétique attraction qui entraînait tout vers Rome. Peuple artiste par excellence, les Grecs

[1] Juvénal, sat. VI, p. 314 et suiv., 510 et suiv. — Perse, t. II, p. 15. — Horace, sat. II, p. 3-223.

Digitized by Google

avaient vite senti leur supériorité sur leurs maîtres : pas une contrée au monde ne pouvait dérouler une aussi belle série de siècles florissants, ni étaler aux yeux d'égales magnificences dans tous les domaines de l'activité humaine. Cette supériorité flattait leur immense vanité et ce fut elle qui, en même temps que l'esprit aventureux propre à leur nation, les poussa à aller porter chez leurs voisins et, de là, à Rome l'exubérance d'art et de sciences que leur patrie ne suffisait plus à contenir. Tout l'Orient était envahi, et le grec parlé et compris de l'Indus aux colonnes d'Hercule, des confins de la Scythie aux barrières de l'Atlas et du désert de Lybie; la dédaigneuse noblesse romaine laissait sa langue natale pour parler celle des Hellènes et s'initier aux beautés de leur littérature.

Mais l'antique gloire des cités de l'Hellade n'était plus qu'un souvenir; l'aréopage, il est vrai, fonctionnait encore, les amphictyonies se réunissaient aux endroits consacrés; les fêtes nationales étaient célébrées comme aux plus beaux siècles; mais sur tout cela pesait la lourde domination romaine que les Grecs, tout en la détestant, supportaient sous un semblant de liberté. Athènes était encore le foyer du mouvement intellectuel de la péninsule et du monde; mais déjà elle avait beaucoup perdu : si elle conservait le monopole de l'éloquence et des arts, la philosophie et la poésie lui échappaient au profit de sa rivale, Alexandrie. Sauf quelques villes, Athènes, Patras, Corinthe, le reste de la Grèce était une vaste solitude « peuplée », d'après l'expression d'un écrivain, « de plus de tombeaux que de citoyens, de plus de ruines que de cités et où les sources de la vie étaient taries sans retour ».

Ce que la Grèce avait perdu, elle avait pourtant su le répandre autour d'elle. La Méditerranée semblait avoir été creusée pour transporter sur tous les rivages les productions du génie grec. Découpée de presqu'îles nombreuses, réservoir de grands fleuves, semée d'îles innombrables, elle baignait de ses flots les plus belles contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique et les nationalités les plus diverses,

Digitized by Google

comme pour les engager à fraterniser. Aussi les Grecs surent-ils profiter de ces heureuses circonstances. La grande mer intérieure les vit se répandre de proche en proche sur toutes ses rives. La race hellénique, qui représenta si bien l'élément humain, alla fonder partout, avec le génie aventureux qui la caractérisait, ces nombreux établissements qu'elle seule était en état de faire prospérer. Ce grand mouvement, commencé avec l'expédition d'Alexandre, se continua rapidement sous ses successeurs, à mesure que l'empire démembré se sépara en plusieurs monarchies.

L'Égypte, la Syrie, la Thrace, l'Asie Mineure et l'Arménie bénéficièrent de cette révolution : la Cyrénaïque devint grecque ; toute la partie méridionale de l'Italie l'était depuis longtemps; les rivages de la Gaule étaient peuplés de Phocéens. Plus de la moitié du monde se trouvait soumise à cette pacifique domination du génie grec.

Alexandrie occupait alors la seconde place dans l'empire romain. Bâtie sur une langue de terre entre la mer et le lac Maréotide, elle devait son origine à Alexandre, qui voulut en faire la capitale de son empire.

Avec ses 900,000 habitants, sa situation si heureuse, qui en fit jusqu'au VII^e^ siècle le centre du monde et le siège principal de la littérature et des sciences, avec sa bibliothèque fondée par les Ptolémées, ses musées, ses écoles de médecine, de philosophie et de théologie, son théâtre, son stade, son tombeau somptueux d'Alexandre, son Serapeum, son phare et ses trois ports magnifiques, elle était vraiment la reine de l'Orient et pouvait rivaliser de splendeur avec la capitale des Césars. Là, comme à Rome, se renouvelait sans cesse une population mêlée, venue de tous les points de l'empire. Toutes les écoles, toutes les idées, tous les systèmes y avaient leurs représentants. C'était le véritable trait d'union entre l'Orient et l'Occident, le centre de l'hellénisme, le foyer d'où la civilisation grecque rayonnait sur le monde. Là surtout se produisait la réaction réciproque des idées de l'Occident et des doctrines orientales. La Grèce la première avait pénétré dans l'Asie ; son influence s'y était établie avec les

Digitized by Google

monarchies sorties de l'empire d'Alexandre : tous les efforts des Séleucides en Syrie, des Lagides en Égypte s'étaient portés sur la fusion des éléments divers dont se composaient leurs monarchies ; c'était la première tendance vers l'unification de l'humanité, en faisant disparaître l'antique distinction entre Grecs et Barbares.

Mais l'Orient n'avait pas fait que recevoir : à son tour, il introduisit en Grèce les nouveautés qui se répandaient ensuite partout ; l'hellénisme accepta les doctrines étrangères par le fait du changement qui s'était produit dans la nation ; son continuel contact avec les barbares avait fini par lui faire absorber peu à peu leurs idées. D'autre part, les conceptions philosophiques des plus grands esprits de la Grèce accusaient une tendance généralisatrice qui les rapprochait des conceptions religieuses de la Perse, de l'Égypte et de l'Inde.

C'est ainsi que, pour Platon, les purs concepts de la raison deviennent les idées, comme pour les cultes mystiques de l'Orient les signes extérieurs voilaient une conception plus haute de la divinité.

Aussi Alexandrie, par son contact avec tant de nations diverses, devait-elle être d'abord la créatrice de la philosophie éclectique sous la direction de Potamon, avant de voir éclore dans son sein le mysticisme des juifs Philon et Aristobule.

« La translation de l'empire ottoman dans l'Orient, qui réussit à Constantin, avait été de bonne heure tentée par Antoine. Cléopâtre jurait : « Par les lois que je dicterai au Capitole. » Il fallut, pour que l'Orient accomplît cette parole, qu'il eût auparavant conquis l'Occident par la puissance des idées. Alexandrie fut, du moins, le centre de ce monde ennemi de Rome, le foyer où fermentèrent toutes les croyances, toutes les philosophies de l'Asie et de l'Europe, la Rome du monde intellectuel [1]. »

1 Michelet, *Histoire romaine*.

Digitized by Google

II

Depuis la première tentative faite par Thalès pour réduire la science en système, la philosophie n'a cessé de parcourir un cercle où sont établis quatre points de repère : l'idéalisme, le sensualisme, le scepticisme et le mysticisme, le premier système rejetant l'autorité de la sensation, le second n'admettant que celle-ci ; les deux derniers se partageant en doute absolu ou en foi inébranlable en Dieu.

Cette marche est une suite inévitable du développement même de l'esprit humain, qui s'occupa d'abord du monde sensible pour y chercher le principe de la science. N'y ayant pas trouvé de quoi étancher sa soif, il se rejeta dans l'excès opposé et méprisa cette matière, qui ne lui donnait pas la clef du mystère. L'idéalisme vint renverser l'édifice élevé par le naturalisme et régna quelque temps sans conteste. Le scepticisme se présenta à son tour : il attaqua impitoyablement tous les systèmes incomplets, les mina dans leurs fondements et montra ainsi ce qui leur manquait. Mais, semblable à toutes les philosophies antiques, il devint dogmatique, quoiqu'il se posât en adversaire de tout dogme. La critique était nécessaire, indispensable même ; elle fit refondre la philosophie. La psychologie régna avec Socrate. Puis apparurent l'académie et le lycée, les deux pôles de la philosophie grecque ; phares brillants, ils marquèrent l'époque de sa plus grande splendeur. L'âge sénile, la décadence apporta deux dérivés, le stoïcisme et l'épicuréisme, qui devaient tomber par leur exagération. Il était naturel que de là sortît encore une fois l'ancien ennemi, le scepticisme. L'idéalisme de la nouvelle académie lui donna d'abord naissance ; le sensualisme devait le faire plus complet. Mais, cette fois, à force de saper les systèmes fondés sur la raison, il fit désespérer de celle-ci et rechercher à l'esprit le repos dans la foi.

Est-ce à dire que ce renouvellement des mêmes systèmes marque l'impuissance de la philosophie? Nullement. Les

Digitized by Google

diverses théories écloses sous le ciel de la Grèce suivaient le progrès de l'humanité. Il est dans la nature des choses que tout vienne en son temps, et il en fut ainsi de la philosophie. L'esprit humain s'élève peu à peu à travers l'erreur et le doute jusqu'aux plus hautes conceptions : après avoir envisagé le problème sous chacune de ses faces, après avoir appuyé ses croyances sur toutes les bases, il finit par les unir sans les confondre et fonde la vérité sur un magnifique système d'harmonie.

Le stoïcisme régnait de concert avec l'épicuréisme dans les classes les plus instruites de la société romaine. Les esprits sérieux penchaient vers le premier, dont la morale atteignit des hauteurs inconnues avant lui. Le second s'était répandu dans le monde romain et fut bientôt la philosophie de tout le monde.

Les péripatéticiens s'étaient depuis longtemps écartés de la doctrine du maître ; ils n'admettaient plus que des causes physiques. La félicité et l'ataraxie, où deux écoles ouvertement hostiles avaient prétendu atteindre, furent aussi le but auquel aspira le scepticisme de Pyrrhon, renouvelé par Enésidème.

En général, tous les systèmes adoptés se résumaient dans la glorification de la matière, dans l'absorption du moi par la fatalité dans la nature universelle. Le monde d'Épicure est une machine fabriquée et remontée par le hasard ; les corps n'ont que des propriétés mathématiques : la grandeur et la forme. Le système stoïcien, à son tour, est un matérialisme complet, fondé sur la doctrine d'Héraclite, et, malgré ses deux principes, matière et force, indispensables l'un à l'autre pour subsister, Dieu et la nature s'identifient et la doctrine devient un panthéisme hylozoïstique. Dieu est l'âme du monde : tout est soumis aux lois d'une nécessité absolue.

La notion d'un Être suprême s'effaçait de plus en plus. Dieu ne fut bientôt plus qu'un fluide éthéré, matière lui-même, quoiqu'au-dessus de la matière, cinquième élément qu'on subtilisait de plus en plus sans le faire changer de nature. Avec l'éclectisme de Philon de Larisse et d'Antiochus, la science finit par douter de la philosophie.

Digitized by Google

Ajoutez, à ce matérialisme de la pensée, le plus grossier matérialisme des mœurs, et vous aurez l'étrange spectacle d'une corruption éhontée au milieu des efforts que tentaient les esprits supérieurs pour relever le niveau de la morale. Celle-ci remonta même si haut, qu'on crut longtemps inspirés par le christianisme Sénèque et Epictète. Et cependant de grands esprits n'eussent pas daigné élever jusqu'à eux les faibles, les petits et les pauvres. Quintilien se fût cru déshonoré de donner l'aumône à un malheureux [1]. Sénèque dit lui-même que l'on donne à contre-cœur à ces sortes de gens [2], et Virgile, le doux Virgile, érige en vertu l'indifférence pour les pauvres [3]. Comment songer à l'éducation du peuple! Aussi le monde romain croupissait-il dans la superstition et l'indifférence, et la plaie qui gangrenait la société attaquait plus fortement peut-être ceux mêmes qui s'érigeaient en arbitres de toute philosophie. « A l'époque où Jupiter, Mars, Minerve, Janus et Cybèle ne trouvèrent plus d'adorateurs, même dans les rangs de la foule, en plein siècle d'Auguste, la grande masse du peuple, qui renia ses dieux, ne sut qui mettre à la place et s'abandonna avec fureur aux jouissances matérielles, qui seules lui parurent dignes d'occuper les loisirs de sa vie et de remplir le vide que le scepticisme avait fait dans son cœur. Tout le monde fut épicurien, et, dans ce culte des sens, oublia l'âme, les sublimes traditions de la conscience et de la vie future. Prêtez l'oreille : c'est Horace célébrant Lydie, le vin de Falerne et les repas sans fin ; Ovide chantant l'art d'aimer, et Virgile qui ne voyait plus dans les dieux de la patrie que des machines poétiques, et Properce, et l'élégiaque Tibulle, et toute cette pléiade de grands poètes qui chantèrent la nature, ne sachant plus où placer Dieu [4]. »

Ce n'était plus dans l'antique tradition que la religion romaine cherchait son principe et son appui ; depuis long-

[1] Quintilien, *Déclam.*, 301, t. III, p. 17.
[2] Sénèque, *De clem.*, p. 5, 6.
[3] Virgile, *Géorgiques*, II, 449.
[4] Jacolliot, *La Bible dans l'Inde*.

Digitized by Google

temps les dieux multiples des peuples soumis avaient envahi Rome et son empire.

Le vainqueur avait adopté, en les modifiant quelquefois, les cultes étrangers : témoin les sacrifices humains chez les Gaulois et les peuples phéniciens. Cet adoucissement dans les mœurs religieuses n'a rien qui doive nous étonner; le Romain était aussi cruel, aussi barbare que ceux qu'il punissait: c'est malgré lui, pour ainsi dire, et cédant inconsciemment au souffle moral qui venait de l'Orient, depuis que celui-ci s'était mêlé à la Grèce. Juvénal, Tibulle, Ovide, Perse nous font le tableau de la véritable manie religieuse qui s'était emparée de la société; ils disent quel attrait exerçaient sur la foule les divinités vagues et mystérieuses apportées de l'étranger [1]. Le culte qui s'entourait de mystères était regardé comme le plus efficace. Avec ses aspirations religieuses, le siècle étouffait dans les anciennes traditions, et Virgile [2] s'est fait l'écho d'une espérance qui régnait obscurément au fond des cœurs quand il salua la naissance d'un enfant divin.

L'anthropomorphisme, qui faisait le fond des religions de l'antiquité, tendait de plus en plus à disparaître; l'evhémérisme lui avait porté déjà, ainsi qu'à la morale, une blessure mortelle. La conscience du païen ne voulait plus se rassasier des chimères qui l'avaient toujours nourrie; elle aspirait au repos, elle cherchait sa satisfaction dans l'idée encore confuse d'un Dieu unique. Toutes les espérances étaient tournées vers l'Orient, d'où devait venir le Sauveur. *Pluribus persuasum inerat antiquis sacerdotum libris contineri, fore ut valesceret Oriens* [3]. Voilà la tendance d'alors, merveilleusement servie par la vulgarisation de la philosophie alexandrine, des doctrines indiennes et persanes, du judaïsme et de leur composé final, le christianisme.

[1] Tibulle, p. 1, 16, 43. — Juvénal, t. VI, p. 511. — Ovide, fasc. 5, p. 673-690.

[2] Virgile, égl. IV.

[3] Tacite, *Histoires*, t. V, p. 13.

Digitized by Google

III

C'est dans le système des castes, particulier à l'Orient, qu'il faut chercher l'origine du peuple juif et de la religion mosaïque. « D'où sortiez-vous, Juifs, s'écrie un philosophe, d'où sortiez-vous, 1,599 ans avant Jésus? De l'Égypte, qui avait déjà ses pyramides, son labyrinthe, son gigantesque travail hydraulique du lac Mœris, son temple de Thèbes. C'est peu : 4,286 ans avant Jésus-Christ, l'Égypte réformait son calendrier, qui avait été établi d'après l'état du ciel, concurremment avec l'invention de l'anneé de 365 jours, 14,611 ans avant Jésus-Christ, 13,000 ans au moins avant l'exode [1]. » Manéthon s'est chargé de nous édifier sur l'origine de ce peuple étrange qui, seul, conserva dans sa religion l'idée du monothéisme au milieu de la multiplicité des dieux que créaient les religions païennes : « Les ancêtres du peuple juif, dit-il, furent un mélange d'hommes de diverses castes, même de celle des prêtres égyptiens, qui, pour cause d'impuretés, souillures religieuses ou civiles et à cause de la lèpre [2], furent, sur l'ordre d'un oracle, expulsés de l'Égypte par le roi Amenoph. » Il ajoute que ce fut sous la conduite d'un prêtre nommé Osarsiph, et non Moïse, que s'effectua ce départ. Quant à Diodore, il représente ce fait historique sous un jour un peu différent : « Les Juifs furent chassés d'Égypte dans un temps de disette, où le pays était surchargé d'étrangers, et Moïse, homme supérieur par sa prudence et son courage, saisit cette occasion pour établir sa nation dans les montagnes de Judée [3]. »

La division en castes était sortie de l'Inde avec les premiers Aryens, qui émigrèrent sous la conduite du légendaire Manès et qui colonisèrent l'Égypte. La colonie observa les usages de la mère patrie, et l'on vit refleurir le système de division politique et religieuse en prêtres, guerriers, commerçants et

[1] Émile Barrault, *Le Christ*.
[2] Tacite dit aussi : *Tabe ortâ*.
[3] Diodore, *Biblioth.*, liv. XXIV et XL.

Digitized by Google

artisans. Les parias, qui n'étaient rien, furent mis au plus bas de l'échelle sociale : le Juif fut le paria de l'Égypte.

On n'ignore pas, dans le système hindou, combien de minutieuses prescriptions hérissent l'observation de la loi religieuse; l'Égypte avait hérité de l'intolérance indienne, et ce furent les malheureux parias qui en furent les témoignages vivants.

Cependant, l'expulsion dont parlent Manéthon et Diodore semble plutôt avoir été une révolte, s'il faut en croire le texte biblique, qui fait prendre les vases d'or et d'argent des Égyptiens par les fugitifs et poursuivre par Pharaon l'armée israélite.

Mais Moïse avait tout intérêt à cacher aux yeux de la postérité la tache originelle du peuple qu'il conduisait : il en fit une nation de persécutés, que Dieu même avait pris sous sa sauvegarde.

« Tous les États de ce temps et même des temps postérieurs sont fondés sur la tromperie et l'erreur, sur le polythéisme, bien qu'en Égypte un petit cercle de politiques eût conservé la vraie notion de l'Être suprême. Moïse, qui appartenait à ce cercle et qui ne dut qu'à lui son idée supérieure de Dieu, Moïse fut le premier qui osa, non seulement révéler le résultat des mystères, mais encore en faire la base d'un État. Pour le bien du monde et de la postérité, il trahit le secret des mystères et fit participer toute une nation à une vérité qui, jusqu'alors, avait été le privilège d'un petit nombre de sages. Il est vrai qu'il ne pouvait donner aux Hébreux, en même temps que cette nouvelle religion, assez d'intelligence pour la comprendre, et en cela les époptes égyptiens avaient sur lui un grand avantage. Ceux-ci reconnaissaient la vérité par les forces de la raison; les Hébreux ne pouvaient guère qu'y croire aveuglément [1]. »

L'état d'avilissement même des Hébreux forçait Moïse à s'appuyer sur d'autres moyens que ceux dont il se fût servi pour éclairer des intelligences développées. Il chercha un

[1] Schiller, *Die Sendung Moses*.

Digitized by Google

Dieu national, un Dieu surnaturel, et, avec les connaissances que lui avaient acquises ses longues études, il put faire usage du merveilleux pour étayer sa nouvelle divinité. Il organisa une vaste combinaison de prodiges et de miracles pour éblouir une multitude ignorante. Il eut l'adresse de faire naître dans l'esprit des siens l'idée que Dieu prenait enfin en pitié son peuple longtemps délaissé; c'était la résurrection d'une nation, une nouvelle révélation de l'Être longtemps ignoré après avoir été primitivement connu. C'est ainsi qu'il soutint le courage des fugitifs et qu'il leur donna d'eux-mêmes une idée capable de les relever à leurs propres yeux, idée bien nécessaire à des hommes auxquels l'esclavage avait ôté tout amour-propre et toute dignité. Le projet était grand et il réussit. Mais on ne s'explique pas comment, en faisant participer tout un peuple à la connaissance de ces mystères si secrets de l'Égypte, il passa sous silence bien des révélations qui eussent expliqué sa loi et comment il entoura sa religion, la plus spiritualiste pourtant de l'antiquité, de formes non moins barbares et grossières que celles qu'il abolissait en proscrivant le culte égyptien. Ces éternels sacrifices d'animaux consumés en holocauste devant l'Éternel étaient bien inférieurs à l'offrande égyptienne du bœuf bourré d'aromates, qui symbolisait la nature dans ses plus excellentes productions et qui se partageait après la cérémonie en agapes fraternelles. Le fond n'est pas de l'invention de Moïse. Son dieu Jéhovah, il l'a trouvé tout fait dans le Yao de l'Égypte, qui l'avait pris elle-même de l'Inde. Il semble même que le souvenir des mystères ait laissé une trace dans ce culte nouveau; Jéhovah, El, Eloïm, Adonaï, voilà autant de noms qui désignent le même être. L'un est le Yao de l'Égypte, le Yaouh des Arabes que Diodore mentionne [1]; l'autre, Eloïm, fait songer aux triades divines, et Adonaï est le même que l'Adonis ou seigneur des Phéniciens.

Mais la conception que Moïse a de Jéhovah est plus haute

[1] Diodore, *Biblioth.*, liv. I.

Digitized by Google

que celle qu'avaient les Égyptiens de leur dieu le plus ancien, le plus universel, Ra. Celui-ci était né de la déesse Neith, symbole de la nature qui produit par elle-même ; aussi n'était-il autre chose qu'une divinité panthéistique. Ra est l'âme du monde, prise matériellement. Hécatée, Manéthon et Chérémon sont d'accord sur ce point, qu'il n'y a nul élément spirituel dans la doctrine égyptienne. Jéhovah, au contraire, existe de lui-même et domine l'univers.

Le système de purification par le bouc émissaire n'est qu'une modification de la même cérémonie égyptienne où l'on coupait la tête à un bœuf roux, en la chargeant de malédictions [1]. Les prescriptions relatives à l'emploi de l'eau de purification se retrouvent jusque dans l'Inde, où le 5e livre des lois de Manou consacre de nombreux textes à l'énumération des cas. Ce qui frappe dans Moïse, législateur religieux, c'est qu'il ne parle pas de l'immortalité de l'âme. Dans toute la Thora, pas une phrase, pas un mot qui mette sur la trace d'un dogme semblable. Moïse trouva-t-il trop grossier le système de la métensomatose qu'il devait connaître, et préféra-t-il ne pas imposer de croyance à ce sujet? C'est ce qu'on ne saurait expliquer. Nulle part, dans sa doctrine, il n'est question de l'origine ou de la destinée des âmes, des récompenses ou des peines dans l'autre vie, dogmes qui défrayèrent plus tard la théologie chrétienne. Les récompenses et les châtiments sont pour Moïse exclusivement temporels. Au reste, il ne fait en cela que tirer les conséquences de sa manière de voir sur la nature de l'âme. « L'âme de toute chair est son sang, » dit le Lévitique, et le Deutéronome ajoute : « Le sang des bêtes est leur âme et tu ne mangeras point l'âme avec la chair. » Le dogme de l'immortalité ne fut connu que beaucoup plus tard du peuple juif, après son contact prolongé avec la Perse.

Toute la doctrine de Moïse porte l'empreinte d'un travail incomplet. C'est bien, si l'on veut, le retour vers l'idée monothéiste qui avait régné primitivement sur le monde, et tel est

[1] Plutarque, *De Iside et Osiride*.

Digitized by Google

l'avantage du mosaïsme; mais ce ne fut qu'une stérile et maladroite imitation de traditions plus anciennes, un assemblage de prescriptions dont un grand nombre n'avaient aucune raison d'être et de légendes arrangées exprès pour les adapter au peuple juif. Telle est la légende du sacrifice d'Abraham, qui se trouve tout entière dans l'histoire d'Adgigarta; celle de Job, imitée de la légende de Sandama le semeur, dans le Prasâda. L'histoire d'Isaac allant chercher Rebecca est la seconde partie de la légende d'Adgigarta.

Autre question. D'où vient le lévirat dans le judaïsme? Quelle signification, quel usage a-t-il? Évidemment, ici, l'antique doctrine a été tronquée. Que pouvaient importer à l'Hébreu des enfants qu'il ne pouvait appeler les siens? quels liens entre l'épouse légale et les fils d'une étrangère? Sarah, stérile, permet qu'une esclave donne un fils à son époux; mais lorsqu'à son tour elle devient féconde, l'enfant d'Agar n'a plus rien à faire dans la maison d'Abraham. C'est que, dans la tradition antique, le patriarche qui n'avait pas d'enfants était en droit d'adopter un héritier qui vînt sur sa tombe accomplir, après sa mort, les rites funéraires sans lesquels l'âme du défunt ne pouvait jouir de l'éternelle béatitude. Où trouvons-nous une trace de cela dans Moïse? Cette loi, touchante quand on en connaît le principe, devient absurde dès que celui-ci disparaît. Moïse n'a pas su cela ou n'a pas cru son peuple capable de comprendre le fond du dogme qu'il lui imposait.

En résumé, le mosaïsme est loin d'atteindre la perfection qui distingue d'autres doctrines, soit plus anciennes, soit contemporaines. Moïse n'a été qu'un étroit législateur, qui n'embrassa point dans sa réforme les peuples sémitiques, qui ne donna qu'à son peuple des enseignements destinés à lui seul et qui, par le fait même, fut cause de l'isolement où les Juifs ne cessèrent de se trouver. La loi était tout; la lettre, et non l'esprit, dirigea Israël. L'influence perse s'exerça pourtant d'une manière sensible à partir de la captivité. Elle lui enseigna l'existence des anges et lui inspira la première

Digitized by Google

idée d'un Messie [1]. Le nom de Christ paraît pour la première fois dans le livre de Daniel. C'étaient assurément la croyance hindoue à l'incarnation de Brahma dans Crishna, la doctrine persane d'Ormuzd donnant naissance à son verbe Honover, qui avaient inspiré l'idée messianique. Mais les Juifs, dans leur égoïsme étroit, firent de cette haute conception philosophique et religieuse une espérance toute personnelle. Le Messie devait être, avant tout, un roi guerrier qui, non content de délivrer les Juifs de l'esclavage, devait aussi les élever à leur tour au-dessus de toutes les nations. Avec toutes ses imperfections et malgré le mépris et la haine qui s'attachaient toujours au nom hébreu, cette doctrine, modifiée par l'influence des idées de l'Asie, satisfaisait mieux que le polythéisme beaucoup d'esprits qui doutaient et aspiraient à la vérité. Dès Auguste, le judaïsme compta de nombreux adhérents, surtout depuis que les Juifs furent devenus ardents à faire des prosélytes [2]. Plus tard, s'il faut en croire Josèphe, Poppée, épouse de Néron, aurait elle-même pratiqué la religion de Moïse [3].

IV

Les religions et les philosophies orientales n'ont rien de psychologique : le moi s'efface et disparaît devant l'idée de l'Être pour faire place à de vastes conceptions ontologiques. Nulle part, l'homme n'a envisagé d'un coup d'œil aussi large le système de l'univers : l'Orient tout entier a conservé des traces de cette grandeur éteinte de la pensée. Les géants de pierre, les temples colossaux, les énormes pyramides, qui ont résisté aux efforts des siècles, sont les témoignages muets de ce qu'a été l'humanité dans les contrées qui furent son berceau. Il semblerait qu'au milieu de la nature

[1] « Les noms des anges et des mois tels que Gabriel, Michel, Yar, Nisan, etc., vinrent de Babylone avec les Juifs » dit, en propres termes, le Talmud de Jérusalem. Cf. aussi Jamblique, *Mystères égyptiens*, sér. 2, chap. III.

[2] Joseph, V et 23. — *Bel Jud*, t. II, p. 17, 10.

[3] *Archéologie*, t. XX, liv. II, p. 11.

Digitized by Google

luxuriante qui le caractérise, l'Orient ait dû, de prime abord, accepter comme dogme la déification des objets sensibles et fonder ainsi, dès le principe, le polythéisme. Il le fit, mais seulement à la longue ; sa première conception, si pleinement monothéiste, dégénéra au point de devenir le fétichisme. A la Grèce était réservé d'établir d'une pièce en Occident cette transformation polymorphique de l'unité divine que les Indous et les Perses avaient immédiatement cherchée et comprise. C'est que « l'esprit des Orientaux subit l'influence de cette union mystique qui existait originairement entre tous les ordres de choses, au sein de l'unité absolue, et s'identifie immédiatement avec la nature des choses et la comprend sans efforts, par une intuition réelle [1] ».

L'Inde, la première, a formulé son principe suprême, plus religieux que philosophique pour elle, dans l'identification de tout dans Brahma; consultez le Rig-Vêda [2] : « Purusha est le grand tout; sa tête est le ciel; de son œil émane le soleil ; de son cœur, la lune ; de sa bouche, le feu ; de son haleine, le vent; de son nombril, l'atmosphère; de ses oreilles, les diverses parties de l'univers ; de ses pieds, la terre; c'est ainsi qu'il forma les mondes. » Mais ce dieu est en lui-même inactif ; il est l'âme du monde en pensée, et non en acte. En se contemplant lui-même, il donne naissance à la Trimourti ou à la puissance active qui peuple l'univers et le gouverne. D'après les Védas, la faculté génératrice, ou Brahma, première incarnation de Purusha, est la Mayâ, émanée du principe unitaire, et, flottant autour de lui, le Verbe, le Λόγος des Grecs. Brahma brise par la pensée l'œuf dans lequel il est enfermé, se partage en deux parties, dont l'une forme le ciel et l'autre la terre. Ainsi le dieu suprême n'est pas le créateur du monde : il est irrévélé et trop au-dessus de l'œuvre de la création pour avoir rien créé. Aussi se confond-il avec le Nirwâna (néant) en raison de son immutabilité improductive. Voilà la première d'octrine de l'incarnation appa-

[1] Tiberghien, *Essai théorique et pratique sur la génération des connaissances humaines*.

[2] *Rig-Véda*, VIII, chap. IV, hymne 17-19.

Digitized by Google

raissant à l'aurore des civilisations pour se continuer à travers les siècles.

Six cents ans avant notre ère apparaît le bouddhisme, qui s'introduira sous le nom du Christ dans les contrées orientales. Il substitue au système idéaliste et panthéistique du brahmanisme un système rationaliste : la philosophie, ici, a préparé la religion. La morale surtout y est admirable; n'est-ce pas Bouddha qui, le premier, formula l'égalité devant Dieu et releva les classes les plus dégradées en les admettant au sacerdoce? « Ma doctrine, disait-il, est une doctrine de grâce pour tous. » Moïse aussi disait à son peuple : « Vous êtes prêtres et sacrificateurs, » mais le législateur hébreu n'avait pas les mêmes vues. La légende vint au secours de la philosophie, et Bouddha divinisé eut pour mère Maya Suchi, la vierge immaculée. Cette tradition merveilleuse, commune aux religions orientales, saint Jérôme l'a connue, et Clément d'Alexandrie avait trouvé les rites du bouddhisme dans Cornélius Polyhistor, qui vivait 80 ans avant Jésus-Christ.

Dans l'Inde apparaît le dogme précurseur de la résurrection de la chair, c'est-à-dire la métempsycose ou métensomatose, que lui emprunta Pythagore ou qu'il en rapporta. Mais cette doctrine, dans l'Inde, nous apparaît sous une forme bien plus relevée que dans les enseignements du philosophe grec. En dehors de l'âme animant chaque corps, il y a l'âme universelle d'où tombent les individualités particulières. Cette intelligence universelle et souveraine survit aux êtres grossiers qu'elle anime; mais aussi, grâce à eux, elle se perpétue, se transforme et se perfectionne jusqu'à ce qu'elle aille jouir du repos éternel dans le paradis perdu, et maintenant retrouvé, du monde des cieux, et qu'elle arrive, dans le sein de Brahma et dans sa contemplation, à la vérité et à la justice absolue.

C'est encore dans l'Inde que Moïse ira puiser son incomplète genèse. Brahma donne naissance à deux jumeaux, le premier homme et la première femme, qui, à peine sortis de ses flancs, l'adorent en se prosternant. Les hommes se multiplient, mais ce premier âge ne se complète que dans le crime

Digitized by Google

et Brahma anéantit la terre par un déluge. Les commencements du second âge furent heureux, grâce à l'observation de la loi nouvelle donnée par Brahma, l'Être suprême. La vertu fut longtemps honorée, mais bientôt la malice reprit le dessus, et depuis lors l'Hindou attend avec résignation le nouvel âge, où Brahma sera tout en tout.

Il suffit d'ouvrir le Minokhered pour s'assurer que l'idée de représenter l'univers sous la forme d'un œuf se retrouve aussi chez les Perses : « Le ciel et la terre, y est-il dit, les eaux et tout ce qui se trouve sous le ciel est configuré comme l'œuf de l'oiseau. » Le Bundehesch nous montre comment Ahriman perça l'œuf et pénétra dans la création terrestre.

La doctrine persane reconnaît un dieu unique, parfait, personnel. Lui seul apparaît, dans les livres zends, avec tous les attributs, toutes les prérogatives de la divinité. Son nom est Ahua-Mazda et signifie le grand seigneur [1]. C'est lui qui a créé les anges ou Izeds et l'homme typique, Kaïomorts. Le principe du mal, Ahriman (Angro Manjus) crée, à son tour, les six Devs ou démons et tue Kaïomorts; mais de la semence du premier homme surgit un arbre à double tronc, dont la force créatrice d'Ormuzd forma le premier couple humain, Meschia et Meschiana. Ici vient se placer la chute originelle, que Moïse adopta. Les deux premiers êtres furent séduits par Ahriman, perdirent par leur faute les biens dont ils avaient joui, en même temps que l'innocence et la perfection [2]. Le paradis existe aussi sous le nom d'Eiren, mais non à l'origine de l'histoire, et sans qu'on sache pourquoi il cesse plus tard d'exister. Alors les hommes souffrirent de plus en plus : les Devs empêchèrent les âmes de franchir le pont Tschinevad, qui devait les conduire au séjour d'Ormuzd. Mais celui-ci eut pitié des hommes, il leur envoya son prophète, Sosiosch le protecteur, pour les préparer à la résurrection générale. La religion perse, en effet, enseignait que les hommes renaîtraient immortels et verraient tous leurs

[1] Döllinger, *Paganisme et Judaïsme.*
[2] *Zend-Avesta*, t. II, p. 377, 378, 598.

Digitized by Google

vœux comblés. Les hommes, revêtus de corps purs, jouiront d'un bonheur parfait. Kaïomorts renaîtra le premier; après lui le premier couple humain et 57 ans après aura lieu la résurrection générale. Sosiosch, assis sur un trône élevé, jugera les âmes, lesquelles, selon leurs mérites, passeront dans le ciel ou dans l'enfer[1], jusqu'à ce qu'une immense conflagration détruise le monde en le punissant, et réunisse, à travers les flammes, élus et réprouvés, devenus tous également dignes de contempler Ormuzd face à face et de chanter ses louanges dans la société des Izeds bienheureux. Les âmes de ceux qui sont morts dans le péché subissent une détention dans le séjour des Darudis ou démons. Chaque année, pendant les cinq jours complémentaires, les âmes reviennent visiter leurs familles et Ormuzd arrache de l'abîme celles qui se sont repenties.

La doctrine perse n'avait ni idoles ni temples. Dans les sacrifices, jamais la victime n'était consumée : la divinité ne demandait que l'âme, qui résidait dans le sang de la victime[2].

Un sacrifice extrêmement remarquable et caractéristique du culte perse était l'offrande du Homa, identique au Soma des Indous. C'était un breuvage enivrant, tiré du suc de l'asclépias. Regardé d'abord comme le plus noble des agents vitaux de la nature, il fut identifié à la divinité, et Homa devint un Dieu. Le sacrifice du Homa, que chacun pouvait offrir, représentait donc l'immolation de la divinité sur l'autel de l'Être suprême. C'était une communion qui mettait le fidèle en contact avec Dieu même. Ce double caractère de sacrifice et de sacrement se retrouve dans les agapes de « Miezd », composé de viande, de pain et de fruits bénits. C'est un point de contact nouveau avec l'Inde, qui avait le sacrifice symbolique de Brahma s'immolant lui-même au grand tout.

Ormuzd, en se révélant aux hommes, donna naissance à Honover, le Verbe, le Λόγος, qui s'est incarné dans la révéla-

[1] L. A., I, p. 411-416. Bundehesch, XXIV, — *Zend-Avesta*, III, p. 111.
[2] Cf., plus haut, ce qu'on dit du sacrifice hébreu.

Digitized by Google

tion. Aussi, la lecture et la méditation de la loi étaient-elles le complément indispensable des prescriptions formelles de la religion perse. C'est par Honover ou la parole divine que le fidèle se met en rapport perpétuel avec Ormuzd. D'après Plutarque[1], Mithras est l'intermédiaire ou le médiateur. Le culte de ce dieu, transformé bientôt en dieu-soleil, fit peu de progrès en Perse, où il semble n'avoir pas été en faveur auprès des partisans de la doctrine zende. Mais, par contre, il se répandit avec les légions romaines, dès 70 avant Jésus-Christ, dans les parties les plus reculées de l'empire. Ce culte se distingua toujours par une tendance fort élevée, par de nobles aspirations et jeta, dit Döllinger, sur les derniers jours du paganisme décrépit, le reflet d'un sentiment religieux plein de mystère, noble et moral. « Que ne puis-je, s'écrie Julien, l'empereur-philosophe, te célébrer longtemps, ô Mithrâ, roi de l'univers, toi que de toute éternité le premier dieu engendra de sa propre substance ! »

En Égypte, nous trouvons encore la répétition des mêmes dogmes fondamentaux que nous ont présentés l'Inde et la Perse. « Les Égyptiens, dit Porphyre, appellent Kneph l'intelligence ou cause effective. Ils racontent que ce dieu vomit un œuf, duquel fut produit un autre dieu, Ptha ou Vulcain, et que cet œuf est le monde[2]. » Plutarque affirme que les Thébains sont les seuls qui n'aient pas de peintres, parce qu'ils adorent un Dieu dont les formes ne tombent pas sous les sens et ne se figurent point[3].

L'Égypte ne possédait qu'un polythéisme très artificiel et qui fut toujours loin de l'anthropomorphisme, si remarquable en Grèce. Dans les premiers temps, chaque cité n'avait vénéré qu'un seul dieu principal ; mais en personnifiant en ce dieu le principe créateur, ils lui avaient adjoint le principe femelle, ou plutôt ils avaient dédoublé leur dieu en distinguant en lui les deux sexes. Le dieu, en se fécondant lui-même, donnait naissance à une troisième personne qui

[1] *De Iside et Osiride.*
[2] Eusèbe, *Præc. evang.*
[3] Plutarque, *De Iside et Osiride.*

Digitized by Google

parfaisait la triade. C'est dans ce sens qu'on entend l'inscription de la déesse Nieth : « Le fruit que j'ai enfanté est le soleil. » La matière primitive, ὕλη, essentiellement féminine, porte en elle-même un principe mâle, procrée d'elle-même et engendre le dieu de qui viennent toute vie et toute activité. En personnifiant la divinité, les Égyptiens lui donnèrent des attributs; la langue hiéroglyphique aidant, des formes multiples se produisirent, et tel ou tel dieu obtint la prépondérance, selon que prévalait la cité qui l'honorait sous une forme spéciale. Ainsi, le culte suivait la politique.

La preuve que l'Égypte sacerdotale avait bien conservé la croyance à un dieu unique nous est donnée par Strabon : « Moïse, qui fut un prêtre égyptien, dit-il, enseigna que c'était une erreur grossière de représenter la divinité sous les formes des animaux, comme faisaient les Égyptiens, ou sous les traits de l'homme, ainsi que le pratiquent les Grecs et les Africains [1]. » Pour l'Égypte, Dieu, qu'on l'appelât Ra, Ammon, Kneph, Osiris ou Yaouah, était l'âme du monde, la nature, ce qui indique assez le matérialisme panthéistique qui régnait dans cette contrée.

La seule conception mythologique un peu développée sous le rapport anthropopathique est la légende d'Isis et d'Osiris ; encore a-t-elle été produite par une influence étrangère et est-elle commune à toutes les religions orientales. C'est le mythe de la passion du dieu : naissance, vie et mort. « Les Égyptiens, dit l'auteur de la chronique d'Alexandrie, ont, jusqu'aujourd'hui, consacré les couches d'une vierge et la naissance de son fils, qu'on exposa dans une crèche à l'adoration du peuple. » Osiris est persécuté par Typhon, qui le tue ; Isis recherche en pleurant les membres de son époux. Celui-ci ressuscite dans la personne d'Horus.

L'Inde et la Perse avaient aussi la légende de Bouddha et de Zoroastre ; leur naissance avait été annoncée par des prodiges, comme on le voit aussi pour divers personnages de l'antiquité [2]. Comme Osiris, comme Attys, Bacchus, Zagreus,

[1] Strabon, *Géographie*, liv. XVI.

[2] Cf. Des mythes coururent sur la naissance de Platon. Sénèque dit

Digitized by Google

Esmun-Adam, Adonis, ils ont été persécutés, en butte à la haine d'un roi puissant ou de prêtres despotes; comme le Christ, ils ont été tentés par le diable ; comme lui, ils opérèrent des miracles pour prouver leur caractère divin [1].

C'est le même mythe qui prédominait dans toutes les religions orientales et dans les conceptions scandinaves qui en sont sorties. Le même dieu est d'abord représenté comme souffrant; ensuite, il triomphe. C'est Thor vainqueur du loup Fenrir, Odin triomphant du sanglier.

V

L'ascétisme se développa d'abord dans l'Orient, pour passer de là en Égypte, en Syrie, en Palestine et enfin dans les contrées occidentales. Quelle fut la cause qui poussa les prosélytes de cultes divers à renoncer aux plaisirs du monde pour s'enfermer dans une solitude et une contemplation perpétuelles? Faut-il, avec un auteur [2], la chercher « dans la nostalgie dont souffrait l'humanité, dans le sentiment écrasant de la faute qui pesait sur les peuples de l'antiquité et qui les portait à faire les sacrifices expiatoires les plus épouvantables » ?

Ou bien, doit-on ne voir dans l'ascétisme que le désir de s'associer à la passion douloureuse de la divinité, dogme enseigné, comme nous l'avons vu, dans tous les cultes?

Mais ni l'une ni l'autre de ces opinions n'explique d'une manière satisfaisante les résultats qui se manifestèrent chez les Hindous, les Égyptiens et les Syriens.

Le monachisme chrétien pourrait seul s'expliquer par la

(ép. 58) que des mages visitèrent le tombeau du divin Platon et lui offrirent des sacrifices comme à un être surnaturel. — Φησὶ δὲ Ἀριστοτέλης μαγὸν τινα ἐλθοντα ἐκ Συρίας εἰς Ἀθήνας τᾶ τε ἄλλα κατγνῶναι τοῦ Σωκράτους, καὶ δὴ καὶ βίαιον ἔσεσθαι τὴν τελευτὴν αὐτῷ. (Diogène, liv. II, p. 45.) Voir aussi Suétone, *Octav.* 94, et Dion, *Hist.*, liv. XLV.

[1] Quel fondateur de religion n'a pas jugé à propos de s'entourer de quelques miracles pour paraître sur la scène du monde ? (Büchner, *Force et Matière.*)

[2] J.-B. Sepp, *Jésus-Christ, sa vie et sa doctrine.*

Digitized by Google

première hypothèse, puisqu'il admettait la transmission de la faute originelle, marque de réprobation perpétuée dans toute la descendance humaine. Virgile, il est vrai, nous montre le monde païen animé de l'espoir de se voir délivré de la crainte qui pesait sur le monde, et le poète reporte sur Auguste ou la race de Jules les espérances de la prochaine apparition d'un rédempteur. Mais, nous l'avons dit, cette crainte venait du malaise de l'esprit humain, qui avait bu à toutes les coupes, poursuivi toutes les illusions et qui retombait, à bout d'efforts et de recherches, dans l'abîme d'un mysticisme absolu.

Quant à la seconde opinion, elle peut s'appliquer tout au plus, dans quelques cas, à certains fanatiques qui se mutilaient pour mieux ressembler à leur dieu; mais elle ne saurait prétendre expliquer l'ascétisme en général.

L'ascétisme fut plutôt une conséquence de l'idéalisme mystique de l'Inde et de la métempsycose ou de la vie future. Dès l'origine, on trouve l'idée de récompenses et de châtiments, qui fait que les mortifications corporelles sont considérées comme un moyen sûr d'éviter l'enfer et de gagner le ciel. S'absorber en Dieu, vivre extatiquement, séparer l'âme du corps et, pour arriver à cet état bienheureux et échapper à la transmigration, châtier cruellement la chair : tel fut le but que se proposèrent les ascètes.

Dans la religion bouddhique, on trouve le mépris de la douleur et de la mort, la vie solitaire, la contemplation et l'extase, la recherche de tout ce qui peut purifier l'âme et la faire parvenir à l'état de félicité parfaite avant de s'absorber dans le grand tout.

C'est bien la tendance du christianisme. Aussi le bouddhisme ne fit-il que céder à ce dernier tout ce qu'il avait inventé lui-même. On y retrouve, dit Abel Rémusat, presque toutes les cérémonies et les symboles chrétiens : pontife, cardinaux, moines et religieuses, confession auriculaire, vénération des reliques, prières pour les morts, intercession des saints, jeûne, litanies, chants religieux, chapelets, cloches, etc. Tout cela a été créé de première main dans l'Inde, et c'est

Digitized by Google

peut-être la forme de culte qui s'organisa le plus méticuleusement parmi toutes les religions de l'antiquité.

L'influence des moines bouddhistes et des brahmanes fut immense en Orient. Après Alexandre, l'Inde s'était ouverte aux recherches des savants grecs, et l'époque des Séleucides favorisa l'établissement du courant qui causa un échange d'idées continuel entre les deux mondes. Le bouddhisme et le brahmanisme se firent connaître ; les soldats d'Alexandre avaient embrassé avec enthousiasme le culte de Krishna. Le philosophe Calanus s'était précipité dans les flammes sous les yeux du conquérant macédonien et cet exemple avait été imité par le cramana Jighana[1]. Séleucus, devenu chef de dynastie, établit des rapports plus suivis avec l'Orient. Mégasthène, qui, le premier, donna des détails sur ces étranges pays transgangétiques, fit connaître aux Grecs leurs merveilles, les σάρμαναι, les ὑλόβιοι, que nous reconnaissons dans les cramanas et les tanaprasthas, les gymnosophistes et leurs bizarres théories.

« La Perse était depuis longtemps fréquentée par les Grecs : d'incroyables échanges de corps d'armée et de populations mêlaient les Hellènes et les Perses depuis le temps de Xénophon. Après l'expédition d'Alexandre, ces derniers ne cessèrent plus de fréquenter les contrées de l'Indus : ici luttait le bouddhisme, une des religions qui ont poussé le plus loin l'esprit de propagande et de prosélytisme ; c'est par voie de terre surtout que cette religion du détachement put exercer son action sur le monde hellénique ; l'empire des Séleucides était un lien naturel qui établissait ces relations. Par la mer Rouge et même par le golfe Persique, les Grecs de l'Égypte et du Levant se trouvèrent en rapport avec le sud de l'Inde, où le brahmanisme dominait toujours. Le livre saint des brahmanes est le Véda : il fut connu dans Alexandrie durant le siècle qui précéda Jésus ; il le fut même probablement plus tôt, puisque les poésies orphiques des Alexandrins contiennent des noms de divinités védiques et des vers textuellement

[1] Nicolas de Damas, CXVI, p. 91.

Digitized by Google

traduits du Véda. Le souffle oriental anima de plus en plus les hommes d'Occident et changea leur manière de penser et d'agir. »

Toute la littérature du dernier siècle avant Jésus-Christ témoigne de cette influence de l'Orient. Les livres perses et juifs furent alors traduits en grec et contribuèrent à la diffusion d'idées nouvelles dans le vieux monde hellénique. La Syrie et l'Égypte des Ptolémées furent les foyers de cette transformation. C'est là que s'organisa, sous la triple influence de l'hellénisme, des idées orientales et du judaïsme, le bizarre mélange qui constitua plus tard le christianisme.

L'Égypte surtout embrassa avec ardeur les nouvelles théories, grâce auxquelles on y vit refleurir l'ascétisme de l'Inde dans les associations d'esséniens et de thérapeutes, en même temps qu'en Syrie et en Palestine l'esprit de prosélytisme se frayait un chemin en prêchant la pénitence, le renoncement et le renouvellement prochain du monde par la venue d'un Messie, idée empruntée à la religion de Zoroastre.

La captivité avait produit chez les Juifs un grand revirement d'idées. Comme nous l'avons vu plus haut, ils prirent aux doctrines perses leurs nouvelles croyances relatives aux anges, à la résurrection, à l'immortalité de l'âme et aux récompenses futures. En même temps se manifestait un esprit de prosélytisme tout nouveau chez eux et une recrudescence de zèle pour l'observation de la loi. Zaduk, disciple d'Antigone de Sochos, serait, d'après une tradition, le fondateur du parti des Sadducéens qui niaient ces doctrines nouvelles. Mais peut-être Zedukkim vient-il du mot persan « zandik » (esprit libre), comme le nom de pharisien pourrait dériver de la racine zende « parsa » (homme pieux), bien que l'opinion le fasse dériver d'un mot qui signifie isoler.

Outre les idées déjà mentionnées, c'est encore à la Perse et à l'Inde que les Juifs empruntèrent les minutieuses pres-

[1] Émile Burnouf, *Histoire de la littérature grecque*.

[2] Cf. Jos. Vita, 25; B. J., II, XVII-10; VII, III-3. — Horace, sat. I, IV-143. — Juvénal, sat. XIV, p. 96 et suiv.

Digitized by Google

criptions relatives aux actes les plus ordinaires et les plus futiles de la vie : on est frappé de voir le parfait accord qui existe entre les pharisiens et les brahmanes au sujet des précautions à prendre pour ne pas donner la mort au moindre insecte, même involontairement.

L'esprit étroit particulier à la nation juive fit demeurer sans fruit les idées plus larges et plus libérales qu'ils pouvaient emprunter aux Perses. Du moins en fut-il ainsi dans la Palestine, car les Juifs d'Égypte étendirent singulièrement les idées juives, pour les adapter aux conceptions orientales et grecques. Aussi l'influence pharisaïque sur le développement de l'esprit humain fut-elle absolument nulle en Palestine.

Les esséniens furent les vrais continuateurs du mouvement religieux venu de l'Inde. Même règle, mêmes croyances que les solitaires munaprâsthas. Chez eux comme chez les bouddhistes, on trouve l'aversion pour les sacrifices sanglants, l'horreur de la chair, l'usage des vêtements blancs, l'isolement et le silence, la continence et la chasteté perpétuelles et la théorie de l'âme éthérée. On chercherait vainement dans l'établissement de cette secte une origine purement hébraïque ou un développement de l'esprit hébreu, car la vie, les idées des esséniens sur le soleil considéré comme une incarnation de la divinité, sur les sacrifices et l'usage de la nourriture animale sont en contradiction complète avec le mosaïsme. Il y a là un mélange de doctrines juives et d'éléments indous et persans, semblables à ceux qui distinguaient la philosophie orphico-pythagoricienne, et tout porte à croire que le Baptiste fut sinon un essénien, du moins un de leurs disciples [1]. C'est ainsi que, pour eux, l'âme est formée d'un éther subtil ; elle entre dans le corps pour y être enchaînée ; délivrée par la mort de sa prison corporelle, elle s'élancera vers le ciel. Voilà bien la théorie indoue. La Perse leur fournit l'idée du paradis terrestre, situé au delà de l'Océan et destiné aux bons, et d'un séjour sombre qui sera la demeure des méchants.

[1] Jos., *Archéologie*, p. 18, 5, 2.

Digitized by Google

Il serait difficile de dire si les thérapeutes de l'Égypte eurent des rapports avec les esséniens. La négative est probable; cependant, il est malaisé d'affirmer ou de nier, les thérapeutes nous étant bien moins connus que les esséniens. Les points de ressemblance sont l'abstinence de chair et de vin, l'usage des vêtements blancs, la diète et le jeûne; mais les thérapeutes, à l'opposé des esséniens, qui se livraient à des travaux manuels, s'adonnaient uniquement à la méditation des livres saints. C'était un ordre religieux purement contemplatif. On ne trouve pas non plus chez eux les idées de pureté et d'impureté des objets matériels, le culte du soleil, l'horreur du sacrifice sanglant, ni la doctrine de l'âme éthérée. La vie des thérapeutes ressemblait, en somme, tellement à celle que menèrent les disciples du Christ qu'Eusèbe veut les considérer comme chrétiens, tandis que Philon les revendique comme une secte d'esséniens [1]. Quoi qu'il en soit, les chrétiens s'organisèrent sur leur modèle et les solitudes de la Thébaïde et de la Syrie virent affluer, un siècle plus tard, les anachorètes, qui furent le prototype des moines d'Orient et d'Occident.

VI

Un mouvement analogue à celui qui donna naissance à l'essénisme s'était produit parmi les Juifs d'Alexandrie. Là, le judaïsme n'avait pas gardé le formalisme auquel les Juifs de la Palestine accordaient tant d'importance. Tout en restant unis de cœur à leurs frères de Judée et en contribuant à l'entretien du sanctuaire national de Jérusalem, les Alexandrins jouissaient d'une bien plus grande liberté de penser et étaient bien autrement imbus des idées helléniques. Ces Juifs savants s'étaient, grâce à la protection des rois d'Égypte, particulièrement multipliés dans tout l'angle sud-est de la Méditerranée, où le contact des races était perpétuel et tendait à les fusionner de plus en plus.

[1] Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, 2, c. 16. — Philon, *Quod omni prob. lib.*, p. 458.

Digitized by Google

Soustraits aux prescriptions d'un étroit pharisaïsme, adonnés depuis longtemps aux études que leur avait fait connaître l'esprit investigateur des Grecs, ils osèrent croire que la loi de Moïse ne leur interdisait ni le contact avec les « goïm » ou païens, ni l'étude de leurs sciences et de leurs ouvrages, ni même les spéculations philosophiques sur leur propre religion. Le Juif Aristobule, issu d'une famille sacerdotale et précepteur du roi Ptolémée, fut l'un des premiers à chercher un accord entre le judaïsme et les traditions helléniques. A une époque qu'on peut appeler le siècle d'or des falsifications historiques et littéraires, il n'hésita pas plus que certains de ses devanciers à forger des citations d'Homère, d'Orphée, d'Hésiode, personnages légendaires, pour prouver la conformité d'idées entre eux et le législateur hébreu.

« Nous avons peine à concevoir, dit Strauss, l'impudence avec laquelle Aristobule faisait parler Orphée d'Abraham, de Moïse et des dix commandements; Homère, de l'achèvement de la création au septième jour et de la sanctification du sabbat. » D'après son système, Orphée aurait rencontré Moïse en Égypte, et ce dernier serait identique au Musée de la fable. C'était l'enfance du syncrétisme judéo-alexandrin. Sans avoir été le précurseur proprement dit de Philon, Aristobule marqua, en réalisant son plan, une nouvelle tendance d'unification dans les idées humaines. Philon porta encore bien plus loin l'esprit systématique d'identification de son compatriote. Il organisa une théorie complète, souvent issue de contradictions, il est vrai, mais qui montre assez ce qu'eût pu devenir l'influence juive si les Israélites de Palestine avaient collaboré au mouvement parti d'Egypte.

Toute la théorie philonienne est manifestement empruntée aux idées de l'Orient, dominantes alors à Alexandrie. Ce n'est pas dans Philon qu'on doit chercher le Juif de la vieille roche, observateur scrupuleux des prescriptions mosaïques. Son ignorance des langues orientales l'empêchait de confronter avec les livres sacrés de ses frères de la Palestine, le texte grec qu'il étudiait et qui se rattachait aux apocry-

Digitized by Google

phes des Septante. Les livres hébreux avaient depuis longtemps subi l'influence indo-perse, témoin les légendes d'Esther, de Jonas, de Zacharie. Aussi, dans les travaux de Philon, faits sur de tels textes, découvre-t-on partout une couleur mystique orientale que ne présentaient pas les livres reconnus par les rabbins de Jérusalem.

Dans sa tentative de fondre les idées grecques et les doctrines jeunes, c'est la théorie du Logos et des âmes qui occupe la plus large place.

La religion lui défendait, sous peine de polythéisme, la conception du Logos comme dieu distinct. Aussi ses explications à ce sujet fourmillent-elles de réticences. Il voudrait bien concevoir le Verbe comme l'intermédiaire entre la divinité et l'homme : il ne peut le concevoir comme être humain, et, d'autre part, il n'ose en faire un dieu. Le Verbe devient donc quelque chose de vague, de mal déterminé, ni incréé comme un dieu, ni créé comme les hommes, conçu tantôt seul, confondu tantôt avec la Σοφία, la « Choema » du livre de la Sapience, et alors envisagé comme principe fécondant, ou comme principe femelle. Dans cet embarras, Philon a recours à l'idée de la relation entre le Père et le Verbe, idée exprimée plus tard en théologie par le terme de *génération*. C'est la doctrine zoroastrienne qui perce là : Dieu père du monde, Verbe premier né, fils unique du père, roi des anges, médiateur, image de l'Être, pontife suprême, archange, pasteur divin, sont autant d'idées que la Perse avait livrées toutes faites, telles que les sectateurs du culte zend les concevaient pour Ormuzd.

Sa doctrine des âmes est le résultat d'un mélange de platonisme et de parsisme : elle se rattache, d'une part, à la théorie des idées du philosophe athénien; d'autre part, à la confusion existant dans la doctrine perse entre les anges et les âmes. La chute des âmes, il l'adopte; mais il ajoute que celles qui ont dédaigné l'enveloppe mortelle du corps terrestre veillent (à la façon des Ferwers) du haut de l'éther au bonheur et à la sécurité des hommes. Ajoutons qu'il admet l'existence des mauvais esprits incarnés dans la personne des hommes pervers.

Digitized by Google

Du reste, on rencontre, à ce sujet, beaucoup de contradictions et d'obscurités dans les œuvres de Philon. Tantôt il fait de l'âme une parcelle de l'âme universelle et divine ou Logos ; tantôt il distingue l'âme sensitive et végétative de l'intelligence impérissable [1] ; tantôt enfin, il la considère comme une émanation de l'éther ou cinquième élément dont sont formés les cieux et les astres [2], se rapprochant ainsi de la doctrine des pythagoriciens et des esséniens.

Ce qui distingue encore le mysticisme philonien, c'est la théorie de la grâce divine, sans laquelle, dit-il, il est impossible d'arriver à la vertu. Dieu seul peut produire celle-ci dans l'âme de l'homme, et c'est la grâce qui doit soutenir le juste dans la voie du bien et de la vraie félicité. Moyennant cette relation continuelle avec Dieu, il arrivera au suprême degré de bonheur sur la terre, c'est-à-dire à l'extase. L'esprit, dans cet état, s'élève au-dessus de l'humanité, des esprits, des idées, pour aller se fondre dans l'éternelle essence divine. C'est la béatitude parfaite, complètement passive, il est vrai, mais la seule, d'après Philon, qui soit à désirer et vers laquelle il faille tendre [3].

En résumé, il y a dans tout le système de Philon une conception métaphysico-religieuse que ne répudièrent pas les écrivains mystiques auxquels nous devons les évangiles, les épîtres dites de saint Paul, et surtout l'épître aux Hébreux. Le même esprit inspira les Pères de l'Église dès les premiers temps et c'est à ces idées contradictoires qu'on peut attribuer les discussions religieuses qui n'attendirent pas, pour se produire, l'établissement définitif du christianisme comme religion proprement dite.

VII

Nous avons examiné dans les chapitres précédents les divers traits qui caractérisent le mouvement mystique cou-

[1] *De Mundi opef.*, p. 31-33.

[2] *Quis ter. div. haer.*, p. 521.

[3] C'est encore à Philon qu'il faut rapporter la théorie de la réversibilité, fondement du dogme de la rédemption. « L'influence de la grâce,

Digitized by Google

ronné par l'établissement du christianisme. Toutes les causes y ont concouru. Ce sont comme des rayons qui, partis de points divers, convergent en un foyer commun, apportant chacun sa somme de lumière pour former le point lumineux central. Nous l'avons vu, l'Inde et la Perse sont les grandes sources de doctrines mystiques. Là, l'esprit religieux s'est largement développé, pour fournir à tous les pays voisins quelque chose de leurs cultes et, grâce à la diffusion continuelle des lumières de l'esprit, pousser, en quelque sorte, des émigrations d'idées jusque dans le monde occidental, par l'Égypte, la Syrie, la Judée et la Grèce. Le bouddhisme et le parsisme ont presque tout fourni; le judaïsme a donné peu de chose, et la philosophie alexandrine, avec les esséniens et les thérapeutes, a consommé l'établissement du christianisme théologique.

Toutes choses ainsi préparées, l'exaltation des esprits, un vague désir d'égalité et de fusion de races n'ont-ils pas pu déterminer l'apparition de mystiques illuminés, tels que furent plus tard cet Apollonius de Thyane, si vanté par Philostrate, et Alexandre d'Abonotique? Les Juifs devaient être les plus disposés à accueillir un personnage inspiré, parce que, chez eux, la croyance au Messie, au libérateur futur, était enracinée dans la nation depuis son retour de la Perse. Aussi voyons-nous apparaître, depuis la domination romaine, de nombreux soi-disant prophètes, hommes dangereux, parce qu'ils flattaient les espérances politiques du peuple juif sans songer à l'arracher à son fanatisme religieux, parce qu'ils prêchaient la guerre au lieu de chercher à pacifier une nation remuante et aigrie par ses malheurs passés. De ces agitateurs, il faut soigneusement distinguer la figure du Christ; dans la conception de ce personnage typique, rien n'est moins politique, rien n'est plus idéal.

Nous ne pouvons invoquer le témoignage des évangiles : il

dit-il, n'agit pas toujours directement; elle emprunte quelquefois un intermédiaire, elle se personnifie dans un homme; ce juste devient la victime expiatrice du méchant; c'est à cause du juste que Dieu verse sur les méchants ses inépuisables trésors. »

Digitized by Google

est prouvé qu'un grand nombre d'évangiles ont existé et que si le canon de l'Église chrétienne n'en a reconnu que quatre, c'est qu'ils ont été plus généralement acceptés. Les Hébreux, les Ébionites, divers gnostiques avaient leurs évangiles que bientôt l'orthodoxie catholique ne voulut pas reconnaître.

Il résulte des recherches les plus modernes[1] que nul d'entre eux ne fut écrit à l'époque où l'on place généralement la vie du Christ. Ce fut depuis la fin du Ier siècle jusqu'à la fin du IIe que le Nouveau Testament reçut sa forme définitive, et ce fut à cette dernière époque seulement qu'il fut reçu comme canonique. L'idée du Christ n'était pas nette dès l'abord : elle se dégagea lentement de ce qu'elle avait de vague et d'idéal. « Tout le monde sait, disait le gnostique Faustus, que les évangiles n'ont été écrits ni par Jésus-Christ, ni par ses apôtres, mais longtemps après, par des inconnus qui, jugeant bien qu'on ne les croirait pas sur des choses qu'ils n'avaient pas vues, mirent à la tête de leurs récits des noms d'apôtres ou d'hommes apostoliques contemporains. »

Les apocryphes n'ont pas plus de valeur historique réelle que les évangiles canoniques. Si l'existence historique ne peut être niée, il n'y a pas plus de raison d'appuyer la légende chrétienne sur l'autorité de ses derniers que sur celle des premiers. Comme le dit M. Renan[2] : « Jésus serait un phénomène unique dans l'histoire, si, avec le rôle qu'il joua, il n'avait été bien vite transfiguré. » Et, dans ce cas, si le fond est vrai, la forme peut avoir varié de façons diverses : la légende s'est développée, une foule d'anecdotes ont circulé, qu'il ne faut pas plus rejeter quand Marcion, Tatien, les Ébionites les racontent que lorsqu'on les trouve ou qu'on en trouve d'autres dans les évangiles attribués à Jean, à Luc, à Marc ou à Matthieu.

Dans l'hypothèse que le fond de la légende évangélique soit vrai, il n'est pas contraire aux probabilités qu'à une

[1] Strauss, *Vie de Jésus;* d'Eichthal, *Les Évangiles :* Helgenfeld, *Kritische Untersuchung.*

[2] *Vie de Jésus*, Introduction.

Digitized by Google

époque d'exaltation religieuse et politique chez les Juifs, un personnage appelé Jésus ait apparu, qui se soit cru revêtu d'une mission divine. S'appuyant sur la croyance des Juifs, il a pu s'annoncer comme le Messie attendu de tous; s'il ne l'a pas fait, la multitude à laquelle il s'adressait a fort bien pu s'enthousiasmer de lui au point d'en faire, de son vivant même, une figure divine, de le considérer comme le fils de David et de lui appliquer certains traits des prophéties qui circulaient alors comme monnaie courante chez les Juifs. Quoi qu'il en soit, qu'il se soit fait Dieu, ou que d'autres l'aient regardé comme tel, ses prédications peuvent avoir soulevé quelque agitation, excité des mouvements populaires, chose aisée chez un peuple plein d'illusions et de turbulence, et provoqué ainsi l'attention et des Pharisiens, jaloux de conserver seuls le dépôt de la vraie loi, et du procurateur, qui plus d'une fois avait eu avec les Juifs de sanglants débats. Peut-être celui-ci a-t-il pu, à son tour, considérer ce personnage comme dangereux pour l'ordre public, comme un fâcheux qu'il fallait faire disparaître pour éviter de nouvelles collisions. Les Romains, peu enclins aux spéculations religieuses, devaient ne rien comprendre à un mouvement purement moral et envisager tout novateur comme un danger politique pour leur domination. Admettons encore que tout cela se soit terminé par le supplice du réformateur, l'intérêt de son sort a pu s'augmenter de toute la foi que des imaginations crédules et ardentes accordent bien vite à tout personnage extraordinaire et à tout martyr; cela n'infirme en rien ce que nous avons dit plus haut. Le Christ n'est alors encore qu'un homme, si toutefois l'impossibilité du miracle et, à plus forte raison, de l'incarnation divine ne le prouve déjà suffisamment.

Quant aux contemporains du Christ, ils ne semblent pas le connaître au témoignage des auteurs profanes.

Josèphe, il est vrai, parle de Jésus, et Tacite mentionne le Christ comme fondateur d'une secte; Suétone en parle presque dans les mêmes termes [1]. Pour le passage de Josèphe,

[1] Tacite, *Annales*, LXV, chap. 44.— Suetone, Diodore. — Tibulle, Claud.

Digitized by Google

il est bien prouvé qu'il n'est qu'une interpolation. Bien que M. Renan[1] le trouve tout à fait dans le goût de Josèphe, quoique retouché par une main chrétienne, on peut répondre avec le Dr Strauss, d'abord que ce fragment vient s'intercaler fort mal à propos dans le reste du texte ; et, en second lieu, que, l'interpolation déduite, Josèphe aurait certainement parlé avec plus de détails d'un personnage aussi considérable que fut le Christ, puisqu'il accorde une attention si marquée au Baptiste et à Juda le Gaulonite.

Il est au moins étrange que le mouvement produit par la prédication du Christ eût si peu frappé un historien qui parle longuement d'autres novateurs. Si la vie et la mort du Christ furent accompagnées des circonstances qu'on a coutume de rappeler, Josèphe en eût parlé sur un tout autre ton. Il raconte minutieusement l'histoire de Jean le Baptiste, mis à mort par Hérode, et n'a pas un mot pour mentionner ce grand tumulte populaire qu'auraient fomenté les Pharisiens et qui aurait abouti à la mort de Jésus. Bien d'autres faits auraient dû le frapper, et, pour n'en citer qu'un, le prétendu massacre des Innocents, dont il n'eût pas épargné le reproche au tyran, qu'il flétrit ailleurs si énergiquement.

A notre sens, si Josèphe ne dit rien de tout cela, c'est pour l'excellente raison que rien de tout cela n'a eu lieu. Les témoignages de Tacite et de Suétone n'infirment en rien cette opinion; l'un et l'autre parlent du Christ, mais d'une manière si vague que l'on sent qu'ils rapportent un ouï-dire, une légende qui avait cours à Rome. Du reste, le fait de mentionner le Christ de la sorte ne prouve aucunement son existence réelle. Quand nous parlons des doctrines de Pythagore, rien n'est moins prouvé que l'existence de ce philosophe. Enfin il faut songer que les Romains ne distinguaient pas les Juifs des chrétiens, témoin les deux auteurs cités et surtout Juvénal, qui vivait à une époque où le christianisme était organisé complètement.

Nous n'avons donc aucune preuve valable de l'existence

[1] *Vie de Jésus*, Introduction.

Digitized by Google

réelle et personnelle du Christ. Tout est muet sur le compte de cette figure devenue en peu de temps si grande. Le témoignage de l'histoire nous fait défaut; pas de certitude possible si l'on songe que toute l'histoire est basée sur des faits. Tout au plus peut-on invoquer des probabilités, et alors retournons l'argument : s'il est probable que Jésus ait vécu sur la terre, il est tout aussi probable qu'il n'exista jamais qu'à l'état de mythe sorti des souvenirs de l'Orient.

VIII

On ne connaît presque pas aujourd'hui l'opinion des gnostiques d'Alexandrie au sujet du christianisme : Philon, Dosithie, Cerinthe, Simon le Mage, Ménandre le Samaritain, Carpocrate, Basilide, Valentin et Tatien d'Alexandrie, Saturnin d'Antioche, Bardesane d'Edesse, Marcion et Cerdon, tous contemporains des apôtres ou des premiers Pères de l'Église. Ils leur disaient : Vos doctrines ne sont que la rénovation des anciens cultes de l'Orient. Si ces hommes, vivant sur le terrain même où s'implantait le christianisme, ont pu parler de la sorte, il n'en a pas été de même des générations postérieures.

L'idée chrétienne prit en peu de temps assez d'extension pour faire taire ses détracteurs, et une longue suite de siècles a corroboré la foi primitive, en l'appuyant sur un système savant et complet, organisé d'après les anciens cultes. Il a fallu les recherches modernes sur la mythologie comparée pour faire éclater au grand jour ces rapprochements fréquents, ces termes communs à des religions diverses, termes sortis d'un même mythe, mais modifiés avec l'intelligence et l'imagination des peuples, suivant leurs aspirations et leurs aptitudes propres. La race a influé sur les religions en leur imprimant un cachet distinctif, qui varie avec les influences climatologiques et psychologiques. C'est ainsi que le Grec fut essentiellement naturaliste et ne comprit jamais la divinité autrement que sous la forme humaine et artistique ; que le Perse, spiritualiste avant tout, créa le systèm

Digitized by Google

religieux le plus élevé de l'Asie; que l'Égyptien ne sortit jamais de son hylozoïsme dont il avait perdu le sens en n'en regardant que les symboles. L'Assyrien, le Phénicien, l'Arabe se formèrent des religions conformes à leur nature respective, des religions sensuelles. Mais au fond de tout cela se retrouve encore le mythe primitif; c'est Bacchus, Homa, Somala, Adonis, Osiris, formes multiples du type primordial.

Comme nous l'avons vu, chaque culte, dans la fusion générale qui s'opéra depuis Auguste, apporta quelque chose du sien.

Les rapports avec l'Orient, devenus quotidiens, répandirent de nouvelles idées, et de ces amalgames d'anciennes choses remises à neuf se dégagea, vaguement d'abord, puis plus clairement, à mesure que le mythe prenait consistance, une figure qu'on crut nouvelle, celle du Christ, préparée depuis longtemps, existant depuis des siècles déjà dans l'Inde, berceau de toutes les civilisations.

Tous les dogmes chrétiens tirent leur origine de diverses religions orientales. La comparaison est complète et deviendra facile si nous nous reportons aux chapitres qui ont traité plus spécialement de chaque culte. L'unité divine s'est trouvée à l'origine et ne s'est traduite que plus tard en polythéisme. Cette transformation trouve sa plus haute expression dans la Trimourti indoue, dans les triades égyptiennes, dans la génération de Sosiosch et d'Honover, dans celle du Logos de Philon et jusque dans le judaïsme, où le nom même de la divinité indique une idée mal déterminée de trinité. Cette conception trinitaire remonte très haut et se continue à travers les siècles : l'unité se dédouble en deux faces dont l'harmonie comprend une troisième forme; de là le Père, le Fils et l'Esprit [1]. L'opposition du bien et du mal, le dualisme persan passent tout entiers dans le christianisme sous la forme de « Dieu et Satan, des anges et des démons, du ciel et de l'enfer », en même temps que le dogme de la récompense

[1] C'est aussi l'antique théorie aryenne de *Sûrya*, le père céleste, d'*Agni*, le feu sacré, qui est le Verbe, le médiateur et le fils, et enfin de *Nayan*, l'esprit qui donne la vie.

Digitized by Google

et du châtiment final. La Perse fournit encore la théorie du péché originel. Celle de la grâce et du verbe divin sortent de toutes pièces des ouvrages de Philon le Juif, aussi bien que la théorie de la réversibilité, fondement du dogme de la rédemption. L'idée d'un sauveur, d'un rédempteur, est générale; les avatarus indous, la promesse du prophète final chez les Perses, l'attente du Messie chez les juifs l'attestent unanimement. Il est intéressant de remarquer à ce propos l'abondance de termes, tels que σωτήρ, σώτειρια[1], dont se servent les poètes d'Alexandrie, et l'introduction dans le grec de mots nouveaux, empruntés pour la plupart à la Perse et à l'Inde. Mais la doctrine qui avait fait le plus d'impression sur l'Occident, lors du grand choc de la Grèce et de la Perse sous Alexandre, laissa les plus profondes traces dans tous les esprits depuis le conquérant.

La route une fois ouverte, l'Orient devint l'inépuisable foyer où le siècle décrépit allait emprunter la chaleur et la vie. Peu à peu la doctrine indoue du renoncement, qui devait enflammer les imaginations enthousiastes, ne fut plus un secret connu de quelques-uns, mais une notion générale. La religion bouddhique compte de nombreux adhérents. Est-ce à dire qu'elle passa tout entière, d'une pièce, chez les peuples occidentaux? Loin de là; mais le principe se transporta partout avec les étranges missionnaires que l'Inde seule pouvait avoir, les Cramanas montant volontairement sur le bûcher. C'est alors qu'avec eux se répandirent les légendes qu'eux-mêmes avaient rapportées de leur patrie sur le compte de Bouddha. Sa mère était vierge; c'est Maya-Suchi. Son père était le roi Soudadhâmas. Poursuivi tout enfant par le roi Madaura, qui avait fait massacrer tous les enfants en bas-âge, Bouddha avait passé dans l'obscurité et la retraite la plus grande partie de son adolescence; plus tard, il avait vaincu les Brahmanes dans une discussion publique, s'était retiré au désert dans la méditation et la solitude, y avait été en butte aux tentations de Mara, dieu du

[1] Cf. Hymnes orphiques, au nombre de 87.

Digitized by Google

péché, de l'amour et de la mort, et, après avoir triomphé des séductions de ce dernier, avait repris sa vie publique de prédication, de renoncement et de charité. Son disciple Ananda, celui qui lui était le plus cher, avait rencontré près d'une fontaine Prâkriti, qui n'osait l'approcher parce qu'il portait le costume religieux; il l'avait rassurée, convertie et faite prosélyte.

Qui ne retrouve là l'origine royale et la naissance miraculeuse du Christ, sa fuite en Égypte devant la soi-disant persécution d'Hérode, la tentation dans le désert, la prédication, l'histoire de la Samaritaine et peut-être de la pécheresse convertie? Cette grande figure du Krishna indou sort des hymnes revêtue d'une poésie, d'une douceur et d'une majesté que nulle religion n'a su donner à son prophète.

E. Hannot.

Digitized by Google

NOUVELLES LETTRES D'ITALIE

IV

Crespano Veneto.

Luzzatti me parle longuement d'un type curieux de société coopérative, peu connu en Italie même, et qui cependant peut servir de modèle aux tentatives de ce genre : c'est la *Società artistico-vetraria d'Altare.*

Au mois d'août dernier (1882), elle fêtait le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Tous les ouvriers s'étaient réunis en un banquet fraternel, auquel assistaient quelques amis du mouvement coopératif; outre Luzzatti lui-même, Simonelli, secrétaire général au ministère de l'agriculture, les députés Boselli, Sanguinetti, Berti, Faldelli et le sénateur Saracco. De nombreuses députations d'associations ouvrières avaient envoyé des adresses de félicitation.

C'était vraiment la fête du travail. Altare est un bourg des environs de Savone, dans le Montferrat. Il paraît que l'art de la verrerie y a été introduit au x^e^ siècle par une colonie de Flamands.

Comment ces gens du Nord ont-ils rapporté au delà des Alpes un art qui leur était venu certainement des Romains? A enquérir. — Deux travaux ont été publiés sur cette question, *Industria del vetro in Italia e sull' arte Vetraria in Altare, nella sua origine,* par Enrico Boldoni, secrétaire de la Société des verriers, et l'*Università dell' arte vitrea di Altare, della sua origine a nostri giorni*, par Gaspare Buffa (1879). Les anciennes familles de vitriers ont conservé leurs armoiries depuis le moyen âge, car un diplôme de Paléologue marquis de Montferrat, du 12 juin 1512, en approuvant les

Digitized by Google

statuts du métier, anoblit tous ceux qui l'exercent. Lorsque le noble art fut importé dans les provinces belges, les ouvriers étaient qualifiés de gentilshommes verriers.

En 1856, donnant un corps aux idées que quelques verriers d'Altare lui avaient soumises, le Dr Cesio parvint à réunir en une société coopérative les 84 artistes verriers. Ils constituèrent leur capital, qui ne s'élevait qu'à 14,585 francs. Le fonds de roulement était insuffisant. Pour l'augmenter, ils s'imposèrent une retenue hebdomadaire jusqu'en 1863, puis l'accrurent par des prélèvements sur les bénéfices. Leur capital dépasse aujourd'hui 400,000 francs. La société coopérative de production a fondé deux institutions annexes, une caisse de pension pour la vieillesse et une société de secours mutuel. A l'exposition de Milan de 1881, elle a obtenu la médaille d'or.

Voilà, dis-je à Luzzatti, comment pourrait se résoudre la question sociale. Le capital et le travail se trouvant réunis, la lutte cesse entre ces deux facteurs de la production. Mais pour que l'exemple d'Altare puisse être suivi, il faut aux ouvriers une forte culture morale et intellectuelle. Car ils doivent avoir d'abord assez de persévérance et, disons-le, de vertu pour acquérir le capital et, en second lieu, assez d'intelligence pour en bien diriger l'emploi au milieu des vicissitudes et des crises du monde économique actuel.

A défaut de ces deux qualités essentielles, toute tentative d'appliquer le régime socialiste ou collectiviste doit échouer. Donnez plein pouvoir à un Karl Marx ou à un Lassalle; qu'il puisse supprimer la propriété et les propriétaires, répartir les biens à son gré, manipuler l'ordre social à sa fantaisie : si les ouvriers sont incapables de conserver et de bien employer les moyens de production, il faudra bien en revenir au système actuel.

C'est comme en politique : un peuple qui n'est pas mûr pour se gouverner lui-même, retombera fatalement sous la main d'un régime d'autorité. Altare nous montre le port; mais combien sont capables d'y arriver?

—Nous causons aussi, avec Luzzatti, de la politique exté-

Digitized by Google

rieure de l'Italie. En ma qualité d'affilié de toutes les sociétés de la paix, je reviens à mon thème habituel, avec autant de conviction, mais sans plus d'illusion qu'autrefois. L'Europe, lui dis-je, abuse par trop de l'adage : *Si vis pacem, para bellum*. Les préparatifs de guerre, poussés au point où ils le sont maintenant, doivent fatalement conduire à un conflit. A l'intérieur, ils ruinent les populations, ils sèment des germes de mécontentement et de révolution qui peuvent devenir des causes ou des occasions de luttes à l'extérieur. Les grands États, armés jusqu'aux dents, ressemblent à des bêtes féroces aiguisant leurs griffes et leurs crocs, se surveillant, se guettant, toujours prêtes à se jeter sur l'ennemi au moment opportun. Ce qui rend la situation affreuse, c'est que chacun, étant convaincu qu'il sera attaqué dès qu'il sera le plus faible, croit de son intérêt évident et absolu de prendre les devants aussitôt qu'il aura chance de vaincre. Pour cela, il ne se contente pas de porter ses armements aux dernières limites, il cherche des alliés pour le jour de la bataille, et ainsi on arrive à un état de contention universelle et d'hostilités permanentes et sourdes, qui n'est pas beaucoup moins pénible que la guerre même. L'Italie, assure-t-on, est entrée dans une de ces combinaisons en vue de la lutte finale à laquelle tout le monde se prépare. Or, l'Italie, séparée du reste du continent par une frontière géographique admirablement délimitée, l'Italie, à qui aucun de ses voisins ne songe à enlever une province ou le moindre lambeau de territoire, car le principe des nationalités, généralement reconnu, s'y oppose, l'Italie, que toutes les nations chérissent comme la seconde mère de notre civilisation, l'Italie n'aurait rien à craindre de personne si elle se contentait d'une position semblable à celle de la Suisse ou de la Belgique, laquelle est la plus favorable à la sécurité et à la prospérité des populations. Pourquoi se laisse-t-elle entraîner dans ces alliances compromettantes et périlleuses, qui peuvent un jour lui coûter si cher ?

— Sans doute, me répond Luzzatti, comme économiste je ne puis que désirer pour mon pays une situation semblable

Digitized by Google

à celle du vôtre. Mais il y a pour nous un danger permanent qui ne vous menace pas: ce sont les revendications du pape. Pour le moment, elles ne nous inquiètent guère. Mais supposez une restauration en France : pour s'assurer le concours dévoué du clergé, elle prendra en mains les intérêts de la papauté. L'Autriche reste, au fond, un État acquis au cléricalisme : elle peut donc aussi devenir notre ennemi. Voilà les périls qu'il s'agit de prévenir. C'est pour cela que l'Italie s'arme et qu'elle cherche des alliances.

—Je ne veux pas nier, repris-je, les incertitudes de l'avenir, et pour votre pays, et pour le mien, et pour l'Europe tout entière; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'une politique d'alliance et d'offensive est plus dangereuse pour l'Italie que ne le serait une politique de neutralité complète et de défensive exclusive. Admettons que la monarchie soit restaurée en France. Certes, elle aura besoin de s'appuyer sur le clergé. Mais cet appui lui viendra naturellement et, pour l'obtenir, elle n'aurait pas besoin de faire la guerre à l'Italie et de rétablir le pouvoir temporel. Ce serait là une tentative insensée; car il ne suffirait pas de rendre au pape Rome et ses anciennes provinces, il faudrait les lui assurer et, pour cela, les contenir par des garnisons étrangères. Dans ces conditions, l'œuvre ne serait pas durable, et à ce prix, le souverain pontife en voudrait-il? Les principautés ecclésiastiques sont choses du passé. Il est impossible de les faire revivre. Tout gouvernement étranger, quel qu'il soit, comprendra cela. Si vous restez neutres, si vous ne menacez personne, nul ne viendra vous attaquer. Mais par votre alliance avec l'Allemagne, vous devenez éventuellement l'ennemi de la France et, dès lors, elle doit, de son côté, s'efforcer de vous détruire si elle le peut. Il me semble donc que, pour conjurer le danger, vous le faites naître.

Actuellement, la triple alliance dont vous faites partie vous donne une grande force. Mais...

Les destins et les flots sont changeants.

Quelle sera sa durée? Survivra-t-elle à celui qui l'a fondée?

Digitized by Google

C'est un des coups de maître de sa politique d'avoir forcé l'Autriche, la vaincue de Sadowa, à rechercher l'appui de l'Allemagne afin de pouvoir s'avancer dans la péninsule des Balkans. Tant que le grand chancelier vivra, on n'osera s'insurger ni se dérober à son alliance, parce qu'on craindra l'une ou l'autre de ces combinaisons qu'il tient toujours prêtes dans son arsenal. Mais quand sa main puissante ne tiendra plus les ressorts de l'équilibre européen, de nouvelles alliances pourront se conclure. Nous verrons peut-être se reconstituer celles de la guerre de sept ans, la Russie, la France et l'Autriche coalisées contre la Prusse pour lui faire expier ses trop complètes victoires. Se retrouvera-t-il alors un Frédéric II ou un Moltke pour tenir tête à toute l'Europe? Et, dans ce cas, si vous êtes fidèles à votre allié, quel sera votre sort? et si vous l'abandonnez à l'heure du péril, que dire de votre conduite?... M. de Bismarck voudra sans doute éclaircir la situation et provoquer une solution définitive avant de disparaître. Mais pourra-t-il, à son gré, précipiter les événements? L'empereur actuel, et surtout son successeur, ne refuseront-ils pas de faire la guerre? Le chancelier trouvera-t-il moyen de la faire naître, malgré les vœux contraires de presque toute l'Europe? En tous cas, vous vous êtes engagés à vous battre pour autrui : je vois clairement le mal qui peut en résulter pour vous; je n'aperçois pas aussi bien l'avantage que vous pouvez en recueillir. Vous ne devez, affirme-t-on, porter secours à vos alliés que s'ils sont attaqués, non s'ils attaquent; mais n'y a-t-il pas toujours moyen de se faire attaquer? La neutralité, — neutralité armée et attentive si vous voulez, mais toujours la neutralité, — voilà mon dernier mot pour vous comme pour nous.

— Luzzatti doit se rendre à Bassano pour y rencontrer une députation de ses électeurs. La nouvelle loi électorale a fusionné son collège d'Oderzo avec les deux collèges voisins, qui élisent, l'un Bonghi, l'autre Visconti-Venosta. Nous partons en calessine après le premier déjeuner. Très jolie route, en excellent état, étroite, bordée d'arbres, peupliers et ormes, et de champs cultivés, encore en partie couverts de

Digitized by Google

maïs; bonnes habitations de contadini; grandes églises monumentales dans les villages. En approchant de la ville, de villas bien entretenues et blanchies à la chaux, occupées par des patriciens de Venise.

Pendant la conférence avec les délégués, je visite le musée, qui se trouve dans un ancien couvent, à côté de l'église principale. Le lycée y est également établi. Ici encore règne Canova et, à côté de lui le peintre aux couleurs violentes et aux scènes populaires, qui porte le nom de sa ville natale, Bassano. Canova est représenté ici, comme dans la glyptothèque de Posagna, par un grand nombre de reproductions en plâtre et par quelques marbres originaux. Ce qui est du plus haut intérêt, ce sont des armoires entièrement remplies de volumes où sont réunis ses croquis, ses dessins, ses écrits et les lettres qu'il a reçues. Canova est là tout entier, dans sa vie d'homme et surtout dans sa vie d'artiste. Il est étrange qu'on ne lui ait pas encore élevé de monument à Bassano, qui est comme sa seconde patrie. Il est vrai que ce n'est pas son lieu de naissance. Tous ces souvenirs ont été légués par son frère, l'évêque.

Dans tous les musées d'Italie, on rencontre des Bassano : ce sont, d'ordinaire, des scènes de la vie populaire, surtout des marchés, qui doivent représenter des épisodes de l'histoire sainte. Il la comprenait d'une façon réaliste et démocratique, comme Rembrandt. Mais ici il y a quelques tableaux d'une tout autre valeur et d'une merveilleuse facture, qui fait penser à l'*Assomption de la Vierge*, de Titien, au musée de Venise.

Je note une esquisse de Tiepolo qui est une merveille. Cela représente une scène difficile à définir : ce sont des Maures par un effet de soleil couchant. En quelques coups de pinceau, ce sont les irradiations mystérieuses et fulgurantes et l'or fondu de Rembrandt. Réalisme et poésie. J'y reviens sans cesse. Je ne puis m'en détacher. Un beau Mantegna. Un Jacopo da Ponte de qualité supérieure. Au moins une quarantaine de toiles qui ont de la valeur; mais qui visite Bassano?

Digitized by Google

Dans l'entretien de Luzzatti avec les délégués de son collège électoral, composé maintenant de la réunion de trois anciens collèges uninominaux, le grand point à résoudre est de savoir s'il faut, oui ou non, appuyer la candidature de Bonghi. Pour Luzzatti, nulle difficulté : il aura presque l'unanimité des voix. Visconti-Venosta, en raison des brillants souvenirs de son passage au ministère des affaires étrangères, est aussi accepté sans protestation par les électeurs de la droite, qui dominent généralement en Vénétie. Mais le nom de Bonghi soulève de graves objections. Il est napolitain; il ne vient presque jamais visiter ses commettants et il se tient dans une région sereine, très au-dessus des importunités des solliciteurs, qui ne le lui pardonnent pas. Sa franchise, l'âpreté de ses attaques contre ses adversaires lui ont fait beaucoup d'ennemis. Les délégués hésitent à mettre son nom sur la liste. Non seulement, prétendent-ils, il ne passera pas, mais il fera perdre beaucoup de voix à ses deux cocandidats et entraînera peut-être Visconti dans sa chute. Luzzatti n'admet pas ces calculs de la peur. Bonghi, dit-il, est un des premiers hommes d'État de l'Italie, un de ses érudits les plus savants, de ses écrivains les plus fins et de ses orateurs les plus écoutés. Tout collège doit s'estimer trop heureux de l'avoir pour représentant. Il ne faut donc pas reculer : on doit considérer comme un devoir d'honneur de n'abandonner aucun des trois députés sortants.

« J'y jouerai ma popularité, ajoute Luzzatti. Je demande formellement qu'il soit porté sur la liste. Nous triompherons ou nous succomberons ensemble. »

En effet, tous trois, Bonghi, Visconti et Luzzatti, ont été portés ensemble, et tous trois ont été élus, Luzzatti à la presque unanimité des votants. C'est un grand privilège pour le collège de Vittorio-Oderzo d'avoir ainsi pour députés trois des parlementaires les plus éminents de l'Italie et de réputation européenne.

Pendant qu'on prépare le calessine, nous visitons la ville. Le pont sur la Brenta a été brûlé pendant les premières campagnes de Napoléon, et les boulets sont encore fixés dans les

Digitized by Google

murs, où on les a maintenus avec la date. Dans les rues désertes de la ville haute, quelques palais avec des armoiries frustes et des fresques effacées du XV^e^ siècle. Dans toutes les villes italiennes, même les plus écartées, il s'est trouvé, vers la fin du moyen âge, des familles riches aimant les arts et les employant à orner leurs demeures. De là l'intérêt puissant d'un voyage en Italie en dehors des routes battues. On fait chaque jour des découvertes.

De vieux murs entrecoupés de hautes tours entourent la petite ville. Par une brèche, on arrive à une promenade, à l'extérieur de ces murs, sur le sommet de la colline à pente abrupte au bas de laquelle coule la Brenta. George Sand parle aussi de ce point de vue dans ses *Lettres d'un voyageur*. De fait, il est ravissant. La vallée est encaissée entre deux lignes parallèles de gracieuses collines boisées et cultivées, au delà desquelles se profilent les premiers éperons des Alpes. Des maisons blanches, à toits débordant de tuiles rouges et s'enlevant en tons crus sur le vert foncé des vignes. La fertilité du sol est grande. Le chanvre et le maïs élèvent leurs hampes à deux mètres de hauteur. Les habitations, éparpillées dans la campagne, sont très rapprochées ; mais la terre se couvre de tant de produits divers, qu'elle semble devoir apporter l'aisance à tous. Beaucoup de cultivateurs sont propriétaires. Malheureusement, l'impôt, l'hypothèque et la rente emportent le plus clair du revenu. C'est, là-bas, le refrain que l'on entend sans cesse.

— A Crespano, je visite des maisons d'ouvriers et des fermes. Les maisons d'ouvriers sont rarement, comme chez nous, sans étage. Les chambres à coucher sont au premier. Au rez-de-chaussée, deux chambres ; autant à l'étage, plus un grenier. Il y a plus de place que dans nos chaumières flamandes. L'ameublement aussi est autre : un très grand lit ; de solides armoires et le grand coffre de noces, avec moulures et peintures, ayant évidemment appartenu à des gens riches ; mais le tout endommagé et recouvert d'une couche épaisse de crasse et de poussière. Même une bassinoire en cuivre. Ce qui me frappe surtout, habitué que je suis à

Digitized by Google

l'extrême propreté des intérieurs, même les plus pauvres, dans nos Flandres, c'est le défaut de soins en tout. Les murs, au lieu d'être, comme en pays flamand, plafonnés, unis et blanchis presque tous les ans, sont grossièrement récrépis. L'appareil de la maçonnerie se montre à nu ou est recouvert d'un plafonnage irrégulier noirci de fumée, de suie et de saletés de toutes sortes. Cela donne à ces chambres, éclairées seulement par de petites fenêtres, l'aspect de cavernes. On blanchit assez souvent le dehors, mais non le dedans des habitations rurales. On ne peut songer à orner ces murs repoussants de petits cadres ou de faïences, ainsi que le font tous nos ouvriers. Dans cet intérieur sombre et malpropre, on ne pensera guère à soigner le vêtement, à le brosser, à l'entretenir. Tout se tient et se met à l'unisson. Il est vrai que les vêtements du dimanche sont conservés dans de grandes armoires. Ils sont élégants et solides; mais, quand ils s'usent, on ne les répare pas. L'ouvrier agricole gagne sans la nourriture 1 fr. 25 c. l'été, 1 franc l'hiver et 2 fr. 50 c. pendant la moisson. La femme, 80 centimes, quand elle trouve de l'ouvrage.

— Grande ferme où demeure une famille patriarcale de trois frères, dont deux mariés. Beaucoup de bœufs de labour, peu de vaches à lait, des moutons dans la montagne. Immenses et solides bâtiments, granges colossales : toujours la tradition du bâtisseur romain et l'habitude d'entasser des pierres en façon de monuments. C'est d'une solidité à défier les siècles, mais presque jamais de réparations; de sorte que tout a l'air délabré et à la veille de tomber en ruines. De là le pittoresque des villages italiens, qui plaît aux artistes. L'intérieur de la grande ferme est aussi noir que la maison de l'ouvrier; cependant, ce sont ici des gens très à l'aise. Ils mangent eux-mêmes leurs poulets et leurs dindons et boivent leur vin sans compter. Leurs vêtements sont mal tenus et sales, très au delà de ce que comportent les travaux agricoles qu'ils font. Mais, le dimanche, ils sont habillés comme vous et moi et ils roulent en calessine.

— Nous visitons un propriétaire de Crespano qui a le goût

Digitized by Google

des chevaux de course, *racers* anglais et trotteurs russes. Il en a une trentaine, dont plus de moitié sont dans la montagne, où il a un haras. Ses trotteurs sont célèbres. Ce sont de belles bêtes à poil noir, achetées en Russie même. Ils remportent tous les prix en Italie et même en Autriche. Chaque victoire lui a valu, outre des prix en argent, un petit drapeau tricolore où se trouvent inscrits le lieu et la date. Il a ainsi une chambre toute remplie de ces trophées, des selleries et des remises très grandes renfermant des harnais et des véhicules de course de toute espèce. Tout cela représente un très gros capital. Et cependant, ce propriétaire vit très simplement dans ce village de Crespano et se contente d'une maison modeste, à la façon d'un *gentleman-farmer* anglais.

En Angleterre, il faut être très riche pour faire courir. Ici, cela devient un goût répandu dans les campagnes, comme en Frise, et l'amélioration de « l'espèce chevaline » en profitera.

— J'apprends que l'île de Sainte-Hélène, qui surgit de la lagune, à Venise, entre les jardins publics et le Lido, est convertie en une usine où l'on construit des locomotives. Pour établir les machines, il a fallu démolir les ruines d'une église qui remontait aux premiers siècles du christianisme. Les cheminées, vomissant leurs odieuses fumées, vont couvrir de suie les marbres blancs de Saint-Marc et les marbres roses du palais des Doges. Les mosaïques, les statues, les belles façades des vieux palais seront sillonnées par ces coulées gluantes et noirâtres qui contaminent tous les monuments de Londres. Venise sera transformée en une annexe du *Black Country*. Les bateaux mouches naviguant sur le Grand Canal achèveront l'œuvre de dégradation. Hélas! la cité merveilleuse chantée par les poètes, cet ensemble d'architecture le plus parfait qu'ait créé la main de l'homme, les *Stones of Venice* décrits par Ruskin, la perle de l'Adriatique, salie par l'industrie, voilà, dis-je à Luzzatti, l'un des plus atroces crimes de votre système protecteur. Les esthéticiens anglais ont poussé un cri d'alarme et de désespoir. Ne sera-t-il pas entendu en Europe, et surtout en Italie? Si au

Digitized by Google

moins la municipalité imposait l'emploi d'un charbon propre et à fumée légère?

— Mais, dit Luzzatti, ne faut-il donc pas que nos ouvriers travaillent pour vivre? Prétendez-vous les condamner pour toujours à demander leur misérable subsistance à la charité publique?

— Passe encore, lui dis-je, pour l'industrie du verre à Murano et celle de la dentelle à Burano. Ajoutez-y toutes les industries artistiques, qui trouveraient ici partout les modèles les plus parfaits. Mais la grande industrie métallurgique à Venise, avec le charbon qui coûte 40 francs la tonne, est tout artificielle et contre nature. Vous ne la soutenez qu'en imposant une taxe considérable à vos chemins de fer par la majoration des prix résultant des droits protecteurs. C'est bien le cas de rappeler ici la petite brochure de Bastiat : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas.* Ce qu'on voit, ce sont quelques milliers d'ouvriers occupés, il est vrai, mais faisant une très sale besogne. Ce qu'on ne voit pas, c'est que les millions payés en plus par les contribuables pour les voies ferrées auraient donné le moyen de subsister à bien plus de travailleurs qu'il n'y en a dans vos usines ultra-protégées. N'est-il pas évident qu'en augmentant inutilement les dépenses que fait la nation pour tous les produits de la métallurgie, vous empêchez de vivre plus d'ouvriers que vous n'en faites employer; sans compter tous les faux frais, les fictions, les entraves de toute nature résultant du système protecteur. Triste politique économique : toujours sacrifier les campagnes qui sont muettes et la nation qui se laisse saigner à blanc, pour enrichir quelques industriels qui crient dans la presse et dans les Chambres.

— L'empereur Julien et Thémistius, dont nous aimons à parler le soir, quand nous philosophons, au clair de lune, nous amènent à parler de Marc-Aurèle et du dernier volume de Renan qui lui est consacré.

Renan apprécie admirablement Marc-Aurèle et ses *Pensées.* Mais quand il semble le placer à côté et même au dessus de l'Évangile, je ne puis être de son avis.

Digitized by Google

« Véritable Évangile éternel, dit-il, le livre des *Pensées* ne vieillira jamais, car il n'affirme aucun dogme. La religion de Marc-Aurèle, comme le fut par moments celle de Jésus, est la religion absolue, celle qui résulte du simple fait d'une haute conscience morale placée en face de l'univers. Elle n'est ni d'une race, ni d'un pays. Aucune révolution, aucun progrès, aucune découverte ne pourront la changer. » (*Marc-Aurèle*, p. 272.)

L'une des grandes supériorités de l'Évangile, d'après moi, c'est qu'il s'insurge contre le monde et contre le fait, au nom de l'idéal et de la justice. La protestation, la révolte contre les lois naturelles, contre l'ordre existant, voilà, comme l'a montré Renan ailleurs, notamment dans la préface à l'*Ecclésiaste*, la grandeur des prophètes, depuis Job jusqu'à Jésus. Le christianisme est tout entier dans cette aspiration sublime vers le « royaume de Dieu » dont l'Évangile est « la bonne nouvelle » Ευ-αγγέλιον. C'est de là que sont venus, dans les temps modernes, la haine, la soif du mieux et, par suite, le progrès.

Marc-Aurèle et son stoïcisme, dont on ne peut assez admirer l'élévation, la pureté, l'austérité, en un mot la vertu antique dans sa forme la plus parfaite, aboutissent à la résignation et souvent à la déification de l'ordre établi. Tout ce qui arrive, tout ce qui existe est la conséquence de lois nécessaires, qu'il faut accepter, expliquer s'il se peut et toujours vénérer. Le Cosmos, c'est la manifestation de la volonté divine. Le monde, tel qu'il est, est Dieu lui-même.

« Tout ce qui t'arrange, ô Cosmos, m'arrange. Rien ne m'est prématuré ou tardif de ce qui, pour toi, vient à l'heure. Je fais mon fruit de ce que portent tes saisons, ô Nature! De toi vient tout. En toi est tout. Vers toi va tout...

« Si les dieux sont souverainement bons et souverainement justes, ils n'ont rien laissé passer, dans l'ordonnance du monde, qui soit contraire à la justice et à la raison. »

Cette pensée revient sans cesse dans *Marc-Aurèle*. Ainsi, tandis que le stoïcien accepte les lois naturelles comme l'expression de l'ordre divin, le chrétien considère le monde

Digitized by Google

comme si complètement infecté de mal qu'il espère un cataclysme prochain qui le réduira en poudre, afin de faire place à « une autre terre et à d'autres cieux ». Le premier de ces sentiments aboutit à l'inertie et à l'immobilité, le second aux réformes et au progrès. Notre société sort donc de l'Évangile, et non du stoïcisme.

— Luzzatti me reproche d'avoir écrit, dans mon petit volume *Éléments d'économie politique*, que, dans notre science, il n'y a pas de lois naturelles.

— J'avoue, lui dis-je, que mon expression est très absolue; mais, au fond, je crois avoir raison. Il y a, sans doute, quelques faits où l'on peut trouver ces nécessités physiques qui méritent le nom de lois de la nature. Ainsi, l'homme cherche le plaisir et fuit la douleur; — l'intérêt et le besoin le poussent à l'action; la quantité des subsistances règle le chiffre de la population; — quand beaucoup de personnes veulent avoir le même objet, il sera recherché, cher, etc.; au contraire délaissé, à vil prix, si personne n'en veut. Mais tout cela est un *substratum* fourni par l'anthropologie. Si ces truismes étaient vraiment les lois économiques, on ne les discuterait pas, car ils sont évidents, et, comme ils s'imposent, ainsi que toutes les nécessités physiques, il serait superflu de les enseigner. Les vraies lois économiques, qui sont les lois sociales, donnent lieu aux plus ardents débats, parce qu'elles émanent du libre arbitre de l'homme, lequel peut les modifier à son gré. Il y a là un ordre rationnel, un idéal conforme à la raison, que le savant doit découvrir. Si le législateur s'y conforme, il fait de bonnes lois, qui assurent la prospérité des peuples. S'il s'en éloigne, il fait de mauvaises lois, qui nuisent aux peuples, comme, par exemple, quand vous créez, en Italie, des industries factices aux dépens des contribuables.

Tout cela a été déjà bien vu par Mably, au siècle dernier. J'ai pris hier, dans votre bibliothèque, un petit volume qui m'a fort intéressé. Il est intitulé : *Doutes proposés aux philosophes économistes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, par M. l'abbé de Mably; La Haye, 1768. Dans

Digitized by Google

ses premières remarques, l'abbé se montre le précurseur des collectivistes actuels. Les collectivistes montraient la nécessité de trois sortes de propriétés : la propriété « personnelle », qui n'est autre chose que la liberté individuelle ; la propriété mobilière, comme stimulant au travail quotidien ; la propriété foncière, comme indispensable à l'amélioration du sol. Mably admet les deux premières ; mais il conteste qu'il soit nécessaire de soumettre le sol au régime de la propriété individuelle pour en assurer la bonne exploitation. Il cite Sparte, les couvents et le Paraguay, et il recommande la possession collective de la terre. Cette partie est faible. Il refait l'utopie de Platon ; il ne tient pas assez compte des motifs qui déterminent les actions de l'homme. Mais où il me paraît raisonner juste, c'est quand il réfute la théorie des lois nécessaires des économistes, ainsi formulée : « L'ordre naturel, dont l'ordre social fait partie, n'est et ne peut être autre chose que l'ordre physique. Si quelqu'un faisait difficulté de reconnaître l'ordre naturel et essentiel des sociétés pour une branche de l'ordre physique, je le regarderais comme un aveugle volontaire. Nous trouvons en nous deux mobiles qui sont les premiers principes de tous nos mouvements : l'un est l'appétit des plaisirs, l'autre l'aversion de la douleur. » Mably répond, comme le fait aujourd'hui l'école économique éthique. Il emprunte le langage des physiocrates pour les réfuter. Ils admettent, en effet, « des affections sociales comme la compassion, la pitié, l'amitié, la bienfaisance, l'émulation, l'amour de la gloire. C'est à ces affections sociales que nous obéissons lorsque nous paraissons renoncer à nous-mêmes pour ne plus vivre que dans les autres, pour ne plus jouir que de leurs jouissances, pour ne plus connaître le plaisir qu'autant qu'il passe par eux pour arriver jusqu'à nous. Nous leur obéissons encore lorsque nous nous élevons jusqu'au mépris des richesses et de la vie et que nous préférons la douleur physique, la mort même, au déshonneur ou à quelque autre chagrin qui naît de nos rapports avec la société. »

Plus loin, Mably ajoute : « On me dit que la société se

Digitized by Google

forme par un concours de causes physiques, mais pourquoi passer sous silence les causes morales, puisqu'elles ont tant de force pour unir les hommes? La société est composée d'êtres physiques. Mais ces êtres physiques ont des qualités morales. Elle agit et se maintient par des moyens physiques; mais elle agit et se maintient aussi par des moyens moraux. J'ai beau étudier l'homme, je vois partout le mélange du physique et du moral. » Le côté éthique de l'économe politique est ici parfaitement mis en relief. La société, les hommes et tous leurs actes existent au sein de la nature. En un certain sens, tout est donc soumis aux lois naturelles. Mais il n'en est pas moins évident que les lois politiques et civiles, étant établies par la volonté de l'homme, sont d'un autre ordre que les lois physiques, que l'homme ne peut modifier en aucune façon. Celles-ci sont nécessaires; les autres appartiennent au domaine de ce que nous appelons la liberté.

— Je lis, à la quatrième page d'un journal, une annonce qui me fait saisir la différence qui existe entre la manière de vivre en Italie et chez nous. Il s'agit d'un concours ouvert par la municipalité de la Spezzia pour des places de professeur au lycée. Je transcris l'annonce, qui indique le traitement attaché à chaque place :

AVVISO D'ATTUALITA.

E aperto fino al 15 settembre publico concorso per titoli ai posti seguenti :

Un professore di lettere italiane per il Liceo	2,4 0 lire.
Un professore di lettere g ecche e latine	2,400 —
Un professore di philosophia	1,920 —
Un professore di storia e geografia per el Liceo et l'Istituto technico.	1,920 —
Presidenza dei due Istituti sudditi come del gimnasio.	2,000 —

Spezzia. *Il sindaco,*
A. BRUSCHI.

Ainsi, on obtient à la Spezzia, qui n'est pas une petite localité bon marché, mais un port militaire, un professeur de philosophie ou de grec et de latin pour 1,920 francs, et ils doivent avoir des connaissances, car ils ne sont nommés

Digitized by Google

qu'à la suite d'un « concours par titres ». Il leur faut donc des titres, c'est-à-dire des publications, des services rendus, un passé scientifique. En Belgique, le traitement est, au moins, double et le prix de la vie est à peine plus cher. Comment ces professeurs peuvent-ils subsister s'ils ont une famille? Un ouvrier mécanicien gagne davantage. Le mystère s'explique ainsi : le genre de vie est beaucoup plus simple. Les dépenses accessoires sont supprimées ou réduites à peu ; on s'amuse à bon marché. Le théâtre ne coûte presque rien. Au café, on prend un verre d'eau. La nature est douce à l'homme : ni feux, ni tapis. Les besoins sont moins exigeants. Le philosophe antique, en Grèce et en Italie, vivait aussi presque de rien. Bonne condition pour réfléchir et philosopher que de ne pas avoir à satisfaire à des besoins multiples et dispendieux.

— L'usage des cadrans solaires est encore très général en Italie. On en place aux parois des églises, des bâtiments publics, des villas, même des grandes fermes. Cela est poétique et fait penser aux mouvements des corps célestes en même temps qu'aux premières observations astronomiques qu'ont faites les hommes. En Flandre, le carillon accompagnait la sonnerie des heures de leurs airs familiers. Relire la jolie pièce de vers que le carillon de Bruges a inspirée à Longfellow. Sur les cadrans solaires, on lit souvent des inscriptions d'un sens profond et mélancolique. En voici deux que je note :

LABUNTUR ET IMPUTANTUR.

Les heures s'écoulent et on vous en demandera compte. C'est la vie qui vous échappe : quel usage en avez vous fait? *Effluis amens*, nous dit Perse ; tu t'écoules, insensé.

La seconde, que je lis ici aux environs de Crespano, je me rappelle l'avoir trouvée aussi en Zélande, sur la tour de l'hôtel de ville de Middelbourg, je crois.

VULNERANT OMNES, ULTIMA NECAT.

Il s'agit toujours des heures. *Toutes nous blessent et la dernière nous tue.*

Digitized by Google

L'art, autrefois, nous parlait de notre destinée : de nos joies, de nos douleurs, de nos espérances. Il le fesait par le symbole, mais il ne dédaignait pas l'inscription, qui était aussi un motif d'ornementation. Il en mettait sur les grandes cheminées, dans les vitreaux, sur les poutres, dans les banderoles sculptées des corniches, partout où l'œil pouvait s'arrêter. Les maisons dans l'Oberland bernois, et plus encore chez les allemands de la Transylvanie, sont couvertes d'inscriptions qui rappellent à l'homme ses devoirs et la gravité de l'existence. Et ainsi, les églises, les édifices publics, les habitations particulières enseignaient la morale et la religion. Au fond, c'est là le but de l'art, et l'art sans but n'a pas de raison d'être. Améliorer l'homme tout entier, corps, cœur et âme, telle doit être la fin suprême de nos efforts en tout genre. L'art pour l'art est une théorie de décadence ; jamais un peuple viril ne la comprendra. C'est tout simplement une variété de la gastronomie ou, si l'on veut, de la gastrosophie.

— On ignore à l'étranger tout ce qu'on fait en Italie pour la bienfaisance. En voici un exemple dont on me parle. Grâce au legs du vicomte de Grimberghe, nous allons avoir en Belgique, aux bords de la mer, un *sanitarium* pour les enfants malingres et scrofuleux, et une autre personne, qui cherche tous les moyens d'être utile aux classes peu aisées, se propose, dit-on, d'en établir un autre, non loin de Liége, sur les premières hauteurs de la région schisteuse. L'Italie possède déjà 21 de ces hospices maritimes, donc bien plus qu'aucun autre grand pays. On peut en voir un exemple au Lido. Il en existe 13 sur la Méditerranée et 8 sur l'Adriatique.

Le promoteur de ce genre d'établissements a été Joseph Barellai, qui les préconisait dès 1853, au sein de la Société médicale de Florence. Le docteur Martin en a donné la description avec une carte indiquant leur situation.

Émile de Laveleye.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE

Un pays s'honore en honorant ses écrivains, et le choix qu'il en fait, le tact qu'il met dans la manifestation de ses préférences peuvent donner la mesure de ses lumières et de son goût. Entre deux extrêmes, l'indifférence qui laisse mourir ignorés et pauvres les plus grands penseurs ou les plus puissants artistes, et l'engoûment qui s'attèle au char d'une danseuse, se place la vraie reconnaissance publique, que ne ratifiera pas toujours l'histoire, mais qui récompense dans le présent des services que le présent apprécie le mieux et que ne peut oublier l'avenir.

Trois manifestations ont marqué coup sur coup les dernières années d'Henri Conscience : la fête à propos de la publication de son centième volume, l'inauguration de sa statue à Anvers, ses funérailles à Bruxelles et à Anvers. La littérature flamande s'y affirmait dans son romancier populaire, qui avait répandu dans les deux mondes des romans mettant en scène les faits historiques de la Belgique et les mœurs villageoises de la Flandre. On pourrait graver sur le piédestal de sa statue ces simples mots : Il a fait lire le peuple.

Le point de départ et le résultat obtenu n'ont jamais été constatés plus nettement que dans l'enquête scolaire. Ouvrez le rapport de M. Jottrand sur l'examen de la classe de milice de 1882, avant son entrée au service. La supériorité des miliciens wallons s'y montre généralement. Beaucoup de mots flamands, dans les questions élémentaires du programme, ne sont même pas compris des miliciens flamands qui savent lire : par exemple, ceux qui signifient *État*, *pouvoir public*, *arrondissement*, *profession* et même *noyé*. Rubens est souvent, de nos hommes illustres, le seul connu des miliciens, il est plus connu des Wallons; vingt-sept sur cent le nomment, tandis que dix-neuf seu-

Digitized by Google

lement sur cent miliciens flamands le connaissent. Quant à rapporter un fait *quelconque* de l'histoire de la domination espagnole, c'est plus grave et la proportion augmente : seize Wallons sur cent en savent un mot et trois sur cent seulement parmi les Flamands peuvent répondre. Quand on arrive aux lectures de ces adolescents, dont la plupart ont suivi pendant quatre ans l'école primaire, la situation ne change point, mais la littérature flamande apparaît. Sur cent miliciens, vingt seulement peuvent citer d'autres livres que leurs livres de classe, et quels livres? C'est la bibliothèque bleue des foires, française ou flamande : le *Juif errant* ou *Uylenspiegel*, *Jean l'étourdi* ou *Bakeland*, *Ourson et Valentin* ou *Geneviève de Brabant*. Ceux qui ont lu autre chose sont rares. « Les plus instruits, dit M. Jottrand, ont lu, dans les quartiers flamands, quelques romans de Conscience, dans les quartiers wallons, quelques romans d'Alexandre Dumas ou d'Eugène Sue, et partout quelques romans de Jules Verne... »

Le rapporteur en prend texte pour constater l'influence des œuvres d'imagination, originales ou traduites, et le parti qu'on peut en tirer, et il félicite le romancier flamand. « Grâces lui en soient rendues ici publiquement une fois de plus. Le peu que nos miliciens savent des grands faits et des grands hommes de notre histoire, c'est à Conscience qu'ils le doivent, et si peu que ce soit, cela vaut mieux que le vide absolu que, sans lui, nous eussions eu sans doute à constater. »

Tout a été dit sur l'homme et sur l'écrivain. La légende même a commencé à s'emparer de lui. Mais on n'a rien établi de plus profondément favorable au mouvement flamand que ces constatations de l'enquête.

Nous n'avons pas à refaire la biographie de Conscience, dont la *Revue* a publié récemment une esquisse, et le moment n'est pas venu de chercher, dans l'étude de sa vie et de ses œuvres, dans la situation politique et littéraire des Flandres à ses débuts et aujourd'hui, ce qui peut sortir de plus utile d'une étude pareille, c'est-à-dire une expérience et une direction pour ceux qui veulent, à leur tour, servir la même cause. Peut-être ne le pourront-ils qu'au moyen de travaux profonds, d'efforts éclairés, de grands sacrifices.

Cette question ne peut être traitée en passant; mais l'occasion d'y revenir ne nous manquera pas.

Si nous quittons Anvers après avoir assisté à l'inauguration de la statue du romancier, alors encore vivant, c'est à Ypres que

Digitized by Google

nous transporte la reconnaissance publique. Arrêtons-nous-y plus longtemps, car nous avons à combler dans notre bibliographie une lacune de deux années.

Nous sommes devant le plus vaste et l'un des plus beaux édifices civils de l'époque communale : les Halles d'Ypres. Quel théâtre pour une fête littéraire en l'honneur de l'échevin, du bourgmestre, du ministre, qui, après avoir présidé à la restauration du monument et l'avoir fait orner de fresques, a consacré aux annales de sa ville natale sept gros volumes! C'est dans la salle d'honneur que le cortège le conduit, à travers les rues pavoisées; il y trouve plusieurs milliers de personnes venues là pour l'acclamer, au moment où le bourgmestre lui offrira une médaille à son effigie avec cette inscription : « A M. ALPHONSE VANDENPEEREBOOM, SES AMIS ET SES CONCITOYENS RECONNAISSANTS », et lui donnera lecture de l'arrêté royal qui le nomme grand cordon de l'ordre de Léopold. Puis, les écoles et les diverses sociétés littéraires ou musicales défileront devant lui et un banquet terminera cette journée, où l'on a fêté sans doute l'ancien représentant et ministre libéral, mais aussi et surtout l'auteur des *Ypriana*, dont le septième volume vient de paraître.

C'est plutôt huit volumes qu'il faudrait compter ; car, en 1877, M. Vandenpeereboom avait publié un premier livre de 378 pages, avec 42 planches : *Essai de numismatique yproise,* et, comme il ne séparait pas la numismatique de l'histoire, c'était déjà l'histoire d'Ypres qu'il abordait, l'histoire politique avec les monnaies, l'histoire de l'administration et de la justice avec les jetons communaux, l'histoire des mœurs avec les médailles et décorations de gildes.

Un an après, prenant un titre général, il commence ses *Ypriana,* dont il va publier, coup sur coup, sept tomes, deux en 1878, un en 1879, deux en 1880 et successivement un dans chacune des trois années suivantes. A chaque volume, le même sujet est repris sous un nouvel aspect. Van Bemmel, en saluant ici même de « vives félicitations » le tome I^er^, consacré à la « trinité monumentale » des Halles, le dit : « Toute l'histoire d'Ypres est là, politique, industrielle, commerciale, artistique. » L'auteur le dit lui-même pour le second volume, réservé à la *Chambre des échevins :* « Toute l'histoire intime de notre commune pourrait être parfaitement encadrée dans cette partie de notre travail. » Les tomes III, IV et VII forment l'ensemble politique de ces annales; l'histoire communale d'Ypres y est

Digitized by Google

tout entière. Les titres l'indiquent assez; c'est d'abord : *Origines;* puis : *Du mouvement communal à Ypres,* 1271-1348; enfin : *Ypres et ses comtes léliards, attaque et défense des institutions communales.*

D'abord, le bourg se constitue et esquisse ses institutions; puis, la commune se développe régulièrement; enfin, elle se défend contre l'ennemi : son souverain, soutenu par la France.

Les deux avant-derniers volumes ne sont pas différents. On pourrait les intituler : *Ypres religieuse.* L'auteur se défend avec esprit de toute prétention à l'hagiographie, lui, « un vieux doctrinaire », dit-il. Il a évidemment mieux à faire et il peut rassurer ses amis comme ses ennemis politiques, qui n'auront ni le plaisir ni le chagrin de répéter à son sujet le dicton : « Quand le diable devient vieux, etc. » Mais depuis cinq siècles le *Tuindag* est la fête communale d'Ypres et *Notre-Dame de Tuine* la patronne des Yprois. Rien de ce qui appartient à sa ville natale ne lui peut être étranger, et il trouvera, à chaque page, à compléter son histoire. Tout d'abord, c'est du giron de la politique, et d'un giron de sang, que sortent la kermesse populaire et la pratique cultuelle. Après la défaite de Philippe Van Artevelde, une procession fut instituée à Roosebeek pour remercier « la Sainte-Vierge » d'avoir donné la victoire aux ennemis et aux despotes de la Flandre. Il en fut de même à Ypres pour célébrer la délivrance de la ville, assiégée par les Anglais, alliés des communes contre le parti français, maître de la ville. De là cette Vierge qui sauve la forteresse, Notre-Dame des Remparts : *Onze Vrouwe in den tuin;* de là, cette journée des Remparts : *Tuindag,* dont deux fois par siècle on célèbre le jubilé.

A l'histoire politique se mêlent bientôt des souvenirs artistiques, car on a représenté souvent la patronne, et l'auteur publie des *fac simile* figurant le siège de la ville, la procession, la *pourtraiture* de Notre-Dame, sculptée sur pierre en 1400, ou gravée sur bois en 1610, etc.

L'histoire littéraire y prend place à son tour; dès le commencement du xv^e^ siècle, des concours furent ouverts en l'honneur de Notre-Dame et l'auteur publie sept poésies inédites, de diverses époques.

L'histoire des mœurs y trouve aussi à moissonner, et le récit s'égaie. Rien de piquant comme de voir, à cinquante ans de distance, se renouveler un épisode relatif au droit de l'enfer à figurer dans la procession jubilaire. En 1733 et en 1783, les esprits éclairés vou-

Digitized by Google

laient éviter au peuple de grossiers et grotesques simulacres. Mais le peuple tenait au spectacle traditionnel. Quand le clergé intervint, ce fut au magistrat de prendre la mouche. La lutte fut vive : l'affaire alla loin et haut ; le diable eut, parmi les échevins des avocats menant le procès avec l'ardeur dont leurs prédécesseurs maniaient le *goedendag ;* seul, le triomphe de l'enfer pouvait sauver les libertés communales... dont le jubilé célébrait la défaite et la mort.

Il y aurait, dans ces pages spirituelles, l'ample matière d'un poème héroï-comique, si le temps des poèmes héroï-comiques n'était point passé.

Le tome suivant, le cinquième, se termine par deux monographies, l'une sur les Frères mineurs d'Ypres, l'autre sur le chapitre de Saint-Martin, où l'auteur ne manque pas, comme dans chaque volume, de publier des textes inédits. Mais il s'ouvre par un chapitre historique plus important. Si M. Vandenpeereboom n'avait pas cette modestie que lui a reprochée Van Bemmel dès le premier volume, il aurait trouvé ici l'occasion d'écrire une grande page littéraire ; car son sujet l'amenait à parler de Jansénius. Il se borne à rétablir, sur la vie et la mort du célèbre écrivain, la vérité de l'histoire contre des calomnies de parti, et il publie un grand nombre de pièces authentiques sans réplique, parmi lesquelles il faut noter le procès-verbal de ses dernières heures et son testament. M. Vandenpeereboom se contente de rendre un grand service à l'histoire littéraire, et il reste dans le ton qu'il a choisi pour tout son livre.

Je l'accuserais volontiers de trop de modestie à l'égard de Jansénius, lorsqu'il parle de sa correspondance avec Saint-Cyran. Au lieu de la disculper d'accusations misérables, j'aurais préféré qu'il en avouât la haute portée philosophique et politique et vengeât les deux amis en montrant quelle grandeur d'esprit et de vues ils échangeaient dans leurs projets de réformer l'Église.

Je différerais avec lui sur un autre point. Là, il me semble exagérer l'impartialité de l'archéologue. Je ne suis pas de ceux qu'il suppose devoir le blâmer d'avoir écrit son cinquième volume. Mais lorsqu'il le termine en souhaitant que le jubilé du *Tuindag* soit fêté en août 1883, je me demande s'il ne pourrait pas, au contraire, demander à ses concitoyens qui l'honorent, à ses électeurs dont il possède la confiance, à des citoyens modernes, de cesser de célébrer des événements qui rappellent la chute des communes, qu'il a racontée avec une émotion parfois éloquente, qui mirent

Digitized by Google

« à néant l'autonomie » d'Ypres et de toute la Flandre et qui « marquent la date de la décadence ». Les fêtes de Septembre ne rappelaient rien de pareil, et on les a supprimées.

En 1863, une circulaire du ministre de l'intérieur recommandait aux communes de faire recueillir les éléments de leur histoire locale. M. Vandenpeereboom, qui signait cette pièce, devait bientôt prêcher d'exemple. Il l'a fait d'une manière complète. Son procédé est le meilleur; il recourt aux sources et publie avec choix des documents inédits. On en trouvera de toute sorte, depuis les comptes communaux, les chartes, les paix, jusqu'aux gravures du temps, dont il illustre son texte. J'ai déjà parlé du testament de Jansénius; je dois noter spécialement les nombreux comptes de salaires, dont le premier remonte à l'an 1297 et le dernier va jusqu'à 1590. Nos archives possèdent une quantité de documents semblables, pour l'écrivain qui voudra essayer l'histoire du salaire. M. Vandenpeereboom y apporte sa part d'informations utiles.

Est-il besoin d'ajouter qu'un large esprit de libéralisme préside à l'œuvre? L'auteur a de sages paroles en faveur des prétendus rebelles qui, dans les villes, revendiquaient ou défendaient les franchises communales, ou, dans les métiers, réclamaient une part du gouvernement d'un pays dont, pour une si grande part, au travail comme à la guerre, ils assuraient la force et la prospérité. La reconnaissance des Yprois ne s'est donc pas trompée. Il reste de l'homme politique, chez lui et dans le pays, des travaux utiles; mais l'écrivain a consacré à sa ville natale un monument. L'homme politique a eu de bons et de mauvais jours; le ministre, libéré des affaires, a employé mieux — Van Bemmel dit : admirablement — les loisirs que lui assurait une grande fortune. Ceux qui ne lisent pas ont pu penser que c'était l'ancien ministre qui était appelé à l'Académie, il y a quelques années. Il suffit de feuilleter ce livre pour savoir que c'est le publiciste qui y entrait, avec des titres irrécusables.

En revenant d'Ypres, des funérailles nous arrêtent à Gand.

Joseph Plateau est né avec le génie des recherches scientifiques et il l'a appliqué surtout à deux sujets : l'étude de la lumière et celle des phénomènes que présente un liquide soustrait à la pesanteur. Dans l'une et l'autre matière, il a créé une partie presque nouvelle de la physique.

Il était né à Bruxelles en 1801. En 1834, il était déjà de

Digitized by Google

l'Académie. Un de ses premiers articles, publié en 1828 dans la *Correspondance mathématique* de Quetelet, annonce la première série de ses travaux : *Sur les sensations produites dans l'œil par les différentes couleurs.* De nombreux mémoires suivent, étudiant les phénomènes de la vision, et en 1849, il communiquait à l'Académie trois notes consécutives sur de nouvelles applications de la persistance des impressions sur la rétine.

Mais, cette année même, ses observations directes sur la lumière l'avaient rendu aveugle.

Quand il reviendra à ce sujet, ce sera pour publier un gros volume : *Bibliographie analytique des principaux phénomènes subjectifs de la vision* (1877). C'est là qu'après vingt-huit ans de cécité, il engage les jeunes savants à s'abstenir de ces études, « qui ne présentent, dit-il, qu'un intérêt minime à côté *des maux qu'ils peuvent entraîner* ». Il peut ajouter que les observations faites jusqu'ici sont « assez nombreuses pour qu'on se dispense d'en faire de nouvelles ». En effet, les découvertes qui lui ont coûté la vue suffisent pour que d'autres ne se brûlent plus les yeux.

Dès 1843, il avait entrepris une autre série d'études par un premier travail sur les phénomènes que présente une masse liquide soustraite à la pesanteur. A partir de 1849, les mémoires se suivent avec un grand succès ; en 1853, les deux premiers valaient à l'auteur le prix quinquennal des sciences physiques. En 1858, l'œuvre, composée de onze mémoires, obtenait une seconde fois le même grand prix.

Les premières expériences avaient été curieuses ; elles devenaient chaque fois plus scientifiques. Le jury de 1868, en des termes que je lui ai empruntés plus haut, reconnaît qu'elles ajoutent à la physique générale « une partie presque entièrement nouvelle », et à la période suivante (1873), il répétera le mot en donnant le prix à M. Gloesener, après l'avoir donné, en 1863, à M. Stas et avant de le donner, en 1878, à M. Houzeau. Plateau, Stas, Gloesener, Houzeau, quatre noms dignes de représenter un pays dans les sciences physiques et mathématiques.

Une des expériences de Joseph Plateau se répète dans tous les cabinets de physique. Il a imaginé le moyen de soustraire à l'attraction une quantité d'huile. « Il est clair, se disait-il, qu'elle doit aussitôt prendre la forme d'une sphère. » C'est ce qui arrive en effet. Alors, il s'agit de donner à cette sphère un mouvement de rotation ; un appareil très simple y parvient, et on voit la sphère

Digitized by Google

« s'aplatir à ses pôles et se renfler à l'équateur ». Précipitez le mouvement, faites faire à la sphère d'huile deux ou trois tours par seconde, le liquide atteindra son maximum d'aplatissement, puis la nappe se creusera et se transformera en un anneau parfaitement régulier, dont l'anneau de Saturne nous présente un cas analogue et gigantesque. Tournez encore, l'anneau perd sa régularité, se divise en plusieurs globules isolés, dont chacun prend aussitôt la forme d'une sphère, et ces sphères, tout en tournant sur elles-mêmes, sont entraînées dans le même sens que l'anneau. Elles présentent ainsi « le curieux spectacle de planètes tournant sur elles-mêmes et dans leur orbite ». — « L'expérience, ajoute l'autenr, offre en petit une image de la formation des planètes selon l'hypothèse de Laplace, par la rupture des anneaux cosmiques due à la condensation de l'atmosphère solaire. »

Ce procédé d'expériences une fois imaginé devait conduire le savant professeur de physique expérimentale de l'université de Gand à de précieux résultats. Dès 1850, Fr. Arago, en déposant sur le bureau de l'Académie des sciences de Paris un manuscrit du physicien belge, après avoir rendu justice à ses « curieuses découvertes d'optique », rappelé sa cécité et félicité le gouvernement belge de « s'être honoré » en maintenant le professeur dans sa position à l'université, constatait les résultats de ses nouvelles études, résultats « frappants par leur nouveauté et par la théorie complète de la constitution des veines liquides ». Ce n'était là qu'un des résultats de ses onze mémoires : on peut lire l'analyse des autres dans le rapport du jury de la cinquième période (1864-1868).

Une existence aussi entièrement, aussi cruellement vouée à la science, mérite tous les honneurs. Joseph Plateau s'est acquis une grande place dans le monde savant. Pendant trente-quatre ans, il a vécu sans voir la lumière et créant toujours la science, « aidé de la vue intérieure », comme dit le jury. Il laisse un nom illustre et une gloire durable.

Au moment de mettre ces pages sous presse, nous recevons une étude sur Joseph Plateau qui ne fera pas double emploi avec l'hommage que nous avons tenu à lui rendre. La biographie de M. le lieutenant Wangermée confirmera, au contraire, notre opinion, avec des détails scientifiques et une compétence qui nous manquent.

Le clergé catholique vient de perdre son primat et le parti catholique son chef : M. V.-A.-J. Dechamps,

Digitized by Google

L'ancien Rédemptoriste, nommé évêque de Namur en 1865, archevêque de Malines en 1867, enfin cardinal en 1875, fut un orateur et un écrivain.

Lui et son frère, l'ancien ministre, nés et élevés au château de Scailmont, étaient entrés dans la vie littéraire avec des sentiments démocratiques. Ils furent d'abord du parti de Lamennais, et l'on cite des articles, même des poésies, de l'un et de l'autre, où ces prédilections éclatent avec la verve de la jeunesse.

Comment l'ami de Lamennais, de l'abbé Gerbet, de Montalembert et du Lacordaire d'alors en est-il arrivé à être, dans un concile, l'un des plus ardents champions de l'infaillibilité pontificale, l'un des créateurs du dogme de l'Immaculée-Conception et, dans son pays, dont il avait acclamé les libertés en 1830, le chef de l'ultramontanisme le plus exalté? Cela s'explique facilement quand on embrasse d'un regard l'histoire politique de notre époque. Une fois libres, les partis et les cultes poussent à l'extrême limite la logique de leurs principes. Il était naturel que le catholicisme devînt ultramontain, comme le protestantisme tend à devenir scientifique, comme le libéralisme devient la libre-pensée.

L'éloquence du prédicateur rédemptoriste restait imprégnée encore d'un souffle de philosophie religieuse moderne, et ses sermons lui valurent de grands succès à Liége, à Bruxelles, à Tournai, à Louvain, avant 1848.

Ses oraisons funèbres ne sont plus sur ce ton. On a remarqué celle de la Reine et celle du général Lamoricière. Les paroles qu'il prononça aux funérailles de De Gerlache ne sont pas, à vrai dire, une oraison funèbre; il parlait malgré la défense formelle du défunt, et il appela cela « concilier cette dernière volonté avec l'impossibilité du silence ».

Ses œuvres sont ultramontaines, et son action politique n'a fait que s'accentuer dans le sens d'une résistance radicale au libéralisme, en faveur de l'autocratie papale absolue.

Voici la liste de ses publications, telle que la donnent les journaux catholiques :

Entretiens sur la démonstration catholique de la révélation chrétienne;

La Divinité de Jésus-Christ, ou *le Christ et les Antechrists dans les Écritures, l'histoire et la conscience;*

La Question religieuse résolue par les faits ou *la Certitude en matière de religion;*

Digitized by Google

Lettres théologiques;
Pie IX et les erreurs de son temps;
La Nouvelle Ève;
L'Infaillibilité et le Concile général, avec des lettres à Mgr Dupanloup au P. Graty, etc.
Opuscules. — Mélanges. — Œuvres oratoires. — Œuvres pastorales. — Lettres diverses, etc.

Une *Histoire de l'Académie impériale* du 12 janvier 1769 au 21 mai 1794, par M. Ed. Mailly, nous ramène au monde savant. On y voit d'où l'on est parti pour arriver à la science des Joseph Plateau et aux travaux de nos annalistes. Cette période d'un quart de siècle était à mettre en lumière. C'est, pour ainsi dire, la phase d'incubation de notre renaissance intellectuelle. Que ces commencements sont modestes! Quand le ministre Cobenzl, « pour relever les belles-lettres de l'espèce d'engourdissement dans lequel elles se trouvent actuellement aux Pays-Bas », prend la résolution « d'y établir une société littéraire », il ne trouve que huit personnes à associer au savant anglais, ami de Buffon, l'abbé Jean Needham, qu'il y appelle.

Quatre ans après, la société littéraire devenait l'Académie impériale et royale. Sa première séance eut lieu le 13 avril 1773, et sa dernière le 21 mai 1794. Au moment de sa dispersion, elle était composée, outre son président, de quinze membres regnicoles et de quatorze membres étrangers. En 1816, lorsqu'elle sera rétablie, les membres regnicoles ne se retrouveront plus qu'à six.

Pendant ces vingt-cinq ans, l'Académie avait publié cinquante mémoires sur divers sujets.

M. Mailly a fait ses recherches avec une laborieuse conscience et il en expose les résultats avec une netteté méthodique. Dans un premier livre, qui prend tout son premier volume, il suit chronologiquement l'histoire générale de l'Académie; dans le livre II, il énumère et analyse les mémoires présentés par les membres, et pour les apprécier il s'en réfère au jugement de leurs confrères, « nullement portés à l'admiration mutuelle »; le livre III contient le même travail pour les mémoires envoyés aux divers concours ouverts ou jugés par l'Académie. Ce qu'il a eu en vue, c'est de faire rédiger par les documents de l'époque cette histoire peu connue. Il s'est préoccupé surtout d'être exact, complet, utile et, quand la matière le comportait, il a réussi à être intéressant

Digitized by Google

On pourra désormais, par un simple résumé de ces deux volumes, écrits pour « en finir avec les aperçus vagues et les notions superficielles », marquer exactement les débuts de la compagnie et lui attribuer sa juste part dans « le mouvement intellectuel dont le pays lui fut redevable ».

A côté des mémoires scientifiques, assez élémentaires, traitant, par exemple, de l'usage des enclos dans l'agriculture, des moyens de perfectionner la laine des moutons ou d'employer les bœufs aux travaux d'agriculture et de transport, ou d'élever les abeilles, etc., bon nombre de sujets historiques avaient été abordés à l'Académie par Des Roches, Chasteler, Mean, Rapedius de Berg, Lesbroussart en français, Pluvier, Verhoeven en flamand, Heylen, Ernst, Smet en latin, etc.

Que la méthode historique ait fait alors de bien grands progrès, il serait fort hasardé de le soutenir. Encore aujourd'hui, un enseignement supérieur spécial nous manque, et c'est presque toujours sans avoir une idée des conditions indispensables de la méthode que nos écrivains s'adonnent à l'histoire. Ceux qui sentent cette nécessité cherchent en Allemagne et en France des exemples à imiter, des modèles à produire.

M. Paul Fredericq est de ce nombre; après un rapport sur l'enseignement supérieur de l'histoire aux universités de Berlin, de Halle, de Leipzig et de Goettingue, publié dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*, il consacre à l'organisation de ces études à Paris des *Notes et impressions de voyage*, dans une brochure extraite de la *Revue internationale de l'enseignement*. « Aucune des grandes universités d'Allemagne, dit-il, ne compte autant de cours d'histoire qu'on en trouve à Paris... En comptant bien, on arriverait sans peine à un total de cinquante cours d'histoire et de sciences auxiliaires historiques. » Le collège de France, l'école des Chartes, la faculté des lettres, l'école normale supérieure sont d'ancienne date; l'école pratique des hautes études est plus récente; M. Fredericq assiste à chacune de ces leçons publiques, obtient l'entrée des cours *fermés*, expose l'organisation des leçons théoriques et pratiques, constate les progrès de la manière d'enseigner, soulève d'importantes questions, initie le lecteur à ce qu'il a vu en un mois bien employé, et fournit la matière de graves réflexions à nos professeurs, à nos administrateurs, à nos législateurs.

Puisse la prédiction qu'il tire de ce mouvement fécond être

Digitized by Google

bientôt aussi applicable à la Belgique qu'à la France! Mais tout ce qu'il y aurait à faire pour cela est incalculable.

Il n'est pas beaucoup plus facile de mettre la science à la portée des élèves ou des gens du monde. M. Sluys l'a essayé pour la *Cosmographie* dans un *Traité élémentaire à l'usage des écoles normales et primaires* (Namur, 1883) et M. Liagre, pour la *Cosmographie stellaire*, dans une étude destinée aux membres de la Société belge de géographie, tous les deux avec compétence, le premier en professeur versé dans la méthode intuitive; le second avec la netteté d'un esprit exact.

Une autre tentative pareille sollicite notre attention. Mettre *la Littérature ancienne à la portée de tout le monde*, rien n'est plus utile à une époque où les études grecques et latines sont en défaveur et où l'on risque, si on les abandonne, de voir reculer de plusieurs siècles le goût littéraire.

Jules Simon a déjà dit que des traductions peuvent suppléer, dans une mesure, à des études meilleures; et il n'est pas impossible de faire comprendre et apprécier les poètes de l'antiquité sans exiger préalablement la connaissance de leurs langues. Inspiré de ces idées, un professeur d'athénée, M. Eug. Hins, a bravement mis en tête d'un livre un titre général qui annonce l'intention de donner aux lecteurs une série d'études pareilles. Puis, il commence par *Homère*, lui consacre une introduction originale dont nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs un chapitre qui leur fera désirer de connaître le reste, et donne une traduction de l'*Odyssée*, non de tous ses vingt-quatre livres, mais de ce qu'on a essayé de faire pour les écoles sous le titre de *Petite Iliade*, c'est-à-dire une série de fragments formant un tout complet. Les morceaux sont bien choisis et la traduction est méditée. Le procédé de l'auteur pour arriver à donner une idée exacte du poème semble être un mélange d'exactitude et de licence. Tantôt il ne se permet même pas de traduire en français les noms d'hommes ou de dieux et dira Alcinoos, Zeus, Artemis, Athénè, au lieu d'Alcinoüs, Jupiter, Diane, Minerve; mais il ne va pas aussi loin que M. Leconte de Lisle, qui dit Lakadaimôn (Lacédémone) Nektar, Eôs (aurore), Gaia (terre), Ouranos (ciel), Hélios (soleil) — Hélios tomba (le soleil se couche) — et qui va jusqu'à décliner Hermès, Hermèias. — Autant vaudrait parler grec. — Puis, il supprime toute une comparaison ou un de ces

Digitized by Google

détails où s'arrête le vieux conteur et qui ont tant de charme, de naïveté.

D'autres fois, après avoir poussé l'exactitude de la simplicité jusqu'à la rudesse, il néglige des nuances, des épithètes, des redondances caractéristiques, pour être plus coulant, ou même il prend parti pour une interprétation risquée. Il m'a paru se ranger souvent à l'avis de Dugas-Montbel, de préférence aux traductions en latin ou en allemand par Clarke, Dübner ou Voss. Plus d'une fois, il risque de se tromper. Peut-être n'a-t-il même pas consulté Dugas-Montbel. En tout cas, son interprétation semble faite sur le texte d'Homère, et non de seconde main en suivant des versions latines ou en rectifiant des traductions françaises ; on y sent le travail personnel et on en sait gré à l'auteur, même quand on doit lui contester le sens d'un vers ou se plaindre de la suppression d'un trait qu'on aime.

Ponsard a essayé aussi d'une petite Odyssée traduite en vers. M. Hins eût intéressé en nous disant en quoi il diffère du poète.

Ce que la traduction en prose ne peut rendre, c'est la forme plastique, coupée à l'infini, variée si facilement et si à propos dans le vers grec. Mais cela peut s'expliquer dans un chapitre d'introduction, et M. Hins le fera sans doute quand il nous donnera sa *Petite Iliade*.

En attendant, il nous a procuré le plaisir de relire l'*Odyssée*, et ceux à qui il fera le même effet ne s'en plaindront pas. Car, si l'on fait la part des mœurs du temps, on peut appliquer aux œuvres d'Homère ce qu'Alcinoüs dit des récits d'Ulysse, dont les paroles ont :

La grâce à la surface et la sagesse au fond.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

JOSEPH-ANTOINE-FERDINAND PLATEAU.

Il y a peu de jours, la mort enlevait un de nos concitoyens qu'on peut, à juste titre, ranger parmi les plus illustres; chose étrange, c'est à peine si, en dehors des paroles d'adieu qui ont été dites sur la tombe de M. Plateau, quelques lignes ont été consacrées à sa mémoire.

Il faut attribuer ce fait, assurément digne de remarque, à un penchant particulier de notre esprit national; on ne saurait méconnaître la facilité avec laquelle nous oublions, en général, dans notre pays, les noms de ceux auxquels une vie de travaux incessants et féconds devrait assurer une place spéciale dans nos souvenirs.

Les adeptes de la science surtout sont sujets à disparaître sans laisser trace en dehors du monde spécial qui les a connus; car, leurs études n'ont que rarement un résultat immédiatement applicable aux exigences de la vie et, à notre époque utilitaire, on n'attache, la plupart du temps, que peu d'importance aux recherches de ceux que beaucoup regardent comme des rêveurs.

Il nous a semblé qu'il y avait un peu de cet oubli, mêlé d'ingratitude, dans l'indifférence presque complète avec laquelle a été accueillie la nouvelle de la mort de l'illustre professeur de l'université de Gand.

C'est afin d'essayer de faire connaître combien il mérite l'admiration de ses compatriotes que nous allons tâcher de donner ici un exposé de sa vie et de ses travaux.

Joseph-Antoine-Ferdinand Plateau naquit à Bruxelles le 14 octobre 1801.

Digitized by Google

Ses premières années furent marquées par une prédilection constante pour les sciences physiques et pour le dessin.

Aussi, son père, artiste distingué, espéra-t-il que son fils suivrait ses traces, en s'appliquant à la peinture; mais, ses efforts dans ce sens échouèrent et le jeune Plateau se donna tout entier à l'étude des sciences, qui avaient pour lui un irrésistible attrait.

Il est bien rare qu'on ne discerne pas, dans le jeune âge, les germes des qualités qui se développeront plus tard, en toute liberté; aussi, l'intelligence, le zèle et l'ardeur au travail de Plateau, élève à l'athénée de Bruxelles, ne tardèrent pas à attirer sur lui l'attention de Quetelet; celui-ci devina la voie brillante que le jeune homme devait parcourir et conçut, dès lors, pour lui une amitié qui ne se démentit jamais.

Les premières études de Plateau terminées, l'université de Liége le reçut parmi ses disciples et il eut, en 1829, la première récompense de ses labeurs, en obtenant le grade de docteur en sciences physiques et mathématiques.

Sa thèse inaugurale portait sur « l'étude de quelques propriétés des impressions produites par la lumière sur l'organe de la vision ».

Elle était déjà remarquable par la profondeur de vues, la netteté et la méthode qui caractérisèrent son auteur ; on peut dire que ce travail marqua le point initial de la série d'études qui devaient bientôt signaler Plateau à l'attention du monde savant, mais qui devaient aussi avoir pour lui de bien tristes conséquences.

Revenu à Bruxelles, Plateau devint professeur à l'institut Gaggia et se mit aussitôt à utiliser ses loisirs en étudiant toute une catégorie de phénomènes produits par l'action de la lumière sur l'œil; les principaux d'entre eux sont la persistance des impressions sur la rétine, les couleurs accidentelles, l'irradiation, etc.

C'est un fait que chacun a pu observer que, si l'on contemple, pendant quelque temps, un objet coloré et qu'on ferme ensuite les yeux, on revoit l'image de l'objet à différentes reprises; chaque apparition est suivie de la vue de différentes couleurs appelées *couleurs accidentelles*.

Les théories admises à cette époque n'étant pas satisfaisantes, M. Plateau en fit connaître une nouvelle, dont voici le principe : la rétine, soumise à l'action des rayons d'une couleur, oppose une résistance qui augmente avec la durée de l'action ; celle-ci venant à cesser, l'organe retourne à son état primitif, en passant par des alternatives qui rappellent les oscillations d'un ressort revenant à la position d'équilibre dont on l'a dérangé.

Digitized by Google

Les situations de la rétine correspondant à celle que produisait l'impression due à la vue de l'objet en donnent une nouvelle fois l'apparence; les autres déterminent les couleurs accidentelles.

Quant à l'irradiation, c'est le phénomène d'agrandissement apparent que présente un objet fortement lumineux, vu sur un fond noir; on l'apprécie facilement en juxtaposant deux cercles de même grandeur, l'un blanc et l'autre noir. L'agrandissement du bord éclairé de la lune, à son premier quartier, en offre encore un exemple.

Le travail qui contient les résultats de ces premières études de Plateau parut en 1834, sous le titre de : « Essai d'une théorie générale comprenant l'ensemble des apparences visuelles qui succèdent à la contemplation des objets colorés et de celles qui accompagnent cette contemplation. »

De nombreuses expériences complétaient et confirmaient les théories exposées dans cet ouvrage; l'une des plus connues est celle qui permet de produire, au moyen de figures dessinées sur un disque animé d'un mouvement de rotation rapide l'apparence d'objets en mouvement.

Les idées nouvelles que contenait le travail dont il vient d'être question furent accueillies avec faveur et publiées dans les « Nouveaux mémoires de l'Académie de Bruxelles », dont Plateau fut nommé membre correspondant le 5 avril 1834, et membre le 15 décembre 1836.

Ses succès attirèrent sur lui l'attention du gouvernement, qui lui confia l'enseignement de la physique à l'université de Gand. Là, il ne tarda pas à montrer qu'à la connaissance intime de la science, il joignait la rare faculté de la communiquer aux autres, en lui enlevant le caractère d'aridité avec lequel elle se présente habituellement aux commençants.

Son enseignement simple, concis et clair laissait dans l'esprit une empreinte ineffaçable, dont la vigueur était encore accentuée par la remarquable habileté qu'il apportait dans les expériences de démonstration.

C'est pendant son professorat, et par ses soins, que fut formé le cabinet de physique de l'université de Gand, lequel, à son arrivée, était fort arriéré. Il parvint, à force d'instances, de recherches et de voyages à l'étranger, à se mettre en possession des instruments indispensables pour ajouter aux leçons l'intérêt des expériences, sans lequel l'étude offre parfois un abord rebutant.

Digitized by Google

C'est au moment où ses patients efforts commençaient à produire tous leurs fruits qu'un coup imprévu vint fermer à Plateau la carrière qu'il semblait ne devoir jamais abandonner.

On peut dire que, si l'étude de la science réserve bien des joies à ceux qui la cultivent, il se fait aussi que les efforts tentés pour aboutir à la connaissance de la vérité amènent de douloureux résultats. Longue est la liste de ceux qui ont péri victimes de leur dévouement à la cause du progrès scientifique ou que d'irréparables malheurs ont arrêtés dans leur voie ; Plateau devait ajouter son nom à ce martyrologe. C'est en poursuivant ses expériences sur la lumière, qu'il contracta les germes de l'ophtalmie qui, en 1849, devait lui enlever la vue.

Peut-être croira-t-on que ce terrible accident l'empêcha de continuer ses travaux? Il n'en fut rien, et l'on eût dit que le malheur, au lieu de le briser, avait renouvelé ses forces et donné un nouvel essor à son génie.

En 1842 et 1843, Plateau s'occupa d'une conséquence des lois de la lumière consistant en ceci : lorsqu'un rayon lumineux est tangent, en un point d'une courbe solide, polie et plane qui tourne vers lui sa concavité, il glisse le long de cette courbe, en suivant le contour, aussi longtemps que la courbure ne change pas de signe; il en résulte que la lumière, qui, *en apparence*, chemine presque toujours en ligne droite, peut être forcée de suivre une courbe donnée. Nous disons *en apparence;* car, le phénomène de la réfraction qui, entre autres effets, produit le mirage, est une exception bien connue à la règle.

Cette conséquence fut vérifiée approximativement, au moyen d'une lame d'acier polie recevant une tranche mince de lumière solaire.

A la même époque, Plateau donna un nouveau procédé de recomposition de la lumière blanche par la combinaison des rayons colorés du spectre solaire.

Indépendamment de ces expériences, Plateau avait entrepris des recherches ayant pour objet un ordre de phénomènes tout à fait différents de ceux dont il s'était occupé auparavant. Cette fois, il prit pour but de ses investigations la *statique des liquides*, c'est-à-dire l'ensemble des lois qui en régissent les conditions d'équilibre. Parmi celles-ci, il eut spécialement en vue les règles suivant lesquelles se comporte un liquide abandonné à la seule action de ses molécules les unes sur les autres.

Digitized by Google

C'est sur ce sujet que Plateau publia, de 1842 à 1868, onze mémoires; le premier a pour titre : « Sur les phénomènes que présente une masse liquide libre et soustraite à l'action de la pesanteur, » et les autres : « Recherches expérimentales et théoriques sur les figures d'équilibre d'une masse liquide sans pesanteur. »

Il commença par démontrer, théoriquement, que les figures d'équilibre des masses définies ci-dessus ont des surfaces de courbure moyenne constante et, ensuite, que les forces représentant les pressions qui résultent de l'action du liquide sur lui-même ont pour lieu d'origine une couche superficielle excessivement mince.

Afin de prouver la réalité des résultats que lui avait indiqués le raisonnement, il imagina des expériences restées classiques.

L'une d'elles est basée sur une idée des plus simples. On n'ignore pas que tout corps plongé dans un liquide subit une poussée dirigée de bas en haut et dont la valeur est mesurée par le poids du volume fluide déplacé; si la densité du corps est la même que celle du milieu dans lequel on le place, l'action de la pesanteur sera équilibrée par la poussée. Le corps faisant, pour ainsi dire, partie intégrante du liquide, ne sera donc soumis qu'aux actions moléculaires.

Il est évident que, si la masse immergée est aussi un liquide, elle prendra, abandonnée à elle-même, une figure d'équilibre stable; si on l'anime d'un mouvement de rotation, les formes varieront, nécessairement, avec la vitesse et devront reproduire celles qui avaient été annoncées par la théorie.

Plateau atteignit complètement le but cherché en introduisant de l'huile dans un mélange d'eau et d'alcool ayant la même densité que l'huile.

L'expérience montra un accord parfait entre les prévisions et les faits.

L'état d'équilibre stable était une sphère et les formes dues au mouvement de rotation démontraient, d'une façon saisissante, la réalité de l'hypothèse que l'illustre Laplace a admise pour expliquer la formation du système planétaire.

En présence de l'importance du résultat obtenu au point de vue de la confirmation des idées de Laplace, il ne sera pas hors de propos de rappeler ici en quoi elles consistent.

On sait que toutes les planètes, aussi bien que leurs satellites,

Digitized by Google

se meuvent de l'ouest à l'est; que les orbites de toutes les planètes sont situées presque dans le plan de l'écliptique et que celles dont on a pu constater la rotation tournent, sur leur axe, d'occident en orient. La considération de ces faits donna à Laplace la conviction que tout notre système planétaire émane de l'atmosphère solaire. Celle-ci qui, dans le principe, s'étendait au delà de l'orbite de la planète actuellement la plus éloignée du soleil se contracta et se condensa progressivement, par suite du rayonnement de la chaleur vers les espaces stellaires.

Or, elle obéissait, d'une part, à l'attraction du noyau solaire, de l'autre, à la force en sens inverse due au mouvement de rotation du système et qui tendait à en disjoindre les éléments.

A mesure que les limites de l'atmosphère solaire se rétrécissaient, la vitesse du mouvement de rotation du système a dû s'accroître; mais, la force centrifuge grandissant de la même manière, le point où elle s'équilibrait avec l'attraction solaire se rapprocha de plus en plus du centre.

Le refroidissement de l'atmosphère solaire eut donc pour conséquence l'abandon des molécules qui se trouvaient à la limite déterminée par l'ensemble des points où se contre-balançaient les influences dont nous avons parlé; les mêmes causes ont successivement reproduit des effets semblables.

Toutefois, ce résultat ne pouvait se présenter que dans le plan de l'équateur; car, sur les parallèles de latitude, la force centrifuge ne pourrait équilibrer la force d'attraction.

Le soleil abandonnait donc à l'équateur des zones de vapeurs que le refroidissement et la condensation brisèrent en masses circulant autour du soleil avec un mouvement de rotation dirigé dans le même sens que leur mouvement de translation; ces planètes, à l'état de vapeurs, étant des corps soustraits à l'action de la pesanteur, prirent la forme sphéroïdale.

Ce court exposé suffira pour faire comprendre quelle était l'importance de l'expérience de Plateau, qui reproduisait toutes les phases de la formation du système planétaire, telle que Laplace l'avait imaginée.

Aussi les résultats de ses recherches eurent-ils un immense retentissement à l'étranger; et ses ouvrages furent traduits en Angleterre et jusqu'en Amérique.

Dans une nouvelle série d'expériences, ayant toujours trait au même objet (la statique des liquides), l'illustre physicien démontra un autre fait que lui avait révélé l'analyse : c'est que

Digitized by Google

la figure d'équilibre d'une lame liquide soustraite à l'action de la pesanteur est la même que celle d'une masse pleine du même liquide et satisfaisant aux mêmes conditions. Ayant formé, au moyen de charpentes en fil de fer, ce qu'on pourrait appeler l'ossature des formes, qu'il prévoyait, il eut la satisfaction de voir se réaliser ces surfaces, en plongeant les appareils dans un liquide assez visqueux pour maintenir les lames produites.

Il vérifia, en même temps, dans quelles limites les figures obtenues sont stables et comment les lames s'assemblent entre elles, d'après des règles simples qui furent plus tard démontrées par le mathématicien Lamarle. Les conclusions tirées de l'éclatante confirmation des idées de Plateau sont nombreuses et importantes; elles ont été reprises et mises en lumière par son collaborateur dévoué, M. Vandermensbrugghe. L'attention du public a été récemment attirée sur le nom de ce dernier à propos de ses études relatives à l'action calmante de l'huile sur les vagues de la mer.

En dehors des grandes questions à la solution desquelles Plateau s'était attaché, il en traita nombre d'autres, moins importantes. Nous citerons le mémoire qu'il publia en 1864 et dans lequel il se demandait s'il ne serait pas possible de soutenir, en l'air, une aiguille aimantée sans aucun point d'appui, dans un équilibre stable, par les actions d'autres aimants convenablement disposés.

Plateau soumit la question au calcul et démontra l'impossibilité absolue d'en réaliser les conditions.

Ainsi se trouve reléguée parmi les fables la légende du tombeau suspendu de Mahomet.

Il fit encore, en 1871, une expérience relative à la formation de la vapeur visible de l'eau et qui est un argument sérieux contre l'hypothèse d'après laquelle cette vapeur serait formée d'une infinité de vésicules microscopiques.

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen des travaux de celui qui, après une existence aussi bien remplie, s'endormit, le 15 septembre dernier, dans l'éternel repos.

Dans cette revue rapide, nous avons sans doute laissé dans l'ombre bien des points qui attirèrent l'attention de Plateau et à l'élucidation desquels il appliqua, avec la même ardeur, ses précieuses facultés. Quoi qu'il en soit, nous espérons en avoir dit assez pour faire comprendre quel grand prix on doit attacher à tout ce qu'il a produit, quels progrès il a fait réaliser aux sciences

Digitized by Google

physiques et quelle influence féconde il a eue sur leur développement.

La plupart des compagnies savantes étrangères avaient marqué en quelle haute estime il était tenu, en l'admettant parmi leurs associés; il était, notamment, membre correspondant de l'Institut de France, membre de la Société royale de Londres, des Académies d'Amsterdam et de Berlin, etc. Le gouvernement lui avait rendu un hommage mérité en le nommant commandeur de l'ordre de Léopold et en le laissant titulaire de la chaire de physique à l'université de Gand. Ces distinctions montrent quel éclat les travaux de Plateau ont jeté sur le nom belge et combien sont incontestables ses droits à l'admiration et au souvenir de ses concitoyens.

Pleine justice a été rendue à l'énergique et infatigable travailleur dans les éloges funèbres qui ont été prononcés sur sa tombe par MM. Valérius et Duprez, professeurs à l'université de Gand, et par le lieutenant général Liagre.

Nous nous estimerions grandement heureux s'il nous était donné d'avoir contribué à faire connaître, à ceux que ne laisse pas indifférents le renom de la patrie, celui que la Belgique comptera parmi ses plus glorieux enfants.

Lieutenant WANGERMÉE.

IVAN TOURGUÉNIEFF.

L'écrivain de talent qui vient de mourir a été, pendant une génération, le représentant littéraire de la Russie en Occident, tout comme Herzen en avait été le représentant politique.

Ce n'est pas que Tourguénieff ait été indifférent en matière politique; il n'a jamais caché ses opinions libérales; mais il n'avait pas un tempérament de lutteur. Aussi préféra-t-il demander à l'étranger la liberté que son pays lui refusait et se donna-t-il tout entier à la littérature.

Un concours de circonstances favorables facilita singulièrement les débuts de cet écrivain : il n'eut à lutter avec aucun des obstacles qu'ont rencontrés beaucoup de grands littérateurs.

Au commencement du siècle, Karamzine, Krylof et Pouchkine avaient ramené la langue à son type populaire, envoyant les écrivains à l'école « des crocheteurs du port au foin », comme disait Malherbe; Gogol avait créé le roman de mœurs et laissait une

Digitized by Google

succession ouverte; enfin, Biélinsky inaugurait la grande critique, ignorée jusque-là en Russie.

Certes, ce pouvait paraître une lourde tâche que de se faire un nom dans le roman en venant immédiatement après Gogol. Mais le maître avait laissé bien des choses à dire. Il avait buriné pour la postérité les types des seigneurs et des *tchinovniks* (fonctionnaires et employés) de son temps, mais il avait laissé dans l'ombre les paysans, et, chez lui, la femme n'était apparue qu'incarnée dans la propriétaire. En outre, il s'était levé, depuis, une nouvelle génération, que Gogol n'avait pas connue : la jeune Russie, toute bouillante d'aspirations, insensées parfois, généreuses toujours. Tels furent les trois éléments nouveaux que Tourguénieff fit entrer dans ses œuvres.

Son premier ouvrage marquant, et qui restera peut-être son chef-d'œuvre, les *Récits d'un chasseur*, fut surtout consacré au premier élément. Avant lui, le paysan n'avait été qu'un prétexte à pastorales de la part de quelques poètes de cabinet. Tourguénieff, lui, s'attacha à le peindre tel qu'il était, mais sans l'envisager sous toutes ses faces, comme on l'a fait depuis : ce qui l'avait frappé surtout, c'était le côté poétique qui fait l'originalité du paysan russe.

Partout, le dur labeur de la terre, les ressources bornées en même temps que la régularité des occupations et l'éloignement des grands centres ont fait du paysan l'être intéressé, borné et terre-à-terre que l'on sait. En Russie, d'autres conditions d'existence ont créé un type tout différent. D'abord, la variété des occupations contribue à développer l'intelligence, à la tenir toujours en éveil. Le paysan russe construit lui-même sa maison, ses outils; fait toutes les pièces de son habillement, depuis le chapeau jusqu'aux bottes; se livre, dans les longs loisirs de l'hiver, à toute espèce d'industries. Puis, il ne reste pas fixé à demeure. Soit que la terre ingrate ne le récompense pas de ses sueurs, soit que la parcelle de terre qu'il occupe ne suffise pas à ses bras, le voilà qui parcourt dans tous les sens son immense patrie, prêt à tout travail, à toute occupation plus ou moins rémunératrice. Vous le voyez accompagner des transports à des centaines de verstes, s'atteler aux bateaux qui sillonnent les innombrables fleuves et canaux du pays ou bien prêter ses bras aux riches moissons du Midi. D'autres fois, il ira travailler dans les fabriques, offrir ses services dans les grandes villes, etc. Mais, et ceci constitue un trait distinctif, il n'a pas perdu de vue le village où

Digitized by Google

il conserve sa famille, sa maison et son champ, et il y revient toujours, au bout de ses longues pérégrinations.

On conçoit qu'un tel paysan ne ressemble pas à un autre et qu'il se développe en lui un côté aventureux et poétique. Ce côté surtout, Tourguénieff l'a reproduit avec un rare bonheur. C'est le nain Cassiane, dont le mysticisme touche à la folie, le laquais rêveur Calinytch, le chanteur Iakof. Ce dernier type apparaît dans le récit intitulé « le Cabaret », qui forme l'idylle la plus touchante et la plus vraie qu'aucune littérature ait jamais produite. Quel contraste étonnant entre la pauvreté des matériaux employés et l'effet produit ! Le poète, car poète il y a, nous introduit dans un cabaret de village, au milieu d'un petit groupe de buveurs et de déclassés, entre lesquels le cabaretier et sa femme représentent l'esprit pratique. Nous assistons à une lutte entre deux chanteurs, sujet favori des faiseurs d'idylles de cabinet, Virgile en tête. Mais ici, point de Philis ni d'Amaryllis ; de simples grossiers paysans et demi-bourgeois, plus ou moins avinés. Mais la poésie a fait son apparition dans ce bouge en la personne d'Iakof, un ouvrier, qui fait passer toute son âme dans son chant. Et tout se transfigure, et ces natures incultes sont, pour un instant, pénétrées de l'idéal, et même le cabaretier et sa femme, deux êtres qui ne semblent accessibles qu'au sentiment du lucre, versent des larmes d'attendrissement. Pourtant le poète ne tombe pas dans la sensiblerie; il repasse le même soir au même endroit, et la fange a repris ses droits : l'ivresse règne en maître là où la poésie avait un moment triomphé.

Dans la publication qui suivit, *Une nichée de gentilshommes*, Tourguénieff aborda la femme. Mais sa Lisa, douce jeune fille résignée, qui finit par le couvent, me paraît bien occidentale et plutôt sortie de l'imagination de l'écrivain que le résultat de l'observation. Dans *la Veille* (sans doute l'ouvrage que les catalogues français annoncent sous le nom d'*Elena*), nous voyons pour la première fois reproduire des traits plus particuliers à la femme russe.

En Russie, l'omnipotence de l'homme n'est pas consacrée par la loi et les usages, comme dans nos contrées. Même chez les paysans de la Grande-Russie, où l'homme se croit le droit de battre sa femme parce qu'elle est sa femme, celle-ci jouit de droits que les caprices de son maître et seigneur ne peuvent lui enlever. Ainsi, elle a son avoir à elle, en habits, linge, joyaux et argent, dont elle peut disposer à son gré et qu'elle laisse à ses filles. Les

Digitized by Google

produits de sa vache, les salaires de ses journées de travail sont sa propriété. En cas d'infidélité du mari, elle a le droit de lui refuser de tisser et de confectionner ses habits. Dans la Petite-Russie, c'est la femme qui domine, et, bien que n'ayant pas directement voix au chapitre des affaires publiques, on la voit apparaître dans les réunions et influencer les maris.

Dans les classes élevées, la femme a seule l'administration de sa fortune, ce qui, on le comprend, lui assure une grande indépendance. Aussi trouverons-nous, dans la population féminine de la Russie, des types plus résolus que chez nous, où l'éducation de couvent et l'infériorité légale de la femme ont, pendant des siècles, déprimé ses facultés et son énergie.

Dans le roman que nous venons de citer, nous voyons une riche héritière, Elena, s'éprendre d'un jeune Bulgare sans fortune, Insarof. Le jeune homme est trop fier pour lui avouer les sentiments qu'elle lui inspire; il craindrait d'être soupçonné de visées cupides. C'est donc elle qui prendra l'initiative, formulera le premier aveu et triompbera de la résistance de ses parents. Puis, unie à celui qu'elle aime, elle ne craindra pas de prendre une part active à ses desseins patriotiques et de le suivre dans cette expédition où la mort l'atteindra à la veille de commencer l'entreprise.

Tel est le type de la femme russe comme l'a conçu Tourguénieff et que nous voyons réapparaître, avec des variantes, dans la plupart de ses ouvrages. Sur ce terrain, il a été suivi par Gontcharof, qui, dans son *Oblomof*, a créé une Olga des plus ressemblantes à l'Elena de Tourguénieff, tandis que Tolstoï, de tempérament plus conservateur, préfère les types féminins où domine l'idée de soumission et de résignation. Ces types, du reste, n'infirment pas la vérité des premiers, car on ne saurait avoir la prétention de résumer en un individu toute une population.

Les critiques russes ont relevé ce fait que, voulant peindre un homme qui avait voué sa vie à un noble but, Tourguénieff avait été choisir un Bulgare. Ils ont fait remarquer, avec raison, qu'il ne pouvait en être autrement. Un héros russe eût été arrêté dès le début de son activité et eût promptement abouti à l'exil ou à la prison. Du reste, Tourguénieff n'a pas su davantage faire réussir son héros bulgare; il le fait mourir de maladie avant de mettre le pied sur ce sol qu'il a rêvé de délivrer du joug étranger. C'est que l'auteur n'avait pas le feu sacré : son libéralisme, tout platonique, ne lui permettait pas de s'identifier avec une nature

Digitized by Google

ardente, dont les aspirations demandent à se traduire par des actes. Tout ce qu'il nous montre de l'activité d'Insarof se réduit à quelques détails mesquins.

C'est dire qu'il allait se trouver insuffisant à remplir cette partie de sa tâche qu'il aborda dans *les Pères et les enfants*.

Il s'agissait de caractériser ce mouvement généreux qui poussait en avant, vers la science et les idées de progrès, toute la jeunesse d'alors, jeunes gens et jeunes filles. Qu'a fait Tourguénieff? Il nous a dépeint, dans Bazarof, une nature bizarre, qui ne voit dans l'indépendance que la brutalité, l'oubli de tous les devoirs sociaux et qui semble ne voir dans la science qu'une occasion de disséquer des grenouilles. Il est vrai qu'il lui accorde du sentiment sous ce masque de froideur qu'affecte le personnage, mais s'il ne l'a pas représenté comme un monstre complet, il a fait une caricature des idées que celui-ci est censé représenter. Ce qu'il y a de vraiment odieux dans ce livre, c'est que, pour caractériser la femme qui réclame une instruction sérieuse, l'auteur n'a trouvé qu'un bas-bleu prétentieux et ridicule, qui songe bien moins à étudier qu'à poser pour une science qu'elle n'a pas et ne comprend pas. Ceci est tout simplement une calomnie de ces vaillantes femmes qui ont frayé le chemin ardu du travail scientifique à des centaines d'imitatrices.

Était-ce méchanceté préméditée? Pas du tout. Ce n'était qu'un manque de tempérament et, en partie, un manque de talent. Tourguénieff, et c'est ce qui a contribué en grande partie à sa popularité, rendait très bien tous ces détails extérieurs qui font le cachet, non pas d'une époque, mais du moment; il ne creusait pas profond, il ne s'identifiait ni avec la situation, ni avec les personnages. Il saisissait ce qui est de mode, il n'arrivait pas à ce qui est éternel. Ces détails, qu'il avait saisis, lui donnaient un cachet de vérité qui lui attirait la foule, mais qui ira en s'effaçant à mesure que les circonstances changeront. Dans toutes les aspirations généreuses, il n'a vu, en sceptique ou en indifférent, que les exagérations, il n'en a pas saisi l'âme, parce que ses aspirations, à lui, ne s'élevaient pas jusque-là.

A partir de ce moment, la jeunesse, qui avait un instant espéré en Tourguénieff, se détourna de lui et c'est sans doute l'une des raisons qui lui ont fait préférer le séjour de l'étranger.

Après avoir donné plus tard *la Fumée*, sur le même sujet, il y est encore revenu dans ces dernières années, avec *les Terres vierges*. Cette fois, il a représenté la jeunesse radicale sous des traits plus

Digitized by Google

sympathiques, et s'il l'a montrée impuissante et ne se rendant compte ni des terribles problèmes qu'elle soulevait, ni de l'impossibilité d'y trouver une solution satisfaisante, on peut dire qu'il était dans le vrai. Malheureusement, ici encore, Tourguénieff a été partial sans le vouloir. Pour bien faire comprendre pourquoi cette jeunesse, avec les meilleures aspirations, ne peut aboutir d'abord qu'à des démonstrations puériles et, plus tard, à des cruautés inutiles, il aurait fallu nous faire le tableau de ce régime où toute bonne intention est condamnée à un misérable avortement. Alors on aurait compris ceux qui, sans cela, ne nous paraissent que des fantoches ridicules.

Tourguénieff ne pouvait pas comprendre cela parce que, non seulement il n'avait pas vécu au milieu de cette jeunesse, mais encore parce qu'il était devenu étranger à son propre pays depuis de longues années. C'est cet exil volontaire qui nous explique la décadence de plus en plus marquée du talent de Tourguénieff. Écrire des romans de mœurs russes de Baden ou de Paris, c'est faire comme un peintre de paysages qui, après avoir habité la campagne durant sa jeunesse, continuerait, pendant trente ans, sans quitter Paris, à reproduire de souvenir la nature. Plus il avance dans la carrière, et plus l'observation directe disparaît de ses œuvres, qui deviennent de plus en plus des romans français. C'est ce qui explique pourquoi, de tous les romanciers russes, il a été le plus traduit et le plus goûté en France, tandis que la littérature foncièrement russe, depuis Gogol, y est presque complètement ignorée. En général, on ne doit pas trop bien augurer des auteurs qui font les délices des étrangers. Ceux qui sont bien de leur pays, qui peignent fidèlement les mœurs locales ne pourront être compris qu'à l'aide d'une foule d'explications qui feront de leur lecture une étude.

Tourguénieff est donc loin d'être le premier des littérateurs russes de l'époque contemporaine. Je pense qu'il faut placer bien au dessus de lui Gontcharof, sans égal dans l'étude approfondie d'un caractère. Pour donner une idée de la puissance et des ressources de cet écrivain, je dirai que, dans son *Oblomof*, les deux volumes sont presque tout entiers consacrés à l'analyse du héros, presque sans incidents, avec quelques autres personnages seulement, destinés à faire ressortir le personnage principal. Et cependant l'intérêt se maintient d'un bout à l'autre.

Puis, il y a Tolstoï, qui embrasse puissamment toute une époque dans *Guerre et Paix* et qui, s'il ne fouille pas profondé-

Digitized by Google

ment ses personnages, nous présente une série de scènes d'une vérité frappante.

Et quelle analyse psychologique impitoyable que celle de ce Dostoevsky ; comme il saisit au vol non seulement les pensées, mais même ces embryons de pensées, qu'on ne s'avoue pas à soi-même! Jamais on n'a mieux exposé la psychologie du crime qu'il ne l'a fait dans son ouvrage *Crime et châtiment*.

Puis vient Saltykoff, écrivant sous le pseudonyme de Chtchédrine. C'est l'humoriste à l'ironie amère et poignante, comme il convient à l'homme de cœur dont toutes les aspirations sont comprimées et qui souffre pour lui et pour sa patrie. Je ne trouve à lui comparer en occident que le grand écrivain patriote espagnol Juan de Larra, mort il y a tantôt un demi-siècle.

Enfin, Melnikof, auteur de *Dans les Bois* et de *Sur les Montagnes*, où il nous a dépeint les mœurs des paysans des deux rives du Volga. A celui-là, il n'a manqué que la versification pour être un grand poète. Il s'est si bien incarné dans le peuple qu'il fait revivre devant nous, qu'il nous le dépeint non comme il apparaît à l'observateur, mais comme le peuple se voit lui-même. C'est dire qu'il a transporté dans la littérature savante les procédés de la littérature populaire, avec ses formes naïves et ses conceptions toutes primitives.

Que reste-t-il à Tourguénieff? C'est un poète qui, dans ses premiers ouvrages, a joint à la magie du style une finesse d'observation qui, malheureusement, lui a fait défaut plus tard. Le premier, il a fait ressortir ce qu'il y a de particulier dans le caractère de la femme russe et, sur ce point, tous les critiques sont d'accord pour lui décerner la palme. Enfin, il a, mieux que tous ses rivaux, compris et célébré le charme poétique de la nature; beaucoup de ses descriptions sont de petits chefs-d'œuvre. Avec toutes ces qualités, peut-être eût-il obtenu le premier rang, s'il était resté russe. Il garde au moins une place honorable parmi les grands écrivains de sa génération.

EUGÈNE HINS.

Digitized by Google

LES AUDACES DE LA CHIRURGIE MODERNE

I

On sait qu'il existe dans la nature des êtres organisés aussi infimes par leurs dimensions que puissants par leur nombre. Chacun d'eux n'exerce son activité que dans un cercle excessivement restreint ; mais ils sont doués à la fois d'une telle vitalité et d'une fécondité si prodigieuse qu'ils peuplent de leurs incommensurables multitudes les couches inférieures de l'atmosphère et qu'on les retrouve jusque dans le corps des animaux habitant les profondeurs de la mer.

Si exigus qu'ils soient, si peu qu'il leur faille pour se nourrir, ces *microbes* n'en ont pas moins à subir les dures nécessités du *struggle for life*, et dans leur monde microscopique comme dans le nôtre, chacun d'eux doit agir et combattre pour sa propre existence. Sans cesse ils se disputent les éléments nécessaires à l'entretien de leurs imperceptibles organes. Dans ces rencontres de tous les instants, les plus faibles succombent et cèdent la place à ceux que la fortune a gratifiés d'une énergie plus grande.

Si ces exterminations mutuelles avaient uniquement pour théâtre la nature inanimée, elles pourraient, jusqu'à un certain point, nous laisser indifférents. Peu nous importerait de savoir si tel ou tel parti l'emporte : vainqueurs et vaincus seraient l'objet de notre orgueilleux dédain. Mais ces armées lilliputiennes ne respectent même pas un domaine qui semblerait devoir rester inaccessible à leurs atteintes ; elles viennent lutter jusque dans l'intérieur de l'organisme humain et ne l'abandonnent souvent qu'après y avoir apporté la dévastation et la mort.

Digitized by Google

Et néanmoins, durant bien des siècles, l'existence même de ces êtres est restée méconnue. La première bactérie avait fait depuis longtemps son apparition sous l'objectif du microscope, que beaucoup de savants ne voyaient encore en elle autre chose qu'un végétal inoffensif, apte tout au plus à remplir, dans certains cas, l'office de ferment. Combien n'a-t-il pas fallu de laborieuses recherches et d'ingénieuses expériences pour mettre hors de doute l'influence nocive ou, suivant une expression plus technique, l'activité pathogénique des microbes! Le typhus, le choléra, la scarlatine, la variole, la diphtérie, le charbon, la rage et d'autres maladies infectieuses ont chacune leur microbe générateur. La tuberculose elle-même n'a pu dérober le sien aux investigations d'Aufrecht, de Baumgarten et de Koch.

Du moment où les microbes possédaient la faculté de pénétrer dans l'intérieur même de nos organes, on ne pouvait guère leur refuser le pouvoir d'atteindre des surfaces ouvertes et de troubler par là, d'une manière fâcheuse, l'évolution des plaies chirurgicales. On devait penser dès lors qu'en interdisant aux microbes l'accès des blessures accidentelles ou provoquées, celles-ci suivraient une marche plus favorable et arriveraient plus promptement et plus régulièrement à la guérison. Mais quels moyens mettre en œuvre pour atteindre ce résultat?

Il n'en existait que deux. Ou bien dépouiller de leurs germes pernicieux la couche atmosphérique ainsi que tous les objets confinant à la plaie, — ou bien placer celle-ci dans des conditions telles que les germes ne pussent s'y multiplier. Depuis longtemps, les chirurgiens avaient observé que le contact de l'air enrayait la guérison des plaies, et plusieurs avaient imaginé des méthodes plus ou moins pratiques pour en réaliser l'isolement. Mais la plupart n'avaient pas compris que c'étaient les germes répandus dans une atmosphère impure, et non point l'air lui-même, qui exerçaient cette funeste influence sur la marche des lésions externes. Aussi les procédés, souvent ingénieux, qu'ils ont imaginés n'ont-ils jamais été que d'une sécurité douteuse et d'une

Digitized by Google

application restreinte. Ces essais infructueux menaçaient de se multiplier à l'infini si Lister n'eût éclairé tout à coup d'une vive lumière la voie dans laquelle on ne cessait de s'égarer. C'est à lui que revient, en effet, l'immense honneur d'avoir formulé les principes de la *méthode antiseptique*, d'avoir tracé les règles de son application et d'en avoir démontré — ce qui vaut mieux encore — l'incontestable supériorité pratique.

La méthode inaugurée par le chirurgien écossais consiste simplement à détruire, au moyen d'un agent désinfectant, — l'acide phénique, — la vitalité des microbes répandus dans l'atmosphère pendant le cours de l'opération, et à empêcher ensuite ces mêmes organismes d'atteindre ultérieurement la plaie en la protégeant contre eux par l'application d'un pansement spécial, disposé de telle sorte que les germes vivants ne puissent le traverser. Il était également indispensable que la désinfection ne se bornât pas à l'air atmosphérique, mais qu'elle fût appliquée à tous les corps susceptibles de venir contaminer la plaie. Aussi, les mains de l'opérateur et la région à opérer sont-elles lavées dans l'acide phénique, et les instruments sont-ils passés dans des solutions phéniquées. Les fils employés pour les sutures sont eux-mêmes imprégnés d'acide carbolique.

Mais il fallait encore, pour ne pas entraver la cicatrisation, qu'il ne séjournât dans l'intérieur des tissus lésés aucune substance étrangère. Or, on sait que les bords des plaies ayant une certaine étendue ne peuvent être étroitement réunis qu'au moyen de fils passés d'une lèvre à l'autre. Il se présentait donc là une difficulté des plus sérieuses. Lister a réussi à la surmonter en se servant de son *catgut*. Celui-ci n'est autre chose que de la corde à violon phéniquée. En raison de son origine organique, il possède la propriété remarquable de se résoudre sur place en un tissu vivant.

Il importait enfin de ne pas laisser séjourner dans l'intérieur des plaies des liquides qui, malgré tout, auraient pu subir un certain degré d'infection. Pour éviter cet inconvénient, Lister a eu recours au drainage chirurgical imaginé

Digitized by Google

par Chassaignac, mais en soumettant les tubes de caoutchouc destinés à cet usage à une phénication préalable.

L'acide phénique n'est pas, d'ailleurs, le seul agent désinfectant que l'on puisse mettre en œuvre. On a employé dans le même but — et l'on emploie encore aujourd'hui — les pansements à l'acide salicylique, au thymol, au chlorure de zinc, à l'iodoforme, au sublimé corrosif et au magistère de bismuth. On a essayé aussi, dans ces derniers temps, de substituer aux tubes de caoutchouc des drains d'osséine. Mais ce ne sont là que des moyens plus ou moins avantageux de réaliser l'idée de Lister et les succès obtenus à la suite de leur emploi n'ont fait que confirmer la rectitude du principe qu'il a posé.

La réforme due au génie de Lister occupera sans aucun doute la première place dans l'histoire de la chirurgie contemporaine. Il est néanmoins d'autres progrès accomplis durant ces dernières années, dont l'importance ne doit point être méconnue. Au temps où l'on parlait encore le latin, les chirurgiens avaient adopté la devise : *cito, tuto et jucunde.* La *sûreté de main* est toujours restée en honneur et aucun opérateur moderne n'est en droit de la dédaigner. L'*élégance* n'a jamais été qu'une qualité secondaire, plus appréciée par les assistants que profitable au malade. Quant à la *célérité*, dont les Lisfranc et les Langenbeck[1] faisaient autrefois un si grand cas, elle n'a plus actuellement de raison d'être.

A l'époque où le chloroforme n'était pas inventé, où l'on ne connaissait d'autres moyens d'arrêter les hémorragies que la compression ou la ligature des gros vaisseaux, il importait, en effet, d'opérer le plus rapidement possible pour perdre peu de sang et pour abréger les souffrances du blessé. Mais il n'en est plus de même aujourd'hui.

Le patient n'est plus là, poussant des hurlements à chaque nouvelle incision, cherchant à échapper au couteau du chi-

[1] Il s'agit ici du père du grand chirurgien de Berlin. La rapidité avec laquelle il opérait était devenue légendaire. Il n'avait pas besoin, dit-on, de plus de temps pour expédier une amputation qu'il n'en fallait pour prendre une prise.

Digitized by Google

rurgien, maudissant la main qui le torture et comptant les secondes — longues comme des siècles — qui le séparent du terme de ses épreuves.

L'opérateur, de son côté, n'entend plus ces cris poignants ou ces supplications incessantes ; il n'a plus besoin de s'envelopper d'un triple airain pour échapper à une dangereuse émotion. Plongé dans un sommeil qui le rend insensible, le malade garde le silence ou se livre à des divagations tranquilles. Seule, la voix du chirurgien s'élève pour dicter des ordres à ses aides. Et quand le moment est venu, quand l'opération commence, c'est en vain que le fer attaque la chair vive, que le sang jaillit, que les muscles palpitent, que les os crient sous la scie : l'opéré, muet et immobile, reste inaccessible à la douleur. Il est comme transporté dans un autre monde où la souffrance est inconnue. Lorsque tout est fini et qu'on arrache le patient à ce bienfaisant sommeil, ces terribles instants que son imagination peuplait à l'avance de sensations horribles, ces terribles instants sont passés. Il ne lui reste même aucun souvenir de l'acte tragique qui vient de s'accomplir : le seul sentiment qu'il éprouve est celui d'une surprise indicible, et c'est avec une joie mêlée de doute qu'il accueille l'annonce de sa délivrance.

Mais ce n'est pas tout.

Tandis qu'autrefois le blessé sortait épuisé des mains du chirurgien, que des hémorragies redoutables et souvent répétées mettaient son existence même en péril, on en est arrivé aujourd'hui à compter les gouttes de sang que peut perdre un opéré pendant le cours de la plus laborieuse amputation. Le procédé qui permet d'atteindre ce merveilleux résultat est aussi simple qu'ingénieux. Il a été imaginé par Grandesso Silvestri et définitivement introduit dans la pratique par Esmarch, le célèbre chirurgien de Kiel.

Voici en quoi il consiste :

On commence par soulever le membre de façon que sa racine se trouve dans une position déclive par rapport à son extrémité. On le maintient pendant quelques instants dans cette situation. Puis on applique avec force une bande

Digitized by Google

de caoutchouc dont les premiers tours enserrent l'extrémité et dont les derniers entourent la racine du membre. On obtient ainsi le refoulement du sang vers le tronc et l'oblitération complète des vaisseaux, à l'exception seulement de ceux qui parcourent les os. Pour empêcher le reflux du sang après l'enlèvement de la bande, une ligature élastique fortement serrée est jetée autour de la racine du membre. La bande est alors déroulée et la partie sur laquelle on se propose d'opérer se trouve à découvert. La région tout entière apparaît alors pâle, froide, exangue. On dirait qu'elle appartient à un cadavre.

Le chirurgien, dans ces conditions, peut attaquer les chairs sans faire jaillir une goutte de sang. La pointe du bistouri ou du couteau va droit au but qu'elle doit atteindre. Elle n'est plus arrêtée par l'importune nécessité d'étancher à chaque instant la blessure. L'opération s'accomplit ainsi d'une façon plus précise et plus prompte.

Mais ce n'est pas encore là l'idéal.

Tout anémié qu'il est par la bande d'Esmarch, le membre peut recevoir encore des impressions douloureuses, pénibles pour le patient, gênantes pour le chirurgien. Pour atteindre la perfection, il faudrait pouvoir rendre insensible la région malade sans recourir au sommeil artificiel, qui exige la présence d'aides supplémentaires et n'est pas toujours sans danger. Eh bien ! cet idéal lui-même a été réalisé. Une pulvérisation d'éther sulfurique ou de bromure d'éthyle, pratiquée pendant quelques minutes à l'aide de l'appareil de Richardson ou de von Lesser, suffit pour annihiler l'activité sensitive ; en sorte que, si le patient ne se savait parfaitement éveillé, s'il ne suivait de ses propres yeux les diverses phases de l'opération, il se croirait le jouet d'un de ces rêves étranges où la conscience de l'individualité disparaît et où l'on assiste impassible à des scènes dramatiques dans lesquelles on remplit soi-même un rôle.

On est bien loin, on le voit, de cette époque où les plus grands opérateurs étaient ceux qui, simplement armés de leur couteau, taillaient le plus largement dans les chairs et,

Digitized by Google

l'amputation faite, abandonnaient l'opéré aux soins sommaires de leurs aides.

Qu'est devenu aussi cet autre titre à la célébrité, cette *chance* qui semblait justifier toutes les audaces des uns en condamnant toutes les tentatives des autres ? Le temps n'est plus où l'on pouvait attribuer à l'intervention d'un hasard favorable ou adverse les succès ou les revers des chirurgiens. Combien de fois, d'ailleurs, n'a-t-on pas vu la fortune trahir tout à coup ceux auxquels elle semblait devoir éternellement sourire ! Qui ne se rappelle, à ce sujet, la mésaventure légendaire de Frère Jacques et de son client, le maréchal de Lorges ? Ce dernier, en grand seigneur qu'il était, avait désiré, avant de se soumettre lui-même à l'opération de la taille, la voir pratiquer sur un certain nombre de pauvres hères. Vingt-deux malheureux atteints de la pierre, et qu'il avait recueillis chez lui dans ce but, furent opérés avec un plein succès. Encouragé par la constance de ces résultats, le maréchal s'abandonna à son tour aux mains du chirurgien. Il fut taillé comme les autres, mais il mourut le lendemain même de l'opération.

Aujourd'hui, l'issue néfaste d'une opération tiendra, le plus souvent, à l'inobservance des règles. Le succès, au contraire, viendra presque toujours couronner les efforts de ceux qui sauront joindre à une habileté manuelle suffisante la connaissance et l'application patiente et minutieuse des procédés techniques. Il ne peut plus être actuellement question de bonne ou de mauvaise fortune ; on n'a plus, à la place de l'une et de l'autre, que le savoir ou l'ignorance. Jusque dans ces derniers temps, le chirurgien pouvait être comparé, ainsi que l'a dit Volkmann, à un cultivateur qui — son champ une fois labouré et ensemencé — attend passivement le résultat de son travail, sentant qu'il ne peut rien contre les éléments et qu'il ne parviendra jamais à régler le soleil et la pluie, ni à commander au vent. Tandis qu'aujourd'hui, le chirurgien n'a pas encore fini sa tâche au moment où il vient de terminer une opération sanglante. Il est comme un fabricant qui demeure responsable de sa mar-

Digitized by Google

chandise jusqu'à l'instant de la livraison, et ne peut en livrer que de bonne s'il tient à l'honneur de sa maison.

Pour revendiquer aussi hautement la responsabilité des suites d'une opération, il faut avoir assurément une bien grande foi dans l'efficacité des moyens dont on dispose. Les listériens ne doutent guère, en effet, de la toute-puissance de leur méthode. Ils prétendent posséder le pouvoir de prévenir ces terribles accidents épidémiques qui décimaient autrefois les blessés des hôpitaux. Loin de redouter pour leurs malades l'atmosphère nosocomiale, ils pensent, au contraire, que l'air artificiellement purifié des salles est encore moins insalubre que l'air des habitations privées. Désormais affranchis des préoccupations qui hantaient leurs devanciers, ils ne craignent pas d'entreprendre dans les hôpitaux mêmes des opérations que l'on qualifiait naguère d'insensées. Et les résultats merveilleux qu'ils obtiennent sont là pour justifier leur présomption et légitimer leurs audaces.

Qu'il me soit permis de citer ici quelques faits dont un seul suffirait déjà pour démontrer jusqu'à l'évidence la supériorité de la méthode antiseptique.

Le premier en date est contemporain de la découverte de Lister. A l'hôpital de Glascow venait d'être ajoutée une annexe nouvelle, destinée au service chirurgical. En dépit des soins qui avaient été pris pour placer le nouveau bâtiment dans des conditions hygiéniques aussi favorables que possible, on y vit apparaître, presque immédiatement, surtout dans les salles occupant le rez-de-chaussée, le sinistre cortège des accidents consécutifs aux opérations. Bientôt la mortalité devint telle que l'on fut obligé de fermer l'une de ces salles. On put alors défoncer le sol et l'on trouva dans son voisinage immédiat, à quelques pouces de profondeur, une grande quantité de cercueils renfermant des cadavres — d'ailleurs peu altérés — de cholériques morts durant l'épidémie de 1848. Une seule salle, faisant partie du même bâtiment, avait été préservée : c'était celle où, neuf mois auparavant, Lister, qui pratiquait alors à Glascow, avait introduit son système antiseptique. Tandis que les services de ses

Digitized by Google

collègues payaient à ces complications mortelles un aussi désastreux tribut, aucun de ses blessés n'était atteint; la gangrène d'hôpital, la pyémie, l'érésipèle y étaient demeurés inconnus.

Les premières statistiques que publia Lister proclamèrent d'ailleurs d'une manière éclatante les avantages de sa méthode. La mortalité des amputés à l'infirmerie de Glascow avait été, dans son propre service, de 16 sur 35 avant l'introduction du système. Pour les trois années qui suivirent, durant lesquelles le traitement antiseptique fut appliqué, la proportion se réduisit à 6 sur 40. C'est-à-dire qu'au lieu de voir succomber un blessé sur deux, on n'en avait plus perdu qu'un sur sept. Il fut constaté, en outre, que les guérisons avaient été beaucoup plus promptes.

Aussi le *listérisme* a-t-il fait rapidement son chemin dans le monde. Les chirurgiens allemands ont été des premiers à l'acclamer, et deux d'entre eux, Nussbaum et Volkmann, sont venus dernièrement apporter un témoignage irrécusable en faveur de la méthode nouvelle. Il leur a suffi, pour cela, de comparer les résultats de leur ancienne et de leur nouvelle pratique. C'est ainsi que Volkmann déclarait récemment, au Congrès médical de Londres, qu'il avait sauvé, en un an de pratique Listérienne, plus de malades amputés de la cuisse qu'il n'en avait pu guérir par les anciennes méthodes dans tout le cours de sa carrière. Il ajoutait que, sur 35,000 malades traités par lui pendant ces huit dernières années, sur environ 3,000 opérations pratiquées dans le même laps de temps, il n'a pas vu se produire, sous la forme mortelle qu'elles affectaient jadis, un seul cas de pyémie ni de septicémie : deux accidents redoutables qui faisaient le désespoir des chirurgiens d'autrefois.

Quoi de plus éloquent qu'une semblable attestation? Si, d'ailleurs, un pareil témoignage ne parvenait point à entraîner la conviction, il suffirait d'invoquer une autre statistique qui n'a rien de personnel: celle que Reyher a dressée d'après les observations recueillies pendant la dernière guerre du Caucase. Ce chirurgien a constaté que, chez les blessés

Digitized by Google

atteints de lésions des grandes articulations, la mortalité n'a pas dépassé 13 p. c. pour ceux qui avaient été soumis d'emblée au traitement antiseptique. Elle atteignit, au contraire, le chiffre énorme de 61 p. c. lorsque le traitement ne fut appliqué que d'une façon tardive. Dans les cas où le traitement antiseptique n'a point été employé du tout, la mortalité s'est montrée beaucoup plus considérable encore. Témoin les chiffres suivants, tellement significatifs qu'on me pardonnera de les citer :

Fractures du genou par armes à feu :

	Mortalité.
Traitement antiseptique primaire . .	16,6 p. c.
Traitement antiseptique secondaire .	85,0 —
Pas de traitement antiseptique. . .	99,6 —

Si, au lieu de s'en tenir à ces chiffres, qui se rapportent à des blessures *accidentelles* du genou, on recherche quels sont les résultats des blessures *chirurgicales* de cette même articulation et notamment de la résection, on y trouvera une confirmation tout aussi positive de la supériorité de la méthode antiseptique. Il ressort, en effet, de la statistique dressée par Poinsot, que, sur soixante-dix-sept cas connus, la mort est survenue six fois par le fait de l'opération, mais que ces six insuccès se sont produits précisément pendant la période prélistérienne. Des trente-six derniers opérés, qui ont été soumis au traitement antiseptique, pas un seul n'a succombé.

La découverte de Lister a donc eu l'indéniable mérite d'assurer le succès de certaines opérations exécutées de tout temps, mais considérées autrefois comme excessivement dangereuses. Elle a fait entrer ainsi dans la pratique courante des opérations exceptionnelles. Elle en a même parfois transformé le but. C'est ainsi que la trépanation, l'incision de la paroi abdominale, l'ouverture des cavités articulaires sont devenues dans certains cas, entre les mains des chirurgiens modernes, de simples procédés d'exploration.

Le domaine de l'intervention chirurgicale s'est, par là, prodigieusement agrandi. Il a dépassé de beaucoup les bornes

Digitized by Google

qu'on croyait pouvoir lui imposer et nul ne saurait dire à l'heure qu'il est jusqu'où s'étendront ses limites. Grâce aux ressources nouvelles dont elle dispose, la chirurgie commence, en effet, une évolution grandiose dont les conséquences dépasseront peut-être les prévisions les plus audacieuses.

Il n'existe guère d'autre moyen de s'en former une idée approximative que de comparer l'état actuel de la chirurgie avec ce qu'elle était il y a vingt-cinq ou trente ans. Que l'on jette un regard en arrière, et que l'on considère les progrès réalisés depuis un quart de siècle, et l'on sera surpris de voir combien ils ont été rapides ! S'il fallait, pour cela, faire passer un à un sous ses yeux les brillants résultats obtenus pendant la période en question, le lecteur trouverait à coup sûr cette revue un peu longue. Mais une pareille énumération n'est nullement nécessaire. Pour faire comprendre l'importance du mouvement accompli par la chirurgie moderne, pour bien marquer, en d'autres termes, la distance qui la sépare de la chirurgie des Dupuytren, des Dieffenbach et des Velpeau, il suffira de mettre en lumière quelques-unes de ses plus récentes conquêtes, celles surtout qui concernent l'*extirpation des organes*.

J'espère que, malgré son caractère un peu spécial, le tableau sommaire que je vais en tracer ne sera pas absolument dépourvu d'intérêt. Il n'est pas besoin d'être artiste pour éprouver un vif plaisir à visiter une exposition de peinture, comme il n'est pas indispensable de posséder de grandes connaissances géographiques — ni même le goût des voyages — pour trouver du charme au récit d'une expédition lointaine.

Et puis, je crois aussi pouvoir compter sur cet intérêt particulier que portent généralement les gens du monde aux choses de la médecine, — intérêt parfaitement justifié, d'ailleurs, puisque, comme le disaient dans leur langage topique nos confrères du siècle dernier, *hic agitur de pelle humana !*

Digitized by Google

II

On a comparé bien des fois le corps humain à un mécanisme composé de rouages admirablement ajustés et dont le jeu harmonique réalise un double but : l'entretien et la réparation de la machine, d'une part, et, de l'autre, l'élaboration des impressions venues du dehors et les réactions ultérieures qu'elles déterminent. Il peut arriver — il arrive même à chaque instant — qu'une pièce s'use, se déforme ou même se détache, et l'on voit cependant l'appareil continuer à fonctionner d'une manière irréprochable.

C'est qu'il existe, pour la machine humaine comme pour les autres, des différences énormes dans la valeur des parties qui la composent. Tandis que certaines d'entre elles sont absolument indispensables à l'équilibre du système, d'autres ne remplissent qu'un rôle secondaire. Il en est même quelques-unes dont l'utilité reste douteuse. En fait, l'organisme humain pourrait se décomposer en trois séries hiérarchiques de tissus ou d'organes. La première serait formée par les *appareils de nécessité;* la deuxième par les *appareils accessoires ;* la troisième enfin comprendrait les *appareils de luxe*. Et encore, cette qualification n'est-elle pas absolument exacte, car le luxe est le fait d'une recherche exagérée de l'élégance ou du confort, tandis qu'il s'agit ici de véritables inutilités organiques.

La présence de ces derniers s'accorde mal avec les idées de finalité qui prédominaient autrefois dans la science. Il y a longtemps, à dire vrai, que les naturalistes ne se demandent plus, comme le faisait Aristote, pourquoi les serpents sont dépourvus de pattes et pourquoi le nez se trouve placé au milieu du visage. Mais il ne faut pas remonter à une époque bien éloignée de nous pour rencontrer encore des traces manifestes de ces préoccupations. C'est depuis peu seulement que les sciences biologiques se sont affranchies du préjugé en vertu duquel les péripatéticiens en arrivaient à se poser de semblables questions. Il est bien certain que la présence de tel ou tel organe — quelque insignifiante que paraisse sa

Digitized by Google

fonction — a sa raison d'être au même titre que la première molécule venue de l'univers; mais ce n'est pas dans la doctrine téléologique, telle qu'on la concevait autrefois, qu'il faut chercher l'explication de son existence. Seule, la théorie de la descendance peut fournir la clé de ces énigmes vivantes. Elle nous montre, en effet, une transformation graduelle et continue des parties intégrantes de l'organisme — transformation qui se poursuit à travers la série des générations comme à travers les différentes phases du développement individuel. Cette transformation a pour effet de créer, comme dans la vie sociale, des inégalités inévitables. Ainsi, tel organe fortement développé chez un être vivant ne se retrouve chez un autre, appartenant à un groupe plus ou moins éloigné du premier, que sous un état rudimentaire. Tel autre ne possède même plus qu'une durée temporaire. Tel autre a complètement disparu. Cette atrophie progressive de certains organes est le résultat de l'influence héréditaire combinée à celles de la sélection et de l'adaptation. L'organe qui devient inutile par suite des conditions où se trouve placé l'individu tend immédiatement à dégénérer; cette disposition se transmet aux descendants; elle s'accuse de plus en plus si ces derniers continuent à vivre dans les mêmes conditions et il arrive un moment où elle se traduit objectivement par une diminution de volume ou une modification de structure dont le dernier terme est la disparition des éléments actifs de l'organe. Celui-ci n'a plus alors d'autre valeur que celle d'une donnée historique. C'est une sorte de ruine vivante que le savant utilise pour reconstituer les organismes du passé.

On comprend, dès lors, qu'ils puissent être sacrifiés sans que leur destruction porte à l'ensemble du système le moindre préjudice. Le duvet qui couvre la peau humaine, la chevelure elle-même sont des appareils de luxe dont la disparition n'enrayerait en rien les fonctions des téguments. L'extirpation de l'hypophyse du cerveau, si elle était possible, n'entraînerait certainement aucun trouble dans l'activité cérébrale.

On pourrait, je pense, en dire autant de la fameuse glande

Digitized by Google

pinéale dont Descartes, dans un de ces moments d'aberration qui sont permis aux grands hommes, avait fait le siège de l'âme. Tout au plus, ces minuscules organes sont-ils en état de remplir, dans la nutrition des tissus, la mission très secondaire que l'on serait tenté de leur attribuer, d'après les recherches récentes d'Owen et les observations de Henrot : celle de favoriser la production du tissu muqueux.

Le rôle du thymus, organe placé derrière le sternum dans l'intérieur de la poitrine et qui disparaît spontanément chez l'adolescent, est tout aussi négatif; en sorte que son ablation n'entraverait en rien l'accomplissement des actes respiratoires.

Il est une chose peut-être plus étrange, qui se rencontre dans les organismes supérieurs. Je veux parler du dédoublement des organes. Au lieu de marcher comme celles dont je viens de parler vers une destruction inévitable, certaines parties tendent, au contraire, à se multiplier : elles subissent une duplication dont le résultat est tantôt un véritable perfectionnement, tantôt une simple garantie de plus pour le maintien de la fonction. La suppression de l'un de ces organes symétriques n'aura d'autre conséquence que d'imposer à l'autre un travail supplémentaire ou de rendre un peu moins parfait l'accomplissement de l'acte physiologique auquel ils sont destinés. Qu'un œil cesse d'être sensible aux impressions lumineuses, qu'une oreille cesse de percevoir les sons, et le sujet n'en continuera pas moins à voir et à entendre. La dégénérescence, même complète, d'un rein ne suspendra pas la sécrétion urinaire. L'altération partielle d'un hémisphère de l'encéphale pourra même ne compromettre en rien l'exercice des fonctions cérébrales. Cela tient à ce que, non seulement une portion d'un hémisphère peut faire l'intérim d'une autre, mais encore à ce que l'un des hémisphères est en état de suppléer à l'insuffisance de l'autre.

Toutefois, cette compensation ne sera pas toujours parfaite. On doit croire, en effet, avec Brown-Séquard, qu'il existe dans l'individu deux êtres distincts, c'est-à-dire que

Digitized by Google

les fonctions dévolues aux deux hémisphères ne sont point identiques, malgré l'identité apparente de leur structure. Sous l'influence de la mise en action fréquemment répétée de l'un d'eux, certains centres prendraient un plus grand développement physiologique et finiraient, en quelque sorte, par monopoliser la fonction. L'exemple le plus curieux de cette différenciation est peut-être celui que présente la localisation centrale du langage articulé, lequel paraît être un attribut exclusif de l'hémisphère gauche. C'est probablement aussi dans un fait du même genre qu'il faudra chercher la solution de ces cas étranges où l'individualité psychique tout entière se dédouble et où les deux personnalités — l'ancienne et la nouvelle — fonctionnent à tour de rôle.

A côté des appareils *doubles* dont il vient d'être question, on rencontre dans le corps humain des organes *simples* dont la destruction partielle ou totale ne compromet ni la santé générale ni même l'accomplissement de la fonction. Et pourtant ces organes, en raison du rang élevé qu'ils occupent dans la hiérarchie physiologique ou de l'importance de leur masse, ne peuvent point rentrer dans la catégorie des appareils de luxe. C'est ainsi que des portions considérables de la moelle épinière ont été enlevées sans que cette ablation ait causé de troubles bien appréciables dans les fonctions organiques. L'extirpation totale de la rate, comme on le verra plus loin, ne porte non plus aucune atteinte sérieuse à la nutrition générale.

Mais si l'on remonte plus haut encore dans la série, on rencontre des organes qui, cette fois, ne peuvent être suppléés par aucun autre. Tels sont, par exemple, le *cœur* et le *foie*. Leur destruction est incompatible avec le maintien de la vie. Un cœur de grenouille ou de tortue est bien capable de vivre quelque temps encore après son extirpation, mais l'animal privé de son cœur succombe. Un foie isolé conserve un certain temps la faculté de détruire le sucre et de produire de la bile quand on le soumet aux circulations artificielles de Ludwig, mais l'animal auquel il appartenait est irrémissiblement perdu. Dans les excisions du foie pratiquées

Digitized by Google

il y a vingt-cinq ans par Moleschott, la survie n'a pas dépassé trois semaines, et Gluck, dans ses recherches toutes récentes, n'a pu conserver plus de six jours les animaux qu'il avait soumis à la même opération.

Ces données comparatives sur l'utilité des organes — données qui reposent elles-mêmes sur la connaissance de leurs fonctions — permettent au chirurgien de fixer *à priori* les chances favorables ou défavorables que comporte leur ablation. Elles marquent, pour ainsi dire, les limites de son intervention. Mais elles ne constituent pas le seul élément dont doive tenir compte la pratique chirurgicale. Pour apprécier exactement les conséquences de l'extirpation d'un organe, il faut encore prendre en considération l'étendue, la profondeur, le siège de l'incision qu'il est nécessaire de pratiquer.

Naguère encore, l'extirpation d'un organe interne était généralement considérée comme une entreprise des plus téméraires, par cette raison que l'ouverture des grandes cavités du corps entraînait presque toujours des conséquences mortelles. Mais cette condition, d'apparence si terrible, n'a plus rien aujourd'hui qui doive effrayer l'opérateur. On est même si convaincu de son innocuité que l'on n'hésite point, dans certains cas, à ouvrir la paroi abdominale pour reconnaître exactement la nature d'une tumeur suspecte, et que l'on ne craint plus, dans les luxations irréductibles, d'ouvrir l'articulation de la hanche ou du genou pour aller à la recherche de l'obstacle. Si compliquée qu'elle soit, cette dernière opération s'accomplit avec le même calme, la même sécurité que s'il s'agissait d'une recherche anatomique. C'est une véritable dissection pratiquée sur le vivant, mais une dissection parfaitement inoffensive. « Cent fois, dit Volkmann, j'ai incisé, drainé, lavé la jointure du genou sans même provoquer de suppuration. » Pour enlever une tumeur occupant les parois de la poitrine, Fischer a réséqué une portion énorme de cette paroi et mis à nu le cœur et les poumons. Un mois après, le malade, complètement guéri, quittait l'hôpital. Volkmann a lui-même extirpé, au moyen d'une incision pratiquée dans la

Digitized by Google

paroi abdominale et entamant le diaphragme, une portion considérable du foie gonflé par une tumeur parasitaire, et la guérison s'est faite sans accident. Une opération du même genre, suivie également d'un succès complet, a été pratiquée à Berlin par Israël. Enfin, dans certains épanchements de la plèvre, Esthländer et d'autres sont arrivés à des guérisons radicales — que l'on n'eût jamais obtenues autrement — par l'ablation de plusieurs côtes.

La tolérance des cavités intérieures se manifeste bien plus nettement encore dans les cas où des corps étrangers y ont été abandonnés par mégarde. On a vu, par exemple, des morceaux de gaze qui, étalés, avaient la grandeur d'une serviette et des éponges volumineuses séjourner assez longtemps dans la cavité du péritoine sans provoquer le moindre accident. Il est arrivé même que des tubes en caoutchouc insérés dans les chairs à la suite de l'extirpation d'une tumeur y ont été retrouvés au bout de plusieurs mois sans qu'on se fût douté de leur présence.

Qu'y a-t-il, d'ailleurs, d'étonnant à cela quand on se remémore l'histoire de ces projectiles qui ont séjourné indéfiniment dans le cerveau et jusque dans le cœur sans en troubler les fonctions? Fauvel n'a-t-il pas découvert dans le larynx une balle qui avait pénétré dans la tête dix ans auparavant? Quel est le médecin qui ne se rappelle également ces cas, relativement nombreux, où des femmes hystériques ont imaginé d'avaler des pelotes entières d'aiguilles et où ces dernières sont tranquillement sorties — des mois ou des années après — par différents points de la surface du corps? Faut-il citer enfin ce cas si prodigieusement étonnant, communiqué par Sappey à l'Académie des sciences, d'un fœtus intact, mais enkysté, qui a pu séjourner pendant *cinquante-six ans* dans le sein de sa mère sans provoquer le moindre accident?

Il n'y a donc plus lieu de reculer, comme on le faisait autrefois, devant l'éventualité de ces grandes incisions, car elles n'ont d'effrayant que l'apparence. Elles sont comme ces terribles dragons du moyen âge que les ermites et les

Digitized by Google

vierges de ce temps-là réduisaient si facilement à merci en les aspergeant d'eau bénite. Ici seulement, c'est l'eau phéniquée qui, distribuée intelligemment par la main du chirurgien, écarte un danger trop réel en tuant les monstres microscopiques prêts à dévorer le patient.

Et, du moment où les complications que l'on appréhendait naguère ne sont plus à redouter, le chirurgien a le droit de tenter l'extirpation de tous les organes qui ne sont pas indispensables à l'entretien de la vie, lorsque l'altération de ces organes met en péril les jours du malade.

III

Le cas s'est présenté souvent pour la *rate* et l'on peut même considérer la *splénectomie* comme le type des opérations de ce genre.

Les anciens avaient eu comme le pressentiment de l'inutilité relative, je dirais volontiers de la subalternité de cet organe. Ils pensaient, en effet, que l'homme pouvait parfaitement vivre sans rate. Ils attribuaient même à son absence un avantage particulier : celui de supprimer le point de côté qui se manifeste à la suite d'un exercice violent et de permettre, en conséquence, des courses aussi prolongées que rapides. On croyait également que, lorsque l'activité de la rate était surexcitée, elle sécrétait des « humeurs » propres à affecter les dispositions morales. C'est là une idée dont la trace se retrouve encore dans le langage usuel, car le « spleen » des Anglais n'est autre chose que l'expression de ce préjugé séculaire.

En fait, les physiologistes qui ont étudié, à l'exemple de Malpighi, les effets de l'extirpation de la rate, n'ont observé à la suite de cette opération aucun trouble de la santé générale. Chez les quarante chiens qui ont été dératés par Dupuytren, aucune des grandes fonctions n'a subi d'altération sensible. La digestion, l'absorption, la circulation, la respiration, la nutrition générale, les sécrétions, l'innervation cérébrale et périphérique ont continué à s'accomplir

Digitized by Google

comme dans les conditions normales. Des recherches récentes ont même confirmé une curieuse observation faite déjà par Malpighi : à savoir, l'augmentation très notable de l'appétit et du poids chez les animaux dératés. En sorte que, si la physiologie moderne leur a enlevé le privilège d'une vélocité exceptionnelle [1], elle leur reconnaît, en échange, une faculté qu'ils prisent sans doute davantage : celle d'avoir un appétit toujours ouvert et des digestions excellentes. Le fait est tellement avéré aujourd'hui, que l'extirpation de la rate est pratiquée actuellement en Angleterre sur une très grande échelle dans le but de favoriser l'engraissement des animaux destinés à l'alimentation.

Est-ce à dire que la rate ne remplit aucune fonction dans l'économie? Ce serait une erreur de le croire. Pour que l'animal ne souffre pas de la privation qui lui est imposée, il faut qu'il s'établisse chez lui une sorte de suppléance exercée par d'autres organes : ces organes sont la moelle des os et les glandes lymphatiques. L'ablation de la rate n'est d'ailleurs pas sans amener certaines modifications dans la composition du sang. Ces changements, qu'il serait trop long d'exposer, ont été nettement spécifiés dans ces derniers temps à la suite des recherches de Tizzoni, de Winogradoff et de Zesas. D'après Schiff et Herzen, la rate aurait, en outre, pour fonction de produire une substance destinée à favoriser la formation d'un ferment digestif dans la substance du pancréas : ce qui expliquerait d'une façon assez plausible l'avidité que manifestent les animaux dératés.

Si, au lieu d'expérimenter sur l'animal sain, on s'adresse à l'observation de l'homme malade, on arrive également à cette conclusion que la rate n'est pas un organe indispensable à la vie. Il est, en effet, des affections nombreuses où la substance propre de la rate cesse de fonctionner. Ses éléments actifs se sont complètement atrophiés ; elle est virtuellement détruite, et néanmoins le sujet peut conserver, à

[1] Péan a constaté, cependant, chez une de ses dératées, qu'elle pouvait accélérer sa marche sans ressentir la gêne qu'elle en éprouvait auparavant.

Digitized by Google

moins d'altération simultanée d'autres organes, une santé satisfaisante.

Des exemples également nombreux prouvent que, chez l'homme comme chez les animaux, la rate saine peut disparaître tout d'un coup sans qu'il en résulte pour l'économie un préjudice sensible.

La première observation de ce genre date déjà de l'avant-dernier siècle. Elle est rapportée par Crugor. Des paysans s'étant pris de querelle, l'un d'eux — un jeune homme de 23 ans — reçut un coup de couteau dans le côté gauche. A l'instant même, une partie de la rate sortit par la plaie et les efforts de vomissement qui survinrent la poussèrent davantage encore au dehors. Le blessé, baigné dans son sang, passa la nuit sans secours. Le matin, un chirurgien nommé Nicolas Mathias fut requis, mais il ne put entreprendre d'opération que le lendemain. Il appliqua alors sur la partie accessible de l'organe une forte ligature; puis, tirant sur le fil, il amena à l'extérieur la rate tout entière et en pratiqua l'ablation. La section fut suivie d'une forte hémorragie, que l'on parvint à arrêter, et, trois semaines plus tard, la plaie était cicatrisée et le patient guéri. Dans la suite, sa santé est restée excellente. Il a pu se livrer à ses travaux habituels, et même, ajoute naïvement l'auteur, il a eu plusieurs enfants.

Ce fait n'est pas unique dans les annales de la science. Dormel, médecin aux Indes anglaises, a eu l'occasion d'enlever également une rate tout entière chez un homme dont le côté avait été perforé par la corne d'un buffle. La guérison a été complète et s'est effectuée dans l'espace de deux mois. Un chirurgien militaire français, Bazille, a pratiqué plus récemment la même opération chez un Arabe dont la rate faisait hernie à travers une blessure du flanc gauche. La plaie s'était fermée et le blessé avait en moins d'un mois recouvré une santé parfaite. Chose à noter, ce malade — comme les chiens de Malpighi — avait présenté, pendant les jours qui ont suivi l'accident, une voracité surprenante.

Le cas de Pietrzycki a été plus remarquable encore par la

Digitized by Google

rapidité de la guérison, qui n'a pas exigé plus d'une quinzaine de jours.

Dans toutes ces occurrences, le chirurgien n'aurait pu se dispenser d'intervenir, car son abstention eût entraîné la mort à bref délai. L'indication était urgente et formelle. L'amputation de la rate s'imposait. Mais de là à ouvrir de propos délibéré la cavité abdominale pour aller en extraire une rate malade, il y avait encore loin.

Aussi, malgré l'exemple d'un chirurgien du XVI^e^ siècle, nommé Zacarelli, qui n'avait pas craint d'enlever chez une femme une rate pesant environ 1,350 grammes, et nonobstant le succès complet qui avait couronné l'opération, la splénectomie fut-elle considérée comme un mythe chirurgical. La tentative malheureuse de Quittenbaum et celles, beaucoup plus récentes et non moins désastreuses, de Küchler, de Spencer Wells et de Bryant semblaient même devoir la condamner sans appel, lorsque le chirurgien français Péan, en 1867, dérata avec un plein succès une jeune fille de 20 ans.

Cet éclatant succès ne fut pas le dernier. Péan lui-même réussit ultérieurement une autre extirpation. Plus récemment encore, Martin et Czerny purent compter, à leur tour, deux cas heureux. Chez la malade de Martin, la guérison était déjà complète au bout de trois semaines. A côté de ces résultats favorables, il s'est produit, à la vérité, plusieurs insuccès. Czerny lui-même a vu succomber la dernière de ses opérées. Mais il n'en reste pas moins acquis que l'extirpation de la rate, si grave qu'elle soit, ne constitue pas une opération fatalement mortelle. Un chirurgien quelque peu habile peut l'entreprendre aujourd'hui sans être taxé de témérité, — reproche que les ignorants et les timides adressent si facilement à ceux qui veulent et qui savent oser.

Une opération à la fois plus délicate et plus effrayante est l'ablation de l'organe dont le développement excessif donne lieu à la production du goître. La tumeur se trouve là comme étroitement entourée de vaisseaux et d'organes

Digitized by Google

importants. Bien souvent, elle contracte avec eux des adhérences tellement intimes que l'extirpation du goître ne peut s'effectuer qu'à la condition d'enlever avec lui le larynx et l'œsophage. Cette terrible éventualité n'a cependant point arrêté les chirurgiens modernes, car il a été constaté que l'œsophage et le larynx pouvaient être partiellement extirpés sans compromettre l'existence. On cite, entre autres, le cas de Czerny où l'ablation d'une portion de l'œsophage longue de plusieurs centimètres n'a déterminé aucun accident grave et où l'opéré, neuf mois après, jouissait encore d'une santé parfaite. L'enlèvement du larynx n'est pas plus dangereux. Seulement, pour l'un comme pour l'autre, il a fallu inventer des appareils particuliers pour remplacer les organes détruits.

La première extirpation du *larynx* a été faite par Billroth, en 1873. Quelques années auparavant, Czerny, alors assistant du célèbre professeur de Vienne, avait montré qu'il était possible de priver un chien de son larynx sans trop entraver la respiration ni la déglutition, et que la plaie énorme résultant de l'opération ne donnait lieu à aucune complication particulière. C'est en s'appuyant sur ces données que Billroth résolut d'exécuter l'extirpation du larynx chez l'homme. Et voici dans quelles circonstances dramatiques l'opération fut pratiquée :

Un homme, encore jeune, portait au larynx une tumeur maligne. Le chirurgien de Vienne avait déjà pratiqué le râclage intérieur de l'organe. Mais, un mois plus tard, le mal ayant récidivé, on avait décidé qu'une seconde tentative serait faite pour enlever la production morbide.

Au cours de cette seconde opération, Billroth constata que la tumeur était trop diffuse pour que le râclage pût en faire justice. Quel parti fallait-il prendre? Laisser l'opération inachevée, placer quelques points de suture, puis abandonner le patient à sa destinée? Ou bien tenter hardiment, en procédant à une opération radicale, la seule chance de salut qui lui restât encore? Le malade, je l'ai dit, était jeune et fort. Une mort certaine, précédée d'une longue et lamentable agonie, l'attendait si l'organe tout entier n'était pas extirpé.

Digitized by Google

Billroth n'hésita point. Il réveilla le malade, lui demanda son assentiment et, sur la réponse affirmative du patient, il procéda sans tarder à l'ablation totale du larynx. Aucun incident grave ne vint entraver l'opération, et, le huitième jour déjà, le blessé pouvait avaler des liquides ; le dix-huitième jour, les aliments solides eux-mêmes passaient facilement et sans douleur.

Mais tout n'était pas dit encore.

Il restait à faire parler le malade, et ce résultat ne pouvait être obtenu qu'à l'aide d'un larynx artificiel. Après plusieurs essais infructueux, un des assistants de Billroth, Gussenbauer, parvint enfin à construire un appareil des plus ingénieux qui permit au malade non seulement d'avaler et de respirer, mais encore de parler à haute et intelligible voix. Le sens de ses paroles pouvait être saisi d'un bout à l'autre de la salle. Cette voix artificielle avait seulement un timbre un peu étrange ; elle était monotone et le sujet devait, pour émettre le son, se livrer à de plus grands efforts que dans les conditions normales. Il pouvait naturellement aussi parler à voix basse sans le secours de son larynx artificiel ; mais sa voix n'était alors perçue que dans son voisinage immédiat.

Le 3 mars 1873, il quittait la clinique sans trace apparente de récidive. Il succomba pourtant quelques mois plus tard à un retour offensif du mal.

Depuis cette mémorable opération, plusieurs extirpations du larynx ont été pratiquées avec des fortunes diverses. L'une d'entre elles, tentée récemment à Liége, par von Winiwarter, a été couronnée d'un plein succès. Aussi, le fameux appareil de Gussenbauer n'a-t-il plus suffi à tous les besoins. Les larynx mécaniques se sont multipliés en se perfectionnant. On leur a même annexé, pour les grandes ablations, des pharynx et des œsophages artificiels.

Et dire qu'il s'est à peine écoulé trois années depuis que Max Schüller écrivait, dans un ouvrage spécial, que l'extirpation du larynx n'avait pas encore d'histoire !

Ce sont là, il faut en convenir, de ces résultats étonnants, qui sont de nature à justifier toutes les audaces. Aussi, n'est-il

Digitized by Google

plus permis de blâmer ceux qui, dans ces dernières années, ont tenté l'extirpation du *poumon* lui-même. Au onzième congrès des chirurgiens allemands, Block a communiqué le résultat d'une cinquantaine d'essais de ce genre qu'il avait tentés sur des animaux d'espèce très différente. Il a vu que l'opération pouvait s'exécuter d'une façon rapide, qu'elle permettait une prompte guérison et qu'elle réussissait surtout chez les animaux de grande taille.

Chez l'homme, on a pratiqué, surtout en France, l'ablation de masses pulmonaires assez considérables sorties de la poitrine à la suite d'une blessure de la paroi. En Allemagne, Gluck a arraché, après une incision préalable des côtes, un morceau gangrené du poumon et a sauvé par cette opération les jours de son malade. Weinlechner a même enlevé des lobes entiers du poumon sans que l'existence en ait été compromise.

Et ce n'est pas seulement dans les maladies de cause externe que la « chirurgie pulmonaire » trouve ses indications. Les affections internes du poumon devront aussi, dans l'avenir, bénéficier de ces essais. Parmi elles, je citerai la tuberculose pulmonaire, qui figure encore aujourd'hui, comme chacun le sait, pour un chiffre extrêmement élevé dans la mortalité générale. Il arrive souvent, en effet, que le microbe générateur de cette terrible maladie se localise d'abord exclusivement dans le poumon, et même dans une région circonscrite de cet organe. L'extirpation du segment infecté pourra, dès lors, enrayer les progrès de la lésion et s'opposer victorieusement à sa généralisation. Les expériences pratiquées sur les animaux artificiellement tuberculisés ont déjà confirmé ces prévisions et démontré objectivement l'efficacité du moyen. En attendant que l'on ait découvert le vaccin de la tuberculose, on aura donc entre les mains, lorsque les indications et la technique en seront mieux connues, un procédé curatif de la phtisie pulmonaire applicable au moins aux premiers stades de la maladie.

Longtemps avant les recherches de Block, de Schmidt et de Gluck, on avait constaté que, de deux organes congé-

Digitized by Google

nères, on peut supprimer l'un sans compromettre la vie, alors même que ces organes ne le cèdent en rien, comme importance, à l'appareil pulmonaire. Tel est le cas, par exemple, pour les *reins* dont la dualité n'est nullement indispensable à l'existence.

Les anciens anatomistes avaient déjà rencontré des exemples de rein unique chez des sujets dont toutes les fonctions n'avaient cessé de s'accomplir avec une parfaite régularité. Quelques chirurgiens — et parmi eux Spencer Wells — avaient même enlevé par mégarde l'un de ces organes, et l'opéré n'en avait pas moins survécu. Le rein restant subit, en effet, dans ces cas, une hypertrophie compensatrice qui lui permet de remplir à lui seul l'office des deux organes[1].

Malgré ces précédents favorables, personne n'avait encore osé entreprendre de propos délibéré l'extirpation du rein, lorsque Simon, de Heidelberg, se décida à la pratiquer. Et encore l'opération — qui devait porter sur un rein que l'on savait intact — ne fut-elle résolue qu'à la suite d'un incident survenu dans le cours d'une ovariotomie. Le chirurgien avait blessé par mégarde le conduit excréteur du rein ; une lésion permanente en était résultée, et comme le seul moyen d'en obtenir la guérison consistait dans l'extirpation du rein, Simon s'était vu dans la nécessité d'y recourir. L'opération ayant réussi, le même chirurgien procéda, quelque temps après, à l'ablation d'un rein malade. Cette fois, le patient succomba.

La relation de cet insuccès ne rebuta pourtant point les chirurgiens. L'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Italie apportèrent, tour à tour, leur contingent à la pratique inaugurée par le professeur de Heidelberg.

A l'époque où Péan écrivait son livre, on connaissait déjà douze extirpations de rein, pratiquées pour des hémorragies, des calculs, des kystes, des tumeurs ou de simples déplacements. Sur ces douze cas, on ne comptait pas moins de cinq succès.

[1] Il faut naturellement, pour cela, que l'on n'ait pas extirpé — comme l'a fait une fois Durham — le rein intact au lieu du rein malade.

Digitized by Google

Tels qu'ils étaient, ces résultats pouvaient déjà passer pour satisfaisants — assez satisfaisants pour que Péan trouvât injustifiables les sévérités des détracteurs de l'opération nouvelle. Ils avaient tort, en effet, ceux qui contestaient systématiquement les avantages de la néphrectomie, car bien des opérations de ce genre ont été pratiquées depuis et les résultats en ont été extrêmement encourageants. Sur les soixante-six cas figurant dans la statistique de Rosenbach, dressée en 1882, on ne compte que vingt-huit insuccès. C'est-à-dire que plus de la moitié des malades ont trouvé dans cette opération la guérison de leur mal ou le soulagement de leurs souffrances. Si l'on veut bien se rappeler que tous ces cas avaient résisté aux moyens ordinaires et qu'ils eussent été classés autrefois sous la rubrique des affections incurables, on doit convenir que les résultats obtenus jusqu'ici sont de nature à justifier l'introduction de la néphrectomie dans la pratique chirurgicale.

A côté de l'extirpation du rein, viennent se ranger les opérations ayant pour but l'extraction, chez la femme, des organes simples ou doubles appartenant à l'appareil reproducteur.

L'histoire en serait intéressante à plus d'un titre, et je lui accorderais volontiers ici la place qui lui revient si elle n'impliquait la connaissance de certaines données techniques que ne possède point la généralité des lecteurs. Je rappellerai seulement qu'ici encore ce fut par des clameurs que l'on accueillit les premiers essais d'*ovariotomie* tentés par les chirurgiens d'Amérique et d'Angleterre. Dieffenbach, qui ne passait pourtant point pour un chirurgien timide, considérait encore, il y a une quarantaine d'années de cela, l'ovariotomie comme une opération des plus aventureuses. Il lui paraissait, disait-il, tout aussi téméraire de l'entreprendre que de vouloir tenter l'extirpation d'un rein.

Pour la faire adopter en France, il n'a fallu rien moins que le témoignage de Nélaton, qui avait fait exprès le voyage d'Angleterre pour y voir pratiquer l'opération nouvelle. Aujourd'hui les ovariotomies ne se comptent plus. Spencer Wells, à lui seul, en a exécuté plus de mille !

Digitized by Google

Ce ne sont pas, d'ailleurs, les chirurgiens qui ont inventé l'ovariotomie. Ils n'ont fait qu'appliquer à des organes malades une opération que des mains inexpérimentées avaient pratiquée déjà dans un tout autre but, et dont l'usage est encore assez répandu aujourd'hui chez certains peuples de l'Orient.

Jusqu'ici, il n'a été question, dans notre revue, que d'opérations portant sur des appareils subalternes ou des organes étrangers à la nutrition. Mais il en est d'autres qui atteignent ce que l'on pourrait appeler les œuvres vives de l'organisme, c'est-à-dire les parties dont l'intégrité semble être indispensable à l'entretien de la vie. On pourrait croire que toute lésion chirurgicale un peu étendue du tube digestif, par exemple, dût forcément amener la perte du patient. Il n'en est pourtant point ainsi. Dans ces dernières années, de très grandes opérations ont pu être pratiquées sur les voies digestives sans amener d'accidents mortels.

L'une d'entre elles consiste dans l'ouverture de l'estomac : la *gastrotomie*.

Si l'on en croit la tradition, la première opération de ce genre aurait été effectuée, au commencement du XVII^e^ siècle, par un chirurgien du Brandebourg, nommé Matthis. Il s'agissait d'enlever de l'estomac une lame de neuf pouces de long. L'extraction eut lieu avec un plein succès. Mais, par un singulier mélange d'intelligente audace et de routine stupide, l'homme qui avait osé pratiquer cette opération difficile avait préludé à l'intervention du couteau par des applications d'un emplâtre « attractif », dans le but d'attirer l'objet vers le point où devait se pratiquer l'incision !

Dix ans plus tard, Grujer opéra avec le même succès un homme dont l'estomac recélait un canif avalé par mégarde.

En 1635, Schwab, de Königsberg, parvint à extraire de la cavité gastrique un long couteau qui y avait pénétré. La guérison fut radicale. Il est juste de dire que, cette fois, au moins, l'opération avait été pratiquée non plus d'une façon empirique, mais d'après des règles scientifiques nettement indiqués dans la relation qu'en a donnée l'auteur. Longtemps

Digitized by Google

après, Hubner procéda avec le même bonheur à l'extirpation d'un couteau qui ne mesurait pas moins de sept pouces de long.

On aurait pu croire, d'après cela, que la taille gastrique fût exclusivement destinée à mettre en liberté des couteaux illégalement incarcérés dans la cavité de l'estomac. Mais en 1819 les fourchettes commencèrent à prendre le même chemin. Un de ces ustensiles fut extirpé à cette époque par Cayroche chez une femme de 24 ans. L'objet avait séjourné dans l'estomac pendant près de huit mois.

Le tour des cuillers vint ensuite. Une première fut extirpée en 1828; une deuxième l'année suivante, et les deux opérations furent suivies d'un plein succès. On n'a pas oublié non plus la mésaventure de « l'homme à la fourchette » dont le cas fit tant de bruit il y a quelques années et qui fut délivré de son hôte incommode par le docteur Labbé. On se souvient enfin de l'histoire de ce garçon de café qui, l'an dernier, avait maladroitement avalé, à la suite d'une gageure, une de ces longues cuillers servant à remuer le sucre dans les verres à mazagran. La cuiller fut extraite; mais, moins heureux que ses devanciers, le malheureux succomba dans la suite aux lésions qu'avait occasionnées la pression du corps étranger.

Dans tous les cas dont je viens de parler, le rôle de l'opérateur se bornait à inciser les parois extérieures, puis celles du ventricule gastrique, à extraire ensuite le corps étranger, puis à obtenir le plus promptement possible la cicatrisation de la plaie. Mais il se présente des circonstances où l'on doit chercher, au contraire, à maintenir béante l'ouverture pratiquée dans les parois de l'estomac. Il n'existe pas, en effet, d'autre moyen d'entretenir la vie lorsqu'un retrécissement ou une oblitération de la partie supérieure du tube digestif mettent le patient dans l'impossibilité d'introduire les aliments par les voies naturelles.

En opérant *in anima vili*, on avait constaté que des chiens, par exemple, pouvaient être indéfiniment nourris par cette espèce de bouche artificielle. On avait aussi l'exemple du

Digitized by Google

fameux Canadien dont l'estomac avait été troué par une balle et qui servit si longtemps aux curieuses expériences de Beaumont. Bien que ces faits, et d'autres encore, fussent de nature à justifier l'introduction de ce procédé dans la chirurgie humaine, ce ne fut que beaucoup plus tard, en 1849, qu'un médecin militaire français, Sédillot, pratiqua la première opération de ce genre sur un de ses malades. Cette tentative ne fut pas heureuse. Le patient succomba à l'opération. Mais le premier pas était fait et l'on n'hésita plus à recourir au même moyen dans les cas où il ne restait aucune autre chance de salut. Vingt-sept gastrotomies furent ainsi pratiquées, les unes après les autres. Mais on eût dit qu'une étrange fatalité s'attachait à toutes ces entreprises, car les vingt-sept opérés succombèrent.

Ces résultats désastreux ne découragèrent pourtant point les chirurgiens, et la science put enfin, en 1875, enregistrer un succès. Sydney Jones réussit, cette année-là, à sauver un de ses malades, malgré l'âge avancé du sujet. L'année suivante, Verneuil obtenait, à son tour, un succès complet chez un jeune homme de 17 ans.

Depuis lors, les essais se sont multipliés et l'on en est venu à réussir *quatre fois sur six* une opération que ses tristes débuts semblaient devoir condamner à jamais.

Qui donc, en présence de pareils résultats, oserait encore prétendre que le hasard seul a fait succéder à une série aussi malheureuse une suite presque ininterrompue de succès? N'est-ce pas encore et toujours à la perfection actuelle de la technique et à l'application méthodique de l'antiseptisme qu'il faut attribuer un revirement si remarquable?

Ceci ne veut point dire toutefois que ce soient là les seules raisons des succès opératoires que l'on remporte aujourd'hui. Les anciens chirurgiens n'intervenaient d'habitude que tardivement, parce qu'ils craignaient d'entreprendre une opération trop chanceuse. Le médecin lui-même ne leur livrait, le plus souvent, qu'un sujet débilité par de longues souffrances, déjà réduit à l'inanition — un mourant, en un mot, que l'opérateur ne faisait qu'achever. Actuellement,

Digitized by Google

on paraît vouloir renoncer à ces temporisations funestes. Le diagnostic une fois posé, on cherche à extirper directement le mal aussitôt que possible.

Il s'écoulera cependant encore bien des années avant de voir se généraliser comme il le faudrait la pratique des opérations précoces. On se heurte ici, en effet, à des obstacles parfois insurmontables, car il n'est pas aisé de faire comprendre à un malade dont l'affection débute qu'il doit se soumettre, pour conserver une chance de salut, à une opération immédiate. Qu'on lui dissimule une partie de la réalité et, si faible qu'il soit, l'espoir d'une guérison par les moyens ordinaires suffira pour lui faire repousser comme inopportune l'intervention du chirurgien. Qu'on lui démontre, au contraire, l'impuissance absolue du traitement médical, qu'on lui fasse connaître sans réticence le sort affreux qui l'attend, qu'on lui dévoile, en un mot, toute la vérité, et le malheureux, la plupart du temps, ou bien refusera de croire à l'infaillibilité de ces sinistres prédictions, ou bien se contentera de maudire celui qui vient dissiper si cruellement ses dernières illusions.

Il est bien certain que, dans l'espèce, le chirurgien peut commettre une erreur de diagnostic. Il est bien avéré aussi que des lésions généralement considérées comme incurables ont pu guérir par les moyens internes ou même d'une façon tout à fait spontanée. Témoin le cas curieux, relaté par Blégny, d'un sujet qui avait avalé successivement un affiloir de charcutier, un pied de marmite, un couteau muni de sa gaine et qui finit par éliminer tout cet attirail de cuisine — sans en mourir — par les parois abdominales. Mais ce sont là des faits exceptionnels, et la pratique ne peut ni ne doit en tenir compte.

Bien plus fréquents, en effet, sont les cas où l'introduction de corps étrangers durs et anguleux dans les voies digestives a déterminé des accidents mortels, lorsqu'on a négligé de procéder à leur extraction. Tel fut celui d'un ivrogne de Londres qui, dans ses périodes d'ébriété, avalait de ces grands couteaux de poche dont font usage les matelots et les gens du

Digitized by Google

peuple et qui succomba à l'hôpital de Guy, épuisé par l'inanition, au milieu de souffrances atroces. On sait que le poète Gilbert mourut d'un accident du même genre. Dans un accès de folie, il avait avalé une clé de plus de cinq pouces de longueur. Cette clé était restée accrochée au larynx par son panneton ; le reste de l'instrument occupait la partie supérieure du canal œsophagien. Il pouvait encore parler et, à l'Hôtel-Dieu où il fut conduit, il répétait, avec cette satisfaction ironique d'un aliéné qui a réussi à faire pièce à ses gardiens, que la clé perdue se trouvait dans sa gorge. Malheureusement, à cette époque, le laryngoscope de Czermak n'était pas encore inventé. L'examen des organes ne permit pas de découvrir le corps étranger et le pauvre poète succomba dans un accès de frénésie causé par la douleur intolérable qu'il ressentait.

Pour tous les cas de ce genre, une opération relativement bénigne eût suffi pour délivrer le patient. Mais le chirurgien se trouve parfois en présence d'une éventualité beaucoup plus grave : lorsqu'il s'agit, par exemple, non plus de pratiquer une simple incision, mais d'effectuer l'ablation d'un segment entier du tube digestif. La plus célèbre de ces résections — qui portent le nom de *gastrectomie* et d'*entérectomie* — est celle de la portion pylorique de l'estomac.

Comme toutes les grandes opérations modernes, elle a eu ses détracteurs et ses partisans. Une trop prudente réserve d'un côté, une confiance peut-être excessive de l'autre n'ont pas encore permis de déterminer la valeur réelle de la méthode et de lui assigner exactement le rang qu'elle devra définitivement occuper dans la pratique. Comme elle est née en pleine période antiseptique, ceux qui ne veulent point l'accepter se croient en droit de porter à son passif tous les échecs qu'elle a subis. Mais ses partisans objectent — non sans raison — que la technique opératoire n'est pas encore arrivée au degré de perfection qu'elle atteindra dans la suite, et que l'opération a été généralement pratiquée à une époque trop éloignée du début de l'affection.

Quoi qu'il en soit, c'est une histoire bien curieuse que

Digitized by Google

celle des origines de la résection partielle de l'estomac. Il serait fastidieux de l'exposer dans tous ses détails. Mais les faits qui caractérisent certaines phases de son évolution sont trop instructifs pour être passés sous silence. Ils mettent, en effet, en pleine lumière les procédés suivant lesquels s'accomplissent, dans une science d'application, le développement et la maturation d'une idée.

La première pensée de l'opération appartient à Merrem. Étant parvenu à pratiquer avec succès chez le chien, en 1810, l'extirpation du pylore, il avait proposé d'appliquer ce moyen à la guérison du cancer. Mais, à cette époque, ainsi que je l'ai dit déjà, l'ouverture des grandes cavités du corps était considérée comme très périlleuse, et l'auteur demandait que l'on ajoutât à ce danger celui de léser un organe d'une importance capitale et dont le fonctionnement ne peut être longtemps interrompu. Aussi, le travail de Merrem n'eut-il aucun retentissement. Il tomba même bientôt dans un complet oubli.

En 1874, c'est-à-dire 64 ans plus tard, ces recherches furent spontanément reprises à Vienne par deux assistants de Billroth : Gussenbauer et von Winiwarter. Cette fois, la question fut étudiée par eux d'une façon si magistrale qu'elle s'imposa d'emblée à l'attention du monde chirurgical.

Ils s'assurèrent d'abord que les chiens pouvaient supporter l'ablation de la portion pylorique de l'estomac du moment où l'on suturait avec soin la plaie intérieure et que l'on appliquait scrupuleusement la méthode listérienne. Ce résultat renversait du coup toutes les objections spéculatives que l'on aurait pu soulever contre la valeur pratique de l'opération, notamment celle qui arguait d'une digestion éventuelle des lèvres de la plaie par le suc gastrique. D'autre part, mettant à profit l'immense collection réunie par Rokitansky, les deux mêmes auteurs colligeaient méthodiquement les cas de cancer de l'estomac recueillis à l'Institut pathologique de Vienne pendant une longue série d'années (de 1814 à 1875). Pour le plus grand nombre de ces cas, la lésion se présentait avec des caractères de diffusion ou même de généralisation telles

Digitized by Google

qu'il eût été impossible de songer à une extirpation du vivant du sujet. Mais on en rencontrait aussi un certain nombre où le cancer occupait un espace assez restreint et assez nettement circonscrit pour qu'on pût conclure rétrospectivement à la possibilité d'une ablation. Enfin, par leurs essais sur le cadavre, Gussenbauer et von Winiwarter étaient parvenus à fixer les règles de la technique opératoire chez l'homme. Deux autres expérimentateurs allemands, Kaiser et Werth, vinrent, à leur tour, perfectionner la méthode et réussirent à priver un chien de son estomac tout entier, sans que la vie ni même la nutrition de l'animal en aient été compromises.

Rien de tout cela pourtant ne prouvait d'une manière absolue que l'opération fût applicable à l'homme vivant. Il existait bien, dans les annales de la science, quelques observations cliniques démontrant la possibilité d'une ablation partielle de la paroi de l'estomac, mais non pas celle d'une amputation complète de sa région pylorique. C'est ainsi qu'un chirurgien italien, Torelli, s'était trouvé dans la nécessité de réséquer un lambeau de la paroi du ventricule gastrique ne mesurant pas moins de 16 centimètres. Cette portion de l'estomac, perforée en deux endroits différents, faisait hernie à travers une plaie de l'abdomen. Peu après, Billroth et Esmarch avaient essayé, en avivant les bords d'une plaie fistuleuse de l'estomac, d'obtenir une guérison définitive et ils y avaient réussi. A la vérité, de là à une résection totale du pylore, il y avait encore loin. Mais tous ces résultats avaient cependant aplani le terrain. La théorie de l'opération était faite. L'opérateur était prêt. Il ne manquait plus qu'un sujet de bonne volonté.

Plusieurs années s'écoulèrent pourtant avant que celui-ci se présentât. Et, chose remarquable, ce ne fut pas le chirurgien qui eut à persuader le malade, mais le malade qui réclama impérieusement l'intervention du chirurgien. Malheureusement, le patient était tombé déjà dans un état de faiblesse extrême. Il put supporter l'opération, mais les moyens que l'on mit en œuvre pour soutenir ses forces échouèrent les uns après les autres. C'est en vain que la transfusion elle-

Digitized by Google

même fut pratiquée. Le malade mourut d'inanition cinq jours après avoir été délivré de son cancer.

Ce premier essai fut tenté par Péan en 1879. A Rydygier, l'année suivante, échut le second cas. Le résultat fut encore moins favorable. L'opéré succomba le même jour.

Encore ici, on le voit, une sorte de fatalité semblait poursuivre l'opération nouvelle.

Cela n'empêcha pourtant point Billroth d'entreprendre à son tour, quelques mois après, une troisième résection du pylore. Le malade, cette fois, guérit de l'opération, et les fonctions de l'estomac s'étaient complètement rétablies lorsque le malade fut pris d'une récidive et succomba quatre mois plus tard. Ce n'était donc encore là qu'un demi-succès.

Le résultat fut tout à fait satisfaisant dans deux autres opérations pratiquées ultérieurement par le même chirurgien. Czerny obtint, à son tour, une guérison définitive. Rydygier lui-même — que son premier insuccès n'avait pas rebuté — réussit également à sauver un malade atteint non d'un cancer, mais d'un ulcère incurable. Actuellement, l'opération a été pratiquée plus de trente fois et, dans un quart environ des cas, le malade a dû son salut à l'intervention chirurgicale.

Des guérisons aussi remarquables devaient engager les chirurgiens à tenter des opérations du même genre sur le *tube intestinal*.

Si l'on s'en rapporte aux curieuses recherches bibliographiques de von Winiwarter, il paraîtrait que les Hindous, vers le VIII^e^ siècle avant notre ère, auraient osé déjà pratiquer l'ouverture des parois abdominales et la suture des intestins. Comme ils ne connaissaient naturellement pas le catgut ni les serre-fines, ils avaient imaginé de faire saisir les bords de la plaie par les mandibules de grosses fourmis vivantes et de fixer en place cette étrange suture en arrachant avec précaution le corps de l'animal [1]. De nos jours, Astley Cooper et Dief-

[1] Ce sont ces mêmes Hindous, à la fois si ingénieux et si hardis, qui recouraient à des formules magiques pour arrêter les hémorragies et rendre inoffensif le venin des serpents.

Digitized by Google

fenbach avaient proposé — sans oser cependant exécuter eux-mêmes cette opération — de faire l'ablation complète d'un segment de l'intestin dans le cas de mortification de l'organe et de procéder ensuite à la réunion des deux bouts. Kocher et, après lui, d'autres chirurgiens ont réalisé l'idée de ces maîtres et l'ont fait d'une façon si heureuse que la moitié environ des opérés ont dû la vie à leur intervention.

Pour ce qui regarde les cas de cancer de l'intestin, la première résection a été pratiquée en Belgique par Gussenbauer. Le patient — voué, d'ailleurs, sans cela à une mort certaine — succomba quelques jours après l'opération. Mais Kraussold, dans des circonstances analogues, eut la satisfaction de prolonger pendant plus de six mois la vie de son malade. Et Martini, assisté par Gussenbauer, obtint, quelques mois plus tard, un brillant succès chez un malade de Hambourg, qui vit encore aujourd'hui.

La résection des tumeurs de l'intestin doit donc figurer dès aujourd'hui parmi les opérations dont les difficultés ne sont pas au-dessus des ressources de l'art et dont les suites sont loin d'être toujours mortelles.

J'aurais encore à mentionner, s'il s'agissait ici d'en faire le relevé complet, bien des opérations modernes dont les unes ont déjà fait leurs preuves, dont d'autres attendent encore la sanction de l'expérience. Parmi les dernières figurent l'extirpation du pancréas, que Péan déclarait inexécutable et que Rydygier et Gussenbauer ne désespèrent pas d'introduire dans la pratique chirurgicale. Puis celle du foie, dont Gluck s'est particulièrement occupé. Puis encore l'ablation de la prostate et de la vessie, proposée par Gluck et Zeller et que les résultats de Sonnenburg semblent avoir déjà consacrée.

Mais à quoi servirait-il d'étendre davantage cette énumération déjà longue? J'en ai dit assez pour montrer avec quelle ardeur la génération contemporaine s'est engagée dans la voie des opérations nouvelles. Ce que les vieux chirurgiens du commencement du siècle auraient à peine osé rêver, les jeunes et vaillants praticiens d'aujourd'hui l'exécutent sans hésiter.

Digitized by Google

Et qu'on veuille bien le remarquer : ce n'est pas le désir de faire à tout prix de l'extraordinaire qui inspire ces hardis novateurs : c'est la volonté fervente de faire progresser la science chirurgicale et de servir par là un des intérêts les plus chers de l'humanité.

On aurait tort, d'ailleurs, de croire qu'ils entreprennent à la légère ces grandes et difficiles opérations. Avant d'intervenir, ils ont calculé froidement les chances de succès que présente leur tentative. Ils ont mis dans un des plateaux de la balance leur habileté, leur sang-froid et surtout la puissance des moyens dont ils disposent, et, dans l'autre, la gravité de la lésion que leur instrument va produire, les difficultés qui les attendent et même les éventualités qui peuvent venir, à un moment donné, compromettre le résultat de leurs efforts. Ils pèsent ainsi le pour et le contre et ne se décident à livrer l'assaut qu'après s'être assurés qu'ils ont au moins pour eux une chance de réussite.

Si, malgré tout, ils ont à subir une défaite, au lieu de s'imaginer qu'un sort funeste les poursuit, ils recherchent avec une infatigable persévérance la raison de leur insuccès. Ils fixent plus nettement les indications ; ils perfectionnent leur technique ; ils inventent, s'il le faut, des procédés plus ingénieux. Et quand bientôt une nouvelle occasion se présente, c'est avec des armes mieux trempées qu'ils redescendent dans l'arène pour combattre leur éternel ennemi.

Dans cette lutte sans trêve contre la maladie, ce sont eux presque toujours qui finissent par triompher. La chirurgie se trouve alors dotée d'une opération nouvelle à laquelle des centaines, des milliers de malheureux devront plus tard leur salut.

Quel but plus grand et plus noble est-il donné à l'homme de poursuivre et quel honneur pourrait surpasser celui de l'avoir atteint !

Dr Vanlair.

Digitized by Google

L'UNION DE TOUTES LES GAUCHES.

Au printemps de 1872, étant allé passer quelques jours des vacances de Pâques à La Haye, je me promenais avec un ami dans cette belle avenue d'arbres de haute futaie qui conduit de la résidence néerlandaise à Scheveningue, au bord de la mer. Une brume transparente argentait et tamisait les rayons d'un soleil matinal et enveloppait le paysage comme d'un voile virginal. Nous avancions dans un nuage lumineux. Brusquement se détacha du brouillard, presque à côté de nous, une ombre. Un vieillard passa, osseux, de grande stature, à figure parcheminée, à l'expression sarcastique rappelant d'étonnante façon le masque de Voltaire. Habillé d'une longue redingote olive, coiffé d'un méchant chapeau, raide, anguleux, tout d'une pièce, cet homme se confondait de loin avec les troncs des tilleuls. Malgré son âge, il dédaignait de s'appuyer sur le bras de la compagne — sa fille, comme je l'appris plus tard, — qui se tenait à ses côtés. Il marchait, grave, silencieux, automatiquement, mais droit et fier.

Je le suivais des yeux. Sans me laisser le temps de l'interroger, mon ami me dit : « Regarde-le bien, voilà l'homme dont la popularité éclipsa pendant quelques années celle de la maison d'Orange. Lorsqu'il arrivait dans une de nos villes, petites ou grandes, où le roi se trouvait, c'était vers lui, ministre ou chef de l'opposition, que se tournaient les regards et se portaient les hommages.

— C'est donc Thorbecke, votre grand ministre?

— Lui-même. Il mourra ministre, peut-être. De sa grandeur, il faut en rabattre. Le parti libéral, qu'il a créé, disci-

Digitized by Google

pliné, absorbé, restera après lui comme un corps sans âme. L'histoire d'Alexandre. Lui mort, ses lieutenants se brouilleront et se disputeront le pouvoir, qui écherra aux conservateurs, et qui sait? aux anti-révolutionnaires. »

Quelques semaines après cette rencontre, Thorbecke donna sa démission de premier ministre, et le 4 juin suivant on l'enterra. On ne le pleura guère.

Quant aux prédictions de mon ami, plus d'une fois elles me revinrent à la mémoire, car elles se vérifièrent à la lettre.

Les libéraux, qui avaient abdiqué toute volonté entre les mains de leur maître au point de se débaptiser en se glorifiant du nom de Thorbeckiens, ne tardèrent pas à se désunir. Leurs querelles durent encore. A l'heure présente, c'est-à-dire onze années depuis la mort du *leader*, la Hollande est affligée d'un ministère réactionnaire, que les majorités libérales des deux membres des États généraux subissent faute d'entente et de programme commun.

Du vivant de Thorbeke, il n'y avait pas de ministère libéral possible sans lui, tant il était jaloux de son omnipotence. Une seule fois il était resté dans les coulisses, se contentant de tenir les ficelles. Cela ne dura pas.

Le souvenir de son libéralisme dogmatique mâtiné d'autoritarisme germanique — après avoir étudié en Allemagne, il y occupa la chaire professorale à Giessen et à Gœttingue avant d'être appelé à l'université de Gand d'abord et à celle de Leyde ensuite — a mis à l'ombre son mâle génie politique, qui dota les Pays-Bas de la constitution qui les régit encore. En pliant les libéraux au rôle d'instruments dociles, Thorbecke leur fit perdre la virile initiative qui non seulement force les sympathies, mais atteste la confiance d'un parti en lui-même et en ses principes.

M. Frère-Orban exerce sur les libéraux belges un ascendant au moins aussi entier que Thorbecke, de son vivant, en Hollande. Il risque fort de leur léguer les mêmes déchirements suivis du même émiettement. Son fidèle Éphestion n'y pourra rien. M. Frère seul est en état de conjurer le danger. Il a déjà prouvé que, supérieur en cela à Guizot,

Digitized by Google

nature de pédagogue comme Thorbecke, il sait composer avec la situation et réaliser des progrès par une force indomptable de volonté. Si quelqu'un peut entreprendre de former en ce moment le grand parti libéral, c'est lui.

*
* *

La politique connaît deux espèces de fautes, les fautes d'action et les fautes d'omission. Le plus fréquemment, les premières ne sont pas irrémédiables, par cela même qu'elles sautent de suite aux yeux et que, partant, il y a moyen de les réparer ou, tout au moins, d'en conjurer les conséquences les plus fâcheuses. Bien différentes sont les autres : presque toujours, on ne les aperçoit qu'à la longue, et une fausse honte empêche alors de les confesser. Dans sa longue carrière politique, M. Frère-Orban a plus d'une faute à son passif. Pesées dans les balances d'or de la justice nationale, elles sont compensées, que dis-je? elles disparaissent presque devant ses services. Aveugle et partial celui qui voudrait le nier! Frère-Orban est de la race des Brougham, des Beaconsfield et des Gladstone. Avec chacun de ces trois hommes d'État britanniques il a de commun certains traits. Il rappelle le premier par sa facilité d'assimilation, qui lui permet de disserter doctement sur toute matière. Comme le second, d'origine quasi-plébéienne, — et il s'en vante, — jeune encore, il est arrivé au sommet et s'y maintient depuis plus de trente ans. Il a enfin de M. Gladstone l'éloquence des chiffres, éloquence d'un genre tout particulier, ce qui ne l'empêche pas d'être en même temps orateur politique de vaste envergure. Bien que renfermé dans le cercle d'une scène restreinte et d'une initiative limitée, au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest, par la neutralité perpétuelle que les traités ont imposée à la Belgique, M. Frère-Orban a marqué si profondément son passage aux affaires que l'historien de la seconde moitié du XIX^e^ siècle ne pourra l'ignorer et parlera de lui comme d'un des hommes d'État dirigeants de l'époque.

Ce qui lui vaudra surtout cet honneur, c'est la sagace clairvoyance avec laquelle il a caractérisé et prédit les con-

Digitized by Google

séquences néfastes du dogme de l'infaillibilité bien avant sa proclamation par le concile œcuménique.

Au moment où le prince de Bismarck au coup d'œil d'aigle n'y voyait encore qu'une simple question théologique et ne s'en émouvait pas malgré les avertissements réitérés du comte d'Arnim, alors envoyé prussien à Rome et qui pressentait, lui aussi, le contre-coup de cette usurpation papale, M. Frère-Orban prédisait du haut de la tribune belge le *Kulturkampf* qui allait embraser l'Allemagne d'abord, la France et les autres pays ensuite. Il l'entrevit à l'heure même où ces pays en étaient à railler la Belgique à propos de la stérilité de ses luttes clérico-libérales et en parlaient comme d'un puéril jeu de bascule.

Les événements ont donné raison à M. Frère. Loin d'avoir vaincu l'ultramontanisme sorti de ses langes, le prince chancelier de l'Allemagne protestante en est resté à louvoyer avec la curie romaine, tandis que le premier ministre belge a échappé au péril en coupant d'une main ferme le câble. La rupture des relations diplomatiques de la Belgique avec le Vatican est un fait d'une portée immense, un acte libérateur bien plus encore pour l'avenir que pour le présent. On l'oublie trop, et l'oublier ce n'est pas seulement de l'ingratitude, c'est de l'aveuglement.

Voulût-on m'objecter que, sans les révélations de Mgr Dumont, M. Frère eût conservé la représentation de la Belgique près du Vatican, jadis qualifiée par lui d'anachronisme, je répondrais que la circonstance qu'il a semblé reculer dans une affaire aussi délicate à la fois au point de vue européen et belge, non seulement ne diminue en rien cette mesure d'État mémorable, mais l'aggrave au contraire, et lui donne la signification d'un divorce irréparable.

Quoi qu'en disent les cléricaux dans leurs programmes interlopes, si jamais ils revenaient au pouvoir ils n'oseraient rétablir le poste aboli d'un ministre belge au Vatican. Peut-être même ne le voudraient-ils pas, l'épiscopat belge se passant volontiers de l'immixtion d'un nonce dans ses affaires intérieures.

Digitized by Google

M. Frère compte plus d'une victoire. Je n'en connais pas de plus éclatante, pas de plus durable. Elle est de nature à étendre ses bienfaits aux âges futurs.

On le voit, rien n'est plus éloigné de ma pensée que de vouloir réduire les mérites de M. Frère. Il est un de nos rares politiciens dont l'attention ne s'exerce pas seulement sur le pays, mais embrasse tout l'échiquier de la politique européenne. C'est aux lueurs du passé qu'il juge le présent et arrive à entrebâiller les portes de l'avenir. La politique n'est pas une spéculation métaphysique, elle n'est pas un jeu de hasard avec des dés plus ou moins pipés : c'est une science exacte. Raison de plus de lui faire un grief, et un grief sérieux, de n'avoir pas profité du célèbre anniversaire de 1880 pour ouvrir une voie nouvelle à la politique belge.

Mieux que tout autre il devait savoir que les solennités du cinquantenaire clôturaient une époque et en ouvraient une autre. La tâche assumée par les libéraux dans le programme du Congrès libéral de 1846 était, sinon accomplie, tout au moins en pleine exécution. Il fallait montrer aux générations arrivant à maturité politique un but plus éloigné digne de tous les efforts. Aux tendances par trop utilitaires, il fallait opposer l'attraction de l'idéal.

M. Frère n'en a rien fait. Il s'est imaginé pouvoir continuer la politique qu'il avait pratiquée jusque-là. Là était son erreur. Cette politique avait dit son dernier mot. Les signes de son irréparable décadence se traduisaient de toutes parts, et par les mesures législatives qu'il avait été lui-même forcé de réclamer contre la corruption électorale, et par l'espèce d'affaissement et d'indifférentisme que trahissaient les débats législatifs. Le niveau parlementaire s'est abaissé sensiblement. Au lieu des talents et des caractères qui, dans tous les rangs de la société, surgirent du souffle révolutionnaire de 1830, de l'ardent effort des quinze premières années qui suivirent la résurrection de la Belgique, on ne rencontre plus, en dehors des élus de Bruxelles, et sauf de rares exceptions, que des députés et des sénateurs arrivés par le système oligarchique et auxquels leur position financière ou leurs

Digitized by Google

relations de famille tiennent lieu de passe-route. Possession vaut titre, disent-ils en se carrant, les poings sur les hanches, en face de ceux qui, interprètes d'autres besoins et du sentiment irrésistible qui pousse les classes inférieures à revendiquer leur part de la vie publique, réclament une nouvelle marche en avant et un ensemble de réformes dont l'extension du droit de suffrage devait être la phase inaugurale. La jeune gauche, qui représente ce mouvement, toute minorité infime qu'elle est aux Chambres, gagnait ainsi une influence extra-parlementaire qui exaspérait les vieux libéraux et leur chef. Il y a belle lurette qu'un ministre, M. Rogier, qualifia l'opposition radicale de « salutaire » et de « nécessaire ». Aujourd'hui, elle est dénoncée au pays comme un agent de discorde et comme la complice des cléricaux.

Tous ces pénibles froissements eussent été évités si M. Frère avait pris en 1880 une attitude initiatrice, et ces mesures projetées fussent-elles restées en dessous des aspirations des jeunes, ceux-ci n'eussent pu lui refuser leur concours, car si, dans leurs discours, ils ne craignaient pas de pousser les questions de principe jusqu'à leur dernière logique, on ne pouvait cependant citer d'eux aucun vote empreint d'intransigeance.

Le radicalisme tel que nous le voyons à l'œuvre dans d'autres pays n'a pas droit de cité en Belgique, où l'esprit public se complaît dans une moyenne qui n'aime rien moins que courir les bordées d'une action aventureuse et irréconciliable. Lever le pied, s'avancer non sans avoir préalablement exploré le terrain, ou marquer le pas et se couronner de fleurs depuis longtemps fanées, sont choses bien différentes. L'extrême gauche ne pouvait souscrire à l'immobilisme satisfait. Loin de l'incriminer de ce chef, il faudrait lui en savoir gré, parce que c'est elle qui a, en somme, amené M. Frère-Orban, un peu malgré lui, à réaliser une réforme électorale qui, si restreinte qu'elle soit, ouvre la perspective du suffrage universel capacitaire, par cela même que les Chambres ont été saisies, presque simultanément d'un projet de loi décrétant l'instruction obligatoire.

Digitized by Google

Faut-il s'arrêter au paradoxe que la nouvelle loi électorale étançonne le cens au lieu de le miner?

L'auteur même de cette boutade sait à quoi s'en tenir. La loi n'est pas une digue contre le mouvement revisionniste, parce qu'elle n'est pas un essai complet. Qu'elle soit favorable ou funeste dans ses résultats aux libéraux, on ne saurait sans légèreté en tirer une conclusion quelconque quant aux élections législatives. La preuve, je la trouve en France, où les mêmes électeurs sont bien plus radicaux dans le choix de leurs conseillers municipaux et des membres de leurs conseils généraux que lorsqu'il s'agit des Chambres. En France comme en Allemagne, le suffrage universel n'a montré nul empressement à envoyer dans les assemblées législatives des hommes nouveaux et moins encore des candidats pris dans les rangs du peuple. Ce sont, pour la plupart, des vétérans parlementaires blanchis sous le harnais des régimes précédents, qu'on nomme non pas à cause, mais en dépit de leur passé. Toutefois je n'entends faire ici d'aucune façon l'apologie du suffrage universel. Il s'en passe. Il a pour lui trois raisons invincibles : le nombre, le droit et l'avenir. Qu'on l'appelle de tous ses vœux ou qu'on le maudisse, il s'imposera tôt ou tard. Mais, avant d'en arriver là, que ce soit dans cinq ou dix ans, le parti libéral a tout d'abord à tenir tête à une redoutable échéance : celle du renouvellement partiel de la Chambre en juin 1884. Inutile de se le dissimuler, les libéraux auront, cette fois, le soleil et le vent dans les yeux. Les cléricaux occupent des positions on ne peut plus avantageuses. Ils peuvent se borner à lutter sur le terrain économique, en délaissant et ajournant leurs revendications théocratiques. Aussi faudrait-il les y ramener de force, et le moyen est sous la main. Quelque courte que soit la session présente, le gouvernement et la majorité doivent mettre à l'étude la revision de la double mainmorte, cléricale et civile.

Celle-ci, sans présenter de loin ou de près les graves inconvénients de l'autre, n'en est pas moins nuisible et entrave dans une forte mesure l'essor de la prospérité nationale

Digitized by Google

par le travail. Pour que l'on touche à ces institutions séculaires, il faut évidemment qu'un accord tacite intervienne entre toutes les gauches sur l'extension de la réforme électorale aux Chambres législatives, car nul n'ignore que les administrations des hospices et des bureaux de bienfaisance sont les colonnes du censitarisme. Il ne saurait évidemment s'agir dans l'espèce de solution hâtive. Ce qui importe, c'est qu'une entente se fasse soit dans des réunions plénières, soit, ce qui vaudrait peut-être mieux, par des conférences de délégués des groupes avec M. Frère-Orban.

Le succès de la bataille électorale de 1884 dépendra de la fusion réalisée dès le début de la session. L'intérêt du libéralisme et l'honneur du pays, si fier autrefois d'avoir montré le chemin constitutionnel aux autres peuples, doivent l'emporter sur des rancunes mutuelles, qui s'évanouiront au grand jour d'une explication franche, loyale et patriotique. Elle dévoilera à M. Frère-Orban l'abîme ouvert aux pieds du ministère, qui aurait tort de laisser s'accréditer l'opinion qu'il songe à gouverner sans Bruxelles et voire contre Bruxelles. Sans patronner la centralisation et en ne tenant compte que des faits, il saute cependant aux yeux que tout gouvernement vraiment démocratique doit chercher son centre de gravité dans la capitale, où se concentrent naturellement toutes les forces vivaces de la nation. La capitale est une espèce de miroir concentrique dans lequel se reflètent les sentiments, les tendances et les aspirations de la nation et qui les lui renvoie ensuite avec des feux en plus.

L'antagonisme que l'on s'est évertué à faire naître entre Bruxelles et la province est purement factice. En réalité, il existe dans les centres provinciaux un noyau respectable de libéraux progressistes qui s'abstiennent ou sont hostiles en voyant le vide que l'on fait systématiquement autour d'eux. Comment rallier sinon sous le drapeau de l'union tous ces éléments divers, divisés seulement par des nuances et disposés à transiger?

Cette union s'impose à la fois comme un devoir de conservation et dans l'intérêt général. Au lieu de se livrer aux

Digitized by Google

récriminations stériles, au lieu d'exiger des soumissions respectueuses ou des docilités douloureuses, que l'on recherche de bonne foi les bases de la communauté de vues.

L'ensemble de toutes les forces vives du libéralisme conjurera seul et souverainement le danger clérical. C'est à l'extrême gauche, elle qui n'a rien à craindre à Bruxelles et dont tous les sièges sont dès à présent assurés qu'on le sache bien, c'est à elle à prendre l'initiative d'un pacte d'alliance dont les conditions restent à débattre.

Si sa proposition est agréée, elle aura bien mérité du libéralisme.

Repoussée, elle pourra laisser venir à elle les événements et attendre l'heure propice aux réformes qu'elle estime inséparables d'un développement normal et démocratique.

Mais cela ne se verra pas. Les gauches ne suivront pas des voies opposées, et ce n'est à aucune d'elles, pas plus qu'individuellement à aucune de ses notabilités, qu'a pu s'adresser l'appel outrageant du *Journal de Bruxelles* à une ligue avec la droite. Pour les progressistes comme pour les libéraux modérés, le cléricalisme a été l'ennemi, il l'est, il le restera.

Quant à M. Frère-Orban, son ambition est trop haute, trop impersonnelle, pour qu'il veuille mettre en pratique, à l'instar de Thorbecke en Hollande, cette politique, d'un égoïsme mortel et désespérant, qui se traduisit un jour par le cri férocement sceptique d'un des *roys* de France : « Après moi le déluge ! »

J'en ai pour garant son mouvement de physionomie inoubliable lorsqu'à un moment donné du grand débat qui marqua la fin de la session de 1882-83, M. Paul Janson s'écria : « Je ne désespère pas de voir un jour l'honorable chef du cabinet venir dans cette enceinte, monter à la tribune et nous proposer une réforme que, malgré sont talent, il ne combat que faiblement aujourd'hui. »

MAX SULZBERGER.

Digitized by Google

KLAUS GROTH.

ENCORE UNE HISTOIRE DU PARADIS DE MA JEUNESSE.

Comme tout change dans le monde!

Cette idée, qui nous revient si souvent quand on commence à vieillir, me frappe plus vivement chaque fois que je me prends à penser à une jeune fille de ma jeunesse.

[1] Klaus Groth est un des poètes et des conteurs du *Plattdeutsch*, un des chefs de ce mouvement thiois qui a tant de rapports avec notre mouvement flamand. Aussi, dès les premiers jours, une fraternisation unit les deux écoles et Klaus Groth est très apprécié de nos écrivains flamands, dont il a traduit quelques poésies.

Groth est né, en 1819, en Holstein. Son premier volume parut en 1852. Ce sont des poésies : *Quickborn*, dont le sous-titre annonce le genre de l'auteur : *Scènes de la vie du peuple en dialecte holsténien du Ditmarsch.* Puis viennent deux volumes de *Nouvelles*. 1855; un poème idyllique : *Maître Lampe et sa fille*, 1862; *Cent pages*, poésies en allemand moderne où l'auteur se sent moins à l'aise; *Trois nouvelles bas-allemandes, en partie vécues, en partie observées, de l'année 1848 en Holstein*, 1855; *Chansons du Sleswig pour le Sleswig*, 1864; *Du paradis de ma jeunesse*, trois nouvelles, 1876, etc. Toutes ses œuvres littéraires ont été traduites en haut-allemand. Mais l'auteur ne s'est pas borné là. Une autre série de travaux comprend, outre ses *Lettres sur le haut et le bas-allemand*, 1858, de nombreuses études de philologie et de polémique en faveur du Plattdeutsch.

Son but fut d'abord aussi politique que littéraire. La cause des Holsténiens a été mal comprise en Europe. On y accuse souvent encore la Prusse de conquête et l'Angleterre d'avoir trahi le Danemark. On ignore que le Sleswig-Holstein voulait à tout prix s'affranchir; qu'en 1848 il avait appelé les volontaires allemands et qu'ils'est rallié, en 1860, à la conquête comme à une délivrance. Groth eut un frère tué dans la première guerre contre le Danemark. Ce coup fut décisif. En prose et en vers, il se mit à plaider la cause à laquelle son frère avait donné sa vie.

Il commence en vers, en 1852, et il emploie le dialecte de son pays à

Digitized by Google

Il y a longtemps qu'elle est disparue, ou, si elle ne l'est pas, c'est tout comme, car elle n'est plus la même, et j'aurais beau en faire le portrait, il n'y aurait plus personne pour la reconnaître.

Mais ce n'est pas cela que j'ai dans l'esprit. — Quand je commence à parler d'une jolie fille, ne voilà-t-il pas que les mots bas-allemands m'échappent! Comme tout change dans le monde... surtout les langues! On prononce le même mot: il a pris un tout autre sens, une saveur nouvelle. Comme on

peindre les mœurs de son pays. Pour la prose, il tâtonna d'abord. Avant 1854, on n'avait rien publié en prose plattdeutsch, dit-il. Il débuta par ses *Scènes de la vie du peuple* et il réussit. Il voulait réagir contre les échecs de 1848 et 1850 et préparer ce qu'on a appelé l'entrée des Holsténiens dans la patrie allemande.

Mais Groth entendait que son pays y entrât en conservant son autonomie de mœurs et de langue. De là son œuvre.

Ce mouvement littéraire se relie au réveil général moderne des nationalités et des dialectes. En Belgique, le projet en fut conçu par un écrivain wallon le premier. On n'a pas oublié qu'en 1841 Hubert Delecourt, sous le pseudonyme de Van den Hoven, traça le plan et la carte d'une union dialectale thioise, partant de Dunkerque pour ne s'arrêter qu'à Kœnigsberg en passant par la Hollande, la Westphalie, le Hanovre, le Holstein, le Mecklenbourg : 25 millions de populations parlant, sous divers dialectes, la même langue, qu'il appelait le *nederduitsche*. Delecourt donnait en appendice des extraits d'écrivains, en mettant en regard le même texte dans l'orthographe commune qu'il proposait. Après des poèmes néerlandais, une poésie en dialecte westphalien par Marcard et une en dialecte du Brandebourg par Bornemann, d'autres de Dantzig, de Tilsitt, on y trouve un morceau de prose en dialecte du Brunswik, par Warmund, et un morceau anonyme en « dialecte de l'est du duché de Sleswig ».

Cette idée, partie de Mons, réalisée par l'unité d'orthographe du flamand et du hollandais, tend à s'étendre aux pays bas-allemands, qui trouvent en Flandre des lecteurs et en offrent aux écrivains flamands.

Klaus Groth a servi sa cause avec un talent plein de finesse et d'humour. Il s'est tellement identifié au sentiment populaire de son pays natal, que l'on a pu dire que ce n'est pas lui qui parle, c'est le peuple du Ditmarsch lui-même qui pense, sent et s'exprime dans sa prose ou dans ses vers. Lui-même a dit que ce n'était pas tout d'écrire en dialecte, qu'il voulait être national en toute chose : par le sujet, par l'esprit, par les mœurs autant que par la langue. Sinon, l'emploi du dialecte ne serait qu'une ostentation vaine. Il a voulu exprimer cela dans le titre même de la première de ses trois nouvelles sur 1848, qu'il intitule : *Ce qu'un jeune garçon du Holstein, avant, pendant et après la guerre de* 1848, *a rêvé, pensé, vécu*.

C'est la troisième de ces nouvelles dont nous essayons une traduction.

Digitized by Google

l'eût compris autrefois, il ne reste personne qui le comprenne.

Blanche Kross, par exemple, je ne l'aurais jamais appelée belle. C'eût été une arrogance. Nous ne disions pas beau alors d'un être humain. Beau le jardin, belles les roses, la maison, la chambre; un beau mets, le beau temps, oui! mais d'un ange même, on n'eût pas dit qu'il était beau. Et moins encore agréable, comme en Hollande on le dit indifféremment d'une femme ou d'un sermon, d'un livre et d'une musique.

Aujourd'hui, cependant, quand je la vois devant moi, dans mon esprit, vivante, je ne trouve plus d'autre expression et je ne puis dire qu'une chose, c'est que jamais je n'ai vu de ma vie plus belle fille que Blanche Kross. Je le pensais déjà quand j'étais un jeune garçon et que je le lui disais. Car aucun autre mot n'eût été juste : elle n'avait pas à se faire jolie, elle était telle qu'elle était et ce que n'était aucune autre.

Ce n'est pas à dire que j'eusse réellement joie à la regarder. Qu'est-ce qui fait de la joie aux enfants, si ce n'est les choses extraordinaires à voir ou bonnes à manger? Mais lorsque, le samedi, elle traversait le marché au milieu de tout le monde, je sentais une sorte de commotion. Je ne dirai pas que ce fût de la peur, mais mon cœur battait comme si je la voyais courir à un danger, où il aurait pu lui arriver quelque malheur. Pourtant, elle ne faisait, pour acheter ses provisions de semaine, que traverser le marché, la tête découverte et le cou nu.

Mais quelle tête et quel cou! J'avais déjà une idée de la manière dont on peint un visage; nous en coloriions nous-mêmes à l'école, lorsque, sous la direction de maître Bunsow, notre professeur de dessin, nous avions achevé de copier, à force de coups de crayon et de gomme, une figure qu'il appelait la Madone, pour l'offrir à nos parents le jour de Noël, et qu'avec notre boîte à couleurs nous lui peignions les joues aussi bien que le permettait notre talent et notre boîte. Mais ce n'était que rouge brique à côté de la joue de

Digitized by Google

Blanche Kross. Au moins, j'avais pensé à elle en fondant mes couleurs et en essayant de représenter la chair et le sang sur les pommettes de la Madone.

Ce qui me consolait alors, c'étaient les paroles de mon grand'père. Chaque fois, ces spécimens de mon art lui faisaient plaisir et lui inspiraient de graves réflexions. « La nature, voilà le maître, disait-il. L'art n'était qu'un apprenti qui ne pouvait pas entrer en lutte avec elle. Est-ce qu'aucune musique était belle, allait droit au cœur, comme, au printemps, lorsque les alouettes, de retour, chantent tout le jour au-dessus des paysans qui travaillent leur champ? Est-ce qu'aucun peintre pouvait produire une couleur comme la blancheur du lis et le rose de la rose? Non, le bon Dieu avait gardé cela pour lui. »

A ce compte, mon image, déposée sur la table de Noël, me semblait déjà bonne, et je chantais aussi fort joliment des chœurs, comme :

Salut à la sainte nuit!

ou :

Dans la crèche, sous la tonnelle.

Et grand-père devait bien en convenir.

Par malheur, pour juger un peu à quel point l'art se rapproche ou s'écarte du Maître suprême, comme le prétendait le vieux papa, nous n'avions ni tableaux, ni artistes. Notre professeur Bunsow était peintre en bâtiments. Toutes les couleurs qui lui restaient aux doigts, en travaillant, il les essuyait à son habit, qui en était plus moucheté que le chardonneret de la fable, que le bon Dieu, dit-on, aspergea de tous les fonds de pots de couleurs vidés pour les autres oiseaux. Et comme c'était presque toujours des couleurs à l'huile, qui ne laissent pas percer l'humidité, cela lui faisait un vêtement imperméable.

Pour ce qui concerne la musique aussi, bien des points restaient pour moi dans l'incertitude. Je m'en mêlais moi-même. Tous, au temple, nous criions le plus fort que nous pouvions, l'été par ennui, l'hiver pour le froid, et toute l'an-

Digitized by Google

née plus fort encore, pour le plaisir d'en avoir fini, quand arrivait le dernier chœur :

Que Dieu bénisse notre entrée !

Mais rien n'allait ensemble ; l'assemblée n'était jamais d'accord avec nous, ni l'orgue avec l'assemblée ; le chantre ajoutait à chaque couplet une queue, aussi bariolée que possible, et l'organiste, à son tour, allait à l'encontre avec des trilles, — un intermède, comme il disait, — jusqu'à ce qu'enfin nous nous retrouvions dans nos cahiers et finissions le chœur :

Et bénisse notre sortie !

Certes, les alouettes étaient de bien autres musiciennes ; nous le sentions nous-mêmes lorsque, courant, à travers le pré commun, de l'école à la maison, pour le dîner, nous les entendions chanter au-dessus de la verte plaine.

Le vieux père pensait-il, comme moi, à Blanche Kross lorsqu'en regardant mon image de Noël, il parlait de la beauté du lis et de la rose ? je ne le sais pas au juste ; mais je me l'imagine un peu ; car, si mauvais que fût mon dessin, la madone que j'avais copiée au crayon et à la couleur avait dû, de son vivant, être comme elle, et peut-être même pas aussi... je ne sais quoi... je dirais presque pas aussi rayonnante... et pourtant ce n'est pas encore tout à fait cela.

Ainsi, ma tête d'étude était terriblement sérieuse, et ce qui me frappait le plus de Blanche Kross lorsque, le samedi, elle traversait la Grand'Place, ce n'était pas sa tête nue et son cou blanc ! Mais — ah ! m'y voilà — les gens de chez nous étaient tous tantôt sérieux, tantôt joyeux ; elle, au contraire, elle marchait à travers le monde comme si elle possédait tout le bonheur du monde et le portait en elle, et, comme on dit de la lumière du jour qu'elle nous sourit : ainsi quand elle passait ! et chaque vieux paysan se sentait ensoleiller par elle.

Un jour, je la vois encore : elle regardait, du dehors, dans notre maison, par la fenêtre, à travers les vitres. — A la fille

Digitized by Google

d'un voisin, c'était bien permis. — Comme mon image, elle avait autour des cheveux un petit fichu. Elle étendait sur le côté de sa figure une main, pour arrêter le jour et, la bouche ouverte, elle écarquillait tout grand ses yeux bleus, pour voir dans l'obscurité intérieure de la chambre. Au moment où elle appuyait les lèvres contre la vitre, le vieux lui cria :

« Blanchette, gare au froid pour tes blanches dents, elles pourraient tomber un jour. »

Alors, elle releva la tête et dit, avec une figure exactement comme mon dessin : « Cela se peut, grand-père, mais j'espère mourir auparavant. »

Ce fut pour moi comme une leçon sur la vie et la mort, que je n'ai jamais oubliée. De l'intérieur, le vieillard esquissa une mine souriante, qui ne réussit qu'à demi, et elle partit, la jeune madone, avec ses couleurs de lis et de rose, que le bon Dieu se réserve pour ses œuvres.

Obliquant à travers le marché, dont nous occupions un des angles, Blanche Kross allait à sa maison. Un grand chien venait à sa rencontre en bondissant, comme s'il trouvait sa joie en elle, une autre joie sans doute que celle de notre vieux qui la suivait du regard.

Son père était boucher. Elle faisait son ménage, sa mère étant morte jeune. Mais, quand d'ordinaire on l'appelait la Blanche du boucher, on ne pensait pas toujours à Pierre Kross son père, mais encore à deux autres bouchers, comme si elle était aussi leur fille, et l'on disait : Blanche du boucher n'a plus de mère, mais elle a trois pères.

L'un s'appelait Rod. Un vrai boucher, celui-là ! Tapageur et joyeux, comme il convient, ainsi était Rod. Tous les matins, il était sur pied avec le soleil. Ailleurs, dans les champs, on s'éveille avec la basse-cour, quand les coqs chantent. Ici, de notre lit, nous entendions le rire sans fin de Théodore Rod, le boucher, sonner à travers la Grand'Place. Dès qu'on sortait, été comme hiver, on le voyait, en bras de chemise et tête nue, s'agiter et, à toute occasion, bavarder et rire. Le trottoir longeait sa boutique : il appelait les passants, les faisait parler, arrêtait les fillettes qui tournaient le coin —

Digitized by Google

c'était juste au coin qu'il demeurait — et se mettait à caqueter, à barboter, à éclater, à crier, comme des canards qui rencontrent une oie.

Le tout par bonne santé et joie de vivre. Il n'avait pas d'enfant. Sa femme était une drôle de vieille petite niniche. Avec tout le monde, il l'appelait : mère Grete, comme si elle était pour lui une sorte de parente. Avec tout le monde, il s'en moquait et la taquinait, ne lui disant jamais ni une parole raisonnable, ni une parole sévère, la laissant à son gré trottiner, tâtillonner à ses petites affaires, boire du thé sept fois le jour et grignoter autant de fois des biscottes et des échaudés.

C'était l'un des pères adoptifs de Blanche Kross. L'autre s'appelait Ol. « Grand Dieu ! comme dit Hans Ol. » Que de fois, pendant sa longue vie, Théodore Rod n'a-t-il pas répété cela ! Avait-il fini de rire, le mot lui venait, comme pour l'aider à reprendre haleine. Se levait-il d'un bon repas, ou s'il regardait par la fenêtre le mauvais temps, il était rare qu'il manquât de crier son : « Grand Dieu, Hans Ol ! »

Mais, surtout lorsque Ol lui-même arpentait la rue des Vierges, traversait la Grand'Place dans son habit boutonné jusqu'au menton et marchait d'un pas qui s'impose un juste équilibre, l'autre, la face rayonnante de joie, criait : « Tiens, le voilà ! Hans Ol, grand Dieu ! Ne dirait-on pas un comte ? Comme il se tient dignement et gravement ! » Et on n'aurait pu dire s'il l'admirait ou le raillait, car c'étaient deux vieux amis, deux inséparables, et il disait de lui : « Un vrai boucher ! comme il faut ! boutonné, sérieux, je vous le dis ! Lorsqu'après le marché, il va, le samedi, chez le bourgeois, chercher la commande du dimanche, il prononce comme personne ce mot : Le rôti ! La cuisinière et la dame en sont remplies de respect, je vous assure ! Et qui donc rivaliserait avec lui, grand Dieu ? »

Après ces deux-là, venait Kross, au troisième rang, et pas tout à fait en égal, car eux étaient des gens à leur aise. Cependant, si c'eût été dans l'usage alors, on eût pu penser qu'ils formaient à trois une société commerciale.

Comme tout change dans le monde ! Une raison commer-

Digitized by Google

ciale pareille, un échappé de l'école en rirait aujourd'hui ! — Ah ! oui, pour dégringoler ensemble de la richesse à la gêne et de l'aisance à la misère ! Car, l'un riant, l'autre soupirant « Grand Dieu ! » le troisième suivant, ils en vinrent là, les yeux tout grands ouverts.

Le monde alors était fait autrement qu'aujourd'hui et le cœur de l'homme devait battre sur un autre rythme. Aussi, leur cas n'est plus à comprendre, et l'on est réduit à l'exposer.

Donc, alors, un bon boucher achetait ses bœufs par troupeau, sur pré, à Toenning, à Husun, à Bredsted. Pour cela, vers l'automne, les trois compagnons partaient dans leur voiture. Naturellement, Kross était le cocher : il maniait adroitement les rênes et le fouet. Dans les auberges et les fermes, Rod était l'orateur : il semait partout l'entrain et le rire. Kross évaluait et ne se trompait pas d'une livre sur le poids d'une bête grasse. Ol-grand-Dieu concluait ; puis, avec de petits ciseaux qu'il avait toujours sur lui, il coupait le poil des bœufs et les marquait, d'un côté de la hanche, d'un R et, de l'autre, d'un O.

Ainsi, de mémoire d'homme, se passaient les choses et l'honneur du commerce était sauf.

Vers la Saint-Martin, une partie des bestiaux gras était conduite à la grande foire d'Itzehoe. Nos trois compagnons s'y rendaient, portant autour du corps la ceinture de cuir aux écus, et ils trafiquaient, vendaient, achetaient. Pour manquer à la foire, il aurait fallu n'être pas un homme.

Y perdaient-ils quelque argent, Théodore riait, Ol répétait son exclamation et tous trois espéraient mieux de la saison prochaine.

Mais c'était alors le temps où la jeunesse ouvrait les yeux et devenait avisée. Dans ce libre canton de Ditmarsch, où les arbres pouvaient étendre leurs branches autant que multiplier leurs racines, chacun avait la faculté de se pousser comme il l'entendait. Rien de mieux, certes, et l'on pourrait citer plus d'un pauvre diable qui s'est élevé, par son travail, de la boue des rues à une honnête aisance. Mais plus d'un aussi, qui tenait la façade, dut se retirer dans la maison

Digitized by Google

de derrière, où s'ensevelissait sa vieillesse, sans bruit, tristement. Et nous aurions bien pu le prévoir, si ces sortes de déchéances n'étaient pas si lentes dans leur cours.

Qu'étaient devenues les anciennes boutiques d'épicerie et de mercerie où, le samedi, tout un régiment de paysans et de paysannes, achetant debout, autour du comptoir, emplissaient leurs paniers de café et de sucre, de pruneaux et de raisins, de tabac et autres denrées, le tout de bonne qualité et sur parole, sans marchander! le tout dans la pleine confiance d'un commerce familier où l'on s'appelait père Jean ou oncle Paul, tante Lisbeth ou tante Blanche, en buvant ensemble, l'hiver, dans l'arrière-boutique, pour se réchauffer, une tasse de thé bouillant?

Peu à peu, les nouveaux venus s'étaient faits colporteurs et fripiers. Trotte, marchand! était le mot d'ordre, et celui qui, avec sa cargaison sur le dos: « A bon marché! à bon marché! » entrant chez le paysan ou étalant une petite échoppe, une simple table, le samedi, sur le marché, savait le mieux vanter son bazar s'emparait de la clientèle, l'arrachait de plus en plus aux anciens, quitte à se laisser houspiller pour sa mauvaise marchandise et à promettre qu'elle serait meilleure une autre fois. Ainsi, ceux qui jadis ne quittaient pas le comptoir, accroupis sur la chaufferette, faisaient place aux marchands ambulants, revendeurs, colporteurs. C'était toute la génération nouvelle.

En face de chez nous, au coin opposé à la maison de Blanche Kross, grandissait une famille de trois garçons, — de véritables bandits, — « d'affreux corbeaux », disait Théodore Rod, avec ses manières toujours joyeuses. La moindre chose qu'il y eût à manger, ils se l'arrachaient de la bouche l'un de l'autre. Sans cesse ils injuriaient leurs vieux, et en étaient battus, si bien qu'on croyait toujours la maison pleine de meurtres. Une race étrange que ces Rasmus! c'était leur nom. Et Rod en riait, car, au fond, il avait pitié de ces garnements, qui avaient si peu sur le corps et moins encore dedans. Bien des fois, l'hiver, lorsque, courbés et bleuis de froid, ils passaient par son coin pour aller à l'école des

Digitized by Google

pauvres, il leur donnait pour déjeuner une tartine fourrée de viande. L'été, ils devenaient fiers, couchaient sur le rempart et fumaient. Mais ils avaient à peine fini de voler à Théodore ses pommes et ses poires et d'abattre les marrons de son grand arbre, devant sa porte, qu'ils revenaient mendier chez lui, et alors sa mauvaise humeur se changeait encore en pitié.

Quand l'aîné, Jacques Rasmus, eut été confirmé, Théodore le prit chez lui comme apprenti. « Qu'aurait pu faire d'autre le pauvre diable? Et qu'il avait bonne mine, son Jacques, quand il était proprement vêtu! Il devenait quelque chose, mangeait à se garnir les côtes de chair. C'était un tout autre homme. » Seulement, il bégayait et ses frères cadets aussi. Mais c'était une joie de plus pour Théodore, car chacun d'eux y apportait un mode différent : le premier zézayait, le second grasseyait, le troisième chantonnait. Quel plaisir! Il les eût pris tous les trois chez lui, rien que pour entendre cette variété de tics bizarres et raconter un de leurs faits et gestes en les imitant.

Quand Pierre fut confirmé, c'est Hans Ol-grand-Dieu qui dut le prendre, et, un an après, Paul entra chez Kross.

Trois candidats à la place de boucher! Ainsi Théodore Rod les appelait, sans songer quel sens sérieux pouvaient avoir un jour ses paroles.

Le samedi, tous les bouchers comme il faut étaient au poste, sur la place. C'était le grand jour, le jour de fête. Théodore y était toujours le premier sur pied, et plus tôt qu'à l'ordinaire. Les trois bègues Rasmus, avec leur mélopée différente, mettaient sur la charrette de Jean Stab les piquets et la toile de la tente, — de l'échoppe, comme on dit, — puis le bloc, la table, la hache, la viande, le lard. Ils montaient la boutique de Théodore Rod à l'un des coins du quartier des bouchers; puis, à l'autre coin, celle de Hans Ol. Quelle fête! Les paysannes du Ditmarsch et tout le beau monde allait chez Hans Ol, qui avait son étal tout près du quartier des joailliers. Théodore était achalandé par les cuisinières et les bourgeoises. Tous les deux portaient le tablier

Digitized by Google

blanc, et quand ils se rendaient au marché le tablier bien étalé en triangle, le fourreau de cuir sur le côté gauche, pour le couteau de boucher, avec le fusil à aiguiser pendu à une longue lanière, tout cela brillait, blanc comme la neige ou luisant comme un miroir, convenablement.

Alors, quel babil joyeux! Ou bien cela me faisait-il cet effet? Je ne me souviens que d'une chose, c'est que le samedi me semblait la meilleure partie du dimanche. Il n'y avait pas classe : qui aurait pu rester à l'école un samedi, quand pour chacun arrivaient l'oncle et la tante de la campagne, avec une provision de pommes et de poires? Et s'ils n'avaient rien au panier, ils nous apportaient au moins des mines affectueuses. De la rue de l'Orient, de la rue du Couchant, de la rue du Midi et de la rue du Nord, — comme on les appelait d'après les points cardinaux, — ils arrivaient avec leurs gros chevaux bruns et leurs grosses capotes de bure. Et nous, nous avions toujours bien de quoi étonner les petits cousins, car s'ils nous surpassaient en force, nous avions pour nous l'agilité.

J'ai vu dans ma vie bien des expositions universelles. Ce n'était rien! On ne voit rien aujourd'hui comme en ce temps-là.

C'était aussi le temps où je rencontrais Blanche Kross, la Blanche du boucher. Comme j'étais le premier de ma classe, j'avais affaire le samedi chez le pasteur. Au moment où sonnait l'office, je devais tenir prêts les numéros des hymnes du jour et les afficher à l'église. Avant le coup de cloche, je rencontrais Blanche auprès des boutiques, quand je passais tout le long. Elle circulait avec son petit panier, achetait du beurre, des œufs, que sais-je encore? et, partout où elle passait, elle apportait avec elle le soleil.

Une heure carillonnait. J'en avais fini de mes numéros dans l'église, je montais au clocher avec le drôle de servant de notre drôle de bedeau. Si souvent que j'eusse vu la tour et entendu le carillon, j'en étais chaque fois fasciné. Nous grimpions, passant l'orgue, au grenier de l'église, puis nous montions trois longues échelles noires et arrivions aux

Digitized by Google

cloches. On perdait la respiration rien qu'à passer dessous, et c'était à peine si on pouvait se glisser jusqu'à la cage de l'horloge où battait son tic-tac, qui s'entendait jusqu'en bas dans l'église. A ce moment, un grincement terrible annonçait qu'elle allait sonner un coup pour une heure. Moi, du haut du clocher, je regardais le marché et le bourg, et toujours avec le même plaisir : un plaisir qu'on n'apprécie que dans les pays plats, où l'on se croit déjà très haut quand on s'est huché sur une borne.

Là-bas s'étendaient les quatre routes vers les quatre coins du monde; vus de haut, les paysans les suivaient lentement, lentement, vers notre belle petite ville. Là, tournaient les huit moulins à vent, tous la face du même côté. Là, immédiatement en dessous, quand l'œil plongeait sur la place, la masse des gens, petits, petits comme des poupées de bois dans un théâtre de marionnettes, grouillait sans bruit. On n'y distinguait même pas ses amis et connaissances. On ne voyait des hommes que le crâne, des femmes rien que les chapeaux de paille, larges et grands comme des ombrelles, et des dames leur cabriolet, comme on appelait leur bizarre coiffure. Blanche Kross se reconnaissait à ses cheveux, sans bonnet; je n'aurais pu l'entendre, mais je voyais les gens tourner autour d'elle, elle s'esquivait en zigzag, à travers la foule et disparaissait dans la rue de l'Orient.

Bientôt les cheminées commençaient à fumer, car le marché allait finir et les bourgeois rentraient dîner. La sonnerie cessait, et, quand nous descendions, la place était comme le champ d'une fête achevée, quand tout le monde est parti.

Cela dura ainsi quelque temps jusqu'à ce qu'un jour on s'aperçut que le cocher Stab, en quittant, le samedi, la boutique de Théodore Rod, n'avait plus qu'un cheval à sa voiture. Mais qu'est-ce qu'un écolier pouvait voir à cela? Il partait avec un cheval, voilà tout. Est-ce que je savais que cela voulait dire qu'il n'y avait plus assez de marchandise à emporter pour deux chevaux? Théodore était aussi gai, aussi bruyant, aussi matineux que jamais. Son tablier n'était pas moins blanc, ni sa figure moins rose, ni sa voix moins retentissante. Comment y aurais-je pensé?

Digitized by Google

Quand les trois bègues Rasmus eurent appris à tuer une bête, à la dépouiller, dépecer, dans les règles, l'un après l'autre trouva un motif ou une occasion pour n'être plus d'accord avec son maître et s'en alla.

Ils ouvrirent eux-mêmes une boucherie : « Un bouchon ! » disait Théodore. « Misère et compagnie ! » disait-il encore. Mais c'était un commencement. Ils n'avaient pas d'étal au marché, mais ils avaient un bloc et de la viande. Ils ne se tenaient pas dans la rangée des grands bouchers, mais ils se tenaient quelque part. Et Hans Ol avait beau, avec toute son emphase, annoncer chez les bourgeois le rôti; les jeunes Rasmus avaient fait connaissance avec la clientèle; ils grasseyaient, zézayaient, chantonnaient; mais, dès qu'ils laissaient le bœuf à un sou meilleur marché la livre, on riait de leur tic et on prenait leur viande. Peu à peu, malgré les grands airs de Hans Ol, malgré le ton jovial de Théodore, les jeunes Rasmus l'emportèrent et régnèrent sur la boucherie.

De fameux gars ! Surtout Paul, le cadet ! Sous le baquet plein de viandes, qui eût fait fléchir un autre, il marchait comme un héros.

Ils n'étaient ni fiers, ni arrogants. Lorsqu'ils eurent réussi, ils restèrent dans les bornes, polis, soumis même envers leurs anciens seigneurs et maîtres : Théodore en convenait. Le samedi, de grand matin, avant d'étaler eux-mêmes, ils montaient encore les deux boutiques pour Théodore et pour Hans. Et Théodore racontait, comme dans un conte de fées, qu'ils traitaient toujours Blanche Kross en jeune princesse. Paul surtout lui chantait sa plus belle mélopée. « L'animal est vraiment énamouré, » disait Théodore, comme s'il eût parlé d'un gardeur d'oies et d'une fille de comte : une histoire très amusante à lire !

Du chagrin, du dépit, des craintes pour l'avenir, cela n'existait pas pour Théodore Rod. Aujourd'hui allait encore, demain irait comme aujourd'hui; et il était au poste, sur pied, tout le jour, grand Dieu ! Ce qui était était, ce qui arriverait arriverait. S'il n'achetait plus un bœuf, il ache-

Digitized by Google

tait un veau, le tuait, le vendait, avec la même dignité et les mêmes plaisanteries.

Il était aimé de tout le monde et amical pour tout le monde. Plus de cent fois le jour, on lui donnait son « salut Théodore », qu'il recevait comme un cadeau, tout comme s'il ne baissait pas dans ses affaires. Les enfants étaient encore avec lui comme s'ils étaient les siens. Est-ce qu'il n'avait pas toujours dans la poche de sa veste quelque chose pour eux, une friandise quelconque? Si ce n'était plus de la fine pâtisserie, c'étaient des galettes. Il les leur donnait avec la même bonhomie et ils les acceptaient avec la même joie. Qu'y avait-il donc là de changé?

Un jour, sa femme mourut. C'est la seule fois que je l'ai vu sérieux, au point que je ne le reconnaissais plus. Était-ce de la perte de sa femme? Probablement non. Mais elle était morte si subitement que le pasteur et le bailli étaient arrivés trop tard pour faire son testament. Du coup, Rod devenait pauvre.

Il aurait pu le supporter encore. Mais quitter sa maison vendue, son coin du marché, l'ombre de ses marronniers, la vue de ses voisins, autant eût valu le transporter en Sibérie! Cela n'aurait pas été pour lui plus désagréable.

Les choses n'allèrent pas si loin. Il garda une partie de la maison, et mit son lit dans l'abattoir. Là, il faisait son café, rôtissait sa viande, et on le vit de nouveau sur pied, tout le jour, comme autrefois. Seulement sa voix n'était plus aussi retentissante et il ne marchait plus aussi droit. Mais une plainte, je n'en ai jamais entendue de lui sur les mauvaises affaires, à peine sur les mauvaises gens, quelquefois, grand Dieu! sur le mauvais temps.

Avec lui, ses compagnons déclinaient lentement. Mais on s'en apercevait moins encore. Kross n'avait guère rien à perdre. Il avait déjà perdu ce qu'il avait de mieux : sa femme; mais il voyait chaque jour grandir ce qui lui restait de mieux : sa fille. Les trois naufragés se rattachaient à Blanche Kross comme à l'ancre d'un navire sans mâts et sans voiles, mais où ils devaient rester ensemble. Oui! mais si

Digitized by Google

l'ancre se détachait du navire ou allait se fixer ailleurs?

Quand je parle de ce temps passé et que je me rappelle les hommes d'autrefois, il me semble qu'on ne faisait alors que vivre et qu'on ne pensait à rien,—ce qu'on appelle penser. On laissait aller les choses d'elles-mêmes comme elles pouvaient. A moins que la conscience ne fût en cause, ce qui changeait la thèse, les misères qui, maintenant, mettraient un homme hors des gonds, on les supportait comme un devoir, comme la tâche de tous les jours. D'où cela venait-il? De la religion? de la confiance en Dieu? de l'indifférence? Ou bien la vie ne valait-elle pas autant qu'aujourd'hui que l'on crie si fort quand les affaires ne marchent pas comme on le souhaite? Je ne sais trop.

Blanche Kross, au fond de l'âme, appartenait-elle encore aux us du vieux monde ou aux habiletés du nouveau? Qu'avait-elle pensé en voyant autour d'elle ses trois pères vieillir et déchoir? Peut-être n'avait-elle pas vu ou, du moins, dans son insouciance d'enfant, pas remarqué leur splendeur. Mais elle devait bien s'être aperçue peu à peu de la décadence. Ce n'est pas qu'il lui manquât rien encore. Elle habitait toujours la même petite maison de son père, qui n'avait jamais été plus grande. Pas un meuble n'y manquait dont jadis sa mère avait garni chambres et chambrettes. L'oncle Théodore et l'oncle Hans ne manquaient non plus jamais de lui rapporter quelque chose de la grande foire d'Itzehoe, ou de lui acheter son cadeau de Noël, à la foire aux chevaux de la Pentecôte. Il en était de cela comme des gâteaux des enfants transformés petit à petit en galettes. Mais qui pourrait dire ce qu'elle en pensait, ce qu'elle en sentait? Moi moins que personne. Car la beauté fait sur un jeune homme l'effet du soleil sur les yeux : on n'y voit point de tache et on ne croit possibles pour elle ni chagrin, ni ennui, ni maladie, ni doute, ni malheur.

Vers la foire d'hiver aux chevaux, il y avait, de temps immémorial, dans le pays, une fête pour les jeunes gens. On l'appelait *la bière du printemps* ou *la Fête du coq*[1]. C'était le

[1] Le texte dit *la bière du coq*.

Digitized by Google

dimanche du grand carnaval. Le cortège, drapeau en tête, faisait, au son du tambour, le tour de la Grand'Place et des principales rues. La cérémonie devait dater d'un temps où l'on fêtait encore la chandeleur, quand les jours sont devenus plus longs et qu'on peut se passer de lumière, selon le dicton :

Voici la chandeleur,
Le jour s'accroît d'une heure,
Couche-toi sans lumière
Et travaille sans feu.

Le coq est l'oiseau qui sonne le réveil du printemps.

Ce jour-là, le bourg se divisait en deux camps. Les jeunes gens se rendaient, à une lieue de loin, vers le sud, jusqu'à la Digue des Diables, où jadis les gens du Ditmarsch avaient combattu et vaincu pour leurs franchises. Là, on jouait à la balle, sur la glace, et un prix était offert à celui qui la jetait le mieux. Chacun des deux camps nommait un arbitre, qui tenait la main à ce que tout se fît dans les règles, selon le droit. Les balles, aussi grosses ou un peu plus grosses que des noix, étaient en bois creux rempli de plomb fondu, et toutes devaient avoir le même poids. Celui des jeunes gens du quartier sud qui avait le n° 1 ouvrait le jeu, juste au pied de la borne kilométrique en face de la taverne. A l'endroit où s'arrêtait la balle, l'arbitre plantait son bâton, pour le n° 2. A leur tour, les jeunes gens du quartier est lançaient leur balle de la même borne; la place où elle s'arrêtait marquait chaque fois le point de départ pour un nouveau joueur du même quartier, et ainsi jusqu'à ce qu'on arrivât sous les fenêtres de la taverne, à Hogenheid. Les arbitres veillaient à ce qu'aucun joueur ne fût entravé ou ne se servît de trucs défendus, comme de lancer la balle avec une fourchette qu'on tenait en main, cachée. Mais cela s'entendait vite au sifflement de la balle, dont le vol était plus coulant.

Le parti vainqueur élisait un roi du coq. C'était généralement le plus beau garçon et le plus heureux joueur.

On s'y exerçait longtemps à l'avance et, naturellement,

Digitized by Google

nous nous y exercions aussi avant le carnaval. C'était une fonderie de plomb et une volée de balles où bien des têtes et des vitres étaient en danger, où se brûlaient bien des pantalons et bien des doigts.

Quand arrivait le véritable jeu, il va de soi que nous le suivions de côté et lancions aussi des balles, nous exerçant pour l'âge où nous pourrions être de la partie.

Le temps pouvait être aussi mauvais qu'il voulait, nous mettions habit bas et, dans la neige ou sur la glace, on voyait des bandes de garçons et de jeunes hommes, en manches de chemise, tête nue, tantôt s'arrêter et jeter, tantôt courir au vol de la balle en poussant un hourra aux héros ou un rire aux bredouilles. Car il arrivait qu'un joueur, avec de grands mouvements de la figure, des bras et des jambes, préparait son coup comme s'il voulait toucher l'église de Meldorp, qu'on voyait à peine au loin; puis, glissait sur le sol et tombait de son long en laissant échapper de ses mains glacées la balle, qui tombait derrière lui, au milieu de ses compagnons, au lieu d'être lancée en avant.

C'était souvent le cas de l'oncle Théodore. Car il va sans dire qu'il devait être parmi les hommes de la fête du coq. Impossible qu'il y manquât, ne fût-ce qu'à cause de la fourniture du rôti pour le souper, dont on ne pouvait le dépouiller et qu'on lui laissait avec plaisir.

Les Rasmus étaient de fameux joueurs. Ils s'y étaient exercés dans leurs années de classe, contre la borne où l'on attache les bœufs, comme à un métier qu'ils pourraient faire un jour. La balle partait de leur main comme d'un fusil, et l'un d'eux s'enrôlait toujours à la suite de Théodore, pour rattraper le terrain perdu par ses mauvais coups.

La partie terminée, criant et riant, on revenait en masse à la ville. Là, on se repimpait, et la véritable fête commençait. Le cortège faisait encore une fois le tour de la Grand' Place, chacun ayant sa dame au bras, le roi sous le drapeau et musique en tête.

Naturellement, c'était une occasion de boire et de manger, de jaser et de badiner sans fin. Ceux qui savaient déjà l'his-

Digitized by Google

toire y ravivaient leurs souvenirs de la vieille liberté des gens du Ditmarsch : de leurs héros, de la bataille de Hemmingsted contre le roi Hans de Danemark et la bande noire de l'écuyer Slenz, et surtout de Wolf Isebrand et de Kumpen de Worn ! Ceux qui l'ignoraient — nous tous, les enfants, — l'apprenaient de leurs parents et de leurs maîtres (car l'école nous montrait aussi le passé), et les espions danois, s'il y en avait déjà, pouvaient rapporter des histoires suspectes à Copenhague.

Moi, je ne pouvais m'empêcher de penser à Wolf Isebrand quand je voyais marcher sous le drapeau Paul Rasmus, roi de la fête. Un vrai héros ! tel il m'apparaissait, avec sa large poitrine et ayant à son côté Blanche du boucher, comme la plus belle fille du bourg. Si Blanche avait porté le drapeau, toute la ville aurait couru sus aux Danois.

Quant à la danse et au banquet, les plus grands gardaient ces plaisirs pour eux.

Ce jour-là était réservé aux gens de la ville. Le mardi et le mercredi suivants, des figures étrangères arrivaient au marché aux chevaux. Quand nous étions enfants, il nous semblait que la foire ne finirait jamais et qu'on aurait toujours à se repaître les yeux de choses nouvelles, comme joueurs d'orgue, orchestres ambulants, montreurs d'ours, que sais-je encore ?

Cette année-là, on y remarqua un homme, — non qu'il se montrât pour de l'argent ou pour le plaisir d'autrui, mais parce qu'il frappait tous les yeux. Je le voyais sur la Grand' Place, comme quelqu'un qui se promène, regardant tout, n'ayant au fond rien à faire, rien à acheter, rien à vendre. Il était jeune ; je le trouvais admirablement beau, sans me permettre de le dire ; mais tout gêné, en le suivant et rougissant pour lui de ce qu'il fût si exposé aux regards. Personne ne le connaissait. On disait qu'il était arrivé de quelques jours, et logeait à l'*Hôtel des États*, le premier du bourg. Les gamins lui avaient tout de suite trouvé un nom : ils l'appelaient Peau d'Ours, à cause de la fourrure qu'il portait. Quand il passait, les jeunes garçons le suivaient des

Digitized by Google

yeux, les jeunes filles riaient, babillaient, et l'on ne tarda pas à raconter que c'était un homme riche qui avait voyagé beaucoup, même jusqu'à Paris. Cela expliquait sa façon originale de s'habiller. A Paris, tout le monde s'habillant ainsi, personne ne s'en étonnait. De la fenêtre de l'hôtel, il avait regardé passer le cortège de la fête du coq et avait interrogé l'hôtelier sur tout le monde. L'hôtelier était d'un autre avis sur lui ; il n'en disait mot, mais il montrait le nord, de façon à faire entendre qu'il songeait à un Danois, venu de Copenhague, quelque chose comme un ministre ou un espion. Très égal à lui, du reste, si l'homme payait bien ! Et il payait recta.

Il était resté encore quelques jours après la foire. La ville lui plaisait, disait-il, et surtout l'*Hôtel des États*. Un hôtel comme il y en avait à peine un à Paris, disait-il encore, surtout si l'on songeait à la belle vue qu'il avait sur la Grand' Place, et qui n'avait pas sa pareille dans la moitié du monde. Tous les habitants du bourg le croyaient sur ce point.

Les gens lui plaisaient aussi. Il s'était promené le soir de la foire. C'était bien, c'était gentil, il l'avouait. Et quels beaux brins de fillettes !

Naturellement, aux jours de foire, on dansait partout où on trouvait place. On l'avait vu partout, commandant un verre, buvant sa chope, regardant tout le monde comme s'il avait à passer une inspection ou à chercher quelqu'un; puis, disparaissant, pour recommencer plus loin. Il avait disparu de même de la ville, et les vieilles mères et commères en avaient eu long à causer de lui jusqu'à ce qu'il fût oublié. Mais, avant cela, Dieu sait ce qu'elles imaginèrent ! Il avait surtout plu au sexe, et, si quelqu'un se fût avisé d'en faire un prince russe, on l'aurait cru sur parole. Certes, il y avait bien en lui quelque chose d'un prince. Le cireur de bottes de l'*Hôtel des États* avait trahi qu'il portait des bottines à lacets, chaussures que les filles du bailli seules se permettraient à peine et dont un homme se servait aussi peu que d'un corset. Et qui savait s'il n'avait pas aussi un corset? Il était mince de taille comme une fillette, et partout, à ses chemises,

Digitized by Google

et où donc encore, il avait des boutons d'or, des épingles d'or, à ce que disait aussi le garçon de l'hôtel.

Est-ce que ce beau monsieur avait quelque affaire avec Blanche Kross? La plus aventureuse imagination de vieille commère n'y aurait pas songé. Aussi peu, sans doute, que le duc de Glucksburg, qui, lui aussi, l'avait regardée lorsqu'il avait traversé le bourg. En passant rue d'Est, il lui avait ôté son chapeau et s'était retourné plusieurs fois sur elle. Toute la commune en avait été fière.

Ce jeune homme, à son tour, l'avait vue, sans doute dans le cortège défilant sur la Grand'Place. Peut-être ensuite l'avait-il cherchée les jours suivants à la foire; mais il ne l'avait pas trouvée, elle n'y allait point.

Cependant, quand on parlait de l'inconnu, on pensait à Blanche du boucher, et quand on parlait de Blanche Kross, on pensait au jeune homme, comme s'ils étaient déjà inséparables. Eh bien! si c'était un prince, nous avions une princesse pour lui. On n'eût pas ôté cette idée de la tête des gens, ni de la mienne. Et si j'avais eu à dessiner un mari pour notre madone, je savais exactement comme il serait fait.

Ainsi vont les choses : c'est un malheur ou d'un mauvais augure d'être fait autrement que les autres. Défaut ou qualité, c'est égal, on vous harcèle, on vous hache en pièces, on vous abîme si vous n'êtes pas sainement et fortement bâti. Il en est des hommes comme des oiseaux : lâchez de sa cage un serin jaune d'or, les moineaux vont le poursuivre jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue et crève. Et il ne doit pas y avoir plus de mauvais vouloir chez la bête que souvent chez l'homme.

Blanche Kross était notre bel oiseau doré.

A l'est du bourg, près du pré communal, se trouvait un établissement appelé la Salle aux Tambours. C'était là, disait-on, que s'exerçaient les tambours, au temps de la domination russe. La maison était isolée; une famille de teinturiers l'habitait. Leur métier demandait de la place, et ils en avaient, à l'intérieur dans les chambres, au dehors sur le pré et dans la cour, de quoi suspendre les étoffes teintes ou mises à neuf.

Digitized by Google

Encore un endroit, une maison, une famille comme les jeunes gens en cherchaient alors, puisque les guinguettes du dimanche n'étaient pas encore de mode ! Là on trouvait des garçons, des adolescents et, parmi les ouvriers teinturiers, des hommes bien élevés. La teinturerie alors, n'étant pas devenue une usine, était encore une sorte d'art, qui exigeait de l'ouvrier et du maître plus que la plupart des autres métiers. Dans la meilleure société, un teinturier faisait bonne figure, et il arrivait de Suisse ou de Vienne des artisans sachant graver une planche d'impression et placer un mot, chanter, jouer de la guitare. Un bon teinturier était toujours vêtu convenablement.

C'est en de pareilles maisons, en de tels cercles que fonctionnaires, instituteurs, avocats se cherchaient une petite femme. Blanche Kross allait aussi à la Salle aux Tambours, chez les teinturiers. On n'y faisait pas bombance, mais on s'amusait. De temps en temps, un bol de punch flambait sur la table, on chantait en rond, puis venait une petite sauterie, et jeunes et vieux y prenaient plaisir.

Paul Rasmus avait grandi, pour ainsi dire, avec Blanche du boucher. Au fond, il n'était pas fait pour cette société ; mais, chose étrange, ne sachant guère causer, il y avait pénétré grâce à son chant. Il était toujours aux trousses de Blanche, on le savait ; là où elle passait, il cherchait à avoir quelque chose à faire. Pour elle il se serait fait tuer, et pour elle aurait rendu peine jusqu'à en mourir, on le savait aussi. Ce qu'alors on appelait chanter, il le faisait à merveille, connaissant toutes les romances en vogue; quand il chantait du plein de sa large poitrine, c'était un tout autre homme. Et alors il ne grasseyait ni ne zézayait.

Il avait ainsi lié connaissance avec le fils du teinturier, et on l'admirait quand un des garçons de la fabrique l'accompagnait sur la guitare.

Nous, gamins, nous écoutions, en dessous de la fenêtre, et regardions à travers les fentes des stores. Là, Blanche Kross était assise, et Paul Rasmus chantait comme s'il ne chantait que pour elle, nous le voyions bien !

Digitized by Google

C'est dans une de ces réunions qu'un soir était entré l'inconnu. Par quelle porte? Est-ce que les routes manquaient, et le teinturier n'avait-il pas des marchandises à vendre et une fille à marier? Nul n'en savait rien. Pourquoi y venait-il? tout le monde le savait. Pour Blanche Kross il se serait ouvert des chemins autrement difficiles.

Aussitôt, le bruit en courut la ville comme un incendie. Oh! ce n'était pas la première fois qu'on le voyait. On se rappelait l'avoir aperçu aux remparts, à Hogenheid, à Wessel, à Weddingsted, dans tous les villages d'alentour, dans toutes les rues du bourg, comme s'il voulait tout espionner. Et sans doute, les occasions ne lui avaient pas manqué de se rencontrer avec elle et avec ses vieux amis.

Il y avait du vrai là-dedans. Un jour, j'avais entendu mon grand-père, pensif, parler avec Blanche du boucher; elle regardait encore dans notre chez-nous par la fenêtre et avait les joues extrêmement rouges.

« Blanche, tes dents tiennent ferme, ne perds pas ton cœur. »

A quoi elle avait répondu d'un air aimable qui m'avait frappé :

« Le perdre! non! pour sûr, grand-papa!

— Garde-le donc, alors, Blanche.

— Je ferai ce que je pourrai, » avait-elle dit.

Mais maintenant on glosait de l'inconnu, comme si c'eût été un vautour poursuivant l'oiseau d'or. Autrefois, on en avait fait un prince; aujourd'hui on eût voulu le rabaisser jusqu'au saltimbanque, s'il n'avait pas été pour cela trop fier. Car il était resté inconnu et se tenait sur la réserve, sans se laisser approcher.

Il revint. Je fus presque effrayé de le voir. C'était tout à fait l'homme que nous avions suivi; mais néanmoins il était tout autre; et beau, depuis les bottines, à lacets sans doute, jusqu'à la tête et la redingote, comme s'il voulait se montrer pour de l'argent.

Il traversait tranquillement le marché, en homme qui se promène, et tout le monde s'arrêtait, le regardait, prêt à se le montrer au doigt.

Digitized by Google

Pour la dernière fois, j'avais affaire avec mon pasteur et mes numéros de chœurs, dans le temple. Qu'allais-je devenir? Cela me trottait souvent par la tête, sans doute par la raison que j'étais rêveur de nature. Mais quand je vis Peau d'Ours sans sa peau, j'oubliai tout pour penser à notre madone. Cet homme me semblait plus étrange que jamais. Pendant qu'il marchait si tranquillement, je croyais voir suspendue à ses côtés la destinée de trois vieillards et de trois jeunes hommes. Et qui n'eût songé à ses pères et aux Rasmus? Il me semblait entendre Paul bégayer, puis entonner une chanson où tenait sa vie.

Mon service me forçait d'entrer à l'église, et l'habitude me fit monter au clocher. Etais-je dans cette saison de la vie où l'enfant a des visions et voit des spectres en plein soleil? Cela me fit cet effet, car je me hâtais sous les cloches, comme si elles allaient se décrocher et m'engloutir; le grand balancier de l'horloge, comme s'il annonçait l'inévitable éternité, faisait un si terrible bruit, allant et venant, qu'on osait à peine passer à côté.

Alors, du haut de la vieille galerie de la tour, que je connaissais si bien, je regardai, en bas, les rues, les moulins, les cheminées, la Grand'Place. Je ne sais pourquoi j'étais si mélancoliquement triste. Etait-ce parce que bientôt je ne reviendrais plus dans la tour et que le vieux servant original y grimperait avec un autre garçon remonter l'horloge et sonner l'office artistement, au coup d'une heure? Mes regards plongeaient sur les gens du marché comme pour en prendre congé. Ici, des charrettes de blé ou d'orge. Là, dans l'allée, de jolies paysannes avec leurs paniers de beurre et d'œufs; ensuite des vendeuses de crabes, accroupies. Ailleurs, depuis les bijoutiers jusqu'aux forgerons, les boutiques richement remplies, toutes bien connues. Je voyais les gens monter et descendre, vendre et acheter, et juste en dessous de moi la rangée d'étaux des bouchers, ayant encore au bout l'oncle Théodore et l'oncle Hans.

Mais quelle masse de gens s'agitait au milieu, comme si quelque chose tournait et roulait sous leurs yeux! Nul cri

Digitized by Google

n'arrivait jusqu'à moi, mais je voyais des bras se lever et parmi les têtes que je reconnaissais se trouvait Blanche Kross.

Mais quoi encore? Qu'était-il arrivé? On se dispersait maintenant. Un groupe suivait Paul Rasmus. Il était en manches de chemise et avait quelque chose à la main. Un autre groupe emportait un homme. Et je voyais la tête blonde de Blanche Kross penchée; c'était tout.

Quand je fus en bas, la place était vide. Mais j'entendis bientôt raconter que Paul Rasmus s'était jeté sur l'étranger qui causait avec Kross et Théodore, et quand Blanche était arrivée comme de coutume, il avait empoigné l'inconnu comme il saisissait un bœuf. La bagarre fut terrible. Ils avaient lutté à la vie, à la mort, et quand Paul Rasmus s'était senti sur le point de trouver son maître, il avait tiré son couteau de boucher et l'avait planté dans la poitrine de l'autre. Le coup était-il mortel? Dieu le savait.

Quel tumulte! Les uns couraient par-ci, les autres par-là. La place était comme sous un grand vent qui emporte les feuilles : les gens s'y éparpillaient dans les rues ou dans la campagne.

Je rentrai à la maison. Le bourg était en émoi. On ne savait si on veillait ou rêvait, si on vivait ou quoi donc? Le soir, on apprit que la blessure n'était pas dangereuse et que le blessé était hors de danger. Paul Rasmus s'était enfui. Vers Hambourg ou Brême? Dieu savait où. Ses frères ne disaient rien et ne répondaient pas aux questions.

Je regardais Blanche du boucher avec des yeux plus curieux que jamais. On ne voyait rien en elle. Comme toujours, belle, elle traversait la place avec son petit panier; comme toujours, Théodore Rod la saluait, et, au retour, le grand chien noir bondissait à sa rencontre.

A peine guéri, le jeune étranger était parti. Enfin, on savait qu'il était fils d'un riche paysan des terres d'Eidersted.

La première fois que Blanche Kross regarda encore par notre fenêtre, le vieux grand-père lui cria :

« Je ne suis pas content de toi, Blanche. »

Digitized by Google

Y avait-il quelque chose de particulier dans ce que disait ou pensait le vieillard? Blanche ne répondit pas, fit un demi-tour, entra par la porte et dit avec la même figure, où ne rayonnait que la beauté :

« Grand-papa, je ne puis pas faire autrement.

— Comment! pas pouvoir! dit-il.

— Non, dit-elle. La nature m'y force.

— Eh quoi! la nature! dit le vieux, fâché et ôtant son bonnet de coton rayé bleu et blanc. Vous en parlez tous maintenant! Dis plutôt une fine figure rosée et des manières de gentilhomme.

— Non, père! je ne puis faire autrement.

— Mais s'il y a de l'orage et que cela tourne à mal?

— Alors, je me noie avec lui.

— Et les vieux?

— Dieu leur viendra en aide, je ne puis autrement. »

Sur ces mots, elle quitta pour la dernière fois notre chambrette, pour traverser la Grand'Place et se laisser faire fête par le grand chien, accouru à sa rencontre.

Nous deux, nous la suivions des yeux par la fenêtre.

Peu de temps après, un mariage modeste, pour ne pas dire secret, avait lieu, et Blanche s'en allait, avec son mari, à Tunning, disait-on, où ils avaient loué un appartement; car sa famille n'était pas satisfaite : étant si beau garçon, il aurait pu faire un plus beau mariage, et sa fortune ne lui permettait que de louer, à la prochaine occasion, une ferme.

Et les trois vieux qu'elle laissait seuls derrière elle? Ah! je l'ai dit déjà, la génération d'alors savait mieux que nous supporter le malheur. Ol, d'ailleurs, mourut bientôt. On disait qu'il n'avait pu survivre, grand Dieu! Je le crois, car je l'ai entendu répéter tant de fois et par tant de gens, et c'était bien en situation.

Les deux survivants vécurent ensemble et tinrent ensemble une boucherie. Ils se disaient en parlant d'elle : Chacun, une fois dans la vie, veut devenir son maître; la nature est ainsi faite, et c'est la commune destinée.

Que de fois, dans l'abattoir de Théodore, je les ai vus

Digitized by Google

tuer un veau avec tout le déploiement de façons qu'eût exigé un bœuf de première force. On le pendait, on le débitait, l'abattoir était balayé, lavé avec soin. Les dalles de pierres rougies reluisaient. Puis le café chantait dans la bouilloire. Les deux amis s'attablaient, trempaient leurs tartines dans la boisson chaude, s'en donnaient comme d'un régal de gourmet, et causaient. Leur forte voix avait baissé, on ne les entendait plus précisément éclater de rire. Mais si souvent que je les ai vus, je n'ai jamais remarqué en eux des traces de chagrin.

Il y a des gens qui vivent du passé. Ils étaient de ceux-là. Nous autres, nous en aurions pour un jour, au plus pour une année, puisque tout s'enchaîne et qu'aujourd'hui continue hier, et l'année nouvelle, l'année qui s'achève. Pour eux, leur vie passée était close, ne leur laissant ni lendemain, ni espérance. Ils en vivaient uniquement.

Ils restaient assis ensemble, courbés, mais non muets; pauvres, oui; tristes, non. Ils causaient de leurs voyages dans les polders, à Izehoe, de leurs affaires d'autrefois, de la mort de tante Greete et comme quoi elle n'avait pas eu le temps de faire son testament, de la femme de Kross, qui, étant jeune, avait été belle, belle comme Blanche.

Elle avait laissé une petite somme, que Blanche avait grossie de ses épargnes. Mais ses épargnes, jointes à celles de son mari, n'étaient pas lourdes. Tout y passa lorsqu'ils trouvèrent une petite ferme dans le Jutland; car il fallut la remettre à neuf. En Jutland! cela les éloignait encore davantage et, pour de vieilles gens, autant dire qu'elle était sortie de ce monde. Et ils causaient d'elle comme de tous les autres qui n'étaient plus et avec qui ils continuaient à vivre.

A quelques années de là, je retrouvai Théodore seul. Kross, à son tour, avait disparu. « Il n'a pas beaucoup souffert, me dit Théodore, pas plus que Hans Ol-grand-Dieu. » Et il priait le Ciel qu'il en fût pour lui de même. C'était un beau vieillard que Théodore Rod. Sa figure avait un caractère de paix et de satisfaction comme on n'en voit plus. On eût dit que la joie et la souffrance s'y harmonisaient. Il ne tuait

Digitized by Google

plus. Il mangeait chez des amis. Les deux frères Rasmus prenaient soin de ses vieilles hardes. Et lui se promenait placidement et restait tout le jour encore sur pied.

Quand je le quittai, j'entendis encore des cris d'enfants qui l'appelaient : Théodore ! Théodore ! Et il saluait de la tête, gravement, comme dans une circonstance solennelle.

Bientôt après, on le trouva dans son lit, endormi pour ne plus se réveiller.

Son dernier souhait avait été accompli : il n'avait pas souffert.

Digitized by Google

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE MODERNE.

LE CHEMIN DE FER DE PANAMA ET LE CANAL DE SUEZ.

L'antiquité se glorifiait de *Sept merveilles* d'architecture et de sculpture, consacrées par l'admiration des peuples, dont il ne nous reste que les Pyramides d'Egypte et dont la plus utile était le phare d'Alexandrie. La seconde moitié du XIX^e^ siècle ne léguera aux générations futures ni des colosses de Rhodes, ni des Jupiter Olympien de Phidias. Mais elle se recommandera à leur reconnaissance par sept œuvres colossales, jugées impossibles la veille, dont le principal caractère est leur utilité universelle et qui doivent prendre place, à plus juste titre que les jardins suspendus de Sémiramis et le mausolée d'Artémise, parmi les plus merveilleuses créations du génie humain.

Ce sont, dans l'ordre de leur réalisation presque parallèle, accomplie coup sur coup :

Le chemin de fer interocéanique de Panama (1851-1855);

Le canal maritime de Suez (1854-1870) ;

La percée du Mont-Cenis (1857-1870) ;

La perforation du Saint-Gothard (1872-1880);

Le chemin de fer transcontinental du Pacifique (1862-1869);

Le chemin de fer des Andes péruviennes (1869-1875);

Et la coupure de l'isthme américain, par Panama ou par Nicaragua, en cours d'exécution ou de préparation.

Ce n'est pas qu'avant cette date presque *fatidique* de 1851 les ingénieurs des deux mondes n'eussent réalisé bien des travaux extraordinaires. De nombreux réseaux de chemins de fer couvraient déjà l'Europe et l'Amérique. Les

Digitized by Google

Etats-Unis possédaient, en outre, depuis 1820, le réseau des canaux Érié reliant les grands lacs à l'Hudson, qui ont commencé la fortune de New-York. Amsterdam avait son canal du Nord et l'Ecosse son canal calédonien. Stephenson venait de jeter, de la côte d'Angleterre à l'île d'Anglesey, ce fameux *Britannia-Bridge*, aussi prodigieux que le colosse de Rhodes, sous lequel passent les vaisseaux toutes voiles dehors, tandis que les wagons s'engouffrent dans les deux tubes noirs et béants de son tablier. Les creusements de tunnels et les tranchées de montagnes ne se comptaient plus. La hardiesse des ponts suspendus et des aqueducs de centaines de kilomètres n'étonnait plus personne. Mais, ce n'étaient là que des œuvres d'un intérêt limité, particulières au pays qui les entreprenait, et sans influence sensible sur la civilisation générale. Toutes les grandes nations de la première antiquité en avaient accompli de pareilles.

Il était réservé à notre demi-siècle, et c'est là sa grandeur exceptionnelle, de ne tenir compte ni des frontières de la politique, ni des barrières de la nature. Les sept entreprises que nous venons d'énumérer se signalent par ce double caractère, qu'elles suppriment à la fois l'isolement physique et l'isolement moral des continents et des peuples. Ce sont, avant tout, des œuvres internationales. Elles ont inauguré, avec le principe de la neutralité des grands passages, dont l'extension à tous les petits Etats rendrait peut-être la guerre impossible, cet ensemble de mesures et de conventions récentes telles que celles de l'Union monétaire et de la propriété industrielle, qui doivent un jour, si le génie du mal ne s'y oppose pas, unifier la loi et solidariser les intérêts de toute l'Europe. C'est à ces titres divers qu'elles méritent une place à part dans l'histoire économique de notre temps.

Chacune de ces créations compte, d'ailleurs, ses héros modestes, qu'il est bon d'opposer aux héros bruyants de la destruction, trop ménagés encore de nos jours. Toutes ont traversé de douloureuses péripéties. Toutes ont exigé, pour être menées à bonne fin, un courage et des efforts plus dignes de mémoire que ceux des champs de bataille. Ce sont de

Digitized by Google

grandes victoires, vivement disputées, mais pures de sang humain, quoique achetées souvent au prix de nombreuses vies ; victoires plus fécondes surtout en progrès de tout genre que celles d'Austerlitz et d'Iéna. Elles témoignent de ce double fait consolant que les hommes ne manquent jamais aux *desiderata* de la civilisation et que la science leur ménage des ressources inépuisables pour vaincre les forces aveugles de la nature. Les transformations soudaines qu'elles ont opérées nous permettent enfin d'entrevoir ce que pourrait être le monde moderne s'il était libre de s'épanouir en toute sécurité. En les résumant à grands traits dans cette étude, nous embrasserons en quelques pages tous les prodiges de l'activité universelle depuis un quart de siècle. C'est un tableau plus rassurant que celui de la politique contemporaine.

I

La première en date de ces créations exceptionnelles, le chemin de fer de Panama, commencé en 1850 et terminé en 1855, est une œuvre exclusivement américaine, accomplie sans aucun concours du vieux monde et presque à son insu. L'Europe était alors trop occupée de ses propres affaires pour songer à répandre son activité et ses capitaux au dehors. Elle venait de subir les deux révolutions successives du 24 février et du 2 décembre. Elle avait été secouée jusque dans ses profondeurs par les problèmes menaçants du socialisme et par les insurrections de l'Allemagne et de la Hongrie. Entraînée plus tard dans la guerre de Crimée par les prétentions de la Russie, elle avait dû concentrer toute son attention et toutes ses forces sur cette question d'Orient, si grosse encore de tempêtes pour l'avenir. Le travail lointain de la spéculation américaine sur l'isthme occidental passa complètement inaperçu. Personne ne se douta surtout des conséquences, bien autrement importantes que celles de la prise de Sébastopol, qu'il devait avoir dans l'ordre économique ; et le chemin était ouvert depuis plusieurs années.

Digitized by Google

qu'on n'avait pas encore compris son immense utilité de ce côté-ci de l'Atlantique.

Et pourtant sa construction n'avait été que le dénouement d'un ensemble de travaux et d'études auxquels l'Europe avait largement participé. Ce n'était pas un railway qu'on avait rêvé d'abord sur ce seuil étroit de l'isthme américain, c'était un canal et même un canal à écluses. Le tracé de Panama était, de temps immémorial, l'une des solutions en présence pour réaliser le vœu séculaire de l'Amérique espagnole. Bolivar l'avait fait étudier, dès le lendemain de son affranchissement, par un ingénieur anglais, M. Lloyd, qui, le premier, mesura la hauteur de la petite Cordillère, dont le relief forme la moitié du massif de l'isthme. Il s'était même constitué en France, dès 1838, une compagnie d'exécution que patronait Alex. de Humbold et qu'encourageait la faveur publique. Cette question du canal interocéanique, aujourd'hui noyée dans les préoccupations dévorantes de la politique, était alors l'objet d'un intérêt universel, comme le fruit naturel de l'émancipation des républiques sud-américaines. Le congrès de Panama (1825), auquel assistaient plusieurs représentants des Etats européens, l'avait mise au premier rang de ses délibérations, et sa solution paraissait si prochaine, qu'un célèbre archevêque de Malines, M. de Pradt, écrivait en 1826 : « La liberté va enfin ouvrir une porte que l'intérêt particulier de l'Espagne avait maintenue fermée jusqu'ici : l'univers sera redevable à l'indépendance de l'Amérique des avantages d'une nouvelle route commerciale, dont elle eût été éternellement privée sans elle. »

Cette porte n'est pas encore ouverte. Mais le chemin de fer qui la remplace depuis bientôt trente ans a été inspiré par le résultat de toutes les études faites sur l'isthme et notamment par celles de M. Napoléon Garella, en 1843. M. Garella avait constaté, après dix-huit mois d'explorations qui lui ont coûté la vie, que le canal n'était possible qu'en creusant un tunnel de 5,000 à 6,000 mètres de longueur à travers le massif de la Cordillère. Il n'en fallait pas davantage pour

Digitized by Google

faire renoncer à l'entreprise. L'idée du chemin de fer a prévalu, dès lors, sur celle de la tranchée. L'un des collaborateurs de M. Garella avait même essayé de la faire adopter en France dès 1845, et c'est à la suite de son insuccès que les Américains du Nord s'en sont emparés pour jeter enfin, avec leur audace accoutumée, le rail de 72 kilomètres qui relie Colon à Panama.

Vu sur une carte, ce n'est qu'un petit sillon noir, presque imperceptible, tiré d'un océan à l'autre au point le plus resserré de la langue de terre qui rattache les deux colosses du nord et du sud de l'Amérique. En fait, c'est la grande entrée de l'immense bassin, de 4,000 lieues de longueur, du Pacifique et le trait d'union des deux hémisphères. Aucune autre opération de ce genre n'a eu des conséquences aussi subites et aussi importantes. Il n'a coûté qu'environ 50 millions et il a mis en mouvement des milliards. Construit, d'ailleurs, dans un pays sans habitants et sans ressources, et dans des conditions d'insalubrité telles que, si l'on en croyait la légende locale, il y aurait un cadavre sous chacune de ses 72,000 traverses, c'est une des victoires industrielles les plus glorieuses, mais aussi les plus meurtrières de notre temps.

La partie de l'isthme qu'il traverse avait été, depuis Nunez de Balboa, le point de communication préféré entre les deux océans. C'était là que passaient, en caravanes armées et à des époques régulières, les courriers et les trésors des colonies espagnoles du Pacifique, pour aller s'embarquer sur les gallions de Porto-Bello. L'isthme, d'abord occupé par de nombreuses tribus indiennes, s'était rapidement dépeuplé, au contact des *conquistadores*. La forêt vierge l'avait alors complètement envahi, et l'abondance des eaux qu'elle attirait, transformant toutes les terres basses en marécages, l'avait rendu presque inhabitable pour la race blanche. D'après un rapport officiel du XVIII[e] siècle, il mourait chaque année de 1,000 à 1,500 hommes dans les seuls équipages des navires qui touchaient à Nombre de Dios, situé à l'embouchure du Rio-Chagrès, par où l'on pénétrait dans l'intérieur. On

Digitized by Google

jugera, en outre, des difficultés du parcours par ces deux faits, que Balboa, l'intrépide aventurier qui, le premier, reconnut l'océan Pacifique, alors appelé la mer du Sud, avait mis vingt-six jours pour arriver de Porto-Bello en vue de cet océan, et qu'un siècle et demi plus tard, il fallut encore dix jours au flibustier Morgan, le plus audacieux et le plus infatigable des hommes, pour franchir la distance bien moindre de Chagrès à Panama.

Le transit, cependant, s'était régularisé pour répondre aux besoins du commerce de l'Espagne avec les côtes occidentales de l'Amérique et avec les îles Philippines. On sait que la chaîne des Andes, après s'être épanouie en massifs énormes dans toute la largeur de l'ancienne Nouvelle-Grenade, aujourd'hui la Colombie, se rétrécit et s'abaisse tout à coup en entrant dans le resserrement de l'isthme, où elle ne forme plus qu'une petite sierra, de 200 à 300 mètres de hauteur moyenne, beaucoup plus rapprochée du Pacifique que de l'Atlantique. Cette sierra donne naissance, sous la latitude du railway actuel, à deux rivières coulant en sens inverse : le Chagrès et le Rio-Grande, dont la première est navigable depuis son embouchure jusqu'à un point nommé Crucès, éloigné seulement de cinq lieues de Panama. On mettait ordinairement quatre jours pour remonter le Chagrès dans des *bongos* indiens creusés dans un tronc d'arbre ; puis, avec des mulets tenus en réserve à Crucès, on franchissait la Cordillère sur une route pavée qui aboutissait au Pacifique. C'est en suivant ce chemin que les académiciens français commencèrent la grande expédition scientifique de 1740, qui a illustré le nom de La Condamine. Rien ne pouvait leur donner une image plus saisissante des splendeurs de la nature tropicale que cette pénétration dans l'isthme par un fleuve ignoré, perdu sous des entassements de forêts séculaires. Le Chagrès, dont les eaux limoneuses, d'un jaune intense, font penser au Phlégéton du Tartare, coule lentement et silencieusement entre deux murailles de verdure souvent impénétrables, en dessinant des méandres qui semblent toujours s'enfoncer dans des abîmes plus profonds.

Digitized by Google

Les crocodiles y abondent, comme dans toutes les rivières du centre de l'Amérique. Mais ce qui le rendait surtout redoutable pour les passagers, c'est le voisinage des marécages pestilentiels dont il est bordé dans la partie inférieure de son cours. Crucès, où la spéculation américaine avait élevé un certain nombre de maisons de bois pour abriter et restaurer les voyageurs, devait son nom à la multiplicité des croix qui en signalaient les approches. C'était un cimetière, aujourd'hui disparu sous les envahissements de la végétation, mais où, pendant trois siècles, des milliers d'aventuriers, en quête d'une rapide fortune, ont vu leurs rêves s'éteindre en quelques heures avec leur vie, sous les coups d'une fièvre putride engendrée par les miasmes de la route.

C'est pour remplacer par un railway ce transit primitif, si dangereux à la fois et si insuffisant, qu'une compagnie s'était constituée à New-York en 1848, sous la présidence d'un simple écrivain, M. John Stephens, et avec le concours financier d'un capitaliste à larges vues, M. Aspinwall. Elle avait été précédée dans cette voie par une compagnie française qui, dès 1847, avait sollicité et obtenu du gouvernement néo-grenadin la concession de ce chemin. Mais un des articles de cette concession exigeait, sous peine de déchéance, le versement, dans l'année, d'un cautionnement de 600,000 francs. La crise provoquée par la révolution du 24 février ne lui permit pas de remplir cette condition, et le traité fut annulé. C'était l'occasion qu'attendaient les prévoyants Américains qui s'étaient préparés à recueillir son héritage. Dès que l'acte d'annulation leur fut connu, ils se présentèrent chez le chargé d'affaires de la Nouvelle-Grenade à Washington, ayant en mains les 600,000 francs de cautionnement, et ils en obtinrent facilement un traité identique, dont la signature provisoire fut confirmée à Bogota, en 1850, par les pouvoirs compétents. Les principaux articles accordaient à la compagnie six ans de délai pour l'achèvement des travaux, la propriété de tous les terrains libres nécessaires à ses établissements, plus 80,000 hectares à choisir dans les différentes provinces de la république, et l'État ne

Digitized by Google

s'y réservait que le transport gratuit des troupes et des dépêches, une part de 3 p. c. sur le revenu net et la faculté de racheter le chemin à des conditions déterminées.

Les circonstances, dans l'intervalle, étaient devenues infiniment plus favorables qu'en 1847. On commençait à pressentir l'immense mouvement d'émigration qui devait, en moins d'un quart de siècle, créer une grande ville et un État riche et puissant sur les côtes heureuses de la Californie. Des perspectives inouïes jusque-là de fortune rapide s'offraient à toutes les imaginations. L'Europe et l'Amérique en étaient également ébranlées. Les révolutions avortées de l'ancien monde avaient elles-mêmes contribué à grossir le torrent qui se dirigeait vers cette terre promise, à peine connue de nom auparavant. Mais rien n'était prêt pour faciliter l'exode de tous ces affamés de bien-être hâtif. On ne pouvait arriver à San-Francisco, même en partant des ports de New-York et de la Nouvelle-Orléans, qu'en doublant le cap Horn, parce qu'aucun service maritime ne rattachait l'isthme au port californien et que de tels services, exclusivement destinés aux émigrants, ne pouvaient être que la conséquence du chemin de fer. Le chemin de fer en projet était donc l'unique solution du problème posé par la fièvre universelle. Il était urgent que ce passage fût ouvert le plus tôt possible aux flots d'émigrants qui se pressaient dans tous les ports. La compagnie américaine était ainsi puissamment sollicitée à accomplir son œuvre dans les délais les plus courts. Jamais opération de ce genre n'avait répondu à des besoins plus impérieux.

Il a fallu cependant plus de quatre années aux ingénieurs les plus hardis du monde pour franchir ce seuil de 12 à 14 lieues de largeur. L'histoire illustrée de cette campagne, publiée plus tard par la compagnie, représente ces ingénieurs prenant leurs niveaux en plein marécage, plongés jusqu'à la ceinture dans un vase infecte. hantée par tous les reptiles de ces latitudes. On ne comprend même pas aujourd'hui comment le tracé a pu en être fait, dans la première partie de son parcours, à travers les jungles

Digitized by Google

qui le bordent depuis l'Atlantique jusqu'au Chagrès, et qui entourent encore la ville de Colon. Heureusement, il n'y avait guère que le quart du chemin dans ces conditions extraordinaires. Le sol, en s'élevant peu à peu pour atteindre le point culminant de la ligne, rendait son exploration et les travaux ultérieurs plus abordables. Mais il n'en fallut pas moins lutter jusqu'au bout contre des chaleurs accablantes, contre des pluies torrentielles presque quotidiennes, contre les débordements subits des rivières et des ruisseaux qui emportaient des campements entiers et contre cette terrible insalubrité constitutionnelle du pays, qui devait décimer également les ingénieurs et les ouvriers.

Les travaux commencèrent le 15 décembre 1850, sur l'île madréporique de Manzanilla, au fond de la baie de Limon, appelée aujourd'hui Navy-Bay, où la compagnie s'était installée. Cette île devait être réunie au continent par le chemin de fer. Elle est restée le siège de ses principaux établissements, et c'est sur sa côte déserte que fut inaugurée, le 2 février 1852, la ville nouvelle de Colon, où aboutissent aujourd'hui tant de services de navigation. Les Américains lui avaient donné le nom de M. Aspinwall, l'organisateur de la compagnie à laquelle elle devait son existence. Mais le patriotisme exclusif des Colombiens n'en a pas admis d'autre que celui de Christophe Colomb, dont la statue en bronze se dresse sur le bord même du chemin, en face du débarcadère de la malle royale du Southampton, et ce nom a prévalu en Europe, quoique celui d'Aspinwall soit encore en faveur aux États-Unis.

La grande difficulté de la direction était de se procurer une main-d'œuvre assez abondante pour suffire à tous les besoins du travail et assez disciplinée pour se soumettre à l'organisation exceptionnelle réclamée par les conditions exceptionnelles de l'isthme. Non seulement la compagnie avait dû faire venir de New-York tout le matériel de la ligne, le fer et le bois, les pièces ouvrées de ses constructions et tous les approvisionnements de plusieurs milliers d'hommes, mais elle avait été obligée de nourrir elle-même

Digitized by Google

son personnel, de le loger, de soigner les malades et de pourvoir à toutes les installations d'une société complète sous un climat où une hygiène rigoureuse pouvait seule éviter des pertes trop nombreuses. Elle fit appel aux éléments les plus divers, émigrants de l'Europe ou de l'Amérique, Indiens de la Nouvelle-Grenade, coolies de la Chine et nègres de la Jamaïque, et les utilisa selon leurs aptitudes, en payant un dollar par jour le moindre manœuvre et jusqu'à 5 à 6 dollars un mécanicien ou un charpentier habile. On ignore le chiffre réel de ceux qui ont succombé dans cette lutte sans éclat contre un climat dévorant. Plus d'un fils de famille perdu de dettes ou flétri par la justice a dû trouver là une tombe ignorée. La légende des 72,000 cadavres, que j'ai rapportée, est énergiquement repoussée par la compagnie comme une énorme exagération. Mais il paraît que les Chinois eux-mêmes, malgré leurs habitudes d'ordre et leur sobriété caractéristique, ont été cruellement éprouvés, et que le fléau n'a épargné que les neo-grenadins, déjà acclimatés, et les nègres, réfractaires par leur constitution aux influences paludéennes. Ces derniers sont encore employés à toutes les réparations et à tous les services matériels de la ligne. Ce sont les seuls ouvriers de la compagnie. Ils sont, en outre, les plus précieux auxiliaires de la population commerçante. Ils remplissent les rues de Colon de leur activité infatigable, plus docile que celle d'aucune autre race, les Chinois exceptés; et leur invulnérabilité leur permet de vivre au milieu des jungles qui entourent la ville, dans des maisons en bois bâties sur pilotis, auxquelles on ne parvient que par des passerelles de planches et qu'aucun Européen ne pourrait habiter impunément.

De Colon, le chemin se dirige droit sur le Chagrès, dont l'embouchure est à 7 milles au-dessus de l'île de Manzanilla, à travers un bras de mer aujourd'hui comblé et des marécages qui se prolongent jusqu'à 14 kilomètres du point de départ. Ce sont 14 kilomètres de pilotis sur lesquels le rail a été d'abord simplement posé, en attendant qu'on pût le consolider par des remblais. Arrivé à la première station, celle de

Digitized by Google

Gatun, la bande de fer traverse une rivière du même nom et poursuit sa route sur la rive droite du Chagrès, jusqu'à un point appelé Barbacoas, où elle franchit le fleuve sur un superbe pont métallique dont le rouge ardent se détache vivement des masses de verdure qui l'encadrent. C'est exactement le centre de l'isthme. Le chemin commence alors à monter les premiers gradins de la Cordillère jusqu'à une altitude de 84 mètres, point culminant de la ligne, d'où il descend à Panama par une rampe plus raide, d'environ 60 pieds par mille, pour prolonger ses rails jusqu'au fond d'un embarcadère avancé dans la mer, où se chargent les petits steamers qui conduisent les voyageurs aux grands paquebots du Pacifique.

C'est le 29 janvier 1855 que, pour la première fois, après quatre ans de travaux héroïques, une locomotive, pavoisée aux couleurs américaines, mit en communication les deux villes qui s'ouvraient sur les deux océans. La ligne n'était encore qu'ébauchée ; ses traverses oscillaient sur leurs piliers tremblants ; ses ponts provisoires semblaient autant de défis à la destinée. Mais on passait ; le terrible problème était résolu ; et la magnificence du spectacle faisait oublier tout le reste. Rien n'était plus merveilleux alors que cette traversée de l'isthme dans tout l'éclat de sa parure virginale. Le rail s'engouffrait de temps en temps sous des tunnels de forêts, où toutes les formes végétales du tropique rivalisaient de fraîcheur et de vie intense, pour déboucher tout à coup en pleine lumière au-dessus du fleuve à sillon d'or, qu'il côtoyait un moment, ou sur les revers de vallées profondes dont l'éternelle verdure se prolongeait comme un manteau de velours sombre jusqu'aux limites de l'horizon. Aucune langue ne saurait traduire les perspectives mouvantes qui se déroulaient sous ces entassements de grands bois, vus sous les angles les plus divers, aux scintillements irrisés des rayons lumineux dont ils étaient pénétrés. Aujourd'hui encore, après trente ans de destructions aveugles, on ne peut faire ce voyage de deux heures et demie sans qu'il en reste une vision charmeresse. C'est une partie de plaisir qu'on recom-

Digitized by Google

mence à tout propos, malgré le prix élevé de cette excursion (25 dollars). Il n'y a plus de tunnels de feuillages; toute la route se fait à ciel ouvert; mais les vallées et les collines ont gardé leur physionomie tropicale. Le Chagrès, dont on revoit souvent le cours sinueux, encaissé dans ses berges à pic, attire le regard comme un fleuve infernal. Plus on approche de la Cordillère, plus les courbes que dessine la route développent de points de vue enchanteurs, surtout quand on surplombe, du haut de ce belvédère de collines ondulées, la nappe étincelante du Pacifique. Beaucoup de ces collines affectent la forme pyramidale de tumuli d'un vert tendre couronnés de palmiers ou de candélabres. Toutes les stations sont des paradis, où le confort civilisé s'allie aux splendeurs d'une nature exubérante, et dont les larges vérandas garnies de fleurs encadrent souvent des groupes charmants de femmes et d'enfants en fraîches toilettes. Une de ces stations s'appelle même El Paraiso, et elle en donne l'illusion. Les femmes décolletées à l'indienne, les hommes en blanc, les cases ouvertes, les enfants nus se jouant sur le sol transportent l'imagination dans un rêve de bonheur facile qui a séduit bien des voyageurs européens et qui fait prendre singulièrement en pitié les complications et les formalismes de nos existences tourmentées.

Mais ce qui constitue le mérite unique au monde de ce chemin de fer, définitivement ouvert le 1er mars 1855, et toujours amélioré depuis, c'est qu'il a accompli en vingt années la plus grande révolution économique et sociale de l'histoire moderne. C'est grâce à lui que San-Francisco, hier encore simple *presidio* espagnol bâti sur une mission abandonnée, est aujourd'hui une ville de 200,000 âmes, sans égale en Europe pour l'activité et l'aisance générale, la vie large et heureuse, l'élégance et la beauté des femmes et la mise à la portée de tous des progrès les plus récents de la science. C'est grâce à lui qu'un million de déshérités du vieux monde, devenus subitement la population la plus riche du globe, ont fait de l'État californien, en dépit des violences de ses débuts et de ses injustes mesures contre les Chinois, le type

Digitized by Google

des sociétés futures, exclusivement basées sur la liberté et le travail. Ce sont ses wagons populaires qui, en transportant chaque jour des milliers d'émigrants, ont rendu possibles les prodigieuses transformations dont tout le bassin du Pacifique a été le théâtre depuis un quart de siècle. Cette île déserte de Manzanilla, de 1,800 mètres de long sur 900 de large, où les Américains n'avaient trouvé que des madrépores et des jungles, est, depuis 1855, le point d'attache de dix services maritimes de l'ancien et du nouveau monde, dont les lignes correspondantes rayonnent de Panama sur toutes les côtes du grand Océan. Toute la bordure maritime de la petite ville de Colon n'est qu'une suite de *wharfs*, bâtis sur pilotis, où viennent se ranger, bord à bord, et sans désemparer, les steamers de la malle royale de Southampton, les transatlantiques de Saint-Nazaire et les courriers quotidiens de New-York, dont voyageurs et marchandises passent immédiatement, sans formalités et sans police, dans le train en attente sur la plage même, en face des galeries de sa principale rue. Des flottes entières de magnifiques navires sont venus se souder ainsi aux deux extrémités de la ligne, pour relier à l'Europe toutes les villes échelonnées de San-Franscisco à Valparaiso et décupler les relations du Pérou, du Chili et de la Bolivie avec les marchés de Londres et de Paris. C'est dans la construction et l'exploitation de plusieurs de ces services maritimes que le fameux Vanderbilt, simple batelier à New-York, a commencé son immense fortune, évaluée maintenant à deux milliards. Tout un monde nouveau est sorti ainsi de ce simple tronçon de 72 kilomètres, dont aucun capitaliste de France n'avait voulu se charger, mais qui a donné longtemps plus de 100 p. c. à ses actionnaires et qui a illustré les trois noms de John Stephens, d'Aspinwall et de Georges Totten, son ingénieur en chef.

Chose singulière, ce petit chemin de fer, créé par l'esprit le plus positif du siècle, a réalisé les rêves les plus fantastiques de l'humanité. Ses longs wagons rouges à couloirs, où l'égalité impose la décence, ont abrité plus d'espérances rayonnantes et plus d'activités satisfaites que les réseaux

Digitized by Google

entiers de la grande Allemagne et de la sainte Russie. Ils ont vu, pendant vingt ans, les déguenillés de la veille, anarchistes ou déclassés en Europe, payer en poudre d'or, au retour de la Californie, leurs moindres consommations, et donner l'exemple inattendu d'une société polie, bienveillante, sachant se gouverner elle-même, sans le concours d'aucune autorité. Témoignage éclatant de ce que peuvent le courage et l'énergie dans un pays libre, pourchanger presque subitement les conditions de la destinée humaine.

II

Au moment même où la nouvelle de l'ouverture du railway de Panama parvenait en Europe, on apprenait, de la manière la plus inopinée, que M. de Lesseps venait d'obtenir du vice-roi d'Egypte, Saïd-Pacha (novembre 1854), la concession du canal de Suez. Le second empire s'était présenté comme une ère nouvelle pour les grandes tentatives industrielles. Celle de M. de Lesseps arrivait en temps opportun ; elle obtint de suite le plus favorable accueil. Elle se rattachait, d'ailleurs, à la légende napoléonienne par les travaux de l'Institut d'Egypte, ce qui lui assurait la protection du nouveau pouvoir. Elle avait des précédents, un passé grandiose, une popularité classique, l'avantage de la proximité de son théâtre et des perspectives qu'elle ouvrait aux villes riveraines de la Méditerranée. C'en était assez pour rallier à la fois les imaginations et les intérêts. Aucune entreprise de notre temps n'a rencontré, dès son début autant de chances de succès.

Ce passé grandiose, dont les souvenirs frappaient alors tous les esprits, remontait, en effet, aux plus anciennes indications de l'histoire pharaonique. D'après Hérodote, qui visitait l'Egypte 460 ans avant l'ère chrétienne, un canal du Nil à la mer Rouge avait été entrepris par Nécos, fils de Psammétique, et achevé par Darius, fils d'Hystaspe, quatre-vingts ans auparavant (524-535). « Le canal, dit-il, est ali-« menté par le Nil ; il en est dérivé un peu au-dessus de

Digitized by Google

« Babaste et aboutit à la mer Erythrée près de Pathymos, « ville d'Arabie. Il a quatre journées de navigation de lon- « gueur et assez de largeur pour que deux trirèmes y passent « de front. » Strabon, ordinairement très bien informé, ajoute à ces détails qu'on en attribuait la première création à Sésostris (Rhamsès II), 1535 ans avant J.-C., opinion qui a été confirmée de nos jours par la découverte, dans les ruines d'Abou-Keycheyd, situées sur les bords de cet ancien canal, à l'ouest du lac Timsah, d'un monument commémoratif consacré à Rhamsès-Meiamoun.

Ce n'est donc pas d'hier qu'on a songé à établir une communication facile entre la Méditerranée et les mers de l'Inde. Dès qu'il y a eu des nations commerçantes, elles ont tourné les yeux vers ces régions prestigieuses de l'Extrême-Orient, qui ont été de tout temps la véritable toison d'or des argonautes occidentaux. Sésostris était une espèce d'Alexandre, qui avait fait sortir les Egyptiens de leur vallée natale pour les répandre sur les contrées voisines de l'Asie et leur inspirer le goût des aventures lointaines. Champollion lui a restitué l'honneur d'avoir fondé la magnifique bibliothèque du palais de Thèbes, que Diodore de Sicile attribuait à Osymandias. L'ouverture d'un canal destiné à mettre l'intérieur de ses Etats en relation directe et permanente avec le pays de la soie, de l'or, des aromates, des pierres précieuses, des perles et des plus admirables tissus devait convenir à ses vues ambitieuses. L'Egypte était alors, par ses institutions comme par sa haute civilisation, la sœur de l'Inde brahmanique. De mystérieuses affinités rapprochaient ces deux empires, issus cependant de souches diverses, mais dont les origines se perdaient également dans la nuit des mythologies. L'initiative du grand Rhamsès n'était même probablement qu'un retour à des communications primitives interrompues par des accidents géologiques ou maritimes. La tradition arabe fait remonter le premier creusement du canal à 2300 avant notre ère, sous un des sucesseurs de Chéops. Il ne fallait à l'Egypte qu'un gouvernement régulier et la paix intérieure pour qu'elle fût entraînée à commercer avec les

Digitized by Google

heureuses contrées qui ont tour à tour enrichi Tyr et Sidon, Carthage et la Grèce, Jérusalem elle-même, sous le règne semi-fabuleux de Salomon, et, dans l'ère moderne, Gênes et Venise, le Portugal et l'Angleterre.

Les troubles qui suivirent la chute de la dernière dynastie des Pharaons et la conquête de l'Egypte par Alexandre avaient fait négliger l'entretien du canal de Darius. Il fut peu à peu comblé par les sables. Mais Ptolémée Philadelphe, l'héritier des vues commerciales de l'homme qui avait poussé ses expéditions jusqu'à l'Indus et fondé Alexandrie, s'empressa de le rétablir 260 ans avant J.-C. Plus tard, sous la domination romaine, il fut restauré par Adrien au commencement du second siècle. Puis, abandonné de nouveau à la suite des guerres et des révolutions de l'empire, il tomba enfin aux mains des Arabes, auxquels appartenait de temps immémorial la navigation des mers de l'Inde. Amrou, le nouveau conquérant de l'Egypte, le fit immédiatement recreuser (en 625) pour renouer la chaîne des anciennes relations de son peuple, et le canal demeura en pleine activité jusqu'en 775, où le calife Abou-Giafar El Mansour jugea à propos de l'interdire.

Ce n'était pas sans doute, dans ces temps de simple cabotage des côtes, une œuvre aussi considérable que celle réalisée sous nos yeux pour le passage des plus grands steamers. Mais on aurait tort de ne voir dans la navigation antique que des jonques chinoises. La flotte d'Hannon qui, 800 ans avant J.-C., embarquait 30,000 personnes sur 60 vaisseaux pour accomplir le périple de l'Afrique, se composait de navires au moins aussi importants que les caravelles et les brigantins du xv^e^ siècle. Le canal de Marius avait, au dire de Strabon, une largeur de cent coudées, 72 mètres 70. On a mesuré ses vestiges au centre même de l'isthme, près du lac Timsah, et on a pu constater qu'il avait, sur ce point, un plafond de 90 mètres, enfermé entre des digues de 5 à 6 mètres de hauteur. Nous savons, en outre, par Strabon qu'il recevait des bâtiments appelés *muriophoroi*, d'un tirant d'eau de près de 4 mètres. Pline même lui attribue une pro-

Digitized by Google

fondeur de 8 mètres. Adrien lui avait donné, après sa restauration, le nom solennel de *Trajanus Amnis*. C'était un fleuve, en effet, car il empruntait les eaux du Nil pour son double versant, mais un fleuve puissant, qu'une science aussi vieille que l'Égypte savait utiliser également pour la circulation intérieure et pour la fécondité du sol.

Le canal des Pharaons partait de la pointe la plus avancée de la mer Rouge et s'avançait jusqu'au milieu de l'isthme en suivant les dépressions naturelles des lacs amers et du lac Timsah, comme le fait encore le Bosphore de M. de Lesseps; puis il tournait à l'ouest pour entrer dans l'ancien Gessen de la Bible, aujourd'hui la vallée d'Ouadi-Toumilah, à peine élevée de 2 à 3 mètres au-dessus de la haute mer, et il rejoignait à Bubaste la branche pélusiaque du Nil, par laquelle il débouchait dans la Méditerranée. On a retrouvé ses traces jusqu'à Zagazig, où se voient encore les ruines de Bubaste. C'était donc la branche pélusiaque, maintenant disparue, qui formait le bassin d'alimentation des deux versants. Cette branche partageait alors, avec la branche *canopique*, ainsi nommée de Canope (Aboukir), où elle aboutissait, tout le volume des eaux du Nil, et elle se jetait dans le lac Menzaleh, d'où les navires arrivaient à la haute mer par un passage ouvert près de Péluse. Mais il paraît que, dès le temps d'Adrien, cette distribution s'était notablement modifiée et que la branche pélusiaque n'avait plus la même importance qu'autrefois, car le canal restauré par cet empereur et honoré du nom de Trajan ne suivait l'ancien tracé que jusqu'à la vallée d'Ouadi-Toumilah, et remontait de là jusqu'au-dessus du barrage du Nil, à la hauteur de Giseh, pour obtenir, évidemment, un volume d'eau plus considérable.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre que les civilisations antiques avaient plusieurs fois réalisée et que les Arabes eux-mêmes, aussitôt maîtres de l'Égypte, s'étaient empressés de rétablir était complètement oubliée depuis mille ans, quand un homme d'un génie universel, le Humboldt du XVII^e^ siècle, Leibnitz en fit l'objet d'un mémoire adressé à Louis XIV, qui venait de décréter le canal de Riquet. L'idée était de

Digitized by Google

nature à séduire le « grand roi », toujours avide d'étendre sa gloire et sa puissance au delà de ses frontières. Des instructions furent données en conséquence à l'ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de Nointel, qui devait demander au sultan l'autorisation nécessaire. Mais l'heure n'était pas venue. La négociation échoua. La Turquie d'alors, presque sans relations avec l'Europe occidentale, ne pouvait, de gaîté de cœur, ouvrir son territoire à une entreprise de nature à favoriser des projets de conquête.

Le « grand roi », d'ailleurs, se faisait illusion sur la possibilité de cette entreprise au milieu des complications de son règne et de son temps, dans l'état d'épuisement où la France avait été réduite par ses guerres contre toute l'Europe. Le canal, ne dépendant plus du gouvernement égyptien, ne pouvait dépendre que d'une force internationale, étrangère et supérieure aux rivalités politiques. Il exigeait, en outre, la destruction préalable de la piraterie barbaresque et une sécurité générale qui n'a été obtenue que de nos jours. Les perspectives de guerre sont incompatibles avec l'entente des intérêts généraux de la civilisation. Ni Louis XIV, ni Napoléon ne pouvaient offrir aux capitaux et à la diplomatie des garanties suffisantes. L'expédition d'Egypte de 1799, qui semblait devoir ressusciter, sous la plus vigoureuse impulsion, l'œuvre des Rhamsès et des Ptolémée, lui créa, au contraire, de nouveaux obstacles en justifiant les craintes d'invasion de la Porte et en provoquant l'hostilité de l'Angleterre. Elle n'eut pas même pour résultat de fournir à l'étude de la question des bases scientifiques sérieuses. Le nivellement de l'isthme, ordonné par le général Bonaparte, mais exécuté dans les conditions les plus désavantageuses, sous la menace constante des invasions arabes, n'aboutit qu'à une grossière erreur sur les niveaux comparés des deux mers. La paix seule, la paix continentale et maritime, devait donner, à la fois, aux études leur entière autorité et à la spéculation son essor et ses ressources.

Ce n'est, en effet, qu'au milieu de la paix profonde du règne de Louis-Philippe que le projet de canal, scientifique-

Digitized by Google

ment résolu, est entré dans la phase de la réalisation, et c'est grâce aux espérances de paix universelle provoquées par le mot fameux : « L'Empire, c'est la paix », que M. de Lesseps a pu réunir les concours dont il avait besoin pour ouvrir le nouveau Bosphore.

Les premières études européennes, provoquées par l'école saint-simonienne, datent de 1847. Il s'était formé alors, sous l'impulsion de M. Enfantin, une société préparatoire, composée de trois groupes, français, anglais et allemand, dans laquelle figuraient MM. de Bruck et de Negrelli pour l'Autriche, M. Robert Stephenson pour l'Angleterre et MM. Arlès-Dufour, Bourdaloue et Paulin Talabot pour la France. Le groupe français, chargé du nivellement de l'isthme, confia cette opération à M. Bourdaloue, qui, procédant avec plus de sécurité et avec de meilleurs instruments que l'expédition de 1799, rétablit la vérité des choses sur la différence de niveau des deux mers. Les ingénieurs du général Bonaparte avaient cru constater, par leur nivellement, que la mer Rouge était d'environ 9 mètres plus élevée que la Méditerranée. C'était le renversement de la loi physique de l'égalité de niveau moyen des bassins en communication, et peut-être un grand obstacle au creusement du canal direct. L'opération de M. Bourdaloue débarrassa l'entreprise de cette « vieille erreur » en démontrant qu'il n'y avait entre les deux mers qu'une différence de quelques centimètres, résultant des courants et des marées, plus sensibles dans la mer Rouge que dans la Méditerranée. Première simplification du problème technique, qui faisait du tracé direct une simple tranchée à niveau.

J'ai dit « cette vieille erreur » parce qu'elle paraît avoir été partagée, dans une certaine mesure, par les ingénieurs de l'antiquité. Aristote et Strabon affirment « que les Pharaons et Darius, qui s'étaient promis de grands avantages de la confection du canal, en avaient discontinué le travail après avoir reconnu que la mer Rouge était plus haute que l'Egypte ». Cette considération, d'après Diodore de Sicile, n'avait pas arrêté le second des Ptolémées; mais, le canal

Digitized by Google

achevé, « il avait placé à son extrémité des barrières qu'on ouvrait quand on voulait passer et qu'on refermait ensuite très promptement ». Pline nous donne de ces précautions une raison beaucoup plus satisfaisante que celle tirée de la prétendue surélévation de la mer Rouge : c'est que, l'eau du Nil étant la seule eau potable de l'Egypte, en même temps que la source de sa fécondité, il était naturel qu'on évitât son mélange avec les eaux salées de la mer Rouge qui, déjà dans les hautes marées, pénétraient jusqu'aux bassins des lacs amers.

Quoi qu'il en soit, la question du canal était depuis près de vingt ans l'objectif de nombreuses études, quand M. de Lesseps, qui représentait en Egypte la société préparatoire, profita de ses relations avec Saïd-Pacha pour s'en faire accorder la concession aux conditions les plus avantageuses. Le vice-roi prenait d'avance à son compte toutes les actions qui ne seraient pas souscrites. Il donnait à la compagnie future, outre les terrains bordant le Bosphore à créer, la riche vallée de Gessen, que devait traverser un canal d'eau douce pour aller alimenter toute la ligne. Il s'engageait, de plus, à fournir les ouvriers nécessaires par voie de corvée, et ouvrait à M. de Lesseps un crédit de 50,000 francs par mois jusqu'à la constitution définitive de la compagnie, ne se réservant que 15 p. c. du rendement du canal et la reprise de sa propriété à l'expiration des quatre-vingt-dix-neuf ans de la concession. Jamais entreprise industrielle n'avait été encouragée par de plus généreuses largesses. Ce n'était pourtant que le premier acte d'une lutte qui devait durer douze années.

Le firman du vice-roi avait besoin de la ratification du sultan. Abdul-Medjid, qui régnait alors, était tout disposé à l'accorder. Mais l'Angleterre intervint par l'intermédiaire de son ambassadeur à Constantinople, lord Strafford Redcliffe, caractère intraitable dont le patriotisme se fortifiait de sa haine pour la France. Le sultan, pressé entre deux influences contraires, ajourna sa résolution, puis se montra favorable à l'entreprise, mais n'osa pas la ratifier officiellement. M. de Lesseps, se sentant soutenu par son gouvernement, passa

Digitized by Google

outre, parcourut toute l'Europe pour réunir des concours, fit reprendre l'étude du tracé direct par une commission internationale, composée de sept ingénieurs éminents, parmi lesquels figurait M. Paleocapa, au nom de l'Italie; et, sur le rapport concluant de cette commission, qui fixait à 200 millions les dépenses prévues, il ouvrit, le 5 novembre 1858, quatre ans après la date de la concession, la souscription nécessaire. Toute l'Europe y répondit, même l'Angleterre, pour plus de 5,000 actions. La France avait pris pour elle seule plus de la moitié du capital; la Russie s'inscrivit pour 24,246 actions; la Suisse, pour 460; la Hollande, pour 2,615; la Belgique, pour 324; la Prusse, pour 15; l'Amérique du Nord, pour 5,000, et le vice-roi s'étant engagé à parfaire le complément des 200 millions, M. de Lesseps put mettre la main à l'œuvre.

Mais la jalousie anglaise veillait. Une rivalité d'affaires s'ajoutait à sa vieille rivalité politique. Les Anglais avaient obtenu du vice-roi la concession du chemin de fer d'Alexandrie à Suez, et l'exécution du canal leur paraissait une intolérable concurrence. Toute la presse de Londres se déchaîna contre cette nouvelle expédition d'Egypte. Stephenson lui-même ne craignit pas de compromettre sa grande autorité d'ingénieur en accumulant sur le projet des difficultés imaginaires que l'événement devait démentir. Lord Strafford agissait, de son côté, à Constantinople; et lorsque, vers le milieu de l'année suivante (1859), les travaux étaient en pleine activité, un envoyé du sultan se présenta tout à coup au Caire, portant sommation impérative d'expulser tout le personnel et tout le matériel de l'opération, le traité du canal étant nul faute de ratification.

Heureusement, M. de Lesseps avait de puissants protecteurs aux Tuileries et au quai d'Orsay. Toute la diplomatie française intervint, l'Europe entière prit le parti de l'œuvre européenne, et le sultan, vivement pressé, dut consentir à reconnaître les faits accomplis. Les travaux continuèrent donc sans entrave jusqu'à la mort de Saïd-Pacha (1863). Mais les ennemis du canal n'avaient pas désarmé. L'avènement d'Ismaïl

Digitized by Google

leur semblait une occasion favorable. Une nouvelle sommation de la Porte vint exiger que la corvée fût abolie, que la compagnie renonçât à la propriété de la vallée de Gessen et à celle du canal d'eau douce et que la neutralité du Bosphore futur fût garantie par toutes les puissances. Il en résulta une crise où M. de Lesseps aurait peut-être sombré sans l'appui de l'empereur, que le vice-roi lui-même avait accepté pour arbitre. La Porte, inspirée par l'Angleterre, repoussait absolument l'installation d'une colonie française sur le territoire égyptien. Le verdict de l'empereur, rendu après de longues négociations, dépossédа la compagnie de la propriété du canal d'eau douce et de la vallée de Gessen, qui produisait déjà 600,000 francs de revenus, ne lui laissant que 10,000 hectares de terres en bordure au lieu de 65,000; mais, par compensation, il condamna le vice-roi à lui payer 84 millions d'indemnités, répartis en 15 annuités, et la question de la neutralité ayant été en même temps résolue, M. de Lesseps put obtenir enfin, en 1866, le firman de la ratification officielle.

Dans l'intervalle, la corvée, abolie par Saïd-Pacha, avait contraint les ingénieurs à organiser le travail libre. Il y eut dès lors, sur l'isthme, de 6,000 à 8,000 ouvriers volontaires, en grande partie Arabes, répartis dans les différents chantiers. Mais d'autres difficultés intérieures avaient surgi. Les premiers entrepreneurs choisis par la direction n'avaient pas répondu à son attente. Les millions souscrits avaient été absorbés, en outre, par les péripéties de l'entreprise et par les dépenses personnelles de son chef. L'indemnité du vice-roi était elle-même insuffisante pour combler le déficit. Il fallut recourir au crédit et porter successivement le capital réel à près de 500 millions. Encore l'opération ne dut-elle son succès définitif qu'à l'impulsion active et aux créations ingénieuses de deux hommes supérieurs, MM. Borel et Lavalley, devenus à la fin les seuls entrepreneurs du canal. Ils avaient imaginé, pour le creusement du chenal et le rejet des déblais sur ses bords, de gigantesques dragues à couloirs, dont une seule enlevait 80,000 mètres cubes de matières

Digitized by Google

e nun mois et faisait, avec 15 hommes, le travail de 300. Ce sont ces puissantes machines à vapeur, hautes comme des églises pour donner à leurs couloirs de 70 mètres de long la pente nécessaire à l'écoulement et à la dispersion de leurs produits, qui, appliquées partout à la fois, ont ouvert, en temps opportun, l'immense tranchée de 160 kilomètres sur 8 mètres de profondeur, que traversent aujourd'hui en plein désert les navires de toutes les nations.

Le choix même de ce tracé si logique avait, à l'origine, rencontré les plus vives oppositions. Proposé par un des ingénieurs du vice-roi, M. Linant de Bellefond, et spontanément adopté par M. de Lesseps, le Bosphore à niveau sans écluses était condamné alors par toute l'école des ponts et chaussées de France. On lui préférait un projet compliqué de M. Paulin Talabot, qui, reprenant l'ancien système du canal d'Adrien, empruntait au Nil, au-dessus du barrage, l'alimentation de ses deux versants, dont l'un devait aboutir à Alexandrie, l'autre à Suez. Ce tracé, coupant le Delta en diagonale, n'avait pas moins de 372 kilomètres de développement, 212 pour la branche orientale et 180 pour celle d'Alexandrie, et il exigeait six écluses de chaque côté pour racheter la pente de 18 mètres du point de partage aux deux mers. M. Talabot prévoyait même la nécessité de construire au-dessus du Nil un pont-canal sur lequel passeraient les navires et qui serait alimenté par une rigole prise à 350 kilomètres en amont du fleuve. On comprend à peine aujourd'hui qu'un pareil projet, dont le premier résultat eût été d'affamer l'Egypte en désorganisant tout son appareil d'irrigation des terres, ait pu être un moment pris au sérieux. Mais en 1855 les plus hautes autorités s'y étaient ralliées. L'esprit de corps, si exclusif en France, favorisait M. Talabot, que sa position supérieure appelait plus tard à la direction du grand réseau de Paris à la Méditerranée. On opposait, d'ailleurs, au tracé direct, deux objections capitales, qui semblaient décisives : la mobilité des sables du désert et l'envasement continu de la côte du Delta par les énormes apports du Nil. Les sables soulevés par le vent devaient combler le canal au fur et à

Digitized by Google

mesure de son avancement, et aucun port artificiel n'était possible sur cette plage inabordable où, déjà du temps d'Hérodote, la sonde, jetée au large, ne ramenait que de la vase; véritable mer de fange, *molem liquidam camposque natantes*.

C'est le grand mérite de M. de Lesseps d'avoir poursuivi son œuvre au milieu de ces obstacles accumulés et d'avoir dompté la fortune à force de résolution et de ténacité. Son adoption du tracé direct témoignait d'une vue plus nette des conditions de la circulation maritime que celle des hommes spéciaux. L'événement a prouvé qu'il avait eu raison de compter sur les ressources de l'art moderne pour appliquer des solutions nouvelles à des problèmes nouveaux. Port-Saïd, fondé sur la rive déserte et envasée de l'ancienne Péluse, est depuis douze ans le port le plus sûr et le plus abordable des côtes de l'Égypte et de la Syrie. Aucune tempête de sable n'a jamais menacé le canal. Ses berges, qui devaient s'écrouler sous les remous du sillon tumultueux des bateaux à vapeur, sont aussi stables que des talus en maçonnerie, et sa construction entière paraît aujourd'hui une œuvre si simple, qu'on ne s'explique pas plus les prévisions pessimistes qu'elle a soulevées que l'hostilité persistante de l'Angleterre jusqu'au jour où elle en a profité.

L'emplacement de Port-Saïd avait été choisi sur le seul point du golfe de Péluse où les grands navires pouvaient approcher à 3,000 mètres de la côte. Il n'y avait là qu'une bande de sable de 150 mètres de largeur, pressée entre la Méditerranée et le lac de Menzaleh. Les premiers ingénieurs qui y dressèrent leurs tentes n'y aperçurent d'autres êtres vivants que des ibis, des hérons et des flamands roses rangés sur les bords du lac, et ils durent recevoir chaque jour leurs approvisionnements par des barques venues de Damiette, la ville de saint Louis, bien étonnée de ce nouveau rôle. On planta des piquets sur ce sable, du lac à la mer, pour tracer la ligne du canal; on bâtit le premier hangar, on installa la première machine; et, peu à peu, sur cette plage désolée où l'eau même devait venir de Damiette,

Digitized by Google

une ville sortit de terre qui compte aujourd'hui 10,000 âmes. De ce point d'attache, deux jetées de blocs de béton ont été plus tard prolongées jusqu'à 3,500 mètres en mer pour arrêter l'envasement des apports du Nil et former, en même temps, l'entrée du canal. Seulement, comme la jetée orientale, au lieu d'être parallèle à celle de l'ouest, s'incline vers elle en partant de la rive beaucoup plus à l'est, elle enferme un espace de 230 hectares de mer qui, dragués jusqu'à 8 mètres de profondeur, constituent un avant-port suffisant pour tous les besoins du commerce. C'est ainsi qu'a été résolue, en employant pour la première fois du sable pour couler des blocs de béton, cette terrible difficulté de l'absence de port qui était le grand argument des adversaires du projet.

En sortant de ce premier bassin, le canal coupe la langue de terre qui le sépare du lac Menzaleh, franchit ce marécage avec une largeur de cent mètres, entre deux berges aussi fermes que si elles étaient bétonnées, arrive, à travers quelques dunes, au lac Ballah, beaucoup moins important, et, au bout de 65 kilomètres, passe dans la grande tranchée du seuil d'El Guisr. C'est le cube de déblai le plus considérable de l'isthme. Elle s'étend sur environ dix kilomètres, avec une hauteur de 20 à 25 mètres, et aboutit au lac Timsah, où venaient se jeter, sous Sésostris, les eaux du Nil qui avaient fertilisé la terre de Gessen. Au delà de ce lac, le canal coupe un nouveau seuil, celui de Serapeum, de la même longueur que le premier, mais de 12 mètres seulement de hauteur moyenne. Puis, s'infléchissant vers le sud-est, il entre dans les lacs amers, dont il suit la profonde dépression sur un parcours de plus de 40 kilomètres, franchit ensuite un troisième seuil presque insignifiant, celui de Chalouf, et débouche dans la mer Rouge, 15 kilomètres plus loin, après avoir traversé la plaine de Suez, formée de lagunes couvertes par la mer dans les hautes marées. Tel est le dessin sommaire de ce Bosphore artificiel, qui se termine au sud comme au nord par deux longues jetées conduisant les navires jusqu'aux grands fonds du mouillage à 4 kilomètres, en mer. Commencé le 25 avril 1859, il était ouvert à la fin de 1869; et dès les

Digitized by Google

premiers jours, il avait changé toutes les conditions du commerce dans les mers de l'Inde et de la Chine.

Ce canal si controversé et si combattu semble aujourd'hui avoir toujours existé. Sa fermeture, si elle était possible, serait une calamité universelle, dont l'Angleterre surtout ne se consolerait pas. Les navires anglais représentent 80 p. c. de sa circulation totale. La route du cap de Bonne-Espérance, jusque-là si jalousement protégée, n'est plus fréquentée que par quelques voiliers dont personne ne s'occupe, tandis que toute la sollicitude des maîtres de l'Inde s'est tournée vers la conservation de la nouvelle route qui les en rapproche de 3,000 lieues. On n'a pas oublié par quel coup de théâtre M. Disraeli a mis un jour la main sur une partie de la propriété de cette route, en payant cent millions les actions du vice-roi d'Egypte. L'œuvre éminemment française de M. de Lesseps deviendrait bientôt exclusivement anglaise, si elle n'était sauvegardée par son caractère international et par le firman de 1866; et le projet qui se discute aujourd'hui d'ouvrir un second canal parallèle au premier prouve seul toute l'importance qu'elle a acquise pour la navigation universelle.

Une autre transformation s'est accomplie qui témoigne de la puissance du travail humain pour fertiliser même le désert. De Port-Saïd à Suez, s'échelonnent des stations, des jardins, des cultures et même des forêts qui réjouissent les yeux, rafraîchissent la température et modifient le climat de l'isthme. Port-Saïd rappelle au premier coup d'œil, avec ses vérandas et ses galeries de bois ouvragé, une de nos élégantes villes de bains de mer, mais sous un ciel plus pur et une latitude plus rayonnante. Ismaïlia, longtemps la résidence royale de M. de Lesseps et le centre des opérations du creusement, n'est qu'un immense parc, semé de chalets et planté de peupliers, d'acacias, de saules, de tamarins, de bambous et d'eucalyptus, au milieu desquels sont découpés des jardins potagers et des jardins fruitiers. Tous les établissements de la compagnie ont formé ainsi autant d'oasis et autant de petits centres plus actifs et plus éclairés que

Digitized by Google

la plupart des villes de province de France. L'eau du Nil, abondamment distribuée sur toute la ligne, a fait ce miracle d'improviser un sol végétal et une nature luxuriante là où, depuis trois mille ans, ne s'étendait qu'une mer de sables brûlants. La pluie même a reparu pour féconder ces sables voués à une éternelle sécheresse. Il pleut aujourd'hui très fréquemment dans l'isthme, à la grande surprise et à la grande joie des Arabes, qui n'avaient jamais connu ce phénomène. Ce sera la résurrection, sur ce point du moins, surtout si les travaux recommencent pour une nouvelle tranchée, de l'Égypte des temps primitifs, où le Delta n'était qu'un splendide jardin semé de villes superbes, dont les ruines, partout visibles, semblent encore un défi jeté à notre civilisation.

FÉLIX BELLY.

Digitized by Google

LA CRISE DU LIBÉRALISME.

Jusqu'à présent, tous ceux qui voulaient conjurer le péril clérical, oubliant leurs dissidences sur d'autres points, s'unissaient pour défendre en commun l'indépendance du pouvoir civil et pour former ainsi le grand parti libéral. Maintenant, on veut constituer un troisième parti, qui, méconnaissant le danger dont nous menace la domination du clergé, prétend donner pour mission principale au parti libéral d'accomplir des réformes sociales, par un appel au suffrage universel. Aux chefs de ce parti que j'appellerai le parti radical, parce qu'il poursuit des solutions radicales, je demanderai la permission de soumettre quelques considérations.

Le moment est grave. De l'attitude que prendra le parti radical, à Bruxelles, et de celle que, par représailles, adopteront ses adversaires au sein du parti libéral, dépendra l'avenir prochain et peut-être éloigné de ce parti et, par conséquent, celui de notre pays. Une rupture définitive et une guerre à outrance entre les deux fractions de notre opinion ramèneraient certainement le parti catholique au pouvoir. Cette lutte doit être évitée à tout prix. Je voudrais donc prier les chefs de notre radicalisme d'examiner consciencieusement si l'attitude « intransigeante » qu'ils semblent vouloir adopter est de nature à favoriser le triomphe des principes qu'ils défendent.

O radicaux et intransigeants ! vous vous appelez progressistes. Mais ceux que vous appelez doctrinaires veulent aussi le progrès. C'est le refrain habituel et le mot de la fin de tous leurs discours.

Mais, dites-vous, ils répètent le mot, et en même temps ils repoussent tout ce que ce mot représente. Je n'en crois rien pour ma part; mais admettons que cela soit vrai. En tout cas, vous voulez un progrès plus décidé, plus accéléré. Soit; seulement progrès signifie marche en avant.

En avant? Et vers quel but? Comme le disait récemment

Digitized by Google

lord Salisbury, dans son remarquable article de la *Quarterly Review* : « *Desintegration* », le progressiste ne peut être comme le Juif errant qui marche pour marcher. L'art pour l'art, c'est-à-dire bien parler pour ne rien dire, se comprend encore beaucoup moins en politique qu'en littérature. Si vous voulez marcher et marcher vite, c'est pour arriver. Où et à quoi ? Vous ne le dissimulez pas. Si vous réclamez le suffrage universel, c'est pour améliorer le sort du plus grand nombre. En demandant l'égalité politique, vous avez pour but l'égalité économique. Votre progressisme aboutit donc à ce que l'on appelle le socialisme, et je ne pense pas que vous le niiez.

Je ne songe pas à vous en faire un grief. J'appartiens à cette école économique éthico-historique, que l'on a nommée le Socialisme de la Chaire, et pour ma part, comme nos ancêtres, les gueux, j'accepte l'épithète dont nos adversaires ont voulu flétrir mes collègues des universités allemandes invoquant la morale, le droit et l'histoire, pour élever notre science au-dessus de la déification de l'égoïsme et pour lui donner comme but l'amélioration du sort des travailleurs.

Dans le livre que je publie en ce moment même, le *Socialisme contemporain*, j'essaye de démêler la part de vérité que contiennent les revendications du socialisme, et je n'hésite pas à dire que cette part est grande.

C'est cette appréciation, s'imposant peu à peu, qui amène au socialisme d'État, malgré les objurgations des économistes orthodoxes, les esprits les plus clairvoyants : des penseurs, comme Stuart Mill, Fichte, Schäffle, Minghetti ; des ministres, comme Bismarck, Gladstone et, hier encore, lord Salisbury ; des souverains, comme le roi d'Italie et le roi de Danemark, lequel reprend en ce moment ces projets socialistes que le grand Chancelier essaye en vain de faire accepter par le Parlement allemand. Le socialisme sort du christianisme de Jésus comme le chêne du gland. Dans tout chrétien, il y a un socialiste en germe, et dans tout socialiste, un chrétien inconscient.

Comme l'a dit Tocqueville, en parlant de la démocratie, la marche vers l'égalité est le mouvement le plus continu

Digitized by Google

de l'histoire. Mais si, au lieu de faire du socialisme une doctrine de fraternité chrétienne, imposant aux riches le devoir de relever les pauvres et se traduisant par les institutions ayant ce but, écoles, caisses de retraite, caisses d'épargne, épargne scolaire, diminution des heures de travail, etc., vous voulez inscrire le socialisme dans un programme d'agitation populaire à réaliser par le suffrage universel, vous perdez la cause dont vous êtes les défenseurs ; car, inévitablement, vous aboutirez à des échecs et, par suite, à la réaction.

La raison en est évidente. La question n'est pas mûre. Il n'y a d'accord sur presque aucun point. La solution n'est pas trouvée par les penseurs et, le fût-elle, le peuple n'est pas capable de l'appliquer. Toute modification sérieuse de l'organisation sociale actuelle suppose que l'instrument de travail devienne la propriété du travailleur. Or, comme l'industrie s'exerce aujourd'hui en grand et collectivement, il faudrait que les ouvriers associés fussent en état de faire marcher de grandes collectivités industrielles, c'est-à-dire de faire réussir des sociétés coopératives de production. Or, vous n'ignorez pas que le succès sur ce terrain est encore très exceptionnel.

Donnez plein pouvoir au socialiste le plus capable de notre temps, avec toutes les facilités imaginables pour modifier à son gré l'organisation actuelle, et pour supprimer, au moyen des procédés les plus expéditifs, doctrinaires, réactionnaires et propriétaires, il ne parviendra pas à improviser, de toutes pièces, une nouvelle organisation sociale. On peut, par un coup de main, faire une révolution politique et substituer, par exemple, la république à la monarchie ou le despotisme à la liberté; mais un grand changement dans l'ordre civil et économique ne peut s'accomplir que lentement et par voie d'évolution.

Les socialistes allemands, comme Rodbertus, Marx et Lassalle, que la science défendait des illusions de l'enthousiasme, n'entrevoyaient la réalisation de leur idéal que dans un avenir très lointain : Dans cinq siècles, disait Rodbertus; dans un à deux siècles, espérait Lassalle.

Digitized by Google

C'est dans cette période de préparation que, d'un côté, les classes aisées se pénétreront des sentiments du socialisme chrétien ou, si vous aimez mieux, des idées de solidarité humanitaire, et que, de l'autre, le peuple arrivera peu à peu à se gouverner lui-même sur le terrain politique et dans le domaine de l'industrie.

C'est cette œuvre de préparation qu'accomplit en ce moment la bourgeoisie. Par vos revendications intempestives, vous la retarderez, si vous ne la faites pas échouer; car, en effrayant les classes aisées, vous les jetterez dans la réaction et ainsi vous entraverez les progrès de l'égalité.

Ce serait surtout en Belgique que l'appel au peuple par le suffrage universel serait une faute irréparable.

Sans doute, chacun étant intéressé à la bonne marche du gouvernement, il est très désirable que tous votent. Mais, pour que le vote de tous soit utile à la chose publique et à chacun de ceux à qui on l'accorde, il faut que l'électeur soit apte à discerner son propre intérêt et qu'il n'emploie pas son suffrage à remettre son sort aux mains d'un maître ou du clergé. Or, nous voyons, dans tous les pays où la foi catholique est vivante, le suffrage étendu donner la toute-puissance à l'Église de Rome. Ne vous laissez pas abuser par quelques manifestations de la libre-pensée importée de France. Chez nous, le pays est profondément catholique.

Voici ce que j'ai remarqué en visitant les différents pays de l'Europe : Dans ceux où, le dimanche, les hommes ne vont plus guère à la messe, le clergé a perdu sa domination en politique. Exemples : la France, le Portugal et une grande partie de l'Italie. Si, au contraire, toute la population s'acquitte consciencieusement de ses devoirs religieux, la puissance du prêtre est grande, parce qu'il a en mains cette arme presque irrésistible, le refus des sacrements. Or, en Belgique, avant que les violences auxquelles le clergé a eu recours pour peupler ses écoles n'eussent amené quelques défections, presque tout le monde allait à la messe, le dimanche, dans les petites et même dans les grandes villes, non moins que dans les campagnes. Les non-pratiquants

Digitized by Google

étaient de rares exceptions, et encore avaient-ils recours au prêtre aux moments décisifs de la vie, naissance, mort et mariage. Consultez, par le suffrage universel, ces populations croyantes ou pratiquantes, et si le clergé veut faire usage du confessionnal et de la communion, elles lui obéiront. L'exemple des pays étrangers le prouve. Même en France, si émancipée en comparaison de la Belgique, la puissance du clergé est si grande, que M. Paul Bert n'ose conseiller l'adoption de cette mesure si simple, si légitime et préconisée par des esprits modérés comme Laboulaye, Pressensé, Vinet, etc., la séparation de l'Église et de l'État.

Voici ce que dit à ce sujet M. Paul Bert dans le remarquable rapport (page 66) qu'il vient de faire sur le Concordat : « La solution semble mûre pour les religions protestantes où le fidèle, se formant à lui-même des croyances, peut bien plus aisément mettre d'accord en lui les exigences religieuses et ses devoirs civiques. Nous ne croyons pas qu'elle le soit pour les pays où la religion catholique est en minorité importante et surtout en majorité, parce que l'impératif religieux prend ici une autorité quasi-divine et peut forcer au silence les scrupules du citoyen. Spécialement pour la France, nous ne la croyons pas mûre... Il faut d'abord enlever à l'Église l'autorité factice qu'elle a prise en ce pays... »

Gambetta, qui, sans avoir des vues élevées, possédait un sens très juste de la réalité, ce qui faisait sa force, me disait un jour : N'adoptez pas chez vous le suffrage universel. Il vous livrerait au clergé.

Notre histoire prouve combien l'influence de l'Église est plus grande en Belgique qu'en France. La Terreur espagnole a mieux fait sa besogne que la Terreur de 93.

Il suffit de citer la Révolution brabançonne, la révolution de 1830, et surtout la résistance à notre dernière loi scolaire. Réduisez tant que vous voudrez les statistiques de M. Malou, il n'en reste pas moins vrai qu'en moins de dix-huit mois, les évêques ont ouvert des écoles dans toutes les communes et qu'ils y ont fait entrer plus d'élèves qu'il n'y en a dans les écoles communales. L'enquête scolaire nous a révélé, il est

Digitized by Google

vrai, par quels moyens, mais ces moyens ont réussi. Voilà le fait considérable qui devrait vous faire comprendre quels seraient les résultats du suffrage universel.

Dans aucun pays, sauf peut-être dans le Tyrol, chose pareille n'eût pu se faire. Répondant à l'appel de *l'Univers*, on l'a tentée en France, et on a misérablement échoué.

Combien les moyens d'action dont dispose le parti libéral sont faibles et intermittents, comparés à ceux de l'Eglise ! Supposez les catholiques au pouvoir, disposant des lois, du budget et des fonctionnaires, et les libéraux voulant ouvrir des écoles en opposition avec les écoles officielles : combien parviendraient-ils à en créer ?

Le catholicisme se meurt, dit-on. Je le veux bien ; mais d'ordinaire on mesure l'intensité de la vie à l'activité productive et à la puissance d'enfanter. Or, jamais à aucune époque, pas même au moyen âge, l'Eglise catholique n'a créé, sur notre sol, autant d'institutions de toute espèce : couvents, confréries, associations, écoles, hospices, refuges, journaux, etc. Aux Etats-Unis et en Angleterre, le protestanisme offre un spectacle pareil, parce que là aussi agit cette force dont vous méconnaissez la fécondité : la foi.

C'est un vrai miracle que le libéralisme n'ait pas encore été submergé définitivement sous ce flot montant des œuvres catholiques. Il n'a dû son salut qu'à deux causes, le mouvement général des idées, qui, jusqu'à présent, lui a été favorable, et l'accord de toutes les nuances du parti libéral qui a toujours fini par se rétablir. Si cet accord doit cesser, le triomphe du parti clérical est inévitable, et, croyez-le bien, il ne sera pas momentané. Abandonné par ses anciens chefs, les bourgeois doctrinaires, comme il l'a déjà été par l'ancienne noblesse voltairienne, joséphiste et orangiste; ne pouvant, comme en France, s'appuyer sur les masses populaires qui ici obéissent au clergé ; n'ayant plus pour adhérents que la partie la plus remuante de la classe moyenne et cette fraction encore assez restreinte des ouvriers industriels qui sont acquis aux principes socialistes, le parti libéral cessera d'être un parti constitutionnel. Il ne sera plus qu'une MINORITÉ FACTIEUSE.

Digitized by Google

Vous me direz, sans doute, que pour les amis décidés du progrès il vaut mieux être minorité que d'avoir devant soi cette majorité immobile, qui barre le chemin à toute amélioration vraiment démocratique. Dans l'opposition on se retrempera. Le besoin d'obtenir l'appui des masses s'imposera et ainsi, quand nous aurons de nouveau remporté la victoire, ce sera au profit d'idées plus radicales et de réformes plus favorables aux deshérités.

Avant d'adopter cette manière de voir et d'agir en conséquence, je vous prie d'étudier attentivement la situation de notre monde occidental. Tout indique que nous sommes à la veille d'un mouvement général, non plus en avant, mais en arrière, et principalement dans les pays catholiques.

En voici les motifs.

La génération actuelle est envahie par un profond sentiment de tristesse, d'inquiétude et de déception. Quel était le comble des vœux pour les libéraux il y a trente ou quarante ans? Le régime constitutionnel, le gouvernement parlementaire, les libertés nécessaires et, pour les plus ardents, la république. Tout cela, nous l'avons obtenu ici ou ailleurs. Le but est-il atteint? La paix règne-t-elle entre les nations, et l'harmonie entre les classes? Les peuples sont-ils heureux et satisfaits?

Presque partout le régime parlementaire aboutit, par suite de l'instabilité des ministères, à la confusion ou à l'impuissance.

Qu'importent les libertés, dit-on, aux masses qui continuent à vivre dans le dénuement et dans l'ignorance !

La république, la plus noble forme de gouvernement, comme l'appelait jadis M. Guizot, a-t-elle apporté ces bienfaits qu'elle promettait et répondu aux espérances de ses partisans? J'estime, quant à moi, qu'on est très injuste envers les ministères qui se sont succédé en France depuis 1870 et qu'on oublie trop ce qu'ils ont fait, par exemple, pour l'instruction publique. Mais, en somme, ce sont les Français eux-mêmes qu'il faut consulter, et quels sont ceux d'entre eux qui sont satisfaits?

En tout cas, « le progrès » nous a conduits en présence de

Digitized by Google

deux questions formidables que nous ne parviendrons pas à résoudre actuellement et qui, par suite, nous conduiront dans une impasse : la question religieuse et la question sociale.

Libéraux des pays catholiques, pour affranchir les populations de la domination du clergé, vous voulez lui enlever la direction de l'enseignement et, à cet effet, vous faites l'école laïque. Chez certaines nations protestantes, comme aux États-Unis, elle est acceptée par la masse de la nation. Mais, dans les pays catholiques, et surtout en France et chez nous, le clergé la condamne et l'attaque.

La lutte contre l'Église se trouve ainsi transportée jusqu'au fond de toutes les consciences et de tous les villages. Comme l'arme principale du clergé est la foi, c'est à la foi que directement ou indirectement on déclare la guerre. Cela est inévitable.

En France, on en est arrivé ainsi à proscrire officiellement le mot Dieu. Alors se pose le grave problème : les familles, les nations s'habitueront-elles à se passer de toute religion et de tout culte?

Aux croyances chrétiennes vous tenterez de substituer la théorie de l'évolution, transportée du domaine des sciences naturelles dans celui de la morale. Mais cela suffira-t-il aux masses? L'homme a besoin de consolations, parce que la vie est pleine de maux, et d'espérances, parce que la vie est courte et qu'au delà s'ouvre cet inconnu qui faisait frissonner Hamlet. Ce besoin est un fait que la science positive ne peut que reconnaître. A ce besoin, vous ne donnez nulle satisfaction, car vous ne pouvez offrir aucune consolation ni aucune espérance.

Ceux qui en apportent auront donc sur les âmes une prise que vous n'aurez jamais. N'est-ce pas un naturaliste qui a dit que l'homme était un « animal religieux » ? Le beau livre où M. Goblet d'Alviella nous décrit l'évolution religieuse de notre temps est la preuve manifeste de la vérité de ce mot.

Votre tentative de laïcisation peut réussir dans un pays protestant où une grande partie du clergé l'accepte. Mais dans un pays catholique, surtout quand il l'est jusque dans la moelle, comme l'est la Belgique, que d'obstacles

Digitized by Google

fait naître l'opposition unanime de l'Église ! Si vous pouviez amener la majorité des hommes, et mieux encore celle des femmes à l'incrédulité ou, tout au moins, à l'indifférence en matière de religion, vous auriez quelque chance de succès. Mais y parviendrez-vous? Regardez autour de vous ; considérez, non votre petit groupe de libres-penseurs, mais les masses profondes de la campagne, les classes riches, et toutes les femmes, et mesurez ce qu'il vous reste à faire avant d'avoir « décatholicisé » notre pays.

Le libéralisme poursuit l'essai fait par la Révolution française, qui consiste à vouloir affranchir la société de la domination du clergé catholique, au nom de ce que le XVIII^e^ siècle appelait la philosophie. Quinet me paraît avoir montré, par l'étude des faits, pourquoi cet essai n'a pas réussi. Vous ne ferez jamais, dit-il, une vraie révolution politique, sans faire, au préalable, une révolution religieuse et sans substituer au culte ancien un culte nouveau.

Un prochain avenir me paraît devoir confirmer cette opinion.

Le catholique est logique. Il respecte l'Église à laquelle il obéit, tandis que le libéral porte en son âme et dans toute sa conduite la plus violente contradiction. Il passe sa vie à vilipender le clergé et, en même temps, il lui livre sa femme, ses enfants et souvent lui-même. Quelle force peut sortir de tant de faiblesse?

Sur le terrain des réformes sociales, nous aboutissons plus manifestement encore à une impasse. L'égalité politique existe ; toutes les libertés sont proclamées et garanties : que veut-on de plus? Est-on arrivé au terme du progrès? L'humanité doit-elle désormais se tenir pour satisfaite? Qui oserait le prétendre? Et cependant, si l'on veut de nouveaux changements, ce ne peut-être que dans le sens d'une plus grande égalité de conditions, et c'est ce que réclame et promet le socialisme. Mais si ces revendications socialistes deviennent pressantes, si elles prennent corps, soit au scrutin, soit dans les réunions publiques, soit dans les programmes électoraux ou dans la rue, les classes riches auront peur

Digitized by Google

et demanderont le salut à la compression, comme en 1848. Si le peuple tentait de résoudre le problème par la force, comme il ne pourrait rien fonder, fût-il momentanément vainqueur, son échec ne ferait que rendre la réaction plus prompte et plus violente.

Ainsi donc, le fonctionnement très imparfait du régime parlementaire et l'impasse où nous mènent la question religieuse et la question sociale provoqueront, probablement, en Europe un mouvement général de compression ou de recul. Si vous amenez la chute de notre ministère libéral, c'est alors chez nous que ce mouvement commencera.

Veuillez bien peser ceci : En perdant le pouvoir, nous perdrons aussi le moyen de le reconquérir et l'espoir de l'avenir : l'enseignement.

En essayant d'introduire le principe de la « laïcité » dans l'instruction primaire, le ministère actuel a fait une tentative qui dépasse peut-être les forces dont dispose le parti libéral même en demeurant complètement uni. En Italie, en France, le clergé n'ose pas résister : on y va trop peu à la messe. En Belgique, il l'a fait, malgré les appréhensions et les conseils du Pape, et vous savez avec quels succès. En matière d'enseignement, une réforme ne peut porter des fruits qu'après bien des années. Si le parti libéral pouvait rester au pouvoir pendant dix ou vingt ans, les violences du clergé tourneraient contre lui, et le Pape, qui voulait la modération, aurait eu raison. Les familles excommuniées se seraient habituées à se passer des sacrements, et ainsi l'œuvre de « la décatholicisation » eût été opérée par les mains mêmes de l'Église. Mais si, au contraire, le parti libéral ne peut continuer à défendre la réforme si audacieusement inaugurée, ce seront les évêques qui auront eu pleinement raison d'avoir entrepris la lutte à fond, car ils en recueilleront des avantages inespérés.

Nous connaissons le programme catholique : subsidier les écoles sans distinction et sans exclusion, en proportion de leurs élèves. C'est l'arrêt de mort des écoles communales et le triomphe complet et presque universel des écoles épisco-

Digitized by Google

pales, déjà aujourd'hui plus peuplées que les écoles officielles. Au reste, l'hostilité du gouvernement et certaines mesures administratives suffiraient pour amener le même résultat. Après vingt ans de ce régime, ce serait le parti catholique qui introduirait le suffrage universel, pour balayer définitivement les dernières résistances du libéralisme expirant. En faisant passer à une voix de majorite une réforme de l'instruction primaire, qui, pour aboutir, devrait avoir l'appui de la majorité de la population, le ministère s'est manifestement engagé dans une voie pleine d'obstacles et de périls. Mais c'est vous qui l'y avez poussé. Votre devoir est donc de l'appuyer à tout prix et en oubliant momentanément tout le reste. C'est votre foi démocratique qui l'exige.

Les progrès ultérieurs de la démocratie ne sont possibles qu'avec le concours du peuple éclairé et affranchi. Si vous le livrez aux adversaires de l'égalité et de la liberté, vous perdez tout espoir de faire triompher vos principes.

Songez aussi à la cruelle situation qui serait faite à ces milliers d'instituteurs et d'institutrices qui se sont dévoués à nos écoles laïques. C'est vous, vous seuls, qui auriez brisé leur carrière, ruiné l'enseignement officiel et livré la Belgique pour longtemps à la domination toute-puissante des évêques. Êtes-vous prêts à accepter semblable responsabilité?

Les pays profondément catholiques trouvent un repos complet et définitif dans leur asservissement à l'Église. Voyez le Tyrol et le Canada français. Livrez l'enseignement au clergé, et leur sort sera le nôtre.

Vous avez une foi juvénile et illimitée dans le progrès. L'histoire nous apprend, toutefois, que la marche en avant de l'humanité subit parfois des retards ou des reculs et qu'elle ne s'accomplit pas de la même façon en tout pays. En ce moment, un magnifique soleil d'automne éclaire les vastes campagnes et les masses profondes des forêts jaunissantes, mais les nuages qui passent dans le ciel plongent tour à tour dans l'ombre l'une ou l'autre partie du paysage enchanteur qui s'étend sous mes yeux. ÉMILE DE LAVELEYE.

2 novembre 1883.

Digitized by Google

LA SESSION 1883-84 ET L'ARRIÉRÉ DES TRAVAUX PARLEMENTAIRES.

La questure de la Chambre vient de faire distribuer un document annuel qui s'allonge à chaque session — comme un déficit mal soigné. — C'est la liste des projets, propositions et rapports qui attendent leur mise à l'ordre du jour dans le purgatoire des cartons parlementaires. Ces lois et décisions en peine sont actuellement — y compris les budgets — au nombre de quatre-vingt-neuf.

Si nous essayons d'en faire une classification méthodique, nous trouvons tout d'abord un projet qui n'a pas même franchi le seuil des sections : c'est peut-être, au point de vue politique et social, le plus important de tous, mais c'est aussi un des derniers nés : le projet de loi sur l'instruction obligatoire.

Viennent ensuite les mesures législatives qui dorment dans les limbes d'une section centrale ou d'une commission spéciale, soit qu'elles n'aient pu y trouver de rapporteur, soit que le rapporteur n'ait pas encore formulé sa conclusion. On peut les diviser en trois catégories :

1° Certains projets, de date récente ou d'étude laborieuse, qui sont assurés d'arriver tôt ou tard à la discussion, tels que : la constitution d'une société nationale pour l'exploitation des chemins de fer vicinaux, la proposition de M. Malou pour perfectionner le mode de votation, la proposition de cinq députés pour supprimer les obligations spéciales des communes et des provinces en matière de cultes, la convention internationale pour la protection de la propriété industrielle, la revision de certains titres des différents codes, les divers budgets qui constituent désormais un projet de loi unique, le règlement définitif des budgets antérieurs, enfin des modifications et des rectifications territoriales, ainsi que des érections de communes;

Digitized by Google

2° Certaines propositions dues à l'initiative parlementaire, que leurs auteurs laissent dans l'oubli pour une raison ou l'autre. Ainsi : l'abolition de la patente des médecins, proposée par M. Woeste en 1877; la suppression de tout traitement pour cause de condamnation, proposée par M. Frère-Orban en 1878; une proposition de plusieurs représentants relativement aux traitements des secrétaires communaux; une proposition de M. Kervyn pour abolir l'article 900 du Code civil (article stipulant que, dans les donations et dans les testaments, les conditions immorales, illégales ou impossibles seront réputées non écrites); la proposition de M. De Becker pour frapper les évaluations frauduleuses dans la formation des bilans, et celle de M. Malou pour étendre le droit de suffrage dans les limites constitutionnelles; la proposition d'augmenter le traitement des ministres; enfin toute une série de projets présentés par le gouvernement pour faire face à des exigences plus ou moins pressantes, depuis la protection de la propriété artistique et littéraire (projet déposé en187)jusqu'à la protection des eaux de Spa et à la revision de quelques articles dans la législation des mines.

3° Un certain nombre de propositions ou de projets dus soit à des députés, soit à des cabinets défunts. La plus ancienne de ces mesures est une modification proposé le 13 décembre, 1870, à certains articles de la loi communale, par le ministère d'Anethan. Citons ensuite l'établissement d'un droit de succession sur les immeubles en pays étrangers, proposée en 1871 par MM. Lelièvre et de Baets, tous deux disparus aujourd'hui, ainsi que des modifications aux attributions des députations permanentes, proposées par les mêmes en 1874. — La liste de ces mesures oubliées serait beaucoup plus longue, si les dissolutions de la Chambre n'avaient pour effet de dessaisir celle-ci de tous les projets en souffrance. C'est une façon comme une autre de vider l'arriéré et d'en finir avec les revenants importuns. Elle remplace chez nous le « massacre des innocents », si largement pratiqué au Parlement anglais le dernier jour de chaque session.

Je ne citerai que pour mémoire les feuilletons de natura-

Digitized by Google

lisations et de pétitions. Parmi les pétitions sur lesquelles on a sollicité — et obtenu — un « prompt » rapport, il en est qui attendent depuis 1879 leur mise à l'ordre du jour ; par exemple : la demande d'enquête sur les causes de la catastrophe de Frameries.

Parmi les rapports terminés qui attendent la discussion, on en remarque un, vieux de onze ans, sur une proposition plus vieille encore, qui va obtenir un regain d'actualité dans la session actuelle : c'est le rapport de M. de Haerne, sur la proposition déposée par M. Funck, dès 1870, en faveur de l'instruction obligatoire. Citons également les prêts agricoles parmi les projets dont les rapports sont faits, la traduction flamande des Annales parlementaires, la pension des membres de la Cour des comptes, l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières, les modifications de la comptabilité provinciale et communale, une convention avec le royaume de Siam, plusieurs projets de travaux publics ou d'intérêt local, des rapports sur différents titres des Codes soumis à revision, notamment les rapports de M. Thonissen sur le nouveau Code de procédure pénale.

A quoi il faut ajouter certaines questions, dont le Parlement sera forcément saisi en vertu de stipulations ou d'engagements formels; par exemple : la réorganisation de l'enseignement supérieur, la loi sur les étrangers, le mode de perception de l'accise sur la bière, plusieurs projets de travaux locaux, etc.

Que va faire la Chambre en présence de ce formidable arriéré ? En premier lieu, elle aura à s'occuper des budgets pour l'exercice 1884. Régulièrement, ces budgets devraient être votés avant le commencement de l'exercice, c'est-à-dire entre le 13 novembre (deuxième mardi du mois) et le 1er janvier 1884. Or, dans cet intervalle, la Chambre, si elle reste fidèle à ses errements, ne tiendra que 22 séances de 3 heures au maximum. D'autre part, il convient d'observer que le rapport de la commission du budget n'est pas encore déposé, et que, le fût-il dans la prochaine quinzaine, on pourrait difficilement en aborder la discussion avant les

Digitized by Google

premières séances de décembre. La Chambre a introduit dans sa procédure, au cours de la dernière session, certains changements en vue d'unifier les discussions générales qui jusqu'ici recommençaient invariablement à propos de chaque budget particulier. Mais, en admettant que l'innovation réussisse, grâce à la modération des orateurs ou à l'énergie du président, il faudra bien accorder douze à quinze séances pour le débat qui portera sur la partie générale du rapport, c'est-à-dire sur l'ensemble de la politique et de l'administration ministérielles, ainsi que sur la question si importante de l'équilibre entre les recettes et dépenses; encore ne donnons-nous ce délai que comme un *minimum*. Les budgets spéciaux des travaux publics, de l'instruction, de la justice, de l'intérieur, des affaires étrangères, de la guerre, pour ne plus rien dire des finances, prendront certainement un *minimum* de quatre à huit séances chacun; il devient même évident que ces chiffres seront de beaucoup dépassés pour le budget des travaux publics, quand on se rend compte de l'interminable et irrépressible défilé auquel il donne lieu chaque année pour la satisfaction des mandants et la tranquillité des mandataires.

D'où résulte, si on fait le compte à raison de quatre séances par semaine, que la discussion du budget, en la supposant commencée dans la quinzaine de la rentrée et poursuivie sans interruption, ne pourra se terminer avant la mi-février, voire le commencement de mars ou même les vacances de Pâques.

Il ne faut pas oublier, d'autre part, que, dans les années d'élections générales et provinciales, la session parlementaire se clôture forcément dès la première moitié de mai. De plus, cette proximité même des élections ne peut manquer de multiplier, au sein de la Chambre, les interpellations de l'opposition et les incidents de toute nature qui absorbent une part si considérable de l'activité parlementaire.

Dans ces conditions, quel temps restera-t-il à la Chambre pour voter, en dehors des budgets, les lois urgentes que le pays réclame? Quelques semaines à peine, quelques jours peut-être. Nous n'hésitons pas à proclamer qu'un pareil

Digitized by Google

résultat serait, pour le gouvernement libéral, une véritable banqueroute. On oublierait le bien qu'il a fait, les services qu'il a rendus, les réformes qu'il a accomplies depuis cinq ans, pour ne voir que son impuissance de la dernière heure.

Parmi les questions qui figurent à l'ordre du jour, il en est, du reste, que le libéralisme est engagé d'honneur à résoudre sans nouveau délai. C'est, en premier lieu, l'établissement de l'instruction obligatoire avec son corollaire indispensable, la réglementation du travail des enfants. C'est, ensuite, la modification des lois provinciales et communales nécessaire pour assurer le paiement des instituteurs dans les communes récalcitrantes ; — c'est la réorganisation de notre enseignement supérieur, qui ne peut être retardée plus longtemps; — c'est aussi le projet sur la formation d'une réserve nationale qui peut devenir un titre de gloire pour le libéralisme, si, au lieu d'être une simple aggravation de nos charges militaires, il était un premier pas vers l'établissement du service personnel et général; — c'est peut-être le projet si énergiquement réclamé pour porter remède aux abus de la législation sur les fabriques d'église ; ce sont aussi les mesures à prendre pour résoudre l'éternelle question de la mainmorte, désormais introduite au rôle parlementaire par l'avant-projet de Code civil dû à la plume de M. Laurent.

A côté de ces projets essentiellement politiques, il en est d'autres non moins importants, non moins urgents, qui touchent aux intérêts moraux et économiques du pays. Il y en a même plus d'un, comme a pu le voir dans notre énumération de l'arriéré législatif, qui présente une importance vitale pour l'avenir de nos populations et qui cependant semble frapper en vain à la porte de la législature.

Sur qui retombe la responsabilité de ces ajournements ? — Sur la majorité, qui fait trop de politique, affirme l'opposition.

C'est oublier que, si la majorité ne peut accorder plus de temps et d'attention aux questions d'affaires, c'est parce que l'opposition éternise les débats sur les questions politiques. Cependant, il serait erroné de soutenir que la gauche n'ait, sous ce rapport, rien à se reprocher. La vérité, ce n'est point que la Chambre fasse trop de politique, c'est qu'elle n'en

Digitized by Google

fait pas assez ... et qu'elle en parle trop. Le nombre et la durée des discours — aussi bien à gauche qu'à droite, nous devons avoir le courage de le reconnaître, car qui d'entre nous n'est pas un peu coupable sous ce rapport? — sont devenus chez nous, dans ces derniers temps, une véritable plaie du régime représentatif. Sans entrer ici dans de longs développements, je me bornerai à produire une statistique qui établit d'une façon péremptoire ce progrès continu de notre « éloquence » parlementaire :

Dans les années qui suivirent 1830, les débats de la Chambre et du Sénat, ainsi que les documents parlementaires étaient publiés, avec les actes du gouvernement, dans le *Moniteur*, qui formait alors deux volumes par an, y compris la partie non officielle.

A partir de 1845, les débats et les documents des deux Chambres forment un volume séparé, atteignant 1,890 pages pour la session de 1844-45 et 1,918 pour la session de 1848-49.

L'année suivante, on éprouve le besoin de dédoubler la publication. Le Sénat formera désormais, avec ses documents, un volume séparé.

Le volume réservé à la Chambre, qui était de 1,793 pages pour 1848-49, en atteint 2,050 pour 1861-62.

Ici, nouveau dédoublement; cette fois, ce sont les *Documents* qui formeront un volume à part. Toutefois, les *Annales*, qui, par suite de cette opération, étaient retombées à 1,058 pages pour la session de 1862-63, auront bientôt repris et dépassé leurs anciennes dimensions. De 1,154 pages en 1874-75, elles s'élèvent graduellement à 1,629 en 1878-79 et à 1,646 en 1880-81. Enfin, en 1882-83, elles ont atteint le chiffre de 1,914 pages; si bien que, pour cartonner en un tome maniable les discours de la dernière session, il a fallu de nouveau couper le volume en deux.

Ainsi, pour résumer, au lieu des deux tomes que formait le *Moniteur* en 1833 et 1834, à l'époque où tout était à faire et à organiser, nous avons aujourd'hui, grâce au progrès de la loquacité parlementaire et, un peu aussi, de la paperasserie administrative :

1° Quatre volumes du *Moniteur* formant pour l'année 1882

Digitized by Google

un total de 5,040 pages; 2° les Annales du Sénat, 1 vol. in-4° de 380 pages; 3° les Documents du Sénat, 1 vol. in-4°; 4° les Annales de la Chambre, 2 vol. in-8° formant un total de 1,914 pages; 5° les Documents de la Chambre, 1 vol. in-8° de 428 pages.

Ajoutez que, dans ce tableau ne sont pas compris : les pièces et enquêtes publiées par ordre des Chambres, non plus que les innombrables rapports, statistiques et recueils de tout genre imprimés et répandus à profusion par les différents ministères, surtout par le département des travaux publics.

Restons toutefois dans ce qui concerne notre sujet, c'est-à-dire les travaux de la Chambre. Sans doute, la liberté de la tribune et le respect de la représentation nationale exigent que toutes les opinions puissent se faire jour, mais non qu'elles aient la faculté de se délayer et de se répéter, comme le refrain d'une interminable litanie. La dignité parlementaire n'est pas davantage intéressée à ce qu'un orateur puisse porter le débat sur un terrain absolument étranger à la matière. Si le sentiment de la convenance et l'impatience de l'assemblée ne suffisent point pour refréner ce double abus, pourquoi les représentants des deux partis — ou même des diverses opinions en présence dans une question déterminée — ne s'entendraient-ils pas, pour limiter de commun accord le nombre des orateurs? Pourquoi, même à défaut de cette entente, la majorité ne ferait-elle pas acte d'énergie en informant officieusement les chefs de l'opposition qu'après un certain nombre de séances, elle entend clore le débat? Plus nos adversaires ont intérêt à nous faire gaspiller cette session, plus c'est notre devoir de déjouer leur calcul.

La majorité — nous disons à dessein la majorité, car les ministres sont placés ici dans une position assez délicate — possède le moyen de couper court à l'obstructionnisme; seulement, ce remède, il faut qu'elle commence par se l'appliquer à elle-même, et là est peut-être le principal obstacle. Non qu'elle y mette de la mauvaise intention. Mais il est difficile de se montrer intraitable envers un collègue qui se figure avoir d'excellentes choses à dire. Ainsi s'explique que jusqu'ici les votes de clôture aient été si difficiles

Digitized by Google

à obtenir, une fois que l'opposition réclamait l'appel nominal. C'est un des cas où la pression de l'opinion publique, s'exerçant par les journaux quotidiens, peut avoir une influence heureuse sur les travaux du Parlement.

J'arrive maintenant à une autre mesure, plus aisée et non moins nécessaire; elle est même tellement logique qu'elle a dû déjà se présenter à l'esprit du lecteur :

Si la Chambre ne peut mener ses travaux à bonne fin en siégeant quatre jours par semaine, eh bien, qu'elle en siège cinq ou six, et qu'elle prolonge ses séances d'une heure ou deux, dût-elle décider, comme elle l'a déjà fait, qu'il ne sera pas procédé à des votes pendant les séances et même les heures supplémentaires.

J'ai dit, un jour, à la tribune que nous étions le Parlement d'Europe qui travaillait le moins. On m'a pris à partie pour cette assertion, mais on s'est gardé de la réfuter, parce qu'elle est irréfutable, si on mesure la besogne au chiffre des lois votées, non à la durée des sessions ou à l'abondance des discours. Vers la fin de sa dernière session, la Chambre a pris une résolution énergique, celle de siéger de 1 à 6 heures tous les jours de la semaine, à l'exception du lundi. Qu'elle reste fidèle à ce précédent pendant la plus grande partie de la nouvelle session; qu'au besoin elle réduise à une semaine ses vacances de Noël et de Pâques : c'est la seule chance qui lui reste de bien employer son temps.

Peut-être objectera-t-on qu'il faut laisser aux membres de la Chambre le loisir de vaquer à leurs affaires personnelles. Sans recourir à des déclamations qui ne sont ni dans nos habitudes, ni dans nos goûts, nous répliquerons que devant la gravité de la situation, les intérêts privés n'ont pas le droit de prendre le pas sur les intérêts publics. Il s'agit de savoir si la session qui s'ouvre restera à peu près stérile, et si la majorité se présentera devant les électeurs, au mois de juin prochain, avec un radical aveu d'impuissance. La réponse intéresse non seulement l'avenir du parti libéral, mais encore le fonctionnement de nos institutions constitutionnelles et même le prestige du système représentatif.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE.

On publie beaucoup en Belgique, et c'est à peine si la critique peut suivre les écrivains. Quand on a parcouru les tirés à part des nombreuses revues spéciales, pour s'assurer s'il n'y a pas à constater le début modeste d'un penseur, d'un historien ou d'un artiste, quand on a mis de côté tout ce qui sent l'exploitation du scandale, on se trouve, presque à chaque trimestre, en présence de plusieurs œuvres sérieuses qu'il faut lire.

Annonçons-en quelques-unes rapidement, en réservant les autres pour une étude méditée.

Salvatore Farina, *Mon Fils!* traduit de l'italien par Ferd. Gravrand. Bibliothèque Gilon, n° 118. — Ce charmant recueil de contes, dont nous avons publié le quatrième : *Mon Fils étudie*, traduit par le même écrivain, contient huit nouvelles qui formeront quatre volumes de la bibliothèque Gilon, et c'est une bonne fortune pour cette collection déjà riche. Farina est un humoriste poétique, dont le succès s'est rapidement propagé en Europe. Sauf quelques recherches d'esprit et d'originalité, *Mon Fils* est un modèle du genre, où la finesse d'observation, la grâce des détails, la vérité du sentiment arrivent à une harmonie qui charme et émeut. On aime ce mari et ce père, parlant de sa famille avec un délicat sourire qui dissimule à peine une émotion profonde. C'est une excellente veine que la traduction pour les bibliothèques populaires. Après *Hermann et Dorothée* de Goethe, après un choix de nouvelles de Geiregat, de Teirlinck-Styns, de Sacer-Masoch, M. Gilon a eu la main heureuse en acceptant Farina. Souhaitons qu'il ne s'en tienne pas là. Que peut-on opposer de mieux, à l'invasion des œuvres malsaines du boulevard parisien, que ces petites perles des littératures modernes, bien traduites?

P.-E. De Puydt, *Maudit métier, histoire du Borinage*. 1 vol. in-12, Office, sans date. — Le vénérable président de la Société des sciences, arts et lettres du Hainaut a écrit avec esprit et sentiment un roman de 450 pages, placé en plein pays houiller. Les difficultés du métier n'y sont point cachées, ni les catastrophes ou les mœurs dissimulées; mais l'auteur évite le relief des tableaux et la mise en scène des choses brutales. Il a bien moins en vue les effets artistiques ou les revendications sociales que l'apaisement des esprits, l'union des classes, l'entente du capital

Digitized by Google

et du travail. Cette noble cause plane sur le livre et, lorsqu'après un terrible accident, le juge d'instruction a constaté que « chacun avait fait son devoir » et que le roman finit par un mariage : « Quel joli couple ! » le lecteur est satisfait.

Eug. Hins, *La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire : l'épopée animale,* Paris, Baillière, 1883. — A peine l'*Odyssée* parue, M. Eug. Hins publie cette étude, dont il a pu réunir les éléments pendant un long séjour en Russie. Rien n'est intéressant comme de voir percer le génie d'une nation dans ses contes populaires. Ces poètes naïfs prennent leur bien où ils le trouvent, — il ne faudrait pas l'oublier, ici surtout où le *Roman du Renard* a tant d'échos. — Mais ils y mettent le goût du terroir, que l'introduction s'efforce de découvrir et de caractériser. Comme preuves à l'appui, M. Hins y ajoute une série de traductions qui complètent le tableau et quelquefois rectifient les aperçus d'un auteur trop épris de son sujet peut-être.

Othon Ribère, *Pyrrha*, poésies, Muquardt, 1883. — Pyrrha, femme du Noé grec, se rencontre à Atlantide avec Tezpi, le Noé, le Fo-ki, le Satyavrata, l'Ogygès, le Deucalion du Mexique, qui la sauve et l'aime, et le monde ancien se relie au nouveau : tel est le thème sur lequel un poète pseudonyme a brodé 24 petits poèmes, en rythmes différents : œuvre de *fantaisie*, ou *mosaïque*, comme l'appelle l'auteur, dans un sujet qui rappelle la poésie primitive et aurait gagné à être traité dans le ton de ses grands tableaux.

F. Goupil, *Le flamand à Bruxelles.* Bruxelles, Dehou, 1883. — Il sera toujours utile de revenir à la question flamande, qui toujours s'exagère autant qu'on la méconnaît. Pour la rétablir dans sa vérité et sa justice, il faudrait peut-être que la presse flamande fût moins isolée, plus étudiée par notre presse française. Un contrôle de tous les instants, un débat au sujet de toutes les erreurs qui peuvent se faire jour de part et d'autre ramènerait bientôt les esprits sincères des deux camps à un intérêt commun.

Nous ne répondons pas que cette brochure concilie tous les intérêts, mais elle constate la situation actuelle et peut donner à réfléchir aux deux partis.

Code des sociétés civiles et commerciales en Belgique, par J. Schaar. Bruxelles, Weissenbruch, 1883. — Ce manuel, qui réunit les lois relatives aux diverses sociétés, et sera si utile aux commerçants, aux propriétaires d'actions, aux avocats même, manquait. Le voilà fait, et bien fait.

Digitized by Google

LE PROJET DE LOI SUR L'INSTRUCTION OBLIGATOIRE.

Un ministère libéral s'est enfin décidé à déposer, dans la séance de la Chambre du 3 juillet 1883, un projet de loi sur l'instruction obligatoire, répondant ainsi à des vœux exprimés avec une énergie croissante depuis 1842, non seulement par les associations politiques, mais encore par les représentants légaux de nos provinces et de nos communes.

Il serait oiseux de revenir aujourd'hui sur le passé, de faire le procès des ministères libéraux qui se sont succédé sans avoir donné satisfaction aux injonctions répétées de leurs propres partisans.

Le gouvernement semble faire lui-même son *meâ culpâ*, en rappelant, dans l'exposé des motifs, les phases historiques de la question, avouant ainsi l'avance énorme prise dans la voie du progrès par tous les pays d'Europe.

Il ne serait pas moins inutile, à propos de ce projet de loi, de rappeler tous les arguments que l'on peut faire valoir en faveur de l'obligation scolaire. Depuis cinquante ans, tout a été dit sur cette question. Nous avons devant nous un monceau de volumes, de brochures, de rapports, d'articles de revues et de journaux dans lesquels la question est examinée à tous les points de vue, où la légitimité de la loi est cent fois démontrée ; rien que la bibliographie de cette matière formerait un gros livre.

Au fond, la question est bien simple, il s'agit d'organiser une juridiction qui punisse les infractions à l'une des obliga-

Digitized by Google

tions imposées aux époux par l'article 203 du Code civil, ainsi conçu : « Les époux contractent ensemble, par le fait seul du mariage, l'obligation de nourrir, entretenir et *élever* leurs enfants. »

Nous voulons donc uniquement examiner les moyens imaginés par le gouvernement pour assurer à l'enfant le droit à l'*éducation* que lui garantit l'article 203 du Code civil.

Pour cela, rappelons d'abord les principales dispositions du projet de loi.

Les parents sont obligés de procurer l'instruction primaire à leurs enfants depuis l'âge de six ans jusqu'à l'âge de douze ans accomplis.

Quant à la gradation des moyens coercitifs employés par la loi contre les parents récalcitrants, voici comment elle est établie :

1° Le comité scolaire s'efforce d'amener par la persuasion les parents à remplir leur devoir ;

2° Comparution des parents devant le juge de paix, avertissement en séance publique et menace d'employer les moyens de rigueur ;

3° Après un délai de huit jours, assignation à comparaître devant le juge de paix et condamnation, suivant les cas, à une amende de 1 à 5 francs ;

4° En cas de récidive, condamnation à une amende de 5 à 10 francs et à un emprisonnement de 1 à 3 jours, ou à l'une de ces peines seulement.

Ce projet soulève deux questions principales :

Les six années exigées comme minimum de fréquentation sont-elles suffisantes?

Les peines sont-elles bien graduées et promettent-elles d'être efficaces?

Quoique le chiffre de six années fixé pour l'obligation scolaire soit inférieur à celui qui a été prescrit dans la plupart des pays qui l'ont adoptée [1], il nous paraît suffisant pour la

[1] Prusse, 9 années; Saxe, 8 id.; Bade, 8 id.; Bavière, 7 id. et 3 années de cours d'adultes; Wurtemberg, 7 id. et 4 id. de cours d'adultes; Autriche, 8 id.; Zurich, 9 id.; Genève, 7 id.; France, 7 id.;

Digitized by Google

période transitoire pendant laquelle on fera l'essai de la loi.

Cette prescription aura surtout pour effet d'enlever l'enfant aux usines, aux fabriques, aux mines, dans lesquelles trop souvent il s'étiole aujourd'hui.

Cependant, si nous admettons ce terme de six années, ce n'est pas que nous le considérions comme suffisant, mais parce que nous sommes persuadés que l'expérience nous amènera peu à peu à augmenter ce nombre et à y ajouter surtout des années de cours d'adultes, comme le fait la loi du Wurtemberg. Pour le moment, il convient d'habituer insensiblement la population à ce régime plus sévère.

Une objection beaucoup plus grave peut être faite à cette partie du projet de loi : la présence matérielle, pendant six années, dans une école donne-t-elle à la société la garantie que le père de famille a rempli vis-à-vis de son enfant les prescriptions de l'article 203 du Code civil?

Évidemment non. On peut aller s'asseoir pendant six ans sur les bancs d'une école, et la quitter en parfait ignorant.

N'avons-nous pas l'exemple des filles qui passent toute leur jeunesse dans les écoles dentellières et qui n'en rapportent que la connaissance de leurs prières?

A moins qu'un examen ne permette de constater les résultats obtenus par l'obligation scolaire, celle-ci restera souvent inefficace, au point de vue de la culture de l'enfant.

L'exposé des motifs a, il est vrai, prévu l'objection et répond que le certificat de fréquentation ne sera valable que pour autant qu'il émane d'un établissement qui se conforme au programme indiqué à l'article 5 de la loi du 1er juillet 1879.

Mais encore une fois, ce sera simplement là une étiquette qui ne donnera pas plus de garantie que le mot *école* peint sur la première grange venue, dans laquelle un instituteur privé entassera des enfants.

Suffira-t-il au directeur de déclarer qu'il suit le programme de l'article 5? Il n'en est pas question dans la loi, cette prétendue garantie ne trouve nulle part sa sanction.

Ne voit-on pas qu'avec le système du projet de loi, la

Digitized by Google

désertion des écoles officielles où ce programme sera strictement observé se fera au profit des écoles privées, dans lesquelles on usera de toutes espèces d'indulgences et où, au besoin, on pourra ne retenir l'élève qu'une heure par jour?

Car, de quelle façon vérifiera-t-on si les absences dans les écoles privées ne se sont pas élevées à plus de dix jours par mois, auquel cas les parents sont, aux termes de l'article 18, menacés de poursuites?

A ces lacunes évidentes du projet de loi il n'y a qu'un remède : l'institution d'un examen, au sortir de l'école primaire, à 12 ans révolus.

Pour que cette mesure eût une sanction, il faudrait que la période d'obligation scolaire fût étendue jusque 15 ans, avec faculté de la voir réduite à 12 ans pour les enfants qui auraient prouvé par un examen qu'ils possèdent les connaissances requises pour être exemptés de l'obligation scolaire.

Comme c'est presque toujours le désir de faire travailler leurs enfants qui pousse les parents à les retirer de l'école, l'obligation de les y maintenir trois ans de plus serait un puissant stimulant.

L'instruction obligatoire sera vivement combattue par les catholiques, et si les Chambres la décrètent malgré eux, on peut s'attendre de leur part à une guerre acharnée; ils mettront, à éluder l'obligation scolaire, l'habileté qu'ils ont déployée pour éluder les lois qui s'opposent à la constitution des biens de mainmorte.

Dans la pensée du gouvernement, le seul certificat de fréquentation valable sera celui délivré par une école suivant le programme des écoles primaires officielles. Mais s'est-on imaginé les difficultés insurmontables contre lesquelles le gouvernement va se heurter quand il voudra constater la sincérité de ce certificat?

Il devra organiser une inspection des écoles privées, c'est-à-dire des écoles catholiques. Se figure-t-on quels seront les rapports des inspecteurs officiels avec les directeurs de ces écoles? Il ne suffira pas, en effet, de constater si le pro-

Digitized by Google

gramme officiel est appliqué, mais ne sera-t-on pas amené à rechercher aussi la valeur de l'enseignement? Dès lors, on en arrivera insensiblement à transformer les écoles privées en écoles officielles, seulement dans des conditions extrêmement difficiles. Ceux qui ont eu une part dans la direction d'écoles communales savent avec quelle vigilance, avec quelle sévérité il faut veiller à l'observation des prescriptions légales pour assurer leur exécution.

La solution de la question de l'instruction obligatoire n'a rencontré dans aucun autre pays les mêmes difficultés qu'en Belgique, à raison de la liberté de l'enseignement inscrite dans nos lois ; l'usage que le parti clérical a fait de cette liberté dans nos luttes politiques vient encore les doubler.

Nous avons à nous demander, en second lieu, si les mesures coercitives fournies par le projet de loi seront suffisantes.

Le point de départ de la répression se trouve dans le comité scolaire. C'est peut-être là un rouage administratif d'institution bien récente pour inspirer une confiance absolue dans son fonctionnement régulier. — Il ne nous déplaît pas cependant de le voir associé à la grande œuvre poursuivie par la loi; il est bon qu'avant que celle-ci fasse sentir toute sa rigueur, une intervention d'un caractère plus paternel vienne mettre les parents en garde contre les conséquences de leur obstination.

L'essentiel, pour le moment, c'est de faire pénétrer dans toutes les classes de la population la notion des devoirs contractés par les parents vis-à-vis de leurs enfants en leur donnant la vie.

Quelle que soit jamais la rigueur des lois contre ceux qui méconnaissent ces obligations, elles protégeront toujours insuffisamment les petits malheureux abandonnés à eux-mêmes par un père ivrogne et une mère dépravée.

Ici, comme en toutes choses, nous poursuivons sans cesse un idéal dont nous pouvons approcher, mais que nous sommes fatalement prédestinés à n'atteindre jamais.

Est-ce un motif pour désespérer? Évidemment non; car le jour où nous ne croirions plus au progrès, à la possi-

Digitized by Google

bilité d'un perfectionnement infini, notre existence n'aurait plus de raison d'être.

Nous sommes vivement affectés à la pensée des maux que l'ignorance engendre pour l'homme et pour la société; nous déplorons amèrement la perte de toutes les intelligences atrophiées par le manque de culture, nous sommes pris de pitié pour les malheureux qui marchent à tâtons dans la vie et nous voudrions les prendre par la main pour les conduire à la lumière.

Notre raison autant que notre cœur nous poussent vers cette œuvre de philanthropie et nous dictent les moyens à employer pour l'accomplir. Il ne suffira pas pour cela de décréter l'instruction obligatoire, de punir le père oublieux de ses devoirs, il faudra surtout pénétrer la nation du sentiment de la haute importance de l'instruction, il faudra saisir toutes les occasions qui se présenteront de la montrer comme un élément indispensable de succès dans la vie.

Un des moyens les plus efficaces sera l'institution d'un certificat d'instruction qui pourra s'obtenir, à 18 ans, après examen. Cette idée, dont M. P. Tempels s'est fait le propagateur convaincu, a été exposée ici même [1] avec force arguments. L'honorable auditeur général a montré quel parti pourrait être tiré de ce certificat au profit de la diffusion de l'instruction, si la loi attachait certains avantages à sa possession.

Ce n'est pas se bercer d'illusions non plus que de fonder des espérances sur le concours des sociétés qui, depuis le *Denier des écoles*, se sont fondées dans toutes les parties du pays pour aider, soutenir, encourager, par toutes sortes de moyens, les enfants qui fréquentent les écoles communales.

Nous avons été activement mêlé à ce mouvement, à son origine, et nous avons pu apprécier l'ardeur avec laquelle notre jeunesse libérale s'est vouée à la noble tâche de pourchasser l'ignorance jusque dans ses derniers réduits. Nous sommes persuadé que l'instruction obligatoire, réclamée

[1] *Revue de Belgique*, 15 juillet 1883.

Digitized by Google

avec persistance par toutes ces sociétés, viendra donner une impulsion nouvelle à leur propagande.

L'un des moyens de faire accepter l'instruction obligatoire, dont il faudra s'occuper sérieusement dès à présent, sera la revision du programme de l'enseignement primaire. Il est aujourd'hui trop chargé, trop théorique et pas suffisamment adapté à la condition future des élèves.

N'est-il pas évident que le programme qui convient à une capitale comme Bruxelles ne peut être celui d'un village agricole, ni d'une localité purement industrielle? Ce sera là une tâche fort longue, car si le but commence à sortir des brouillards de l'incertitude, par contre, les moyens de l'atteindre ne se dessinent pas encore nettement. Raison de plus de se mettre immédiatement à l'œuvre et d'étudier activement cette question.

Mais ayons aussi le courage de sonder à fond la plaie d'ignorance de notre peuple, nous serons ainsi vraiment démocrates; ce n'est pas insulter l'ouvrier que de mettre au jour son ignorance. Imitons, au contraire, la Suisse, qui a fait de l'examen des miliciens une institution permanente, donnant chaque année la mesure exacte du niveau intellectuel de la nation; souhaitons qu'on en vienne à examiner non seulement les miliciens incorporés, mais encore tous les jeunes gens appelés au tirage au sort, nous pourrons apprécier ainsi ce que vaut la culture intellectuelle de toutes les classes de la société.

Certains de nos amis ont critiqué l'examen des miliciens parce qu'ils y ont vu une arme contre le suffrage universel. Est-ce donc qu'ils veulent faire triompher leur opinion en méconnaissant les faits réels? Ce serait là un point de vue bien mesquin, en comparaison du but élevé que poursuit la commission d'enquête scolaire, sous l'impulsion énergique de son président : la recherche des moyens de mettre en valeur toutes les intelligences engourdies aujourd'hui dans le sommeil de l'ignorance. Ce serait méconnaître les principes fondamentaux de la science contemporaine, qui ne veut plus édifier de théories que sur la base solide de l'observation.

Digitized by Google

Tout cela a été mis en lumière dans l'excellent et substantiel rapport de M. G. Jottrand [1]. Il nous fait toucher du doigt l'épaisse muraille d'ignorance qui sépare de la vie intellectuelle la masse de notre peuple. Sachons nous armer de résolutions viriles pour la renverser, soumettons-nous à la rude discipline de l'instruction obligatoire pour délivrer ces prisonniers.

La Belgique a en elle assez de jeunesse, de vitalité et de ressources matérielles pour entreprendre cette tâche vraiment patriotique.

CH. BULS.

[1] Rapport sur les examens subis le 16 octobre 1882 par la classe de milice de 1882 à son entrée au service, fait au nom de la commission d'enquête scolaire par M. G. Jottrand.

Digitized by Google

GALERIE MUSICALE

LES HÉROS DU DRAME WAGNÉRIEN

Non loin de Ratisbonne, à cinq cents mètres du Danube, on aperçoit une sorte de faux Parthénon aux proportions mesquines. C'est le Walhalla, l'Olympe germanique; deux Walkyries en gardent l'entrée; à l'intérieur, de grands tableaux marquent les phases principales de l'histoire légendaire des Niebelungen et de l'Allemagne fabuleuse.

L'architecture, la sculpture, la peinture ont contribué à perpétuer le souvenir de ces mythes antéhistoriques. Ne semble-t-il pas que, dans des proportions plus grandes et plus belles, Richard Wagner ait voulu, lui aussi, élever une sorte de splendide Walhalla musical?

De même qu'au Walhalla, toutes les images ne sont pas celles des dieux, tous les héros ne sont pas germaniques, de même Wagner, dans son œuvre aujourd'hui achevée, a été quelquefois inspiré par des légendes gauloises, par des sujets non mythologiques, mais historiques, enfin par des dieux souvent, puis quelquefois par des hommes.

C'est que Richard Wagner, malgré son amour des ancêtres et malgré la volonté poursuivie de créer un art dramatique allemand, voyait plus haut encore — peut-être inconsciemment — et de la nationalité s'élevait à l'humanité.

C'est le propre des génies de généraliser des types; c'est le propre de quelques musiciens seulement d'en créer, dans

Digitized by Google

un art difficile, délicat entre tous, indécis, — non pour l'artiste, mais pour l'auditeur.

On compte bien des amuseurs, bien des sonneurs de mélodies, mais on compte peu d'hommes sachant sculpter, dans la musique, cette matière fluide et solide à la fois qui s'appelle harmonie, pour en faire un type humain.

Les noms vénérés de Gluck, de Mozart avec Don Juan, de Beethoven, de Meyerbeer dans le mélodrame, ont su tailler ainsi dans le granit, et c'est pourquoi ils restent aussi haut dans l'admiration des peuples.

Celui de Wagner y restera à côté des plus grands, parce qu'il n'y en a pas un de ceux-ci qu'il n'ait égalé. Verrons-nous le temps heureux où seuls seront appelés maîtres ceux-là qui auront su créer des types musicaux?

Mais la musique n'est pas la peinture?... Assurément, et cependant, c'est absolument inexact, comme la plupart des vérités... Dans l'esprit de l'amateur dilettante, la musique est un art, vague entre tous, fait pour la distraction des heures de loisir, et presque inutile si l'homme n'avait pas de temps à perdre; pour l'artiste, c'est le plus étendu, le plus expressif, nous dirons presque le plus précis. Seulement, ses moyens d'action sont si multiples, que tout le monde n'est pas à même d'en saisir la portée sans une éducation ou, tout au moins, une habitude préalable.

Nous n'entrons pas ici dans la technique de l'art, mais il nous faut dire que le musicien a trois manières simultanées de traduire les sentiments du drame : mélodie, harmonie, orchestre. Trinité sonore qui, dans la haute conception musicale, ne peut perdre aucun de ses éléments sous peine de ne plus exister. Lorsque l'artiste veut poser devant nous, en musique, une figure dramatique, comique ou héroïque, s'il est doué du talent de peindre, il saura unir indissolublement ces trois parties, puis les séparer au besoin, les disperser dans l'ensemble de son œuvre, leur donner les mille formes que l'inspiration aidée de la science peut lui dicter; et, quels que soient les éléments étrangers, les personnages divers qui prendront part à l'action, dans quelque circon-

Digitized by Google

stance joyeuse ou terrible que se place son héros, il saura, par un moyen tiré d'une de ces trois forces, nous avertir de la présence de ce héros.

Dans la comédie et la tragédie, les hommes du métier appellent cet art : savoir écrire pour le théâtre; en musique, la langue, il est vrai, est plus compliquée et demande une plus longue expérience, mais le procédé est identique.

En traduisant, commentant, torturant et travestissant les pensées, les écrits, les critiques de Wagner, on a cherché à faire croire qu'il avait la prétention d'inventer ce qui est l'essence même du théâtre. Mieux qu'un autre il savait que cet art de frapper un coin dramatique avait été le signe caractéristique des hommes de génie qui l'avaient précédé; il suffit de l'avoir lu pour le comprendre. Aussi bien que les plus grands, il a appliqué cette vérité fondamentale.

Pour qui l'a entendu à la scène, et c'est la seule manière de pouvoir le juger, il reste, en effet, une profonde impression. Ses types sont gravés dans l'esprit par la mémoire d'un accord, d'un fragment de mélodie, du timbre particulier d'un instrument. C'est ce qu'il cherchait et ce qu'il a réalisé avec une telle justesse que nous pouvons, rien que par le souvenir, faire passer devant nous le superbe cortège de ses héroïnes et de ses héros, encore tout vibrants de passion et de vie, comme, sur les fresques du Walhalla, chevauchent déesses, dieux et demi-dieux.

Mais avant d'évoquer ces personnages et de les faire apparaître en une suite de portraits musicaux, il est bon de bien se pénétrer de l'idée générale qui a présidé à leur naissance.

Une logique inexorable et magnifique monte et se resserre de *Rienzi* à *Parsifal*.

I

LES FEMMES DE WAGNER.

La légende populaire et historique, avec ses personnages, apparut à Richard Wagner vivante et lumineuse, riche et profonde, comme pouvant répondre à l'essence intime de la

Digitized by Google

musique et à la communion absolue qu'il voyait entre elle et la poésie.

Là, rien n'arrête ni ne comprime l'action de l'âme humaine; la vérité des types se dessine éclatante sous le voile brodé par l'imagination populaire.

Dans son rêve audacieux, un être lui est apparu tout entier, changeant et toujours pareil, multiple en sa forme et immuable en sa puissance: c'est la femme. Avec elle, l'amour sous toutes ses formes, et la haine. On peut la suivre pas à pas dans l'œuvre wagnérienne, peinte dans un langage à la fois si net et si souple, qu'on doit affirmer que cet homme a élargi la langue musicale, et, loin de la rendre vague et indécise, en a déterminé le rôle et le but.

Dans le premier opéra de Wagner, *Rienzi*, tiré d'un roman de Bulwer, le jeune musicien ne songeait encore qu'aux splendeurs douteuses de l'opéra, tel qu'il le connaissait, et s'était surtout appliqué à écrire un bon libretto ; cependant, Irène la patriote, fidèle compagne de Rienzi, est déjà la parente des sœurs venues plus tard, dans la complète éclosion du génie.

C'est seulement avec Senta, du *Vaisseau fantôme*, que la *femme* apparaît. Puis, la voilà dédoublée dans le *Tannhäuser*, en Vénus et en Elisabeth ; dans *Lohengrin*, en Elsa et en Ortrud, pour se concentrer en toutes les passions dans Iseult, car, pour le poète, elle est toujours dans l'extrême bien ou dans l'extrême mal, quand elle n'est pas à la fois le bien et le mal, ainsi que l'étrange Kundry de *Parsifal*. Enfin, montant encore dans sa conception philosophique, le maître nous montre la dernière des Walkyries, la grande Brunehilde, désertant les dieux pour les hommes, et éclairant leur triomphe aux flammes de son bûcher.

L'amour, dans ses puretés éclatantes ou dans ses rouges fureurs, tout le cortège des sublimités ou des haines qu'il entraîne avec lui, est le dominateur de l'œuvre wagnérienne. La légende du *Hollandais volant* a été modifiée par Wagner dans un sens tout moderne. Le marin maudit ne sera sauvé que s'il trouve une femme qui l'aime jusqu'à la mort.

Digitized by Google

Tout le drame se concentre donc sur une idée de fidélité et de dévouement féminins.

Senta, la voyante, est dès la première heure l'idéal de l'amour, c'est-à-dire la charité. Elisabeth est sa sœur jumelle, directement; et, plus haute encore dans son sacrifice, elle meurt pour sauver l'âme de son fiancé, damné par le séjour au Venusberg, sans avoir pu s'unir à lui.

Ici, c'est la sainte, la vierge, plus encore que la femme; de toutes les filles de Wagner, c'est l'ange. La rédemption du condamné, la purification du pécheur par la donation entière d'une victime, l'amour absolu, telle nous apparaît clairement la synthèse du maître. Dans *Lohengrin*, c'est encore l'idée mère, mais cette fois, Lohengrin est le Messie, et la faible Elsa, inférieure à ses sœurs, au point de vue de la grandeur, concentre en elle tous les troubles, tous les mystères de l'âme féminine; elle est plus humaine, plus vraie, à la fois Ève et Psychée, troublée par ses curiosités, furieuse de son tourment.

La base du drame de *Lohengrin* est le mouvement de l'âme d'Elsa, si féminin, si irrésistible : la foi d'abord, puis la tendresse et, enfin, le doute impérieux. « Pourquoi ne puis-je savoir? Qui donc es-tu? » Et plus merveilleusement vraie encore, cette terreur qui s'empare de la pauvre faible, quand Lohengrin, la satisfaisant à demi, lui dit avec sérénité : « Je viens du pays des splendeurs. » Alors plus rien ne peut arrêter son angoisse poignante, et toute une vie de femme, tout un drame intime est réalisé par le musicien dans chaque note de son orchestre passionné et troublant, comme l'amour de la pauvre femme.

Senta, moins humaine, plus forte croyante, trouve sa joie suprême à se donner pour le malheureux qui souffre; Elisabeth, fille de chevaliers, puisant l'idée de rédemption dans le catholicisme du moyen âge, sachant tout son abandon, et donnant sa vie pour le salut de l'âme de son héros; Elsa, plus complexe, plus moderne, plus femme, en un mot, type éternel de l'aspiration humaine à saisir et à toucher l'idéal : ce sont trois âmes en une seule, une incarnation unique, la personnification même de l'amour sous toutes ses formes.

Digitized by Google

La gentille Eva, des *Maîtres Chanteurs*, est une figurine à part. Elle ne peut être ni grande ni forte; sa douce et simple nature se dessine dans un opéra-comique, opéra-comique wagnérien, il est vrai, où les qualités les plus opposées sont jetées par le maître à profusion, avec la même ténacité et la même fermeté dans la peinture musicale des caractères que dans ses autres tableaux.

Eva est une bonne et douce petite bourgeoise, à l'amour frais et spontané; elle aimera beaucoup Walther, et en eût aimé également un autre, si un autre fût venu. Le printemps, la jeunesse et l'amour font son épanouissement et sa joie.

Eva, simple jeune fille, va cependant grandir, se modifier, se poétiser et reparaître dans la création musicale la plus puissante et la plus personnelle du siècle. Elle va devenir l'adorable et malheureuse Sieglinde de la Walkyrie.

Ici, Wagner a semblé vouloir créer un type bien allemand, qui prend, au souffle puissant du peintre, une envolée vers des régions presque épiques.

Wôtan (Odin), au cours de ses voyages sur la terre, engendrera d'une femme une autre femme. A elle, à Sieglinde, reviendra l'honneur d'enfanter le héros qui succédera aux dieux, suivant la volonté suprême. Sieglinde est complètement et exclusivement une femme; simple et ardente, elle est de celles qui, saisies un jour par la passion, y sacrifient le repos de leur vie.

Elle n'est pas forte, elle est tendre. Mariée à un homme qu'elle craint et déteste, elle subit son joug; l'amour l'envahit en un instant à la vue de Siegmund et elle subit encore le nouveau charme.

Tombant dans les bras de l'amant, elle se laisse emporter hors du toit conjugal. Elle passe à peine dans le drame comme une touchante apparition, mais son importance y est plus grande que son rôle. Mourante de fatigue, elle ne saura que s'endormir sur les genoux de l'époux choisi, et quand il sera frappé par la destinée, elle s'étendra auprès de lui sans pouvoir vivre davantage; assez cependant pour avoir rempli toute la mission de la femme : être épouse et mère. Elle

Digitized by Google

mettra au monde, dans une caverne sauvage, le fils de Siegmund, et mourra, obscure héroïne elle-même.

Le touchant et complet abandon de Sieglinde semble être la voix de la nature, à laquelle elle obéit, corps et âme, inconsciente. Comment dire, sans la magie de la langue musicale de Wagner, que les nuances subtiles, impalpables, des sentiments les plus intimes, sont rendues avec un respect de la vérité, une délicatesse de toucher incomparables ! Qui pourra croire, de ceux qui n'ont pas entendu la tétralogie au théâtre, que, dans le duo d'amour du premier acte de la Walkyrie, la psychologie spéciale de Sieglinde soit formulée, par la phrase musicale, à ce point qu'il n'est jamais possible de la confondre avec les passives et superbes déesses, ni de la mêler à la merveilleuse et éclatante figure de Brunehilde, à laquelle elle ne fait que nous préparer ?

Brunehilde ! création géniale et d'une puissance inexprimable ! Fille de la songeuse et *sachante* Erda, et du dieu Wôtan lui-même, la Walkyrie préférée aura de sa mère l'instinct de toutes choses, de son père le courage et l'héroïsme. C'est d'elle-même et de son propre instinct qu'elle va trouver l'idéal suprême, cherché, poursuivi en vain par Wôtan dans ses voyages à travers les pays terrestres. C'est par elle que va naître et s'élever, comme une religion nouvelle inconnue au Walhalla, la sympathie humaine, la *charité*. C'est par elle que va s'éteindre la race des dieux, elle qui les abandonne pour aller prendre sa part des adorables faiblesses de la femme.

Au sommet des rochers abruptes, portée sur son coursier Grane, aux ailes flamboyantes, vous la voyez, d'abord sereine et joyeuse, jetant aux échos son *Ioh ! Ioh !* sauvage, éclat de rire étrange, à la fois rude et juvénile. Jamais elle n'a rêvé plus belle mission que de ramener, au pied de son roi, les cadavres des héros glorieux qui montent la garde sainte du Walhalla.

Mais voici que Wôtan lui apparaît pour la première fois entaché d'une faiblesse, le jour où il cède à la déesse Fricka, qui lui demande la tête de Siegmund.

Digitized by Google

Fricka, la Junon scandinave, forme ici un contraste superbe avec la vierge guerrière. Protectrice sévère de la vertu et des amours légitimes, sauvegardant le Dieu de ses velléités humanitaires, presque libérales ; barbare, stérile et froidement dominante, Fricka est ingénieusement placée là, par le poète dramatique, comme un type de ces femmes retrouvées partout, dans l'humanité, pour mettre un frein aux puissances généreuses de l'amour, aux entraînements de la jeunesse, qu'elles ne connaîtront jamais.

Voyant Wôtan céder — c'est la loi — aux dures objurgations de Fricka, à l'ambition, à l'égoïsme, et par-dessus tout à cette lassitude de la divinité qui le poursuit, c'est la généreuse sympathie de la Walkyrie qui va lutter contre le sort.

La voilà, d'abord triste et soumise aux ordres du père divin qu'elle adore ; elle fera son devoir de fille.

Toute armée, debout sur un sombre rocher, la voyez-vous, sévère, signifiant à Siegmund son arrêt de mort : l'épée victorieuse se brisera dans le combat, et il fera son entrée parmi les gardiens du Walhalla. Le guerrier, harassé, soutient Sieglinde endormie, la protégeant d'un regard où la tendresse du frère se confond avec l'amour de l'époux. La courageuse protection de Siegmund pour la faible femme adoucit peu à peu la guerrière. Les calmes et viriles mélopées de la déesse se transforment ; entendez l'orchestre, quelque chose de nouveau tressaille en elle : c'est la divine pitié, c'est l'humaine et fraternelle compassion. Encourant un châtiment pour elle pire que la mort, déchu du rang de déesse, est-elle donc frappée de dégradation? Non. Écoutez toujours! elle va se compléter, s'élever, de déesse devenir femme, et par l'amour, et par la douleur. C'en est fini entre elle et la race des dieux. Sa destinée est plus grande. Aimée par le héros Siegfried, trahie par lui, sa mort purificatrice accomplira la pensée de Wôtan : le sacrifice des dieux.

Héroïne et femme, en même temps, Brunehilde concentre en elle toute la conception féminine de Wagner. Elle a l'élan de bonté et de dévouement au malheureux qui est

Digitized by Google

une des caractéristiques de l'éternel féminin. Elle a, sur l'homme aimé d'elle, l'influence des natures affinées et supérieures. Elle va souffrir, et, dès cette heure, aucune vertu ne lui manquera : ni le sentiment de fierté et de pudeur, révoltées sous l'outrage de la trahison, ni surtout cette douleur propre aux âmes nobles et dévouées, de voir l'amoindrissement de celui qu'elles aiment! Enfin, en elle aussi, le malheur fait son œuvre d'adoucissement et d'épuration. Elle s'approche du héros, frappé traîtreusement, couché sur son bouclier. Immense dans ses vêtements de deuil, on la voit, par un pardon héroïque et un sacrifice suprême, faire taire tous les gémissements autour du corps inanimé. « J'ai entendu des enfants pleurer après leur mère, je n'ai pas encore entendu de plainte digne du héros. »

Faisant alors allumer un bûcher, elle y place son bien-aimé, et, pendant qu'un souvenir de sa joyeuse vie de déesse traverse l'orchestre, elle s'élance, avec son cheval de Walkure, sur le bûcher déjà flamboyant.

Comme un apôtre de l'avenir, l'héroïne, à travers un déchaînement des plus nobles mélodies, lance au monde la science que l'amour et la douleur peuvent seules conquérir à l'homme.

« La fin des dieux est proche ; ainsi, je jette l'incendie dans la demeure splendide de Walhalla! Écoutez, vous tous, rejetons de la race florissante! Si la race des dieux s'évanouit comme un souffle, si je laisse le monde sans maître, je vous lègue le trésor le plus sacré de mon savoir. Ni bien, ni or, ni splendeur divine, ni magnificence seigneuriale, ni le lien trompeur de tristes traités, ni la dure loi de mœurs hypocrites, ne donnent le bonheur. Félicité, dans la joie et la peine, nous vient de l'amour seul! »

Ainsi, on le voit, l'amour dans toutes ses transformations, dans ses ferveurs les plus hautes, dans ses faiblesses les plus passionnées, dans ses folies les plus sublimes, et l'idée d'épuration par le sacrifice et le renoncement volontaires, conduisent l'esthétique de Wagner à travers toutes ses inspirations musicales.

Digitized by Google

Il eût désobéi à son génie, ce poème de la femme eût manqué de relief et de vérité, s'il n'eût pas montré, en regard de toutes ces nobles natures, lumières éclatantes de la vie des âmes, les noires et fatidiques sœurs qui représentent, dans les légendes, les tentatrices hardies, les esclaves de l'enfer, le mal enfin venu par l'amour, comme les huit radieuses figures que nous venons d'étudier représentent son influence bienfaisante.

Il faut donc nous transporter dans une atmosphère différente pour y trouver Vénus, Ortrude, Iseult, Kundry.

Iseult, la terrible, renferme en elle les enchantements sensuels de la déesse, les magies et la science des philtres d'Ortrude, la passion complète, vertigineuse et affolante des sens et de l'âme. Dès le commencement du drame, les intonations, les timbres rappellent la magicienne Ortrude et ses funestes poisons. Impérieuse et souveraine, Iseult est une âme violente qu'un philtre seul peut enchaîner à l'amour; elle veut tuer Tristan parce qu'il ose la fiancer à un autre, lui qu'elle a sauvé un jour de la mort. Elle le trouve lâche, comme Ortrude, qui méprise son époux parce qu'il n'ose calomnier Elsa : elles haïssent toutes deux la lumière et, dans l'esprit du maître, personnifient probablement la souffrance malsaine et les puissances attirantes et fatales. Il semblerait presque, tellement Iseult est surhumaine, alors même que chez elle l'amour a succédé à la fureur, qu'elle eût été incapable, non seulement d'aimer, mais d'être aimée ainsi, sans les breuvages que l'erreur de Brangaene verse aux deux héros, dès le premier acte.

Dans le mal comme dans le bien, dans sa rage haineuse ou amoureuse, elle est femme encore et absolument, par l'excès de ses sensations et de ses sentiments. C'est, avec sa sœur Vénus, la charmeresse puissante, prenant l'homme par les sensualités; mais Vénus n'est qu'une allégorie, et c'est pourquoi son chant, plus voluptueux que profond, ne retient le Tannhäuser que par l'attrait du repos et de la jouissance. Quand, se souvenant qu'on est un homme, on veut aimer complètement, c'est-à-dire souffrir, c'est à Iseult qu'il faut aller, et l'on meurt de son étreinte.

Digitized by Google

De même que Brunehilde semble avoir été conçue, par Wagner, comme un type de perfection et de pureté, comme une âme aux nobles instincts, un cœur dévoué, de même Kundry, de *Parsifal*, semble avoir été, dans l'esprit du maître, la personnification de tous les types fantastiques des légendes par lesquelles les peuples ont évoqué l'esprit du mal et les séductions de l'amour charnel. Ayant épuisé les mythes scandinaves, ayant étudié, dès la naissance de l'histoire, toutes les incarnations par lesquelles avait pu passer la femme depuis Ève, Wagner a voulu sans doute, dans sa dernière création, composer une sorte d'essence du caractère féminin. Il a formé Kundry avec mille figures d'antiques récits, prises chez tous les peuples, et l'on peut dire que, depuis la Kâli indienne jusqu'à la Magdeleine du Nouveau-Testament, en passant par les Hérodias et les Dalila de la Bible, Kundry est, à elle seule, le *féminin*.

Tout le charme de cette créature étrange est dans le mystère qui l'entoure. D'où vient-elle? Qui est-elle? Son costume bizarre se compose de peaux de serpent; elle est prise d'un rire d'hallucinée, ou bien ses yeux sont immobiles comme ceux d'un mort. Nous la voyons, faisant œuvre basse et dissolvante, séduisant Amfortas, le saint roi du Montsalvat; puis, volontairement servante et misérable, s'arracher les pieds aux épines des forêts sauvages, pour chercher les herbes magiques qui seules pourraient soulager sa victime, malade du remords de son péché. Se transformant sans cesse, la voici, belle entre les belles, qui audacieusement s'attaque à la pureté invincible de Parsifal. Mais, pour la première fois, trouvant enfin une vertu plus forte que son vice, elle s'abîme repentante, touchée par l'amour, et aussitôt le démon, qui semblait la posséder, est exorcisé. Prosternée devant son nouveau maître, elle lui lave les pieds, les essuyant avec ses cheveux, et meurt apaisée et purifiée, en recevant de Parsifal le pur baiser de rédemption. Douée pour le bien et faisant le mal sans cesse, elle est évidemment la proie d'un pouvoir ténébreux qui la pousse irrésistiblement à de noires actions. Soumise aux ensorcellements, sorcière

Digitized by Google

elle-même, elle représentait au moyen âge la « possédée » qu'on brûlait sur le bûcher. C'est la pécheresse endurcie, la courtisane Meryem de l'Évangile, touchée par un regard miséricordieux de Jésus et le suivant jusqu'à la mort. Aujourd'hui, on l'appellerait une malade, et la science des névropathes s'emparerait d'elle pour essayer de pénétrer son mystère, pour avoir l'énigme du sphinx, pour décomposer ce Protée féminin, pour lire en ses yeux froids, hagards ou passionnément tendres, quel besoin inconscient de se prostituer toujours et sans trêve la dévore.

L'art avec sa puissante clairvoyance, idéalisant et agrandissant la nature, pénètre dans l'intimité de l'âme humaine. La musique, particulièrement, est comme un miroir intérieur d'un cristal pur. Kundry, figure originale, dont le pinceau d'Henri Regnault eût pu rendre la silhouette sauvage et féline, création peut-être obscure à la simple lecture du poème, va s'éclairer par le reflet de la flamme musicale. Quand le motif radieux et pur de *Parsifal* sortira de l'orchestre et pénétrera l'âme de la pauvre égarée, on comprendra la magie fascinatrice de la chaste mélodie, et l'on ressentira, avec Kundry, comme une ineffable joie de repentir.

II

LES HOMMES DE WAGNER.

La logique, dans l'idée dramatique de Wagner, ne s'est pas seulement concentrée sur ses héroïnes, pour laisser aller à l'abandon les autres personnages de ses légendes. En faisant de l'éternel féminin la caractéristique de ses œuvres, et en variant dans chaque création l'effet mystérieux et indéniable de l'amour sous toutes ses formes, il a groupé autour de la femme des caractères d'hommes obéissant à la même loi, et dont les différents tempéraments aident tous à dégager l'idée mère de l'œuvre wagnérienne : l'idéalisation de l'humanité par le sacrifice.

Il est nécessaire et opportun de faire remarquer que, tandis

Digitized by Google

que l'école dramatique et l'école littéraire sont arrivées à la peinture vraie des choses et des hommes par le réalisme le plus bas dans la forme, l'école musicale moderne recherche cette vérité par des moyens tout opposés. Elle élève de plus en plus son idéal, et Wagner, le plus idéaliste des génies modernes, a poussé aussi loin que possible la poésie dans la vérité d'expression.

Dans l'ensemble des œuvres de Wagner, les types d'hommes sont plus variés que les types de femmes. En effet, l'homme est soumis, plus que la femme, à mille influences sociales et extérieures, que ne subit pas sa compagne, dont les fluctuations et les aspects divers ne viennent que de deux causes qui réellement n'en sont qu'une : l'amour et la maternité.

Très bienfaisante ou très fatale, presque toujours dominante, telle est la femme de Wagner. L'homme, au contraire, est dans l'œuvre du maître, comme dans la réalité, le jouet de sa passion. Voici le Hollandais volant et le Tannhäuser, faibles surtout; plus loin, Eric, du *Vaisseau fantôme*, et Wolfram, l'ami du Tannhäuser, d'une admirable bonté. Avec Hans Sachs, le maître chanteur cordonnier, la bonté va jusqu'au sublime. Ces héros ne sont pas tout d'une pièce, comme le veut une des plus absurdes conventions théâtrales; ils sont comme l'homme réel, tantôt bons, tantôt mauvais, tantôt souriants, tantôt gémissants sous les orages. Une fois, une seule, pour montrer que l'idéal n'est pas de ce monde, Wagner en présente un pur, grand et fort : c'est le chevalier du Cygne, c'est Lohengrin.

Wagner, dont toute la révolution musicale consiste à prouver que les sentiments les plus divers peuvent être exprimés par le langage mélodique, a introduit dans sa forme musicale toutes les nuances des sensations humaines, fussent-elles les plus étrangères à la passion amoureuse, telle qu'on a coutume de la demander à la musique.

L'entrée du Hollandais volant, accompagné des plus sombres rumeurs de l'orchestre et des furies de la tempête, en est un exemple. C'est un maudit. Il personnifie l'homme

Digitized by Google

moderne, chassé de la terre et du ciel par ses éternelles aspirations; besoin de la paix, espérance du repos, jusqu'à la tombe; il ne les possédera jamais, et le pressentiment qu'il en a double son farouche désespoir.

Lassitude et doute le poursuivent auprès de celle qui va enfin lui être fidèle jusqu'à la mort, et dont la mort seule lui donnera la foi. Cette allégorie du Hollandais volant est une des plus humaines et des plus frappantes qui aient tenté l'imagination de Wagner.

Le malheureux a son frère dans le chevalier Tannhäuser. Là, l'intérêt est dans la lutte ouverte entre l'âme et le corps, l'amour charnel et l'amour immatériel. De même qu'il y a deux femmes, Vénus et Elisabeth, de même qu'il y a deux hommes, le Tannhäuser et Wolfram, qui personnifient les deux idées, passion et idéal, sur lesquelles vont se dérouler les péripéties du drame. Tannhauser, depuis sept ans sur la montagne de Vénus, est fatigué de voluptés et lassé de repos, comme le marin damné du *Vaisseau fantôme* est lassé d'orages; les deux sentiments sont également vrais.

Les vapeurs rosées et le ciel toujours bleu du Venusberg ont énervé l'homme, qui veut sa part des luttes et des souffrances dont les âmes élevées sentent l'irrésistible besoin. Mais, quand il a une fois goûté aux enchantements sensuels de la déesse, il en emporte partout le charme fatal, et, devant la pureté d'Élisabeth, il chante encore les voluptés maudites.

Tannhäuser, faible et passionné, est celui que la possession fatigue et qui ne désire que ce qu'il ne possède pas. Wolfram est la calme résignation. Il n'aime Élisabeth que pour l'adorer de loin, et il ne voit dans l'amour « qu'une fontaine merveilleuse de grâces qu'il n'ose approcher de peur de la ternir ».

Wagner, comme tous les hommes de génie, aime les contrastes. Les deux phrases musicales du concours de chant de la Wartbourg sont opposées l'une à l'autre, dans leur sens si contraire, pour faire ressortir violemment les deux amours différents du Tannhäuser et de Wolfram.

Les régions de l'idéal sont plus variées que celles de la

Digitized by Google

réalité. Dans son ascension continue, Richard Wagner ose mettre à la scène, et musicalement, un être qui, au premier aspect, semble n'avoir rien d'humain et dont le charme est cependant d'être un homme au-dessus des faiblesses de l'homme.

Au commencement du premier acte de *Lohengrin*, les accusations de Frédéric de Telramund contre Elsa de Brabant nous jettent en pleine humanité.

Frédéric est l'homme à l'intelligence ordinaire, aux convictions faibles, entraîné par une femme supérieure et mauvaise à de noires actions. Son récit calomniateur dit sa faiblesse et les hésitations qu'il porte même dans le crime. C'est la nuit, jetée par ces deux esprits de ténèbres dans le noble cœur du roi Henri, dans les pensées indécises de la foule. Mais des rangs les plus éloignés de la multitude sort un murmure vague ; une trouée claire se fait sur l'Escaut ; c'est une apparition, sans doute, et non un être réel ? C'est le jour, c'est la lumière, c'est Lohengrin ! Éclatant sous son armure et son casque argentés, le chevalier est debout dans une barque traînée par un cygne blanc.

De l'orchestre, un flot d'allégresse monte et dit le saisissement et le respect ; c'est le sauveur, le justicier, et, dès sa première parole, l'adieu au cygne qui l'a amené, Lohengrin se révèle tout entier. Dans la pureté et la douceur de la mélodie, on sent la quiétude divine, et à la fois le mélancolique pressentiment qu'il va entrer dans une sphère de douleurs, de troubles, que l'atmosphère sereine du Saint-Graal ne connaît jamais. Impassible dans sa mission, fort et doux comme le véritable amour, le héros de la légende résume en lui toutes les vertus sous une forme brillante et inaccessible. Mais l'idée qu'il représente n'en est pas moins tragique. Elle est le triomphe du sacrifice et de l'amour pur. Lohengrin, comme Élisabeth, répond victorieusement à Vénus et à Ortrude que la paix ne se trouve qu'aux sommets, et que le Beau, le Bien, cherchés par les âmes nobles, ne nous viennent que des régions où ne pénètrent jamais le doute et la matière.

Digitized by Google

C'est seulement dans le Tannhäuser avec Wolfram, dans *Lohengrin*, et dans les *Maîtres Chanteurs*, avec Hans Sachs, que Wagner a peint des hommes d'une bonté supérieure, d'un amour dévoué. Hans Sachs est, de ces trois types, le plus simplement humain, le plus touchant, par conséquent; celui qui, sans romans et sans aventures, marque sa vie d'une action sublime, et cela dans son bon sens de brave homme qui pense qu'Eva est jeune et qu'il est vieux, et que, s'il l'aime avec un cœur ardent, celui de la fillette s'en va plutôt vers Walther, qui est la jeunesse.

Ce n'est point le chevalier comtemplatif Wolfram d'Eisenbach; c'est moins encore le radieux gardien de la lampe du Saint-Graal: c'est le cordonnier de Nuremberg, Hans Sachs, cordonnier-poète, car il est un des maîtres chanteurs les plus célèbres de la ville, et fort élevé au-dessus des fameux préjugés de l'école.

La rêverie du vieil artisan, au début du second acte, quand, ému du chant de Walther, il en cherche l'origine et la trouve dans l'amour, cette rêverie, dis-je, est une merveille. Son amour pour Eva est une de ces affections de père où a germé, à son insu, un grain de passion, et, lorsqu'il s'en aperçoit, il secoue mélancoliquement ses cheveux blancs et se décide à prendre en mains la cause de Walther. C'est lui qui, mystifiant le grotesque Beckmesser, prétendant ridicule à la main d'Eva, frappe à coups de marteau sur une paire de souliers qu'il est en train d'achever, afin de faire fuir le chanteur burlesque. C'est, enfin, la bonté permanente, l'entêtement dans le bien, au-dessus de tout, le dévouement ignoré. Ce Hans Sachs, d'origine plébéienne et de sentiments chevaleresques, est une des plus grandes conceptions de Wagner.

Il y a bien encore une âme dévouée, une victime d'amour dans *Tristan et Iseult*, c'est le roi Marke. Sans plainte et sans vengeance, à la vue de la trahison de son neveu Tristan, de sa femme Iseult, il court, vieilli par la douleur, jusqu'au lit d'agonie du jeune homme, pour lui rendre la vie en lui donnant Iseult. Cette abnégation sort également des dévouements ordinaires; mais il y a là comme une faute première,

Digitized by Google

celle d'avoir épousé, vieillard, une femme jeune et inconnue, de se l'être fait amener par un héros illustre, jeune aussi. Notre public moderne ne croit plus à des naïvetés aussi pures, et, quelle que soit la sublimité de la maladresse, il laisse tomber, indifférent devant le vieux roi, le mot terrible de Molière.

Quant à Tristan, il est assez visible, dramatiquement et musicalement, qu'il est la proie d'un charme étrange, qu'il a bu un poison mortel et qu'il est, en quelque sorte, inconscient comme Iseult, plus qu'Iseult, parce que l'homme est plus faible que la femme. Incapable, sans ce filtre terrible, de s'éprendre de la fiancée qu'il amène à son maître et seigneur, il n'est encore qu'une image que Wagner offre, dans un long duo d'amour, de la faiblesse de l'esprit contre le corps, de la puissance fascinatrice de la femme, de son implacable volonté d'aimer et d'être aimée.

Les proportions d'épopée de la tétralogie donnent nécessairement aux personnages qui la composent un caractère de majesté extra-humaine, de puissance mystérieuse qui les met encore à part des grandes figures d'hommes que nous venons d'étudier. L'*Anneau du Niebelung* est une sorte d'hymne sans fin chanté aux origines nationales d'un peuple comme une Bible harmonique du germanisme, et ce sont des héros qui combattent, des dieux qui chantent.

Trois types masculins forment la base de ce colossal édifice : le dieu Wôtan, le héros Siegfried, le nain Mime, et c'est par eux que se livre la lutte épique de laquelle surgira le nouveau monde.

Wôtan, le Jupiter de cette sombre et primitive légende scandinave, est le dieu étrange d'une mythologie en formation. Il est le maître et l'inspirateur des combats généreux et des amours hardis. Autour de lui chevauchent dans la bataille ses neuf filles, les Walkures.

Mais ce dieu de la tempête présente un double caractère saisissant par le profond contraste que Wagner a rendu magistralement dans ses plus hautes inspirations mélodiques.

Ce Wôtan est un mystérieux rôdeur; il aime à descendre

Digitized by Google

parmi les enfants des hommes; il cherche à pénétrer les secrets les plus intimes de la nature, il plonge jusque dans l'antre d'Erda; il sent peser sur lui je ne sais quel vague désir d'un nouvel inconnu. Il sait qu'il doit y avoir un autre idéal que l'éclat majestueux du Walhalla, que la joie féroce de la victoire, que la vanité stérile du commandement. Il est peu sûr de sa puissance ; déjà l'or du Rhin l'a troublé. Des tressaillements paternels le troublent plus encore. La lutte entre les affections les plus sacrées et les plus nécessaires au cœur même d'un dieu, et la défense de sa divinité menacée, l'écrasent ; la lance de frêne ne tient plus droite dans sa main indécise. La catastrophe est proche et certaine, car le roi des dieux lui-même est trop humain pour défendre sa race; il est homme avant d'être dieu ; il excuse l'adultère incestueux de son fils Siegmund et de sa fille Sieglinde, tout en les condamnant; il fait plus qu'excuser Brunehilde, « la fille de son désir », lorsqu'elle désobéit à son ordre, il pardonne! plus encore, il bénit! Et en entourant la vierge endormie sur son rocher du pétillement de la flamme et du cri joyeux de l'étincelle, il sait bien que c'est elle qui accomplira sa pensée secrète et qui sera l'aurore d'un jour nouveau.

En effet, devant Brunehilde, fille des dieux, devenue femme par la pitié pour tous, par l'amour pour un seul; devant Siegfried, fils du héros Siegmund, petit-fils de Wôtan lui-même, devant ce couple brillant, les dieux eux-mêmes pâlissent. La figure de Siegfried est comme un astre éclairant toute cette nuit sombre; Wagner va l'annoncer par des rythmes rapides, par des sonorités éclatantes, par une surabondance de vie et de sève qui éclatera dans tout l'orchestre à chacune de ses apparitions. Siegfried est un héros inconscient de son héroïsme, mélange d'enfant et d'homme. Il naît au fond de l'antre obscur du nain Mime; il n'a jamais vu d'autre figure humaine; il ne cherche à rien savoir, sinon qu'il se sent vivre, chantant avec les oiseaux, apprivoisant les bêtes féroces de la forêt, tuant en riant le dragon Fasner, et dédaignant les richesses accumulées dans la caverne; il ne saura rien tant qu'il ne connaîtra pas en

Digitized by Google

lui-même le désir de la compagne; il n'est encore qu'un héros, alors il deviendra un homme. Tant d'exploits et de trésors lui feront sentir qu'il est seul, une mélancolie le prendra, et, guidé vers la femme par l'instinct de la jeunesse, il viendra chercher près de Brunehilde la science de la vie qui lui manquait, et l'amour qui va le compléter.

Wagner n'eût pas été lui-même s'il n'eût pas poussé le symbolisme jusqu'à dessiner vigoureusement, dans l'ombre comme dans la lumière, cette brillante figure. L'homme vacillant éternellement entre la vertu et le crime, la force et la faiblesse, l'idéal et la chair, c'est Siegfried. Le filtre d'oubli que le traître Hagen fait boire au héros amoureux de Brunehilde, et qui lui ôte en un instant la mémoire de ses bonheurs et le souvenir de son amante, n'est qu'une image qui représente poétiquement ce qu'en langage moderne on a appelé le *coup de foudre*. La pensée populaire désignait ainsi l'effet soudain d'une passion nouvelle sur une nature naïve, impressionnable, ne vivant que des sensations présentes; tel le poète nous a présenté Siegfried, élevé à des sentiments profonds et supérieurs, tant qu'il est à côté de son héroïque amante; homme de loyauté, mais d'insouciance, alors qu'il se retrouve livré à des traîtres, car il est confiant en lui-même, car il est léger. L'incantation est complète, l'oubli instantané. L'infidélité d'un instant amène des infortunes sans nom, des catastrophes irréparables; ainsi l'amour et la douleur se réunissent encore une fois pour bouleverser les existences; ainsi l'astuce a raison de la loyauté, la lâcheté a raison de la force.

Et, en effet, les motifs caractéristiques des *Nibelheim* se sont faufilés à l'orchestre, pendant toute l'épopée de Siegfried. En opposition avec la noble figure de Wôtan, à la fois divine et humaine, comme contraste à la jeunesse, à la loyauté, à la force physique de Siegfried, Wagner a mis en scène, avec un génie merveilleux, la race ennemie des dieux, les nains caractérisés par Albérick leur roi et Mime son frère, puis par Hagen, fils d'Albérick et exécuteur de ses vengeances.

Digitized by Google

Mime le nain est un composé de toutes les laideurs humaines. On le voit, haïssant la force tout au moins brutale et physique de son frère, mais ne pouvant se venger de lui que par la délation, car son bras difforme et débile ne saurait frapper. Cet être lugubrement grotesque, rampant plutôt que marchant, à la tête branlante, au sourire plein de malices cruelles, est effrayant de fine intelligence. Il aurait vite raison de Siegfried, esprit sans détours, âme naïve, si sa faiblesse corporelle ne le rendait incapable de se défendre contre un danger matériel. Mais avant de rendre à la terre le peu de cendre et de boue dont son vilain corps est formé, le nain et ses hypocrisies seront tout prêts à triompher de la brave insouciance du jeune homme.

Ecoutez ce motif rythmé, sautillant, coulant d'un instrument à l'autre, pendant que domine le chant du héros forgeant l'épée de délivrance. C'est un breuvage mortel qui se prépare sous les doigts perfides du nain, pour endormir Siegfried lorsqu'il sera en possession des richesses du dragon. Ne vous semble-t-il pas que toutes sortes de pâles fleurs empoisonnées, que mille parfums subtils et malsains montent à votre visage comme une menace? Il faudra un miracle, en effet, pour que cette dangereuse intelligence succombe dans la lutte contre le héros confiant. Mais ne sommes-nous pas dans la légende? Un oiseau chante, et c'est un oiseau-fée sans doute, car à la place des paroles faussement tendres, hypocritement dévouées que Mime croit dire à Siegfried, sa bouche inconsciente et perfide révèle ses noirs desseins. Sa seule force lui est alors enlevée ; d'un faible coup de son épée, le héros, indigné, l'envoie rouler dans les eaux du fleuve Oubli. Hélas! dans la vie réelle, combien de fois l'oiseau bienfaisant néglige-t-il de nous avertir de la présence des méchants Niebelungen?...

Il fallait donc, pour triompher de l'invincible Siegfried, un héritier des nains qui eût à la fois l'intelligence traîtresse de Mime, et la force physique d'Albérick. Ainsi, dans le *Crépuscule des Dieux*, nous apparaît Hagen, fils bâtard du roi de Nibelheim.

Digitized by Google

De même que les dieux de lumière ont placé leur enjeu sur Siegfried, de même Albérick compte sur son fils pour regagner l'anneau du Rhin et la puissance. Hagen a sur son frère Gunther, cœur bon et faible esprit, le double ascendant de l'intelligence et de la méchanceté. Celui-là vaincra par la force, s'il ne réussit pas avec la ruse. Hagen revit en lui toute la haine de la race des nains contre ce qui est jeune et noble. Sont teint est blafard ; jamais il ne rit, et ses traits endurcis le font paraître plus vieux qu'il n'est. De temps à autre, un timbre étrange et creux résonne à l'orchestre, il fait passer comme un souvenir de la caverne des Niebelungen : c'est Albérick qui se glisse auprès de son fils, dans les ténèbres, et lui donne de sombres leçons ; l'élève dépassera le maître. Il est l'auteur de la trahison de Siegfried, il est l'auteur de la mort du héros. Un sacrilège n'arrête même pas l'impie. De la main froide du héros mort, il veut arracher l'anneau fatal, mais le bras se lève soudain comme une menace, et le traître, superstitieux, recule à jamais frappé de terreur.

Des plus sombres mythes et des plus lointaines religions germaniques, Wagner, pour montrer la prodigieuse fécondité de son inspiration musicale et poétique, se retourne brusquement, à la fin de sa carrière, vers les légendes de la chevalerie française et l'esprit mystique du moyen âge. Comme la croix domine un autel enrichi de superbes ornements, *Parsifal* domine le monde wagnérien et pourrait prendre dans l'œuvre du maître le nom de drame religieux. Plus que jamais, l'auteur procède ici par le symbolisme, qui resplendit d'ailleurs si clairement à travers les écrits de ce temps.

Dans Lohengrin, fils de Parsifal et chevalier du Cygne, Wagner avait pris une histoire d'amour idéal, de protection chevaleresque pour la femme, comme base de son développement dramatique. Dans *Parsifal*, c'est la légende même du Saint-Graal et de la coupe éclatante où le sang du Christ est renfermé, qui forme le sujet de l'œuvre. Le catholicisme fait place ici au paganisme. Mais tous les cultes ont eu pour

Digitized by Google

base la même idée philosophique et morale, et nous retrouvons pour les types masculins de *Parsifal* la pensée qui nous a guidé dans cette étude, la lutte du Bien et du Mal sur la terre. Les deux puissances se livrent un combat acharné ; le démon, à force d'astuce, de magie, d'excitations perfides, attire à lui tous les hommes. Dans le drame, c'est le magicien Klingsor, moitié Méfistophélès, moitié Lucifer, qui est chassé du ciel — représenté ici par le Montsalvat — pour sa désobéissance. Il apprend à l'homme la science du plaisir ; il réunit autour de lui toutes les débauches ; enfin il a *la femme* (Kundry), et par elle il a tous les hommes. Les âmes honnêtes, les cœurs faibles, les vies les plus nobles ne résistent plus. Amfortas, roi de Montsalvat, gardien de la coupe sacrée, a lui-même cédé au pouvoir féminin, et il succombe sous le poids du remords.

Amfortas est une sorte de Tannhäuser qui s'est attardé un instant au Venusberg, et sa chute entraîne le découragement de tous les bons. Il offre, mieux encore, l'image de l'humanité chancelante, au moment de la venue de Jésus au monde. Un rachat est nécessaire, une victime doit s'offrir, un dieu nouveau doit apparaître. Pur, simple, ignorant le mal, résistant à toute tentation, ainsi fut le Christ rédempteur, ainsi se fait connaître Parsifal. Il apporte à Montsalvat l'apaisement qui accompagne la vertu. La vie qui y revient avec sa présence est l'image du bon exemple et de la solidarité humaine, dans le bien comme dans le mal. Il enchaîne à lui, par sa force invincible, par sa douce miséricorde, Kundry, que nous avons vue Magdeleine repentante. Il impose les mains : aussitôt, le sang qui coule sans trêve de la blessure d'Amfortas, et par laquelle s'écoulait aussi la vie morale de l'humanité, est tari.

L'allégorie transparente du Christ et l'idée catholique de la Rédemption n'ont jamais été plus concentrées dans une œuvre de Wagner que dans *Parsifal*. La coupe du Saint-Graal elle-même paraît aussi un être vivant, parlant à l'âme, comme la noble et religieuse mélodie qui l'exprime parle à son oreille.

Digitized by Google

Dans la légende, le Graal est le symbole de l'Eucharistie. Les chevaliers du Montsalvat sont les apôtres, les prêtres. Ils vivent dans l'adoration constante de la coupe renfermant le sang précieux. Tous les jours, ils se nourrissent du pain et du vin sanctifiés. Parsifal, comme Jésus visitant les disciples, les convie à la Cène. De ses mains royales et pures, il consacre la nourriture miraculeuse formée de sa chair et de son sang. Entouré du groupe des fidèles, et ouvrant le tabernacle, il en tire le Graal, qui paraît resplendir comme du feu; une vaste auréole domine la scène. De la coupole descend une blanche colombe, qui s'arrête au-dessus de la tête du Rédempteur, et les lévites s'abîment dans l'adoration de ce sacrifice incessant et se relèvent fortifiés par la puissance de l'invincible amour.

III

LES GROUPES DE WAGNER.

Wagner avait trop étudié le théâtre antique, il en avait trop complètement fait son idéal pour ne pas entourer ses grandes figures de groupes animés, qui en accentuassent encore davantage les traits principaux. Ainsi ont procédé tous les grands artistes, peintres, sculpteurs et poètes. L'art grec faisait plus encore, et celui-là seul, aux yeux de Wagner, était la réalisation de son rêve réformateur. Il réunissait dans une même œuvre trois arts homogènes : la poésie, la musique et la danse. Wagner, aussi ennemi du ballet moderne qu'admirateur de la pantomime expressive des Grecs, a tantôt mêlé à la vie de ses héros des personnages secondaires, mais nécessaires à l'action, tantôt des chœurs animés, dialoguant et mimant, qui activement prennent part au drame et lui donnent le mouvement et la vie.

Dans le *Vaisseau fantôme*, le chœur des fileuses n'est pas là seulement comme une délicieuse broderie musicale, accompagnant le bruit du rouet. La chanson n'est que la couleur du tableau; les jeunes filles entourent Senta, qui, seule, ne

Digitized by Google

chante pas et regarde au loin, dans son rêve. C'est ce contraste entre la jeune femme mélancolique, silencieuse, et ses compagnes insouciantes, dont la bouche rieuse bourdonne un joyeux refrain, qui attirera l'attention du spectateur sur l'héroïne.

De même dans le *Tannhœuser*, le musicien, voulant imprimer à la figure de Vénus un trait plus irrésistible encore, une fascination plus langoureuse, a entouré la déesse d'une cour charmante : sirènes, bacchantes et nymphes emplissent la grotte du Venusberg; elles dansent en des poses plastiques, murmurent des appels langoureux ; elles font partie de la scène de séduction sur Tannhäuser.

Dans *Lohengrin*, rien n'est plus chaste, au contraire, que les compagnes d'Elsa et que le chant dont elles suivent les jeunes époux dans la chambre nuptiale.

La plastique du théâtre comprise ainsi est bien loin de l'étroit objectif renfermé dans une mise en scène et des décors auxquels on ne demande que la richesse et l'éclat. Le soin extrême, minutieux que Wagner apportait à l'exécution de ses volontés, en ce qui concernait la partie extérieure de son œuvre, ne venait que du désir impérieux de voir tous les arts et leurs manifestations concourir à un effet pittoresque, irrésistible et complet.

Pas un chœur dans *Tristan et Iseult*, pas de réunions vivantes, pas de groupes animés autour de ces deux héros, dont les noms sont désormais éternellement enlacés, car Tristan et Iseult, c'est uniquement l'histoire de deux êtres qui, du jour où ils se sont vus, n'ont plus regardé qu'eux-mêmes et ont oublié l'univers entier.

Au contraire, dans l'épopée de la tétralogie, dans une création musicale et dramatique qui n'est rien moins que l'histoire des croyances d'une époque, Wagner groupe, autour de ses dieux et de ses héroïnes, des dieux secondaires, des déesses charmantes : Erda, la déesse de la terre, dispensatrice de ses secrets; Freïa la noble, Vénus germanique, déesse de la beauté et de la jeunesse. Voici Lodge, Mercure adroit et subtil, dieu du feu et du mensonge, qui accourt

Digitized by Google

enveloppé de son rutilant manteau, et Froh, le dieu des fleurs, qui chantent, sur un motif orchestral d'une douceur printanière, un hymne à Freïa, reine de l'amour. Quelquefois encore, tous ces personnâges entrent dans le drame et y agissent les premiers. Ne sont-ce pas des jeunes filles, les trois ondines qui, dès le début du Rheingold, gardent l'or du fleuve? N'est-ce pas par leur coquetterie, leur indiscrétion, qu'Albérick, roi des nains, va s'emparer du trésor, et que les catastrophes mortelles vont s'abattre sur les dieux? Ainsi, sous la main puissante du maître musicien, toutes ces fictions légères et poétiques, tous ces rêves de l'imagination populaire se condensent, se dessinent, et, selon le procédé véritablement dramatique de l'auteur, les personnages mythiques se transforment, deviennent des êtres humains agissant humainement, et représentent, dans un milieu naturel et primitif, tous les sentiments, toutes les passions qui agiteront éternellement la terre.

N'a-t-il besoin que d'un contraste purement plastique, purement pittoresque? Il brosse un superbe tableau, composé des sœurs de Brunehilde : les huit Walkures, chevauchant dans le vent et l'orage, traînant à l'arçon de leurs selles les cadavres des héros morts en combattant; puis, elles s'humanisent, se féminisent, pour mieux dire, et, devant la colère terrible de leur père, devant la malheureuse Sieglinde, la pitié les prend, et elles dérobent la coupable Brunehilde aux yeux du père irrité. Enfin, Wagner veut-il faire pressentir à l'auditeur quelque sombre catastrophe et lui donner un frisson avant-coureur des émotions funèbres? Au début du troisième acte du *Götterdämmerung*, les trois Nornes ou Parques germaniques, vêtues de longues draperies de deuil, prononcent des paroles mystérieuses, et dévident le fil des existences... Celui du dieu Wôtan se casse, et les Nornes fuient épouvantées...

Mais c'est peut-être dans l'œuvre mystique et idéale de *Parsifal* que Wagner s'est montré le metteur en scène le plus audacieux. Aucune loi de l'art dramatique n'ayant échappé à ce puissant cerveau, il savait que la variété est

Digitized by Google

indispensable à une œuvre de théâtre. Pendant la scène de séduction que le magicien Klingsor essaye sur Parsifal dans ses jardins enchantés, un charme pénétrant s'empare des yeux en même temps que des oreilles du divin héros, grâce à un tableau ingénieux.

Entre les mille caprices de l'orchestre chantant une mélodie profondément voluptueuse, paraissent s'élever du sol des femmes d'une suave beauté, semblables à des fleurs vivantes, se balançant sur des tiges embeaumées, dans de lentes ondulations; elles entourent le héros, ingénu, étonné, ravi, mais invincible. Le parfum qui se dégage de cette scène prestigieuse semble lui-même troublant comme le regard de ces filles-fleurs; il prépare le jeune homme à l'étrange fascination que lui fera bientôt subir Kundry. Ainsi, dans une vision d'une étonnante clarté et d'une intense profondeur, le poète a concentré toute l'attention de l'auditeur sur ce spectacle charmant, afin de lui faire mieux comprendre la puissance de Kundry et, surtout, la force de pureté de Parsifal toujours triomphante.

IV

En embrassant ainsi, d'un coup d'œil général, l'esthétique et la philosophie musicale du théâtre wagnérien, nous espérons en avoir mesuré la profondeur et éclairé l'originalité. Nous voudrions avoir démontré que Wagner est avant tout un homme de théâtre.

La création et l'idéalisation par Wagner des personnages dont nous venons d'esquisser les traits, forment précisément la grandeur et l'originalité de son génie. Ces caractères, si logiquement conduits, concourent tous à la synthèse des deux idées que nous avons essayé de dégager de cette étude: la lutte entre le bien et le mal; l'amour, dont la forme suprême est le sacrifice. Ces figures possèdent l'unité dans la variété, cette qualité maîtresse du théâtre.

C'est pour les faire vivre, pour les opposer les uns aux autres, que Wagner a développé le système mélodique qu'on lui a tant reproché et qui fera sa gloire. C'est pour ces filles

Digitized by Google

aimées qu'il creuse ses harmonies, qu'il multiplie et transforme les timbres de son orchestre. Le détail du drame lui est indifférent chaque fois qu'il n'est pas un trait nouveau accentuant la physionomie. Il ne cherche ni les aventures, ni les coups de théâtre, ni les complications venant de l'extérieur. C'est grâce aux mouvements de l'âme, autrement intéressants et puissamment dramatiques que les formes conventionnelles de l'action théâtrale ordinaire, qu'il fait l'histoire musicale de l'humanité.

Dans l'œuvre wagnérienne, tout tend à la recherche de la vérité, au mouvement de la vie.

Pousser plus loin la recherche de cette esthétique, déjà si élevée, serait marcher sur les traces des extracteurs de quintessence; mais pour l'esprit qui sait penser en écoutant, chacun de ces types se présente divinement et nettement modelé.

C'est pourquoi nous pouvons répéter encore que Wagner est, sinon le plus scénique, du moins le plus dramatique des musiciens, et nous croyons qu'il ne peut plus avoir d'autres adversaires que ceux qui ne l'ont pas entendu au théâtre.

JACQUES HERMANN.

Digitized by Google

CEUX DES CAMPAGNES.

I

Debout sur le seuil de la porte, les mains enfoncées aux poches de son beau pantalon des grands jours, le fermier Julius Aerts regardait s'ébattre deux porcs.

Les bêtes en gaieté allaient et venaient, se poursuivant avec des sauts lourds et grotesques ; leurs petites queues en tire-bouchon frétillaient, battant leurs flancs, dont le poil rare montrait la chair rose. Ils fouillaient du groin, bruyamment, le fumier étalé en amphithéâtre dans la cour, et les canards épouvantés dégringolaient dans la mare creusée au centre.

Une vachère, assise sur la margelle du puits, s'esclaffait en se tapant les cuisses :

— Sont-ils drôles, hein, *pachter !*

— Ah ! ah ! ah ! Jenne-Mie !...

Et le ventre de Julius Aerts sursautait sous son sarrau à plis fins, et l'on ne voyait plus ses yeux dans sa figure joufflue, tant il riait, le gros homme.

Avec son corps énorme de colosse et sa large face, où son sourire doucement niais s'étalait à l'aise, Julius Aerts avait l'air bon garçon, et personne ne pouvait dire qu'il fût de méchant caractère. Le respect outré des liards acquis que sa mère lui avait inspiré, le faisait sobre et casanier malgré ses vingt-huit ans. Chaque dimanche, après la messe, il s'esquivait, passant furtivement sous les fenêtres d'un sien parent, cabaretier, et quand Lydie, la fille, pour le tourmenter, l'appelait d'un ton narquois : — Hé ! cousin, où courez-vous si pressé?... Il revenait, piteux, boire son verre, assis sur le

Digitized by Google

bord de sa chaise, tournant les pouces, muet, et déplorant à part lui les six *cens* que ça lui coûtait.

D'autres fois, on l'entraînait à jouer. Gagnait-il, son front et ses joues rougissaient comme des pommes mûres, un contentement intime allumait son regard, et il avait, à voir les pièces de cuivre s'accumuler devant lui, presque autant de plaisir que lorsqu'on rentrait heureusement le blé, que les épis étaient pleins et que les granges étaient trop étroites. Si le guignon le hantait, il ne disait rien : sa douleur comme sa joie, ayant peu de paroles ; il se levait pesamment et s'en retournait, les bras ballants, par le chemin ; puis, revenu, il appuyait ses coudes sur une table, s'enfonçait la tête dans les mains et pleurait ses sous à sanglots retentissants. La veuve Alida Aerts, alors, le consolait tant bien que mal, lui répétant qu'il n'y avait rien à y faire et que de l'argent perdu était bien perdu. Et, comme au temps de sa petite enfance, Julius geignait, sentant, à se plaindre, son chagrin s'adoucir, se délayer dans les larmes.

Malgré sa sereine bêtise et sa manie d'avarice, Julius était un beau parti. Plus d'une fille de gros fermier enviait d'être installée dans les salles humides et froides de la vieille métairie. Mais Julius ne songeait pas au mariage : il était bien assis dans sa demeure bien en ordre et ne souhaitait pas qu'on le dérangeât. L'affection de sa mère Alida et de sa sœur Juliane suffisait à son tempérament flegmatique, et, quand il voulait s'amuser un brin, il allait taquiner les filles de basse-cour et les moissonneuses.

Une peur des revenants le faisait se détourner du cimetière, et, la nuit, au trot menu d'un rat dans les greniers, au grincement d'un volet mal attaché, des sueurs emperlaient ses membres.

Tout à coup, les traits de Julius Aerts se renfrognèrent, tandis que les porcs continuaient leurs gambades à la réjouissance de Jenne-Mie. Lentement, il descendit l'escalier de pierre, fit le tour du fumier, écartant du geste les chiens qui s'approchaient, et poussa la porte d'une étable.

Un veau était couché là, le cou posé à plat sur la litière,

Digitized by Google

les yeux mi-clos, la gueule entr'ouverte laissant pendre la langue ; un seau plein de lait était auprès. Julius se baissa, tâtant le mufle, palpant les oreilles brûlantes de la bête dont la peau se secouait de frissons. Le vétérinaire était venu quatre fois, on avait cherché quatre grandes bouteilles brunes chez l'apothicaire, même que c'était cher et qu'on avait donné sept francs... Et le veau ne revenait pas !...

— Venez donc voir, Jef, appela Julius, très sombre.

Jef, s'étant avancé, secoua la tête.

Une bête pareille, qu'on aurait vendue facilement quatre-vingt-dix francs et qui ne rapporterait rien, maintenant !... C'était à pleurer ! Et les deux hommes se lamentaient, immobiles, les mains derrière le dos, devant le veau qui haletait son agonie.

— Si vous faisiez venir le vieux Klaes, dit le vacher. Il connaît les herbes qui sont bonnes pour les bêtes malades. Dernièrement, il a guéri la vache de Liske Smet, et avec six tartines et un demi-litre de genièvre, il est content.

Julius pensa que l'idée de Jef n'était point tant sotte et s'en alla, songeur, vers la ferme, demander l'avis de sa mère.

Une bande de soleil pâle rayait le mur frais crépi des étables, et, fouettée par le vent aigre qui soufflait de l'est, la blouse de Julius Aerts faisait entendre le froufrou rude de la toile neuve.

L'hiver serait précoce.

Aussi, dans la salle commune, qu'une servante pataude venait d'inonder sous prétexte de nettoyage, un grand feu de houille flambait qui devait sécher le carreau, et la vapeur montait lourde, matant les vitres des fenêtres. L'immense marmite à choux, pendue par l'anse à la crémaillère, chantonnait, léchée par les flammes, et dégageait une odeur affadissante de soupe au lard, tandis que tout en haut, dans la cheminée, une rangée de jambons achevait de se fumer.

— Ça ne va pas, aujourd'hui, gémit la fermière Alida, avec un soupir qui souleva le châle rouge croisé sur sa poitrine. On n'est plus jeune, Toon, on n'est plus jeune! répéta-t-elle,

Digitized by Google

en tendant son pied au berger, un vieux, accroupi devant elle, qui lui passait les bas et les souliers. Toon répondit par un grognement approbatif. Mevrouw Aerts, s'arc-boutant à la table, se leva d'un effort pénible et commença à se mouvoir lentement dans la direction du feu. Elle se laissa retomber tout essoufflée sur une chaise qui craqua. Toon alors lui plaça un couteau entre les doigts, et elle se mit à peler des pommes de terre, faisant des épluchures très fines, enlevant les germes naissants, creusant des trous, très proprement.

Il y avait quelque cinquante ans, Mevrouw Alida était une jolie demoiselle, bien élevée dans un pensionnat, dessinant la tête d'après l'antique, et occupant ses loisirs à la lecture larmoyante de *Paul et Virginie*. Mais le mariage l'avait prise tôt. Toute sa grâce s'était rapidement usée aux rouages de la ferme, et, de sa beauté morte, il ne lui restait plus que les grandes lignes pures, vulgarisées dans son visage rouge. La vie à côté des bêtes avait engourdi son cerveau en une continuelle somnolence. Elle était devenue énorme de corps et mesquine d'esprit, ne comprenant rien à ce qui n'était pas les troupeaux et les récoltes... Et l'amour de la progéniture et des liards veillait seul dans cette grosse machine humaine.

Au pas de Julius, elle tourna la tête.

— Eh bien, interrogea-t-elle, et le veau?

— Il passe, répondit Julius, navré.

La vieille demeura soucieuse. Elle murmura comme une mélopée :

— L'an dernier, c'était une vache ; au printemps, un cheval qu'il a fallu abattre; puis le mal qui s'est mis sur les moutons, et maintenant voilà ce veau aussi!... Jésus-Maria! si cela continue, que deviendrons-nous! pleurait la riche fermière; nous serons tout à fait pauvres, mes enfants!

Et M^lle^ Juliane, qui revenait de la messe, s'informa du veau à son tour. Tout en questionnant, elle retirait ses gants de fil trop courts, que ses doigts crevaient aux coutures. Dans sa robe grise à volants, ses formes massives de fille mûre se dessinaient, malencontreuses, et, sous le bord retroussé d'un

Digitized by Google

chapeau Rubens surchargé de plumes, on voyait luire la plaque blonde de ses bandeaux, un peu roussis au soleil, et que la pommade à l'héliotrope couvrait d'un lustre inégal.

Julius parla du vieux Klaes et de ses simples. On délibéra quelques instants, supputant les nouveaux frais à faire ; un mot de Jef, observant que le veau valait encore bien cela, les détermina.

Lorsque tout fut décidé quant au veau, la fermière songea à se plaindre.

Elle n'était pas dans son assiette, des fourmillements lui couraient dans les jambes, elle avait des mouches devant les yeux et comme un moulin dans la tête, et, quand elle voulait réfléchir, elle devait s'y reprendre à deux fois. Mais cela n'était rien. Un petit somme la guérirait, et, vraiment, on ne se payait pas des drogues pour si peu.

Et elle se traîna vers son lit, en recommandant à Juliane d'ajouter un peu d'eau au genièvre du vieux Klaes.

II

L'après-midi, Klaes arriva, son petit sac aux herbes pendu à son cou.

Très sale, sa barbe grise mêlée de foin, parce qu'il couchait dans les écuries, Klaes vivait sur les routes de ce qu'on lui donnait dans les fermes, et tout le jour il mâchonnait quelque chose.

Il ramonait les cheminées, tuait les porcs, tondait les moutons et surtout guérissait les bêtes — des fois, les gens. Avec son prestige d'idiot, sa douceur entêtée en face des insultes méchantes, sa mémoire tenace et ses reparties subtiles, sonnant clair dans le vide de son esprit, il tenait son rang au village. On l'aimait comme un grand enfant débile, et, dans chaque tarte au riz qu'on cuisait, il y avait un large triangle réservé à sa gourmandise. Le dimanche, il était soûl comme un plus riche.

On le mena tout de suite vers le veau, et comme depuis un instant il regardait fixement devant lui, la bête ou le mur, on ne savait, Julius, anxieux, interrogea :

Digitized by Google

— Eh bien?

Klaes se mit à rire, son rire énigmatique d'innocent :

— Hé, hé, hé! Il pleuvra, ajouta-t-il, plus grave : les poules se grattent.

A ses pieds, une pomme de terre était roulée ; il la prit, la flaira, la soupesa et la mit dans sa poche. Et toujours Julius le suivait des yeux, n'osant plus rien dire. Alors Klaes se décida :

— Je vas lui faire sa tisane.

Il s'installa devant l'âtre, sur un escabeau, et, vidant à petits coups son demi-cruchon de genièvre, pendant deux heures il veilla aux herbes qui bouillaient. Julius et sa sœur s'étaient plantés près de lui, recueillis comme pour la messe, et, par moments, le vieux mendiant louchait du côté de Juliane.

Quand le mélange fut refroidi, sentant que cela puait fort :

— Il ne boira jamais cela! soupira Julius.

— Faut lui tenir la tête, dit Klaes.

Et comme il n'avait plus rien à faire là, il s'en alla par le jardin, furetant de ci de là ; il ramassa une plume de dindon, un trognon de chou et un tesson qui traînaient ; puis il disparut dans la campagne en sifflotant.

Cependant Julius, aidé de Jef, avait porté au veau la marmite pleine d'une eau noirâtre et nauséabonde. La bête, ennuyée de ne pouvoir mourir en paix, détourna la tête.

Alors, selon l'indication de Klaes, ils saisirent l'animal par le cou et plongèrent de force son pauvre mufle dans le chaudron. Le veau, mi-asphyxié, résistait mollement.

— Je crois qu'il boit, dit Julius.

Jef fit signe que non.

Ils s'étaient agenouillés, tellement absorbés dans la contemplation de leur victime, qu'ils ne virent pas accourir Juliane. Essoufflée, elle leur cria :

— Venez donc vite : il y a maman qui est hors du lit, par terre!

Elle était là toute pâle, mevrouw Aerts, elle si rouge

Digitized by Google

d'ordinaire, étendue sur le dos, roide, ne bougeant plus, comme morte, moins les yeux, qui vivaient.

Aux cris poussés par Juliane, les domestiques étaient arrivés, croyant, qui au chien enragé, qui au feu dans les meules, si bien que la vue de la fermière leur fut quasi un soulagement. Le berger, expert dans ces choses, avança que ce pourrait bien être une attaque : ça leur prend parfois, aux moutons...

Et ce fut une rude charge à hisser sur le lit, que cette masse inerte que l'immobilité rendait plus lourde.

Julius et Juliane ne se retrouvaient pas dans ce désordre. Un désarroi complet affolait ces deux natures tranquilles, saines, devant cet imprévu : une maladie.

Près d'une armoire, où une demi-douzaine de fioles pharmaceutiques s'alignaient toutes poussiéreuses, Juliane s'exaspérait, persuadée qu'il y avait là de quoi ranimer sa mère...

Mais, de ces petites bouteilles à moitié vides, laquelle était la bonne?... Il y avait si longtemps qu'elles étaient là !... Les dernières dataient bien de la mort du père...

Julius, lui, tournait dans la chambre, les bras au ciel, éperdu, sanglotant, propre à rien.

— Faudrait un médecin, c'est sûr, observa le berger.

Tout de suite un cheval fut sellé et Jef fila au grand trot vers Eppeghem, chercher Philippe De Boeck, un petit cousin éloigné.

Par malheur, Philippe De Boeck, joyeux drôle, n'était pas au logis ce soir-là. Mais la gouvernante, qui menait haut la main ce ménage de garçon, engagea la parole de son maître : sitôt de retour, il repartirait pour la ferme, Binette en jura ses grands dieux.

Cependant là-bas, Juliane, affairée, donnait des ordres. Un besoin de sentir de l'aide autour d'elle la tourmenta : elle envoya quérir les parents aux environs, et ceux-ci, qu'une veillée de ce genre alléchait à la façon d'une promesse d'eau-de-vie et de bière chaude, accoururent en nombre, s'étonnant que la fermière ne fût point morte.

Ils étaient là, rassemblés dans la salle, ceux qui entraient

Digitized by Google

interrogeant les premiers venus; une pudeur les faisait parler bas, adoucir le battement de leurs souliers à clous dans cette pièce trop vaste, mal éclairée, où les ombres très hautes dansaient sur les murailles.

— C'était une rude femme, Alida!

Un d'eux laissa tomber cette oraison dans le silence; et les autres, inclinant la tête et retirant leurs pipes de leurs bouches, firent : — Oui, oui! — très graves, anticipant sur le cérémonial funèbre. Et il semblait que cette parole avait tué la malade mieux que le mal n'eût pu le faire, et la cousait dans son linceul plus étroitement que la main habituée de l'ensevelisseuse.

On s'arrangea pour la nuit, dans l'attente de Philippe, qui n'arrivait pas. Chacun passerait une heure auprès de la patiente et lui donnerait à boire, si besoin était.

Julius refusa de se coucher. Une sollicitude inquiète lui fit faire une dernière visite à la bête, qui râlait, là-bas, toute refroidie; il l'entortilla tendrement dans une couverture qu'il prit à son propre lit, et rentra plus désolé, avec une envie de pleurer. Prostré sur sa chaise, les idées brouillées par le sommeil, qui insistait à ses paupières tendues, il divaguait, allant de sa mère au veau, du veau à sa mère, les confondant en un regret pareil, jusqu'à ce qu'il s'abattît tout ronflant sur la table.

Juliane circulait, pleurnichant et reniflant, tandis qu'elle versait dans les jattes du thé de safran et de la bière bouillante, au choix, dont les odeurs mêlées dilataient les narines, faisaient s'éclaircir discrètement les visages. Les « och », les « Jesus-Maria » sortaient apitoyés de sa poitrine haletante, et les autres la consolaient de leur voix tranquille, disant :

— Du courage, Juliane, du courage!

Puis ils continuaient de chuchoter et de boire, énumérant les qualités de la mourante, rappelant des épisodes de sa jeunesse, le chiffre de sa dot et combien elle avait été gentille autrefois... Et, peu à peu, bercés au murmure de leur entretien en sourdine, alourdis par de vigoureuses lampées de faro trop sucré, ces gens s'assoupissaient, jambes de ci de là, auprès des tasses bien séchées.

Digitized by Google

Le cousin Neel, un dur, son heure écoulée, vint secouer Julius et le plaça, tout somnolent, dans un vieux fauteuil, au chevet de la fermière, puis referma la porte, soigneusement.

Dans l'effarement indécis d'un réveil brusque, Julius entendit le pas de Neel s'éloigner, et une seconde porte retomba, qui mit entre lui et les autres toute la longueur de l'habitation.

Sur une table de nuit, la seule qui fût à la ferme et qu'on avait portée là pour la circonstance, une lampe à bec fumait, son maigre lumignon rougeâtre avivé par les vents coulis que les volets mal clos envoyaient siffler lamentablement à travers la chambre.

Julius se frotta les yeux, se raisonna, dompta ses terreurs enfantines. Après tout, celle qu'on avait étendue là était sa mère... Qu'avait-il à craindre?.. Et, soutenu par une bravoure factice, il marcha vers le lit.

Sous les draps régulièrement tirés comme ceux d'une couche mortuaire, Alida Aerts gisait toujours immobile, avec un œil qui bougeait obstinément dans sa face paralysée. Cet œil gris, brillant et humide, s'écarquillait sous la paupière rétractée, tournant de droite à gauche en un va-et-vient incessant, et parfois disparaissait, ne montrant plus que le blanc. Une expression d'épouvante l'emplissait, comme s'il eût imploré du secours pour le corps inanimé dont la roideur le gagnerait tantôt... Et l'œil roulait, roulait, avec une larme au bord.

Repris de peur, un pied en arrière, Julius, appela d'une voix qui s'étranglait dans le gosier :

— Maman, maman !

Il attendit. Pas un gémissement. Rien.

Ce silence combla la mesure. D'un mouvement nerveux qui lui coûta sa suprême énergie, il ferma les rideaux, et parce que ses jambes lui ôtaient la force de s'en aller, il s'aplatit dans le fauteuil, se pelotonna sur lui-même, la tête dans les genoux, les bras sur la tête, écoutant le bourdonnement du sang qui lui battait aux tempes avec un bruit de vagues déferlant à marée haute.

Digitized by Google

On l'oublia ainsi jusqu'au petit jour, quand les ombres deviennent bleues.

Ce fut le berger qui entra, suivi de Philippe De Boeck, un peu gêné. Tout bougon, le vieux écarta les courtines : l'œil s'était figé dans son expression horrible.

— Elle est morte, allez, grogna-t-il : je m'y connais.

Philippe s'approcha, mordillant sa moustache, fâché de ce contretemps. Il n'y avait pas à dire, oui, elle était passée... enfin, c'était triste...

Alors, au milieu des hurlements de Juliane, qui s'était jetée sur le cadavre, il serra la main de Julius, hébété, avec le bredouillement confus d'un homme qui s'excuse ; puis, prestement, il détala.

Quand Julius eut bien compris que sa mère était morte irrémédiablement, il s'enfuit dans la cour, pleurer tout son soûl, l'exubérance de sa douleur s'accommodant mal de l'espace restreint des chambres. Un instinct lui fit pousser la porte de l'étable, machinalement, sans motif, par habitude. Les pattes en l'air, le veau, trépassé, gisait.

Et cette mort, qu'il retrouvait embusquée partout aux coins de sa demeure, affola Julius. Il n'y tint plus, regagna la maison en chancelant, et, se laissant choir agenouillé près du lit de la défunte, le front dans l'édredon, il balbutia doucement, comme une plainte :

— Heureusement qu'elle ne sait pas!... Voilà le veau qui est mort aussi!... Ah! maman, mam...

— C'est connu, soupira un des parents, qui achevait d'allumer les bougies : les malheurs vont deux à deux.

MARIE MERCIER.

Digitized by Google

LES SEPT MERVEILLES DU MONDE MODERNE[1].

LA PERCÉE DU MONT-CENIS ET CELLE DU SAINT-GOTHARD. — LE CHEMIN DE FER TRANSCONTINENTAL DU PACIFIQUE.

III

Du canal de Suez au tunnel du Mont-Cenis, il y a toute la distance d'une œuvre courante à une explosion de génie. Les deux entreprises ont marché parallèlement et se sont accomplies dans les mêmes délais. Mais elles n'avaient d'autre analogie que leur objectif commun de supprimer une barrière naturelle pour rapprocher les peuples. La première ne demandait, pour être tentée, que du courage et quelques applications nouvelles de procédés ou d'appareils en usage; la seconde exigeait des prodiges d'inventions et de créations spontanées. La tranchée de Suez avait des précédents, un outillage et le moteur nécessaire, la vapeur; la percée des Alpes devait tout imaginer et tout improviser, même une force nouvelle, l'air comprimé. Son projet dépassait tellement la mesure des possibilités acquises de l'art de l'ingénieur, que le Conseil supérieur des ponts et chaussées de France, consulté, le traita d'insensé, et que son oracle, M. Jullien, traversant le tunnel après son ouverture, déclarait encore qu'il n'y croyait pas. Il a fallu toute la hardiesse politique et économique de M. de Cavour pour oser l'entreprendre avec les ressources du petit Piémont, et tout le génie créateur, sans égal dans ce siècle, de Germain Sommeiller pour résoudre les immenses difficultés de son exécution.

Comme toujours, c'est à un simple montagnard, de la grande famille des hommes pratiques, que revient l'honneur

[1] Voir la livraison du 15 novembre.

Digitized by Google

de la première conception. Ce modeste observateur, nommé Médail, avait remarqué le peu d'épaisseur du Mont-Fréjus, — qu'on confond avec le Mont-Cenis, — entre Modane et Bardonèche, et son expérience de constructeur de routes de montagne lui avait donné la conviction qu'il était possible de le percer pour éviter les longueurs et les dangers de l'ascension du col. Il n'y a pas, en effet, dans toute l'enceinte des Alpes Cottiennes, à la même altitude, de paroi plus mince que celle de ce massif de 12 kilomètres et demi, coupé par les vallées profondes de la rivière de l'Arc du côté de la Savoie, et de la Dora sur le versant italien. Aussi a-t-il été de tout temps le passage préféré des envahisseurs de la Péninsule. Médail complétait son projet, qui embrassait le passage entier de France en Italie par la Savoie, en proposant de trouer encore la montagne de l'Epine jusqu'à Saint-Genix pour aller en ligne droite de Chambéry à Lyon ; tracé beaucoup plus logique et plus commercial que celui, adopté depuis, de l'immense parabole de Culoz. Il offrait, enfin, d'exécuter lui-même le tunnel principal en six années, avec les procédés ordinaires de perforation qui lui étaient familiers. Il est vrai que sa galerie souterraine, projetée beaucoup plus haut dans le massif que celle de Sommeiller, ne devait mesurer que 5,000 mètres de longueur au lieu de 12,230.

Mais l'heure n'était pas venue. En 1840, date de sa proposition, Médail ne pouvait être qu'un précurseur. Ni les gouvernements, ni les ingénieurs n'étaient familiarisés avec les travaux de ce genre, si communs aujourd'hui. Les tunnels de Blaisy-Bas et de la Nerthe, le premier de 4,000 mètres et le second de 4,200, sur la ligne de Paris-Méditerranée, n'existaient pas encore. Il en était de même des deux tunnels, de 5,000 mètres chacun, de la ligne de London North-West et de celui de 4,570 mètres creusé depuis, sous la Mersey, entre Liverpool et Birkenhead.

Les chemins de fer eux-mêmes ne faisaient que de naître, du moins sur le continent. Celui de Turin à Gênes, la première grande ligne de l'Italie, qui devait traverser les Apennins sous de nombreux tunnels, dont un de plus de 3,000 mètres,

Digitized by Google

ne fut décrété qu'en 1845. Rien surtout, dans les relations internationales, ne sollicitait ce raccourcissement de la route en lacets créée par Napoléon, où le commerce manquait d'activité et où les *vetturini* mettaient quatre jours pour se rendre de Chambéry à Turin. La principale raison d'être du projet Médail gisait dans les dangers de cette route pendant l'hiver, où les avalanches de neige et les tourmentes avaient souvent causé de terribles catastrophes.

Cependant l'idée avait germé. Un ingénieur belge, devenu inspecteur du génie en Piémont, en avait compris la portée et s'était, dès lors, voué à sa réalisation. Cet ingénieur, M. Henri Maus, qui devait sa réputation européenne à la construction d'un appareil de locomotion sur le plan incliné de Liège, avait inventé, en outre, une machine perforatrice armée de 16 fleurets et fonctionnant sans l'aide de la poudre. Chargé, sur sa demande, d'étudier la question de la percée des Alpes, il présentait, dès cette même année 1845, au roi Charles-Albert, un plan de perforation par le moyen de sa machine, bien autrement hardi que celui de Médail ; car il proposait d'ouvrir le tunnel à 1,170 mètres d'altitude du côté de Modane et à 1,363 mètres du côté de Bardonèche, avec une pente continue d'Italie en Savoie, sur un parcours de 12,230 mètres. C'est, dans ses principales conditions, le projet qui a été adopté depuis, avec cette différence essentielle qu'on a évité le danger de l'abondance des eaux sur une pente unique, en créant deux pentes dont le point culminant devait être à égale distance des deux ouvertures.

L'annonce de ce projet grandiose était de nature à frapper les imaginations. Tout le pays se passionna pour une œuvre qui flattait ses besoins de grandeur et d'expansion extérieures. C'était l'époque où Charles-Albert secouait le joug de la réaction autrichienne pour entrer dans les voies libérales qui ont conquis l'Italie à sa dynastie. Il venait de donner au petit Piémont le fameux Statut que Victor-Emmanuel a eu la gloire d'étendre à toute la Péninsule. La liberté de la presse et la liberté de la tribune avaient associé le peuple entier aux vues et aux espérances de son gouvernement. Les expériences

Digitized by Google

de la machine Maus, qui se faisaient publiquement dans les environs de Turin, étaient suivies avec un égal intérêt par le peuple et par le roi ; et toutes les questions spéciales que soulevait le nouveau problème avaient été résolûment abordées par les savants dont le Piémont abondait, quand la révolution de 1848 vint couper court à cet élan général.

L'Europe était en feu. La Lombardie avait fait aussi sa révolution. La guerre qui suivit et son malheureux dénouement à Novare éteignirent l'enthousiasme provoqué par ce projet pacifique. Une commission, d'ailleurs, chargée de se prononcer sur l'efficacité de la machine perforatrice de M. Maus, l'avait déclarée insuffisante pour son objet, et ce verdict était signé de deux ingénieurs qui devaient, plus tard, puissamment coopérer à la réalisation de l'entreprise, MM. Menabrea et Paleocapa. Tout manquait à la fois, la confiance, la sécurité et l'énergie. La situation financière ne permettait plus, en outre, de se jeter dans l'inconnu. Le projet fut abandonné.

Mais il y avait un homme de génie et de résolution qui ne le perdait pas de vue. A peine entré au pouvoir, M. de Cavour s'occupa de le rendre possible par un ensemble de mesures préparatoires. Il songea d'abord à faire aborder le rempart à détruire par deux lignes de chemin de fer : l'une, du côté de la Savoie, qu'il concéda à une compagnie française, le Victor-Emmanuel ; l'autre, qu'il fit construire par l'État pour aller plus vite de Suze à Turin. Puis, pour intéresser la compagnie française à la suppression de l'obstacle qui séparait les deux tronçons, il ne craignit pas de lui livrer la ligne de Suze et d'étendre sa concession jusqu'au Tessin. C'était le moment attendu. La compagnie s'associa au ministre par une participation de 20 millions ; et une première convention, signée en 1857 et ratifiée par une loi, assura l'exécution de l'œuvre sous la direction de l'État italien. Trois ans plus tard, après l'annexion de la Savoie, cette situation dut être modifiée par l'intervention du gouvernement français, qui s'engagea à payer la moitié des frais, évalués, d'après ses ingénieurs, à 3,500,000 francs par kilomètre, et à donner, en outre, une

Digitized by Google

subvention de 300,000 francs pour chaque année gagnée sur les vingt-quatre ans que devait durer le creusement par les procédés ordinaires. Mais l'État italien restait seul chargé de l'opération ; et déjà, sous son énergique impulsion, les procédés ordinaires avaient disparu pour faire place à tout un système nouveau de forces et de mécanismes qui devait faire révolution dans l'art de l'ingénieur.

On ne pouvait songer à ouvrir ce passage comme on l'avait fait pour les tunnels des chemins de fer, en perçant des puits verticaux destinés à la fois à aérer les travaux et à multiplier les points d'attaque. La voûte qui le surplombait n'avait pas moins de 1,600 mètres d'épaisseur, et le creusement d'un seul puits aurait peut-être exigé quarante ans. Tous les moyens, en outre, employés jusque-là pour l'aération et la perforation à de grandes profondeurs étaient inapplicables. La force même manquait, celle de la vapeur ne pouvant être utilisée au fond d'un souterrain de plusieurs kilomètres sans issue supérieure. Aussi, l'idée d'employer l'air comprimé, déjà adoptée par M. Maus, avait-elle gagné tous les hommes spéciaux. Mais comment saisir et appliquer cette force incompressible et universelle, que les savants de cabinet déclaraient ingouvernable ? Comment l'amener à agir dynamiquement sous un piston à de grandes distances ? Il fallait tout un monde d'appareils et d'organes nouveaux pour l'emmagasiner, la transporter et la faire fonctionner à la fois comme moteur souverain, docile à la moindre pression, et comme ventilateur régulier d'un couloir de trois lieues de long, incessamment envahi par la noire fumée des explosions de poudre. Il fallait, en un mot, un homme extraordinaire pour parer à une situation extraordinaire, et cet homme se rencontra.

Il y avait alors, au Parlement de Turin, un ingénieur savoyard, nommé par le parti libéral du Faucigny, qui suivait avec un intérêt exceptionnel les débats engagés. Cet ingénieur, M. Sommeiller, avait été choisi, en 1846, avec MM. Grattoni et Grandis, parmi les lauréats les plus distingués de l'université piémontaise, pour aller étudier, en Belgique et en Angleterre, où la construction des chemins de

Digitized by Google

fer était en avance sur le reste de l'Europe, toutes les questions qui s'y rapportaient. C'était, au premier chef, un esprit créateur à qui les combinaisons les plus hardies et les plus immédiatement applicables étaient aussi naturelles que la pensée. Mis en présence du problème qui s'agitait, il trouva d'emblée ce qu'on cherchait, en proposant d'utiliser les torrents des Alpes pour produire, par leur chute régularisée et concentrée, un réservoir inépuisable d'air comprimé, et en créant de toutes pièces, pour aménager et distribuer cette force nouvelle, comme un moteur docile et infatigable, le plus gigantesque entassement de machines étranges et d'appareils démesurés qui ait jamais été imaginé. Tel est le principal titre de M. Sommeiller à l'admiration et à la reconnaissance des générations futures. Grâce à lui, la force nécessaire à la suppression même des montagnes, était désormais condensée et disciplinée. Force sans égale, arrachée à l'atmosphère elle-même par la pression foudroyante des chutes d'eau, s'engouffrant comme un ouragan dans un grand réservoir, douée de la même élasticité que la vapeur et d'une puissance irrésistible, transportable par des tubes de fonte à une distance indéfinie, agissant sans fin, sans épuisement, sans accident comme sans fumée, sur le mécanisme de la perforation, et fournissant en même temps, en quantités illimitées, tout l'air nécessaire à la ventilation des voûtes les plus profondes. C'est, après la vapeur et l'électricité, la découverte la plus féconde du siècle. Elle distribuera un jour à des villes entières, presque gratuitement, le mouvement et la vie industrielle. Elle doit mettre le nom de Sommeiller au-dessus même de celui de Stephenson.

Les ouvertures du tunnel avaient été définitivement fixées, du côté italien, à 1,291 mètres au-dessus du niveau de la mer, et du côté de la France à 1,163 mètres, 128 mètres plus bas, pour faciliter le raccordement avec la ligne de Lyon, qui devait être poussée jusqu'à Modane. Mais il fallait, avant tout, déterminer l'axe idéal que devaient suivre les deux galeries de Modane et de Bardonèche pour se rencontrer rectilignement au fond du tunnel, opération qui n'avait

Digitized by Google

jamais été faite dans de telles proportions. Une déviation d'un demi-centimètre pouvait les écarter de plus de cent mètres l'une de l'autre.

On y pourvut en entourant la montagne d'une ligne imaginaire qui, se brisant en autant d'angles qu'elle rencontrait de rochers interceptant la vue, mais les réduisant par des triangles successifs, montait de l'ouverture de Modane jusqu'au sommet pour redescendre vers celle de Bardonèche. Puis, ce premier travail terminé avec toute la précision nécessaire, on installa, sur la rive opposée de la vallée, en face du tunnel et dans le prolongement de son axe, un observatoire, muni d'un puissant théodolite qui, braqué à la fois sur la ligne de repère du sommet et sur une lumière placée au fond des galeries, empêchait tout écart dans la direction de la percée. C'est ainsi que, des deux côtés, par une série de triangulations et de calculs, qui occupaient deux bureaux de géomètres, on arriva à cette merveilleuse précision de faire rejoindre les deux galeries bout à bout, comme si l'axe en avait été tracé en plein air par des jalons visibles pour tous; car tous les ouvriers engagés dans les entrailles du tunnel savaient exactement sous quelle verticale de la ligne imaginaire ils se trouvaient.

Ces opérations préliminaires et les autres travaux préparatoires durèrent près de deux ans. Il avait fallu canaliser les torrents, dont la chute dans des colonnes de vingt-six mètres de haut, devait emmagasiner l'air moteur, et installer les compresseurs à pompe et les immenses tubes de fer, coulés à Seraing, qui devaient le transporter jusque dans les entrailles de la montagne. C'était un travail formidable, exigeant tout un ensemble de constructions, d'observatoires, d'appareils inconnus, de masses énormes de fer couvrant plusieurs kilomètres carrés, qui ont formé au-dessous de Modane la cité industrielle de Fourneaux. Pour relier ensuite ce puissant atelier à la galerie ouverte 106 mètres plus haut et éviter les frais énormes du transport des matériaux et des approvisionnements jusqu'au niveau de cette galerie, M. Sommeiller avait établi un plan incliné de 260 mètres de

Digitized by Google

base sur lequel deux wagons, se faisant contrepoids par une chaîne engagée autour d'une poulie, montaient et descendaient automatiquement selon les besoins de l'opération avec des charges s'élevant jusqu'à 1,500 kilogrammes.

Dans l'intervalle de ces énormes préparatifs, les galeries avaient été ouvertes sur quelques centaines de mètres par les moyens ordinaires. Le travail des machines perforatrices commença enfin en 1863; et M. Sommeiller put dire avec vérité à la tribune du Parlement de Turin, en s'appliquant l'*Eurêka* d'Archimède : « Aujourd'hui, l'air comprimé est « trouvé; les torrents des Alpes vont travailler pour nous; les « machines sont montées, elles marchent régulièrement et « elles marcheront régulièrement dix ans et toujours neuves, « parce que les pièces qui ne sont qu'en contact avec l'eau « ne s'usent pas. »

Ces machines, montées sur des chariots de fer et munies de tiges perforatrices que faisait mouvoir l'air comprimé, étaient aussi de l'invention de M. Sommeiller : mais il en avait emprunté l'idée à un appareil d'origine anglaise, la machine Barlett, dont il disait, en oubliant les transformations radicales qu'il lui avait fait subir : « La question du forage des « trous de mine a été tranchée par l'invention d'un outil très « ingénieux, d'une efficacité prodigieuse, d'une construction « simple, reposant sur un principe si puissant, si élastique « et d'une maniabilité si commode, que lorsqu'on l'a vu fonc- « tionner une fois, on ne peut s'empêcher de dire : Il fonc- « tionnera toujours et partout, dans toutes les directions et « dans toutes les conditions diverses de l'art du mineur. »

Le problème était résolu. Toutes les prévisions de M. Sommeiller, admirablement secondé, du reste, par M. Grattoni, son collègue et son collaborateur, devaient se réaliser à la lettre. Un aqueduc de $1^{m}20$ de largeur sur un mètre de profondeur, qui avait été établi au milieu de la voie pour l'écoulement des eaux, servait en même temps à contenir les tubes de conduite de l'air comprimé et les tuyaux du gaz nécessaire à l'éclairage des galeries. La marche du travail souterrain, ralenti d'abord par les tâtonnements inévi-

Digitized by Google

tables de toute nouvelle organisation, s'accéléra avec le temps et avec les perfectionnements quotidiens apportés à ses organes. On n'avait perforé que 170 mètres du côté de Bardonèche, la première année; on alla jusqu'à 789 mètres en 1870, la dernière. Les indications des géologues sur la nature des roches à traverser, toujours vérifiées par l'événement, n'avaient donné lieu à aucun mécompte. Le fonctionnement des machines perforatrices, dirigé par des hommes de choix, parmi lesquels il est juste de citer M. Louis Carbillet, le chef mécanicien, et MM. Borelli et Capello, directeurs des travaux des deux versants, en était arrivé, à la fin, à une précision mathématique, malgré la multiplicité des opérations que comportait le creusement. Attaque et pénétration de la roche sur plusieurs points jusqu'à un mètre de profondeur, charge et explosion des trous de mine, enlèvement rapide des déblais, chasse de la fumée et des gaz au-dessus des galeries, par des jets puissants d'air comprimé, retour en avant du chariot perforateur, et construction de la voûte en maçonnerie au fur et à mesure de l'élargissement régulier de la voie, tout marchait à la fois. Le tunnel, commencé seulement en 1861, était terminé à la fin de 1870, et le 25 décembre, au milieu d'un enthousiasme bien légitime, les deux colonnes d'opérateurs se rencontraient et s'embrassaient au fond de l'immense souterrain. Jamais le génie humain, appuyé sur la science moderne, n'avait remporté de victoire plus glorieuse.

Quelques mois après, le 17 septembre 1871, le nouveau passage était solennellement inauguré, en présence des autorités des deux pays qu'il unissait, parmi lesquelles figurait M. de Rémusat, ministre des affaires étrangères de France. Mais ses deux principaux auteurs, Camille de Cavour et Germain Sommeiller, n'étaient plus là pour jouir de leur triomphe. M. Grattoni y représentait seul le génie de l'entreprise, et M. Menabrea l'encouragement qu'elle avait reçue de la science officielle. Cavour était mort quelques années auparavant, et Sommeiller venait de succomber aux efforts héroïques et aux fatigues démesurées de ce gigantesque tra-

Digitized by Google

vail. Ce dernier, n'étant pas Italien de race, ne devait pas même participer aux honneurs posthumes que l'Italie avait prodigués à Cavour et qu'elle prodiguait en ce moment même au Vénitien Paleocapa, en dressant sa statue sur une des places de Turin. La tombe du grand Sommeiller gît perdue et sans monument dans l'humble cimetière d'un village du Faucigny. La France, qui aurait dû revendiquer pour elle cette gloire si pure et si splendidement méritée, ne s'en est jamais occupée. Tel est trop souvent, pour ne pas dire toujours, le sort des plus dignes. Mais la « route de la paix », selon l'expression de M. de Rémusat, était ouverte entre deux nations qui n'ont besoin que de s'entendre pour s'embrasser, et tout un ensemble de forces et d'appareils prodigieux était acquis aux entreprises ultérieures. Les hommes tombent, le siècle marche. Espérons que les hommes aussi, tombés sur le champ de bataille du progrès, recevront ailleurs leur récompense; et honorons, plus que tel triomphateur du jour, ce génie oublié qui a doté le monde d'un incomparable moteur industriel et fait faire un pas de géant à la science pratique.

IV

La percée du Mont-Cenis réalisée, celle du Saint-Gothard n'était plus qu'une question de temps et d'argent. Les principales difficultés techniques avaient disparu. L'outillage nouveau, créé par Sommeiller, pouvait être appliqué de plain-pied à cette nouvelle perforation. Il n'y avait plus qu'à perfectionner quelques-uns de ses organes pour leur donner plus de puissance et obtenir un travail plus rapide. C'est ce qui a été fait notamment pour les perforatrices. L'opération était donc plus politique et économique que scientifique. Elle intéressait également l'Allemagne, la Suisse et l'Italie. Elle a été résolue le jour où ces trois nations se sont entendues pour l'entreprendre à frais communs.

C'est, en effet, en vertu d'un protocole signé le 13 octobre

Digitized by Google

1869, que la conférence internationale instituée pour cet objet a engagé l'opération du Saint-Gothard, en accordant à la compagnie concessionnaire de la ligne de Lucerne à Bellinzona une subvention de 85 millions, dont 45 devaient être fournis par l'Italie, 20 par la Suisse et le surplus par les États allemands. L'Allemagne surtout poussait à l'établissement de cette ligne directe, du Nord au Sud, qui devait l'affranchir du transit français et servir au besoin à ses combinaisons militaires. C'était pour elle une route stratégique en même temps qu'un raccourcissement commercial. On supposait même, un peu gratuitement, que son ouverture changerait les directions du transit général de l'Europe au profit de la Suisse et des pays allemands. L'événement n'a pas donné raison à ces espérances. La passe du Saint-Gothard, étant le chemin le plus court de Lucerne à Milan et, par conséquent, de Hambourg à Brindisi, est devenue naturellement la route de la malle des Indes. Mais l'ensemble de la circulation commerciale n'en a pas été sensiblement modifié. La Suisse seulement y a gagné de sortir de l'isolement dont elle était menacée par les deux passages ouverts du Brenner et du Mont-Cenis. C'est pour elle surtout une route nationale, qui, malheureusement, aura pour effet de détruire, dans un temps donné, ses mœurs traditionnelles en l'entraînant dans les grands courants des autres nations européennes.

Ce Saint-Gothard, aujourd'hui franchi à toute vapeur par des trains internationaux, a présenté de tout temps de telles difficultés d'ascension et de transit, que c'est le dernier passage des Alpes qui ait été utilisé pour descendre en Italie. Aucun des envahisseurs de la Péninsule ne s'est avisé de prendre la route de cet énorme massif, d'où sortent les grands fleuves qui coulent vers le midi et vers l'ouest de l'Europe. On ne trouve de chemin ouvert sur ses cimes tourmentées que vers le milieu du XIV^e^ siècle. Encore n'était-ce qu'un chemin à mulets de 10 à 12 pieds de largeur. Mais, à peine construit, il attira un tel concours que, d'après les chroniques du temps, il y passait en moyenne 16,000 voyageurs et 9,000 mulets par an ; ce qui détermina, en 1374, l'érection

Digitized by Google

d'un hospice et d'une chapelle dédiés à saint Gothard sur le haut de la montagne. Seulement, aucune voiture ne pouvait s'y aventurer ; et lorsque, au commencement de notre siècle, les grandes routes alpestres du Simplon et du Mont-Cenis, et plus tard celles de Splugen et du Bernardin, eurent été percées, le Saint-Gothard aurait été complètement abandonné si les deux cantons d'Uri et du Tessin, qu'il sépare, ne s'étaient pas associés, en 1830, pour créer, par un travail de six années, la magnifique voie qui a servi pendant un demi-siècle aux relations commerciales de la Suisse et de l'Italie. Preuve nouvelle de ce fait, déjà tant de fois constaté, qu'il n'est pas nécessaire d'être un grand État et d'être gouverné par un Napoléon pour entreprendre de grandes choses.

L'opération du tunnel, mise en adjudication en 1872, ne fut estimée qu'à 58 millions par son entrepreneur, M. Louis Favre, mort en 1879, avant son entier accomplissement. Mais l'événement devait singulièrement dépasser ses prévisions. La percée du Saint-Gothard a coûté, en réalité, 227 millions, dont 55 ont été fournis par l'Italie, 30 par l'Allemagne, 28 par la Suisse, 34 par les actionnaires et 80 par les obligataires, et elle a donné lieu à des complications financières qui ne sont pas encore complètement résolues. Elle a, de plus, été attristée par de terribles accidents dont les victimes se comptent par centaines : 174 morts et 391 blessés d'après la statistique officielle. Elle a donc traversé des épreuves que le Mont-Cenis n'avait pas connues, et elle paraît avoir manqué, dans la conduite générale des travaux, de l'admirable précision de vues et de moyens d'action qui avait signalé la direction de Germain Sommeiller.

En fait, l'œuvre était à la fois plus difficile et plus longue. Le tunnel du Saint-Gothard mesure 2,700 mètres de plus que celui du Mont-Cenis. Ses deux points d'attaque, placés du côté du nord, à Gœschenen, et du côté du sud, à Airolo, ne sont, le premier qu'à 1,109 mètres et le second à 1,145 mètres au-dessus du niveau de la mer. Mais la dureté exceptionnelle de la roche dans la partie septentrionale et, ce qui est aussi grave, la décomposition géologique de la section

Digitized by Google

du Sud, formée de roches meubles, de schistes sans consistance et de boues glaciaires, ont créé au travail du mineur des difficultés qui ont failli plusieurs fois faire renoncer à l'entreprise. Cette dernière section n'était qu'un cloaque, où le suintement des eaux et les torrents de poussière mêlés aux vapeurs de la dynamite rendaient l'atmosphère irrespirable et brisaient en quelques heures les plus fiers courages. Des escouades entières se sont refusées à poursuivre leur besogne dans ces affreuses conditions. La ventilation de l'immense couloir n'a, du reste, jamais été aussi parfaite qu'au Mont-Cenis, par suite de l'énorme quantité de dynamite qu'exigeait la dureté générale des roches. Et quoique le travail des machines perforatrices perfectionnées fût arrivé à marcher trois fois plus vite, il a fallu huit ans, de 1872 à 1880, pour terminer ce prodigieux forage d'un massif entier qui semblait une barrière infranchissable entre la Suisse et l'Italie.

Comme au Mont-Cenis, c'est par la force de l'air comprimé que chaque machine perforatrice frappait le rocher cinq fois par seconde, en faisait jaillir des gerbes d'étincelles et le trouait avec une rapidité et un bruit infernal qui donnait le vertige. Cette force avait été empruntée, du côté de Gœschenen, au torrent de la Reuss, qui coule dans un lit creusé à pic à soixante pieds de profondeur, et sur le versant italien au Tessin lui-même, amené tout exprès du Val Bedretto pour concourir au « grand œuvre » concurremment avec le torrent appelé la Tremola.

Quant aux machines employées, ce furent tour à tour celles de Sommeiller, de Dubois, de François, puis, enfin, celle de Farroux, qui eut l'honneur de compléter le travail. Le 29 février 1882, la dernière brèche était abattue, et l'Uri et le Tessin se donnaient la main au fond d'un souterrain de près de 15 kilomètres. Les difficultés de cette dernière section, au milieu d'une atmosphère aveuglante et irrespirable, avaient été si effroyables, que le passage ouvert, les deux chefs des deux brigades tombèrent, sans mot dire, dans les bras l'un l'un de l'autre, en pleurant. C'était une victoire plus chèrement achetée que celle du Mont-Cenis, mais qui n'en est

Digitized by Google

que plus glorieuse pour ceux qui l'ont gagnée, et surtout pour cette noble et vaillante Suisse, dont elle a épuisé les finances.

Le Saint-Gothard partage aujourd'hui avec son rival le transit des voyageurs et des marchandises à destination de la Méditerranée et de l'Orient, mais il a sur le Mont-Cenis une supériorité très appréciée de ceux qui ont des yeux pour les beautés de la nature : c'est de déboucher en pleine lumière du côté de l'Italie, sur le splendide panorama de la vallée du Tessin et du lac Majeur. Son tunnel est une lanterne magique s'ouvrant à 1,200 mètres de hauteur sur la plus riche variété de plans superposés et d'horizons éclatants qu'on puisse imaginer. Aucun autre point de l'enceinte des Alpes ne donne une idée aussi saisissante du ciel enchanté et des heureuses campagnes de la terre italienne. On passe ainsi, dans l'espace d'une demi-heure, des vallées stériles et du froid sibérien de ce coin de la Suisse, aux chaudes effluves et aux rayonnantes perspectives d'un nouveau monde. C'est une sensation que n'oublient pas ceux qui l'ont une fois éprouvée.

Du côté opposé, ce n'est plus la nature, c'est la hardiesse et la continuité des travaux d'art qui provoquent l'étonnement et l'admiration. Les abords du grand tunnel sont aussi prodigieux et produisent même plus d'effet que la galerie elle-même. Pour arriver du fond de la vallée de la Reuss au niveau de cette galerie, par les pentes abruptes et ravinées des puissantes montagnes qui l'encaissent, le chemin de fer a dû tourner sur lui-même en spirale, sans tenir compte des abîmes à franchir et des massifs à creuser. Il s'est ouvert ainsi une route ascensionnelle tout entière composée de ponts jetés d'une montagne à l'autre et de tunnels héliçoïdaux tournant sur eux-mêmes et aboutissant du même côté du parcours, mais cent mètres plus haut. On compte quatre de ces tunnels héliçoïdaux du côté de la Suisse, et deux du côté de l'Italie; ces derniers séparés seulement par un immense viaduc qui semble suspendu dans les airs. C'est une nouveauté aussi extraordinaire que les quinze kilomètres de la

Digitized by Google

grande percée. Cette partie de la voie ne mesure, d'ailleurs, pas moins de 8,000 mètres, dont 4,000 de ponts et de viaducs, et elle a exigé 300 travaux d'art considérables. On dirait un défi permanent jeté aux obstacles les plus formidables dans l'unique but de prouver, par une accumulation de merveilles, que la volonté humaine ne connaît plus d'obstacles.

Après de pareilles créations, en effet, déclarées irréalisables la veille par les sommités de la science officielle de France, il n'y a plus rien d'impossible. Les perforations de tunnels alpestres ne seront désormais que des entreprises courantes, enregistrées, à l'heure de leur achèvement, comme toute autre ouverture de route nouvelle. C'est ainsi qu'on annonçait, il y a quelques jours, que la dernière cloison du tunnel de l'Arlberg venait de sauter (19 novembre), et qu'une troisième issue était pratiquée dans le massif des Alpes pour faire communiquer cette fois l'Autriche et l'Italie. Il n'est pas douteux que la ligne du Simplon, dont la dépense n'est estimée qu'à 72 millions et qui a le mérite exceptionnel de passer presque de niveau d'un versant à l'autre, ne soit exécutée avant la fin du siècle. La Suisse, que la nature semblait avoir destinée à servir de barrière éternelle entre le Nord et le Midi, sera devenue ainsi, contrairement à toutes les prévisions logiques, le carrefour général de la circulation universelle. C'est sur son territoire que se croiseront les grandes artères européennes, de l'Est à l'Ouest comme du Nord au Sud, sans plus se soucier de ses formidables massifs montagneux que s'ils n'existaient pas. Rien ne peint mieux l'irrésistible puissance du génie humain, tel qu'il se manifeste à l'heure donnée dans un Stephenson ou un Sommeiller, que ce renversement complet des lois physiques au profit de la grande loi morale de la fusion des peuples.

V

Si les deux dernières entreprises européennes dont je viens de parler avaient été surtout le triomphe de la science moderne et du génie humain, celle, toute américaine, du

Digitized by Google

chemin de fer du Pacifique, commencée beaucoup plus tard et achevée beaucoup plus tôt, fut la démonstration presque foudroyante de la supériorité de volonté et d'énergie que donnent les institutions libres. Jamais le travail d'un peuple n'était arrivé à ce degré d'intensité et de puissance. La création du *Central Pacific Railroad* n'est comparable qu'à cette parole biblique : « Que la lumière soit ! et la lumière fut. » Il s'agissait de franchir presque mille lieues (2,300 milles) d'un désert inhabité, dépourvu même d'eau potable, à travers trois chaînes de montagnes aussi hautes et plus accidentées que les Alpes et des plateaux de 2,000 mètres d'altitude balayés par des ouragans de neige. Quatre ans ont suffi à cette construction démesurée, auprès de laquelle celle des réseaux de l'Europe n'est qu'un jeu d'enfants. Et ce qui donne la mesure du peuple qui l'a accomplie, elle a été décrétée, organisée et commencée en pleine guerre civile, poursuivie au milieu des attaques des tribus indiennes et terminée, après des prodiges d'improvisation presque féerique, plus de sept années avant la date fixée par son bill de concession.

Comme pour le chemin de fer de Panama, c'était l'importance subite acquise par la Californie après les découvertes de 1848 qui avait fait surgir ce projet grandiose. On ne pouvait laisser isolé et sans communication avec les États de l'Est, le jeune État du Pacifique, que des circonstances extraordinaires allaient si rapidement développer. La politique, comme les affaires, exigeait ce lien intime pour empêcher la constitution d'une république indépendante, principalement peuplée d'étrangers, qui dominerait le grand Océan et fermerait à volonté la route des Indes.

Mais comment réaliser ce rêve de Titan? L'intérieur du continent, depuis le Missouri jusqu'aux rives du Pacifique, était presque inconnu. Il n'avait été traversé jusque-là que par de rares explorateurs plus ou moins heureux, dont le plus célèbre, le général Frémont, un moment candidat à la présidence de la république, en avait seul donné une idée générale. C'était le domaine exclusif des trapeurs et des

Digitized by Google

derniers Peaux-Rouges, et le théâtre des scènes semi-fabuleuses des romans de Cooper. L'organisation « civilisée » n'y avait pénétré que par l'exode héroïque des compagnons de Brigham Young et leur installation dans l'Utah, sur les bords du grand lac Salé. Et les renseignements obtenus de ces diverses sources s'accordaient pour représenter cette *terra incognita* comme un résumé de tout ce que la nature pouvait opposer d'obstacles insurmontables à l'action de l'homme : steppes sans arbres et sans eau, plateaux glacés ou torrides, bouleversements plutoniens, vallées profondes, cimes alpestres, torrents débordés et épouvantables abîmes qui auraient fait reculer tous les gouvernements et tous les ingénieurs de l'ancien monde. La *route de Frémont*, que les premiers émigrants suivirent après 1848, pour se rendre en Californie par cette voie, était jonchée des débris de leurs caravanes de chariots, mêlés à des ossements d'hommes et d'animaux. La famine, la soif, les maladies contagieuses, les tourmentes de neige, le manque d'herbe pour les chevaux et le bétail et le froid intense des hauts plateaux faisaient de ce voyage de six mois l'expédition la plus aventureuse.

Mais plus l'entreprise était effrayante, plus elle semblait tenter l'audace américaine. C'était la prise de possession d'un continent entier, champ sans limites ouvert à l'émigration et à l'industrie, et, par suite, des perspectives vertigineuses pour la spéculation. On commençait à croire, d'après les dernières nouvelles des placers, de plus en plus nombreux, que toutes les Sierras de l'Ouest et de l'intérieur recouvraient des gisements d'or ou d'argent. On en concluait naturellement qu'il n'y avait plus qu'à vouloir pour prendre sa part de cette merveilleuse fortune. La passion nationale portait, d'ailleurs, l'Amérique à se constituer en société maîtresse des deux Océans, pouvant se suffire à elle-même et dominant l'Europe par l'exubérance de ses produits et de sa richesse. Le chemin de fer du Pacifique devait être l'instrument le plus actif de sa grandeur future. Il mettrait New-York à 25 jours du Japon et à 30 jours de la Chine, lui subordonnant ainsi tout

Digitized by Google

le commerce de l'Extrême-Orient. Le Congrès de Washington, saisi de plusieurs propositions relatives à cet immense intérêt, vota, en 1853 et 1854, deux crédits de 150,000 et de 190,000 dollars pour faire étudier les routes comprises entre le 32e et le 49e degré parallèles ; et immédiatement après, sept expéditions s'organisèrent, sous la conduite d'ingénieurs expérimentés, qui tous, après plusieurs années de pénibles travaux, conclurent à la praticabilité de l'œuvre du chemin de fer.

Le premier pas était fait. Mais des rivalités politiques devaient ajourner l'exécution du travail. Les routes étudiées appartenaient, les unes aux États du Sud et les autres aux États du Nord, et elles différaient en longueur de 1,533 à 2,910 milles. Chaque parti voulut faire adopter le tracé qui favorisait le plus son territoire. Il en résulta un conflit de plusieurs années, que les passions esclavagistes rendirent insoluble, et il ne fallut rien moins que la rupture de l'Union pour y mettre un terme. Ce qui prouve, en passant, que les grandes agglomérations ne sont pas favorables à la marche régulière du progrès, parce qu'elles ne rencontrent jamais l'unité d'intérêt qui entraîne les résolutions unanimes.

La guerre déclarée, le Nord restait libre de ne consulter que ses convenances, pour ne pas dire l'intérêt général. Dans l'intervalle, la question s'était simplifiée par de nouvelles études et par des initiatives financières. Un ingénieur californien, M. Thomas Judah, qui avait vérifié, en affrontant des fatigues inouïes, la possibilité de traverser la Sierra-Nevada à une hauteur de 7,000 pieds, avait déterminé, à son retour, la formation d'une première société de capitalistes, le *Central Pacific*, qui devait pousser les travaux jusqu'au bassin du lac Salé. Une autre compagnie s'organisait dans les États de l'Est, sous le titre d'*Union Pacific*, pour construire la partie du chemin comprise entre le lac Salé et le Missouri. On venait de découvrir de nouvelles mines d'argent d'une extrême richesse sur le versant oriental de la Sierra, et déjà la production régulière de la Californie assurait à la ligne entière un bénéfice annuel de 25 millions

Digitized by Google

pour le seul transport de ses métaux précieux. C'est dans ce moment décisif que la guerre éclata. Partout ailleurs, elle aurait tout arrêté. En Amérique, elle ne fit que précipiter le dénouement. Le Congrès considéra l'exécution du chemin comme une nécessité militaire, et, le 1er juillet 1862, il vota la construction de cette « ligne nationale » de San Francisco à Omaha, sur le Missouri, en fixant au 1er juillet 1876 le terme extrême de son ouverture; bill solennel, que le président Lincoln s'empressa de ratifier de la même plume qui devait bientôt signer l'abolition de l'esclavage.

La dépense totale avait été estimée à environ 500 millions de francs. L'acte du Congrès y pourvut avec une générosité qui devait singulièrement encourager les deux compagnies privilégiées. Il leur accordait pour 200 millions de terrains, une subvention directe de 275 millions en obligations de l'État payables au fur et à mesure des travaux, et une seconde subvention indirecte de la même somme, par l'autorisation d'émettre des obligations trentenaires garanties par l'État; en tout, 650 millions à réaliser progressivement pendant la durée de l'opération. Mais les centaines de millions semblaient avoir perdu leur importance depuis qu'on jetait des milliards dans le gouffre des dépenses militaires. On devait, d'ailleurs, tenir compte des oscillations du papier-monnaie, de la difficulté de se procurer du numéraire au milieu de la crise universelle, de toutes les autres difficultés d'une entreprise sans précédent; et il n'était que juste de largement rémunérer les capitaux et les activités qui allaient s'y dévouer. L'essentiel était que la ligne fût construite le plus rapidement possible, dans des conditions de solidité et de durée que le gouvernement se réservait d'apprécier par le contrôle d'une commission spéciale. Toutes les précautions avaient été prises, à cet égard, pour prévenir les abus de la spéculation. C'était le gouvernement qui devait nommer les directeurs des deux compagnies. La subvention proportionnelle ne leur était acquise que par sections de 20 milles de construction et d'après le rapport de la commission spéciale qui constaterait leur parfait achèvement; et tout avait été

Digitized by Google

combiné dans les paiements pour qu'il s'établît entre elles une rivalité de vitesse qui devait profiter également à la chose publique et aux intérêts engagés.

Grâce à cet ensemble de mesures à la fois prudentes et généreuses, l'opération se présentait dans des conditions si avantageuses, que le capital fut rapidement souscrit. La seule colonie des Mormons s'inscrivit pour cent millions, et les deux compagnies se mirent à l'œuvre avec un élan qui devait dépasser toutes les prévisions. La ligne du *Central Pacific* n'avait que 742 milles de développement[1] (1,194 kilomètres) de Sacramento à Ogden, dans l'Utah, tandis que celle de l'*Union* ne mesurait pas moins de 1,030 milles (1,667 kilomètres) d'Ogden à Omaha. Mais on avait calculé que la première devait commander son matériel dans les États de l'Est et le faire venir par le cap Horn, et que la traversée de la Sierra-Nevada, qui lui incombait, était l'obstacle le plus terrible du parcours entier, ce qui compensait la différence de longueur.

La lutte de résolution et de rapidité s'accentua dès la première année, tout entière d'organisation et de travaux préparatoires. Il s'était établi, depuis 1857, des services réguliers de diligences, qui, sous le nom d'*Overlands Mails*, remplaçaient les anciennes caravanes d'émigrants et reliaient le Sacramento au Missouri en moins de trois semaines. On imagina, en 1862, un autre service à cheval, appelé *Poney*, dont les courriers, relevés à chaque station, franchissaient en six jours la distance de 1,600 milles, ou 650 lieues, qui séparait les deux derniers postes télégraphiques de l'Est et de l'Ouest. C'était un premier pont jeté entre les deux terminus de la ligne. Ces deux points extrêmes ne tardèrent pas à se rapprocher, en dépit de toutes les complications de la route, en suivant un tracé tiré entre le 41e et le 42e degré parallèles pour la section de l'*Union*, et entre le 38e et le 41e degré pour celle de Sacramento.

On ne pouvait marcher qu'accompagné de villes ambu-

[1] Le mille terrestre américain mesure 1,610 mètres.

Digitized by Google

lantes pourvues de tous les approvisionnements nécessaires à un personnel de 10,000 à 25,000 ouvriers, et répondant, en outre, par ses églises, ses journaux, sa justice sommaire et ses lieux de plaisirs, à tous les besoins d'une société exubérante de vie, dont les passions brutales ne connaissaient souvent aucun frein. Rien n'arrêta l'impulsion donnée par l'acte du Congrès et par la confiance des ingénieurs. On appliqua, quand il le fallut, la loi de Lynch. On défonça les tonneaux de wiskey pour couper court à des habitudes d'ivrognerie désordonnées. Mais le fer et la poudre continuèrent, sans s'émouvoir, leur conquête féconde, de plus en plus hâtive, et l'émulation des deux compagnies en vint à se défier par des prodiges de création improvisée qui resteront incroyables.

Le point de jonction des deux lignes avait été fixé à Promontory-Point, sur le territoire des Mormons, à 53 milles de la ville d'Ogden, située à l'extrémité nord du grand lac Salé. Pour y arriver, le *Central Pacific* devait d'abord escalader la Sierra-Nevada jusqu'à une altitude de 7,042 pieds anglais, mille pieds de plus que le col du Mont-Cenis, en longeant des précipices de 2,000 pieds de profondeur et en construisant 80 kilomètres de tunnels, de ponts suspendus sur des gouffres et de galeries voûtées destinées à protéger la voie contre les entassements de neige. Puis il avait à traverser tout le *Grand Bassin de l'Amérique du Nord*, plateau désolé de mille kilomètres de longueur et d'une hauteur moyenne de 5,000 pieds, enfermé dans une enceinte de montagnes volcaniques, qui forcent ses cours d'eau à se déverser dans des lacs intérieurs. C'est à l'extrémité de ce plateau, dont il n'est séparé que par les monts Humboldt, que s'étend le territoire de l'Utah, bassin lui-même entouré de montagnes, et que se développe la mer Morte des Mormons, centre et lien de leurs établissements. Promontory-Point, qui allait les confondre dans la grande famille américaine, est situé, comme tout le territoire, à près de 5,000 pieds d'altitude, à 880 milles de San Francisco et à 2,500 de New-York.

De son côté, la ligne de l'*Union*, partant d'Omaha, au

Digitized by Google

confluent du Missouri et de la rivière Platte, où aboutissent les trois grands railways parallèles qui se disputent les émigrants de l'Ouest, devait remonter la rivière Platte et couper au nord le territoire du Colorado, inconnu alors, aujourd'hui cité pour la richesse de ses mines d'or, d'argent et de cuivre; puis, à travers les vastes prairies peuplées d'antilopes du Nebraska et de Wyoming, gravir les pentes rapides des Montagnes-Rocheuses jusqu'à la station de Sherman, à 8,424 pieds, qui serait la plus élevée du monde si le chemin de fer des Andes péruviennes n'existait pas [1]. Arrivée à ces hauteurs, où l'air est sec et raréfié et la respiration pénible, la ligne descend vers le plateau des Eaux-Amères, de 300 milles de longueur et de la même altitude que le *Grand Bassin*, pour franchir au delà la chaîne de Wasotah, dans le défilé d'Aspen, à 7,835 pieds; d'où les wagons n'ont plus qu'à se laisser glisser, sur une pente vertigineuse, jusqu'à la terre promise du lac Salé, dont les monts Wasotah sont la barrière orientale.

La première partie de cette section était sans contredit la plus facile de toute la ligne. Aussi les rails furent-ils placés presque en courant. Les 400 premiers kilomètres, à partir d'Omaha, étaient inaugurés le 23 octobre 1866, dix-huit mois avant le terme fixé par le Congrès. A l'extrémité opposée, la Sierra-Nevada était déjà franchie et les deux tronçons allaient se rapprocher. De jour en jour, la marche devenait plus rapide. Quand on fut arrivé des deux côtés en vue de la terre promise, ce fut une furie d'émulation. Les Californiens avaient posé 10 kilomètres de rails en un seul jour; leurs rivaux de l'*Union* en posèrent le lendemain 11 kilomètres 3/4. Les Californiens redoublèrent d'audace et poussèrent jusqu'à 17 kilomètres en 11 heures de travail. L'enthousiasme que cette lutte avait inspirée à tous les ouvriers avait gagné jusqu'aux Chinois, les plus calmes des hommes. Un train chargé de 2 milles de rails, soit 240 tonnes de fer, fut

[1] Le point culminant de la chaîne des Montagnes-Rocheuses, justement appelé le *Pic de Frémont*, a 13,570 pieds d'altitude, mille pieds de moins que le Mont-Blanc.

Digitized by Google

déchargé en 9 minutes 37 secondes par une escouade de ces Chinois. 1,500 ouvriers suffisaient pour construire un mille par heure; et, chose absolument impossible en Europe, il ne fallut que huit de ces ouvriers, choisis, il est vrai, parmi les plus habiles, pour poser en un seul jour les 17 kilomètres de rails californiens, soit le chargement entier d'un navire. On eût dit que ces rails s'ajustaient d'eux-mêmes en courant, tant la manœuvre des wagons qui les apportaient au galop de leurs chevaux et celle de leur déchargement et de leur placement instantané s'accomplissaient avec précision; réalisation inattendue, mais vivante, du mythe d'Amphion, élevant les murailles d'une ville aux accords de sa lyre.

Le travail était dirigé par les ingénieurs en chef à cheval ou en calèche découverte, la lorgnette à la main, véritables généraux sur le champ de bataille, mais généraux toujours en mouvement. Il était complété avec la même rapidité par d'autres ouvriers échelonnés fixant les clous, les rivets, les boulons, comme si un mécanisme à vapeur fonctionnait à leur place; puis par d'autres escouades de Chinois, les meilleurs terrassiers du monde, consolidant la voie par des tassements de terre. Et tout cela se faisait au milieu d'un désert où il avait fallu tout apporter, même l'eau et le bois, de plusieurs centaines de kilomètres, où les repas des travailleurs de toute catégorie se préparaient dans les mêmes conditions sans jamais s'arrêter, où toutes les nécessités de la vie de 1,500 ouvriers de nationalités et de mœurs diverses, étaient immédiatement satisfaites, sans que cette armée industrielle, lancée au pas de course, comme les centaines de voitures dont elle était flanquée, éprouvât le moindre embarras ou se permît le moindre désordre, sans que l'enthousiasme qui animait chacun de ses membres enlevât rien à la sûreté d'opération de l'immense atelier. Voilà l'Amérique! Voilà ce que produisent, même sur les foules cosmopolites rongées par les vices de la « civilisation », les institutions qui laissent l'homme se développer dans toute son ampleur, en lui donnant à la fois le sentiment de sa force et celui de sa responsabilité!

Digitized by Google

Le soir du 7 mai 1869, quatre ans à peine après le commencement des travaux, alors que toute la société élégante de San Francisco était réunie au Théâtre californien, le rideau se leva tout à coup dans un entr'acte, et le régisseur vint annoncer que, d'après une dépêche télégraphique remise à l'instant à la direction, le dernier rail qui devait unir le *Central* à l'*Union* et compléter le *Grand Pacifique national* serait posé le lendemain à midi. Aux premiers mots, la salle était debout, et ses acclamations ébranlaient l'édifice. Trois fois, le régisseur fut rappelé pour relire sa splendide dépêche, et trois fois on le couvrit de fleurs. Une mystérieuse électricité répandait, en même temps, l'heureuse nouvelle jusqu'au fond de la rade. Le soleil du lendemain se leva sur une population en fête, arborant des milliers de drapeaux et se groupant en pompeuses panégyries pour célébrer à sa manière la victoire populaire. Un de ces groupes traversa toute la ville au milieu des hourras répétés, auxquels se mêlait le bruit régulier du canon. C'était une locomotive-modèle montée par une escouade d'ouvriers en costume de travail et tirée par vingt-quatre magnifiques chevaux attelés quatre de front. L'Amérique se glorifiait elle-même dans cet emblème saisissant de sa grandeur.

A la vérité, le dernier rail ne devait être posé à Promontory-Point que deux jours après, le 10 mai. Les *Unionistes*, dont la section était plus longue que celle des Californiens, n'avaient pu arriver aussi vite. Mais qu'importait la date! La *Grande Œuvre* était terminée. Tout le continent en tressaillait; les cloches sonnaient; les journaux exaltaient la puissance de la jeune république. Le réseau télégraphique, ingénieusement combiné pour que les actes de l'inauguration fussent immédiatement signalés dans toutes les directions, semblait n'avoir qu'une seule ligne communiquant avec le peuple entier des États-Unis. Cette inauguration eut lieu le 10 mai, au milieu d'un désert, sous les yeux seulement de deux à trois mille personnes accourues des divers points de la ligne, mais, en réalité, en présence de quarante millions de citoyens debout, chapeau bas, écou-

Digitized by Google

tant les derniers coups de marteau dans une communion simultanée qui faisait vibrer en eux les plus nobles cordes de l'âme humaine.

On avait laissé, pour ce jour-là, entre les extrémités des deux lignes, un espace libre d'une centaine de pieds. A l'heure convenue, deux escouades d'hommes d'élite partirent des deux points opposés pour se rejoindre en comblant la lacune. Ce fut, dit un témoin oculaire, une besogne enlevée comme par des prestidigitateurs. Les Chinois surtout, qui représentaient le camp californien, sérieux, méthodiques, mais alertes, et s'entr'aidant sans mot dire, comme les organes solidaires d'un mécanisme, furent salués, arrivés au but, par des acclamations enthousiastes.

La dernière traverse à poser était en bois de laurier, le boulon qui devait la souder au dernier rail, en or pur, et le marteau dont on devait se servir, en argent : laurier, or et argent fournis par cette lointaine Californie, qui allait se trouver désormais fraternellement unie avec les États de l'Est. Les députés de toutes les régions traversées ou côtoyées étaient présents. L'un d'eux, le général Safford, avait offert, au nom de l'Arizona, un second boulon d'un mélange de fer, d'or et d'argent, symbole des trois métaux que son pays pouvait jeter maintenant, avec une abondance illimitée, dans la circulation générale. Les présidents des deux lignes, MM. Leland Stanford et Thomas Durant, auxquels revenait l'honneur de fixer le dernier rail, s'avancèrent, entourés de leurs ingénieurs en chef et des principaux directeurs. Si le téléphone d'Édison avait existé alors, toute l'Amérique aurait entendu distinctement les coups solennels frappés sur le boulon d'or et les paroles émues prononcées dans cette circonstance extraordinaire. Mais les télégraphes de l'Est et de l'Ouest étaient là, notant tous les mouvements et les répercutant par des miracles d'instantanéité. Le canon tonnait dans toutes les villes de l'Union. Les discours des orateurs étaient immédiatement semés à profusion par les journaux. Ce fut un délire universel, quand on annonça que, selon l'expression du général Dodge, « l'œuvre de Christophe Colomb était

Digitized by Google

accomplie et que la route des Indes était ouverte ». On s'embrassait dans les rues sans se connaître. Il y eut des fêtes grandioses. L'orgueil américain, si merveilleusement justifié par cette création, se répandit en dithyrambes sans fin. Il ne pouvait donner à la « vieille civilisation décrépite de l'Europe » une démonstration plus éclatante de la virilité d'une nation sans états-majors et sans bureaucraties.

« La route des Indes », cependant, n'était pas parfaite. Bien des ponts provisoires manquaient de solidité, bien des talus hâtifs devaient crouler aux premières pluies. Il fallait fermer les yeux dans la descente des hauts plateaux, pour ne pas être épouvanté des précipices béants qu'on côtoyait sur de simples échafaudages. Les compagnies devaient encore dépenser 54 millions, d'après les calculs de la commission de contrôle, présidée par le général Warren, pour remplir toutes les conditions de leurs contrats. Mais il n'y avait plus de solution de continuité entre New-York et San Francisco, entre l'Atlantique et le Pacifique, et tout un monde inconnu s'ouvrait à l'invasion productrice des classes déshéritées. Quelles espérances ne promettait pas cet événement, quand on songeait que vingt-et-un ans à peine le séparait du jour où un pauvre ouvrier mormon, nommé Marshall, (janvier 1848), en ramassant une pépite d'or dans un torrent de la Nevada, avait, à son insu, fondé l'État californien! Des découvertes plus étonnantes encore allaient se succéder. Il faudrait bientôt faire rayonner d'autres lignes à l'intérieur pour exploiter les plus riches gisements. Les stations en planches de la période du travail devaient se transformer à vue d'œil en villes prospères, et le parcours entier, hier encore si désert, devenir un champ d'activité agricole ou industrielle. L'heure même n'était pas loin où cette route ne suffirait plus, où des lignes rivales s'empresseraient de faire concurrence au *Central Pacific*, et où ce ne serait plus qu'une opération ordinaire de jeter un rail à travers tout un continent sans population et sans ressources, pour ouvrir des voies nouvelles à l'insatiable spéculation américaine.

Tel fut, en effet, le résultat de cette première création,

Digitized by Google

qu'elle a été suivie presque immédiatement d'autres lignes transcontinentales, destinées à desservir les États du Sud et du Nord que la première avait dû sacrifier. Après le *Southern Pacific*, en pleine exploitation depuis quelques années, est venu le *Northern Pacific*, dont l'inauguration toute récente (1er septembre 1883) a eu lieu sur le revers occidental des Montagnes-Rocheuses, à un point du territoire du Montana nommé Goldspike (clou d'or), en mémoire de la cérémonie désormais consacrée pour fixer la dernière traverse. Ce *Northern Pacific* part de Saint-Paul de Minnesota et de Duluth, à l'extrémité sud-ouest du lac Supérieur, et aboutit à Puget-Sound et à Portland, dans l'Orégon. Sa longueur totale est de près de 2,000 milles, et, ce qui donne la mesure des besoins commerciaux auxquels il répond, ses divers embranchements atteignent déjà 700 milles de développement. Le Southern, de son côté, traverse la basse Californie et le Kansas en côtoyant la frontière du Mexique et en jetant, lui aussi, ses embranchements sur tous les points de ces vastes territoires qu'envahit déjà l'émigration.

Les États-Unis comptent donc, maintenant, trois grandes artères interocéaniques reliant le réseau de leurs chemins de fer de l'Est au littoral du Pacifique. Lignes parallèles qui se souderont bientôt l'une à l'autre par des lignes transversales et constitueront ainsi le plus gigantesque réseau du monde entier. La terre n'est pas assez vaste pour qu'on puisse recommencer sur un autre point des entreprises de cette envergure.

Le chemin de fer projeté de l'Euphrate n'aura jamais 6,000 kilomètres. Aucun autre ne donnerait, d'ailleurs, ce prestigieux spectacle de la traversée, en six jours et six nuits, d'un continent entier coupé de quatre chaînes de montagnes, dans des wagons-palais munis de toutes les commodités de la vie. Celui du Pacifique restera comme un monument de l'audace américaine, servie par toutes les forces organisées qu'improvise toujours et partout la liberté.

FÉLIX BELLY.

Digitized by Google

NOUVELLES LETTRES D'ITALIE

V

Crespano-Veneto.

Je m'étais trompé en disant que, dans cette région-ci, le salaire de l'ouvrier agricole est de 1 fr. 25 c. C'est celui des ouvriers d'élite. Le salaire habituel est de 1 franc, et quand on emploie un manœuvre toute l'année, on peut l'avoir à moins encore, à 90 centimes, dans beaucoup de villages. Pour contrôler les renseignements que j'obtiens sur place, je lis le rapport fait par le député Emilio Morpurgo, à l'*Inchiesta agraria*. C'est un travail considérable, en deux parties. La première est intitulée : *Le condizioni dei contadini nel Veneto;* la seconde : *Le condizioni della proprietà rurale e della economia rurale nel Veneto.*

Je consulte en même temps une autre série de monographies sur la même région, faisant aussi partie de l'enquête agraire, par MM. Giovanni Carraro, Luigi Alpago-Novello, Luigi Trevisi, Antonio Zava et Carlo Bisinotto. Ces travaux sont remarquables. On n'a rien fait nulle part de plus complet que l'*Inchiesta*, ni même rien qui y ressemble. M. Morpurgo, qui est un économiste distingué et un écrivain de talent, a réuni des milliers de témoignages pour faire sa relation. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'avoir pas assez passé toutes ces réponses et ces appréciations au tamis d'une critique personnelle. L'impression qu'on reçoit d'abord est un peu confuse, par suite des affirmations contradictoires,

Digitized by Google

qui sont nombreuses. Toutefois, le lecteur, qui sait d'où émane le témoignage, peut, en certaine mesure, les contrôler et n'accepter un fait comme bien démontré que quand les dépositions concordent. C'est ce qui a lieu pour la condition des cultivateurs. Il y a unanimité pour dire qu'elle est extrêmement affligeante.

M. Morpurgo constate (t. I, p. 38) la disparition de ces familles patriarcales qui, dans les campagnes, réunissaient sous le même toit les fils mariés et leurs enfants, comme les *Hauscommunionen* slaves. Il le regrette, et avec raison. Elles cultivaient bien la terre ; elles avaient des mœurs et du bien-être. Ce qui les détruit, c'est d'abord la misère, qui engendre les querelles, et ensuite les besoins nouveaux, le goût de l'indépendance, qui se développent partout.

Cependant, malgré cette gêne, qui est générale dans la région des collines et des montagnes de la Vénétie, dont Asolo et Crespano font partie, la propriété se trouve répartie entre un grand nombre de mains. Les vols champêtres sont extrêmement rares, et les naissances illégitimes également. Au contraire, dans la plaine, où la propriété est concentrée en *latifundia*, les vols sont très fréquents et presque tout le monde s'en plaint. Partout, dit M. Morpurgo, sauf dans les régions où il y a beaucoup de petits propriétaires, le sentiment d'hostilité contre l'inégalité va croissant.

Grave question : la condition des classes rurales s'est-elle améliorée depuis vingt ou trente ans ? M. Morpurgo résume une quantité innombrable de témoignages dans les termes suivants : « Les lamentations qui arrivent de presque tous les districts sont si affligeantes qu'il faut bien admettre cette conclusion : la condition des habitants de la campagne a empiré. Ni les différents degrés de fertilité du sol, ni les avantages des petites occupations, ni la communauté d'intérêts établie entre propriétaires et locataires par le *mezzadria* (métayage), ni l'amélioration ininterrompue des voies de communication, ni même les efforts faits par certains propriétaires pour conjurer le mal, rien n'arrête la décadence, que tous s'accordent à constater. »

Digitized by Google

Le prix des denrées a beaucoup augmenté, et les impôts encore plus ; et, d'autre part, le salaire est insuffisant et le travail rare. De là, gêne et misère générales. Citons quelques témoignages recueillis par M. Morpurgo. Dans le Frioule : « Pauvres gens, écrit-on de Ravignano di Latisana (t. I, p. 15), trop heureux s'ils peuvent échapper à la faim et à la pellagra! » A Camino : « Les cultivateurs sont plongés dans un abîme de misère. Sans la charité municipale, ils mourraient de faim. » « Le *Sindaco* de Lamon, écrit-on, se demande si bientôt la population, désespérée, ne cessera pas de cultiver, laissant la terre en friche et déserte » (p. 19). Province de Vicence, à Asiago : « Les ouvriers reçoivent un salaire de 50 centimes, et parfois la nourriture seulement. On voit des troupeaux de pauvres. *Si veggono i poveri a torme* » (p. 24). — Province de Vérone : « La condition des cultivateurs est des plus fâcheuses à Rovereto di Guâ ; extrêmement malheureuse à Pressana ; pauvreté extrême qui pousse aux délits à Somma Campagna ; ignorance et pauvreté à Pescantina ; très misérable à Peschiera, et ainsi de suite » (p. 28). — Province de Rovigo : « En résumé, les conditions économiques sont déplorables et la moralité baisse » (p. 29). — Le préteur de Serravalle écrit : « Les idées socialistes se répandent. — A Oderzo, les cultivateurs disent : Le propriétaire est l'ennemi. *Il proprietario si reputi un nemico* » (p. 49). « L'inégalité provoque de plus en plus la haine dans les campagnes » — (p. 51). « A Citadella, les paysans abandonnent la terre, ne pouvant payer le loyer » (p. 69). — « Là où le sol n'est pas fertile, la nourriture des classes rurales inspire la plus profonde commisération » (sénateur Jacini, p. 147). — Mirano : « La condition des paysans est digne de pitié » (comte de Götzen, p. 159). — Dans la Lombardie et la Vénétie, la race, si belle jadis, s'abâtardit, faute de nourriture suffisante. « La population rurale doit satisfaire à sa faim chronique au moyen d'aliments exclusivement végétaux, de la qualité la plus infime » (Dott. G. Sormani, *Geografia nosologica dell' Italia*. Rapport Morpurgo, t. I, p. 165). Je m'arrête sur ces deux mots, qui font frémir : « Faim chronique », *Cronica fame*, et dégéné-

Digitized by Google

rescence de la race. On a accusé M. Morpurgo d'avoir fait un tableau poussé au noir. Mais ce que l'on ne peut révoquer en doute, ce sont les innombrables témoignages des principales autorités : syndics, magistrats, médecins, inspecteurs d'écoles, etc.

Cependant, M. Morpurgo fait une objection : Si la misère était plus grande, les populations consommeraient moins de sel et de tabac. Or, il n'en est rien. La consommation de ces deux articles se maintient ou s'accroît. On peut répondre que la consommation du sel est déjà si réduite qu'elle ne peut guère l'être davantage et, quant au tabac, il en est comme de l'alcool, c'est un besoin factice qui parfois augmente avec le dénuement.

En résumé, M. Morpurgo ne peut cacher que le mécontentement et les plaintes sont générales et qu'il en résulte une dangereuse hostilité des classes laborieuses contre les classes aisées et aussi contre les représentants du pouvoir. C'est une situation qui, avec des couleurs moins sombres, fait cependant penser à celle d'où, en Andalousie, est sortie la *Mano negra*.

Quelle est la cause principale de cette déplorable situation? M. Morpurgo l'avoue, c'est l'énormité des taxes : taxes au profit de l'État, des provinces et des communes, venant s'ajouter à des fermages trop élevés. D'une part, l'impôt enlève les ressources aux campagnes et, par suite, y réduit les moyens d'employer les ouvriers et de les rétribuer, et, d'autre part, il attire les denrées dans les villes et ainsi augmente leur prix : double cause de paupérisation. Comment les hommes d'État persistent-ils dans leur « grande politique », qui ruine le pays? Chose étrange, tous les partis sont d'accord pour pousser l'État aux grands armements et aux grandes dépenses. N'est-il pas affreux que, même dans les montagnes de la province de Bellune, où chaque famille possède une maison, des prairies et quelques lopins de terre arable, la misère soit telle, que ces braves montagnards abandonnent leur beau pays et émigrent? Quel contraste avec la situation des régions semblables en Suisse! Cette compa-

Digitized by Google

raison peut devenir la source d'une hostilité sourde contre les institutions établies. Les paysans seront amenés à se dire : Si nous étions en république, comme nos voisins du Tessin, nous payerions moins d'impôts et nous serions plus heureux.

De Crespano-Veneto à Bologne, septembre.

Minghetti m'engage à aller le voir à Bologne. Je n'ai qu'un jour de libre ; car je dois aussi visiter, avant notre conférence de Turin, Sella et l'exposition industrielle de Biella. Mais je partirai de Bassano à trois heures ; je serai à minuit à Bologne, et demain soir, en partant à minuit, je rejoindrai Luzzati à Milan, le lendemain matin. Ce seront deux nuits un peu dures à passer en chemin de fer ; mais qu'importe? Pour jouir de la conversation d'un homme comme Minghetti, on se résignerait volontiers à de bien plus grandes fatigues.

De Bassano à Padoue, campagnes admirablement cultivées. La vigne, en festons suspendus aux ormeaux dans les champs, est couverte de raisins presque mûrs. La récolte sera abondante. Le blé est coupé ; mais on voit encore, jaunissant au soleil de l'automne, le maïs tardif et une sorte de grand millet, qui est, je crois, le sorgho, que j'ai vu deux fois plus grand aux bords du Nil. Les canaux sont bordés de peupliers du Canada, qui prennent ici la forme fastigiée des peupliers d'Italie.

A la coupure du chemin de fer Vicence-Trevise et de la ligne Bassano-Padoue, que je parcours, s'élève Cittadella, petite ville bien nommée, car elle est toute ceinte de hauts murs crénelés, entrecoupés de tours puissantes de l'aspect le plus sévère.

Je suis très frappé de voir plusieurs maisons de campagne, avec des pelouses et des groupes d'arbres, et posées au milieu de ce que nous appelons un jardin anglais. On y plante beaucoup d'épiceas, qui poussent encore plus vigoureusement que sur leurs Alpes natales. Que cela est différent de l'ancienne villa italienne, isolée au milieu des vignes ou

Digitized by Google

des champs, avec des colonnes et des statues remplaçant les arbres! Si, dans le midi de l'Italie, on imitait ce qui se fait dans le nord, c'est-à-dire si on créait des massifs de verdure et si on plantait des arbres aux bords des routes et près des habitations, comme le pays changerait d'aspect! Et alors les propriétaires consentiraient à y résider. Ce serait toute une révolution économique et sociale.

Puisque vous aimez les inscriptions, en voici encore quelques-unes. Celles qui suivent ont été copiées, l'an dernier, près de Santa-Maria, dans les Grisons et en descendant le Val-Bregaglia.

Sur une vieille maison de Santa-Maria, se trouvent sculptés les blasons des trois Ligues : l'un portant une croix, l'autre un bouquetin, le troisième un chevalier. Au-dessous, un nom : *Peter-Peter Pingera;* au-dessus, les vers suivants en romanche :

QUAIST AIS ILG WAPEN DALS GRISUNS.
LOS FORTEZAS SUM ALS MUNTS.
DIEU HADUVRA BUNTA
A CONSERVAS LOS LIBERTA.
Ceci sont les armoiries des Grisons.
Leurs forteresses sont aux montagnes.
Dieu aura la bonté
De conserver leur liberté.

Ne dirait-on pas la langue du fameux serment de Charles le Chauve en 842?

Autre inscription en romanche, sur le pignon de l'église de Sierfs, petit village avant d'arriver à Santa-Maria, par le Buffalora-Pass :

AQUI SAIS PEREGRIN,
NUN S'HA LÖNG OA RESTAR.
MA DAL CEL CITADIN,
CUR CHIA DIEU VENGANS CLAMAR,
PERCHE MUNDAUNA CITA
AIS SOLUM VANITA.
MA IN CEL NOBLA HAVADANZA
AIS IN ÆTERNITA.

Digitized by Google

Ici-bas tu es pèlerin
Et tu n'as pas longtemps à y rester.
Mais du ciel citoyen,
Dès que Dieu viendra t'appeler;
Car la cité de ce monde
Est seulement vanité,
Mais dans le ciel, noble résidence,
Il y a pour l'éternité.

En voici une autre, en italien, copiée à Vico-Soprano, à la descente de la Maloya, en allant de l'Engadine au lac de Côme:

LASCIA CHE PENSA AI CASI SUOI CIASCUNO,
SAGACE SCULTRO, E CHIUSO IL CUOR CONSERVA.
NON SCRIVER; PARLA POCO; IL LUTTO OBSERVA
CREDI IN DIO SOLO; NE TI FIDAR A ALCUNO
E CHI NON FA COSE NON PUO VIVER AL TEMPO D'OGGIDI.
AGOSTINO VASSALLI, 1769.

Laisse chacun s'occuper de ce qui le concerne.
Observateur prudent garde ton cœur fermé.
N'écris pas; parle peu; observe le deuil.
Crois en Dieu et ne te fie à personne.
Celui qui ne fait rien ne peut vivre aujourd'hui!

Ce Vassalli était un sage à la façon de l'Ecclésiaste, très désabusé, aimant l'argent, respectant fort les convenances et craignant à la fois Dieu et les hommes. *N'écris rien et parle peu* est superbe. Cela me rappelle un mot que me dit, quand j'arrivai à l'Université, un de mes collègues, mort à présent :

« Est-ce vous qui écrivez dans les journaux financiers? — Non, collègue. — J'en suis fort aise. N'écrivez jamais. Cela ne sert à rien et vous fait des ennemis ou des jaloux. » Je n'osai avouer qu'il était trop tard pour suivre son judicieux conseil, et depuis lors, hélas! je ne me suis pas corrigé ; l'indulgent lecteur ne s'en aperçoit que trop.

Le train s'arrête une heure à Padoue, et j'en profite pour y faire une rapide promenade. A l'entrée de la ville, dans les eaux troubles du Bacchiglione, tournent de gigantesques roues de moulin très pittoresques. A droite de la grand'rue,

Digitized by Google

une tour du moyen âge, morose et formidable; on y a mis une inscription en caractères énormes :

MESTO AVANZO DI NEFANDA TIRRANIDE
EZZELINO ERESSE.
1250.

Moyen lapidaire d'inspirer la haine des tyrans et l'amour de la liberté.

La *Piazza dei Signori* et celle *delle Erbe*, avec le palais de la *Ragione*, forment un ensemble admirable. A côté du mont-de-piété — beau bâtiment de la Renaissance — on a construit une école primaire énorme et d'un style excellent,—briques avec encadrements de marbre,—qui ne dépare pas les belles constructions qui l'entourent de toutes parts. Mais sous la Loggia, d'une Renaissance si pure et d'une distinction si exquise, on a placé une statue de Victor-Emmanuel affreuse : on dirait un matamore de foire.

Le lion de Saint-Marc, au haut de sa colonne, et le socle en marbre blanc qui supporte le mât-étendard, avec ses profils élégants et ses fines sculptures, rappellent la place et la piazzetta de Venise. Ce sont là de charmants motifs d'ornement pour une place publique. D'où vient qu'on ne les ait jamais imités au delà des Alpes? Il est vrai que ces choses n'ont de saveur que là où elles ont été conçues et où l'histoire les encadre et les explique. Ce coin de Padoue me rappelle la place principale de Capo d'Istria, que domine encore le lion de Saint-Marc.

Giotto et Dante avaient déjà leur statue ici. Sur la place de l'église Santa-Maria degli Carmini, on en a élevé une à Boccace. A défaut d'autre religion, l'Italie a du moins le culte de ses grands hommes. En face du fameux café Pedrocchi, on travaille à agrandir l'Université. Elle en a besoin. Les façades des principales églises ne sont pas terminées : elles sont restées à l'état de four à briques, attendant le revêtement de marbre qui devait y être appliqué. Il en est ainsi pour la cathédrale de Bologne, pour celle de Florence — qu'on achève aujourd'hui — et pour beaucoup d'autres édifices en

Digitized by Google

Italie. Pourquoi? La foi s'est-elle subitement refroidie ici vers la fin du moyen âge; l'influence du clergé — obtenant de l'argent des mourants et des célibataires — a-t-elle disparu sous le souffle d'incrédulité païenne de la Renaissance, ou les invasions étrangères ont-elles ruiné le pays? Toutes ces causes auront sans doute agi en même temps.

Dans la *Strada Maggiore*, quelques palais anciens sont très beaux, entre autres, celui occupé par la *Banca mutua popolare*. A l'entrée de la ville, un palais de proportions colossales a appartenu à la famille Maldura, aujourd'hui éteinte, me dit-on. Ceci m'attriste : mes amis Portaels et Reintjens m'ont tant parlé de la charmante comtesse Maldura, avec laquelle ils avaient fait le voyage de la Palestine! Elle est morte, et bientôt son souvenir même s'évanouira.

Où est Flora, la belle Romaine?
Où sont les neiges d'antan?

Ces évanouissements que le temps amène sont chose banale, inévitable; et cependant la mélancolie nous prend, et, si nous tenons une plume, nous ne pouvons pas ne pas dire que nous sommes tristes quand viennent ces sombres pensées et que nous songeons aux morts qu'on pleure et aux deuils qu'on prévoit. Je contemple, sur mon bureau, la coquille silicifiée d'un céphalopode de l'époque de la craie, qui me sert de presse-papier, et je me dis : Que sont nos jours, que sont les jours de l'humanité tout entière, depuis son origine, auprès des siècles innombrables qui nous séparent des temps où ce fossile a vécu? Et ces siècles innombrables ne sont qu'une minute, auprès des lointains insondables de l'époque où s'est formé notre globe, et cela même n'est rien auprès de l'éternité qui précède et de l'éternité qui suivra. Cette réflexion écrase et porte à la résignation, et ainsi la vue de mon ourson me fait l'effet d'une page de Pascal ou de Marc-Aurèle.

En revenant à la gare, je remarque à droite, en sortant de la ville, des pépinières d'arbres fruitiers, d'arbustes d'ornement et de fleurs de toute espèce : preuve qu'on songe à embellir les jardins à la campagne et que, par conséquent, on

Digitized by Google

s'y fixe davantage. La résidence du propriétaire sur ses terres est aussi favorable à l'agriculture que l'absentéisme lui est funeste.

Nous traversons le Pô à Ponte-Lagoscuro, quand la nuit est déjà noire, et cependant on voit les eaux gonflées du grand fleuve dominer les campagnes basses, protégées seulement par les hautes digues; on se croirait en Hollande.

A Ferrare, de nombreuses cheminées de fabriques s'élèvent dans les faubourgs. En revenant d'Égypte, en janvier 1870, après l'ouverture du canal de Suez, j'arrivai à Ferrare également le soir, et je m'y arrêtai. Il gelait fort. Chacun restait chez soi, et la pleine lune projetait des ombres très noires dans les rues vivement éclairées et absolument désertes. Je me promenai jusqu'à minuit, visitant toute la ville. Les monuments avaient un aspect fantastique. L'ancien château féodal des ducs, hanté par les souvenirs de Lucrèce Borgia, du Tasse et de Parisina Malatesta, chantée par Byron, profilait sur le ciel clair sa silhouette farouche. Sur la belle façade lombarde de la cathédrale, tous les détails des sculptures étaient visibles comme en plein jour, et les lions byzantins qui gardent le porche avaient une forme étrange de bêtes apocalyptiques. Mais ce qui me fit une impression ineffaçable, c'est le Palazzo de Diamanti. Bien plus que le fameux palais de Schifa noia (Évite-Ennui ou Sans-Souci), d'ailleurs plus récent, cette construction donne l'idée de la force du génie italien vers la fin du moyen âge. Elle a plus de puissance encore que la *Porta Nigra* de Trèves, si « romaine » pourtant. L'appareil consiste en blocs de marbre, de proportions cyclopéennes, plus grands encore que ceux du soubassement du palais Pitti, de Florence. Ces pierres colossales sont taillées en tête de diamant. Les facettes supérieures, fortement éclairées par la lune, et les facettes inférieures, plongées dans l'ombre noire, exagéraient encore le relief formidable des assises et donnaient l'impression d'un défi aux attaques des hommes et du temps. Cela semble fait pour l'éternité, comme les Pyramides. Insolent orgueil du maître qui a ordonné, prodigieuse hardiesse de l'architecte qui a conçu! Rien de

Digitized by Google

semblable au nord des Alpes. Ce prodigieux palais a été construit entre 1493 et 1567. Le musée y est établi aujourd'hui.

— De Ferrare à Bologne, je reste seul dans mon compartiment avec un monsieur âgé, qui revient des bains de Recoara, situés dans les montagnes, au nord de Vicence. Un tram à vapeur y mène jusqu'au pied des hauteurs, qui sont, dit-il, très pittoresques et couvertes de beaux bois de sapins et de châtaigniers. Il y avait eu foule. Il en est ainsi partout, maintenant. On s'entasse en masses toujours croissantes, l'été, dans les stations des bords de la mer ou dans les montagnes, l'hiver, sur les rivages de la Méditerranée. Le *home* est abandonné; les familles deviennent nomades; elles recherchent à tout prix la douceur du climat, en fuyant tantôt la chaleur, tantôt le froid, et aussi les plaisirs faciles qu'offrent les réunions des désœuvrés. Dans nos pays, les maisons de campagne sont abandonnées; leur entretien coûte cher et la solitude y engendre l'ennui qui naît de l'uniformité. En Belgique, ce genre de propriétés a perdu plus de la moitié de sa valeur; on ne trouve plus à les louer. En Hollande, au siècle dernier, un genre spécial de poésies, les *Arcadias*, chantaient les délices de la vie à la campagne. Aujourd'hui, dans ce même pays, beaucoup de ces demeures, qui faisaient les délices des pères, sont par les fils converties en fermes, ou même démolies, pour n'avoir pas à les entretenir. Détachement du sol, poursuite des distractions frivoles, abandon de la vie concentrée, tout cela est la suite de la facilité des voyages et de la mobilisation des fortunes. Est-ce un bien? Ajoutez à cela les romans, les cafés et les petits journaux : et ainsi la vie se compose d'une série de petites sensations, toutes à la surface, se succédant rapidement et tuant toute réflexion suivie et intime.

Bologne. Villa Mezzarata.

J'arrive à Bologne à minuit. Le vieux serviteur de Minghetti, qui m'avait vu souvent à Rome, me reconnaît et me met en voiture; mais, au pied de la colline de Mezzarata, où se trouve la villa de Minghetti, il m'installe dans une petite

Digitized by Google

calessine attelée de deux ânes; la montée est trop raide et le pavé de cailloux trop glissant pour les chevaux. Je suis heureux de retrouver l'éminent homme d'État, toujours jeune et actif, avec son teint rose clair sous ses cheveux blancs. Il vient de passer quelques jours avec le prince impérial d'Allemagne, aux bords du lac de Côme. Il me parle avec admiration des sentiments humanitaires du prince et de l'esprit élevé, indépendant et étonnamment cultivé de la princesse. « Un pareil souverain, dit-il, ayant à ses côtés une compagne aussi pleinement acquise aux idées modernes, sera un bonheur pour l'Allemagne et, par conséquent, pour l'Europe tout entière. »

A mon grand regret, Mme Minghetti n'est pas encore revenue de la cure qu'elle fait en Suisse. Elle manque bien dans cette ravissante demeure, où tout la rappelle. Mais il est une heure du matin et il est temps de se retirer.

Mon appartement est d'un goût exquis : tendu de soie de Chine, vert brisé, encadré de bambous et de nattes du Japon. La porte du cabinet de toilette donne accès à une autre série de chambres : je m'y engage, pour voir jusqu'où s'étend mon domaine. J'arrive ainsi à une salle énorme, si haute et si vaste, que ma bougie ne peut pas en éclairer les profondeurs, qui se perdent dans l'ombre. Où suis-je? Ce n'est pas l'ancien réfectoire du couvent, aujourd'hui transformé en salon, avec sa ravissante cretone semée de fleurs à couleurs vives sur fond crème. Tout ici est sombre. Quand mes yeux sont un peu habitués à l'obscurité, j'aperçois sur les murs des fragments de fresques, puis des autels avec des tableaux anciens, des meubles d'église, dont les dorures passées accrochent encore quelques reflets de lumière sur leurs arêtes et leurs reliefs. La faible clarté des étoiles dessine en noir les détails d'une rosace et d'une fenêtre gothiques. Je suis dans l'ancienne chapelle du couvent, qui a son histoire, ainsi que je l'ai appris le lendemain. Elle a été peinte par deux générations successives d'élèves de Giotto. En enlevant le badigeon, on a mis au jour quelques parties assez bien conservées et du plus beau style archaïque; mais comme elle a

Digitized by Google

été transformée en écurie, puis en magasin de fourrage, plus de la moitié de ces précieuses peintures ont disparu.

Dans ce merveilleux pays, on ne peut faire un pas sans rencontrer des monuments et des traces admirables de l'art des différentes époques. M^me^ Minghetti réunit des meubles anciens, des bois sculptés, des objets d'église de toute espèce, pour faire de sa chapelle un musée, où son mari pourrait travailler à l'aise, séparé des petitesses de la vie quotidienne par cette atmosphère des anciens jours, et ainsi transporté, par la magie de l'art, à l'époque héroïque de l'art italien.

Le lendemain matin, je trouve, pour me rafraîchir, le *Tub* anglais. Dans toutes les maisons anglaises, le domestique vient, le matin, arranger dans un coin de la chambre, sur un tapis imperméable, un grand bassin rempli d'eau. Autour sont disposés un peignoir et des serviettes turques. Puis il vous demande : *Cold or warm, sir?* Si vous dites *cold*, il laisse l'eau froide; si vous préférez *warm*, il y ajoute de l'eau chaude pour l'attiédir. Le *Tub* est une admirable institution. C'est le retour aux bains froids que les Germains prenaient dans les rivières, et où les mères plongeaient même les petits enfants. Rien n'est plus salutaire : endurcissement, propreté, rajeunissement; le sang, attiré vivement à la peau, circule plus généreusement et donne un sentiment de jeunesse et de bien-être indescriptibles.

Les Anglais aisés, hommes et femmes, prennent le bain du *Tub* complètement froid, et ils ont raison. La réaction est ainsi plus complète. Elle préserve des refroidissements, des rhumes et des rhumatismes, à condition qu'on se frictionne fortement avec une serviette très rude et qu'on fasse immédiatement quelque exercice violent : une promenade rapide ou de la gymnastique de chambre. Il faudrait faire du *Tub* un rite obligatoire du culte d'Hygée, ainsi que le sont les ablutions pour les Musulmans. Imitons en ceci, comme en bien d'autres choses, nos bons voisins d'outre-Manche, qui sont à coup sûr la race la plus vigoureuse et la moins amollie par les raffinements de la civilisation moderne. Prêchons le culte

Digitized by Google

du *Tub*. Si l'on me permet ce détail intime, j'ajouterai que je m'administre tous les matins une douche qui, en hiver, est à zéro, car elle vient d'un réservoir qui a la température extérieure, et, depuis que je le fais, je n'ai plus de lourdeurs ou de maux de tête, ou bien je les chasse. Plus l'eau est froide, plus le résultat est infaillible.

Matinée splendide. Le grand salon se termine par une logia toute en glaces, d'où l'on voit à ses pieds Bologne, avec ses tours penchées et ses nombreuses églises. Après le déjeuner, promenade au jardin, qui descend en pente rapide la colline de Mezzarata. Il est planté d'arbres verts, pins, lauriers et déodoras pleins de sève, dont les branches retombent les unes sur les autres, comme les nappes d'eau des fontaines jaillissantes, sur la place devant Saint-Pierre de Rome. Nous causons de la situation financière de l'Italie et de l'abolition du cours forcé. Minghetti félicite, et de tout cœur, le ministre des finances Magliani. Seulement, il craint que les spéculateurs en métaux précieux n'enlèvent l'or à l'Italie pour y substituer l'argent.

Cela n'est pas à redouter, lui dis-je, tant que la frappe de l'argent est suspendue. Un écu de cinq francs en argent a même valeur à Paris qu'une pièce d'or de cinq francs. Le spéculateur devrait donc acheter de l'argent avec de l'or, valeur contre valeur, et il perdrait exactement les frais de transport de Paris à Rome ou à Turin, et le retour de l'or. Ce serait différent si l'on pouvait frapper des écus avec l'argent, actuellement déprécié.

L'inconvénient dont peut souffrir l'Italie est celui qui menace l'Europe entière : c'est le *struggle for gold*. Si l'or continue à se raréfier et à partir pour l'Amérique, nos pays auront à se le disputer à coups de hausse d'escompte, ce qui produira des baisses de prix d'abord intermittentes, puis permanentes. Voici la question monétaire en deux mots : *In a nutshell*, dans une « coquille de noisette », comme disent les Anglais. On peut opérer les échanges avec peu de monnaie aussi bien, sinon mieux, qu'avec beaucoup de monnaie. L'emploi d'un seul métal comme instrument de la

Digitized by Google

circulation paraît aussi plus simple. Mais l'emploi simultané de l'or et de l'argent donne aux prix une base plus stable, — chose essentielle; — de même que les balanciers compensés, formés de verges de deux métaux, sont moins sujets à variation. En outre, et ceci est le côté pratique du problème, en proscrivant l'argent, vous diminuez de moitié environ les moyens d'achat et vous amenez ainsi, avec le temps, une grande baisse de tous les prix; ce qui accablera tous les débiteurs à long terme, les propriétaires grevés d'hypothèques, et surtout les nations, qui, toutes ensemble, ont plus de cent milliards de dettes. Vous ajoutez donc une nouvelle cause de souffrances et de mécontentement à toutes celles qui engendrent déjà partout un ferment si inquiétant de révolution et de « nihilisme ». Ceci est particulièrement grave pour l'Italie, où vos populations sont plus qu'ailleurs écrasées par la rente et par l'impôt. La situation monétaire est grave, en Europe. Voyez nos hôtels des monnaies, si actifs autrefois : ils chôment partout, sauf chez vous momentanément, grâce à votre emprunt. L'Amérique et l'Australie gardent leur or. Si la Russie en fait autant, d'où l'Europe occidentale obtiendra-t-elle de quoi entretenir l'instrument métallique de la circulation, diminué chaque année par les 250 à 300 millions de francs que l'industrie lui enlève ? L'or fait prime : il y a donc perte à en faire frapper. Si cela continue, une baisse notable des prix s'ensuivra. Vous avez lu, sans doute, les travaux de Goschen, de Giffen et de Gibbs à ce sujet : ils montrent que la baisse a déjà atteint des proportions inquiétantes. Du reste, ce qui le prouve, ce sont les faillites qu'on signale de tous côtés, non par suite de spéculations hasardeuses, mais comme conséquence de la baisse lente et continue de toute les marchandises et de toutes les valeurs. Je n'hésite pas à dire que ceux qui préconisent le monométallisme-or sont, qu'ils le sachent ou non, les ennemis du peuple.

Minghetti est très préoccupé du résultat des élections, qui vont avoir lieu avec le droit de vote obtenu à la condition de deux années d'école primaire ou sur la réclamation

Digitized by Google

par écrit, devant notaire, de celui qui veut devenir électeur. Cela renforcera, dit-il, certainement la gauche radicale et, comme nous n'avons pas, dans la Chambre italienne, de véritable droite, de torys, tous ceux qui veulent la conservation des institutions actuelles devront s'unir, sous peine d'être emportés par le torrent républicain ou socialiste.

A propos de son livre *I partiti politici*, nous causons longuement de la crise que traverse le régime parlementaire en ce moment. Minghetti rappelle que le prince Albert disait souvent, vers la fin de sa vie : *Now the parliamentary system is on its trial*, et les faits actuels, ajoute-t-il, lui donnent bien raison. « Voyez chez nous et autour de nous, en Espagne, en Grèce, en France, en Hollande et même en Angleterre : chacun se plaint de ce que ce régime si désiré ne donne pas les résultats qu'on en attendait. L'instabilité des ministères et des ministres, les rivalités personnelles ôtent tout esprit de suite et conduisent à l'impuissance. Il n'y a guère que chez vous, en Belgique, que le système marche tout à fait correctement.

« — C'est vrai, lui dis-je ; mais cela tient à ce qu'il y a dans mon pays deux partis très distincts, très disciplinés et qui imposent chacun leur programme à tous leurs adhérents. Il s'ensuit que le ministère au pouvoir jouit d'une très grande autorité, mais on la lui reproche en criant au despotisme. Cette accusation n'est pas fondée; car c'est seulement à cette condition que le régime parlementaire peut fonctionner régulièrement. D'après moi, le véritable inconvénient de cette discipline est que cela diminue l'originalité individuelle, l'ouverture aux choses nouvelles et la largeur des vues. Tout se ramène à la lutte du libéral et du clérical, et, en fin de compte, aux moyens d'obtenir et de conserver une majorité dans les Chambres, c'est-à-dire aux procédés à mettre en œuvre pour triompher dans les élections. Ce n'est pas moi qui songerai à rabaisser l'importance de la lutte politique engagée chez nous. C'est le grand combat, qui date du moyen âge, entre le spirituel et le temporel, entre l'Empire et la Papauté. Cette lutte, loin de s'apaiser, se généralise et devient chaque jour plus ardente

Digitized by Google

dans tous les pays catholiques; et chez vous, en Italie, elle n'en est qu'à son début. Mais il est très fâcheux qu'elle absorbe absolument, en Belgique, toutes les forces vives de la nation et qu'elle empêche ainsi d'aborder pratiquement d'autres problèmes.

— « Ne vous plaignez pas, reprend Minghetti, vous êtes parmi les plus heureux. Tout en ce monde est un mélange de bien et de mal. Dans un État constitutionnel, il faut des partis. Tous les maîtres de la science politique, Burke, Tocqueville, Bluntschli, Balbo, l'ont constaté. Mais, d'un autre côté, par leur ingérence dans l'administration, les partis en faussent tous les rouages. Que ne fait pas un ministre pour conquérir un collège électoral! Que ne peut obtenir un député qui menace de faire scission! L'emploi des deniers publics, la distribution des places, la direction des chemins de fer, les travaux publics surtout, et même, chose plus déplorable, la justice, tout, absolument tout est soumis aux influences des hommes de parti et de l'esprit de parti. Pour avoir constaté ce fait évident, — qu'on voit, d'ailleurs, dans tous les pays constitutionnels, — on a proposé, au sein de la Chambre, de me mettre en accusation pour avoir manqué de respect à la dignité du Parlement. J'ai eu beau citer vos *Lettres d'Italie*, où vous rapportiez ce que vous aviez entendu dire d'un bout à l'autre de la Péninsule et par des personnes de toutes les opinions : j'étais un calomniateur de mon pays ; je méritais, sinon la corde, au moins un blâme solennel. Je plaidai *non guilty*, et la Chambre passa à l'ordre du jour.

« Un autre mal est celui-ci. Les difficultés et les complications du gouvernement augmentent sans cesse, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il faudrait donc, pour occuper les différents ministères, des hommes spécialement capables, et en même temps, par suite de la nécessité de donner des portefeuilles aux représentants des différents groupes et des différentes régions géographiques, il est impossible de choisir ceux qui sont désignés par la spécialité de leurs études, de leurs aptitudes ou de leur carrière antérieure. La

Digitized by Google

Constitution des États-Unis, en apparence si démocratique, donne, en réalité, plus de force au pouvoir exécutif et de plus grandes chances d'avoir des ministres capables, qui gardent au moins leurs portefeuilles pendant quatre ans.

« — La conclusion de tout cela, dis-je, est que dans les États à régime parlementaire, il faut considérablement réduire les attributions du pouvoir central et surtout s'abstenir de faire de la politique étrangère. Permettez-moi, sur ce point, de vous présenter les mêmes observations que j'ai soumises à Luzzatti. Vous aussi, vous voulez que l'Italie s'occupe des affaires de l'Europe; qu'elle prenne part aux combinaisons diplomatiques et aux alliances. Mais ne voyez-vous pas que tout cela est en opposition avec l'opinion que vous avez de la façon dont fonctionne le mécanisme constitutionnel? Comment voulez-vous que ces ministres, choisis presque au hasard, imposés par l'une ou l'autre coterie, arrivant au pouvoir sans aucune préparation, puissent tenir tête aux ministres permanents des États autocratiques? Toutes les chances sont contre eux, car ils ne connaissent pas les cartes du jeu européen. M'opposerez-vous l'exemple de l'Angleterre? Mais vous savez mieux que moi combien la situation y est différente; car, en définitive, jusqu'à présent, le gouvernement a été, comme autrefois à Venise, aux mains d'une aristocratie éclairée, voyageuse, et admirablement préparée au maniement des affaires étrangères. Mais attendez-y l'avènement des nouvelles couches sociales! Les démocraties modernes n'ont qu'une chose à faire : imiter les États-Unis, qui ne s'occupent que de leurs affaires intérieures. C'est déjà très suffisant. Dans cette sphère, des hommes même médiocres peuvent suffire, et leurs fautes ne mettent pas l'État en péril.

« — Mais, me répond Minghetti, un grand pays ne peut pas concentrer ainsi son activité en lui-même. Le besoin d'expansion de la jeunesse, si on ne lui ouvre pas quelques grandes perspectives, s'aigrira, tournera en corruption et en mécontentement. Un membre distingué du Parlement anglais, Courtney, disait dernièrement qu'il fallait laisser les

Digitized by Google

Égyptiens « cuire dans leur jus ». J'avoue qu'un avenir semblable ne me sourit pas pour mon pays. Le ragoût pourrait sentir le brûlé.

« — Mais, repris-je, il y a pour la jeunesse italienne deux tâches admirables à remplir dans l'ordre économique, dont l'une est le complément de l'autre : cultiver et embellir les parties de la Péninsule où manque le capital, les routes, les bonnes habitations, les parcs et les bois, et améliorer le sort du plus grand nombre. La seule raison que je conçoive de faire de la politique extérieure dans un régime démocratique, est qu'il faut occuper ou satisfaire l'armée quand celle-ci est malheureusement très nombreuse et qu'elle tient en mains le sort du pays. Gambetta me semble avoir compris que c'est de ce côté que la République peut être mise en danger, et c'est pourquoi il a toujours cherché à se concilier l'armée. Mais ceci nous mène dans un cercle vicieux bien périlleux et tout exposé à de cruelles aventure.

« — Je ne crois pas, dit Minghetti, que pour l'Italie l'ère des pronunciamientos soit arrivée, pas plus que celle des coups d'État. »

— Je reçois de plusieurs députés et sénateurs italiens des lettres où sont exprimées des appréhensions au sujet des conséquences éloignées de la nouvelle réforme électorale. Parmi ces lettres, j'en publie une avec le consentement de celui qui l'a écrite, le docteur Pantaleoni, *Senatore del Regno*. J'ai déjà eu l'occasion de parler précédemment de ce médecin éminent, penseur profond et savant érudit, causeur charmant et ami dévoué. Depuis lors, il a publié la première partie d'une histoire de la Rome antique, où les origines et les premiers siècles de ses annales apparaissent sous un aspect nouveau. Cette œuvre importante est le résultat de toute une vie de travaux, de recherches et de méditations. Voici la lettre du sénateur Pantaleoni : elle ne se borne pas à ce qui touche à l'Italie ; elle traite d'une main hardie, armée d'un bistouri impitoyable, le grand problème de la démocratie moderne :

« Je viens de lire votre article sur le régime parlemen-

Digitized by Google

taire dans la *Revue des Deux Mondes*. Vous y faites des remarques très fondées, mais certains de vos aperçus ont failli me mettre la plume à la main pour vous répondre dans l'*Antologia*. A défaut d'article, j'ai adressé, dans notre Sénat, une interpellation à M. Depretis, notre président du conseil, pour montrer que le régime parlementaire avec le suffrage universel ou avec le scrutin trop largement ouvert aux masses, est la perte de la liberté, de l'ordre, de la vraie civilisation.

« Oui, la société moderne marche vers des institutions démocratiques, dans ce sens que tout privilège de classe est devenu impossible; que le gouvernement doit avoir pour premier devoir de veiller au bien-être de tous et surtout des plus pauvres; que le chemin est ouvert à tous ceux qui sont capables d'avancer et de monter. Vous avez parfaitement montré les forces irrésistibles qui poussent les sociétés modernes dans le sens de l'égalité. Mais il y a d'autres faits non moins généraux, non moins puissants, qui entraîneront l'ordre social dans une direction au bout de laquelle j'aperçois, non pas la domination des masses, mais la sélection dans le sens profond du mot, c'est-à-dire le triomphe de l'aristocratie véritable, comprise comme l'entendaient les Grecs : je veux dire la prééminence des « meilleurs ».

« Jamais nous n'avons eu plus besoin que maintenant d'hommes éminents pour gouverner les États, au milieu des dangers de toute sorte qui les assiègent. Vous avez décrit les difficultés qui résultent de l'innombrable multiplicité des attributions de nos gouvernements centralisés. Mais ce n'est là qu'un côté. Il faut ajouter les complications incessantes qui résultent des relations des grands pays entre eux, par suite de ces communications fréquentes et faciles qui préparent peut-être l'unité de l'espèce dans l'avenir, mais qui, en attendant, peuvent devenir des occasions de conflit. Tout est en mouvement et en transformation. La science renverse ou renouvelle tout l'édifice de vérités bâti par les siècles passés; le libre examen met tout en doute. Chacun veut des changements, des améliorations, en un mot, le progrès. L'idée que l'on

Digitized by Google

puisse s'arrêter soulève des protestations et des colères. Il est donc très évident que, pour diriger les affaires publiques à notre époque, il faut bien plus de connaissances et de supériorité qu'autrefois. Il ne suffit pas à l'homme d'État d'apercevoir clairement le chemin à suivre sur cet océan agité et parsemé de tant d'écueils. Il lui faut encore assez de volonté, d'autorité et d'habileté pour imposer sa manière de voir à ses amis et au Parlement, toujours prêt à se dérober et à le renverser. Connaissez-vous beaucoup d'hommes en qui se trouve l'étoffe d'un grand ou même seulement d'un bon ministre? Et la démocratie se figure qu'en appliquant son niveau égalitaire, elle fera surgir des gouvernants capables des rangs du peuple ou des hasards du scrutin. Quelle erreur! C'est à peine si l'élite et la fine fleur de l'humanité, triée sur le volet, sera en mesure de nous faire éviter les fautes et les catastrophes.

« Oui, tout doit être refait en vue du plus grand nombre, mais par le plus petit nombre. Parlez-moi de cette dangereuse sottise, le suffrage universel!

« Comment est-il possible que des gens éclairés et qui se croient sensés veuillent remettre la direction de cette machine si délicate et si prodigieusement compliquée, le gouvernement d'un État moderne, aux décisions de la foule, c'est-à-dire aux égarements de l'ignorance et de l'imprévoyance? A choisir entre deux absurdités, j'aime encore mieux l'infaillibilité du pape que celle du peuple. Les partisans du nouveau dogme n'invoquent pas la raison : ils croient au surnaturel; mais les partisans de la souveraineté des masses ne peuvent invoquer le mystère. Ils affirment un non-sens visible, palpable. En ce moment, est-ce que le peuple, dont la moitié ne sait ni lire ni écrire, et dont certes plus des trois quarts ne lisent pas, est capable d'émettre un jugement réfléchi sur les graves problèmes que doit trancher la législation?

« Les deux grands moteurs du progrès humain sont l'accumulation des capitaux et l'accumulation de la science. Comment est-il possible que les partisans du progrès veuillent remettre la direction de notre civilisation à ceux qui n'ont ni

Digitized by Google

capitaux, ni science? A la rigueur, une masse d'individus ayant chacun un petit avoir peuvent, en s'associant, constituer un gros capital. Mais réunissez des millions d'électeurs bornés, ignorants, superstitieux : vous n'en ferez jamais sortir l'équivalent d'un seul esprit d'élite.

« Notre siècle, qui prétend pratiquer le culte de la science, livre partout le pouvoir aux classes qui sont aux antipodes de la science et de la connaissance. Quelle étrange contradiction !

« Supposez, s'adressant aux masses, d'un côté, un vrai savant, un homme supérieur, appréciant tout ce que renferment de difficultés les questions politiques et sociales actuelles et les exposant clairement, et, de l'autre côté, un orateur de bas étage, ignorant le premier mot de ces questions, mais flattant les instincts et les appétits de la foule : lequel des deux sera écouté et élu?... Ainsi, à mesure que gouverner devient un art plus difficile, vous confiez le gouvernement à des gens de plus en plus médiocres et incapables. N'est-ce pas préparer la décadence de vos propres mains?

« Quand je vois nos hommes d'État se faire les apôtres du suffrage universel et jeter les trésors de civilisation accumulés par de longs siècles de travaux, dus à l'élite de notre espèce, en pâture à ce troupeau de bipèdes encore plongés dans les ténèbres des époques de la pierre brute du miocène, et certainement hors d'état de discerner même ce qui est leur véritable intérêt, je m'étonne de ces abîmes d'aveuglement de la part d'esprits très distingués sous certains rapports. Je l'explique par l'influence d'une épidémie particulière à notre temps, le *morbus democraticus*.

« Comment sortir de cette voie funeste, qui nous conduit aux catastrophes et à l'abêtissement? Oui, la démocratie s'impose. Je l'admets. Mais le gouvernement des démocraties doit être confié à l'aristocratie intellectuelle. On a dit avec raison, en France : « Tout pour le peuple, rien par le peuple. » Cicéron a dit de même : « *Tenuit igitur hoc... ut in populo libero pauca per populum, pleraque sentus auctoritate... gererentur.* »

Digitized by Google

« Concluons. Je ne vois qu'un moyen de sauver les démocraties modernes, c'est d'attribuer un pouvoir prédominant à un Sénat qui renfermerait les hommes représentatifs des grandes forces sociales, l'agriculture : l'industrie, le commerce, la science surtout en toutes ses formes. Le progrès résulte, ai-je dit, de l'accumulation du capital et des connaissances. A eux seuls doit revenir la direction suprême. C'est le Sénat romain qui a procuré à la République italique trois siècles et demi d'une grandeur incomparable. C'est à son Sénat que Venise a dû sa richesse, sa grandeur et même sa longue existence, parmi tant d'ennemis dont elle était entourée. C'est l'aristocratie anglaise qui a conduit l'Angleterre à cette apogée de prospérité et de puissance, dont elle est menacée aujourd'hui de déchoir. Bien entendu, au-dessous du Sénat, renfermant toutes les supériorités et toutes les spécialités, il faut une Chambre, représentant le peuple et faisant entendre aux gouvernants les hurlements de la bête, c'est-à-dire l'expression des besoins des classes inférieures. Il ne faut, d'ailleurs, aucun privilège de caste ou de personne. Le Sénat doit être libéralement ouvert aux plus dignes d'y siéger. Vous voyez que j'applique au gouvernement de la société le principe de la sélection, d'où est sorti le progrès des espèces.

« Le suffrage universel et le règne du nombre mènent fatalement à une situation où la société demandera son salut au césarisme et à l'armée. La raison est le vrai souverain. Je veux qu'elle soit concentrée dans le Sénat et que celui-ci ait en tout le dernier mot à dire. Si ce n'est pas la raison qui gouverne, ce sera la force, seul remède à la démence et à la folie furieuse. Je vois poindre partout, à l'horizon, un très grand sabre dont l'ombre est déjà sur nous.

« Le régime parlementaire, basé sur l'opposition de deux partis, se tenant en échec et se succédant au pouvoir, comme vous l'avez en Belgique, est un rêve des anglomanes, emprunté aux circonstances particulières où s'est trouvée l'Angleterre. C'est un expédient transitoire ; ce n'est pas une solution. Permettez-moi de vous dire que quand j'ai trouvé

Digitized by Google

votre théorie à ce sujet dans votre article, je n'ai pu m'empêcher de sourire. Je me suis toujours moqué de cette doctrine, même quand elle était prêchée par cet homme supérieur, par cet ami incomparable, Cesare Balbo. Elle est fausse en histoire, erronée en science, immorale en pratique et, en tout cas, impossible de nos jours. Ce n'est pas dans une période de libre examen et de transformation universelle, quand les questions ont tant d'aspects différents, que vous pouvez espérer embrigader les opinions dans deux armées strictement disciplinées et se combattant toujours sans s'anéantir jamais, comme les Romains et les Carthaginois au théâtre.

« Pardonnez-moi, cher ami, si, par des mots trop vifs, j'ai blessé vos convictions. J'ai laissé parler mon cœur, ému par les douleurs et les appréhensions de mon patriotisme. Je crains que le fanatisme de quelques sectaires et la faiblesse d'hommes éclairés et dévoués à leur pays, mais qui n'ont pas eu le courage de résister, ne préparent à l'Italie des jours d'épreuve où il faudra souhaiter, à ceux qui nous gouverneront alors, beaucoup de sagesse, de prudence et de fermeté. »

Voici le résumé de ce que j'ai répondu au savant sénateur italien : « La maxime que vous faites remonter à Cicéron : *Tout pour le peuple, rien par le peuple*, serait excellente si, en pratique, elle ne se traduisait point trop souvent par celle-ci : *Rien par le peuple, rien pour le peuple.* Les classes sans droits ont toujours été des classes sacrifiées. Aujourd'hui, le sentiment du devoir social que le christianisme impose pousse les classes aisées à s'occuper de l'instruction et du bien-être des masses ; mais il n'en est pas moins certain que chacun défend mieux ses intérêts que nul autre. C'est là, vous ne l'ignorez pas, le principe fondamental de l'économie politique orthodoxe. Il s'ensuit que le suffrage universel est désirable dès que les électeurs ont assez de lumière pour discerner leur véritable intérêt et celui du pays. La Suisse, les États-Unis et la Norvège, pays de démocratie absolue, sont, j'estime, ceux où le peuple est le

Digitized by Google

plus heureux. Certes, le régime parlementaire, tel qu'il est pratiqué maintenant, est absolument incapable de s'acquitter convenablement des innombrables tâches qu'on lui impose. C'est ce que j'ai essayé de démontrer dans l'article que vous avez soumis, cher et illustre docteur, à votre scalpel si affilé et si brillant. Sur ce point, nous sommes d'accord. Je réclame aussi un Sénat comme vous l'entendez : Voyez mon livre : *Études sur les formes de gouvernement*. Mais ce mouvement démocratique, que vous considérez comme une cause de décadence, me paraît être, au contraire, le but et le couronnement de tout progrès. Seulement il faut accepter les conséquences qui en résultent et adopter des institutions politiques en rapport avec l'égalité des conditions ; c'est-à-dire qu'il faut imiter la Suisse et les États-Unis : s'abstenir de toute grande politique, décentraliser, fortifier la commune, faire de l'État une réunion des *Townships* autonomes, comme dans la fédération américaine et helvétique ; en un mot, réduire les attributions du ministère central à tel point que, pour y faire face, il ne faille plus de grands ministres, mais simplement des citoyens ordinaires, doués de bon sens. Garantissez, en outre, aux ministres une certaine durée, toujours comme aux États-Unis, et la plupart de vos objections, actuellement très fondées, n'auront plus d'objet. Le suffrage universel, le parlementarisme, la centralisation et la grande politique conduisent au gâchis, sinon aux catastrophes ; c'est vrai. Mais une démocratie rurale, ne visant qu'à bien administrer ses affaires communales, sans rechercher ni alliances, ni conquêtes, ni colonies, est encore, semble-t-il, le moins mauvais des gouvernements. »

J'admire comme en Italie toutes les questions qui se rapportent aux formes de gouvernement sont étudiées, discutées, approfondies avec une complète indépendance d'esprit et une grande originalité de vues. Ainsi, outre le livre de Minghetti, *I partiti politici*, j'ai emporté avec moi un livre du professeur Starbaro, l'*Ideale della Democrazia*, et les discours du marquis Alfieri, qui m'ont fait beaucoup réfléchir. J'y reviendrai. ÉMILE DE LAVELEYE.

Digitized by Google

REVUE LITTÉRAIRE

La contrefaçon et la traduction ont répandu en Belgique une importante série d'œuvres historiques de haut mérite, parmi lesquelles les chefs-d'œuvre modernes de l'histoire. Notre public en a-t-il profité pour se former le goût? On en douterait souvent à le voir se laisser prendre à des livres de valeur douteuse. Pour que nos écrivains tirent parti de ces modèles, il ne leur suffit pas de les avoir lus... s'ils les lisent. Il faut qu'en les admirant, ils aient compris l'excellence des principes qui y ont présidé et la nécessité de s'exercer à les appliquer eux-mêmes.

Des tentatives et des publications récentes remettent à l'ordre du jour la méthode historique dont nous avons tant besoin.

Les principes de la critique historique, par le Père Ch. De Smedt, de la Société de Jésus, bollandiste (Liége, librairie de la Société bibliographique, 1883) seraient utiles à tous, si la savante analyse des conditions scientifiques de l'histoire n'y était dominée par une préoccupation, secondaire pour le sujet, supérieure aux yeux de l'auteur : le besoin de prouver que cette critique ne peut nuire à l'Église catholique.

Se peut-il que les préjugés contre la science soient si répandus et si enracinés parmi les historiens et les lecteurs qui professent les idées catholiques, qu'on ne puisse prendre sa défense, comme l'auteur le fait avec une grande force de conviction, sans rassurer leur conscience sur le danger qu'elle ferait courir à la Foi? Dès lors, l'étude qui donne son titre au livre, le courage, « les sévérités » qu'y apporte le savant contre ses coreligionnaires mêmes, et son amour de la vérité, cèdent la place à des dissertations d'un autre ordre, à des intérêts étrangers, et le même penseur qui venge vaillamment la méthode historique du parti pris de certains catholiques, pour qui toute histoire de l'Église semble excellente dès qu'elle est rédigée dans un esprit anti-gallican, se rejette sur M. Vacherot pour défendre la théologie catholique.

Digitized by Google

M. Kurth se sert de ce livre dans son cours pratique d'histoire, et M. Paul Frédéricq le recommande à son tour. On voit, d'après ce qui précède, qu'il peut surtout servir à ramener les historiens catholiques au respect de la science, et encore ne le fera-t-il qu'avec cette restriction qu'aucune vérité ne peut contredire le dogme, et, de là à conclure *à priori* que tout ce qui est opposé au dogme est une erreur, il n'y a pas loin.

Les esprits qui se sentent libres de toute attache en dehors de la science pure ne pourront s'éclairer aux utiles principes de ce livre sans se mettre en garde contre cet alliage dogmatique, et cela est à regretter.

Ces réserves faites, nous ne pouvons qu'approuver une étude pareille, qui rappelle et retrempe dans la science moderne l'esprit critique des premiers bollandistes, Henschen, Cupper, etc.

En finissant, l'auteur se demande comment il peut se faire que des écrivains qui suivent la même méthode et jugent sur pièces, avec toute la rigueur scientifique, en arrivent si souvent à émettre sur le même point les avis les plus opposés. Voici sa réponse :

« Hélas ! oui, cela se voit. Mais il est aisé de l'observer aussi : « ces dissentiments, si funestes à l'autorité de la science, ne se « produisent guère que sur les faits qui intéressent la religion, « l'orgueil national ou quelque amour-propre de corps ou d'école. « Dès lors, il n'est pas bien difficile de les expliquer. »

On ne peut dire mieux. Mais qu'en doit-on conclure, sinon qu'il faut ne faire entrer dans l'étude de l'histoire aucune préoccupation d'orgueil national, d'esprit de corps ou d'école ni de religion ?

« La première et la plus essentielle des qualités du critique, « dit-il enfin, c'est un amour, pur et constant, de la vérité. Rien « ne peut remplacer ce sentiment. Il est la règle des règles, le « principe de vie et d'efficacité de tous les procédés de la cri- « tique. Sans lui, ils sont complètement stériles... »

Là est, en effet, le premier devoir. Mais ce n'est pas seulement une question de conscience et d'honnêteté. Il faut que l'honnêteté s'éclaire et que la conscience se forme. Sinon l'esprit reste exposé à mille erreurs de bonne foi, à tous les préjugés inconscients. « La prévention, disait le chancelier d'Aguesseau, est le crime des « honnêtes gens. »

En arriver à se dire : Je chercherai la vérité et j'y soumettrai mes idées, mon art, mon pays, ma religion, est déjà bon et rare parmi les hommes ; mais combien peu d'hommes parviennent, par

Digitized by Google

l'amour de la science, par l'observation d'eux-mêmes, par la philosophie et la pratique de la tolérance, à se soustraire à toute prévention involontaire, à mettre cette belle résolution en pratique, ce livre lui-même nous le fait voir.

Après les conditions philosophiques et morales de la recherche du vrai, viennent les conditions pratiques de la rigueur scientifique. En cela encore, il y a des principes qu'on enseigne — on les trouve dans ce livre — et une pratique à laquelle il faut se former par des exercices bien dirigés.

C'est ici que se présentent les cours pratiques d'histoire, déjà répandus et célèbres en Allemagne et en France, et que nos professeurs d'universités s'efforcent d'introduire en Belgique.

M. Paul Frédéricq est de ce nombre. Il vient de publier un résumé des efforts tentés par ses collègues, suivi de deux modèles de dissertations sur notre histoire, élaborées dans son cours, par deux de ses élèves devenus professeurs d'athénée : *Travaux du cours pratique d'histoire de Paul Frédéricq,* 1° *Dissertations sur l'histoire des Pays-Bas au* XVI^e^ *siècle.* Gand, J. Vuylsteke, 1883.

L'ouvrage est dédié à MM. Gachard, Henne et Vander Haegen, « les trois savants belges dont les travaux ont jeté le plus de lumière sur l'histoire des Pays-Bas au XVI^e^ siècle », dit l'auteur.

L'histoire ne figure au programme obligatoire de nos universités que pour les étudiants de première année de la faculté de philosophie et lettres, de sorte qu'on ne la juge utile ni aux médecins ni aux savants, et qu'on en laisse l'étude à des jeunes gens qui ne peuvent en comprendre que les éléments. C'est déplorable à tous les points de vue. Aussi, dans toutes nos universités, les professeurs ont-ils créé des institutions facultatives en faveur de cette science à demi proscrite. Lorsqu'en 1861, M. Em. Banning insista sur ces questions importantes, Borgnet donnait un cours pratique d'histoire à l'école normale de Liége depuis 1852, époque où cette école avait été détachée de la faculté universitaire. Ce cours, très élémentaire, dura vingt ans. C'était plutôt une étude « d'élocution historique » que des exercices de recherche et de critique.

M. Troisfontaines, qui a remplacé Borgnet en 1872, consacre de préférence son enseignement aux exercices pratiques, en commençant par l'exposé de la méthodologie historique en dix leçons.

Le premier cours pratique ouvert à l'université de Liége est celui de M. Kurth; il date de 1874, mais il est resté en dehors du

Digitized by Google

programme. Le professeur suit De Smedt, et plusieurs compositions de ses élèves, qui traitent presque toutes des sujets d'hagiographie liégeoise, ont paru, dans les *Bulletins de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liége,* dans la *Revue des questions historiques* de Paris, dans les *Bulletins* de la commission d'histoire et de l'Académie royale.

Un essai pareil de M. Vanderkindere, à Bruxelles, n'a duré qu'une année, 1877-1878. Mais M. Philippson a remplacé aussitôt son collègue. Viennent ensuite, à Liége, M. Frédéricq; à Gand, M. Paul Thomas et M. Motte, tandis que depuis douze ans l'université de Louvain possède une *Société philologique* que dirige M. P. Willems. « Les livres de M. Willems, dit l'auteur, jouissent d'une réputation européenne bien méritée; mais, à nos yeux, sa *Societas philologa* est son œuvre la plus belle et la plus féconde. »

M. Frédéricq expose cet historique avec des détails qu'il faut lire. En général, comme on doit s'y attendre de tout début, les élèves, mal préparés, sont pour la plupart faibles. Mais déjà, celles de ces institutions qui datent de quelques années ont proproduit des professeurs et des historiens, et les plus récentes ont permis à l'auteur de publier deux mémoires, et d'affirmer que le cours de M. Philippson a produit « un bon travail et deux dissertations remarquables », dont l'une « n'aurait pas déparé une bonne revue historique ».

Les conclusions de l'auteur sont pratiques : l'entrée de ces cours au programme officiel, la création de bourses de voyage pour leurs meilleurs élèves, l'admission dans nos universités de *privat-docent*. Enfin, il repousse l'idée préconisée à la Chambre par M. Vanderkindere, d'établir à Bruxelles un institut des hautes études, ce qui « décapiterait, dit-il, les facultés de l'État ».

M. Frédéricq fait remarquer que nos principaux historiens, n'ayant jamais professé, n'ont pu former des disciples. Sauf quelques-uns, en effet, il n'y a que nos jeunes historiens qui soient professeurs. Pour juger combien cet enseignement est utile, cependant, il suffit de lire quelques-unes de nos publications historiques.

M. V. Gantier, après tant d'autres, nous en donne un nouvel exemple. Voilà, certes, un homme d'esprit; il a du bon sens et de la sagacité : en vrai journaliste, il sait s'enquérir et il ne boude pas à la besogne; enfin, il dispose d'une facilité de récit, de discussion et de style, qui arrive souvent à l'élégance. Mais il

Digitized by Google

va à travers tout, s'éprend d'un paradoxe et n'hésite pas à écrire en tête d'un livre : *Rénovation de l'histoire des Francs.* (Bruxelles, Lebègue, 1883.) Deux années d'étude dans un de ces cours pratiques, si sérieux en Allemagne, lui eussent évité les reproches qu'on va lui faire, les attaques dont il va être l'objet, ou peut-être — lequel de ces maux est le moindre? — la conspiration du silence ou les réclames banales.

L'intérêt bien entendu de l'auteur exige qu'on l'avertisse, d'autant plus que les qualités qui manquent à son livre sont de celles qu'on peut acquérir.

Le christianisme et la méthode expérimentale, par Ch. Legrange (Lausanne, Imer, 1883), est d'un esprit élevé et d'un savant; la partie critique en est parfois d'une grande puissance; mais l'œuvre pèche aussi par la méthode. Ce n'est pas la conclusion philosophique où arrive l'auteur qui compte dans ces sortes d'œuvres; en somme, elle importe peu aux esprits tolérants, qui pensent, avec Gœthe, que ce n'est pas la croyance qui fait l'homme, mais le degré d'élévation d'esprit. Ce qu'il y faut, c'est la rigueur du raisonnement, et nous ne pouvons la découvrir ici. Le grand argument que l'auteur se croit autorisé à considérer comme une application de la méthode expérimentale, n'est ni de la science ni de l'expérience.

Un tout petit livre se rattache aux principes de critique de M. l'abbé De Smedt. Il est de M. le curé-doyen de Bouillon aumônier du comte et de la comtesse de Flandre. Il a été rédigé pour les élèves de rhétorique du collège-séminaire de Floreffe, que dirigeait l'auteur, et il est dédié par lui « à son auguste et bien-aimé élève en morale et en religion » le prince Baudouin, héritier éventuel du roi des Belges. C'est un *Manuel de philosophie morale,* par B. Gilson. (Louvain, Ch. Peeters, 1883.) L'auteur a voulu, dit-il, « suivre une méthode *historique* et naturellement *progressive* », c'est lui qui souligne ces mots.

Le *Journal historique,* de Kersten, a signalé ce livre comme « un ouvrage nouveau, destiné à combler une lacune dans l'enseignement », et feu le cardinal Dechamps félicitait l'auteur, en applaudissant surtout à la page 5, où se lit une apologie de la Raison qui se termine ainsi :

« Cette direction, cette tendance de la raison est innée et « invincible: c'est la voix de la nature, c'est la voix même de « Dieu en nous. »

Digitized by Google

Si on lit ce petit livre, écrit sous forme de questionnaire, on y trouve plusieurs fois les mêmes affirmations :

« *D.* N'est-ce pas la *révélation* qui est la véritable source de la « morale?

« *R.* L'influence de la révélation et particulièrement du chris- « tianisme sur le développement moral de la raison est un fait « incontestable. Mais, quelle que soit cette influence, la source « de la philosophie morale ne doit pas moins se trouver dans la « conscience, qui nous rend témoignage des ordres ou des con- « seils de la raison éclairée ou développée par la réflexion et par « l'éducation. Car c'est sur ce fondement indestructible et d'après « ce *criterium* naturel que nous jugeons même des doctrines du « christianisme et que nous les reconnaissons *morales*, c'est-à- « dire conformes à la dignité humaine.

« En un mot, c'est par la morale naturelle que nous sommes « capables de recevoir une morale surnaturelle. »

La dernière question reçoit une réponse affirmant encore la raison. Antérieure à la foi, elle lui survit pour sauver la morale :

« *D.* Mais lorsque la foi surnaturelle s'affaiblit dans l'âme du « chrétien, quelle force morale peut l'empêcher de tomber plus « bas que la brute ?...

« *R.* La force qui résulte naturellement d'une connaissance « réfléchie et d'une haute estime de la dignité humaine, accom- « pagnée d'un profond amour de l'humanité. »

M. De Smedt et M. Gilson se complètent. Ici, les droits de la critique et l'amour du vrai. Là, le sentiment de la dignité humaine, la croyance à la raison et à la conscience et l'amour de l'humanité. On ne peut trop applaudir à ces tendances partout où elles se manifestent. Avec des auxiliaires comme ceux-là, on aurait vite triomphé de l'ignorance, conjuré la corruption et commencé à résoudre la terrible question sociale, que M. Edm. Picard met en scène dans son nouveau livre.

Nous sommes en dettes envers M. Picard. Pour céder la place à un écrivain compétent dans les matières de droit, j'ai publié ailleurs l'étude que je destinais à cette revue sur sa dernière brochure : *De la confection vicieuse des lois en Belgique.* J'y trouvais beaucoup d'idées justes, avec une pointe de paradoxe propre à les faire valoir et des hardiesses bonnes à saisir du problème l'opinion et la presse, bien plus qu'à scandaliser les intéressés.

Le brillant écrivain, dont Van Bemmel a pu louer ici sans réserve la première des *Scènes de la vie judiciaire; Paradoxe sur*

Digitized by Google

l'avocat, et à qui j'ai consacré, au sujet de la seconde : *la Forge Roussel*, une longue étude, me semble soulever plus d'objections par la troisième qui vient de paraître : *l'Amiral.* (Bruxelles, Larcier, 1883.)

Ces mises en scène d'une idée, préparant si bien dans Platon *et* Cicéron de grands traités philosophiques, ou si modestes dans le *Pamphlet des pamphlets* et dans la *Conversation chez la comtesse d'Albany*, de Paul-Louis, ne sont point sans difficultés. Si le sujet ne domine pas l'artifice littéraire, si les idées ne justifient pas la création des personnages qui les symbolisent, si l'importance de la conversation qu'on prête aux interlocuteurs ne fait pas oublier le relief des traits qu'on en a esquissés, le lecteur éprouve une sorte de déconvenue. Aussi, avec quel soin les grands écrivains ne s'effacent-ils pas pour laisser l'avant-plan et céder la parole à des maîtres, Socrate ou Fabre d'Eglantine, etc., etc.? Avec quelle sobriété ils entrent en matière, d'après le précepte d'Horace sur le début de l'épopée. Ils se gardent d'annoncer ce que personne n'a vu, ni de prétendre qu'aucun écrivain avant eux n'a osé mettre à nu les maux qu'ils vont dénoncer. Mais, une fois la thèse introduite, comme ils s'oublient et se font oublier pour en saisir le lecteur aussi savamment, aussi profondément que le permettait la science de leur époque!

Dans ses précédentes scènes, M. Picard avait échappé aux dangers du genre, ce qui ne l'avait pas empêché d'y aller d'énergie et de hardiesse et de se montrer tel qu'il est, dans l'entrain de sa personnalité d'homme et d'écrivain. Cette fois, — faut-il en accuser les préoccupations politiques ou le sujet lui-même? — je ne puis dire qu'il ait autant réussi. On retrouve dans *l'Amiral* sa vigueur de touche et sa hauteur de verbe, toujours romantiques; des pages brillantes ou vives s'y montrent, des sentiments élevés y sont dits avec passion. Mais tous les écueils du genre ne sont pas évités et le peu de défauts qu'il avait fallu chercher dans la conception et l'exécution des autres scènes, ici sautent aux yeux.

L'effet que l'auteur produit tient sans doute à ce qu'il nous avait permis d'attendre beaucoup de lui. Il allait toucher à la question sociale, revendiquer le droit des misérables, dénoncer les inégalités, dire combien on découvre, dans « les boursouflures de notre prétendue supériorité », d'abus et de petitesses, lorsqu'on se place en présence de « la grande masse plébéienne », qui travaille et qui souffre. Quelle thèse pour un penseur qui tient une plume d'artiste!

Digitized by Google

Mais, quelle que soit la note qu'il apporte dans ce vaste concert de protestations de la pensée moderne, par la sociologie et la statistique, par la philosophie et la politique, en faveur de la justice sociale, quel que soit le genre qui nous semble préférable à celui qu'il a choisi, nous devons lui savoir gré d'avoir pris ce sujet pour une nouvelle incarnation de lui-même: *In magnis voluisse sat est*.

CH. POTVIN.

Souvenirs personnels (1824-1841) *et correspondance diplomatique de Joseph Lebeau*, publiés avec une préface historique, par ARMAND FRESON. Bruxelles, 310 p. in-8°. *This was a man*, voilà le mot shakspearien que M. Freson semble avoir pris pour devise. Tel est du moins l'esprit de sa préface historique, où il semble immoler à son héros la plupart de nos constituants de 1830. Avec une sorte d'âpreté juvénile qui, toutefois, annonce un écrivain, les gloires les mieux consacrées de la Révolution sont discutées, quelquefois même contestées. De Potter et Van de Weyer surtout nous paraissent trop diminués dans ce panorama historique. Que Sébastiani ait été de mauvaise foi autant que Talleyrand, que la France n'ait cherché qu'à brouiller les cartes pour nous annexer plus vite, est-ce une raison de dédaigner, comme le fait l'auteur, notre jeune diplomatie? *Désastreuse*, ajoute-t-il en se fondant sur la correspondance de Lebeau. En général, il ne veut voir que par les yeux du patriote hutois, dont il publie les mémoires et la correspondance.

Plus d'une de ces pièces avait déjà été révélée au moins partiellement, par exemple, dans les monographies de M. Théodore Juste; mais il faut reconnaître que, cette fois, la publication est tout à fait intégrale. Il n'y manque même pas les *variæ lectiones*, comme s'il s'agissait d'un classique. Cette publication offre plus d'un genre d'intérêt. Outre les cent pages d'introduction écrites d'un style franc, sobre et quelquefois vigoureux, nous possédons enfin, sur un de nos plus brillants hommes d'État, un ensemble de documents qui permet une étude consciencieuse. C'est ainsi que, malgré l'assertion accréditée, il ne sera plus permis d'attribuer au cabinet Lebeau-Rogier, de 1840, l'honneur, l'erreur ou l'audace d'avoir constitué le premier ministère *homogène* de notre histoire parlementaire. Dès 1839, dit M. Freson, l'opinion libérale n'était plus représentée dans le gouvernement essentiellement

Digitized by Google

catholique de de Theux, Nothomb, Raikem et Desmaisières, « Aussi bien, puisque la Belgique était reconnue indépendante par les cinq puissances et par la Hollande, l'union formée depuis 1828 n'avait plus aucune raison d'être et c'était une utopie malsaine que de vouloir la conserver. En un instant, les deux partis se reconstituèrent et bientôt après, par la disparition du tiers-parti, formèrent cette situation parlementaire si forte, que nous avons de commun avec l'Angleterre, de deux partis ramenés tour à tour au pouvoir au bout d'un certain nombre d'années, et qui, luttant l'un contre l'autre dans les limites d'une constitution également respectée, sont tous deux forcés à la modération sous peine de déchéance. »

Dans ces lignes, on reconnaît l'influence littéraire autant que politique de Lebeau. C'était, on le sait, un écrivain élégant et soigneux comme son ami Paul Devaux. Mais ce qui vaut mieux, sans doute, et ce que ce livre nous prouve, c'était avant tout un patriote dévoué, un caractère. Regrettons que M. Freson n'ait pas songé à compléter cette curieuse autobiographie par un choix de discours parlementaires, à l'instar de ce qu'on trouve déjà dans les *Chefs-d'œuvre d'éloquence,* publiées à Louvain, chez Vanlinthout, en 1838. C'est surtout en tant qu'orateur politique que Lebeau peut être présenté aux jeunes Belges comme un modèle de dignité, de bon goût, de haute raison en même temps que d'énergie patriotique.

J. St.

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1883.

GOBLET D'ALVIELLA. Les cultes sans Dieu en Angleterre. Agnosticisme, comtisme, sécularisme 5
ÉMILE GENS. Pêche et pisciculture 32
EUGÈNE HUBERT. Scènes de la vie universitaire au XVIIIe siècle. . . 43
Mme MARIE MERCIER. Histoire d'une fille de ferme 49
Capitaine ÉM. VERSTRAETE. Du trafic maritime de la Belgique . . . 57
Mme EUGÉNIE PRADEZ. Une rupture 73
CHARLES RAHLENBECK. La statue de Marnix. 90
CH. POTVIN. Du romain vrai 100

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1883.

E. VAN ELEWYCK. Saint-Simon et le naturalisme 109
E. HANNOT. Les origines et la génération de l'idée chrétienne . . . 129
E. DE LAVELEYE. Nouvelles lettres d'Italie. 169
CH. POTVIN. Revue littéraire 189

Essais et notices.

Lt WANGERMÉE. J.-A.-F. Plateau. 199
E. HINS. Ivan Tourguénieff 206

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1883.

Dr VANLAIR. Les audaces de la chirurgie moderne. 213
MAX SULZBERGER. L'union de toutes les gauches 249
KLAUS GROTH (*traduit de*). Encore une histoire du paradis de ma jeunesse 258
FÉLIX BELLY. Les sept merveilles du monde moderne : Le chemin de fer de Panama et le canal de Suez 285
ÉMILE DE LAVELEYE. La crise du libéralisme 312
GOBLET D'ALVIELLA. La session 1883-1884 et l'arriéré des travaux parlementaires. 323
Bibliographie 333

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1883.

CH. BULS. Le projet de loi sur l'instruction obligatoire. 333
JACQUES HERMANN. Galerie musicale. Les héros du drame wagnérien . 342
Mme MARIE MERCIER. Ceux de la campagne (nouvelle). 368
FÉLIX BELLY. Les sept merveilles du monde moderne : La percée du Mont-Cenis et celle du Saint-Gothard.— Le chemin de fer transcontinental du Pacifique 378
ÉMILE DE LAVELEYE. Nouvelles lettres d'Italie (*Fin*) 406
CH. POTVIN. Chronique littéraire. 430

Digitized by Google

FEUILLE D'ANNONCES

DE LA

REVUE DE BELGIQUE DU 15 SEPTEMBRE 1883

HOTEL MEURICE

PARIS. — 228, Rue de Rivoli, 228. — PARIS

H. SCHEURICH, BESITZER

In dem besten Theil der Stadt gelegen, gegenüber dem Tuileriengarten. 32 Salons. 150 Zimmer. Table d'hôte. Lese-Saal, Conversations-Saal, Rauch-Saal. Aufzug zu allen Etagen.

HOTEL DU LITTORAL

BLANKENBERGHE

(Près la gare)

Jolie situation. Maison 1er ordre, tenue par

Mme A. WATERSCHOOT, PROPRIÉTAIRE

BINCHE (HAINAUT)

BUREAU DE CHANGE

VIENT DE PARAITRE

GUIDE MUQUARDT

BRUXELLES-GUIDE

ILLUSTRÉ

avec un nouveau plan de Bruxelles de 1883

Cinquième édition, revue et corrigée

UN BEAU VOLUME CARTONNÉ, ORNÉ DE 33 GRAVURES

Prix: 1 franc 50 centimes

Librairie Européenne C. Muquardt

MERZBACH & FALK, Éditeurs

LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE

Rue de la Régence, 45, à Bruxelles

MÊME MAISON A LEIPZIG

10 FRANCS PAR MOIS

Sous le patronage de S. M. le Roi Léopold II

LA BIBLE

DE

PIERRE-PAUL RUBENS

SUJETS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

GRAVÉS AU BURIN

PAR LES ANCIENS MAITRES FLAMANDS

ET REPRODUITS PAR L'HÉLIOTYPIE

TEXTE EXPLICATIF PAR M. E. FÉTIS

Un magnifique volume grand in-folio renfermant 40 planches avec texte, titres et tables

Reliure de luxe, plaque spéciale or et noir d'après un dessin de Rubens

—o—

100 francs au lieu de **110** francs payables en **10** versements mensuels de **10** francs

—o—

Médaille d'or aux Expositions

—o—

On souscrit à la Librairie Européenne, 45, rue de la Régence, à Bruxelles, où les amateurs peuvent examiner l'ouvrage.

Le prix de *la Bible* est de **110** francs. Les personnes qui feront parvenir à la Librairie C. MUQUARDT un bulletin de souscription jusqu'au 31 mai 1883, la recevront richement reliée en toile rouge anglaise, plaque noir et or, coupe sur tranche, au prix réduit de **100** francs, avec la faculté d'en payer le montant en dix versements mensuels de 10 francs. Passé ce délai, cette réduction ne sera plus accordée.

Digitized by Google

The Belgian News
AND
CONTINENTAL ADVERTISER
Journal politique et littéraire,
paraissant le samedi.
Prix de l'abonnement : 2 fr. 60 c. par trimestre.
Bureaux, rue d'Edimbourg, 42,
Bruxelles.

MALADIES des BRONCHES et de la GORGE
(Rhumes, Catarrhes, Coqueluche, Laryngite)
SIROP et PATE de VAUQUELIN
Paris, 31, rue de Cléry, et toutes pharmacies
A PARIS :
Sirop, 3 fr. et fr. 1.75. Pâte, 2 fr. et fr. 1.25.

DÉMANGEAISONS, PELLICULES
CHUTE DES CHEVEUX
POMMADE DESLAURIERS
31, RUE DE CLÉRY, PARIS
Et chez tous les pharmaciens et parfumeurs
A PARIS : LE POT, 4 FR. LE 1/2 POT, 2.25 FR.

IMPORTANT
ÉPILEPSIE
Spasmes, Éclampsie & Névroses
SONT
RADICALEMENT GUÉRIS PAR MA MÉTHODE
LES HONORAIRES
NE SONT DUS QU'APRÈS SUCCÈS
Traitement par correspondance
Prof. Docteur ALBERT
6, Place du Trône, Paris

A tous ceux qui souffrent d'*Épilepsie*, de *Crampes* et de *Maux de nerfs*
Nous recommandons instamment la méthode si universellement connue et quasi miraculeuse du Professeur Docteur ALBERT. Que tous les malades s'adressent donc à lui avec *confiance* et beaucoup d'entre eux retrouveront la santé qu'ils désespéraient jamais recouvrer. Traitement par correspondance, après communication de l'histoire détaillée de la maladie. M. le Professeur Docteur ALBERT n'accepte les honoraires qu'après constatation de résultats sérieux.

HOTEL DE FRANCE
BORDEAUX Le propriétaire actuel est belge. — Maison de 1er ordre. Remis entièrement à neuf. Situation magnifique, en face le port, au centre du commerce. Grand salon réservé pour dames. Salle de lecture. Fumoir. Restaurant Table d'hôte, la plus belle de Bordeaux. Salons 90 chambres, depuis 3 francs et au-dessus. Salles de bain. On y parle toutes les langues. Journaux anglais, belges, etc. Diminution sur les appartements pour MM. les voyageurs qui veulent résider. *Vins en pièces et en bouteilles, 1re qualité.*
Louis PETER, propriétaire.

VIENT DE PARAITRE
CHEZ MERZBACH & FALK
(LIBRAIRIE C. MUQUARDT)
ÉDITEURS
A BRUXELLES

JARDINS D'ENFANTS
LA GYMNASTIQUE
DU PREMIER AGE
JEUX ET EXERCICES
Avec ou sans accompagnement de chansonnettes
PAR
JULES GUILLIAUME
Un très haut sens gît souvent
Dans un jeu d'enfant.
SCHILLER.
2e ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE
Un volume in-8° avec musique
PRIX : 2 FR. 50 C.

REVUE
DE
DROIT INTERNATIONAL
ET DE
LÉGISLATION COMPARÉE
PUBLIÉE PAR MM.
T.-M.-C. ASSER,
Conseiller au Ministère des affaires étrangères, avocat et professeur de droit à l'Université d'Amsterdam,
J. WESTLAKE,
Q. C., à Londres.
E.-R.-N. ARNTZ,
Professeur de droit international à l'Université de Bruxelle.
ALPHONSE RIVIER,
Professeur à l'Université de Bruxelles, Secrétaire général de l'Institut de droit international,
RÉDACTEUR EN CHEF,
avec la collaboration
DE PLUSIEURS JURISCONSULTES & HOMMES D'ÉTAT.
Secrétaire de la rédaction : M. ERNEST NYS,
Associé et secrétaire adjoint de l'Institut de droit international, juge au tribunal d'Anvers.
XVe année. — 1883. — N° 3.
Abonnement annuel pour la Belgique : 15 fr.
— — l'Union postale : 18 fr.

Digitized by Google

FEUILLE D'ANNONCES

DE LA

REVUE DE BELGIQUE DU 15 OCTOBRE 1883

HOTEL MEURICE

PARIS. — 228, Rue de Rivoli, 228. — PARIS

H. SCHEURICH, BESITZER

In dem besten Theil der Stadt gelegen, gegenüber dem Tuileriengarten. 32 Salons. 150 Zimmer. Table d'hôte. Lese-Saal, Conversations-Saal, Rauch-Saal. Aufzug zu allen Etagen.

INSTITUT NATIONAL DE GÉOGRAPHIE
BRUXELLES

VIENT DE PARAITRE

Livret-Plan du nouveau
PALAIS DE JUSTICE
DE BRUXELLES
D'APRÈS DES DOCUMENTS OFFICIELS
Prix : **1** fr. **50** c.

VIENT DE PARAITRE

GUIDE MUQUARDT

BRUXELLES-GUIDE

ILLUSTRÉ

avec un nouveau plan de Bruxelles de 1883

Cinquième édition, revue et corrigée

UN BEAU VOLUME CARTONNÉ, ORNÉ DE 33 GRAVURES

Prix: 1 franc 50 centimes

Librairie Européenne C. Muquardt
MERZBACH & FALK, Éditeurs
LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
Rue de la Régence, 45, à Bruxelles
MÊME MAISON A LEIPZIG

VIENT DE PARAITRE :

L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE CONTEMPORAINE

Chez les Anglais, les Américains et les Hindous

PAR M. LE COMTE **GOBLET D'ALVIELLA**
Membre de la Chambre des Représentants de Belgique

Un fort vol. in-8°. Prix de souscription : fr. 7.50

Digitized by Google

The Belgian News

AND

CONTINENTAL ADVERTISER

Journal politique et littéraire,
paraissant le samedi.
Prix de l'abonnement : 2 fr. 60 c. par trimestre.
Bureaux, rue d'Edimbourg, 42,
Bruxelles.

MALADIES des BRONCHES et de la GORGE

(Rhumes, Catarrhes, Coqueluche, Laryngite)

SIROP et PATE de VAUQUELIN

Paris, 31, rue de Cléry, et toutes pharmacies

A PARIS :

Sirop, 3 fr. et fr. 1.75. Pâte, 2 fr. et fr. 1.25.

DÉMANGEAISONS, PELLICULES

CHUTE DES CHEVEUX

POMMADE DESLAURIERS

31, RUE DE CLÉRY, PARIS

Et chez tous les pharmaciens et parfumeurs

A PARIS : LE POT, 4 FR. LE 1/2 POT, 2.25 FR.

IMPORTANT

ÉPILEPSIE

Spasmes, Éclampsie & Névroses

SONT

RADICALEMENT GUÉRIS PAR MA MÉTHODE

LES HONORAIRES

NE SONT DUS QU'APRÈS SUCCÈS

Traitement par correspondance

Prof. Docteur ALBERT

6, Place du Trône, Paris

A tous ceux qui souffrent d'*Épilepsie*, de *Crampes* et de *Maux de nerfs*

Nous recommandons instamment la méthode si universellement connue et quasi miraculeuse du Professeur Docteur ALBERT. Que tous les malades s'adressent donc à lui avec *confiance* et beaucoup d'entre eux retrouveront la santé qu'ils désespéraient jamais recouvrer. Traitement par correspondance, après communication de l'histoire détaillée de la maladie. M. le Professeur Docteur ALBERT n'accepte les honoraires qu'après constatation de résultats sérieux.

HOTEL DE FRANCE

BORDEAUX Le propriétaire actuel est belge. — Maison de 1re ordre. Remis entièrement à neuf. Situation magnifique, en face le port, au centre du commerce. Grand salon réservé pour dames. Salle de lecture. Fumoir. Restaurant. Table d'hôte, la plus belle de Bordeaux. Salons 90 chambres, depuis 3 francs et au-dessus. Salles de bain. On y parle toutes les langues. Journaux anglais, belges, etc. Diminution sur les appartements pour MM. les voyageurs qui veulent résider. *Vins en pièces et en bouteilles, 1re qualité.*

Louis PETER, propriétaire.

VIENT DE PARAITRE

CHEZ MERZBACH & FALK

(LIBRAIRIE C. MUQUARDT)

ÉDITEURS

A BRUXELLES

VIENT DE PARAITRE :

OTHON RIBÈRE

PYRRHA

« Η ΤΕ ΑΤΛΑΝΤΙΣ ΝΗΣΟΣ ΚΑΤΑ ΤΗΣ
» ΘΑΛΑΣΣΗΣ ΔΥΣΑ ΗΦΑΝΙΣΘΗ. »

ET L'ILE ATLANTIDE, S'ENFONÇANT SOUS LA MER, DISPARUT.

PLATON, *Timée.*

In-12 de 88 pages. Prix : 1.50

REVUE

DE

DROIT INTERNATIONAL

ET DE

LÉGISLATION COMPARÉE

PUBLIÉE PAR MM.

T.-M.-C. ASSER,
Conseiller au Ministère des affaires étrangères, avocat et professeur de droit à l'Université d'Amsterdam,

J. WESTLAKE,
Q. C., à Londres.

E.-R.-N. ARNTZ,
Professeur de droit international à l'Université de Bruxelle.

ALPHONSE RIVIER,
Professeur à l'Université de Bruxelles, Secrétaire général de l'Institut de droit international,

RÉDACTEUR EN CHEF,

avec la collaboration

DE PLUSIEURS JURISCONSULTES & HOMMES D'ÉTAT.

Secrétaire de la rédaction : M. ERNEST NYS,
Associé et secrétaire adjoint de l'Institut de droit international, juge au tribunal d'Anvers.

XVe année. — 1883. — No 3.

Abonnement annuel pour la Belgique : 15 fr.
— — l'Union postale : 18 fr.

Digitized by Google

« Le libéralisme n'a encore rempli son programme qu'à moitié et il est aux prises avec des difficultés qui peuvent lui faire perdre jusqu'aux fruits de ses victoires récentes. » Cette vérité, que nous formulions il y a un an, s'impose aujourd'hui avec une entière évidence ; elle crée des devoirs particuliers à tous ceux que préoccupe l'avenir de notre parti et de notre pays.

La *Revue de Belgique*, nos lecteurs s'en souviennent, a été des premières à étudier et à préconiser la plupart des réformes que le gouvernement actuel a réalisées depuis cinq ans : la création d'un ministère de l'instruction publique, la sécularisation de l'enseignement public, la réduction graduelle des privilèges du clergé, l'adjonction de l'instruction primaire au cens comme présomption de capacité électorale. D'autres mesures, qui sont à la veille de passer dans nos lois, ont également trouvé parmi nous de nombreux et ardents promoteurs. Dans tous les ordres d'idées, nous regardons comme notre devoir de favoriser l'initiative des réformes qui tendent à rendre nos concitoyens plus libres, plus instruits et plus prospères; mais nous comptons en même temps rester fidèles à la devise politique que nous avons adoptée il y a plus de huit ans : *l'union sur le terrain d'une politique franchement et résolument anticléricale.*

Au point de vue général, nous nous efforcerons de réfléter et d'encourager le mouvement littéraire, artistique et scientifique qui s'affirme autour de nous. Toutes les branches des

Digitized by Google

sciences, des arts, des lettres cherchent aujourd'hui à posséder leur organe dans la presse, et le succès de ces tentatives montre qu'elles répondent à un besoin réel du public. Mais à côté des nombreuses publications qui s'attachent respectivement aux diverses sphères de l'activité humaine, il y a place pour une Revue qui s'ouvre à toutes, sans se renfermer dans aucune, et c'est pourquoi nous faisons appel à tous ceux qui tiennent une plume en Belgique, sans distinction de spécialités.

Au moment de commencer sa seizième année, la *Revue de Belgique* peut encore se dire « la seule *Revue*, à la fois politique et littéraire, en langue française qui se publie actuellement dans notre pays sous les auspices du parti libéral ». A ce titre, nous nous croyons autorisés à réclamer le concours de tous ceux qui veulent l'émancipation intégrale de nos populations.

Il va sans dire que, dans le choix de nos romans et de nos poésies, comme dans l'ensemble de nos articles, nous n'oublierons pas que notre publication s'adresse à toutes les catégories de lecteurs, à tous les membres de la famille, et que le but des belles-lettres est inséparable de leur caractère moral.

Le Comité :

ALB. CALLIER, recteur de l'université de Gand.
ÉM. DE LAVELEYE, professeur à l'université de Liège.
GOBLET D'ALVIELLA, membre de la Chambre des représentants.
CHARLES POTVIN, membre de l'Académie.
J. STECHER, professeur à l'université de Liège.

Digitized by Google

Bulletin de souscription pour les nouveaux souscripteurs

à la REVUE DE BELGIQUE de 1884

Je soussigné déclare souscrire pour un abonnement d'un an à la REVUE DE BELGIQUE (1884), au prix de 12 francs.

Signature du souscripteur :

Nom et prénoms ..... *Adresse* .....

Profession ..... *Date* .....

N. B. Les personnes qui ne sont pas encore abonnées à la *Revue de Belgique* sont priées de renvoyer ce bulletin signé, *à la librairie avec laquelle ils sont en relations*.

1785 - P. Weissenbruch, impr. du Roi. Bruxelles.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONTES MODERNES

POUR ENFANTS

PROSE

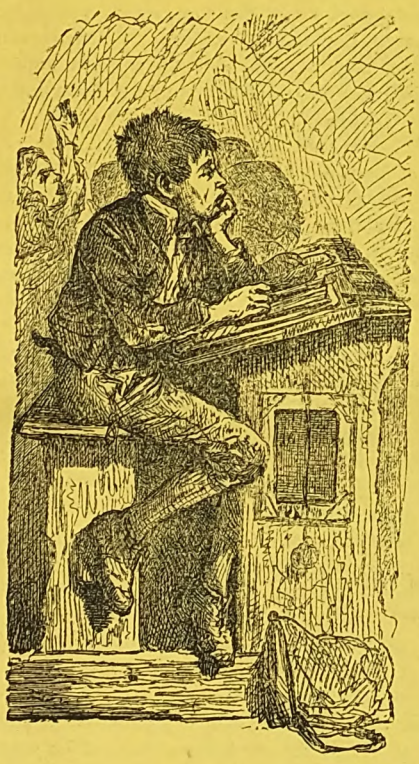
DE

GUIL. CHANTRAINE.

POÉSIE

DE

CH. POTVIN



SIX EAUX-FORTES

D'APRÈS

H. BOULENGÉ

ALFR. STEVENS, J. VERHAS

ANT. BOURLARD

H. STAQUET

Un beau volume in-4°. — Prix : 6 francs.

En vente à la librairie C. MUQUARDT
et chez les principaux libraires.

Digitized by Google

— *Enseignement des sourds-muets. Statistique générale, etc.*, par Théoph. Mettenet. — Ce rapport, présenté aux membres du congrès des sourds-muets de Bruxelles, contient un ensemble de renseignements intéressants. On y voit ce qui a été fait dans les diverses parties du monde pour l'instruction des sourds-muets et ce qui reste à faire. 412 institutions y sont renseignées, dont 96 en Allemagne, 67 en France, 55 en Amérique, 46 en Angleterre, 35 en Italie, 18 en Autriche, 17 en Suède, 15 en Suisse, 11 en Belgique, etc. — 27,416 élèves y reçoivent l'instruction de 2,147 professeurs. L'Amérique en a le plus grand nombre : 7,155; puis viennent l'Allemagne avec 5,892, la France avec 3,868 élèves, etc. — Sur 1,412 établissements, beaucoup plus de la moitié emploient la méthode orale pure, c'est-à-dire celle qui ne se contente plus des signes, mais exerce les élèves à parler. — Mais ces 27,416 élèves ne sont rien, si l'on voit qu'il y a dans le monde civilisé environ 600,000 sourds-muets. — L'auteur publie un rapport du P. Bouchet, où ce philanthrope expose qu'après avoir consacré de longues années à un ouvrage sur la langue mimique des sourds-muets, il a été convaincu de la supériorité de la méthode orale et a jeté son œuvre au feu pour appliquer inflexiblement le procédé meilleur. — C'est la conclusion de cette étude.

— *La Mainmorte monacale*, conférences de M. Paul Janson, avec annexes comprenant le projet de loi de M. Laurent. Bruxelles, 1883. — C'est l'Association libérale de Bruxelles qui croit rendre un service au libéralisme belge en publiant ces deux conférences faites sous son patronage par son président, l'éloquent orateur de la gauche avancée. Tout le comité signe la préface de cette brochure. C'est une recommandation que personne ne récusera et que mérite cette étude à la fois sérieuse et éloquente.

— *Notes historiques et archéologiques*, par J. Declève, vice-président du Cercle archéologique de Mons, etc. Mons, Duquesne, 1883. — C'est un examen sérieux de deux ouvrages de M. De Vlaminck, relatifs aux anciens peuples de la Belgique.

— *La Réforme électorale, le projet Arnould et consorts, ou la représentation des intérêts*, par L. Bertrand. Bruxelles, août 1883. — C'est un exposé sympatique de la proposition présentée à la Chambre par MM. Arnould, Buls, etc., exposé fait, au point de vue ouvrier, par un démocrate avancé.

— *Célestin*, comédie en un acte en prose, représentée à Spa le 21 septembre 1882, par Edm. Duesberg. Paris, Ollendorf, 1882. — *La rupture*, drame en trois actes, théâtre du Gymnase, 21 février 1882, par le même. Verviers, Nautet, 1882. — M. Duesberg, qui a débuté sous le pseudonyme d'Édouard Dalmont, continue ses publications dramatiques. En 1880, il avait donné *les Sabots*. En 1881, *le Père Richel*, — *la Ruelle*, — *les Lettres anonymes*. En 1882, après les deux pièces déjà citées, il publie une comédie en trois actes en vers, *les Écrivassiers*, qui ont eu vingt représentations à Charleroi, l'hiver dernier.

— *Les Fugitives, nouvelles miscellanées*, par Ch. Dubourg. Liège, Gothier, 1883. — Les extraits de journaux, qui ont parlé des premières *miscellanées*, et que l'auteur réunit dans sa préface, nous apprennent que le nom est un pseudonyme, que l'auteur réside à Liège, que les journaux de divers partis s'en sont occupés, en quoi ils ont bien fait. Ce qui ressort de cette préface et de la note finale, c'est que l'auteur a le bon sens de ne pas s'irriter des conseils et qu'il s'efforce de prendre une revanche. On pourrait appliquer à ce second volume les mêmes critiques qu'au premier; car si l'auteur progresse, il n'a pas atteint l'idéal qu'il se trace. Il dit modestement qu'il espère que le troisième recueil marquera « un nouveau pas vers la lointaine perfection ». — Il serait de mauvais goût de ne pas encourager des efforts aussi modestes. On l'a déjà dit à l'auteur, il gagnerait à ne pas traiter tant de genres et à soigner davantage celui qui convient le mieux. Il nous semble avoir une véritable facilité pour le récit en vers.

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

— *Revue historique* (Paris, Germer-Baillère). Sommaire de la dernière livraison (septembre-octobre 1883). Fustel de Coulanges : *Étude sur l'immunité mérovingienne* (suite et fin). — C. Dardier : *J. de Serres, historiographe du roi* (suite et fin). — C. Fagniez : *L'industrie en France sous Henry IV*. — Al.-D. Xenopol : *De l'origine du peuple roumain*. — *Bulletin historique de France*, par G. Monod. — *Allemagne*, par G. Haupt. — *Comptes rendus critiques*, etc.

— *La critique religieuse*, supplément trimestriel de la *Critique philosophique*, publiée sous la direction de M. Renouvier (rue de Seine, 54.) Sommaire de la livraison de juillet : J. Milsand, Luther et le libre arbitre. — ''' Lettre d'un prêtre catholique français sur l'état actuel de l'Église catholique en France. — Émile Saint-Paul. — Robes et soutanes. — Renouvier. Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques (suite).

— *Quarante-cinquième rapport de l'Église chrétienne missionnaire belge*. Bruxelles, 1883. — Les rapports de l'Église missionnaire belge sont une réponse péremptoire à ceux qui nient la possibilité de la séparation absolue de l'Église et de l'État. Voici une Église qui non seulement ne reçoit aucun subside, mais qui ne jouit pas même de la personnification civile, qui, de plus, se recrute en majeure partie dans des couches peu fortunées de la population. Cependant elle en est arrivée depuis un demi-siècle à fonder vingt-sept églises ou stations, dont quelques-unes comptent jusque 500 membres adultes et plus, et son budget, uniquement formé de dons volontaires, la plupart minimes, dépasse annuellement 68,000 francs.

— *Catalogue des livres de la bibliothèque de l'Académie royale*. 2e partie : ouvrages non périodiques ; Sciences, 1 vol. in-8° de 516 p., 1883. Cette publication, qui se continue régulièrement dans les conditions les plus sérieuses, fera honneur à M. Edm. Marchal, membre et secrétaire de l'Académie.

L. Evrard. *La Santé du peuple*, ouvrage qui a obtenu un prix de 2,000 francs au concours De Keyn. — Nous nous bornons à annoncer aujourd'hui ici ce livre, auquel nous aurons à revenir dans une prochaine livraison.

— *Bruxelles à travers les âges*, par L. Hymans. — La maison Bruylant-Christophe et Cie vient de mettre en vente la 6e livraison de cet ouvrage. Elle comprend la suite du chapitre III, relatif aux institutions communales, aux métiers et aux serments. Le texte présente un intérêt spécial en ce qu'il donne l'histoire complète et en partie nouvelle de l'illustre François Anneessens. Parmi les gravures nous signalerons le Beffroi de Saint-Nicolas, la Maison des Orfèvres, la statue de l'électeur de Bavière qui figura jadis sur la Maison des Brasseurs et qui se trouve aujourd'hui au Musée de Munich, les Doyens des Serments présentant au roi Charles II d'Espagne le *Luyster van Brabant*, le portrait et la signature d'Anneessens, les lettres de faire part de la mort de ses enfants, l'église de la Chapelle au XVIIIe siècle, les Armoiries des Métiers et des Serments, l'Infante Isabelle abattant l'oiseau sur le clocher du Sablon, et l'Hôtel de ville avec l'Ommegang.

Digitized by Google

— *Autrefois et aujourd'hui. — Les moyens de transport et de communication*, par M. Albert Dubois. 1 volume de la Collection nationale Lebègue, Bruxelles, 1883. Ce petit volume nous initie aux progrès réalisés dans les moyens de communication depuis les temps antiques. Inutile d'ajouter que la plus grande partie de l'ouvrage est consacrée aux progrès accomplis depuis un siècle. L'auteur, qui a suffisamment pratiqué « les moyens de transport » pour les apprécier en connaissance de cause, nous fait successivement l'historique des routes et des voies ferrées, de la navigation et du télégraphe. De nombreuses gravures, tout en facilitant l'intelligence du texte, permettent au lecteur de se rendre compte des principales merveilles de l'art qui facilitent les communications dans les deux mondes.

Bibliothèque Gilon. — N° 112. Ch. Gibbon, *Contes écossais*, traduits de l'anglais par Louise Juste. Trois contes de l'écrivain qu'on a surnommé le Walter Scott moderne, traduits avec goût. — N° 113. Teirlinck-Stijns, *Baas Colder*, traduit du néerlandais par J. Elseni et F. Gueury-Dambois. Les traducteurs de contes de Geiregat, des sœurs Loveling et de Mme Courtmans, font connaître aux lecteurs français une intéressante nouvelle de MM. Isidore Teirlinck et Raymond Stijns, ces Erckman-Chatrian de Bruxelles. — N° 114. *La Justice des princes-évêques de Liége : le procès du chanoine Sartorius*, par Th. Juste. Un terrible épisode de notre histoire, où le mot de justice signifie ce qu'on sait dans cette démocratie liégeoise vaincue, devenue « le paradis des prêtres ». — N° 115. *Souvenirs de voyage. En Afrique centrale*, par E. Boulland. Un journaliste cherche dans ses impressions de voyage ce qui peut intéresser les lecteurs à ces expéditions lointaines, à leurs préparatifs, aux mœurs des habitants, aux exigences du climat, et il raconte ce qu'il a vu d'un ton vrai et parfois piquant. — N° 116. *Le Ciel et la Terre*, par A. Lejeune, avec 36 figures. L'auteur est lieutenant d'infanterie. Il a consacré ses loisirs à donner des notions élémentaires sur notre système planétaire, en partant de la ligne, des angles, des corps, pour arriver au calendrier. — N° 117. *Notes et souvenirs d'un voyage à la Plata*, par Albert Verhaeren. M. Albert Verhaeren est un ingénieur, qui a déjà publié des Souvenirs de voyage, des *Etudes techniques* sur le Brésil. Aujourd'hui, c'est dans la République Argentine qu'il conduit ses lecteurs, esquissant l'aspect des rues et des clubs, les mœurs religieuses et politiques, les guerres civiles et les vengeances féminines; puis nous l'accompagnons, au retour, à travers la ligne de Rio-Janeiro à Bordeaux. — Ainsi la bibliothèque Gilon continue à donner une grande variété à ses publications, utiles et agréables.

— M. J. Delbœuf termine, dans la *Revue philosophique*, ses études si originales et si intéressantes sur le grand problème de la liberté humaine, qu'il prétend asseoir, comme on sait, sur des démonstrations empruntées à l'ordre même des sciences positives. Dans cet article, intitulé : « La matière brute et la matière vivante » il s'attache à établir que la matière non vivante ne peut engendrer des organismes vivants. « L'univers, conclut-il, n'est pas soumis à des lois fatales, et s'il recommençait *ab ovo*, rien ne nous assure qu'il repasserait par les mêmes phases; bien au contraire, les lois dites fatales sont le résidu d'actes primitivement libres. L'intelligence, sœur inséparable de la sensibilité et de la liberté, est le véritable démiourge.

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

— *Histoire de l'antiquité*, manuel à l'usage de l'enseignement moyen et de l'enseignement normal, par L. Vanderkindere, professeur à l'Université de Bruxelles. 1 vol. in-12. Bruxelles, Lebègue et Cr, 1883.— Ainsi que l'auteur nous le dit dans son *Introduction :* « Si l'enseignement de l'histoire laisse encore beaucoup à désirer, si la méthode en est mal assise, c'est le plus souvent aux manuels qu'il faut s'en prendre. » Après avoir lu l'ouvrage de M. Vanderkindere, on doit reconnaître qu'il a consciencieusement travaillé à combler cette lacune, du moins en ce qui concerne l'histoire de l'antiquité. Il n'est pas le premier qui se soit efforcé de donner, en quelque sorte, un résumé synthétique de cette période ; mais il le fait à l'aide d'une méthode toute nouvelle, qui est de nature à faciliter à la fois la tâche de l'étudiant et du professeur. Par leur groupement symétrique et varié, ses tableaux, qui laissent à tous les détails et à tous les événements de l'histoire leur importance relative, deviennent un canevas sur lequel se fixent sans peine les développements du cours. Ajoutons que l'auteur, fidèle aux idées qui gagnent tous les jours du terrain dans l'enseignement historique, s'attache aux éléments de la civilisation plus qu'aux noms de dynasties et de batailles, faisant une part légitime à certaines particularités de la vie sociale trop négligées jusqu'ici dans l'enseignement moyen, telles que les institutions, les arts, les religions, etc.

— *La Science de la Terre*, une introduction et deux conférences, par Ch. Ruelens, vice-président de la Société de géographie de Bruxelles 1 vol. Bruxelles, 1883.— Les membres de la Société royale belge de géographie se rappellent les intéressantes conférences données l'hiver dernier, par M. Ch. Ruelens, dans la salle de la Société du commerce, l'une sur *la mer intérieure du Sahara algérien*, l'autre sur *Carpentras et le mont Ventoux*. L'auteur a eu l'heureuse idée de publier ces deux études en un petit volume avec une carte du bassin des chotts algériens. On y voit que l'étude des faits, à laquelle il déclare vouer ses préférences, n'exclut pas l'essor de l'imagination, par exemple quand il s'agit de conjecturer, d'après les révélations de la science, les destinées de notre espèce ou de notre planète. Toutefois, pourquoi l'auteur nous fait-il venir l'eau à la bouche en nous disant qu'il possède « de hauts secrets diplomatiques » relatifs à la question de la Tunisie, s'il doit ensuite nous déclarer que les convenances le mettent dans l'impossibilité de nous les révéler?

— *Revue historique.* La livraison de novembre-décembre 1883 renferme les articles suivants : *C. Tagniez.* L'industrie en France sous Henry IV. — *F. Decrue.* Les idées politiques de Mirabeau. — *J. Hunziker.* Henry IV, les Suisses et la Haute-Italie. — *Bulletin historique.* — *Comptes rendus critiques.* — *Chronique et bibliographie.*

— MM. Bruylant-Christophe et Cie viennent de mettre en vente les 7e et 8e livraisons de leur nouvelle publication *Bruxelles à travers les âges*, par L. Hymans. Cette double livraison contient un nombre considérable de gravures inédites, parmi lesquelles nous citerons de nombreuses planches concernant l'ancien Palais des ducs de Brabant, des portraits de personnages historiques, la vue à vol d'oiseau de l'ancien Parc et l'Abdication de Charles-Quint. Ces deux livraisons contiennent aussi le complément de l'histoire des Serments, avec quatre magnifiques chromo-lithographies représentant les drapeaux des Serments de Saint-Georges et de Saint-Christophe. On remarquera spécialement une grande planche montrant

Digitized by Google

ne fête donnée dans le Parc de Laeken pour le duc Albert de Saxe-Reichen et l'archiduchesse Marie-Christine, puis les planches musicales des marches de retraites des Serments à l'époque de la Révolution brabançonne.

— *La Nouvelle-Zélande*, histoire, géologie, climat, gouvernement, institutions, agriculture, avec cartes et planches, par Em. de Harven, ouvrage publié par la Société de Géographie d'Anvers. 1 vol., Anvers, 1883. — L'auteur, ainsi que le titre l'indique, nous donne une description détaillée et complète de la plus jeune des colonies australiennes qui, dépassant déjà ses voisines par la rapidité de ses progrès, ne peut manquer d'acquérir une importance plus considérable encore, quand le percement de l'isthme de Panama l'aura placée sur la grande route du transit entre l'Europe et le continent australien. Le but de l'auteur est de faire connaître les richesses et les débouchés de cette terre qui, située à nos antipodes, mérite à tous égards d'attirer l'attention de notre commerce et de notre émigration ; il préconise également la création dans la Nouvelle-Zélande d'un corps consulaire belge. L'ouvrage est orné de cartes admirablement exécutées.

En vente à la librairie C. Muquardt

LE

SOCIALISME CONTEMPORAIN

PAR

EM. DE LAVELEYE

DEUXIÈME ÉDITION

Un volume in-12 de 380 pages. Prix : 3 fr. 50.

L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE

CONTEMPORAINE

CHEZ LES ANGLAIS, LES AMÉRICAINS ET LES HINDOUS

PAR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA

Un volume in-8° de 452 pages. Prix : 7 fr. 50.

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

— *Traité élémentaire de chimie générale et descriptive, d'après les dernières vues de la science*, par P. De Wilde, professeur à l'école militaire et à l'université libre de Bruxelles. Troisième édition, revue, corrigée et augmentée, avec nombreuses gravures. Tome Ier, *chimie inorganique*, Bruxelles, 1884. — Cette troisième édition d'un ouvrage devenu classique vient à son heure. Nous lui consacrerons une étude spéciale et la recommandons aussitôt comme l'œuvre aussi complète que possible d'un savant consciencieux.

— *Contes mélancoliques*, par Célestin Demblon. Liége, Pierre et Frère, 1883. — Nos lecteurs connaissent un de ces contes, et ils ont pu juger de la manière et du style de l'auteur. Ce livre en contient douze pareils qu'on lira avec plaisir.

— *Congrès international des américanistes* (de Copenhague), *compte rendu provisoire*. Copenhague, 1883. — Ce procès-verbal est d'un intérêt de toutes les pages. Il appelle sur ces travaux une étude que nous pouvons annoncer à nos lecteurs.

— Bibliothèque Parent. — *Premières excursions géologiques*, par E.-J. Dardenne. Petit manuel clair et curieux, qui va de l'action des eaux et de l'atmosphère sur la formation du sol jusqu'à l'étude des cristaux, de la houille et de l'écorce terrestre.

— Bibliothèque Gilon. — N° 119. *Le Darwinisme*, par P. Combes.— Un exposé élémentaire de la théorie complète de Darwin, depuis l'évolution cosmique jusqu'à l'évolution de l'humanité.

N° 120. *La Nouvelle-Zélande*, par Em. de Harven. Topographie, histoire, état des populations, de l'agriculture, organisation politique, finances, culte, armée, industrie, commerce. Nous avons déjà parlé de cet ouvrage.

N° 121. *Quelques expériences de chimie*, par J. Chalon, avec 15 figures. Avec de prudentes précautions et sans laboratoire, on peut apprendre dans ce petit livre à faire de nombreuses expériences sur la nature et s'exercer à devenir chimiste.

— L'Académie royale de Belgique vient de faire paraître la première partie du tome VIII de la *Biographie nationale*. Ce fascicule de 320 colonnes in-8° va de *Godefroid* à *Grobbendonck*. On y remarquera les notices sur le peintre gantois Hugo Vander Goes, mort fou au prieuré de Rouge-Cloître ; sur Henri de Gand, surnommé le *Docteur solennel ;* sur Jean Gossaert, plus connu sous le nom de Jean de Mabuse, le peintre favori des ducs de Bourgogne ; sur les célèbres musiciens Gossec et Grétry. Cette dernière notice ne comprend pas moins de cinquante colonnes ;

Digitized by Google

mais cette longueur se justifie par les curieux détails et les choses inédites trouvées par le biographe feu J.-B. Rongé. Un autre article, dû à M. Alphonse Wauters, n'est pas moins étendu. Il y a pu traiter avec une haute impartialité les faits et gestes du fameux cardinal de Granvelle, cet homme d'État qui fut si impopulaire aux Pays-Bas. L'étude sur le *Roman du renard*, par M. N. De Pauw, réunit plusieurs mérites : elle est érudite, bien pensée et de courte étendue. Nous ne compterons pas tout ce qu'il y a dans le reste de cette livraison de médiocre et d'incomplet. Il y a longtemps que l'on connaît les défauts de cette entreprise, aussi coûteuse que mal conçue.

— *La gymnastique pédagogique pour garçons, à l'usage des écoles, etc.*, par J. Baudenelle, professeur de gymnastique à l'école normale de l'État, etc. *Exercices aux barres, classés, en 8 degrés du plus facile au plus difficile*, 150 figures dans le texte. Verviers, chez l'auteur, 1883. Ce que le titre promet, le livre le donne, c'est-à-dire un manuel très net et des exercices qui peuvent remplir «seize années d'études. »

— La librairie Spineux et Cie vient de publier la seconde édition d'un ouvrage que nous avons déjà signalé, *l'Histoire de la cavalerie belge* au service d'Autriche, de France et des Pays-Bas (1725-1830) et pendant les premières années de notre nationalité, par Eugène Cruyplants. Cette nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, forme un beau volume de 436 pages, imprimé soigneusement sur papier glacé avec 6 planches coloriées (costumes militaires).

— *Agenda pour 1884 avec éphémérides géographiques*. Bruxelles. Institut national de géographie. Prix : 2 fr. 50 c. Il s'agit ici que d'un agenda, mais d'un agenda d'un caractère tout nouveau. Tout en rendant les services qu'on demande d'ordinaire à ce genre de carnets, il tend, en outre, à vulgariser les connaissances géographiques à l'aide d'éphémérides ingénieusement rassemblées et présentées avec intérêt. Une table chronologique et une table alphabétique facilitent les recherches en indiquant la date où l'on trouve le récit détaillé des événements.

— *La critique religieuse*, supplément trimestriel de la *Critique philosophique*, publiée sous la direction de M. Renouvier. Sommaire de la livraison d'octobre 1883 : J. Milsand. *La Métaphysique de Luther et le Serf arbitre*. — F. Pillon. Extrait du livre de la *Liberté chrétienne* de Martin Luther. — E. de Muralt. *Quelques idées de la théologie de l'avenir*. — Renouvier. *Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques*. (Suite.)

— *Histoire parlementaire*. — La maison Bruylant-Christophe et Cie vient de mettre en vente le 3e fascicule de la deuxième série (1880-1890) de l'ouvrage de M. L. Hymans. — Ce fascicule comprend la session de 1882-1883 et se vend au prix de 1 fr. 50 c.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

F.X.BEER,
k.Hofbuchbinde
MÜNCHEN.
Ledererstr.25

Digitized by Google

Digitized by Google